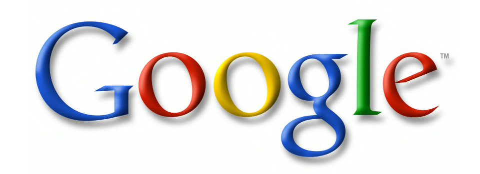
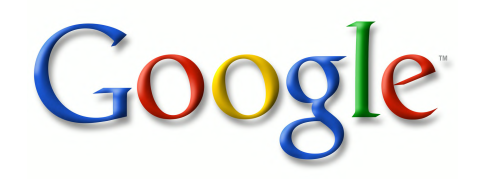
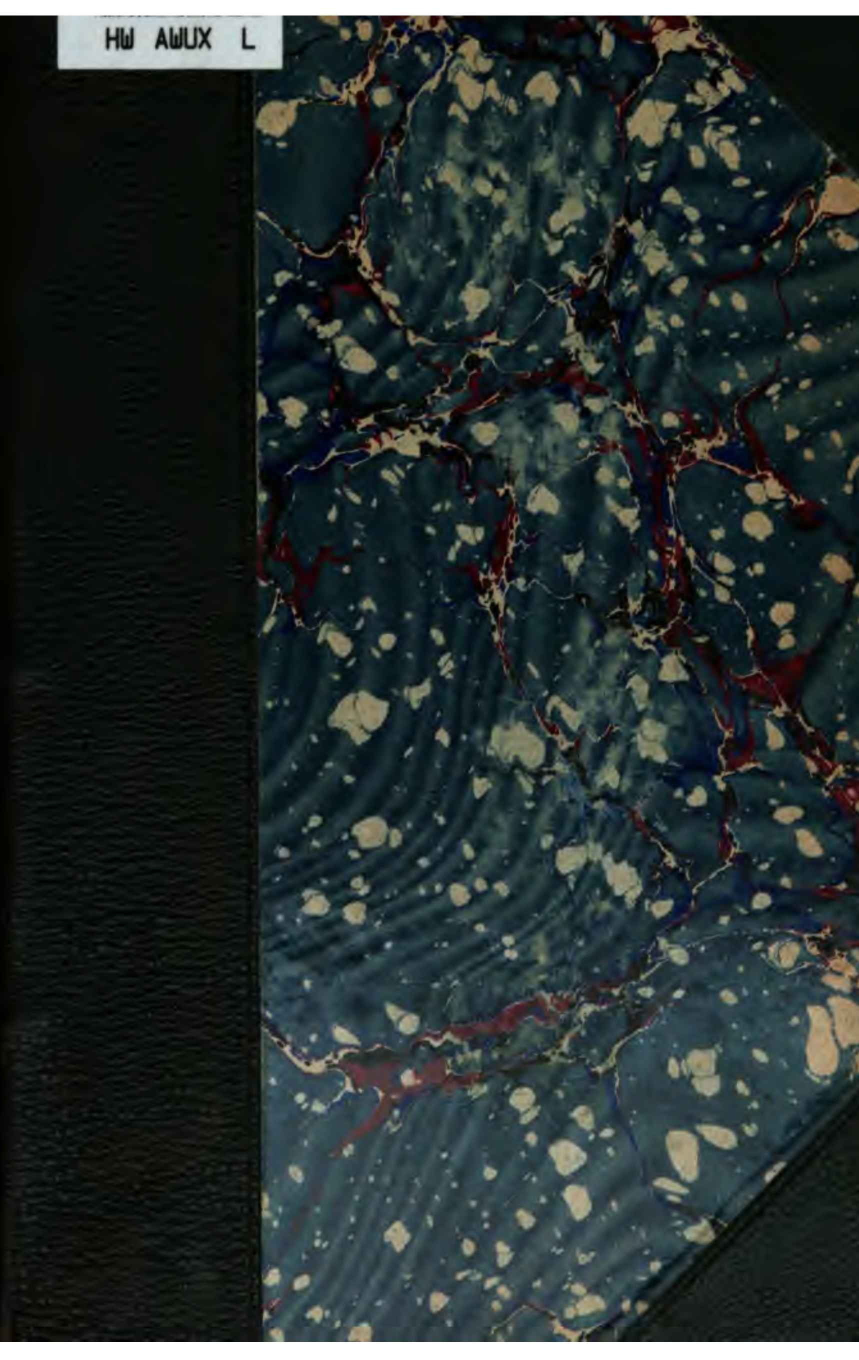






Helen F. Bradford
Wellesley Hills, Mass.

# LETTRES

DE

# MADAME DE SÉVIGNÉ

## DE SA FAMILLE ET DE SES AMIS

TOME VII

Cette réimpression des *Lettres de Madame de Sévigné* est entièrement conforme pour le texte à la grande édition de M. Monmerqué publiée en 1862 par MM. L. HACHETTE ET Cie, dans leur collection in-8 des *Grands écrivains de la France.*

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et Cie, rue de Fleurus, 9.

# LETTRES

DE

# MADAME DE SÉVIGNÉ

## DE SA FAMILLE ET DE SES AMIS

TOME SEPTIÈME

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1863

# LETTRES

DE

# MADAME DE SÉVIGNÉ,

## DE SA FAMILLE ET DE SES AMIS.

---

### 1212. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 4e septembre.

Assurément, ma fille, je faisois la mystérieuse : M. de Chaulnes nous avoit confié son secret en secret ; M. de Croissi lui mandoit de n'en point parler encore : ainsi je lui gardai fidélité jusqu'en Provence. Je soulignai pourtant, ce me semble, quelques mots qui devoient vous faire entendre que je vous en dirois davantage à la première occasion. Je vous mandai aussi comme nous trouvâmes notre mystère tout étalé à Vannes, et combien cela nous parut plaisant. Je vous ai conté la joie de M. de Chaulnes; je vous ai dit que sa femme, fermant la porte à ce point de vue si brillant, ne l'ouvrit qu'à la crainte qu'un si grand voyage ne fût malheureux à la vie de son mari; nous fîmes nos efforts pour la détourner de cette triste vue, et pour l'attacher à la beauté et à la distinction de ce choix si bien marqué par la lettre du Roi, et qui feroit tant de jaloux à

Versailles. Enfin nous épuisâmes nos rhétoriques, Revel et moi; M. de Chaulnes nous soutenoit. Ceux qui disent qu'il balança ne le connoissent guère : c'est un homme qui ne sait pas faire les choses de mauvaise grâce, ni marchander avec son maître. Voici, en vérité, la réponse qu'il lui fit; je crois que ma mémoire pourra bien faire cet effort : « Sire, Votre Majesté commande, et j'obéis; je pars incessamment pour me rendre auprès d'Elle, et pour y recevoir ses commandements, etc. » Voilà les difficultés qu'il a faites. Il partit, comme je vous l'ai dit, avec beaucoup de joie, et laissa toute la Bretagne fort affligée. Mme de Chaulnes partit le lendemain très-accablée, comme vous savez; elle fut en six jours à Paris; elle m'a écrit deux fois, et me mande que si elle n'avoit fait cette diligence, elle n'auroit point vu M. de Chaulnes; qu'elle ne l'avoit vu qu'une heure, et qu'elle me manderoit des nouvelles de nos affaires. J'ai fort bien fait, ma chère enfant, de ne point aller avec elle; deux raisons : elle ne sera quasi point à Chaulnes, et quand elle y seroit, cette retraite ne m'est point naturelle comme celle-ci, où je suis avec mon fils, et où j'ai deux assez grandes terres, qui me peuvent donner assez d'affaires pour demeurer quelque temps dans cette province. Quand vous y ferez quelque réflexion, je crois que vous trouverez que j'ai raison, et que si je fusse retournée, je rendois mon voyage inutile par être trop court. Pour mon fils et sa femme, ils sont ravis de passer ici jusqu'au carême avec moi : en ce temps-là j'irai à Rennes par complaisance pour eux, parce que ce temps est plus triste que l'hiver à la campagne : peut-être que ce projet changera, il ne faut point voir de si loin. Ce qui est sûr, ma fille, c'est que l'air d'ici est fort bon; vous lui faites tort de le croire mauvais. Il fait depuis plus de deux mois le plus beau temps du monde, des chaleurs dans la canicule, un mois de septembre

charmant, point de vos cruelles bises qui font trembler Canaples et votre château. J'espère pourtant bien y trembler comme les autres.

Je ne sais où nous en sommes de notre députation : mon fils dit que son malheur tue le pape pour nous ôter M. de Chaulnes ; et quand, au sortir du cabinet du Roi, ce duc dit à M. de Lavardin, qui venoit tenir nos états : « Monsieur, je vous prie que M. de Sévigné ait la députation, » le même malheur fait que ce n'est plus M. de Lavardin qui les tient, et que c'est M. le maréchal d'Estrées. M. de Lavardin étoit ravi d'avoir cette commission, et d'obliger mon fils : il y avoit bien de l'apparence que M. de Chaulnes en avoit prévenu le Roi, puisqu'il parloit si librement à M. de Lavardin. Mais le maréchal écrivit à Sa Majesté pour se plaindre qu'elle lui ôtoit la principale fonction du commandement, et qui étoit même exprimée dans sa commission. Le Roi dit à M. de Croissi qu'il n'avoit point prétendu y comprendre les états ; M. de Croissi dit qu'il ne l'avoit pas bien compris ; le Roi parut fâché ; mais voyant que ce n'étoit pas le maréchal qui avoit tort, il dit qu'il falloit donc lui mander qu'il les tiendroit, et dire à M. de Lavardin qu'il ne les tiendroit pas. Ce dernier, comme un bon courtisan, s'est résigné avec respect à toutes les volontés du maître. Voilà ce que me mande Mme de Lavardin, avec mille amitiés et regrets de ce que son fils ne sera point en état de servir le mien. Cependant Mme de la Fayette m'envoie une lettre pour le maréchal d'Estrées, où elle le prie avec toute la force imaginable de donner cette députation à mon fils, dont elle lui dit mille biens, et de l'amitié qu'elle a pour moi, qui la rend sur cette affaire comme si c'étoit pour son fils. J'ai accompagné cette lettre d'une autre, et mon fils aussi : nous verrons ce que tout ce mouvement produira. Cependant Mme de la Fayette me mande qu'elle est tou-

chée de la vraie amitié que Mme de Chaulnes a pour moi; de sorte que je crois que si M. de Chaulnes a fait approuver au Roi le choix de mon fils, Mme de Chaulnes fera que M. de Croissi l'écrira à M. le maréchal d'Estrées, et cela finiroit tout. Voilà bien du discours, ma chère enfant; votre amitié vous expose à ce terrible détail; je n'ai pas eu loisir de le faire plus court, comme dit un bel esprit; mais puisque vous voulez tout savoir, voilà, mon enfant, où nous en sommes, plus résignés à la Providence sur cette sorte de chose que vous ne sauriez vous l'imaginer. Nous ne le sommes pas tant sur la perte que vous ferez de votre beau Comtat et d'Avignon : quel séjour! quelle douceur d'y passer l'hiver! quelle bénédiction que ce revenu dont vous faites un si bon usage! quelle perte! quel mécompte! j'en ai une véritable douleur; *mon génie* en fera souvent des plaintes à notre bon duc de Chaulnes, à mesure qu'il accommodera les affaires et qu'il vous ôtera Avignon. Rien n'est si plaisant que la promptitude de ce changement de climat, qui le fait sauter d'Auray à deux lieues de Grignan (car il est sur votre Rhône), et puis à Rome, d'où assurément il ne reviendra point sans vous voir : il ne faut pas moins pour le consoler de n'avoir plus ce commerce qu'il aimoit tant avec cet aimable *génie;* rien ne fait mieux voir que les hommes se rencontrent : c'est à vous présentement à m'en dire des nouvelles. Je veux vous dire un mot de Pauline : ne vous avois-je pas bien dit que l'envie de vous plaire achèveroit de la rendre parfaite? Il ne falloit point la mener rudement, et vous voyez ce que la douceur a fait sur son esprit; j'en ai une sensible joie, et pour elle, et pour vous, qui aimerez cette petite personne, dont vous ferez une compagnie fort aimable. Adieu, mon enfant : je vous aime par bien des raisons, mais surtout parce que vous m'aimez; celle-là est fort pressante, et prend le lièvre au corps.

1213. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 7e septembre.

Madame de la Fayette vient encore d'écrire à M. le maréchal d'Estrées, lui faisant entendre que ce n'est point une manière de parler, et qu'elle a plus d'envie d'obtenir de lui ce qu'elle demande pour nous que si c'étoit pour son fils, que tout étoit disposé à la cour pour faire réussir ce qu'elle lui demandoit : c'est sur les avis de Mme de Chaulnes qu'elle agit cette seconde fois. Rien n'est égal à l'amitié de cette bonne duchesse pour moi, et aux vues qu'elle a pour me faire plaisir : c'est une bonne et solide et vigilante amie. Mme de la Fayette en est touchée, Mme de Lavardin s'y joint fort agréablement : de sorte que je n'ai que des remerciements à faire à ces trois personnes. Je vous manderai la suite.

Je suis persuadée que vous aurez eu tout au moins une lettre de ce bon duc : il va vite comme un oiseau. Madame sa femme n'a pas eu plus de peine que vous à faire son équipage ; Sa Majesté y a pourvu avec cinquante mille francs : je voudrois bien que vous en eussiez autant pour vous consoler du pape. Notre flotte est toute revenue paisiblement à Belle-Ile, et M. de Seignelai revole à Versailles; car c'est un oiseau aussi, moins gros que le duc de Chaulnes. Vous voyez bien que cet homme ne disoit pas mal : il n'y a plus de combats *navaux*, ni de batailles qui décident depuis celle d'Actium. M. le maréchal d'Humières ne devoit pas vouloir prendre Valcourt d'emblée : ces Messieurs sont obligés à des succès ; sans cela on croira qu'ils auroient tort. On dit que la maréchale mande que les amis que le maréchal a perdus en cette occasion l'ont empêché de jouir de la victoire. M. de Boufflers a fait une fort

jolie action: je crois que notre marquis en étoit; il s'en porte bien, il n'y a qu'à remercier le Seigneur. Quelle émotion quand j'entends parler de M. de Boufflers ! M. le comte de Revel est ici avec deux fort jolies dames de Rennes, dont l'une est l'une de ses maîtresses. Cette femme entend raillerie; il ne me paroît pas qu'elle veuille jouer bon jeu, bon argent, avec un héros qui passe : cela nous fait du jeu; ils seront ici trois ou quatre jours. Je ne suis point du tout de contrebande; et si je voulois, je croirois être nécessaire à la conversation.

Ma pauvre marquise de Marbeuf est à Rennes, accablée d'un tel rhume que je n'en ai jamais vu un pareil : je crois qu'on meurt fort bien de ceux-là. J'ai une telle santé et si parfaite, que j'en suis quelquefois étonnée : nulle sorte de ces petites incommodités; il semble qu'il y ait de l'excès à ce bonheur; je le reçois de la main de la Providence, comme j'espère recevoir le contraire quand il lui plaira. Je vous souhaite, ma chère, un pareil état, et à M. de Grignan; mon Dieu, que tout cela m'est cher! N'avez-vous plus du tout de ces épuisements, de ces maux de tête et de jambes? Votre côté, toute votre belle et jolie machine est-elle en bon état? Mme de Coulanges me mande qu'elle a mis la sienne sur le côté, à force de baigner ; elle s'en retourne à Brevannes avec un goût pour la solitude qu'elle-même ne comprend pas. Elle se plaint que vous avez fini la première un commerce qui lui faisoit un grand plaisir; et qu'elle ne peut s'en consoler, à moins que ce ne soit signe que vous vouliez bien le continuer quand vous serez ensemble, parce qu'elle a observé avec chagrin que votre retour le rompt entièrement, dont elle est toujours affligée; enfin ce sont des politesses infinies.

Voici un grand événement. M. de Revel est parti ce matin à la pointe du jour : il n'en a été qu'un ici; les

dames sont étonnées, et s'ennuieront. Il a dit à mon fils des raisons sérieuseses; mais c'est un fripon, c'est qu'il ne veut pas fâcher une autre jolie personne; cela nous fait rire : généralement parlant, les femmes sont bien plaisantes, et M. de la Rochefoucauld en a bien connu le fond.

Adieu, ma très-chère et très-aimable. On croit que notre parlement reviendra à Rennes, et sans doute celui de Bordeaux ; on négocie, on marchande : argent fait tout. Je vous en souhaite, ou du moins la continuation du courage que Dieu vous donne. C'est un grand chagrin que d'avoir si mal ménagé celui que Dieu avoit mis dans toute votre maison. J'y comprends les prélats qui me paroissent.... Je ne veux point achever. Je veux baiser Pauline, et me réjouis de ce qu'elle est digne de votre amitié. Bonjour, ma belle.

---

1214. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 11e septembre.

Si j'avois été avec vous ce jour que vous m'écriviez, ou que *mon génie* eût été à Grignan comme *le vôtre* étoit à Auray, je vous aurois dit : « Ma fille, vous vous moquez d'attendre aujourd'hui ou demain M. de Chaulnes : il est encore à Paris, et il n'en partira que demain 29e, et vous ne l'aurez que le 2e ou le 3e septembre ; » mais *mon génie* ne voyage pas comme *le vôtre*, et notre bon duc, qui savoit si bien l'entretenir et lui répondre, ne prendroit pas le même soin du mien. J'avoue que je serois ravie que vous l'eussiez vu, et que c'eût été une chose plaisante de recevoir devant lui une lettre que j'écris en Bretagne auprès de lui, et où je parle de lui;

car depuis longtemps toutes mes lettres en sont pleines. Enfin, ma chère enfant, nous verrons comme tout ce passage si près de vous se tournera : je ne saurois croire qu'il n'y ait du moins quelque petit Coulanges, quelque lettre, quelque compliment, enfin quelque souvenir; car la bonne duchesse dit toujours : « Ah ! pour la belle Comtesse, M. de Chaulnes l'aime bien, il l'estime, il est bien à son aise quand il est avec elle. » Nous verrons ce que cela produira. Je voudrois bien que le soin qu'il a eu de mon fils, en priant M. de Lavardin de lui donner la députation, pût être approuvé de Sa Majesté ; car pour le maréchal d'Estrées, il ne refusera point assurément Mme de la Fayette. N'admirez-vous point comme ce changement si prompt, si surprenant, s'est fait précisément pour nous déranger? Nous en sommes encore à ne pas comprendre que ce duc eût parlé comme il a fait à M. de Lavardin, sans en avoir dit un mot au Roi ; nous n'en savons rien. Nous avons mandé à Mme de la Fayette que nous trouvions assez naturel que M. de Lavardin dît à Sa Majesté ce que lui avoit dit M. de Chaulnes, croyant que M. de Lavardin tiendroit les états ; que M. de Revel avoit approuvé cette pensée, et que nous la lui envoyions pour la rectifier. Je suis persuadée que Mme de Chaulnes fera tout ce qui sera en son pouvoir : ainsi je dors, et laisse démêler tout cela, vous savez bien où.

Je ne suis pas si tranquille sur les inquiétudes que me donne notre pauvre marquis; je trouve un si grand mouvement partout, que le camp volant de Boufflers ne demeurera pas sans rien faire. Vous savez ce qu'ils ont fait pendant que le maréchal d'Humières perdoit bien du monde à Valcourt. Ce marmot ! entrer l'épée à la main, et forcer ce château, et tuer et enlever onze ou douze cents hommes ! représentez-vous un peu cet enfant devenu un homme, un homme de guerre, un brû-

leur de maisons : ma fille, ces pensées ne se soutiendroient pas, si on ne pensoit en même temps que Dieu le conservera, et que ce qu'il garde est bien gardé. En vérité, ma chère Comtesse, vous avez raison de dire que je ne suis pas indifférente à cet enfant et à vos affaires : ce n'est pas même s'y intéresser, ni les partager, c'est y être tout entière par-dessus la tête ; et où serois-je donc ? c'est ce qui m'occupe, et qui m'entretient, et qui m'émeut, et qui me fait sentir que je suis encore trop en vie.

Corbinelli est tout pétri dans le mystique, il y a plus d'un an ; je suis dans cette confidence : tous les dehors de la place sont tellement pris, qu'il ne peut souffrir d'autres lectures. Il a un Malaval qui le charme ; il a trouvé que ma grand'mère et l'*Amour de Dieu* de notre *grand-père* saint François de Sales étoient aussi spirituels que sainte Thérèse. Il a tiré de tous ces livres cinq cents maximes d'une beauté parfaite. Il va tous les jours chez Mme le Maigre, très-jolie femme, où l'on ne parle que de Dieu, de la morale chrétienne, de l'évangile du jour ; cela s'appelle des conversations saintes : il en est charmé, et il y brille ; il est insensible à tout le reste. Il répond pourtant un peu à Monsieur de Soissons pour M. Descartes. Il montre ce qu'il fait à Mme de Coulanges, qui en est fort contente. Plusieurs cartésiens le prient de continuer ; il ne veut pas, vous le connoissez ; il brûle tout ce qu'il griffonne. Toujours vide de lui-même, et plein des autres, son amour-propre est l'intime ami de leur orgueil, car il ne les offense point : je ne m'étonne pas qu'on s'en accommode chez le lieutenant civil. Je ne sais s'il conduisoit ce mariage : il est rompu ; la mère en est inconsolable, le père ne s'en soucie pas, à ce qu'il dit, et la fille tient une contenance adorable dans cette occasion assez difficile. Corbinelli ne m'écrit pas, il n'a pas le temps : je

ne sais ce que je ne donnerois point pour voir le corps de la place aussi bien pris chez lui que tous les dehors le sont, et voir ce que feroit la vraie dévotion dans un esprit aussi vif et aussi étendu. Si j'étois digne de demander à Dieu cette grâce, je le ferois de tout mon cœur.

Vous me parlez de M. de Beauvilliers et de l'abbé de Fénelon, et de la perfection de tous ces choix, comme je vous en ai déjà parlé : ils sont divins. J'en ai fait mes compliments sincères à Monsieur le chevalier. M. de Beauvilliers est bien digne d'être son ami.

Je vous ai mandé comme on négocie pour le retour du parlement. Mon fils est allé faire un tour à Rennes pour voir le fils de M. de Pommereuil, qui est arrivé d'Alençon, dont il est intendant; il a sa belle femme avec lui : elle brûleroit Rennes, si elle y étoit plus de quatre jours. Nos dames ont été ici trois jours après le départ infidèle et perfide de M. de Revel; sérieusement cela ne fit point de plaisir, quoiqu'on dise qu'on ne s'en soucie point. Nous avons aujourd'hui un temps affreux, il semble que l'hiver veuille déjà commencer. Je songe pour me sécher à votre beau soleil d'Avignon : ah, mon Dieu! *ne parlons point de cela:* ce sera ce duc qui vous ôtera ce beau Comtat; il falloit bien le gronder : je n'ose penser au bien qui vous en revenoit, ni à ce que vous ferez sans ce secours. Conservez-vous, ma chère enfant; donnez-moi l'espérance de vous revoir en bonne santé; la mienne est toujours parfaite. Ma belle-fille vous dit mille douceurs; nous avons été seules, et nous avons pris courage; nous nous sommes fort bien passées de mon fils.

---

1215. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 14e septembre.

Je suis toujours attristée, ma fille, quand quelqu'une de vos lettres s'égare : cela me fait perdre le fil d'une conversation qui étoit toute liée, et qui fait ma joie et mon divertissement. Quand on est d'une société, comme je suis de celle de Grignan, qu'on y prend intérêt, qu'on y est attentive, la perte d'une lettre n'est pas une chose indifférente; mais que faire à tout cela? prendre patience, souffrir ces petites peines attachées à de plus grandes, tâcher, si Dieu le veut, de se revoir, de se retrouver, et ne pas prendre le parti trop violent du petit Rochebonne : *Il faut se quitter, il ne faut plus s'aimer :* c'est un petit emporté qui ne veut rien souffrir. Pour moi, je dirai : *Il faut toujours s'aimer, quoiqu'on soit quelquefois obligé de se quitter.* J'aime l'idée que vous m'avez donnée de ce joli enfant.

Mais parlons de notre bon duc de Chaulnes : il a donc passé à Grignan? Votre château a si bon air, il est si bien meublé, votre chapitre est si noble, vos terrasses sont si fières et si supérieures à l'univers, qu'il comprendra aisément que la bise n'est pas toujours en humeur de souffrir ces hauteurs qui semblent la braver et la défier. Vous m'apprendrez comme cette visite se sera passée; je suis assurée que vous aurez eu Coulanges et le *défroqué*. Je voudrois que ce dernier eût le pouvoir de raccommoder les entrailles. Comment, ma fille? M. de Grignan, à qui nous avons toujours cru de si bonnes entrailles, est attaqué précisément par cet endroit! Nous ne choisissons pas, il faut se soumettre. Dieu ne m'a pas encore marqué le chemin de ma décadence : je l'attends, avec la grâce de le supporter patiemment; car l'un ne va

quasi jamais sans l'autre. Je suis assurée que vous aurez fort bien reçu ce duc, malgré le mal qu'il vous va faire. Je ne crois pas qu'il se soit amusé à répondre à *mon génie*, comme il s'entretenoit avec le *vôtre* en basse Bretagne; il aura eu trop de joie et trop d'affaires à vous entretenir en corps et en âme : voilà, selon moi, le plus bel endroit de son ambassade. Vous aurez parlé de votre maman; il vous aura dit ce qu'il a fait pour notre députation; ce qui vous étonnera, c'est que nous n'en savons rien du tout : après ce qu'il dit à M. de Lavardin pour le prier de donner la députation à M. de Sévigné, tout est demeuré dans un silence que je ne comprends plus, ou plutôt que je crains de comprendre. Mais comme c'est l'affaire de ce duc de nommer le député, je ne puis douter jusqu'ici de sa bonne volonté, et encore moins de l'empressement de Mme de Chaulnes : j'ai des raisons pour en être persuadée.

Le parlement est remis à Rennes; c'est un transport de joie incroyable : cette ville donne cinq cent mille francs au Roi. M. de Coetlogon s'est intrigué dans toute cette affaire; je suis persuadée que c'est lui qui barre notre chemin par M. de Cavoie : je n'ai rien à dire, et je ne dis rien, sinon que nous ne sommes pas heureux; et que par des papes morts à point nommé, des plaintes du maréchal d'Estrées qui ôtent à M. de Lavardin les états qu'il devoit tenir, un parlement revenu dans ce moment, et un présent de cinq cent mille francs, cette suite et cet enchaînement de choses toutes imprévues font justement ce que vous jugez comme moi. Ma chère enfant, n'en soyez pas plus fâchée que nous; nous avons du courage de reste : cela n'approche pas des endroits sensibles du cœur. M. le maréchal d'Estrées me mande qu'il me renvoie à ce qu'il écrit à Mme de la Fayette pour savoir ce qu'il pense : enfin nous verrons la suite, et le beau démêlement de toute cette intrigue. Mon fils s'en conso-

lera par l'assurance qu'il vous donne de ne plus tâter de l'arrière-ban, qu'on lui avoit fait accepter pour faire valoir la dépense que l'on fait à la tête de cette noblesse. En voilà trop, ma fille : j'admire comme la plume va vite et plus loin qu'on ne veut.

Au reste, je crois, selon l'idée que je me fais de la personne et de l'esprit de Pauline, qu'elle est fort piquante et fort aimable, et mille fois plus que des beautés qui n'ont point ces accompagnements. Je m'imagine aussi que ce bon duc l'aura trouvée telle qu'elle est, et vous, ma chère enfant, telle que vous êtes; je ne suis point en peine de votre beauté dès que vous vous portez bien.

J'ai mandé à Mme de la Fayette que son fils devoit trembler d'épouser Mlle de Marillac, dont notre marquis étoit amoureux : ce mariage est fort bon, elle est de bonne maison, une alliance agréable, tous les Lamoignons, deux cent mille francs, des nourritures à l'infini. Mme de la Fayette assure tout son bien, elle n'en veut que l'usufruit : n'est-ce pas assez? Elle est fort contente. Le mariage ne se fait qu'après la campagne.

Monsieur d'Arles m'a écrit amoureusement; il est content de Forges; il me mande que Mme de Vins a gagné son procès; je lui écris pour m'en réjouir. Mon fils vous fait mille tendresses; il vous mande de lui tout ce que je vous en ai mandé. Il a vu à Rennes la beauté de la belle-fille de M. de Pommereuil : elle est tellement bègue qu'elle ne prononce rien; mais il faut dire, comme Molière : « Qui est le sot mari qui seroit fâché que sa femme fût muette? » Vraiment, je ne suis ni bègue ni muette : c'est une fureur. Il faut que je vous dise encore que je suis très-fâchée que vos fermiers commencent à vous payer aussi mal que les nôtres : cela joint à la privation du Comtat.... *Ne parlons point de cela*, non plus que des ravages du temps sur nos pau-

vres personnes, et enfin sur nos vies. Il falloit finir plus gaiement : je n'y saurois que faire, *dixi*.

Ap. 18

---

## 1216. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 18e septembre.

J'ai enfin reçu cette lettre du premier septembre, ma fille ; elle étoit allée à Rennes ; c'est un voyage que mes lettres font quelquefois : on met dans un sac ce qui devroit être dans l'autre, on ne sait à qui s'en prendre ; mais la revoilà ; j'aurois été bien fâchée de la perdre ; elle me fait une liaison de conversation qui m'instruit de tout ce qui m'échappoit. Parlons vitement de la visite de ce bon duc de Chaulnes, de la réception toute magnifique, toute pleine d'amitié que vous lui avez faite : un grand air de maison, une bonne chère, deux tables comme dans sa Bretagne, servies à la grande, une grande compagnie, sans que la bise s'en soit mêlée : elle vous auroit étourdis, on ne se seroit pas entendu, vous étiez assez de monde sans elle. Il me paroît que Flame sait bien vous servir, sans embarras et d'un bon air : je vois tout cela, ma chère enenfant, avec un plaisir que je ne puis vous représenter. Je souhaitois qu'on vous vît, dans votre gloire, au moins votre gloire de campagne, car celle d'Aix est encore plus grande, et qu'il mangeât chez vous autre chose que notre poularde et notre omelette au lard. Il sait présentement ce que vous savez faire : vous voilà en fonds pour faire à Paris tout ce que vous voudrez ; il a vu le maigre et le gras, la tourte de mouton et celle de pigeons. Coulanges a fort bien fait aussi son personnage ; il n'est point encore baissé : je crains pour lui ce changement, car la gaieté fait une grande partie de son mérite. Il étoit là, ce me semble, à la joie de son cœur, prenant inté-

rêt à tout ce qui s'y passoit, et transporté des perfections de Pauline. Vous l'accusez toujours de n'être joli qu'avec les ducs et pairs; je l'ai pourtant vu bien plaisant avec nous; et vous me contiez des soupers pendant que j'étois ici, il y a cinq ans, qui vous avoient bien divertie. M. de Chaulnes m'écrit : voilà sa lettre; vous verrez s'il est content de vous tous, et de la manière dont vous savez faire les honneurs de chez vous. Il vous a fait rire du *génie; le mien* n'a point paru à Grignan : on a d'autres affaires plus agréables que de l'entretenir. Vous entendiez bien à peu près ce qu'il eût voulu dire, et vous avez fait trop d'hônneur à mon souvenir : vous m'avez nommée plusieurs fois, vous avez bu ma santé. Coulanges a grimpé sur sa chaise; je trouve le tour bien périlleux pour un petit homme rond comme une boule et maladroit; je suis bien aise qu'il n'ait point fait la culbute pour solenniser ma santé : j'ai bien envie de recevoir une de ses lettres. Je trouve fort galant et fort enchanté ce dîner que vous avez fait trouver avec la baguette de Flame, à cette *arche de Noé* que vous dépeignez fort plaisamment. Cette musique étoit toute nouvelle : elle pouvoit faire souvenir de la ménagerie de Versailles. Enfin, ma fille, vous êtes bien généreuse, comme vous dites, de recevoir si bien un ambassadeur qui va vous faire tant de mal : je suis assurée qu'il en est bien faché. Mme de Chaulnes me mande qu'il y aura de grandes difficultés au conclave, et ensuite sur cette cruelle affaire des franchises; et je dis tant mieux :

Rome sera du moins un peu plus tard rendue.

Ce Comtat, cet aimable Avignon nous demeurera pendant que le Saint-Esprit choisira un pape, et que l'on fera des négociations. C'est bien dit, ma chère enfant : c'est ce jour que vous fûtes au bal au Louvre, toute brillante de pierreries; le lendemain il les fallut rendre;

mais ce qui vous demeura étoit meilleur, et vous étiez plus belle ce lendemain, que vos revenus ne le seront dans l'état où ils sont présentement. Je dis sur cela, comme vous dites dans vos oraisons funèbres : *ne parlons point de cela.* En vérité il n'y paroissoit pas à Grignan, quand vous avez reçu cette Excellence : je ne sais comme cela se peut faire, et comme on peut toujours si bien courir sans jambes ; c'est un miracle que je prie Dieu qui dure toujours. Mme la duchesse de Chaulnes m'a envoyé la lettre que vous lui écrivez : je n'ai jamais vu savoir dire comme vous faites précisément tout ce qu'il faut ; tout est à sa place et convient au dernier point. Enfin, ma fille, que vous dirai-je ? je prends part de toutes manières à tout ce que vous avez si parfaitement bien fait : l'amour-propre, l'amitié, la reconnoissance, tout est content. Il me semble que vos frères ne sont partis qu'après vous avoir aidée à faire les honneurs de votre maison. Je ne vous dis rien de la députation ; tout a été trop lent, trop long : nous en parlerons une autre fois.

Votre cher enfant se porte bien et il a été partout avec M. de Boufflers l'épée à la main : ma fille, ce marmot, *Dieu le conserve!* je ne changerai point cette ritournelle. Mayence rendu : cette nouvelle m'a surprise : on étoit si aise de ce siége, que je me moquois toujours de M. de Lorraine. On dit que le marquis d'Uxelles en sort avec l'estime des amis et des ennemis. Je tremble que le frère du doyen ne soit encore du nombre des morts ou des blessés : tous ses braves frères ne font pas vieux os ; il en est bien persuadé, par la manière si prompte et si légère dont il entendit ce que lui disoit M. de Prat : il est accoutumé à recevoir de telles nouvelles. Je suis en peine du pauvre Martillac : que fait-on sans jambe dans une ville qui est prise d'assaut ? quel bruit, quelle confusion, quel enfer ! j'en suis in-

quiète, je ne sais pourquoi. Je plains M. de la Trousse : nous disions fort bien, en lui voyant rajuster la Trousse : « Le pis qui puisse lui arriver, c'est de jouir de la dépense qu'il y fait ; » nous disions fort bien et trop vrai.

Vous voulez savoir notre vie, ma chère enfant ? hélas ! la voici : nous nous levons à huit heures, la messe à neuf ; le temps fait qu'on se promène ou qu'on ne se promène pas, souvent chacun de son côté ; on dîne fort bien ; il vient un voisin, on parle de nouvelles ; l'après-dînée nous travaillons, ma belle-fille à cent sortes de choses, moi à deux bandes de tapisserie que Mme de Kerman me donna à Chaulnes ; à cinq heures on se sépare, on se promène, ou seule, ou en compagnie ; on se rencontre à une place fort belle, on a un livre, on prie Dieu, on rêve à sa chère fille, on fait des châteaux en Espagne, en Provence, tantôt gais, tantôt tristes. Mon fils nous lit des livres très-agréables : nous en avons un de dévotion, les autres d'histoire ; cela nous amuse et nous occupe ; nous raisonnons sur ce que nous avons lu ; mon fils est infatigable, il lit cinq heures de suite si on veut. Recevoir des lettres, y faire réponse, tient une grande place dans notre vie, principalement pour moi. Nous avons eu du monde, nous en aurons encore, nous n'en souhaitons point ; quand il y en a, on est bien aise. Mon fils a des ouvriers, il a fait *parer*, comme on dit ici, ses grandes allées : vraiment elles sont belles ; il fait sabler son parterre. Enfin, ma fille, c'est une chose étrange comme avec cette vie toute insipide et quasi triste, les jours courent et nous échappent ; et Dieu sait ce qui nous échappe en même temps : ah ! *ne parlons point de cela ;* j'y pense pourtant, et il le faut. Nous soupons à huit heures ; Sévigné lit après souper, mais des livres gais, de peur de dormir ; ils s'en vont à dix heures : je ne me couche guère que vers minuit : voilà à peu près la règle de notre couvent ; il y a sur la porte : sainte liberté, ou fais ce

que voudras. J'aime cent fois mieux cette vie que celle de Rennes : ce sera assez tôt d'y aller passer le carême pour la nourriture de l'âme et du corps.

Du Plessis m'a écrit que sa chimère n'avoit montré que le bout du nez, qu'elle n'est pas encore sortie ; mais qu'il est marié à une personne toute parfaite, toute à son goût, de l'esprit, de la beauté, de la naissance, et qui le met en état de n'avoir plus besoin de rien : c'est de quoi vous me faites douter; il me paroît pourtant écouter encore Mme de Vins. Enfin, voici ses mots : « J'aime beaucoup plus cette femme-ci que la défunte ; « cela convient à la douleur qu'il eut de la perdre : vous en souvient-il?

---

1217. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce mercredi 21e septembre.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Non-seulement je lis vos lettres avec plaisir, ma chère fille, mais je les relis avec une tendresse qui m'occupe et qui me fait aimer mes promenades solitaires : elles sont bien mieux écrites que vous ne pensez ; vous ne sentez pas le tour et l'agrément que vous y donnez. Il faut que je vous dise, ma chère Comtesse, que M. de Chaulnes, après tant et tant d'amitiés, nous a un peu oubliés à Paris. Il reçut votre lettre à Versailles : elle étoit toute propre à le réveiller; cependant, en huit jours de séjour et trois conférences avec le Roi, il n'a pas trouvé le moment de dire un mot en faveur de mon fils, ni même à M. de Croissi; il se contenta seulement de dire à M. de Lavardin qui étoit nommé pour tenir les états : « Monsieur, je vous conjure que M. de Sévigné soit député ; » et le lendemain, sur les plaintes du ma-

réchal d'Estrées, cela fut changé : ainsi cette parole est demeurée fort en l'air. Mme de Chaulnes en doit parler à M. de Croissi; mais ce sera trop tard assurément : il y a des gens qui ne s'endorment pas, et voilà où nous en sommes. Si cette affaire dépendoit du maréchal d'Estrées, elle seroit très-assurée : Mme de la Fayette lui a écrit deux lettres d'une force qui l'engage puissamment; il demande seulement que dans ce moment d'interrègne, il puisse entrevoir ce qui seroit agréable à la cour, et il conduit lui-même Mme de la Fayette, laquelle, de son côté, fait agir notre duchesse, et met l'abbé Têtu entre elle et M. de Croissi. Elle fait assurément des merveilles, et nous attendons l'effet de tous ses soins assez tranquillement pour la chose, mais blessés de la froideur et du silence de ce duc, dont les amitiés pour moi et pour mon fils, les vues, les avis, les manières, nous avoient fortement persuadés, avec toute la province, d'une distinction particulière. Voilà entre nous de quoi nous sommes affligés, et tellement surpris, que comparant ce qui s'est passé depuis leur départ avec tout ce qui s'est passé auparavant, nous perdons la raison, nous ne comprenons rien à cette horrible différence, et nous croyons que c'est un songe, de ces songes désagréables, qui font qu'on est ravi de s'éveiller et de retrouver la vérité. Nous vous manderons la suite; mais croyez qu'on ne peut être plus contents que nous le sommes du maréchal : il nous a écrit même, sans s'ouvrir autant qu'à Mme de la Fayette, de la manière du monde la plus obligeante. Pour M. de Lavardin, assurément c'étoit une fort jolie contenance que de tenir les états; mais c'étoit ôter la plus belle rose du chapeau du maréchal. Sa Majesté saura bien consoler M. de Lavardin quand elle voudra.

Que dites-vous de Mayence? Le marquis d'Uxelles a manqué de poudre et de mousquets; il nous sembloit

aussi que les secours étoient un peu lents : enfin Dieu l'a voulu, comme il veut que votre enfant se porte bien. Il m'a écrit une fort jolie lettre, ce pauvre marquis : il badine avec moi, il appelle ma belle-fille *sa cousine;* il dit qu'ils n'ont encore rien fait; il se loue de M. de Boufflers; enfin, ma chère enfant, on ne peut pas mieux répondre à cette porte du courage et de la valeur qu'il y répond : *Dieu le conserve!* Coulanges me paroît transporté de votre magnificence, de votre bonne chère, et de votre bon air, et de Pauline : vous êtes méchante, vous croyez qu'il est forcé par la vertu de l'exorcisme, je le crois; mais sans être ducs, vous avez plus de grandeur qu'il n'en faut pour le transporter : votre compagnie étoit parfaitement bonne, et votre cour fort honnête; rien ne se pouvoit ajouter à cette bonne et grande réception.

Ce M. Rousseau est un fou avec sa Mme de la Rivière qui monte au ciel toute lumineuse : ce sont de leurs songes ordinaires et extraordinaires, à quoi ils font tant d'honneur, qu'ils ont pensé en être embarrassés; car ils prenoient pour des vérités bien sérieuses tout ce qu'il plaisoit à leur imagination de leur représenter. Pour moi, je ne rêve point quand je vous dis qu'une de mes lettres a été perdue ou égarée ; je n'ai point été depuis le 17e jusqu'au 24e sans écrire à ma chère fille : je vous écrivis ici, où je vins avec Mme de Chaulnes et M. de Revel; elle partit le samedi 20e, à quatre heures du matin, et je vous écrivis le lendemain 21e d'août : ce n'est que pour gronder la poste que je me souviens de tout ce calcul; je ne m'en plains pourtant pas, car je reçois fort bien vos lettres. Vous louez Revel par où je l'ai loué, ma chère fille, en disant que je l'avois trouvé vrai et loin de toute vanité, et à tel point qu'après m'avoir conté et le passage du Rhin, et Senef, et d'autres choses de ses campagnes, je ne savois s'il étoit digne de louange ou de blâme. Il nous disoit qu'il étoit tombé d'abord dans le

Rhin, qu'on l'avoit retiré par les cheveux, que son cheval étoit tombé dans un trou : enfin il me contoit tout cela si je ne sais comment que je le croyois noyé; cependant il me semble qu'il remonta bien vite, tout mouillé, sur un autre cheval, et s'en alla assez joliment charger les ennemis, et dégager Monsieur le Prince, qui venoit d'être blessé. Cependant j'avois grand besoin de cet arrêt du conseil d'en haut, que m'envoie Monsieur le chevalier, car c'en est un pour moi. Je suis obligée de dire, pour achever de louer Revel, qu'il ne m'avoit pas parlé avec cette négligence du combat d'Altenheim, et de la réputation de Monsieur le chevalier.

DE CHARLES DE SÉVIGNÉ.

J'avois pourtant assuré ma mère qu'on ne pouvoit être plus estimé sur la valeur et même sur la probité que l'étoit Revel; mais ce n'étoit là qu'un très-petit jugement de la part d'un juge subalterne, en comparaison de l'arrêt du conseil, qui vient d'être donné par le chevalier de la Gloire. Puisque nous sommes sur le chapitre de Revel, voici une petite histoire qui vous paroîtra entièrement *fuor di proposito.* Je vis un jour la R*** chez Mme de Louvois jouer à la bassette; elle perdoit considérablement : enfin, piquée jusqu'au vif, elle fit un gros alpion, et dit ces belles paroles : « Si je perds cet alpion, je dirai de moi la plus grande infamie qu'on puisse jamais dire. » Elle perdit; et pour tenir sa parole, elle apprit à la compagnie qu'elle avoit pris ce matin-là même, par avarice, un lavement qu'on lui avoit apporté la veille, ne voulant point avoir fait de dépense inutile. Voilà l'histoire, ma très-belle petite sœur; en voici l'application : je suis piqué; j'ai perdu cette députation, sur laquelle on m'avoit fait compter malgré moi; et pour me venger, je vais vous dire de moi une infamie pire

que celle de la R*** : c'est que, malgré toutes les belles réflexions et la philosophie que la retraite et la solitude inspirent, je me suis trouvé tellement ému de l'oubli et de l'indolence de M. de Chaulnes, du dégoût que cela donne dans la province, de la joie que cela donne aux ennemis de M. de Chaulnes, et à ceux qui me haïssent à cause de lui, que j'ai encore actuellement toutes les peines du monde à m'en remettre. J'ai donc évité avec soin tout ce qui pouvoit m'y faire penser; et comme vos lettres étoient remplies d'amitié pour moi, et de l'intérêt que vous preniez à cette petite distinction, j'aurois mieux aimé mourir que de les lire; j'en faisois un poison. Voyez, ma belle petite sœur, si je puis vous marquer une plus grande confiance que de vous conter une telle petitesse après six ans de raisonnement et de bon sens; mais dites-moi aussi s'il y a quelque chose de comparable entre l'amitié et la chaleur que M. de Chaulnes témoigne depuis deux ans pour nous faire ce plaisir, et la singulière léthargie qu'il fait voir présentement, et le profond silence qu'il observe, après tant de paroles données si solennellement qu'il ne se réjouissoit de quitter la Bretagne que parce qu'il alloit assurer et consommer cette affaire. Comment a-t-il pu vous aborder après cela? comment a-t-il pu écrire à ma mère? comment peut-il enfin se justifier d'avoir manqué aux plus grossiers devoirs de l'amitié? Auroit-on jamais cru que M. et Mme de Chaulnes fussent devenus inutiles pour nous au sujet de la députation de Bretagne, et que Mme de la Fayette et M. le maréchal d'Estrées fussent les seuls qui nous l'auroient fait avoir, si les mesures avoient été prises de meilleure heure? Je commence un peu à n'y plus penser; et présentement que je suis tout à fait sans espérance, je me trouve comme cet homme de Dijon, dont M. d'Ormesson a souvent conté l'histoire, qui étant sur la roue, disoit à son confesseur : « Monsieur, il y a longtemps

que je n'ai eu tant de repos d'esprit. » Il est vrai que je suis bien plus tranquille que je n'ai été depuis un mois, pendant que je croyois recevoir tous les ordinaires des lettres de M. de Chaulnes : ma mère vous mandera ce que j'ai pensé là-dessus. Je suis sûr que c'est l'amour qui nous a joué ce mauvais tour; et c'est ce qui peut seul excuser cette conduite; car qui ne sait que tout doit céder au pouvoir de l'amour ? c'est dommage seulement qu'on puisse l'attribuer à cette petite éraillée et ricaneuse du B. D. L. R. Je sais déjà où trouver à l'avenir une plus grande consolation qu'aux Rochers : c'est assurément auprès de vous et de M. de Grignan, dans votre beau château. Si Dieu conserve la santé à tous vos Grignans, et que rien ne change aussi de ce côté, ni chez moi, ni dans la famille de Mme de Mauron, je ne prévois rien qui me puisse empêcher de vous aller voir à Grignan, sous prétexte d'aller aux eaux, et d'éviter par là un arrière-ban, dont je n'ai pu me dispenser cette année, par la manière dont il me fut offert, et que M. de Chaulnes lui-même me dit d'accepter à cause des vues qu'il disoit qu'il avoit pour moi. Ce sera donc vers le printemps, ou plutôt vers le commencement de l'été, que selon toutes les apparences humaines je vous verrai, ma très-belle. Je crains seulement que dans ce temps-là M. de Grignan ne soit obligé d'être la lance en arrêt sur les côtes, et de ne le pas voir autant que je le souhaite. Je suis ravi que Pauline commence à faire des conquêtes : le petit Coulanges paroît la louer de bon cœur et de bonne foi. Votre fils me mande fort joliment qu'après avoir été à la prise de trois ou quatre villes, il a fort envie de venir s'exposer à l'air des Rochers. Adieu, ma très-belle petite sœur : je salue et embrasse tous les illustres Grignans, sans oublier d'y comprendre M. de la Garde.

Il faut que tout cela passe, cela soulage. Vous croyez bien, ma chère enfant, que si je le vois partir pour Bourbon et pour Grignan, je lui demanderai une place dans son carrosse. Il se trouvera à la fin que moi, qui ne lève point boutique de philosophie, je l'exercerai plus qu'eux tous. Ma Providence me sert admirablement dans ces occasions : elle a fait souffrir héroïquement à Mlle le Camus la rupture de son mariage. Seroit-il possible que l'air de disgrâce du cardinal en fût la raison? Je crois qu'il se contentera d'aller en paradis, et qu'il ne quittera point ces *canailles chrétiennes*. Je ne puis jamais croire que des gens d'un très-bon esprit puissent jouer longtemps la comédie : c'est trop prendre sur soi. Je sens les chagrins de toute cette famille. On croit toujours l'affaire du parlement de Rennes toute résolue.

---

### 1218. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce dimanche 25e septembre.

Je m'accommode assez mal de la contrainte que me donne M. de Grignan : il a une attention perpétuelle sur mes actions ; il craint que je ne lui donne un beau-père : cette captivité me fera faire une escapade, mais ce ne sera pas pour *Monsieur* le comte de Revel : oui, *Monsieur ;* c'est non-seulement *Monsieur,* mais c'est *Monsieur le comte* de Revel ; nous ne savons ce que c'est dans cette province que de nommer quelqu'un sans titre : cependant nous nous oublions quelquefois, et nous l'appelons *Revel;* mais c'est sous le sceau de la confession.

Je ne veux point l'épouser, soyez en repos : il est trop galant. Vous voulez donc savoir, ma chère belle, qui sont *ses Chimènes*. Vous en nommez deux très-bretonnes; en voici trois autres : une jeune sénéchale qui étoit ici, et qui n'est point parente de celle que vous avez vue; Mlle de K***, fort jolie, qui étoit à Rennes; et sur le tout, une petite Mme de la M. C***, votre *nièce*, car elle est petite-fille de votre *père* Descartes : elle a bien de l'esprit, et a toute la mine de croire que le feu est chaud et qu'elle peut brûler et être brûlée. Cependant tout cela est si honnête, que leur amant commun paroît s'ennuyer mortellement à Rennes. Il mandoit l'autre jour à M. de Louvois que s'il avoit besoin pour quelque guerre d'hiver de l'officier du monde le plus reposé, il le faisoit souvenir de lui.

Parlons tout d'un train, ma fille, de la prévention de Monsieur le chevalier : l'amitié fait-elle un tel aveuglement? Je crois la connoître; mais il me semble qu'elle se laisse toujours convaincre par la lumière : on n'en aime pas moins ceux qui ont tort; mais on voit clair. Quoi? une inconnue nommée la raison, soutenue de la vérité, heurtera à la porte, et elle en sera chassée comme de l'université de Paris (vous avez vu le charmant ouvrage de Despréaux), et on ne voudra pas seulement l'entendre, accompagnée de ses justificatives! quoi? deux et deux ne feront plus quatre! Une gratification donnée par le maréchal de la Meilleraye, de cent écus en deux ans, qui n'a jamais été sur aucun état de pension, et qu'on ne savoit pas, fera un crime de n'être pas continuée, quand on dit : « Monsieur, il faudra voir aux états prochains; si je m'étois trompé, cela seroit aisé à réparer. » Car pour celle du mort rayée et donnée aux états de 71, Coetlogon n'en disconvient pas. Peut-on avoir tort quand on fait clairement toutes ces choses? Oh! si Monsieur le chevalier avoit une telle cause en main, avec ce beau

sang bouillant qui fait les héros et la goutte, il la sauroit bien soutenir d'une autre manière que je ne fais. Mais peut-on, avec un si bon esprit, fermer les yeux et la porte à cette pauvre vérité? Non vraiment, ma chère Comtesse, ce n'est point sur ce chapitre que M. le duc de Chaulnes a tort : c'est son chef-d'œuvre d'amitié, il en a rempli tous les devoirs, et au delà. C'est avec nous qu'il a tort, et qu'il a un procédé qui m'est entièrement incompréhensible : telle est la misère des hommes; tout est à facettes, tout est vrai, c'est le monde. Ce bon duc m'a encore écrit de Toulon : il n'a cessé de penser à moi, sans y avoir songé un seul moment pendant huit jours qu'il a été à Paris ; pas un mot au Roi de cette députation tant de fois promise, et avec tant d'amitié et de raison de croire qu'il en faisoit son affaire ; pas un mot à M. de Croissi. dont il emmenoit le fils, et qui auroit nommé votre frère. Il dit une parole en l'air à M. de Lavardin ; mais croyoit-il qu'il eût plus de pouvoir que lui pour faire un député? Nous étions persuadés que c'étoit après en avoir dit un mot au Roi. Enfin il part, il apprend que Lavardin ne tient plus les états. Il va à Grignan, vous lui en parlez ; il semble qu'il ait quelque envie d'écrire, mais cela ne sort point ; il m'écrit de Grignan et de Toulon, il ne m'en dit pas un mot. Mme de Chaulnes en doit parler à M. de Croissi, mais il sera bien tard : la place sera prise par M. de Coetlogon. Pour M. le maréchal d'Estrées, il ne s'est engagé qu'à Mme de la Fayette, avec une joie sensible, pourvu que la cour le laisse le maître ; nous étions trop bien par ce côté-là ; mais, ma fille, nous n'y songeons plus : M. de Cavoie aura la députation pour son beau-frère, et fera bien. La bonne duchesse a trop perdu de temps : elle est timide, elle trouvera les chemins barrés; tout le monde ne sait pas parler. De vous dire que je comprenne ce procédé léthargique avec une amitié pour

nous dont je ne saurois douter, non très-assurément, je ne le comprends pas, ni mon fils aussi; mais notre résolution, c'est d'être assez glorieux pour ne nous point plaindre : cela donneroit trop de joie aux ennemis de ce duc, ce seroit un triomphe. Nous sommes dans ces bois; il nous est aisé de nous taire; il peut arriver des changements pour une autre année : ainsi, ma chère enfant, nous sommes fort aises que vous l'ayez reçu si magnifiquement; nous-mêmes nous ne romprons aucun commerce; je dirai seulement le fait, et je demanderai à Son Excellence comment elle a pu faire pour penser sans cesse à nous et pour nous oublier et s'oublier elle-même. Nous n'irons point du tout aux états, et nous nous moquerons de l'arrière-ban, quand il ne nous est bon qu'à nous donner du chagrin. Voilà, ma fille, nos sages résolutions; si vous les approuvez, nous les trouverons bonnes. Cependant nous sommes très-sensibles à la perte que vous allez faire de votre aimable Comtat : nous ne saurions trop regretter tant de belles et bonnes choses qui en revenoient, pour rentrer dans la sécheresse et l'aridité des revenus. Je sens ce coup tout comme vous, et peut-être davantage; car vous êtes sublime, et je ne le suis pas.

A propos de sublime, M. de Marillac ne fait point mal, ce me semble : la Fayette est joli, exempt de toute mauvaise qualité; il a un bon nom, il est dans le chemin de la guerre, et a tous les amis de sa mère qui sont à l'infini; le mérite de cette mère est distingué; elle donne tout son bien, et l'abbé le sien; il aura un jour trente mille livres de rente; il ne doit pas une pistole, ce n'est point une manière de parler : qui trouvez-vous qui vaille mieux, quand on ne veut point de conseiller? La demoiselle a deux cent mille francs, bien des nourritures : Mme de la Fayette pouvoit-elle espérer moins? Répondez-moi un peu, car je ne dis rien que de vrai.

M. de Lamoignon est dépositaire des articles, qui furent signés, il y a quatre jours, entre M. de Lamoignon, Monsieur le lieutenant civil, et Mme de Lavardin, qui a fait le mariage.

Mais que dites-vous, ma chère enfant, de tout ce mouvement de magistrature? Je suis au désespoir que notre M. de Lamoignon n'ait point trouvé de place : cela est sensible pour lui et pour ses amis. Votre M. de Torcy est bien né coiffé : ah! que vous l'auriez bien fait écrire d'une bonne encre! mais tout cela n'étoit point rangé pour nous faire profiter de la chaleur de cette amitié : Dieu ne le vouloit point, cela est visible, et nous n'y pensons plus. Voilà M. de Ponchartrain contrôleur général; je le croyois bien, mais pas sitôt : nous allons lui écrire, vous n'y manquerez pas, et à Mme de Mouci; la voilà sœur du premier président, elle n'en sera pas plus glorieuse.

Que Pauline est heureuse d'être auprès de vous! vous la repétrissez toute; c'est bon signe qu'elle prenne goût aux louanges que vous donnez à Mme de Dangeau. Cette petite personne est capable et digne de tout ce que vous voudrez lui faire connoître : j'en ai jugé ainsi, dès que vous m'avez dit qu'elle avoit de l'esprit et de l'envie de plaire. Encore une fois, qu'elle est heureuse d'être avec vous, de vous regarder et de vous entendre! Coulanges m'en paroît charmé, et de vous et de M. de Grignan, et de votre château, et de votre magnificence : cette manière de faire les honneurs de la maison a fait de profondes traces dans son cerveau; il vous reconnoît pour duc et duchesse de Campo-Basso pour le moins. Enfin, ma chère Comtesse, que ne faites-vous pas, quand vous le voulez, et avec quel air, et quelle bonne grâce? Mon fils a lu avec plaisir ce que vous lui mandez; il vous a écrit depuis peu ce qu'il pensoit; il trouve que je vous ai dit aujourd'hui tout ce qu'il pourroit vous dire; il

vous prie d'être persuadée que ma santé est parfaite, et que l'air des Rochers est excellent.

Monsieur d'Aix n'est guère honnête de n'être pas venu vous voir; quelle folie de vouloir être premier président! mais c'est qu'il est fou ; par bonheur, ceux de qui cela dépend, ne le sont pas. Je vous prie, ma fille, si sa conduite vous déplaît, malgré le bon parti que vous prenez de vouloir bien vivre avec lui, écrivez-en à Mme de la Fayette ; elle n'est pas persuadée qu'il puisse avoir raison contre vous, et il n'y a guère de chose qu'il craigne davantage, que de paroître extravagant à ses yeux. Je sens le mépris que l'on a pour votre parlement en lui laissant le chef que nous connoissons : voyez un peu ce que sont devenus ceux qu'on a donnés à cette province, MM. d'Argouges, Pontchartrain, Boucherat; voilà des hommes; et non pas un cheval *marin* qui rue et fait cent folies. Je nommerai aussi la Faluère, dont tout le monde est content au dernier point. Adieu, mon enfant : je vous embrasse avec une tendresse infinie.

---

## 1219. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A DU PLESSIS.

Aux Rochers, dimanche 25e septembre.

Vraiment voici bien une autre affaire que notre chimère : ce n'en est plus une, à ce que je vois, que le bon et agréable mariage que vous avez fait. On me l'avoit mandé en l'air, et je ne voulois pas le croire que vous ne me l'eussiez mandé. Je me doutois bien, mon cher Monsieur, qu'un homme de votre âge, de votre humeur, si propre à la société et à rendre une femme heureuse, ne demeureroit pas dans un triste célibat. Cependant si notre chimère étoit sortie tout entière, elle vous auroit occupé. Mais la Providence, notre chère Provi-

dence que nous aimons tant (car ne l'aimez-vous pas toujours?), a si bien disposé et rangé toutes choses, qu'il y aura place pour tout. Vous n'avez pas tout à fait perdu les espérances de ce côté-là (je n'en sais pas davantage), et vous avez toujours Mme de Vins qui vous souhaite : comment vous démêlerez-vous de tout cela? Il me paroît que présentement vous êtes occupé de cette nouvelle épouse. En ne me disant rien, vous m'en dites beaucoup: de la naissance, de l'esprit, du bon esprit, capable de tout, éclairée sur tout, de la conversation, deux beaux yeux pleins de vivacité, car la figure ne vous est pas indifférente, et enfin du bien pour vous mettre à couvert des caprices de la fortune : voilà ce qui me paroît le plus important pour l'avenir; car telle que vous la représentez, elle ne vous mettra pas à couvert d'avoir beaucoup d'enfants, et il est à propos que cet avenir paroisse doux, par l'assurance d'un bien qui les fasse subsister avec vous sans peines et sans chagrins : c'est ce que je craignois qui manquât à votre bonheur; et cette privation se répand et s'étend sur toute la vie. Mais vous me rassurez, et je vous crois, et je suis ravie de votre satisfaction. Je crains qu'elle ne vous empêche de vous donner à Mme de Vins. Je fus bien fâchée de ne point entendre votre nom dans le nombre de ceux qui sont destinés pour M. le duc de Bourgogne. Je l'espérois; mais enfin, mon cher Monsieur, vous me ferez à loisir un second tome de vos aventures. Vous savez l'intérêt que j'y prends, et la véritable amitié que j'ai toujours eue pour vous. Je n'y ai point perdu de temps, et je n'ai point discontinué pendant que nous avons eu le bonheur de vous avoir : il est vrai aussi que vous avez très-bien répondu à mon estime et à ma confiance, et que vous m'avez rendu mille bons offices, et donné mille marques de votre amitié, dont il me semble que j'ai abusé. Enfin, mon cher Monsieur, conservez-moi dans votre souvenir, et me donnez quelque

part dans les bonnes grâces de votre nouvelle épouse. Quoi? vous l'aimez plus que l'autre? est-il possible? vous avez une grande capacité d'aimer! J'ai bien peur que tant de passions ne fassent tort à la nôtre, Monsieur, et d'autant plus que les dernières sont plus fortes que les premières et les effacent entièrement. Je ne laisse pourtant pas de me réjouir de votre nouvel amour, sans songer combien cet exemple me peut être fatal.

La marquise DE SÉVIGNÉ.

---

1220. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN ET A PAULINE DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 28e septembre.

Vous m'étonnez de me conter la sorte d'incommodité de M. de la Trousse. On m'avoit bien mandé que depuis la ceinture en bas c'étoit une espèce de paralysie; mais cette circonstance est affreuse, et le met hors de combat, c'est-à-dire hors de toute société, et par conséquent sans consolation. C'est une infirmité que je ne comprends pas que les eaux de Bourbon puissent guérir : où va-t-on prendre que des eaux qui ne font qu'ouvrir, soient propres à rajuster et à resserrer ce qui est relâché et insensible? Enfin, ma fille, voilà un mal des plus extraordinaires : je plains M. de la Trousse plus qu'il ne me plaindroit. Je souhaite que Monsieur le chevalier se trouve aussi bien des eaux de Balaruc qu'on le lui fait espérer. Il faut qu'elles soient d'une grande force : quoi? c'est pour se baigner une heure et demie en trois jours qu'on vient du bout du monde chercher ce remède; car on ne boit point de ces eaux : mandez-moi l'effet qu'elles font, et surtout si Monsieur le chevalier y aura trouvé du soulagement. Ce voyage doit être court, si l'on ne se baigne

que trois jours : si après cela le chevalier étoit en état de servir, vous auriez tous grande raison de souhaiter pour lui la guerre de Dauphiné ; votre beau château seroit sa retraite et son lieu de repos. Voilà une lettre de Coulanges; vous y verrez qu'il est toujours fort entêté de votre magnifique réception et de Pauline.

Mme de Chaulnes me mande qu'elle a parlé à M. de Croissi, qui fera de son mieux, et qu'elle enverra une lettre de M. le duc de Chaulnes à M. de Pommereuil : tout cela est si mal bâti, que je ne compte plus sur cette affaire. M. de Pommereuil et le maréchal d'Estrées sont tout à nous ; ce dernier ne souhaite que d'entrevoir si le nom de mon fils sera agréable à nommer : c'est ce que M. de Chaulnes devoit faire, ou Mme de Chaulnes après le départ de son mari; c'est ce qu'il devoit écrire après qu'il eut appris à Lyon que M. de Lavardinne tiendroit point les états. Enfin, je ne comprendrai jamais cette léthargie après toute la suite de leur amitié, nous ayant dit cent fois : « C'est notre affaire plus que la vôtre. » Pour moi, je crois qu'ils n'ont pas voulu se commettre contre M. de Coetlogon, aux soins duquel on attribue le retour du parlement et le présent que fait la ville de Rennes, quoiqu'il n'y fasse rien du tout; car les volontés vont toutes seules; mais comme il est gouverneur de Rennes, il a un air de s'empresser, et ils ont été embarrassés de me mander cette raison chagrinante pour eux. Mais pourquoi donc recommander mon fils à M. de Lavardin? c'est à quoi je ne comprends rien, et à quoi je ne veux plus penser, sans pouvoir croire néanmoins qu'ils ne n'aiment plus : il y a de la timidité plus que de l'indifférence et je vois que cette bonne duchesse est battue des furies. Ne vous ai-je pas dit que son mari m'avoit écrit de Toulon? Je lui ferai réponse à Rome, quand je verrai encore un peu plus clair à ce que j'aurai à lui mander; mais je ne veux point du tout me plaindre d'eux : ce

seroit un mauvais personnage; tout est brouillé et caché sous le voyage de Rome : nous ne sentons aucune sorte d'humiliation à l'égard du public, et mon cœur les justifie, ne pouvant pas douter qu'ils ne nous aimassent mieux que M. de Coetlogon.

Nous avons ici un abbé de Francheville, qui a bien de l'esprit, agréable, naturel, savant sans orgueil. Montreuil le connoît. Il a passé sa vie à Paris, il vous a vue deux fois, vous êtes demeurée dans son cerveau comme une divinité : il est grand cartésien; c'est le maître de Mlle Descartes; elle lui a montré votre lettre, il l'a admirée et votre esprit tout lumineux; le sien me plaît et me divertit infiniment : il y a longtemps que je ne m'étois trouvée en si bonne compagnie. Il appelle mon fils *nate dea*, et il me trouve aussi une espèce de divinité, non de *la plebe degli Dei :* pour moi, je ne me crois qu'une divinité de campagne; mais voulant rassurer M. de Grignan, qui peut craindre que je ne l'épouse, je l'avertis qu'une autre veuve, jeune, riche, d'un bon nom, l'a épousé depuis deux ans, touchée de son esprit et de son mérite, ayant refusé des présidents à mortier, c'est tout dire; et lui, après avoir été recherché de cette veuve comme il devoit la rechercher, a enfin cédé à l'âge de soixante ans, et a quitté son abbaye pour n'avoir plus d'autre emploi que d'être un philosophe chrétien et cartésien, et le plus honnête homme de cette province. Il est toujours à son château, et sa femme jeune et bien faite ne croit rien de bon que d'y être avec lui. Il est venu voir mon fils et moi; et si nous sommes fort aises de causer avec lui, nous croyons qu'il est ravi de causer avec nous. Cet homme ne vous déplairoit pas; il s'appelle présentement M. de Guébriac; il est venu de quatorze lieues d'ici nous faire une visite. L'idée qu'il a de vous me fait plaisir : je ne pourrois guère m'accommoder d'un mérite qui n'auroit aucune connoissance du vôtre.

Ma chère Pauline, j'ai été ravie de revoir de votre écriture ; je craignois que vous ne m'eussiez oubliée dans votre prospérité : c'en est une si grande pour vous que d'être bien avec votre chère maman, et d'en être devenue digne, qu'une petite tête comme la vôtre en pourroit fort bien tourner. Je vous conseille de continuer l'exercice de toutes vos petites perfections, qui vous conserveront l'amitié de votre maman, et en chemin faisant l'estime de tout le monde.

En vérité, ma fille, je suis fort aise que, pour votre amusement et pour l'honneur de ma prophétie, Pauline soit devenue aimable et douce, comme vous la souhaitiez.

Je ne comprends pas que Mlle le Camus puisse être moins bonne à épouser parce que son oncle ne va point à Rome : quelle vision! l'a-t-on regardée comme nièce d'un ministre d'État? Il n'est qu'un cardinal d'un grand mérite, et un saint : il n'y a rien de changé à tout cela.

---

1221. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 2e octobre.

Il y aura demain un an que je ne vous ai vue, que je ne vous ai embrassée, que je ne vous ai entendue parler, et que je vous quittai à Charenton. Mon Dieu ! que ce jour est présent à ma mémoire ! et que je souhaite en retrouver un autre qui soit marqué par vous revoir, par vous embrasser, par m'attacher à vous pour jamais! Que ne puis-je ainsi finir ma vie avec la personne qui l'a occupée tout entière! voilà ce que je sens, et ce que je vous dis, ma chère enfant, sans le vouloir, et en solennisant ce bout de l'an de notre séparation.

Je veux vous dire, après cela, que votre dernière lettre

est d'une gaieté, d'une vivacité, d'un *currente calamo* qui m'a charmée, parce qu'il est impossible de penser et d'écrire si plaisamment sans être gaie et en parfaite santé. Parlons d'abord de Monsieur le chevalier : je trouve son état très-différent de celui où je l'ai vu : comment, ma fille, je pourrois entendre frapper le pied droit! car pour le gauche, nous trouvions qu'il faisoit souvent l'entendu et le glorieux, quoiqu'il fût assez humilié par la contenance de l'autre, qui nous donnoit autant de chagrin qu'à lui. En vérité, c'est un vrai miracle de le voir redresser, car il s'en alloit dans cet air de M. de la Rochefoucauld, qui faisoit pleurer; et tout ce changement par trois quarts d'heure de bain dans cette eau salutaire, en trois jours : le Mont-d'Or, ni Baréges, n'en savent pas tant. En trois jours on est donc quitte de ce remède. Assurez bien Monsieur le chevalier de la joie sincère que j'ai du soulagement qu'il a trouvé dans l'usage de ces eaux admirables, en attendant que nous disions *guérison*. Vous louez beaucoup les soins de Monsieur de Carcassonne, en les comparant à ceux que vous auriez de moi; j'en puis juger, il n'y en a jamais eu de si tendres et de si consolants.

Monsieur le chevalier trouva donc Mme de Ganges bien changée, cela est fort plaisant : elle avoit grand tort en effet de ne pas ressembler à l'idée qu'il s'en étoit faite. Pour moi, je l'ai vue assez faite sur ce beau moule, mais cent lieues au-dessous de la perfection; car après le visage, tant de choses lui manquoient, de l'air, et de la grâce, et de ce qui fait valoir la beauté, que cette ressemblance devenoit à rien. Si j'avois su qu'elle eût été femme de mon Ganges que j'ai tant vu, il me semble que je l'aurois regardée tout d'une autre façon, et que j'aurois dit mille choses; mais cela est fait.

Parlons de votre Mme de Montbrun : bon Dieu ! avec quelle rapidité vous nous dépeignez cette femme ! Votre

frère en est ravi, mais il ne vous le dira pas ; il vous embrasse : il est avec son honnête homme d'ami ; et c'est moi qui vous remercie d'avoir pris la peine de tout quitter pour venir impétueusement me redonner cette personne. Le plaisant caractère ! toute pleine de sa bonne maison qu'elle prend depuis le déluge, dont on voit qu'elle est uniquement occupée : M. de Sottenville en grand volume ; tous ces parents Guelphes et Gibelins, amis et ennemis, dont vous faites une page la plus folle et la plus plaisante du monde ; ces rêveries d'appeler le marquis d'Uxelles les ennemis ; elle croit parler des Allemands ; et toutes ces couronnes dont elle s'entoure et s'enveloppe : cette négligence en jouant à la bassette, et justement l'air qu'il faut avoir ; mais son étonnement en voyant votre teint naturel : elle vous trouve bien négligée de laisser voir la couleur des petites veines et de la chair qui le composent ; elle trouve bien plus aimable son visage habillé, et vous trouve, comme vous dites, toute négligée et toute déshabillée, parce que vous montrez le visage que Dieu vous a donné. Je ne m'étonne pas si avec de telles précautions on ne voit pas qu'elle a eu la vérole : ha ! la belle parole ! c'est cette expression qui n'est point du tout fardée. MM. de Grignan sont bien habiles d'avoir trouvé ce teint tout naturel : voilà comme sont les hommes ; ils ne savent ce qu'ils voient, ni ce qu'ils disent ; j'en ai vu admirer des beautés bien peu admirables.

Vous avez fait un joli voyage au Saint-Esprit ; vous avez vu M. de Bâville, la terreur du Languedoc ; vous y avez vu encore M. de Broglio. Je crois notre Revel le *César*, et Broglio le *Laridon négligé*. Ils n'ont pas toujours été bien ensemble. Monsieur le chevalier ne les a-t-il pas vus tous deux dans les chaînes de Mlle du Bouchet ? Broglio étoit un si furieux amant, qu'il fut une des raisons qui la jetèrent aux Carmélites.

Au reste, ma belle, nous ne sommes plus fâchés contre nos bons gouverneurs; j'en suis ravie; j'étois au désespoir qu'ils eussent tort. Il est certain, du consentement de tous nos amis, que ce duc ne put pas dire un seul mot au Roi, ni de Bretagne, ni de députation, qui n'eût été mal placé: Rome occupoit tout. Il parla à M. de Lavardin, il a écrit au maréchal d'Estrées; Mme de Chaulnes a dit à M. de Croissi tout ce qui se peut dire, et rien n'est plus aisé à comprendre que l'envie qu'ils avoient l'un et l'autre de réussir; mais nous n'y pensons plus; et si par hasard la chose revenoit à nous, elle nous paroîtroit miraculeuse. Ce n'est pas le plus grand mal que me cause la mort du pape; je suis véritablement affligée, quand je pense à la perte que vous allez faire par cette mort.

Je vous remercie, ma fille, de me mettre si joliment de votre société en me disant ce qui s'y passe : rien ne m'est si cher que ce qui vient de vous et de votre famille. Je vous recommande votre belle santé, et de conserver votre jeunesse, et pour cause. Je suis fort aise de la goutte de M. de Grignan, j'en ris avec vous : voilà une belle consolation pour un pauvre homme qui crie; mais tout est moins mauvais que de méchantes entrailles. Dieu vous conserve tous! mes compliments, mes amitiés, mes caresses où elles doivent être; et vous, ma chère enfant, vous savez votre part: c'est moi tout entière.

---

1222. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 5e octobre.

Je ne m'étois jamais avisée, ma fille, d'accuser certains fers qu'on met à la coiffure, de la longueur du visage; cet avis sera fort bon à donner à de certaines

personnes que nous connoissons. J'avois ouï dire que c'étoit signe de bonne amitié ; mais non, c'est que deux petits fers s'enfoncent dans les temples, empêchent la circulation, font des abcès : les unes en meurent ; les plus heureuses n'en ont que le visage allongé d'une aune, pâles comme des mortes ; mais la jeunesse, qui revient de loin, se remet avec le temps. Je mettrois bien volontiers ce conte avec de certains que me faisoit autrefois la bonne princesse de Tarente : enfin il est bon de tout savoir.

Je ne doute pas que M. de la Garde, qui n'a jamais refusé de remède, ne se serve de celui de cette Madame dont vous me parlez. Vous le verrez la tête en bas, les pieds en haut, *tourner une affaire* comme celle-là ; je crois en effet que si on étoit longtemps dans ce régime, on n'auroit plus mal aux yeux ; je n'ai rien à opposer au récit de cette visite.

Nous avons eu un fort honnête homme, bien du bon esprit, du plus commode, du plus aisé, du plus savant, du plus tout ce qu'on veut, capable et digne de toutes sortes de conversations : il a été ici huit jours ; un de ses beaux-frères, l'abbé de Marbeuf, qui ne gâte rien, un autre beau-frère du beau comte de Lis, qui gâteroit tout s'il parloit : c'est un misanthrope intérieur, car son chagrin ne sort point ; il est fort bien fait, et chante comme Beaumaviel, à s'y méprendre. Ce fut, ma chère enfant, la plus simple et la plus plate chose du monde quand notre honnête homme fut parti : nous avons renouvelé la vérité que nous sentîmes en ce pays avec vous sur la bonne et la mauvaise compagnie : nous trouvâmes que la mauvaise étoit incomparablement plus souhaitable : elle fait respirer agréablement, elle rend heureux ceux qu'elle laisse ; et les gens qui plaisent vous laissent comme tombés des nues : on ne sait plus comment reprendre le train de la journée ; enfin c'est

un grand malheur que d'avoir des gens raisonnables; mais ce malheur n'arrive pas souvent.

Vous me demandez des nouvelles de notre députation: nous ne voulons plus y songer. Mme de Chaulnes a parlé deux fois très-bien à M. de Croissi. L'abbé Têtu est poussé par Mme de la Fayette pour faire souvenir le ministre, et repasse si bien sur tout ce qu'a dit Mme de Chaulnes, qu'on peut tout espérer de sa chaleur et des bons tons qu'il a pour ce qu'il entreprend. Mme de Chaulnes lui a laissé le soin de cette affaire, car elle n'est pas toujours à Versailles. Mme de la Fayette fait des merveilles; M. le duc de Chaulnes a écrit au maréchal d'Estrées, qui ne demande pas mieux qu'à nous faire plaisir: voilà où nous en sommes. Pour moi, je crois que M. de Coetlogon l'emportera par les raisons que je vous dis l'autre jour. Il y a encore M. de Lannion et M. de Château-Regnault. Nous regardons tout ce dénouement d'un œil et d'un cœur tranquille. Je vous remercie d'avoir empêché Monsieur le chevalier d'écrire à M. de Cavoie pour cette affaire: cela seroit mal.

Mon fils a ri à pâmer de votre Madame. Il y a un certain visage long à Rennes; il veut savoir d'où cela lui vient, il est allé à Rennes voir le maréchal d'Estrées. Vous demandez, ma fille, ce que nous avons fait de vos trente vaisseaux: hélas! ce qu'on en fait toujours. On fut ravi de les recevoir à Brest; c'étoit la plus grande affaire du monde: ils sont tous sortis ensemble, ils ont croisé jusques à l'île d'Ouessant, et puis sont revenus à Belle-Isle, et puis à Brest, et voilà tout. Vous voyez bien que cette personne qui dit qu'il n'y a jamais rien eu de décidé sur la mer depuis la bataille d'Actium, a tout à fait raison. Mme de Lamoignon étoit accouchée à Bâville d'un fils; comme on l'envoyoit à Paris, le cocher qui le menoit a versé sur ce grand chemin, et ce pauvre enfant en est mort; que dites-vous d'avoir ou de

n'avoir pas un bon cocher? Je suis fort aise comme vous de la diversion que la goutte fait aux entrailles de M. de Grignan : Dieu conserve le dedans de cette place, et empêche les dehors d'être si terriblement insultés ! car tout ce qui s'appelle douleur est bien rude à souffrir : Monsieur le chevalier ne m'en dédira pas. Mandez-moi toujours comme il se porte de son Balaruc, et quand vos états de Languedoc commenceront; les nôtres commenceront le 20e de ce mois à Rennes. Adieu, chère et très-aimable enfant : ah! que de tout mon cœur j'irois bien me promener avec vous tous sur cette belle terrasse !

---

1223. — DE MADAME DE LA FAYETTE
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Paris, le 8e octobre.

Mon style sera laconique : je n'ai point de tête, j'ai eu la fièvre : j'ai chargé M. du Bois de vous le mander.

Votre affaire est manquée et sans remède ; l'on y a fait des merveilles de toutes parts ; je doute que M. de Chaulnes en personne l'eût pu faire. Le Roi n'a témoigné nulle répugnance pour M. de Sévigné; mais il étoit engagé il y a longtemps, et il l'a dit à tous ceux qui pensoient à la députation : il faut laisser nos espérances jusqu'aux états prochains; ce n'est pas de quoi il est question présentement. Il est question, ma belle, qu'il ne faut point que vous passiez l'hiver en Bretagne, à quelque prix que ce soit : vous êtes vieille, les Rochers sont pleins de bois, les catarrhes et les fluxions vous accableront; vous vous ennuierez, votre esprit deviendra triste et baissera : tout cela est sûr, et les choses du monde ne sont rien en comparaison de tout ce que je vous dis. Ne me parlez point d'argent ni de dettes; je vous ferme la bouche sur tout. M. de Sévigné vous

donne son équipage ; vous venez à Malicorne, vous y trouvez les chevaux et la calèche de M. de Chaulnes : vous voilà à Paris ; vous allez descendre à l'hôtel de Chaulnes ; votre maison n'est pas prête, vous n'avez point de chevaux, c'est en attendant ; à votre loisir, vous vous remettez chez vous. Venons au fait : vous payez une pension à M. de Sévigné, vous avez ici un ménage : mettez le tout ensemble, cela fait de l'argent ; car votre louage de maison va toujours ; vous direz : « Mais je dois, et je payerai avec le temps. » Comptez que vous trouvez ici mille écus dont vous payez ce qui vous presse ; qu'on vous les prête sans intérêt, et que vous les rembourserez petit à petit comme vous voudrez. Ne demandez point d'où ils viennent, ni de qui c'est : on ne vous le dira pas ; mais ce sont des gens qui sont bien assurés qu'ils ne les perdront pas. Point de raisonnements là-dessus, point de paroles, ni de lettres perdues ; il faut venir ; tout ce que vous m'écrirez, je ne le lirai seulement pas ; et en un mot, ma belle, il faut, ou venir, ou renoncer à mon amitié, à celle de Mme de Chaulnes et à celle de Mme de Lavardin : nous ne voulons point d'une amie qui veut vieillir et mourir par sa faute ; il y a de la misère et de la pauvreté à votre conduite : il faut venir dès qu'il fera beau.

---

### 1224. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 9e octobre.

Point de vos lettres, ma fille : je suis toute triste quand ce plaisir me manque ; j'en aurai demain deux à la fois ; il faut que je m'accoutume à ce chagrin, puisque la plainte est inutile. Je suis seule ici : mon fils est à Rennes, pour voir le maréchal d'Estrées ; ma belle-fille,

pour voir sa mère. J'aurai demain une femme de Vitré que j'aime assez; vous l'avez vue une fois à Paris; elle est très-raisonnable; ainsi je ne serai pas tout à fait seule. M. de Pommereuil a donné au maréchal d'Estrées la lettre de M. le duc de Chaulnes. Mme de Chaulnes a parlé deux fois tout de son mieux à M. de Croissi; l'abbé Têtu fait valoir les paroles et le souvenir de cette duchesse auprès du ministre: après cela, ma fille, si nous n'avons notre députation, je dirai que c'est que M. de Chaulnes est à Rome; que M. de Lavardin n'a point tenu les états; que M. de Château-Regnault, M. de Coetlogon, dans le service, ont été préférés; enfin, que Dieu n'a pas voulu, car nous avons fait de notre côté au delà de ce que nous pouvions; et je ne m'amuserai point à haïr des gens que je suis assurée qui en sont aussi fâchés que moi: voilà un chapitre fini.

Que dites-vous de M. de Seignelai, ministre d'État à trente-six ans? Mme de Lavardin me mande des merveilles de Mme de Mouci et de son frère, qui a défendu à son secrétaire, d'un ton à être obéi, de prendre quoi que ce soit au monde, ni directement, ni indirectement; et pour l'y disposer plus agréablement, il lui a donné d'entrée de jeu deux mille écus comptant, et a augmenté ses appointements, qui étoient de huit cents francs, d'une fois autant; et à ses autres domestiques à proportion, pour les mettre à couvert de toutes sortes de tentations. Vous m'avouerez, ma fille, que voilà un beau et noble changement, et dont une belle âme, comme celle de ce magistrat, est bien flattée. Mme de Mouci, sa digne sœur, voyant sa dépense et sa table augmentées, lui donna l'autre jour pour douze mille francs de vaisselle d'argent toute neuve, et ne veut pas que son frère la remercie, parce qu'elle dit qu'elle n'en a que faire, et que ce n'est rien du tout. Franchement, ma fille, voilà ce que j'envie, voilà ce qui me touche jus-

qu'au cœur, de voir des âmes de cette trempe; c'est faire un bon usage des richesses, c'est mettre la vertu au premier rang : j'ai cru que vous seriez bien aise de savoir ce détail d'une famille que vous aimez. Je mandois aussi à Mme de Mouci qu'il falloit écrire au Roi, au parlement, à la France, à tous les plaideurs, pour se réjouir de voir un tel homme dans une telle place. Je suis assurée que ma lettre ne lui a pas déplu; mais on voit clairement qu'elle n'y veut pas répondre, et qu'elle ne se permet pas le moindre badinage : Dieu la bénisse et la conduise! puisqu'elle veut être en paradis dès ce monde, elle n'est plus d'avec nous, elle est bienheureuse.

On me mande que le marquis d'Uxelles a été fort bien reçu à la cour, que cette cour est à Fontainebleau, et que M. le duc de Bourgogne et son gouverneur ont la fièvre tierce : vous savez tout cela, ma chère Comtesse. Si j'avois reçu votre lettre, j'y répondrois, et ne m'amuserois pas ainsi à battre ridiculement la campagne. S'il m'étoit venu une Mme de Montbrun, je vous ferois des volumes infinis; mais tout est si uni ici, que la matière manque. Je crois que les états ne commenceront que le 25e à Rennes. Je ne sais pas encore précisément le temps que le parlement y reviendra. On a fait des créations d'un président et de quatre conseillers; on attend peut-être que ces charges soient remplies. M. de Bailleul a remis sa charge à son fils; M. de Mesmes exerce la sienne : me revoilà dans la *Gazette*. Parlons de Grignan : comment se porte ce pauvre Comte? où sont les ennemis? est-ce au corps ou aux dehors de la place? Il faut qu'il souffre que nous lui souhaitions des douleurs à son bras, pour sauver ses entrailles; mais nous voudrions bien que toute la place fût en bon état. Monsieur le chevalier retournera-t-il à Balaruc? ce seroit une bonne provision pour cet hiver. Où est Monsieur de Carcassonne? M. de la Garde a-t-il la tête en bas, les pieds en haut? Pau-

line est-elle née coiffée, ou si ce n'est que quelquefois? et vous, ma chère Comtesse, êtes-vous belle, c'est-à-dire vous portez-vous bien? Je pense sans cesse à Grignan, à vous tous, à vos terrasses, à votre belle et triomphante vue : je sors de mes bois pour me promener avec vous; mais dans ce grand nombre de pensées, j'en trouve qui me font crier; car comment s'imaginer qu'on ne travaille à Rome que pour vous ôter ce beau Comtat? Ma fille, *ne parlons point de cela*. Embrassez-moi, et croyez que je suis toute à vous, et songez qu'il y a un an, un an tout entier, que je ne vous ai ni vue ni rencontrée.

---

### 1225. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 12e octobre.

Les voilà toutes deux; mais, mon Dieu! que la première m'auroit donné de violentes inquiétudes, si je l'avois reçue sans la seconde, où il paroît que la fièvre de ce pauvre chevalier s'est relâchée, et lui a donné un jour de repos! Cela ôte l'horreur d'une fièvre continue avec ses redoublements, et des suffocations, et des rêveries, et des assoupissements, qui composent une terrible maladie. Quel sang! quel tempérament! quelle cruelle humeur de goutte s'est jetée dans tout cela! Quelle pitié que ce sang si bouillant, qui fait de si belles choses, en fasse aussi de si mauvaises, et rende inutiles les autres! Me voilà encore bien plus avec vous à Grignan, quoique j'y fusse beaucoup, par ce redoublement d'intérêt que je prends à cette maladie. Voilà une grande tristesse pour vous tous, et pour vous particulièrement, dont le bon cœur vous rend la garde de tous ceux que vous aimez. On est exposé, quand on est loin, à écrire d'étranges sottises; elles le deviennent en arrivant mal à propos : on

est triste, on est occupée, on est en peine ; une lettre de Bretagne se présente, toute libre, toute gaillarde, chargée de mille détails inutiles ; j'en suis honteuse, ma fille : ce sont les contre-temps de l'éloignement.

Je vous ai mandé comme je ne suis plus du tout fâchée contre M. et Mme de Chaulnes. Il est certain, et mes amies me l'ont mandé, qu'il ne pouvoit parler des affaires de Bretagne, sans prendre fort mal son temps. Il parla à M. de Lavardin, il crut qu'il auroit la même envie que lui de servir mon fils, et cela étoit vrai. Il a depuis écrit à M. le maréchal d'Estrées, et cette lettre feroit son effet, si le Roi n'avoit dit tout haut à tous les prétendants à cette députation qu'il y avoit longtemps qu'il étoit engagé : Mme de la Fayette me le mande, sans me dire à qui ; on le saura bientôt. Elle m'ajoute que M. de Croissi a nommé mon fils au Roi, qui ne marqua nulle répugnance à cette proposition ; mais que le même jour Sa Majesté se déclara ; et voilà ce qu'attendoit le maréchal, qui se soucie fort peu que le gouverneur de Bretagne perde ce beau droit, pourvu qu'il fasse sa cour. Mme de la Fayette lui a rendu tous ses engagements, et l'affaire finit ainsi. Mon fils est à Rennes, agréable au maréchal, qu'il connoît fort ; il l'a vu cent fois chez la marquise d'Uxelles, contestant hardiment Rouville ; il joue tous les soirs avec lui au trictrac. Il attend M. de la Trémouille, afin de rendre tous ses devoirs, et puis revenir ici avec sa femme : c'est le plus honnête parti qu'il puisse prendre. Je suis encore seule, je ne m'en trouve point mal ; j'aurai demain cette femme de Vitré ; elle avoit des affaires.

Il faut que je vous conte que Mme de la Fayette m'écrit, du ton d'un arrêt du conseil d'en haut, de sa part premièrement, puis de celle de Mme de Chaulnes et de Mme de Lavardin, me menaçant de ne me plus aimer, si je refuse de retourner tout à l'heure à Paris ;

que je serai malade ici, que je mourrai, que mon esprit baissera, qu'enfin, point de raisonnement, il faut venir, elle ne lira seulement point mes méchantes raisons. Ma fille, cela est d'une vivacité et d'une amitié qui m'a fait plaisir, et puis elle continue; voici les moyens : j'irai à Malicorne avec l'équipage de mon fils; Mme de Chaulnes y fait trouver celui de M. le duc de Chaulnes; j'arriverai à Paris, je serai logée chez cette duchesse; je n'achèterai des chevaux que ce printemps; et voici le beau : je trouverai mille écus chez moi de quelqu'un qui n'en a que faire, qui me les prête sans intérêt, qui ne me pressera point de les rendre; et que je parte *tout à l'heure.* Cette lettre est longue au sortir d'un accès de fièvre; j'y réponds aussi avec reconnoissance, mais en badinant, l'assurant que je ne m'ennuierai que médiocrement avec mon fils, sa femme, des livres, et l'espérance de retourner cet été à Paris, sans être logée hors de chez moi, sans avoir besoin d'équipage, parce que j'en aurai un, et sans devoir mille écus à un généreux ami, dont la belle âme et le beau procédé me presseroient plus que tous les sergents du monde; qu'au reste je lui donne ma parole de n'être point malade, de ne point vieillir, de ne point radoter, et qu'elle m'aimera toujours, malgré sa menace : voilà comme j'ai répondu à ces trois bonnes amies. Je vous montrerai quelque jour cette lettre, elle vous fera plaisir. Mon Dieu! la belle proposition de n'être plus chez moi, d'être dépendante, de n'avoir point d'équipage, et de devoir mille écus! En vérité, ma chère enfant, j'aime bien mieux sans comparaison être ici : l'horreur de l'hiver à la campagne n'est que de loin; de près ce n'est plus de même. Mandez-moi si vous ne m'approuvez pas : si vous étiez à Paris, ah! c'est une raison étranglante; mais vous n'y êtes pas. J'ai pris mon temps et mes mesures là-dessus; et si par miracle vous y voliez présentement comme un oiseau, je ne sais si

ma raison ne prieroit point la vôtre, avec la permission de notre amitié, de me laisser achever cet hiver certains petits arrangements qui feront le repos de ma vie. Je n'ai pu m'empêcher de vous conter cette bagatelle, espérant qu'elle n'arrivera point mal à propos, et que Monsieur le chevalier se portera aussi bien que je le souhaite.

Vous m'étonnez de me dire que M. de Chaulnes vous a paru tel que vous me le dépeignez. Je vous assure que pendant notre voyage il étoit d'aussi bonne compagnie qu'il est possible : je ne sais si c'étoit votre *génie* qui lui donnoit de la vivacité; mais vous l'eussiez trouvé assurément comme je vous le dis; je ne le connois plus au portrait que vous m'en faites. Mon fils s'imaginoit que cette *ricaneuse* l'avoit prié de ne point parler pour lui; mais il voit bien qu'il s'étoit trompé.

J'ai été surprise de votre songe : vous le croyez un mensonge, parce que vous avez vu qu'il n'y a pas un seul arbre devant cette porte; cela vous fait rire; il n'y a rien de si vrai : mon fils les fit tous, je dis tous, couper il y a deux ans; il se pique de belle vue, tout comme vous l'avez songé, et à tel point, qu'il veut faire un mur d'appui dans son parterre, et mettre le jeu de paume en boulingrin, ne laisser que le chemin, et faire encore là un fossé et un petit mur. Il est vrai que s'il le fait, ce sera une très-agréable chose, et qui fera une beauté surprenante dans ce parterre, qui est tout à fait sur le dessin de M. le Nôtre, et tout plein d'orangers dans cette place Coulanges. Vous deviez avoir vu cet avenir dans votre songe, puisque vous y avez vu le passé. Je garde votre lettre et vos songes à mon fils et à sa femme, qui seront ravis d'y voir vos aimables amitiés.

Je ne suis point du tout mal avec M. et Mme de Pontchartrain; je les ai vus à Paris depuis que vous êtes partie. Je leur ai écrit à tous deux; le mari m'a déjà répondu et à mon fils, très-agréablement. Je n'ai rien du

tout de marqué à leur égard ; car ce n'est pas un crime d'être amie de nos gouverneurs. Je rends au double toutes les amitiés de mon cher Comte, je salue et honore le sage la Garde, je donne un baiser à Pauline, et mon cœur à ma chère bonne. Dieu guérisse Monsieur le Chevalier, et que cette lettre vous trouve tous en joie et en santé ! Dites-moi la chambre du chevalier, afin que j'y sois avec vous. L'abbé Bigorre me mande que M. de Niel tomba, l'autre jour, dans la chambre du Roi; il se fit une contusion; Félix le saigna, et lui coupa l'artère; il fallut lui faire à l'instant la grande opération : Monsieur de Grignan, qu'en dites-vous? Je ne sais lequel je plains le plus, ou de celui qui l'a soufferte, ou d'un premier chirurgien du Roi qui pique une artère.

---

1226. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 16[e] octobre.

Quelle joie, ma chère enfant, que le quinquina ait fait ses miracles ordinaires! Je vous avoue que je tremblois en ouvrant votre lettre, car tout est à craindre d'un tempérament comme celui de Monsieur le chevalier. Quel bonheur qu'un remède si chaud se soit accommodé avec la chaleur de son sang! vous avez grande raison de croire que je prenois un extrême intérêt à la suite de cette terrible maladie. Mais, ma fille, comme vous êtes le centre de toutes les conduites, et la cause de toutes les santés, je me réjouis infiniment avec vous de tant de bons succès; car M. de Grignan s'en veut mêler aussi. Savez-vous que je suis encore bien plus surprise que la goutte ait guéri les entrailles, et que le beau temps ait guéri la goutte, que je ne suis étonnée que le quinquina ait guéri la fièvre? Vous pouvez donc vous applaudir du régime

du riz, qui est si adoucissant, et qui peut avoir fait tous ces miracles. Je n'ai garde de m'éloigner de Grignan, pendant que vous avez la joie de voir vos Grignans en si bonne santé; j'y prends trop de part. Je ne veux pas même aller à Paris, de peur de me distraire : c'est une chose plaisante que la manière dont Mme de Lavardin m'en presse, et m'en facilite tous les moyens, et de quels tons Mme de Chaulnes se sert aussi; il semble qu'elle soit gouvernante de Bretagne; mais je lui ferai bien voir que c'est la maréchale d'Estrées, et que je ne suis plus sous ses lois. En vérité, elles sont aimables : je ne crois pas qu'on puisse employer des paroles plus fortes, ni plus pressantes, ni trouver de plus solides expédients; et le tout, parce qu'elles craignent que je ne m'ennuie, que je ne sois malade, que mon esprit ne se rétrécisse, que je ne meure enfin; elles veulent me voir, me tenir, me gouverner; M. du Bois s'en mêle aussi; en vérité, cette conspiration est trop jolie; je l'aime, et je leur en suis trop obligée, sans en être émue. Je vous veux garder leurs lettres, pour voir si l'amitié et la vérité n'y brillent pas.

On me mande que c'est M. de Coetlogon qui aura la députation; je n'en ai pas douté, et je crois que M. de Chaulnes n'en doutoit pas non plus. Il avoit bon esprit, et voyoit le retour du parlement, le présent de la ville de Rennes, la part que M. de Coetlogon paroissoit avoir à tout cela, comme gouverneur de cette ville où l'on tient les états : tout parle pour lui; il fait une dépense enragée : c'est un bonheur que le voyage de Rome brouille et confonde tout cela; je doute que ce bon duc en corps et en âme eût pu l'emporter; ainsi Dieu fait tout pour le mieux. Mais quand j'ai accusé M. de Chaulnes de négligence, je n'étois pas moins pour lui dans les *pièces justificatives :* quoi? ma fille, vous toute cartésienne, toute raisonnable, toute juste dans vos pensées, je vous attra-

perois à juger qu'il a tort sur un sujet où il a raison, parce qu'il auroit manqué d'activité dans une autre occasion ! et cet endroit vous empêcheroit de voir les autres ? Voilà une étrange justice ! vous seriez bien fâchée que la quatrième des enquêtes eût jugé ainsi votre procès : moi misérable, je me trouvai toute telle à cet égard que si nous avions eu la députation. Je sentis pourtant cet endroit en l'écrivant ; mais je crus qu'il trouveroit son passe-port auprès de vous, et que vous vous souviendriez d'une chose que je dis souvent : *ce qui est bon, est bon ; ce qui est vrai, est vrai*, cela doit être toujours vu de la même façon : s'il y a des facettes sur d'autres sujets, il ne faut point les mêler non plus que de certaines eaux dans de certaines rivières. Je crus encore que vous vous souviendriez que l'ingratitude est ma bête d'aversion ; de bonne foi, je ne la puis souffrir, et je la poursuis en quelque lieu que je la trouve ; mais je vois bien que vous avez oublié tout cela, puisque vous avez cru voir quelque chose de *forcé* dans ce que je vous disois : je le sentis, mais sauvez-moi du moins de la pensée que j'aie voulu me parer de cette sotte générosité de province ; je serois fâchée que vous me crussiez si changée : je trouvai ce beau sentiment si naturellement au bout de ma plume, que je vous en reparle fort naïvement, et je vous conjure qu'avec la même justice vous soyez persuadée que si la lenteur et la négligence ont paru dans cette dernière occasion, *les justificatives* n'en sont pas moins vraies, ni les ingrats moins ingrats ; en vérité, cela ne se doit point confondre, et même vous voyez présentement que ces bons gouverneurs n'ont pas tort.

Je ne suis pas encore revenue de mon étonnement au sujet de l'esprit de M. de Chaulnes, et du changement que vous me dites y avoir remarqué : en vérité, je ne le reconnois pas ; il étoit tout un autre homme dans notre petit voyage ; c'étoit votre *génie* qui le ressuscitoit : votre

présence étoit trop forte, jointe avec les affaires de Rome ; il en étoit accablé. Il y a un cardinal vénitien, nommé Barbarigo, évêque de Padoue, qui avait plus de voix qu'il ne lui en falloit au scrutin pour être pape; mais l'*accessit* gâta tout; je ne sais ce que c'est; je vois bien que c'est quelque chose qui empêche qu'on ne soit pape; mais, ma chère enfant, il n'y en aura que trop tôt; je me promène souvent avec cette triste pensée.

J'aime tout à fait les louanges naturelles de Coulanges pour Pauline; elles lui conviennent fort, et m'ont fait comprendre sa sorte d'agrément, bridé pourtant par des gens qui ont un peu mis leur nez mal à propos : si ce comte avoit voulu ne donner que ses yeux et sa belle taille, et vous laisser le soin de tout le reste, Pauline auroit *brûlé le monde*. Cet excès eût été embarrassant : ce joli mélange est mille fois mieux, et fait assurément une jolie créature. Sa vivacité ressemble à la vôtre; votre esprit *déroboit tout*, comme vous dites du sien ; voilà une jolie louange. Elle saura dans un moment l'italien, avec une maîtresse bien meilleure que n'étoit la vôtre. Vous méritiez bien, ma chère enfant, d'avoir une aussi parfaitement aimable fille que celle que j'avois : je vous avois bien dit que vous feriez de la vôtre tout ce que vous voudriez, par la seule envie qu'elle avoit de vous plaire ; elle me paroît fort digne de votre amitié. Je suis encore seule : mon fils et sa femme sont encore à Rennes; ma femme de Vitré s'en est allée ; je suis fort bien, ne me plaignez point. Mon fils attend M. de la Trémouille, qui vient incessamment. Il est avec ce maréchal comme avec un homme dont il est connu, et joue tous les soirs au trictrac. Il y a un grand monde à Rennes, tout y brille de joie du retour du parlement, qui sera le 1er de décembre ; les états s'ouvriront le 22e de ce mois; le maréchal a des manières agréables et polies; les Bretons en sont fort contents ;

on aime le changement : voilà, ma chère enfant, tout ce que je sais. Ne soyez point en peine de ma solitude, je ne la hais pas ; ma belle-fille reviendra incessamment. J'ai soin de ma santé ; je ne voudrois point être malade ici ; quand il fait beau, je me promène ; quand il fait mouillé, quand il fait brouillard, je ne sors point ; je suis devenue sage ; mais vous, la reine et la cause efficiente de la santé des autres, ayez soin de la vôtre, reposez-vous de vos fatigues, et songez que votre conservation est encore pour eux un plus grand bien que celui que vous leur avez fait.

Mme de Mouci a encore donné à son frère une belle tapisserie de ces Bellièvres, de la décollation de saint Jean, qui vaut deux mille pistoles. Qu'elle est heureuse de pouvoir faire de si beaux présents ! Je trouve que M. de Grignan donne de fort bons ordres contre les *mal convertis*. Vous aurez donc M. de Vins dans votre voisinage ; son grand-père y brilloit beaucoup autrefois. On dit ici que le roi d'Angleterre a battu M. de Schomberg : j'en douterai jusqu'à ce qu'il l'ait mandé à sa femme à Saint-Germain.

---

### 1227. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 19e octobre.

Oh bien ! ma bonne, soyez donc en colère contre M. de Chaulnes : pour moi, je ne saurois ; vous me l'avez justifié, vos paroles sont efficaces sur mon esprit, je ne saurois changer d'avis, et d'autant plus que son souvenir continuel, et de Grignan et Toulon, et de Rome, d'où il m'écrit du 4e, fait sur mon cœur comme s'il me graissoit la patte ; car je ne vois que des soins continuels ; et tout au plus je disois bien au commencement : « Je n'ai jamais tant vu se souvenir d'une personne qu'on oublie. » Mais présentement je vois sa politique, et je

ne comprends pas comme vous, Monsieur le gouverneur de Provence, vous puissiez trouver étrange qu'ayant vu plus tôt que nous que cette députation iroit à M. de Coetlogon par mille raisons, il se soit contenté de marquer simplement en partant son intention à M. de Lavardin, et par une lettre au maréchal d'Estrées, et qu'il n'ait pas voulu se faire une affaire et un dégoût de ne pouvoir plus faire un député, quand il est assez heureux pour cacher dans cette occasion le gouverneur de Bretagne derrière l'ambassadeur de Rome, et de brouiller tout par son éloignement. Il est heureux que ce soit M. de Coetlogon, quand il n'y a point de part : s'il n'eût pu l'éviter, c'eût été une couleuvre à avaler; et je dis plus encore, s'il n'avoit point été ambassadeur, je crois qu'en bonne politique des courtisans, le Roi étant engagé à M. de Cavoie, il eût fallu faire un fagotage de réconciliation, plutôt que de vouloir paroître dans son gouvernement avec un député qui l'eût été malgré lui. Je fais M. de Grignan juge de ce que je dis, et je ne reçois le jugement tumultueux qui me paroît dans votre lettre que comme un effet de votre amitié à tous, et point du tout de vos réflexions : au nom de Dieu, mandez-moi si je vous persuade; car pour moi, je me persuade et je trouve que je dis fort bien. Autrefois c'étoit là la plus agréable chose du monde : Monsieur le gouverneur nommoit qui il vouloit, et le Roi le recevoit sans aucune difficulté ; ce beau droit s'est évanoui par degrés. M. de Charost y voulut donner atteinte le premier, et fit écrire Monsieur; et à cause de ce détour, il ne le fut pas, c'est-à-dire son fils, que deux ans après; ensuite les ennemis se sont rendus puissants : on a pesé lourdement sur la Bretagne et sur le gouverneur. Gacé acheva de tout gâter par M. de Cavoie , et il fallut courir vitement à une paix plâtrée pour éviter une mortification; et enfin cette députation se confond cette année, et on

la donne à un homme qui de bonne foi la doit avoir, qui ne l'a jamais eue; et tout cela est dans les règles : M. de Chaulnes n'a point été forcé d'y consentir. Ne faut-il pas être juste et se mettre à la place des gens? c'est ce qu'on ne fait jamais. Mon fils est joli; il a plus de qualité qu'il n'en faut; mais il a quitté le service, et on le faisoit valoir par l'arrière-ban. Cependant M. de Chaulnes espéroit de donner un bon tour à toutes ces choses, à cause de circonstances qui font que la Bretagne est en faveur cette année. Dieu nous envoie un voyage de Rome à point nommé : on n'ose nommer autre chose au Roi que Rome, toujours Rome; que voulez-vous qu'on fasse? c'est un arrangement de la Providence; c'est un cruel voyage pour nous, également mauvais pour mon fils et pour ma fille. Voici, ma chère enfant, qui est un peu long et ennuyeux, je le sens; mais il est dangereux de me mettre en train de parler. Encore un mot : Coulanges vous auroit pu dire que ce duc n'a que trop fait ses preuves de bon ami à ses propres dépens, et à l'égard des Coetlogons et de Mme de Guénégaud. Je suis fort bien avec toute cette famille de Coetlogon. Je ne sais si Mejusseaume me voudra étrangler volontairement, mais son frère le comte, sa sœur la religieuse, son neveu l'évêque, et le gouverneur de Rennes, me font mille honnêtetés, et même trop, car la marquise de Coetlogon m'est toujours venue voir la première, toutes les fois que j'ai été à Rennes, et son mari aussi, et elle ne fait pas de même à ma belle-fille; cela est mal et elle en boude; mais enfin cela est ainsi. En vérité, j'abuse; c'est une vapeur que cette furie, je n'en parlerai plus jamais. Ce duc ne vous a-t-il point écrit de Rome? Mme de Chaulnes est transportée de joie; car non-seulement il se porte bien, mais il a été reçu au bruit du canon comme ambassadeur sans avoir renoncé aux franchises, dont l'ambassadeur d'Espagne a été

enragé ; car il avoit sollicité tous les cardinaux pour l'empêcher. La cour est fort contente de cet heureux commencement, et le prend comme un présage de la suite. Un mot à cette duchesse sur cela seroit trop joli. Voilà le billet de l'abbé Bigorre; mais voyez comme je me corrige : oh ! c'est tout pour cette fois.

Je suis seule ici, je ne m'ennuie peint ; ma belle-fille reviendra dans quatre ou cinq jours. Mon fils est favori du maréchal : il trouve que la province ne l'a point encore gâté; il joue au trictrac. Revel, qui s'en va, le retient jusqu'à ce qu'il ait vu l'ouverture des états; il attend aussi M. de la Trémouille.... Les hommes aiment à commander, César leur a montré l'exemple ; bien des gens l'ont suivi et le suivent encore ; il vous fera réponse : j'entends mon fils et non César. Il vous assurera que l'avis des bons frères, dont il nous lut l'autre jour des folies à mourir, lui servira de règle, et fera de votre grand lit comme deux appartements. Vraiment vous êtes trop jolie et trop aimable de tout ce que vous savez dire là-dessus. Parlons de Monsieur de Carcassonne : ah, mon Dieu ! voici encore un grand chapitre, j'ai peur de moi. Tellement donc que quand on lui représente qu'il lui pleut dans la bouche parce qu'il ne la ferme pas, il se tourne, *ferme l'œil et s'endort*, et qu'il n'y a tête d'homme qui ose lui en parler. Ah ! je vous assure, moi, qu'avec une simple tête de femme je lui en parlerois fort bien. « Eh quoi ? mon pauvre seigneur, vous moquez-vous des gens ? Est-ce pour rire que vous commencez un bâtiment sans savoir pourquoi, dont vous empruntâtes l'argent (car je le sais), et que vous ne daignez pas l'achever ? Cela est inouï ; n'en êtes-vous point honteux ? Voyez votre frère, il a fait comme tous les autres hommes du monde ; quel plaisir trouvez-vous d'être seul de votre avis, et d'avoir la juste improbation de toute votre famille ? »

1228. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 23e octobre.

Je suis toujours seule, ma chère enfant, et je ne m'ennuie point; j'ai de la santé, des livres à choisir, de l'ouvrage et du beau temps : on va bien loin avec un peu de raison mêlée dans tout cela. Je vois au travers de tout ce que mon fils et sa femme me mandent, qu'ils sont ravis d'être à Rennes; et moi, dès ce moment, il me prend une véritable envie qu'ils y soient. Je leur défends de venir, je trouve même qu'ils ont raison; il y a très-bonne compagnie à Rennes, tout y brille de joie; ils ne sentent pas tous les millions qu'on va demander à la province; ils ne songent qu'au retour du parlement dans cette pauvre ville, et dans ce palais le plus beau de France; c'est où l'on tient les états; rien n'est plus magnifique : la curiosité y attire bien du monde aussi, pour voir des visages tout nouveaux, le maréchal d'Estrées, M. de Pommereuil, M. d'Eau-bonne, M. de Lézonnet, au lieu de MM. de Chaulnes, de Fieubet ou de Harlay, d'Harouys; les hommes aiment le changement. M. de la Trémouille passa, il y a trois jours, par Vitré; il fut reçu à grand bruit, à cause de sa chevalerie : c'est une des occasions où l'on redouble les honneurs, et même les redevances, selon le droit de certaines terres. Il a une terrible mine avec sa belle taille et ce cordon bleu, il n'y a que M. de Grignan qui puisse lui être comparé, je dirois même par sa beauté, si je ne craignois d'offenser ce comte ; car il est certain que M. de la Trémouille le surpasse. Il m'a fait faire bien des compliments, et que sans que son équipage étoit bien fatigué, il seroit venu me voir; et

moi, sans que je n'en ai point. L'abbé de Roquette est avec lui ; il m'a écrit une lettre de bel esprit, toute pleine de louanges et d'affection, comme son oncle d'Autun. Ce fut hier qu'on ouvrit les états ; je doute de la beauté des harangues. La noblesse aime que M. de la Trémouille les préside ; elle n'aime point M. de R***, quoique de bonne maison ; et quand on le verra sans saint-esprit, ce sera un rabaissement ; car du moins il ne faut pas ne l'avoir point, c'est un démérite à un duc et pair.

Voilà bien parler de la Bretagne, ma chère enfant : cela peut-être vous ennuiera ; mais cela est naturel : ce sont des fruits de notre jardin ; nous parlerons après de la Provence. Parlons du pape : en voilà donc un ; si j'avois été à Paris, j'aurois été lui baiser la mule dans la chambre de l'abbé Bigorre : il y est peint en perfection. C'est le cardinal Ottobon, Vénitien, intime ami de M. et de Mme de Chaulnes, et de Mme de Kerman, dont il adoroit le mérite, joint à une beauté de dix-huit ans. Voilà l'homme à qui nous avons affaire ; voilà ce duc dans le démêlement des plus grandes affaires ; le voilà qui vous ôte votre cher Avignon ; je souhaite qu'il retrouve tout son bon esprit dans cette occasion tel que je l'ai vu ; il n'est pas à propos qu'il en laisse derrière lui. Mme de Lavardin me mande que ce pape est le plus honnête homme et le plus habile du sacré collége ; mais, ma fille, il a soixante et dix-neuf ans ; un esprit n'est-il point au-dessous de la barre à cet âge ? Le pauvre bon abbé me dit qu'oui ; feu Monsieur d'Arles me dit que non. Ainsi nous devons croire qu'étant choisi, il tiendra encore fort bien cette grande place. Pour moi, je croirois, comme Patrix, que ce n'est pas la peine de s'habiller en pape, non plus que de se rhabiller au retour d'une grande maladie qu'il eut à cet âge. Mme de Chaulnes aura peur qu'on ne laisse là son mari, tout porté pour le prochain conclave.

Parlons de cette duchesse : voici un petit secret, vous allez l'aimer. Il faut avant toutes choses que vous croyiez que s'ils avoient pu, ils auroient été ravis de donner la députation à mon fils : il n'est pas difficile de croire qu'ils l'auroient mieux aimé que M. de Coetlogon. Il ne faut pas s'imaginer aussi qu'ils aient pu parler pour ce dernier, comme vous dites tous par exagération, ayant nommé mon fils à M. de Lavardin, écrit au maréchal pour lui, et cette duchesse ayant parlé deux fois à M. de Croissi, soutenue de la vivacité de l'abbé Têtu : cela parle tout seul; voici la suite. Cette bonne duchesse, véritablement fâchée que la présence de M. de Chaulnes, avant son départ, n'eût point fait pour cette députation ce qu'ils avoient tous deux espéré, s'est mis dans la tête, avec Mme de la Fayette et Mme de Lavardin, de me faire aller à Paris, ayant sur le cœur que le défaut de cette affaire me retienne en Bretagne, et que son absence de Rennes me jette aux Rochers; car si elle tenoit les états, elle m'y auroit retenue. Toutes ces pensées l'agitoient, et donnoient une telle force à toute la conspiration, que j'en étois importunée; et en un mot, ma fille, c'étoit Mme de Chaulnes qui prêtoit ces mille écus, mais de si bon cœur et de si bonne grâce, avec tant d'envie que cette offre fît son effet, que Mme de la Fayette, qui ne sait point le fond de cette envie que je viens de vous conter, étoit tellement satisfaite du cœur et de l'amitié de cette duchesse pour moi, qu'elle ne s'en peut taire et me prie fort de ne point ravauder sur cette députation. Mme de Chaulnes continue de m'écrire que ce qui est différé n'est pas perdu; que mon fils est jeune; que bien des gens ont demandé dix ans, quinze ans, cette place, et que c'est son affaire, sans me rien dire des mille écus. Je m'en vais cependant lui en dire un mot, puisque Mme de la Fayette m'a dit ce secret; mais cette duchesse vouloit les mettre entre les mains

de Beaulieu, afin que je les trouvasse tombés du ciel : tout cela ne m'a point tentée, ni dérangée; car ce sont ces manières qui me presseroient plus de m'acquitter que tous les sergents du monde. Je dis une vérité sur le malheur d'avoir des dettes : ceux qui nous pressent, sont pressants; ceux qui ne nous pressent point, le sont encore davantage.

Voilà un long discours; mais j'ai voulu vous le confier à vous seule, pour vous faire voir le fond du sac, et d'elle, et de moi, et comme il est difficile de n'avoir pas bonne opinion du cœur d'une personne toute naturelle, qui songe à moi avec tant de suite et d'amitié ; je vous conjure de ne point parler de tout ceci, cela nuiroit à l'avenir. Mes amies de Paris sont bien contentes des procédés de cette duchesse : voilà comme vont les choses de ce monde, et comme on juge quelquefois sans avoir vu les pièces justificatives. Je souhaite, ma chère enfant, que vous n'ayez point d'ennui de lire tous ces détails ; car j'avoue que j'aurois peine à m'en corriger, prenant un extrême plaisir à vous les conter. Je finis en vous embrassant avec une tendresse unique en son espèce. Je ne parle point encore de mes projets; il me semble que je serai libre à la fin de l'été; il y a encore bien du temps; nous prendrons nos mesures ensemble, ayant le même dessein de nous retrouver.

---

## 1229. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE LA JEUNE MARQUISE DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 26e octobre.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je crois, ma chère fille, qu'à l'heure qu'il est vous n'avez plus votre beau Comtat. La première chose que

le Roi fait avec ce nouveau pape, qui est entièrement selon son cœur et au delà de nos espérances, c'est de lui rendre ce beau morceau, qui étoit si fort à votre bienséance : cette pensée fait la douleur de mon cœur. Voilà un petit détail de notre abbé Bigorre, que vous ne serez point fâchée de voir. M. de Chaulnes est trop heureux : on ne peut plus lui disputer d'être l'homme du monde qui fait le mieux un pape. Celui-ci est si bon, que nous n'osions l'espérer; il est Vénitien : c'est celui qui répondit le 4e d'octobre au compliment de Monsieur l'ambassadeur; et le 7e, pour l'en remercier, M. de Chaulnes le fit pape; car cette exaltation a été faite brusquement à la françoise, contre l'avis des Espagnols et des Allemands. C'est le meilleur esprit du sacré collége, qui n'a de défaut que quatre-vingts ans. Mme de Chaulnes en est transportée : il a demandé de ses nouvelles et de celles de Mme de Kerman, disant qu'il mourroit content, s'il les avoit vues encore une fois. Toute la France a été chez cette duchesse : je crois, ma fille, que vous lui aurez écrit un petit mot de cet heureux succès, et à ce duc aussi, quoiqu'il vous ôte Avignon. Voilà la chose du monde la plus heureuse pour lui : vous savez tout cela ; mais on cause.

Vous avez présentement Monsieur d'Arles; il m'a écrit de Paris; je lui ferai réponse à Grignan ; et comme il me parle de son abdication, je n'hésiterai point à lui mander ce que j'en pense, quoique ce soit une chose faite, et qu'il me dise que M. de Pompone et Mme de Vins l'ont approuvée : il est si aisé d'escroquer des approbations, qu'elles ne doivent pas faire une autorité. Il me mande que cela n'étoit bon que pour M. de Grignan; je ne veux que cela pour le confondre : n'est-ce donc rien que d'être bon à son aîné, dans une place comme celle-là? Il n'aura qu'à voir combien cela fera plaisir à Monsieur d'Aix, pour juger combien cela est

mauvais à M. de Grignan. Et depuis quand un Grignan compte-t-il pour rien d'être utile à sa maison? Eux que vous dites qui en aiment jusqu'à la moindre goutte, sous quelque figure que ce puisse être, n'ont-ils point assez marqué dans les occasions publiques qu'ils ne sont qu'un? D'où vient qu'il plaît à Monsieur l'Archevêque de se démentir, et de renoncer à cette belle et heureuse réputation? Je trouve comme vous qu'il faut être bien pointilleux pour être blessé d'un petit morceau de bois sur un banc, qui fait la différence des places, qui ne tombe ni sur la personne ni sur le nom, et qui n'est fondée, dans cette assemblée seulement et pendant quelques jours, que sur les rangs de l'archevêque d'Aix et de l'archevêque d'Arles. Cela doit-il faire prendre la résolution de parler au Roi comme un homme qui a fait longtemps un sacrifice dont le poids et le dégoût lui sont enfin devenus insupportables? Est-il possible que le Roi soit entré véritablement dans cette peine, et qu'il n'ait point été surpris que l'honneur de le servir, qu'on avoit tant fait valoir en prenant cette place, ne puisse plus le soutenir contre un chagrin qui n'est que dans son imagination? Enfin, ma fille, je suis blessée de cette abdication, et je souhaite à celle-là le même repentir qu'aux autres, afin de nous venger. Mais je vous en dis tant que j'y renverrai Monsieur l'Archevêque, s'il me fait l'honneur de vouloir que je lui dise mon sentiment sur ce qu'il me mande, et je ne lui ferai qu'une légère mention de cet article dans ma réponse.

Disons un mot de Mme Reinié : quelle Furie! ne crûtes-vous point qu'elle étoit morte, et que son esprit et toutes ses paroles vous revenoient persécuter, comme quand elle étoit en vie? Pour moi, j'aurois eu une frayeur extrême, et j'aurois fait le signe de la croix; mais je crains qu'il ne faille autre chose pour la chasser. Comment fait-on cent cinquante lieues pour demander de

l'argent à une personne qui meurt d'envie d'en donner, et qui en envoie quand elle peut? Nulle personne arrivée à Grignan ne pouvoit tant m'étonner que celle-là; j'en fis un cri. Vous faites bien cependant de ne la pas maltraiter, vous êtes toute raisonnable; mais comment vous serez-vous tirée de ses pattes, et de ces inondations de paroles, où l'on se trouve noyée, abîmée?

Je suis fort aise d'être instruite sur Balaruc; je l'ai vu sur la carte. C'est une chose bien triste que Monsieur le chevalier ne soit point soulagé, et que sa maladie ait gâté tout le bien que vous pensiez d'abord que les eaux avoient fait: je suis très-sensible à ce malheur. Ces eaux sont d'une grande violence; je n'y voudrois confier aucun de mes membres, d'autant mieux que je n'ai plus aucun mal à mes mains. Je ne sais plus où se sont cachés tous ces petits maux extravagants: je crois quelquefois qu'il y a de la trahison, tant je suis parfaite sur le sujet de la santé. Je vous trouverai bien à plaindre, quand vous vous séparerez tous: ce sera vraiment alors que vous voudriez n'avoir eu pour compagnie que Mme Reinié, et une autre que j'avoue qui m'est insupportable aux yeux, tout comme à vous. Mais vous m'avertissez quelquefois de ne dire certaines choses qu'aux échos; vraiment je me garderai bien de leur confier la moindre chose: nous en avons un dans cette place Coulanges, qui est comme celui de la Trousse, et qui est petit rediseur mot à mot jusque dans l'oreille. A propos de la Trousse, M. de la Trousse n'est guère soulagé des eaux de Bourbon.

Le lendemain de ma dernière lettre écrite, je vois revenir à l'heure que j'y pensois le moins ma belle-fille: elle quitta Rennes, malgré tout le monde et tous les plaisirs qui y sont, pour venir, dit-elle, auprès de moi, préférant ce plaisir à tous les états. Cela me surprit, et m'auroit inquiétée, si je ne voyois clairement qu'elle en

est fort aise, et que c'est d'aussi bon cœur que de bonne grâce qu'elle a fait cette expédition. Du Mesnil a fait venir l'opéra d'*Atys* à Rennes; il n'est pas en si grand volume, mais il est fort joli. Elle y a été une fois, elle en est contente, et plus encore d'être revenue ici. Elle me dit: « Tout le monde me tourmentoit à Rennes sur l'envie de revenir aux Rochers; mais, Madame, quand je les ai fait souvenir que c'est pour être auprès de vous, ils ont fort bien compris que j'avois raison, surtout M. le maréchal d'Estrées, Monsieur de Rennes, M. de la Trémouille, et M. de Pommereuil. » Enfin, la voilà: j'ai cru que ce petit récit ne la brouilleroit pas avec vous. Pour mon fils, Monsieur le maréchal n'a pas voulu le laisser venir; il est le seul avec qui il cause de toutes choses. Il est au désespoir que mon fils ne soit pas député; il avoit une sincère envie de faire ce plaisir à Mme de la Fayette et à nous. Il n'aime guère le choix de M. de Cavoie, intime ami de M. de Seignelai: vous voyez le reste.

Nos états furent ouverts samedi 22[e]: ce fut une foule, une presse, une confusion; mais enfin le maréchal parla fort bien, mieux qu'on ne pensoit; le premier président, *de communi martyrum;* M. de Pommereuil fort vivement à sa mode, moins bien que Fieubet et de Harlay, qui enlevoient par la beauté de leurs harangues; et dans toutes, des merveilles de M. le duc de Chaulnes, et de cette exaltation arrivée le même jour tout à propos. Le lendemain, M. de Pommereuil demanda trois millions pour le Roi; ils furent accordés sur-le-champ, quoiqu'en vérité on ne sache pas trop bien où les prendre avec le conflit de M. d'Harouys; mais enfin, pour la bonne grâce au moins, il ne s'y peut rienajouter. Après avoir vu ces bons commencements, Revel est parti pour reprendre, comme il espère, son premier métier. Il passa ici lundi, il n'y fit que dîner; il alla coucher à Laval. Nous lui de-

mandâmes quel genre de mort auroient choisi toutes ses maîtresses; il nous répondit fort bien qu'elles le choisiroient avec M. de la Trémouille et le comte d'Estrées, entre les mains desquels il les avoit laissées. Nous parlâmes de Monsieur le chevalier : il me parut bien dégelé sur l'estime parfaite qu'il a de lui; il se vante de l'avoir vu en guerre et en marchandise ; je l'assurai aussi qu'il n'aimoit pas un ingrat. Il espère qu'il ira en Allemagne avec le maréchal de Lorges; je lui recommandai le marquis de Grignan : il me dit que c'étoit lui qui demandoit sa protection, tant il étoit hors d'exercice. Quelle cruauté, ma chère bonne, si vous ne pouviez pas voir ce pauvre enfant cet hiver! n'est-ce pas dix-huit ans qu'il a ce mois-ci? Les Allemands sont fâcheux avec leur guerre d'hiver.

Nous passons ici nos jours fort tranquillement, vous n'en doutez pas; mais fort vite, c'est ce qui surprend : de l'ouvrage, de la promenade, de la lecture. A propos de livres, vous dites des merveilles des derniers de M. Nicole : ils sont divins comme ce que vous y remarquez. J'en ai lu des endroits qui m'ont paru très-beaux. c'est un style qui éclaire et qui vous fait rentrer dans vous-même d'une manière digne de la beauté de son esprit et de la bonté de son cœur; car il ne gronde point mal à propos, qui est la plus mauvaise chose du monde et qui fait le moins ce qu'on veut. Je ne l'achetai point alors, c'étoit ce carême dernier; je me contentai du bon le Tourneux. Nous lisons un livre de ce saint homme de Port-Royal, *de la Prière continuelle*, qui est une suite de certains traités de piété qui sont fort beaux; mais, ma fille, celui-ci, qui est bien plus gros, est si spirituel, si lumineux, si saint, qu'encore qu'il nous passe cent pieds par-dessus la tête, il ne laisse pas de nous plaire et de nous charmer. On est bien aise de voir qu'il y ait eu et qu'il y ait encore des gens à qui Dieu communique

son Saint-Esprit et sa grâce avec une telle abondance; mais, mon Dieu! quand en aurons-nous quelque étincelle, quelque degré? Quelle tristesse de s'en trouver si loin, et si près d'autre chose! Ah, fi! ne parlons point de ce malheur; il en faut soupirer et gémir et s'en humilier cent fois par jour.

Il y a un mois que la défaite de M. Shomberg roule en ce pays; elle fut mandée de Saint-Malo à M. de Louvois; mais n'ayant point été confirmée par un courrier à la reine d'Angleterre, on la croit fausse. J'embrasse ma très-aimable Comtesse.

DE LA JEUNE MARQUISE DE SÉVIGNÉ.

Jai vu, ma chère sœur, tout ce que vous nous dites à M. de Sévigné et à moi. Il est demeuré à Rennes; j'ai eu assez d'esprit pour ne pas balancer un moment à me rendre auprès de Mme de Sévigné. Je suis sûre que vous ne désapprouverez pas mon goût, et que cette préférence ne me brouillera pas avec vous. Je ne vous parlerai point de la députation, nous avons épuisé cette matière : nous soutenons si bien cette petite disgrâce, que cela fait voir que nous étions dignes de ce que nous espérions. Je suis ravie, ma chère sœur, que notre chambre soit toute prête à Grignan; je vous embrasse très-tendrement : ne le voulez-vous pas bien ? Si j'osois, j'embrasserois aussi M. de Grignan; mais l'amitié que j'ai pour lui est tellement vive, que je fais scrupule de tout.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

En vérité, je reprends la plume à regret, car elle disoit fort bien; ce n'est que pour vous embrasser encore une fois.

### 1230. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 30e octobre.

Parlons de la douleur de toutes vos séparations, ma chère fille ; il y a longtemps que je les sens pour vous, et que vous éprouverez bien le malheur d'avoir eu une si bonne compagnie ; mais vous avez changé d'avis. Je vous mandois cet été que Monsieur le chevalier pourroit passer son hiver à Avignon ou à quelque autre lieu de Provence, pour jouir de votre beau soleil, et mettre un hiver si gracieux au bout des eaux de Balaruc, comme font bien des gens qui craignent les froids de Paris : vous me renvoyâtes bien loin, et vous me dites que c'étoit lui souhaiter le pis qui lui pût arriver ; que s'il y demeuroit, ce seroit signe qu'il seroit trop malade pour s'en retourner ; que sans cela il iroit revoir ses amis et le monde. Dites-moi donc ce qui vous fait croire aujourd'hui qu'il feroit bien de passer l'hiver en Provence ; car pour moi, je suis persuadée comme vous que les eaux de Balaruc n'ayant point fait un trop bon effet, il passera son hiver bien tristement à Paris, dans cette petite chambre, avec votre beau portrait, qui ne dit pas un mot, quelque chose qu'on lui puisse dire ; je suis tout à fait de votre sentiment, j'y étois devant vous ; ce sera une grande tristesse pour lui si Dieu veut qu'il soit malade, et qu'il crie les hauts cris. En ce cas, ma chère fille, il doit vous regretter infiniment, car il n'est pas homme qui s'accommode des médiocres consolations : il faut espérer un état plus doux. Pour moi, j'eusse opiné à tâter du climat de Provence, cette année seulement, puisqu'il étoit tout porté. Vous me manderez comme toutes vos séparations se seront faites.

Vous avez Monsieur d'Arles, vous lui avez donné ma

lettre : je suis plus aise que jamais de lui avoir dit librement mon sentiment sur son abdication. Il s'étoit vanté de l'approbation de Mme de Vins; mais elle me mande qu'il lui a caché cette résolution, croyant bien qu'elle l'improuveroit à cause de M. de Grignan, et plusieurs choses encore sur ce ton : c'est donc ainsi que Mme de Vins et M. de Pompone l'approuvent. Vous ne m'avez point appris cette réponse du Roi, dont vous étiez si curieuse; pour moi, je ne me dédis point de tout ce que j'ai dit sur ce sujet.

On dit que la première chose que M. de Chaulnes a faite le lendemain de l'exaltation, ç'a été de rendre Avignon. Mon Dieu! ma fille, que cette pensée me trouble et me touche! c'est ma seule peine, et elle ne peut être mieux fondée que sur l'état où vous allez être. Quand je pense et parle sur ce sujet, ce sont mes véritables affaires, je n'en connois point d'autres. Mais il faut épargner cette amertume dans les lettres, elle ne feroit que renouveler celle de votre cœur : cela échappe quelquefois. On dit que M. de Lorraine va mettre ses troupes en quartier d'hiver : nous en ferons autant; et si cela est, vous reverrez bientôt votre cher enfant; je vous souhaite cette consolation.

La prise de Bonn, et la mort du baron d'Asfeld a donné du chagrin : le Roi et M. de Louvois l'ont regretté, et loué hautement comme un homme capable de tout, et des plus grandes négociations. Celles de M. de Chaulnes pourroient être plus longues qu'on ne pense, étant le seul qui puisse inspirer à Sa Sainteté le véritable desir de donner la paix aux princes chrétiens; il n'aime point du tout le cardinal d'Estrées, que l'on croit qui reviendra à la cour. Nous verrons ce que Dieu a réglé : « Laissons-le faire, » dit le saint évêque d'Angers, qui vient de faire sa visite à quatre-vingt-douze ans avec le même bon esprit qu'autrefois. Adieu, ma chère

enfant : pourquoi dites-vous que vous n'êtes plus belle? pourquoi êtes-vous allumée? pourquoi votre sang est-il en colère? Le mien en est ému : vous êtes trop vive, ma fille; vous êtes trop sensible; vos nuits se sentent de l'agitation des jours : tâchez de vous tranquilliser, servez-vous de votre courage, de votre philosophie, de votre christianisme, pour soutenir le fardeau des peines que la Providence vous destine; elle aide elle-même à les soutenir. Votre belle-sœur vous dit mille choses honnêtes et tendres : une de ses folies, c'est de me faire parler de vous. J'embrasse M. de Grignan; je ne sais plus où j'en suis des autres : je crains bien qu'en écrivant cette lettre tous les oiseaux ne s'en soient envolés. Nous avons eu ici quelque temps votre soleil : vous aviez nos pluies; mais depuis deux jours je crois que tout retourne à sa place : ainsi vous avez beau temps. Pauline m'a écrit une lettre charmante; elle me dit audacieusement qu'elle ne craint point de détruire, qu'au contraire elle prétend surpasser les louanges que Coulanges lui donne; qu'elle apprend l'italien, que vous êtes sa maîtresse, qu'elle lit le *Pastor fido;* et puis me fait une question fort plaisante, la friponne! vraiment, je la renvoie bien chez ses parents.

---

### 1231. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 2e novembre.

Je reçois toutes vos lettres, ma fille, mieux que quand il faisoit beau. Cependant le ciel de votre Provence est dans un état qui fait peur; vous n'êtes point accoutumés à ces déluges; vous me représentez votre château dans un grand désordre, et si vous n'avez pas sauvé tous vos beaux meubles, et surtout celui de votre cabinet, digne

de Versailles, je serai bien affligée. Nous commençons à sentir les pluies; mais comme il y a encore de beaux rayons de soleil, j'en profite avec plaisir, parce que ce terrain est aussi sec et aussi agréable que celui de notre pauvre Livry : ainsi je me promènerai souvent. Le commencement de votre lettre, ma fille, dit de grandes choses en peu de mots : Ottobon, *pape;* le Comtat, *rendu;* le Roi et M. de Chaulnes, *triomphants;* et Mme de Grignan, *ruinée :* voilà l'endroit qui me fait bien du mal, et qui n'est que trop sensible à mon cœur; il faudra tâcher de mettre au moins une espérance à la place de cette solide consolation que Sa Majesté vous avoit donnée. Si le temps d'y travailler étoit à la fin de l'année qui vient, et que vous y vinssiez tous deux, ce seroit bien mon compte, car la chevalerie se feroit en même temps. Mais je ne comprends point la pensée de M. de Grignan, *seul à Pâques :* j'entends mieux celle de revenir passer l'hiver à Grignan, après l'assemblée, malgré la bise, qui devient plus intraitable en ce temps-là; cela s'accommoderoit du moins avec la santé de Monsieur le chevalier et avec vos affaires. Enfin, ma belle, vous êtes tous sages, votre conciliabule est assemblé, vous prendrez les bonnes résolutions : il faut s'en fier à de si bonnes têtes. J'ai grande envie que Monsieur d'Arles vous ait dit ses raisons : je veux aussi qu'il voie ma lettre ; nous sommes en assez bon ménage pour que je puisse lui dire mon sentiment sur un sujet dont il me parle le premier : ne lui laissez point mettre, je vous prie, Mme de Vins au nombre de ceux qu'il a consultés, et qui l'approuvent.

Vous avez trouvé les propositions de mes amies bien aimables : vous avez raison, elles l'étoient fort; mais c'est assez d'avoir eu le plaisir de voir leur cœur et leur amitié ; car du reste c'eût été faire peu d'honneur à mes premières résolutions que de les changer, et vouloir m'accabler encore d'une dette de mille écus. En vérité,

ma fille, il ne falloit faire sur cela que ce que j'ai fait, c'est-à-dire sentir leur bonté, et en avoir beaucoup de reconnoissance. Si je vous faisois une gazette de l'état de ma santé en détail, vous seriez persuadée que je tiendrai la parole que j'ai donnée à Mme de la Fayette. Vous verriez dans l'article de la vessie, que tout ce pays est dans une parfaite tranquillité; que les peuples sablonneux, qui avoient fait autrefois quelques entreprises, font à présent leurs efforts en d'autres pays lointains; qu'on a reçu des lettres des extrémités de ce royaume, qui portent que les jambes ne furent jamais ni mieux faites, ni plus en état de servir; que les mains qui sont sur les frontières, ne sont plus sujettes aux fantaisies des nerfs leurs voisins, ni aux vapeurs qui leur donnoient du secours; qu'enfin cet État seroit un pays parfait, si l'on y pouvoit trouver la fontaine de Jouvence : voilà tout le malheur. Après cette ridicule gazette que vous m'avez demandée, je crois que vous devez avoir l'esprit en repos de ma santé.

Il me paroît que vous faites une réparation à l'esprit de M. de Chaulnes; vous trouvez qu'il l'a si bon à Rome, que vous devez croire qu'il rêvoit à Grignan à toutes ces grandes affaires; ainsi le voilà rétabli dans votre estime : il faut qu'il le soit aussi sur le sujet des députations. Il n'avoit pas tort de les donner quinze ans durant sans en parler au Roi, comme avoit toujours fait le maréchal de la Meilleraye. Depuis quatre ou cinq ans cela est changé, comme tout le reste. Quelles couleuvres n'a-t-il point avalées! vous l'avez vu. Il sait fort bien que ses bons amis ont détourné le chemin des députations; il le sent, et il a toujours dit à mon fils, hormis cette année, qu'il falloit présentement être courtisan, parce que les temps sont changés. Pour cette année, il avoit cru que la noblesse de Bretagne et celui qui la commande pouvoient être considérés; il avoit raison de

croire au moins que sa recommandation y pourroit faire quelque chose, soit en écrivant de la province où il servoit agréablement, soit en partant pour Rome : sa timidité, ou l'impossibilité de parler de Bretagne, l'a empêché de proposer la députation au Roi ; il n'a fait que la recommander à M. de Lavardin et en écrire au maréchal d'Estrées : que sais-je encore s'il n'a pas compris qu'il trouveroit M. de Coetlogon sur son chemin, et s'il n'a pas craint de se commettre? Pour moi, je crois que voilà le fond du sac. Il est tellement vrai qu'on ne songe qu'à faire plaisir à Rennes, que par une conduite inouïe, et dont je suis fort aise, on a donné la députation du clergé à Monsieur de Rennes par une lettre de cachet : c'est une sorte de paquet qui n'étoit jamais entré dans la Bretagne pour une telle chose ; car on suit le rang des évêques, et c'étoit cette année à Monsieur de Vannes ou à Monsieur de Tréguier, qui sont si étonnés, qu'ils ne savent où ils en sont ; mais c'est assez d'être Monsieur de Rennes ; il en est tout étonné aussi, et demande tout autour de lui si c'est pour lui ce paquet ; car on n'en a jamais envoyé pour une députation : jugez si le gouverneur de Rennes ne devoit pas l'obtenir avec plus de justice. Mme de Chaulnes est si surprise de tout cela, qu'elle se rejette à Rome et fait fort bien. Le Roi lui dit la semaine passée : « Madame, M. de Chaulnes n'a pas été longtemps à Rome sans faire parler de lui ; il y a trouvé encore de bons amis, il y a été fort bien reçu. » Elle lui répondit : « Sire, quand on porte les ordres de Votre Majesté, on est toujours bien reçu. » Toute la cour pensa l'étouffer de compliments et d'amitiés ; j'espère que vous lui aurez écrit. J'ai pensé comme vous, ma chère enfant : je crois que M. de Chaulnes demeurera là pour un autre conclave, ou plutôt pour terminer avec ce pape qui l'aime, et qui a dit qu'il vouloit traiter les affaires avec Mme de Chaulnes et Mlle de Mu-

rinais, les grandes choses qu'ils ont à régler ensemble et celles qu'il veut tâcher de lui inspirer pour la paix générale : c'est cela qui seroit un beau coup de filet. Mais ce pape hait autant le cardinal d'Estrées qu'il aime l'ambassadeur, et l'on croit que cette Éminence reviendra en France : si cela est, le retour de ce duc ne sera pas prompt. Je suis affligée comme vous que ce dernier pape, qui vous laissoit Avignon, n'ait pas autant vécu que Monsieur d'Angers, que Monsieur d'Arles; mais cette longue vieillesse vous eût été trop bonne : Dieu ne l'a pas voulu. Je vous avois mandé que M. de Chaulnes étoit entré, comme ambassadeur, à Rome, *al dispetto* de l'ambassadeur d'Espagne, qui avoit travaillé auprès des cardinaux pour l'empêcher; mais de cinquante-six voix, il n'en eut que cinq.

Je ne donne point la mienne à M. de la Garde pour prêcher et pour gronder. Je sais bien que Jésus-Christ, saint Paul et saint Augustin, ont prêché et exhorté : c'étoit à eux à faire; ce dernier en dit de si bonnes raisons! Mais un pauvre pécheur revenu depuis trois jours d'un état pire que les nôtres, devroit se tenir dans le silence, pénétré de la miséricorde de Dieu sur lui, uniquement occupé de son bonheur, et de la sensible reconnoissance qu'il doit à son Sauveur de l'avoir séparé et distingué entre tant d'autres, sans aucun mérite, et par une grâce toute gratuite : voilà de quoi son cœur doit être plein, et si la charité le fait prendre intérêt à son prochain, que ce soit en gémissant devant Dieu, et en demandant pour eux les mêmes grâces dont il a été comblé. Telle étoit Mme de Longueville, cette sainte et pénitente princesse : elle n'oublioit point son état, ni les abîmes dont Dieu l'avoit tirée; elle en conservoit le sentiment pour fonder sa pénitence et sa vive reconnoissance envers Dieu. C'est ainsi que l'on conserve l'humilité chrétienne, et que l'on fait honneur à la grâce de

Jésus-Christ. Cela n'empêche pas les réflexions, les conversations chrétiennes avec ses amis; mais point de sermons, point de gronderies : cela révolte et fait qu'on se souvient, et qu'on les renvoie à leur vie passée, parce qu'on voit qu'ils l'ont oubliée. Je suis étonnée que les gens de bon esprit tombent dans cette injustice; mais il ne faudroit s'étonner de rien; car que ne trouve-t-on point dans son chemin?

Notre marquis me paroît un petit homme qui sera bientôt en quartier d'hiver comme les autres, et qui pourra vous aller voir; je le souhaite, ma chère enfant, c'est la plus grande consolation que vous puissiez avoir; j'ai bien envie de l'embrasser, aussi bien que ma chère Comtesse. Je suis fort aise que ce Comte soit engraissé; je le voyois toujours maigre, et j'en étois en peine. La peinture que vous me faites de vos orages est tellement belle et poétique, que mon imagination en a été réjouie.

---

1232. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 6e novembre 1689.

Je voudrois déjà savoir le retour de ce pauvre oiseau qui est allé rendre au pape ce que le Roi lui avoit ôté. S'il se noie, c'est parce qu'en nul cas on ne veut être noyé; car s'il y a jamais eu un temps où cette fantaisie dût prendre à quelqu'un, ce seroit présentement à M. de Grignan et à vous; mais gardez-vous-en bien : il faut soutenir cette privation comme tant d'autres. M. de Chaulnes m'en écrit fort tendrement et fort plaisamment: il me mande qu'il se pourroit vanter d'avoir fourni bride la potence, sans la douleur mortelle qu'il a d'avoir été contraint d'offrir au pape ce charmant Comtat; qu'il le fit de si mauvaise grâce, qu'il crut qu'il le refuseroit;

mais qu'il fut assez malheureux pour être trompé, et que Sa Sainteté le reçut, au contraire, avec un plaisir qui lui renouvela la bonne opinion qu'il avoit déjà de ce présent. Enfin, ma fille, voilà qui est fait; on ne peut en être plus touchée que je le suis : *Dieu vous l'avoit donné, Dieu vous l'a ôté*. Soyez juste, et comprenez que ce duc ne nous a point trompés. Il nous disoit, devant ces derniers états, que les choses avoient changé, qu'il n'étoit plus le maître comme autrefois, qu'il falloit venir un peu montrer son visage à la cour : pour cette année, je vous ai dit sur quoi il se fondoit, et il avoit quelque raison de croire qu'au moins sa sollicitation devoit cette année être aussi bonne que celle d'un autre. Il en parla ainsi à Monsieur de Rennes en passant à Malicorne, et je ne saurois douter de l'envie qu'ils avoient de me faire ce plaisir et à mon fils. Il est vrai qu'à Versailles il ne crut pas devoir parler de la Bretagne : il parla à M. de Lavardin, il a écrit à M. le maréchal d'Estrées; Mme de Chaulnes à M. de Croissi; et M. de Cavoie a fait le reste; et cet ambassadeur est heureux que tout le dégoût qu'il auroit peut-être pu avoir là-dessus, soit caché et confondu dans son absence, et nous a fait en ce pays le même effet; car tout le monde à Rennes regarde mon fils comme le député que desiroit de faire M. le duc de Chaulnes; et M. de Coetlogon comme celui qu'a fait son voyage de Rome : ainsi nous n'avons aucun sujet de nous plaindre, nous en sommes bien éloignés aussi. Et pour moi, je vous avoue que je ne reconnois plus Monsieur le chevalier, ni vous autres, Messieurs les grands seigneurs, ni Messieurs les gouverneurs de province, de trouver que c'est une belle chose d'avoir ôté au gouverneur de Bretagne le beau droit de nommer les députés sans aucune dépendance, et que M. de Chaulnes faisoit le roi : vraiment, il auroit eu grand tort de ne le pas faire, puisque tous les autres l'avoient fait. Depuis

notre mariage de la duchesse Anne avec Charles VIII, cette belle et grande province avoit bien d'autres prérogatives. M. de Chaulnes a suivi quinze ou seize ans les dernières traces du maréchal de la Meilleraye. Trouvez-vous bien noble et bien juste de se faire un mérite de dégrader ce beau gouvernement? N'est-ce pas l'intérêt commun des grands seigneurs, des grands gouverneurs? Ne doivent-ils point se mirer dans cet exemple? J'en connois deux ou trois qui l'ont vivement senti par rapport à eux, et ce ne peut pas être un de ce corps qui se soit fait un tel divertissement. Hélas! ces pauvres gouverneurs, que ne font-ils point pour plaire à leur maître? avec quelle joie, avec quel zèle ne courent-ils point à l'hôpital pour son service? comptent-ils pour quelque chose leurs santés, leurs plaisirs, leurs affaires, leurs vies, quand il est question de lui obéir et de lui plaire? et on leur plaindra un honneur, une distinction, une occasion de faire plaisir à des gens de qualité dans une province! Et pourquoi veulent-ils être aimés et honorés, faire donc les rois? n'est-ce pas pour le service du vrai roi? est-ce pour eux? Hélas! ils sont si passionnés pour sa personne, qu'ils ne souhaitent que de quitter ces grands rôles de comédie, pour le venir regarder à Versailles, quand même ils devroient n'en être pas regardés, et on plaindra à ces pauvres gens-là des grandeurs dont ils font un si bon usage! Mais, mon enfant, est-il possible que vous ne pensiez point comme moi? Monsieur de Grignan, venez donc à mon secours, soutenez-moi, c'est votre affaire : si vous m'abandonnez, je vous souhaiterai toutes sortes de dégoûts dans votre Provence, et je louerai et admirerai ceux qui par leur industrie sauront vous mettre au rang des autres. Je ne veux plus parler : pourquoi aussi me faites-vous dire ce que je pense? C'est à vous, au moins, à qui je me fie; car ailleurs je ne trouve rien de si joli que de savoir ainsi mettre les

grands à la raison. M. de la Rochefoucauld et M. de la Feuillade ne me feroient pas mon procès sur ce que je pense là-dessus.

Parlons de nos états. Le Saint-Esprit vint dans une valise, dit frà Paolo, au concile de Trente; la députation est venue par une lettre de cachet à Monsieur de Rennes : ces voitures sont également extraordinaires. M. le maréchal d'Estrées ne veut pas que mon fils le quitte d'un moment : il ne connoît que lui, il ne parle qu'à lui, il fait ses visites avec lui; enfin il connoît si peu la Bretagne, que s'il n'y avoit trouvé qu'un commensal de la marquise d'Uxelles, il auroit été dans le dernier embarras. Il fait une chère épouvantable, ce maréchal; il surpasse M. de Chaulnes : ce sont deux tables de dix-huit personnes matin et soir, de la belle vaisselle, toute neuve, toute godronnée au fruit; enfin c'est à qui pis fera, à qui pis dira; il y a vingt tables quasi de cette furie; et l'opéra d'*Atys* que du Mesnil rend agréable, et des comédiens. Mais on a parlé aux états du pauvre M. d'Harouys : il se trouve en reste de six millions six cent mille livres. Ce fut une clameur nouvelle. On a demandé encore un nouveau commissaire au Roi, pour voir s'il est bien vrai que cela puisse être, s'il n'y a rien de doublement compté : enfin il leur faut encore une conviction. M. de Mejusseaume a dit à mon fils mille civilités pour moi, que j'étois la maîtresse, qu'il ne parleroit point de mon affaire que quand je voudrois (vraiment, je ne le voudrai jamais), que ce seroit devant M. de Pontchartrain qu'elle seroit jugée, enfin, toutes sortes de duretés enveloppées dans toutes les honnêtetés du monde. N'en soyez pas plus fâchée que moi. Rochon, notre Rochon, ne m'abandonnera pas; il croit mes raisons bonnes, et que si M. de Mejusseaume avoit voulu, il pouvoit supprimer cet acte comme ayant été payé, et le reste étant usuraire; mais Dieu ne veut pas. Je n'en

serai pas moins honnête pour toute cette famille quand je serai à Rennes. Je suis fort bien avec eux, dont je persuaderai peut-être Mejusseaume, que sait-on?

Que je suis fâchée, ma fille, de la mauvaise santé de Monsieur le chevalier! quelle cruauté que cette fièvre! mon Dieu, que je le plains! Il fait bien de ne point venir à Paris dans cet état : que j'y aurois été décontenancée sans vous et sans lui! votre séjour en Provence a bien assuré le mien ici. Voilà la lettre de Mme de la Fayette, et celle de Mme de Lavardin; pour celle de Mme de Chaulnes, c'étoit un volume, elle ne finissoit point; d'autant plus qu'étant persuadée que c'est son absence qui me fait passer l'hiver aux Rochers, au lieu de Rennes, elle met sur elle tout ce qui pourroit m'y arriver; et elle avoit une si sincère envie de me faire tomber du ciel ces mille écus, qu'elle ne se lassoit point de me conjurer de partir; mais, ma fille, voilà qui est fait, je me trouve très-bien ici, surtout quand vous êtes à Grignan.

On me mande que le pape a assemblé ses amis pour finir l'affaire des franchises avec la France et avec toutes les couronnes, et une autre congrégation pour prendre les moyens de faire la paix générale dans la chrétienté. On croit que le cardinal d'Estrées reviendra, et que le cardinal de Bouillon pourroit bien demeurer pour les affaires de France. Moi, je crois que Monsieur l'ambassadeur n'est pas près de revenir.

Sainte-Marie, mon vieil ami, lieutenant de Roi de Saint-Malo, m'est venu voir : il m'a dit qu'il vous avoit écrit pour une sollicitation : je vous conjure, ma fille, qu'il soit content de vous : c'est un homme qui se mettroit en pièces pour moi; tout le monde l'aime en ce pays; il est la consolation de tous les exilés, de tous les prisonniers de Saint-Malo; en un mot, un petit Artagnan, qui est fidèle au Roi, et humain à ceux qu'il est

obligé de garder. Il a mille bonnes qualités; il dit que c'est moi qui les lui ai données, comme je l'ai converti, vous vous en souvenez, en lui donnant ma foi et ma parole que notre religion étoit meilleure que celle de Calvin. Je plaindrois bien M. de la Garde, s'il avoit oublié son premier état, auquel l'humilité chrétienne est attachée, aussi bien que la reconnoissance envers Dieu. M. Nicole est tout divin.

Mon fils est toujours à Rennes, et sa femme a des soins infinis de me divertir. M. de Lauzun s'en va en Irlande romanesquement avec six mille hommes. Conservez-vous, ma très-chère, et aimez-moi avec cette tendresse qui est faite tout exprès pour nous.

---

### 1233. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 9e novembre.

Monsieur d'Arles a donc passé au travers de ces feux du Tasse, de ces grands fantômes, de ces hommes armés (car tout cela défendoit le passage), et n'a rien trouvé que des landes sèches et stériles : voilà qui est bien triste. Pour moi, j'espérois que nous y trouverions du bois pour faire la charpente de notre dernier étage, et qu'ainsi Monsieur d'Arles verroit son appartement habitable, et M. de Grignan seroit hors de la nécessité de monter dans les gouttières, chose dont il me paroît désabusé depuis longtemps. Ainsi, ma belle, tout seroit fini; mais comment peut faire Monsieur de Carcassonne de résister à la vivacité de Monsieur d'Arles, qui prend le lièvre au corps en lui disant : « Donnez-moi quatre cents écus, et rendormez-vous, et laissez-moi faire? » Pour moi, je le crois en léthargie; il y a de la vapeur épaisse à ne pas répondre un seul mot à de si fortes

raisons, et il faut assurément qu'on le secoue davantage, et qu'on le tourmente pour le réveiller. Je crois que Monsieur d'Arles recevra à Grignan la lettre que je lui écris : répondra-t-il bien aisément sur cette noble fierté que je blâme, et qui lui fait sentir personnellement une préférence de siége qui ne regarde que son bénéfice, et qui déshonore aussi peu l'abbé de Grignan qu'elle honore l'abbé de Cosnac? Enfin, ma fille, ce sont des tours d'imagination où l'on ne sauroit que faire.

J'ai trouvé la lettre que vous écrit M. de Chaulnes fort jolie : il vous paye de raison; vous voyez qu'il a fait ce qu'il a pu. Mais le moyen de se résoudre à ne vous jamais voir? c'est ce qui l'a décidé; j'entre dans son sentiment. Mme de Chaulnes m'a envoyé, mais pour moi seule, dit-elle, une petite relation d'une conversation qu'a eue l'ambassadeur avec le pape : je trouve une présence d'esprit dans la réponse que lui fit le saint-père, et une vivacité qui m'a surprise, et qui fait bien voir qu'il a tout son esprit, et qu'il vivra encore bien longtemps. Je vous l'envoie, ma chère fille; peut-être serez-vous bien aise de la voir. Cette duchesse me mande qu'elle souhaite que vous pardonniez à son époux le mal qu'il vous a fait, et que les armées prennent le chemin de vous renvoyer votre enfant. Elle est affligée de la douleur de Mme de Soubise, qui a enfin perdu le sien après des souffrances incroyables, et de Mme de Guénégaud, qui a non-seulement perdu son cadet à Bonn, mais son fils aîné, qu'elle aimoit plus que sa vie; elle n'a plus que l'abbé de Guénégaud, et un autre qui est prêtre aussi. Ainsi nous avons souvent des prévoyances pour l'avenir qui nous font des peines inutiles, parce que Dieu nous en prépare d'autres.

Je n'ose vous parler des magnificences de Rennes, de peur de vous donner une indigestion; car ce sont des festins : le même jour dîner chez M. de la Trémouille,

souper chez le premier président ; dîner chez M. de Pommereuil, souper chez Monsieur de Rennes ; dîner chez M. de Coetlogon, souper chez Monsieur de Saint-Malo ; ainsi tous les jours ; comment vous en portez-vous ? il y a vingt tables de cette furie : *Tu manges tout mon bien.* Mon fils mande à sa femme, je crois par honnêteté, ne voulant pas qu'elle croie que c'est pour moi qu'elle est ici, que toutes ses amies la regrettent fort, et qu'il est bien fâché que sa délicate poitrine l'empêche de prendre part à tous ces plaisirs. Elle lui répond en colère qu'elle se trouve offensée de ce discours ; que ce n'est point sa santé qui l'a fait venir ici ; qu'elle connoît la vie des états ; que c'est uniquement pour le plaisir d'être avec moi, qu'elle préfère à toutes choses ; que si elle avoit la poitrine du meilleur porteur de chaise de Rennes, elle en feroit autant ; et tout cela si naturellement que je lui en suis très-obligée, sans qu'il me reste aucun scrupule de la voir ici. Nous lisons fort, et le temps se passe si vite, que ce n'est pas la peine de se tant tourmenter, au moins jusqu'à celui que je pourrai vous embrasser ; car pour celui-là, j'avoue que je le souhaite ardemment. Adieu, ma très-chère enfant : il fait le plus beau temps du monde ; je crois que le vôtre est encore plus charmant : nous sentons l'été Saint-Martin ; et vous, la canicule. J'embrasse et baise mon aimable fille des deux côtés.

---

## 1234. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 13e novembre.

Je n'ai point reçu votre lettre, ma fille ; c'est toujours une tristesse pour moi, quoique je me sois un peu mise au-dessus de la crainte que ce retardement me donnoit

autrefois : c'est la fantaisie de la poste, il n'y a qu'à la souffrir; mais comme je suis toujours à Grignan avec vous, je perds la suite de la conversation : c'est ce qui me fâche. Je ne sais si vous allez à l'assemblée avec M. de Grignan, ou si vous demeurez à votre château. Je suis en peine de la santé de Monsieur le chevalier, et de l'effet du quinquina, redonné dans sa dose ordinaire; sa chaleur contre celle du sang du chevalier me fait souvenir de ce qu'on dit quelquefois : *quand brave rencontre brave, brave demeure.* Nous espérons aussi que ce brave quinquina fera demeurer tout court ce brave sang; Dieu le veuille! il est bien difficile à dompter.

Dites-moi donc ce que vous avez fait de Mme Reinié : parle-t-elle encore? avec quoi l'avez-vous fait taire? Je ne veux point me lâcher la bride à vous parler de mon amitié tendre et sensible, de tout l'intérêt vif que je prends à ce qui vous touche près ou loin : vous savez comme tout cela se trouve naturellement dans le premier rang de ce qui m'est cher et précieux, et bien au-dessous de mes petites affaires, qui me paroissent de l'hysope en comparaison de vos grands cèdres. Le moyen de ne pas sentir tout ce que vous me dites sur ce voyage de Paris, dont vous enviez la proposition à mes amies? J'étois bien forte pour leur résister, quand vous étiez à Grignan : si vous aviez été à Paris, il n'eût pas été besoin de leurs offres; vous auriez rompu toutes mes mesures, je le sens; mais les ayant si bien prises sur les vôtres, il n'étoit pas aisé de me déranger. Voilà, ma chère enfant, de quoi je m'entretiens, et de quoi je subsiste, et de quoi je ne veux pas vous parler, et dont je parle, en vous regardant comme la douceur et la consolation de la fin de ma vie; Dieu et sa providence sur tout. On me mande la mort du bon évêque de Nîmes, si bon et si honnête homme : voilà encore notre pauvre Livry à donner; je le souhaite à l'abbé Pelletier.

J'ai reçu une grande lettre de mon nouvel ami Guébriac, *loup-garou ;* je vous l'aurois envoyée, parce que son style est naturel et assez aimable, sans qu'il me loue trop : de bonne foi, ma modestie ne l'a pu souffrir. Il est si étonné d'avoir trouvé une femme qui a quelques qualités, quelques principes, et qui a eu dans sa jeunesse quelques agréments, qu'il semble qu'il ait passé toute sa vie toujours agitée de passions dans un coupe-gorge où il n'y avoit ni foi ni loi, et où l'amour régnoit seul, dénué de toute sorte de vertus : cela nous fait dire des choses plaisantes. Il me prie de lui donner ma protection auprès de vous, pour vous supplier, en M. Descartes, de le vouloir véritablement instruire de cette *Cour d'amour* dont il a entendu parler, et qu'il a prise pour une fable. Il est homme de cabinet et curieux; il veut savoir cette vérité de la gouvernante de Provence, et si l'on se venoit plaindre à cette cour, si l'on rendoit des sentences, si c'étoient les femmes qui jugeoient : vous avez des beaux esprits à Arles, et un Monsieur le prieur de Saint-Jean à Aix, n'est-ce pas? qui vous dira la vérité de ce fait. Guébriac a trouvé cette feuille pour préface à un livre d'un François Barberin, qui en parle : je l'envoie à Pauline ; peut-être entendra-t-elle cette prose comme le *Pastor fido*. Voilà, ma chère fille, une bagatelle, dont vous donnerez le soin à quelqu'un, sans vous en inquiéter. Si vous êtes à Aix, Montreuil feroit cette affaire pour son ancien ami, dont l'esprit est très-différent du sien; mais enfin, vous ferez, sans vous peiner, tout ce que vous pourrez.

Ce bel abbé de Rohan, si beau et trop beau, est présentement le chef de la maison de M. de Soubise; et ses bénéfices à son cadet. Nos états finirent hier; mon fils reviendra : il vous en mandera lui-même des nouvelles. La dépense du maréchal a été tout auprès d'être ridicule, à force d'être excessive : il y avoit tous les jours

soixante personnes à dîner et à souper chez lui, et un air de magnificence en toutes choses dont M. de Chaulnes n'approchoit pas; il en auroit été bien fâché. Adieu, ma très-aimable chère : en voilà assez pour aujourd'hui. Comment vous portez-vous en détail? votre côté, vos coliques? Une petite gazette; la mienne est toujours comme vous l'avez lue. Ma belle-fille vous embrasse et continue ses soins pour moi.

---

1235. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 16e novembre.

Les voilà toutes deux : celle du 3e étoit allée à Rennes, sans savoir pourquoi; cette faute vient de Paris : je la reçus dimanche après avoir envoyé mes lettres. Je veux commencer par entrer dans le mouvement où vous êtes tous, et qui est si raisonnable, de savoir vitement si le compliment de Mme de Maisons est bien fondé : elle nous a donné quelquefois d'assez méchantes nouvelles, je m'en souviens; quelquefois de bonnes aussi. Mais quand nous espérons d'apprendre que le régiment de Monsieur le chevalier tombera à son neveu, cela est si naturel et si aisé à croire, qu'il faudroit se faire violence pour en douter; et vous-même, qui êtes si habile à vous *dragonner*, vous aurez peine à trouver des sujets de désespoir dans une occasion où tout parle pour le marquis : des exemples, son nom, le mérite de père et d'oncle, le sien personnel, tout cela le met à la tête de cette belle troupe. Vous ne doutez pas, mon enfant, que je ne sois tout comme vous dans ce qui vous touche; vous ne sauriez trop m'en parler, ni trop me conter toutes vos pensées, ni tous vos raisonnements pour et contre, ni le dialogue de la crainte et de l'espérance : je suis

de moitié de tout cela, c'est mon affaire, vous ne sauriez en douter. J'attends donc comme vous, avec toute l'émotion que donne la véritable et tendre amitié.

Je sais maintenant ce qui est arrivé du moulin à paroles de Mme Reinié. Je sais que vous êtes résolue d'aller à l'assemblée, et de revenir ensuite à Grignan. Me voilà instruite de la santé de Monsieur le chevalier, à qui je demande pardon si je ne puis entrer dans son sentiment sur la démission de Monsieur d'Arles. J'aurois fait valoir au Roi cette *seconde* place, que je souffrirois par la seule raison de son service; mais dans le fond, je n'en aurois pas été émue : j'aurois été ravi, d'y soutenir et d'y servir mon aîné. Plus je me sentirois Grignan, et au-dessus de Monsieur d'Aix partout ailleurs, plus j'aurois été insensible à ce moment de l'assemblée, dont la prérogative d'un archevêché sur l'autre fait la différence dans cette seule occasion. Je vous avoue enfin que c'est là mon sentiment, et que je croyois que par noblesse même et par hauteur, ce seroit celui de Monsieur le chevalier; je me suis trompée; mais quelque estime que j'aie de son bon esprit, je ne changerai pas. Je loue d'ailleurs Monsieur l'Archevêque d'avoir le courage d'achever son bâtiment, et je l'admire d'avoir obtenu quatre cents écus de Monsieur de Carcassonne.

Votre belle-sœur me prie de vous dire qu'elle se trouve trop heureuse d'avoir su vous plaire, comme elle a fait, en suivant son inclination dans une chose qu'elle a faite avec tant de plaisir et si peu de peine. Vous augmentez bien par votre approbation la joie qu'elle a eue de faire ce qu'elle appelle son devoir. Elle n'a point senti l'absence de son mari : il étoit si près d'elle, elle avoit si souvent de ses nouvelles, elle savoit si bien qu'elle l'auroit bientôt, que nul chagrin n'a troublé la belle action qu'elle a faite. Vous parlez sur tout cela,

ma fille, avec une amitié si naturelle que toute ma tendresse en est renouvelée.

Voilà donc votre Comtat rendu. Je voudrois que votre principauté d'Orange, qui se donne si sincèrement au Roi, vous pût récompenser de ce que vous avez perdu; mais il y a longtemps qu'elle est dans votre gouvernement, sans que vous en soyez mieux.

Je suis ravie que vous ayez écrit à Mme de Chaulnes. Ne trouvez-vous pas jolie la petite conversation qu'elle m'a envoyée, et que vous avez? On me mande que Coulanges est le favori du pape, et que M. de Chaulnes fait faire un carrosse d'audience, qu'il tient une table comme aux états : voilà un air d'établissement.

A propos, ma chère fille, nos états finiront lundi : on a donné dix mille écus au maréchal d'Estrées; il les a dépensés et au delà. Les députations à Monsieur de Rennes, à M. de Coetlogon,

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Mon fils sera ici demain; il m'amène l'abbé Charrier, mon fermier du Buron, qui est un gros monsieur qui à part dans les fermes, et Mme de Marbeuf, et encore d'autres : nous avons plus de peur de tout ce monde que de notre solitude.

Assurément votre frère se donne la liberté de citer assez souvent les bons frères qui ordonnent le lit à part dans la canicule : les romans sont dans la grande règle en comparaison de ce fou de livre. Je ne veux rien dire sur les goûts de Pauline; je les eus avec tant d'autres qui valent mieux que moi que je n'ai qu'à me taire. Il y a des exemples des bons et des mauvais effets de ces sortes de lectures : vous ne les aimez pas, vous avez fort bien réussi; je les aimois, je n'ai pas trop mal couru ma carrière; *tout est sain aux sains*, comme vous dites. Pour moi, qui voulois m'appuyer dans mon goût, je trou-

vois qu'un jeune homme devenoit généreux et brave en voyant mes héros, et qu'une fille devenoit honnête et sage en lisant *Cléopatre*. Quelquefois il y en a qui prennent un peu les choses de travers; mais elles ne feroient peut-être guère mieux, quand elles ne sauroient pas lire : quand on a l'esprit bien fait, on n'est pas aisée à gâter; Mme de la Fayette en est encore un exemple. Cependant il est très-assuré, très-vrai, très-certain que M. Nicole vaut mieux; vous en êtes charmée : c'est son éloge; ce que j'en ai lu chez Mme de Coulanges me persuade aisément qu'il vous doit plaire. Si Dieu se sert de cet aimable livre pour vous donner son amour, vous serez bien heureuse et bien digne d'envie : il me donne au moins lagrâce d'être persuadée qu'il n'y a rien que cela de véritablement souhaitable en ce monde. Cela supposé, je vous conjure, ma chère Pauline, de ne pas tant tourner votre esprit du côté des choses frivoles, que vous n'en conserviez pour les solides, et pour les histoires; autrement votre goût auroit les pâles couleurs. Nous lisons l'*Histoire de l'Église* de M. Godeau; vraiment, c'est une très-belle chose; quel respect cela donne pour la religion! avec l'Abbadie, on seroit toute prête à souffrir le martyre. Chaque chose a son temps : Corisque est bien friponne et bien jolie, *altri tempi, altre cure*. Aimez-moi toujours, ma chère belle; mais ne mesurez jamais les autres amitiés à la vôtre; vous avez un cœur du premier ordre, dont personne ne peut approcher.

1236. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 20e novembre.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Vous me tirez d'une grande peine, ma chère enfant, en m'apprenant que voilà notre marquis colonel du beau et bon régiment de son oncle; rien ne sauroit être plus avantageux pour lui : à dix-huit ans, on ne sauroit être plus avancé. Voilà vos craintes bien dissipées, et voilà le dialogue de la crainte et de l'espérance bien heureusement fini. Je vous défie avec toute votre industrie de trouver à regratter là-dessus : il n'est plus question, ma chère Comtesse, que de soutenir cette place, qui emporte plus de dépense que celle de capitaine. Il faut payer Monsieur le chevalier : combien est-ce? Il faut espérer que vous aurez permission de vendre votre belle compagnie, l'ouvrage de vos mains. Enfin, ma fille, les biens et les maux sont mêlés, les honneurs augmentent la dépense; on seroit bien fâchée que cela ne fût pas; on est bien embarrassée quand cela est : voilà parfaitement le monde. Votre colonel ne viendra-t-il pas vous voir? il me semble qu'il en auroit le temps. J'ai bien envie de lui écrire, et de pouvoir mettre le dessus de sa lettre à ma fantaisie. Vous êtes donc ordinairement cent à Grignan, et quatre-vingts dans les grands retranchements? je trouve que l'on ne fait pas grand scrupule de peser sur vous. Je vous approuve de n'avoir point été à Lambesc exposer votre beauté et la jeunesse de Pauline à la fureur de la petite vérole; c'est un mal qu'on ne sauroit trop éviter. Vous m'avez donné une telle frayeur de la bise de Grignan pendant l'hiver, que j'en suis effrayée. Je crois que M. de Grignan se résoudra diffici-

lement à ne point passer ces trois mois à sa bonne ville d'Aix; mais il faut quelquefois céder à l'impossibilité : que cette pensée est triste! et que c'est un grand malheur de se trouver si épuisée, quand on auroit si grand besoin de ne l'être pas! Voilà des objets bien sensibles, et sur quoi je vous souhaite, comme à moi, tout le courage nécessaire. Monsieur le chevalier vous donnera du sien; il en a tant dont sa goutte lui ôte l'usage, qu'il en a de reste, et le doit donner à ses bons amis. Mandez-moi toujours bien tous vos desseins et les siens.

Mme de Chaulnes me mande qu'elle a reçu de vous une fort jolie et fort honnête lettre. Mme de Lavardin étoit affligée, Monsieur de Châlons se mouroit, et sa sainte mère étoit abîmée de douleur aux pieds du crucifix. Monsieur de Senlis et Villeneuve et tous les Sanguins sont dans la joie; ils ont notre petite abbaye; ils ont donné un prieuré pour ôter la pension. Cela leur convient si fort, qu'il me semble qu'elle est moins loin de moi que si elle étoit à un autre : ce sont tous nos anciens voisins.

Mon fils est enfin revenu des états; il est fort aise d'être avec nous. Mme de Marbeuf est ici pour quelque temps, et l'abbé de Quimperlé, qui ne songe qu'à me rendre service. Nous attendons notre fermier : nous ferons un beau compte sans argent. M. le comte d'Estrées a soupé et couché ici; il est parti ce matin pour Paris; je l'ai trouvé fort joli, fort vif : son esprit est tout noble, et si fort tourné sur les sciences, et sur ce qui s'appelle les belles-lettres, que s'il n'avoit une fort bonne réputation, et sur mer, et sur terre (demandez à Monsieur le chevalier), je croirois qu'il seroit du nombre de ceux que le bel esprit empêche de faire leur fortune; mais il sait fort bien ajuster l'un et l'autre aux dépens de ses nuits; car il les passe à lire; c'est trop : je voudrois que notre marquis eût seulement la moitié de cette

inclination ; ce seroit assez. C'étoit un plaisir de l'entendre causer avec mon fils, et sur les poëtes anciens et modernes, l'histoire, la philosophie, la morale : il sait tout, il n'est neuf sur rien ; cela est joli. Les ignorants furent frondés, et les G. et les comtes de R. et de R., et leurs bons mots ; cela nous fit fort rire : cette soirée fut agréable. Mme de Marbeuf vous fait mille tendres compliments ; l'abbé Charrier dix mille respectueux. Votre Monsieur d'Aix a une abbaye de six mille livres de rente, qui étoit à l'abbé de Soubise ; il vous dira qu'elle en vaut douze ; rabattez la moitié. Je vous quitte, ma très-aimable ; votre frère veut vous écrire. Parlez-moi de votre gazette de santé, qui est bien la source de mon repos, comme vous dites que la fontaine de Jouvence chez moi seroit la source du vôtre : voilà une pensée digne de votre amitié.

DE CHARLES DE SÉVIGNÉ.

Me revoilà, ma belle petite sœur, auprès de maman mignonne, ravi de la retrouver en très-parfaite santé, ravi de me voir en repos aux Rochers, et hors de la frénésie des états, et ravi encore de rentrer en commerce avec vous. Ma mère m'a gardé toutes vos lettres, qui ont encore pour moi les grâces de la nouveauté ; en sorte que je ne sais que depuis un jour tout ce que vous avez pensé sur mon sujet. Je ne vous ferai ni compliments ni remerciements sur ce que vous avez écrit à ma mère et à moi, puisque vous savez à quel point je suis sensible aux marques de votre amitié. J'ai été tout consolé de n'avoir pas la députation, dès que j'ai vu que je n'avois pas été abandonné de M. de Chaulnes, comme je le croyois. Vous savez que je me suis toujours plaint des contre-temps ; celui qui m'est arrivé cette année est tel, qu'il étoit impossible de le prévoir ; car il est

certain que des trois puissances de la province, il n'y en a aucune qui ne fût vivement pour moi, et dont les intérêts ne fussent liés avec les miens au sujet de la députation : en sorte que c'étoit bien plus leur affaire que la mienne de la faire réussir. M. de Chaulnes, M. le maréchal d'Estrées et M. de Lavardin sont également opposés à M. de Seignelai, à M. de Cavoie, et aux Coetlogons; et tous trois vouloient ôter à leurs ennemis le plaisir de faire un député, et en avoir un qui le fût de leurs mains. J'étois le seul sur qui tous trois pussent jeter les yeux : c'étoit en effet leur dessein. Le maréchal d'Estrées a espéré tant qu'il a pu; il m'a défendu de me retirer des états tant qu'il a espéré; il a reçu enfin cet ordre qu'il craignoit tant, et qui étoit cependant inévitable depuis plus de quatre mois, à ce que j'ai appris. Vous croyez bien qu'étant ainsi avec lui, je n'ai pas eu de désagrément pendant les états. Je vous dis ceci en confidence; car il ne seroit pas à propos de publier l'extrême envie qu'avoit le maréchal d'Estrées que M. de Seignelai et les amis de ce ministre ne réussissent point dans cette occasion, quoique la mésintelligence qui est entre eux et lui soit connue de tout le monde.]

J'ai appris avec joie qu'enfin je vais être oncle d'un colonel, et peut-être serai-je au premier jour grand-oncle, non pas à la vérité d'un officier si considérable : je m'en consolerai, puisque cet affront ne peut m'arriver qu'il ne tire à conséquence pour vous. Adieu, ma très-belle petite sœur : je vais reprendre mon train ordinaire auprès de ma mère, l'amuser, lui lire des histoires, avoir soin de sa santé, et je n'aurai pas beaucoup de mérite auprès de vous, pour peu qu'elle continue comme elle est à l'heure que je vous parle.

---

1237. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 23e novembre.

Que je suis ravie, ma chère enfant, que vous ayez fait une petite course à Livry! vous y avez tant de fois passé cette fête, que si vous m'y aviez trouvée, vous n'y auriez rien trouvé de changé, pas même tous ces Sanguins que nous y avons tant vus autrefois, et qui en sont présentement les maîtres, et tous nos vieux meubles, qui sont passés d'abbés en abbés, et qui demeureront longtemps en l'état où vous les connoissez; car cette abbaye va devenir un patrimoine dans cette famille. Vous avez un temps charmant, nous l'avons de même ici : un beau soleil, une douceur; Mme de Marbeuf est contrainte de se promener, quoiqu'elle ne marche pas comme moi. Nous avons été deux jours, l'abbé Charrier et moi, à compter avec notre *Monsieur de Fermier :* il est fort honnête homme; mais celui qui l'a précédé a ruiné notre terre; ce ne sont que réparations et abîmes; je ne toucherai jamais rien de mille pistoles qu'il me doit; depuis deux ans le revenu a été employé à remettre tout en état : ce sont d'étranges mécomptes; mais, ma fille, soyez-en consolée, comme moi; cela ira mieux à l'avenir. J'approuve infiniment que vous n'ayez point été à Lambesc dans l'air de la petite vérole : c'est la chose du monde qu'on doit le plus éviter. Je ne serai point étonnée si Monsieur le chevalier, avec ses douleurs, à quoi le temps de Paris est si contraire, prend l'occasion de passer un hiver sous votre beau soleil, s'y trouvant tout porté : je m'étonnois plutôt que même en se portant bien après Balaruc, il ne voulût pas confirmer l'effet de ces bains par la douceur d'un climat qui fait la consolation de tous les pauvres goutteux; ainsi, mon enfant, je suis bien

loin de comprendre qu'il prenne le parti de vous quitter, seule comme vous êtes, et de quitter ce beau climat.

J'ai reçu des compliments de l'abbé Bigorre sur le régiment du marquis. Je viens d'écrire à ce jeune colonel, et cette composition m'a donné moins de peine assurément que votre réponse à Mme de Vaudemont ; si l'absence, jointe à un plus grand éloignement, a redoublé et augmenté la pompe de vos galimatias, vous avez grande raison d'être toute essoufflée, de vous essuyer, et de dire *houf!* comme M. de la Souche ; mais vous ne seriez pas seule si quelqu'un vouloit entreprendre de vous entendre : c'est pour badiner que je dis tout ceci; car Dieu m'a toujours fait la grâce, ma fille, de vous entendre parfaitement. Vous vous amusez à bâtir, à finir tous vos hôtels si commodes et si contraires à tous ces autres bâtiments si fastueux et si mal finis; il y a bien plus de raison à ce que vous faites.

Vous me demandez ce que nous lisons : dès qu'on a le moindre monde, on ne lit plus ; mais avant les états, nous avions lu avec mon fils des petits livres d'un moment : *Mahomet second* qui prend Constantinople sur le dernier des empereurs d'Orient ; cet événement est grand, et si singulier, si brillant, si extraordinaire, qu'on en est enlevé ; il n'y a que deux cent trente-six ans ; *la Conjuration de Portugal*, dans ces derniers temps, qui étoit fort belle ; ces *Variations* de Monsieur de Meaux ; un tome de l'*Histoire de l'Église* ; le second est trop plein du détail des conciles, il pourroit ennuyer ; *les Iconoclastes* et l'*Arianisme* de Maimbourg : on le hait, son style n'est point agréable, il veut toujours pincer quelqu'un, et comparer Arius, et une princesse et un certain courtisan à M. Arnauld, Mme de Longueville et Tréville ; mais au travers de ses sottises, ces endroits de l'histoire sont si parfaitement beaux, ce concile de Nicée si admirable, qu'on le lit avec plaisir ; et comme il nous a conduits jus-

qu'à Théodose, nous allons nous consoler de tous nos maux dans ce beau style de M. l'abbé Fléchier. Nous voltigeons sur d'autres livres, nous avons un peu retâté de l'Abbadie, et nous l'allons reprendre avec mon fils, qui le sait lire en perfection. Nous ne passons le temps que trop vite : il est présentement de grande importance pour moi. Si j'avois trouvé *cette source de votre repos* (je n'ai jamais rien vu de si joliment dit), si je l'avois trouvée, je jetterois le temps à pleines mains comme autrefois. Je suis plus touchée de celle que vous avez perdue en perdant le Comtat; j'espérois qu'elle vous dureroit plus longtemps : c'étoit, comme vous dites, *une source de justice*; je voudrois qu'elle eût tenu à la santé de ce pape-ci : on ne parle que de sa bonne constitution et de sa vivacité.

J'avois lu par les chemins la *vie du duc d'Épernon*, qui m'a fort divertie. Nous nous promenons tous les jours dans ces belles allées. Vous me manderez des nouvelles de Lambesc. Hélas ! cette pauvre Mme du Janet sera-t-elle bien affligée? pourquoi son mari ne demeuroit-il pas paisiblement chez lui? qu'alloit-il faire *dans cette maudite galère?* la vie d'un homme est peu de chose; cela est bientôt fait; dans toutes ces histoires, cela va si vite, et tous plus jeunes que moi : *ne parlons point de cela*, ma chère enfant, il ne faut qu'y penser. Mon fils vous fait mille amitiés, et sa chère épouse, et Mme de Marbeuf; et l'abbé Charrier mille compliments. Je suis bien obligée à cet abbé : il se charge de toutes mes affaires de basse Bretagne, qui ne sont pas petites, et que je ne pourrois point faire de Paris; et après tout cela, ma fille, je ne demande que la sensible joie de vous revoir et de vous embrasser de tout mon cœur.

---

1238. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 27e novembre.

Je n'ai point reçu votre lettre, ma chère fille; j'en ai toujours du chagrin sans en avoir d'inquiétude; je m'accoutume aux manières de la poste. Je suis bien de l'avis de M. Courtin, votre présence seroit très-nécessaire à la cour pour votre fils : rien n'est si vrai, et c'est une des raisons qui fait murmurer contre l'impossibilité; c'est la cause de tous les dérangements et de tous les abîmes. Vous souvenez-vous quand nous disions quelquefois : il n'y a rien qui ruine comme de n'avoir point d'argent? nous nous entendions bien. Mais ce petit colonel ne vous ira-t-il point voir? qu'est-ce qui peut l'en empêcher, après avoir fait sa cour un peu de temps et son remerciement? Vous m'instruirez là-dessus; vous ne me sauriez jamais trop parler sur ce qui vous touche ; ce sont mes véritables intérêts.

Je serai bien aise aussi de savoir des nouvelles de Lambesc, et quelle humiliation Monsieur d'Arles aura soufferte par ce bras de bois qui est sur son banc, et qui me paroît ne le pas toucher : je suis toujours dans le même sentiment. J'oubliai de mettre mercredi dans votre paquet un billet de consolation que j'écris à cette pauvre Mme du Janet; je l'ai envoyé à Paris, il vous reviendra par Poirier : je me sens des ménagements pour la Provence, qui me font croire que j'y retournerai quelque jour. Mme de la Fayette me mande comme elle se fait brave pour la noce de son fils : elle a mis sa petite chambre en cabinet; elle m'envoie son idée, envoyez-moi la vôtre : je ne sais comme vous êtes habillée, ni Pauline ; si je vous voyois passer, je ne vous reconnoîtrois pas.

Nous lisons la *Vie de Théodose;* mon fils la fait encore valoir, car vous savez comme mes enfants savent lire. C'est en vérité la plus belle chose du monde, et d'un style parfait; mais un tel livre ne nous dure que deux jours; je l'avois lu; il m'a été nouveau. Je serois fâchée par exemple que Pauline n'eût point de goût pour une si belle vie : les romans ne doivent pas gâter ces sortes de beautés, ou ce seroit mauvais signe. Mme de Marbeuf s'accommode de nos lectures ; nous nous accommodons de son jeu quand il y a des acteurs : c'est une très-bonne et généreuse femme, qui sait aimer et qui vous adore. L'abbé Charrier est allé faire un petit tour à un bénéfice qu'il a auprès de Vitré ; il reviendra. Vraiment j'admire quelquefois les bontés de la Providence pour moi ; il m'est si nécessaire dans les affaires que j'ai en basse Bretagne, que s'il étoit présentement à Lyon, comme il y devroit être naturellement, je ne sais ce que je ferois.

Mme de Chaulnes a recu un bref de son ami le pape, le plus obligeant du monde. Ils n'ont guère accoutumé de dire qu'ils doivent leur exaltation à quelqu'un : vous verrez qu'il ne marchande pas à dire qu'il doit la sienne à Monsieur l'ambassadeur, selon les intentions du Roi. Je vous envoie ce bref : mon fils dit qu'il est mal traduit; mais le sens en est bon. L'abbé Bigorre m'a envoyé le portrait du saint-père ; je ne doute pas qu'il ne vous l'envoie aussi; c'est une physionomie qui promet une longue vie ; si notre Comtat eût été sur cette vie, il nous auroit duré longtemps, mais le malingre mourir au bout de l'an ! C'est votre malheur. Vous faisiez pourtant un si bon usage de cette *source de justice*, que je croyois que le ciel vous le conserveroit; mais nous ne savons point les secrets de ce pays-là : ce qui est sûr, c'est qu'il faut s'y soumettre. Coulanges a fait son compliment au pape en italien ; il étoit du cortége de la

première audience, où Monsieur l'ambassadeur étoit suivi de cent cinquante carrosses et d'une infinité de monde : ce fut une très-belle chose ; et après avoir reçu de Sa Sainteté toutes sortes de bontés paternelles en public, il fut enfermé deux heures avec lui ; ce qui fut dit est le secret que nous ne savons pas encore. Coulanges fit donc son petit compliment : le saint-père lui répondit honnêtement et gaiement, et lui dit qu'il avoit entendu parler de Mme de Coulanges, et qu'il falloit qu'elle vînt à Rome avec Mme de Chaulnes ; cela ne tombera pas à terre. Une jolie fille dit l'autre jour à Rennes une plaisanterie qui ressemble tout à fait aux épigrammes de Mme de Coulanges. Vous connoissez M. de la Trémouille, et son beau dos, et sa laideur : il regardoit une autre jolie personne dont il faisoit l'amoureux, et tournoit le dos à celle-là ; au lieu d'en être embarrassée, elle dit vivement : « C'est à moi qu'il veut plaire assurément, car il me fait voir son bel endroit. » N'est-ce pas là Mme de Coulanges ? mais cela est joli par tout pays, quand cela se dit naturellement. Ma chère enfant, voilà bien des folies dont je vous entretiens : nous aurions des choses plus solides à dire, mais elles sont bien tristes, et nous sommes bien loin ; vous savez combien j'y suis sensible : en voilà assez pour un jour, et je ne réponds à rien. Je me porte toujours très-parfaitement ; je me ménage, je me gouverne ; je ne suis plus comme j'étois. Mandez-moi combien les maréchaux de camp vendent leurs régiments ; car le Roi a tout réglé. Adieu, mon aimable Comtesse : parlez-moi un peu de votre santé en détail, en *gazette ;* car vous avez des pays, hélas ! où il s'est fait autrefois de grands ravages : rendez-m'en compte ; je ne pense point à ces temps-là sans émotion, et sans reconnoissance envers Dieu.

---

Dec. 19

1239. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 30e novembre.

Que je vous suis obligée, ma fille, de m'avoir envoyé la lettre de M. de Saint-Pouanges! c'est un plaisir d'avoir vu, ce qui s'appelle vu, une telle attestation de la sagesse et du mérite de notre marquis, fait exprès pour ce siècle-ci : vous n'y êtes pas oubliée; je suis ravie de l'avoir lue; je vous la renvoie avec mille remerciements. Pour moi, je crois que vous aurez permission de vendre la compagnie du marquis; je l'espère, et j'attends encore cette joie.

Je m'intéresse toujours à ce qui regarde Monsieur le chevalier, non parce qu'il s'amuse à lire et à aimer mes lettres; car au contraire je prends la liberté de me moquer de lui; mais parce que effectivement sa tête est fort bien faite, et s'accommode à merveille avec son cœur; mais d'où vient, puisqu'il aime ces sortes de lectures, qu'il ne se donne point le plaisir de lire vos lettres avant que vous les envoyiez? Elles sont très-dignes de son estime; quand je les montre à mon fils et à sa femme, nous en sentons la beauté. Mon ami Guébriac tomba l'autre jour sur l'endroit de la Montbrun; il en fut bien étonné : c'étoit une peinture bien vive et bien plaisante. Enfin, ma fille, c'est un bonheur que mes lettres vous plaisent; sans cela, ce seroit un ennui souvent réitéré. M. de Grignan ne vint point à mon secours dans celle où je parlois du beau chef-d'œuvre d'avoir ôté la nomination de la députation au gouverneur de Bretagne, à ce bon faiseur de pape. Je suis assurée que Monsieur le chevalier n'a pu s'empêcher de trouver intérieurement que je disois vrai : le sang qui roule si chaudement dans ses veines, ne sauroit être glacé pour

l'intérêt des grands seigneurs et des gouverneurs de province. Je veux espérer aussi qu'il sera revenu dans mon sentiment sur l'orgueil mal placé de Monsieur l'*archevêché* d'Arles; car ce n'est pas Monsieur l'*Archevêque*; mais je me flatte peut-être vainement de tous ces retours : j'aimerois pourtant cette naïveté; si elle étoit jointe à tant d'autres bonnes choses, et que ce fût en ma faveur, j'en serois toute glorieuse. Parlons de sa goutte et de sa fièvre : il me paroît que cela devient alternatif, sa goutte en fièvre, ou sa fièvre en goutte, il peut choisir; et je crois que c'est, comme vous dites, celle qu'il a qui paroît la plus fâcheuse; enfin c'est un grand malheur qu'un tel homme soit sur le côté.

Vous avez donc été frappée du mot de Mme de la Fayette, mêlé avec tant d'amitié. Quoique je ne me laisse pas oublier cette vérité, j'avoue que j'en fus tout étonnée; car je ne me sens aucune décadence encore qui m'en fasse souvenir. Cependant je fais souvent des réflexions et des supputations, et je trouve les conditions de la vie assez dures. Il me semble que j'ai été traînée, malgré moi, à ce point fatal où il faut souffrir la vieillesse; je la vois, m'y voilà, et je voudrois bien au moins ménager de ne pas aller plus loin, de ne point avancer dans ce chemin des infirmités, des douleurs, des pertes de mémoire, des défigurements qui sont près de m'outrager, et j'entends une voix qui dit : « Il faut marcher malgré vous, ou bien, si vous ne voulez pas, il faut mourir, » qui est une extrémité où la nature répugne. Voilà pourtant le sort de tout ce qui avance un peu trop; mais un retour à la volonté de Dieu, et à cette loi universelle où nous sommes condamnés, remet la raison à sa place, et fait prendre patience : prenez-la donc aussi, ma très-chère enfant, et que votre amitié trop tendre ne vous fasse pas jeter des larmes que votre raison doit condamner.

Je n'eus pas une grande peine à refuser les offres de mes amies ; j'avois à leur répondre : *Paris est en Provence*, comme vous : *Paris est en Bretagne;* mais il est extraordinaire que vous le sentiez comme moi. Paris est donc tellement en Provence pour moi, que je ne voudrois pas être cette année autre part qu'ici. Ce mot, *d'être l'hiver aux Rochers*, effraye : hélas ! ma fille, c'est la plus douce chose du monde ; je ris quelquefois, et je dis : « C'est donc cela qu'on appelle passer l'hiver dans des bois? » Mme de Coulanges me disoit l'autre jour : « Quittez vos humides Rochers ; » je lui répondis : « Humide vous-même : c'est Brevannes qui est humide ; mais nous sommes sur une hauteur; c'est comme si vous disiez, votre humide Montmartre. » Ces bois sont présentement tout pénétrés du soleil, quand il en fait ; un terrain sec, et une place *Madame* où le midi est à plomb ; et un bout d'une grande allée où le couchant fait des merveilles ; et quand il pleut, une bonne chambre avec un grand feu ; souvent deux tables de jeu, comme présentement ; il y a bien du monde, qui ne m'incommode point : je fais mes volontés ; et quand il n'y a personne, nous sommes encore mieux, car nous lisons avec un plaisir que nous préférons à tout. Mme de Marbeuf nous est bonne : elle entre dans tous nos goûts ; mais nous ne l'aurons pas toujours. Voilà une idée que j'ai voulu vous donner, afin que votre amitié soit en repos.

Ma belle-fille est charmée de tout ce que vous dites d'elle, dont je ne lui fais point un secret : que ne dit-elle point de douceurs et de remerciements des louanges que vous lui donnez? J'en donne beaucoup à l'amitié que M. Courtin vous témoigne; c'est un ami de conséquence, et qui ne craint pas de parler pour vous ; mais le temps est peu propre à demander des grâces et des gratifications, quand on demande partout des augmen-

tations considérables. Dites-moi quelles pensions sont retranchées; seroit-ce sur M. de Grignan et sur un menin? J'en serois au désespoir. Vous allez voir M. du Plessis; il m'écrit et me fait comprendre que son ménage n'est pas heureux, et qu'au lieu d'être à son aise et indépendant, comme il l'espéroit, il n'a pensé qu'à sortir de chez lui : ainsi le voilà avec M. de Vins et en Provence pour deux mois. Il vous contera ses douleurs; il me paroît que c'est sur l'intérêt qu'il a été attrapé; j'en suis fâchée; mandez-moi ce qu'il vous dira. Vous devriez bien m'envoyer la harangue de M. de Grignan; puisqu'il en est content, j'en serai encore plus contente que lui. Mandez-lui comme je l'appelois à mon secours, et dans quelle occasion. Vous m'épargnez bien dans vos lettres, je le sens : vous passez légèrement sur des endroits difficiles; je ne laisse pas de les partager avec vous. C'est une grande consolation pour vous d'avoir Monsieur le chevalier : c'est le seul à qui vous puissiez parler confidemment, et le seul qui soit plus touché que vous-même de ce qui vous regarde; il sait bien comme je suis digne de parler avec lui sur ce sujet : nous sommes si fort dans les mêmes intérêts, qu'il n'est pas possible que cela ne fasse une liaison toute naturelle. Je dis mille douceurs à ma chère Pauline; j'ai très-bonne opinion de sa petite vivacité et de ses révérences : vous l'aimez, vous vous en amusez, j'en suis ravie; elle répond fort plaisamment à vos questions. Mon Dieu! ma fille, quand viendra le temps que je vous verrai, que je vous embrasserai de tout mon cœur, et que je verrai cette petite personne? J'en meurs d'envie; je vous rendrai compte du premier coup d'œil.

---

### 1240. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 4e décembre.

Je vous remercie de cette lettre, ma chère fille; elle est toute pleine de confiance et d'amitié, et répond à ce que je voulois savoir. Votre frère ne voit de vos lettres que ce que je veux lui montrer, et quand il me les demande et que je lui dis : « Mon fils il n'y a rien qui puisse vous divertir, » il n'y pense plus; vraiment celle-ci est bien du nombre. Il y avoit ici l'autre jour des gens de bon sens, qui à propos de ce régiment, qu'ils avoient vu à votre fils dans une gazette à la main, se mirent à dire tout de suite : « Je pense que ce jeune colonel ne coûte guère à Madame votre fille ni à M. de Grignan, et que ses deux oncles, si grands seigneurs, fournissent bien à sa dépense. » Je fis une grimace intérieure, et je les laissai croire ce qui devroit être. Pour Monsieur le chevalier, vous ne sauriez me surprendre en me parlant de son amitié et de sa bonté; cela est admirable, c'est donc lui qui vous veut donner de quoi le payer : le tour est rare; mais la difficulté, c'est de trouver l'argent, quoique l'hypothèque soit bonne. Pourquoi M. de la Garde ne vous feroit-il point trouver cette somme si médiocre? Ma chère enfant, j'en veux à tout le monde : je trouve que l'on ne fait point son devoir. Plût à Dieu avoir encore quelque petite somme portative! il me semble que je vous l'aurois bientôt donnée; mais je n'ai que de vilaines terres qui deviennent des pierres au lieu d'être du pain. Je ne suis donc bonne qu'à discourir, à trouver à redire à ce qui est mal, à vous plaindre, à sentir vivement vos douleurs, et du reste, hélas! vous le voyez, et *vous ne voyez rien, ni moi non plus*. Je vous conjure, ma fille, de me dire la suite

de tous ces chapitres si pressants et si importants : ne craignez point de m'affliger; je suis encore plus affligée quand je le suis toute seule, et que je ne sais qu'en gros de quoi il est question. Vos assemblées ne durent plus que quinze jours, et nos états trois semaines; ils deviendront encore plus courts; car il ne s'agit plus que du don gratuit. Monsieur d'Aix doit être bien content que Monsieur d'Arles lui quitte la place; appelle-t-on cela de l'orgueil? c'en est un au moins qui contente fort celui de Monsieur l'archevêque d'Aix : ces deux orgueils, dont l'un demeure, et l'autre s'en va, s'accommoderont fort bien ensemble. Si Monsieur d'Arles croit avoir attrapé Monsieur d'Aix, il est toujours sûr de confondre ses ennemis à ce prix-là. Je ne sais si je serai en humeur d'écrire à Monsieur d'Aix sur son abbaye; elle n'est pas meilleure que mon compliment. Dites-moi bien la vérité de tout ceci, et quand vous aurez trouvé de l'argent pour payer Monsieur le chevalier de son propre bien : ah! que je comprends ce sentiment! Je ne suis pas trop contente du sage la Garde : je ne trouve pas qu'il pratique bien la générosité et la reconnoissance; je voudrois que ces vertus eussent leur semaine aussi bien que les autres. Apprenez-moi aussi quand vous aurez la permission de vendre la compagnie du marquis.

Mais n'êtes-vous pas trop aimable de former l'esprit et d'être la maîtresse à danser de Pauline? Vous valez mieux que Desairs; car elle n'a qu'à vous regarder et à vous imiter. Est-elle grande? a-t-elle bonne grâce? je la remercie de ne m'avoir point confondue avec toutes les autres grand'mères, qu'elle hait; je suis sauvée, Dieu merci! J'aime fort le régime et le préservatif que son confesseur lui fait prendre contre le *Pastor fido;* c'est justement comme la rhubarbe et le cotignac que j'ai vu prendre à Pompone à Mme de Pompone avant le repas; mais ensuite elle mangeoit des champignons et de la sa-

lade, et adieu le cotignac : à l'application, ma chère Pauline! Mais n'adorez-vous pas votre chère et aimable maman? ne vous trouvez-vous pas trop heureuse de la voir, de la regarder, de l'écouter, de l'entendre? tous ces mots ont des degrés. Je ne sais, ma belle, où est M. de Grignan, ni vous, ni Monsieur le chevalier. Vous m'avez parlé d'un voyage à Lambesc; l'air de la petite vérole me déplaît toujours. Faites mes amitiés, comme vous le pourrez; recevez celles de mon fils; sa femme ne vous veut écrire que quand vous aurez permission de vendre votre compagnie; elle va au solide; elle est ravie de votre amitié et de votre approbation. Mme de Marbeuf est encore ici, et l'abbé Charrier : cette compagnie est justement comme il nous la faut; ils vous font cent mille compliments. Nous avons de beaux jours, nous nous promenons; j'ai votre casaque que j'aime, qui me fait honneur et profit : on l'admire, on la loue : *c'est un présent de ma fille*. Ne vous représentez point que je sois dans un bois obscur et solitaire, avec un hibou sur ma tête : ce n'est point ce qu'on pense; rien ne se passe plus insensiblement qu'un hiver à la campagne : cela n'est affreux que de loin. Ma santé est toujours admirable; parlez-moi de la vôtre en détail.

---

1241. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 7e décembre.

Je vous l'ai mandé, ma chère enfant, ni le mois de novembre ni le mois de décembre ne sont point difficiles à passer à la campagne, quand on y est une fois rangé. Cependant votre bise m'a fait une peur extrême : nous n'avons point ici de ces sortes de tempêtes. Je voudrois que vous ne perdissiez rien de la bonne compagnie que

vous avez présentement, et que si la santé de Monsieur le chevalier doit être mauvaise cet hiver, il le passât avec vous plutôt que dans sa petite chambre; ce seroit une consolation. Vous voilà donc résolue de passer l'hiver à Grignan, quittant la partie encore à Monsieur d'Aix, et faisant voir les raisons qui vous empêchent de tenir votre cour à Aix trois ou quatre mois, comme avoit accoutumé de faire M. de Grignan. Mais n'espérez-vous point que votre fils vienne vous voir cet hiver? Qui peut l'en empêcher? Vous en seriez ravie; je crains, comme vous, que vous n'ayez pas permission de vendre sa compagnie; cette nouvelle traîne trop. Nous admirions l'autre jour, mon fils et moi, comme vous avez pressé et précipité heureusement sa vie, pour le faire tomber à propos dans l'état où il falloit être pour avoir le régiment de son oncle; tout cela étoit bien compassé, et M. de Grignan a tout couronné en lui faisant faire la première campagne de Philisbourg, qui vous a tant coûté de larmes. Sans cela, l'académie, les mousquetaires, la compagnie même de chevau-légers, n'eussent point tant fait pour lui que ces trois siéges avec Monseigneur, et cette contusion si joliment et si froidement reçue : enfin tout est à souhait jusques ici; Dieu conduise et soutienne le reste!

Mme de Vins m'a écrit sur ce régiment; elle en est ravie comme une vraie amie. Elle me mande que M. de Vins a emmené M. du Plessis; je le savois et je vous l'avois mandé; vous le verrez : il vous dira ses ennuis. Il m'en a dit assez pour me faire voir qu'il a été trompé : c'est dommage; mais il ne faut pas se marier si légèrement. Nous avons depuis six jours un temps affreux. Il y a deux tables de jeu dans ma chambre à l'heure que je vous parle; Mme de Marbeuf, l'abbé Charrier et d'autres : cela est fort bien; quand ils seront partis, nous retrouverons nos livres avec plaisir.

Ma santé est toujours parfaite, vous me parlez en l'air de la vôtre ; votre côté, vos coliques, comment vont les épuisements, enfin toute votre personne? Êtes-vous belle? car c'est ce qui décide. Adieu, trop chère et trop aimable : croyez-moi, on n'a jamais vu une si naturelle inclination que celle que j'ai pour vous.

---

1242. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 11e décembre.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je commence par m'écrier, ma chère enfant, sur le denier six : je n'en avois pas entendu parler depuis l'emprunt que fait le fils de l'Avare dans la comédie de Molière. Je crois que vous avez voulu dire *six et quart*, qui est un denier dont j'ai entendu parler en Provence, qui va, ce me semble, au denier *seize;* mais le denier *six* est si usuraire, que je ne crois pas qu'un notaire en voulût faire un contrat ; c'est pour dix mille francs, seize cent soixante et six livres treize sols ; cela n'est point dans l'usage ordinaire des emprunts : enfin, ma fille, j'ai besoin d'un éclaircissement sur ce point, car je ne puis vous croire au premier mot. Je conviens avec vous de toutes les raisons qui vous pressent, plus que tous les sergents du monde, de payer Monsieur le chevalier, non-seulement d'une partie, mais des deux mille pistoles : rien n'est plus juste; sur ce point je suis toute conforme à vos sentiments.

J'ai trouvé plaisant, comme vous, tout ce que nous avons pensé et senti sur notre petite abbaye. Ce tour d'imagination tout pareil est une chose rare : vous l'appellerez enfance, folie, foiblesse, tout ce que vous vou-

drez; mais il est vrai que ces Sanguins, ce Villeneuve, l'idée du vieux Pavin, ces anciennes connoissances se sont tellement confondues avec notre jardin et notre forêt, qu'il me semble que c'est une même chose, et que non-seulement nous la leur avons prêtée, mais qu'elle est encore à nous par l'assurance d'y retrouver encore nos meubles, et les mêmes gens que nous y voyions si souvent. Enfin, mon enfant, nous étions dignes de cette jolie solitude par le goût que nous avions et que nous avons encore pour elle.

Vous me louez trop, ma chère enfant, de la douce retraite que je fais ici : rien n'y est pénible que votre absence. S'il est bon quelquefois de faire valoir cette retraite pour donner du courage à de certaines gens, j'y consens; mais sans cela vous oubliez que Paris est en Provence pour moi, que tout m'est égal, que je ne pouvois pas mieux prendre mon temps, et que ce n'est pas de ce voyage-ci que je mérite des louanges, mais de celui où je vous laissai à Paris, que la bienséance, la politique d'une mère, et les derniers ordres du bon abbé pour rendre les terres dont j'avais joui à mon fils, me força de faire il y a cinq ou six ans : c'est celui-là qui me fit une véritable peine, parce que je vous quittois; et j'en fus bien punie par être noyée et un an mal à la jambe. Présentement, ma belle, je dors pour la dépense, c'est-à-dire un demi-sommeil, car j'ai toujours ma maison et mon petit ménage à Paris, et ne suis point à charge ici; mais tout cela est si médiocre, que je trouve le moyen de laisser passer quelques sommes qui soulagent mon cœur, et font l'usage que vous dites de toutes ces belles vertus dont vous faites tant de bruit. Quand j'aurai mis l'ordre que j'espère mettre dans mes affaires de Bretagne, je ne penserai plus qu'à vous aller trouver; je passerai par Paris, qui est le théâtre des nations, et peut-être qu'en ce temps vous penserez à y

venir. Enfin nous verrons ce que la Providence ordonnera de nos desseins ; il faut vivre au jour la journée jusqu'à l'automne de 90 : voilà une année qui me surprend. Pour le voyage de mon fils et de sa femme à Bourbon, il me paroît une vision. Voilà, ma chère enfant, tout ce que je puis vous dire aujourd'hui.

Mon petit colonel m'a écrit, et à son oncle, et à sa *cousine*, pour nous donner part de son exaltation. Il n'avoit point encore reçu notre lettre de compliment : il nous avoue joliment qu'il est ravi de se trouver à la tête d'une si belle troupe, et de pouvoir dire *mon régiment*; que cela est un peu jeune, mais qu'il n'a que dix-huit ans ; il nous parle de la manière dont ses dernières années ont été pressées ; je vous l'enverrois cette lettre, sans que je l'aime. Il semble que d'être *la bonne* d'un colonel, vous fasse plus de peur pour moi, que de l'être d'un capitaine de cavalerie : votre tendresse va trop loin, ma chère Comtesse ; j'ai plus de courage que vous, et je voudrois l'être d'un colonel bien marié ; quand il devroit avoir un enfant au bout de l'an, j'en serois ravie ; il faut accoutumer son imagination à tout ce qu'il y a de pis : il y a sur ce sujet certains endroits dans vos lettres qui sont si tendres et si naturels, que j'en suis touchée d'une sensible reconnoissance, et d'une tendresse qu'il n'est pas bien aisé de vous représenter : il faut dire, comme vous dites quelquefois si bien, *Dieu le sait*.

Je vous ai parlé de Mme de Coulanges ; mais je n'ai pas si bien dit que vous. Il est vrai que les indulgences ne doivent plus manquer à ce péché de Mme de Coulanges : elle fera de ce nouvel ami tout ce qu'on en peut faire, et ce sera pendant quelque temps *la meilleure pièce de son sac ;* mais je vous rends vos paroles, *elle est mon amie, vous le savez bien, et vous ne me trahirez pas.* Mme de la Fayette me mande que Mme de Coulanges est tout à fait dans la bonne voie, et que quand son fils

sera marié, elle tâchera de s'y mettre aussi. Mandez-moi, ma chère Comtesse, comme vous vous accommoderez de passer l'hiver dans votre château, sur votre montagne, avec votre ouragan : cela fait frémir. M. de Grignan aura grand regret à la douce société de Mme d'Oppède. Pour moi, je suis tout doucement terre à terre dans ces bois ; je suis quelquefois huit jours sans sortir de mon appartement : quand il pleut, quand il fait un vent de tempête, je ne songe pas à sortir; quand il fait beau, on est comme en été par la beauté du terrain ; depuis deux jours, le soleil est chaud et brille partout ; il fait doux : voilà le temps où je me promène ; vous approuveriez ma conduite, n'est-ce pas tout dire?

Nous avons eu depuis trois semaines une bonne et commode compagnie : c'est l'abbé Charrier et Mme de Marbeuf. Ils s'en vont demain ; ils vous font encore mille et mille compliments : j'eusse bien voulu que vous eussiez répondu aux premiers ; mais vous ne pensiez pas qu'ils dussent être si longtemps ici. Le jeu réjouit toute une maison : je crains bien que le vôtre ne vous ait coûté de l'argent, et à M. de Grignan, par la connoissance que j'ai de votre malheur.

J'ai été surprise que votre Provence ait tant augmenté son présent au Roi : quand M. de Grignan entra dans sa charge, elle ne donnait que cent mille écus ; elle a donné cinq cent mille francs dès la première année. On nous a envoyé de Paris un édit du Roi pour la tontine. Sa Majesté, Monseigneur et Monsieur ont envoyé tous leurs meubles d'argent à la Monnoie ; cela fait beaucoup de millions, et redonnera de l'espèce, qui manquoit. Vous calculez donc votre désordre, ma fille, et vous tournez votre thème en plusieurs façons ; c'est un coin du bon esprit du pauvre *bien Bon* : il est toujours bien mieux de savoir ce que l'on fait, que de vivre en aveugle, et en sourd, et en muet. A propos de sourd, je vous prie que

Monsieur le chevalier craigne autant que moi cette sorte de mal de famille. A propos encore de famille, M. de Lamoignon a la survivance de la charge de M. de Nesmond : c'est celle de feu Monsieur le premier président; c'est le Roi qui a fait ce miracle, car Guillaume croyoit que le mot de survivance le feroit mourir. Je suis ravie que notre aimable voisin ait enfin retrouvé cette place, et ne meure pas dans la sienne.

Votre enfant est dans un étrange lieu, Keiserslautern : quand ce seroit un mot breton, il ne seroit pas pis. Il nous mande qu'il se va mettre à lire ; il le faut, ma fille; c'est une vilaine chose que d'être ignorant : puisqu'il aime la guerre, il doit aimer tout naturellement les histoires qui en parlent; conseillez-lui d'employer utilement le temps qu'il sera dans cette étrange ville. Mais ne vous ira-t-il point voir? je le souhaite fort pour votre satisfaction et pour son intérêt. Je serai aussi étonnée que vous, si je le retrouve comme un brûleur de maisons, avec un ton de commandement : *Dieu le conserve!* Je vous embrasse avec une véritable tendresse, et je fais tous mes compliments, toutes mes amitiés, toutes mes embrassades, comme il vous plaira de les distribuer.

DE CHARLES DE SÉVIGNÉ.

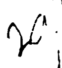
Je suis bien de votre avis, ma très-chère petite sœur, et je vous assure que je ne songe plus à la députation, dès que pour l'obtenir il faut redevenir ou courtisan ou officier. Il n'étoit pas encore bien établi que pour parvenir à cette dignité, ces deux qualités fussent absolument nécessaires; et dès qu'elles le sont, je ne songe plus qu'à me tirer de la place où l'on m'avoit mis, et je rentre dans ma retraite plus profondément que jamais; mais je ne renonce pas au plaisir de vous aller voir, dont je suis plus impatient que je ne puis vous l'expri-

mer. Mme de Mauron parle, comme d'une chose résolue, de faire un voyage à Bourbon, et d'y mener sa fille et moi; ce voyage n'est point encore dans les projets de ma mère : nous verrons comme la Providence les arrangera aussi bien que les nôtres. Je suis très-aise que vous soyez contente de votre belle-sœur; je vous assure que j'ai fort envié le plaisir qu'elle avoit de tenir compagnie à ma mère, et que je l'aurois préféré de bon cœur à la *forcenerie* des états. Nous avons fait nos compliments au nouveau colonel, qui nous a écrit aussi fort joliment pour nous donner part de sa nouvelle dignité : il en paroît entêté comme un homme de son âge le doit être. Dieu sait combien je lui souhaite de prospérités; je lui en souhaite autant que de santé à Monsieur son père, que j'embrasse très-tendrement, et vous aussi, ma très-belle petite sœur.

---

### 1243. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 14e décembre.

Si Monsieur le chevalier lisoit vos lettres, ma chère Comtesse, il n'iroit pas chercher, pour se divertir, celles qui viennent de si loin. Ce que vous me mandiez l'autre jour sur Livry que nous prêtons à M. Sanguin, lui permettant même d'y faire une fontaine, tout cet endroit, celui de Mme de Coulanges, et dans vos amitiés même, tout est si plein de sel, que nous croyons que vous n'avez point d'autre poudre pour vos lettres. J'admire même la gaieté de votre style au milieu de tant d'affaires épineuses, accablantes, étranglantes. Vraiment, c'est bien vous, ma chère fille, qu'il faut admirer, et non pas moi; je suis seule comme une violette, aisée à cacher, je ne

tiens aucune place ni aucun rang sur terre, que dans

votre cœur, que j'estime plus que tout le reste, et dans celui de mes amis. Ce que je fais est la chose du monde la plus aisée. Mais vous, dans le rang que vous tenez, dans la plus brillante et la plus puissante province de France, joindre l'économie à la magnificence d'un gouverneur, c'est ce qui n'est pas imaginable, et ce que je ne comprends pas aussi qui puisse durer longtemps, surtout la dépense de votre fils augmentant tous les jours. Comme ces pensées troublent souvent mon repos, je crains bien qu'étant plus près de cet abîme, vous ne soyez aussi plus livrée à ces tristes réflexions : voilà, ma chère Comtesse, ma véritable peine ; car pour la solitude, elle ne m'en fait point du tout. Notre bonne et commode compagnie s'en est allée ; j'ai chassé en même temps mon fils et sa femme : l'un devoit aller chez sa tante, l'autre a une autre visite pressée ; je les ai envoyés tous deux chacun de leur côté ; j'en suis ravie ; nous nous retrouverons dans deux jours, nous en serons plus aises ; et même je ne suis point seule : on m'aime en ce pays ; j'eus hier deux hommes de très-bonne compagnie, *molinistes* ; je ne m'ennuyai point : j'ai mes lectures, des ouvriers, un beau temps ; si ma chère fille étoit un peu moins accablée, avec l'espérance de la revoir qui me soutient, que me faudroit-il ?

J'ai écrit au marquis, quoique je lui eusse déjà fait mon compliment : je le prie de lire dans cette vilaine garnison où il n'a rien à faire ; je lui dis que puisqu'il aime la guerre, il est monstrueux de n'avoir point envie de voir les livres qui en parlent, et les gens qui ont excellé dans cet art ; je le gronde, je le tourmente ; j'espère que nous le ferons changer : ce seroit la première porte qu'il nous auroit refusé d'ouvrir. Je suis moins fâchée qu'il aime un peu à dormir, sachant bien qu'il ne manquera jamais à ce qui touche sa gloire, que je ne le suis de ce qu'il aime à jouer. Je lui fais entrevoir que

c'est sa ruine, et ce qui lui apprendra mille mauvaises choses qu'il devroit ignorer : s'il joue peu, il perdra peu; mais c'est une petite pluie qui mouille : s'il joue mal, il sera trompé; il faudra payer; et s'il n'a point d'argent, ou il manquera de parole, ou il prendra sur son nécessaire. On est malheureux aussi parce qu'on est ignorant; car même sans s'être trompé, il arrive que l'on perd toujours. Enfin, ma fille, ce seroit une très-mauvaise chose, et pour lui, et pour vous, qui en sentiriez le contre-coup. Il seroit donc bien heureux d'aimer à lire, comme Pauline, qui aime à savoir et à connoître. La jolie, l'heureuse disposition! on est au-dessus de l'ennui et de l'oisiveté, deux vilaines bêtes. Les romans sont bientôt lus : je voudrois qu'elle eût quelque ordre dans le choix des histoires, qu'elle commençât par un bout et finît par l'autre, pour lui donner une teinture légère, mais générale, de toutes choses. Ne lui dites-vous rien de la géographie? Nous reprendrons une autre fois cette conversation. Davila est admirable; mais on l'aime mieux, quand on connoît un peu ce qui conduit à ce temps-là, comme François I, Louis XII et d'autres. Ma fille, c'est à vous à gouverner et à rectifier : c'est votre devoir, vous le savez. Pour le reste, je me doutois bien que dans très-peu de temps vous la rendriez très-aimable et très-jolie; de l'esprit et une grande envie de vous plaire : il n'en faut pas davantage.

Vous me dites que vous attendez M. de Vins à dîner : si vous n'avez point été avertie, vous aurez été bien étonnée de voir derrière lui M. du Plessis; il vous aura conté ses douleurs, il m'en a dit une partie, et fait espérer l'autre. Il me paroît trompé et dupé sur le bien, et une si grande envie de quitter cette *Dorimène*, que je pourrois deviner cette autre partie, quoiqu'il m'ait fort assurée que l'honneur est sain et sauf : Dieu le veuille! Voilà toujours une grande sottise : il y a des choses qu'il

faut faire sérieusement et avec connoissance de cause, comme se marier, par exemple. M. de la Fayette le fut avant-hier lundi le matin ; il devoit revenir dîner chez sa mère, et souper et coucher chez M. de Marillac. Supposé donc, comme je le crois, qu'il y ait une jeune comtesse de la Fayette, songez que vous entendrez dire à votre enfant : « J'ai dansé toute la nuit avec Mme de la Fayette, j'ai joué au volant et à mille petits jeux, j'ai couru avec cette petite folle de Mme de la Fayette ; » votre imagination sera bien étonnée. Elle est fort éveillée et fort jolie, cette jeune comtesse, et le marquis est son premier ami. La nôtre approuve et veut imiter tout ce que fait Monsieur le chevalier : elle l'aime, elle l'estime, elle fait tous les frais de l'amitié ; mais sa malheureuse goutte le rend glorieux et comme insensible à toutes ses avances. Adieu, ma chère fille : voilà bien de la causerie ; mais je suis bien assurée que vous le voulez bien, et que vous n'êtes pas fâchée de m'avoir divertie cette aprèsdînée. Je vous recommande votre santé et suis à vous, comme vous dites, *Dieu le sait !*

---

1244. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce 18e décembre.

Noble dame, n'ai-je pas bien fait de vous envoyer le poulet apostolique du saint-père à Mme de Chaulnes ? Vous me faites apercevoir qu'il ne fait nulle mention du Saint-Esprit dans l'élection des papes ; je n'y avois remarqué que le sincère aveu qu'il fait de devoir son exaltation à la France et à l'ambassadeur : cela seul, avec les louanges et l'amitié dont il honore notre duchesse, me paroissoit digne d'attention. Pour le Saint-Esprit, ma bonne, je ne crains point qu'il s'offense d'être si peu

célébré dans le conclave : il sait bien, et nous aussi, que c'est toujours lui qui les fait ; oui, assurément, nous autres disciples de la Providence, nous ne prenons point le change, et nous savons par combien de routes, par combien de mains, et par combien de volontés, il fait toujours les siennes. J'ai fort bonne opinion de la lettre que vous écrivez à M. Pelletier, sans en savoir le détail, ni le sujet ; je suis assurée que vous faites un bon usage de ce Saint-Esprit qui vous a ôté le Comtat. . . . .

Vous ne me paroissez point assez aise d'avoir permission de vendre la compagnie du marquis et de la donner pour une partie de ce que vous devez à Monsieur le chevalier. Voilà une douceur que vous devez sentir et lui aussi, car il n'est pas le frère de ses frères pour ce qui vous touche. Voilà qui vous délivre de cet infâme denier six, qui me faisoit tant de peine et que je vous supplie encore de m'expliquer, car je crois que le quart étoit demeuré au bout de votre plume, et que c'est le six et quart dont j'ai entendu parler en Provence. Enfin vous en voilà quitte. Il me semble que j'en suis plus aise que vous. Pour votre enfant, je le trouve un officier de grande conséquence ; sa place est digne d'envie, et surpasse ce que vous pouviez espérer à l'âge qu'il a ; car tous les arrangements ont été justes et si bien compassés, qu'il n'y a pas eu un moment de perdu : nul contretemps, toutes les circonstances agréables ; enfin, ma belle, si vous n'êtes contente, je ne sais ce qu'il vous faut, et cette compagnie que vous allez vendre me paroît consommer l'œuvre. Je vois bien que le marquis demeurera à Keisersloutre : ces guerres d'hiver avancent quelquefois autant que des compagnes ; on fait parler de soi ; le voisinage de Mayence est un poste de confiance. Vous avez écrit dans ce sens puisque vous faites scrupule du courage que vous témoignez du coin de votre feu ; c'est d'être avec Monsieur le chevalier que vous vient

cette humeur martiale : le pauvre homme me paroît bien les pattes croisées aussi bien que ce lion dont vous fîtes si bien votre cour à Monsieur le Prince. Il a donc aussi les pattes croisées ; mais je suis persuadée que dans cet état un hiver en Provence, à votre beau soleil, lui fera tous les biens du monde. Je sais du moins que les derniers qu'il a passés à Paris, ont été bien cruels. Nous n'avons pas sujet de nous plaindre du nôtre jusqu'ici : point de neige, point de verglas, un beau soleil ; je me promène tous les jours ; rien n'est défiguré dans ces bois : tout y est si bien planté, si bien rangé, qu'il semble que les feuilles ne soient tombées que pour faire que le soleil éclaire toutes ces allées, et qu'on s'y puisse promener. Je chantois l'autre jour :

Pour qui, cruel hiver, gardes-tu tes rigueurs ?

J'étois ravie de savoir que ce n'étoit pas pour vous ; *mais attendons la fin ;* car *du bout de l'horizon,* vous savez qu'il peut venir *avec furie le plus terrible des enfants du Nord ;* vous n'en savez que trop de nouvelles : il vous a fait des ravages terribles ; mais enfin, sous le nom de bise, jouissez toujours de son absence, c'est autant de pris. Vous me représentez, à la suite d'une promenade, une débauche de sommeil qui m'a fait grand plaisir ; car dans la quantité de pensées propres à vous agiter, je crains toujours que vous ne soyez éveillée à quatre heures du matin, comme je vous ai vue quelquefois ; cette chaleur de sang seroit bien mauvaise en Provence : je ne puis trop vous recommander votre santé, si vous aimez la mienne, qui est toujours parfaite.

Je me doutois bien que M. du Plessis vous surprendroit derrière M. de Vins : je vous attendois là pour être attrapée ; mais la barbe faite, avec de grosses bottes crottées, est un désassortissement tout à fait ridicule. Il m'écrit de Grignan ; il est charmé de vos bontés, de vos

grandeurs, de l'agrément de votre petite Pauline. Ah! que toute sa personne est assaisonnée! que sa physionomie est spirituelle! que sa vivacité lui sied bien! que ses yeux sont jolis, bleus avec des paupières noires! une taille libre, adroite. Pour moi, je la crois touchante ou piquante, je ne sais pas bien lequel : je vous prie de me le dire.

Que dites-vous de l'exemple que le Roi donne de faire fondre toutes ses belles argenteries? Notre duchesse du Lude est au désespoir : elle a envoyé les siennes; et Mme de Chaulnes, sa table et ses guéridons; et Mme de Lavardin, sa vaisselle d'argent qui vient de Rome, persuadée que son mari n'y retournera pas : voyez si vous avez quelque chose à faire sur ce sujet. Les monnoies sont haussées; je me souviens de ce qui vous arriva sur vos mille louis; ce moment étoit bien digne de votre guignon. Je vous envoie une lettre de M. du Plessis, afin de fixer votre imagination : ne faites point semblant de l'avoir vue, ne lui en parlez point, mais renfermez-vous à faire tomber la tromperie sur l'intérêt, et non pas *sur la vache et le veau*. Le pauvre homme me fait grand'pitié : c'est un mal bien dangereux que celui d'être sujet à se marier; *j'aimerois mieux boire.*

Pour ma lettre à Mme du Janet, je ne comprenois pas pourquoi elle me revenoit; la raison en est admirable : je garderai cette lettre pour la première fois que son mari mourra; car je ne saurois lui dire autre chose. Vous me grondez de prendre ce que vous me mandez trop au pied de la lettre; cependant qui pourroit douter qu'un homme en Provence, où vous êtes, pût se bien porter, quand vous m'assurez qu'il est mort? J'y prendrai garde une autre fois de plus près. Je vous ai corrigée au moins sur les commissions; je les fais dans le moment; et ce n'est pas comme du pauvre Janet, où il n'y a qu'une lettre de perdue. Ma chère enfant, je vous recommande

ces temps difficiles : donnez-vous du repos, si vous m'aimez. Mon fils et sa femme sont revenus, chacun de leur côté; ils me paroissent si aises de me retrouver ici, que c'est eux que je plains de m'avoir quittée. Ma belle-fille a mal à la tête, elle a versé dans son petit voyage, elle s'est cognée, et deux de ses belles juments, qu'on avoit dételées, se sont échappées ; on ne sait encore où elles sont ; mon fils en est en peine : voilà un petit ménage affligé. Ils vous parleront mercredi.

---

1245. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ, DE CHARLES DE SÉVIGNÉ ET DE LA JEUNE MARQUISE DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce mercredi 21e décembre.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je commence, ma chère Comtesse, à l'endroit où je vous quittai dimanche. Les belles petites juments étoient échappées, elles coururent longtemps, comme fait la jeunesse quand elle a la bride sur le cou. Enfin l'une se trouve à Vitré, l'autre dans une métairie : ceux de Vitré furent étonnés de voir la nuit cette petite créature, tout échauffée, toute harnachée, et vouloient lui demander des nouvelles de mon fils. Vous souvient-il du cheval de *Rinaldo*, qu'*Orlando* trouva courant avec son harnois, sans son maître? Quelle douleur! il ne savoit à qui en demander des nouvelles ; enfin, il s'adresse au cheval :

*Dimmi, caval gentil, ch'è di Rinaldo?*
*Il tuo caro signor, ch'è divenuto?*

Je ne sais pas bien ce que *Rubicano* répondit ; mais je vous assure que les deux petites bêtes sont dans l'écurie fort gaillardes, au grand contentement *del caro signore*.

DE CHARLES DE SÉVIGNÉ.

Il est vrai que c'est un assez grand contentement que ces deux petites juments soient en bonne santé dans l'écurie ; et plus grand encore que votre belle-sœur, après avoir eu deux jours la tête fort étonnée, soit aussi tout à fait remise de sa chute : ces petits accidents sont bons pour faire sentir le bonheur d'en être sorti. Je trouve, ma très-belle petite sœur, que vous n'êtes pas assez touchée de la grâce que le Roi vous a faite de vous donner votre compagnie à vendre. Voilà votre fils colonel, sans qu'il vous en coûte presque rien : il aura un bon quartier d'hiver, et comme capitaine et comme colonel, en attendant quelqu'un qui veuille bien lui donner douze mille francs : il me semble que voilà tout ce que vous pouviez souhaiter sur ce sujet. Mais que pouviez-vous aussi desirer de plus avantageux pour Pauline, que de la voir honorablement établie dans votre terre d'Avignon avec un amant qui l'adore, et qui a été le premier à chanter ses louanges et à faire voler son nom jusque dans les pays étrangers ? Adieu, ma très-belle petite sœur.

DE LA JEUNE MARQUISE DE SÉVIGNÉ.

Je vous jure, ma chère sœur, que je ne quitterai plus Mme de Sévigné : je tombe, je culbute, je me casse la tête, dès que je ne suis plus sous sa protection ; mais je suis bien plus sensible aux prospérités de mon joli *cousin* qu'à mes petits malheurs. Je souhaite à Pauline des jours filés d'or et de soie, mais avec un autre que son amant de Rome.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Coulanges m'a écrit une fort grande et fort jolie lettre ; il vous aura écrit en même temps. Il m'a envoyé

des couplets que j'honore; car il nomme tous les beaux endroits de Rome, que j'honore aussi; il est gai, il est content, il est favori de M. de Turenne (comment vous fait ce nom?), il est amoureux de Pauline, il demande permission au pape de l'épouser, et le prie de lui donner Avignon qu'il veut faire rentrer dans votre maison; elle s'appellera *comtesse d'Avignon*. Enfin, il dit que la vieillesse est autour de lui : il se doute de quelque chose par de certaines supputations; mais il avoue qu'il ne la sent point du tout, ni au corps, ni à l'esprit; et je vous avoue à mon tour que je me trouve quasi comme lui, et que ce n'est que par réflexion que je me fais justice.

Je suis plus en peine de votre santé que de la mienne. D'où vient, ma chère enfant, que vous avez des coliques qui vous obligent à garder le lit? vous n'étiez point si mal à Paris; ces eaux dont Pauline a fait usage cet été, ne vous seroient-elles point bonnes? J'ai ouï dire à Bourdelot que les eaux de Forges et des rafraîchissements qui font couler sont cent fois plus salutaires que les remèdes chauds, qui épaississent le sang, et mettent du chaud sur de la chaleur. Voilà des réflexions dont vous vous moquerez peut-être; mais songez-y, vous qui raisonnez mieux que les médecins; songez aussi au café : ne croiriez-vous point qu'il vous fût contraire? c'est ce que mon amitié et mon ignorance, qui n'a pour elle que l'expérience, vous présentent.

Je suis fort aise que Monsieur le chevalier vous demeure cet hiver; vous avez besoin de cette consolation. Ce n'est pas parce qu'il voit mes lettres; c'est un goût de malade; ce n'est donc point pour lui faire ma cour; mais il a fait précisément de ces cent mille francs ce qu'il en devoit faire : c'étoit l'intention des fondateurs, de lui donner le moyen de pousser sa fortune, et de faire un bon usage des dispositions qu'il avoit pour la guerre. Il a rempli tous ses devoirs de ce côté, et pour la réputa-

tion au delà de ce qu'on pouvoit souhaiter : cela soit dit sans le fâcher ; il a retrouvé autant de bien qu'il en avoit mangé, et beaucoup moins qu'il n'en mérite ; mais enfin il n'en seroit pas demeuré là, si Dieu ne l'arrêtoit tout court au milieu de sa course ; et c'est de la tristesse de sa destinée qu'il faut plaindre notre marquis ; car si elle eût été aussi loin qu'elle devoit aller, il se seroit fort bien passé de tous les autres secours ; mais il faut revenir à Dieu et se soumettre, comme vous faites, et prendre sur vous.

Monsieur, je vous demande mille pardons de tout ce que je prends la liberté de dire : pourquoi lisez-vous mes lettres? *Est-ce que je parle à vous?*

Que dites-vous de tous ces beaux meubles de la duchesse du Lude, et de tant d'autres qui vont après ceux de Sa Majesté à l'hôtel des monnoies? Les appartements du Roi ont jeté six millions dans le commerce ; tout ensemble ira fort loin. Mme de Chaulnes a envoyé sa table avec ses deux guéridons et sa belle toilette de vermeil. L'abbé Bigorre m'a envoyé l'édit et le rehaussement des monnoies : ah! c'est cela qui vous enrichira, supposé que vos coffres soient pleins. Je viens d'écrire enfin à M. de Lamoignon : j'avois voulu faire cette chicane, et me contenter d'un compliment ; mais je m'en suis repentie.

Pour nos lectures, ma chère fille, elles sont délicieuses. Nous lisons Abbadie et l'*Histoire de l'Église;* c'est marier le luth à la voix. Vous n'aimez point ces gageures : je ne sais comme nous pûmes vous captiver un hiver ici. Vous voltigez, vous n'aimez point l'histoire, et on n'a de plaisir que quand on s'affectionne à une lecture, et que l'on en fait son affaire. Quelquefois pour nous divertir, nous lisons les *petites Lettres :* bon Dieu,

quel charme! et comme mon fils les lit! Je songe toujours à ma fille, et combien cet excès de justesse de raisonnement seroit digne d'elle; mais votre frère dit que vous trouvez que c'est toujours la même chose : ah, mon Dieu! tant mieux; peut-on avoir un style plus parfait, une raillerie plus fine, plus naturelle, plus délicate, plus digne fille de ces dialogues de Platon, qui sont si beaux? Mais après les dix premières lettres, quel sérieux, quelle solidité, quelle force, quelle éloquence, quel amour pour Dieu et pour la vérité! quelle manière de la soutenir et de la faire entendre ne trouve-t-on point dans les huit dernières lettres, qui sont sur un ton tout différent! Je suis assurée que vous ne les avez jamais lues qu'en courant, gaspillant les endroits plaisants; mais ce n'est point cela quand on les lit à loisir. Adieu, ma très-aimable : mandez-moi si le marquis n'aura pas un bon quartier d'hiver; c'est une consolation. Je crois que Monsieur le chevalier n'abandonne pas tout à fait ce régiment, et que M. de Montégut donne des conseils salutaires au jeune colonel.

---

### 1246. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, samedi pour le dimanche jour de Noël.

Je vous souhaite les bonnes fêtes, ma très-chère Comtesse, et plus de justice l'année qui vient que vous n'en avez eu dans la fin de celle-ci pour moi; si je voulois, je me plaindrois de votre injustice. Comment voulez-vous que je devine l'état de M. de la Garde, si vous ne me le dites? je ne sais que depuis trois jours qu'il ne touche plus ses pensions de dix-huit mille francs; je vous ai mandé que j'en étois affligée et surprise. Vous y ajoutez aujourd'hui que sa terre de dix mille livres de

rentes ne lui en vaut plus que deux : voilà une grande extrémité. Comment puis-je imaginer de telles diminutions, quand vous ne me les dites pas et que j'ai toujours vu Monsieur le chevalier lui faire toucher et lui envoyer de grosses sommes de ses pensions? Je ne sais point qu'elles soient retranchéees, je crois que sa terre lui vaut dix mille francs de rentes, je mets tout cela ensemble, et je dis : « Avec le peu de dépense qu'il fait, voilà un homme bien riche, bien à son aise; il pourroit bien faire prêter quelque argent à ma fille, pour le donner à son ami le chevalier de Grignan; » cette pensée n'est ni injuste, ni ridicule, quand on ne sait point ce qui vient d'arriver. Voilà comme je l'ai vu, ayant bonne opinion encore de vos terres de Provence en comparaison des nôtres. Il faudrait que je fusse folle, et l'injustice même, pour vous avoir mandé ce que vous me reprochez, si j'avois su ce que je n'apprends que par vos deux dernières lettres. Voilà qui change entièrement mes pensées, et je ne suis touchée présentement que de la véritable part que je prends à un état si affligeant, et de l'admiration que mérite tant de courage et tant de résignation à la volonté de Dieu. Vous me dépeignez un véritable saint, une vertu toute chrétienne, et qui augmente infiniment l'estime que j'ai toujours eue pour lui. Il n'y eut jamais une si aimable dévotion que la sienne; et si j'ai jamais le bonheur de le voir, j'en aurai une joie sensible; mais le moyen de deviner? Vous me l'aviez encore représenté avec l'inquiétude de vouloir vendre sa terre : enfin, je serois plus digne d'être grondée qu'on ne le sauroit dire, si j'avois parlé comme j'ai fait, sachant ce que vous venez tout à l'heure de m'apprendre. Vous avez mal rangé les dates, ma chère enfant; vous avez cru que les oiseaux portoient vos dernières lettres, ou vous avez oublié combien nous sommes loin l'une de l'autre. Faites-moi donc un peu de

justice, et croyez que je n'aurois pas fait un si grand tort à la vertu et à l'état de M. de la Garde. Je prends cette occasion pour lui souhaiter les bonnes fêtes, et l'assurer bien sincèrement de mon ancienne amitié; il y a longtemps que je ne lui avois rien dit de particulier. Je vous trouve heureuse d'être une consolation à sa retraite; il vous en est une aussi. Je le croyois quasi toujours à la Garde; je comprends qu'on aime cette compagnie; mais quand vous me dites que vous vous accommodez mieux de la mauvaise que de rien, et que vous voulez que votre château soit plein, je ne vous connois plus.

Vous me faites une pitié extrême de la goutte de Monsieur le chevalier. Hélas! Balaruc ne l'a donc point soulagé : voilà une grande tristesse. Je lui souhaite une partie de la résignation de M. de la Garde; dites-lui combien je suis affligée de son état. Parlez-moi de votre santé : j'ai passé trop vite sur cette colique qui vous a fait garder le lit; est-ce cette colique qui ne fait point de peur, quoiqu'elle soit douloureuse? Une petite réponse, je vous en prie.

Coulanges m'a écrit les mêmes folies qu'à vous, et j'ai approuvé qu'en épousant Pauline, il fît rentrer dans votre maison cette belle terre d'Avignon, que vous avez si longtemps possédée : hélas! qu'elle vous eût été bonne encore sept ou huit ans! On dit que le pape veut que le Roi fasse publier qu'il désavoue l'assemblée de 82, où il y avoit deux Grignans, où l'on parla de l'infaillibilité; ce seroit une étrange affaire. Ce n'est pas de l'abbé Bigorre que cette nouvelle me vient; j'attends de ses lettres avec quelque impatience. L'hôtel de la Rochefoucauld est à demi brûlé, le grand appartement, bien des meubles et des papiers. Mme de Lavardin en est affligée, et me mande aussi que Mme de la Fayette est dans une bouffée de colique et de mal de côté si

cruelle, qu'elle fait pitié : j'en suis fort en peine, c'est une pitoyable santé. Je tiens celle de M. de la Trousse fort mauvaise, quoi que l'on dise.

Je salue et j'embrasse M. de Grignan ; il y a longtemps que je ne l'avois vu. Il ne devoit pas moins à son *Alcine* qu'une visite dans son château enchanté ; je souhaite qu'elle y passe l'hiver, afin qu'il n'ait point de regret à Aix. Nous sommes seuls ici, avec des lectures si charmantes, que je vous plains de n'aimer point à lire ; car je vous avertis, ma très-chère, que vous n'aimez point à lire, et que votre fils tient cela de vous : je vous dis cette injure pour me venger de celle que vous m'avez faite.

Quand votre fils sera à Paris, à Versailles, il saluera le Roi, tous les ministres, toute la cour. Mon Dieu ! quelque estime que j'aie pour lui, je lui souhaiterois un oncle seulement ce premier hiver, mais Dieu ne le veut pas. Je le loue de sa docilité ; il nous a écrit fort joliment aussi de la joie toute naturelle de dire *mon régiment ;* en vérité cette place est bien agréable à dix-huit ans : j'en fais mes compliments à M. de Grignan ; c'est lui qui en est cause par cette première campagne de Philisbourg. Parlez-moi de ce cher Comte, que j'ai réclamé dans mes lettres, et qui m'avoit abandonnée. Mais, ma fille, votre cher enfant ne viendra-t-il point vous voir ? Mandez-moi quand vous aurez vendu votre compagnie. Mon fils vous fait mille amitiés ; il est admirable à lire infatigablement, et ne se lassant jamais de ce qui est beau, quoiqu'il l'ait lu et relu. Votre belle-sœur a une *souris* qui fait fort bien dans ses cheveux noirs : la plaisante folie ! Adieu, c'en seroit une d'écrire plus longtemps ; il faut songer à sa conscience, lire M. le Tourneux, et se recueillir. Je vous embrasse, ma très-chère, avec toute la tendresse que vous savez.

1247. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ.
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 28e décembre.

Nous avons eu ici, ma fille, les plus beaux jours du monde jusqu'à la veille de Noël : j'étois au bout de la grande allée, admirant la beauté du soleil, quand tout d'un coup je vis sortir du couchant un nuage noir et poétique, où le soleil s'alla plonger, en même temps un brouillard affreux, et moi de m'enfuir. Je ne suis point sortie de ma chambre, ni de la chapelle jusqu'à aujourd'hui, que la colombe a apporté le rameau : la terre a repris sa couleur, et le soleil ressortant de son trou fera que je reprendrai aussi le cours de mes promenades ; car vous pouvez compter, ma très-chère, puisque vous aimez ma santé, que quand le temps est vilain, je suis au coin de mon feu, lisant ou causant avec mon fils et sa femme. N'avez-vous point remarqué que les jours n'ont point été si courts qu'à l'ordinaire? il y a trois ou quatre ans que je l'entends dire à Paris. L'abbé Têtu en avoit parlé à l'Observatoire, et disoit qu'à cinq heures la nuit étoit fermée autrefois, et qu'à présent on lisoit encore à cinq heures. Nous avons tellement éprouvé cette vérité ici, où rien ne nous distrait, que tous les jours à cette heure-là mon fils lit encore, et le jour ne finit qu'à cinq heures et demie : voilà, ma chère enfant, un vrai discours pour remplir une lettre sans réponse. Beaulieu me mande qu'on attend notre marquis; je suis curieuse de savoir mille détails qui le regardent, et de confronter la différence d'un colonel avec notre petit mousquetaire.

On m'avoit mandé mille nouvelles de Rome, toutes fausses, selon les divers intérêts et la malice de chacun. Le courrier est enfin arrivé; et au lieu de toutes ces prophéties, vous verrez que le pape consent à l'union de

l'abbaye de Saint-Denis à Saint-Cyr, et donne le *gratis*, qui est de cent quatre-vingt mille livres : voilà une douceur qui ne sera pas peu sensible, et qui embarrassera ceux qui veulent croire que l'ambassadeur est la dupe, et que le cardinal d'Estrées a raison de se défier de la bonne volonté de Sa Sainteté. Le commencement est pour nous : nous verrons la suite. Je jette quelquefois dans votre paquet les petits billets de l'abbé Bigorre, qui sait très-bien ses nouvelles de Rome; je crois que vous y consentez.

Mme de Coulanges me mande que la nouvelle Mme de la Fayette étoit magnifiquement sur son lit dans une belle maison; la salle parée avec des fleurs de lis d'une belle tapisserie de garde des sceaux; le lit de la chambre rajusté d'un vieux manteau de l'ordre, et une très-belle tapisserie avec les armes ornées des bâtons de maréchal de France, et du collier de l'ordre; beaucoup de miroirs, de chandeliers, de plaques, de glaces et de cristaux, suivant la mode présente; beaucoup de domestiques, de valets de chambre, de livrées; de beaux habits à la petite mariée; enfin un si bon air dans cette maison et dans ces nouvelles familles, que notre Mme de la Fayette doit être parfaitement contente d'avoir mis son fils dans une si grande et honorable alliance. La pauvre femme étoit très-malade, pendant ce temps, d'une colique cruelle, qui l'a mise dans une grande foiblesse, ayant été saignée deux fois. Enfin Croisilles me mande que la fièvre l'a quittée, et que les amis et amies commencent à respirer. C'est un étrange santé que celle de cette pauvre personne; elle me fait une étrange pitié.

J'ai une grande envie, ma chère enfant, de recevoir vendredi de vos nouvelles, de celles de Monsieur le chevalier, que vous m'avez fait voir avec des douleurs intolérables : enfin c'est une grande scène pour moi que tout ce qui se passe dans votre château de Grignan. Je vous trouve

heureuse de passer cet hiver en si bonne compagnie ; je crois ce séjour convenable à vos affaires : vous n'aviez jamais passé encore d'hiver à Grignan ; vous ne sentirez point les fureurs de la bise au milieu de toute votre famille. Mon Dieu ! ma fille, vous me laissiez dans de grandes erreurs sur le sujet de ce saint la Garde. Je le voyois avec vingt-huit mille livres de rentes bien venantes : sa terre, dix, ses pensions dix-huit ; dans une extrême abondance : je trouvois qu'en cet état on peut bien donner du secours à ses intimes amis, dans une occasion si importante. J'étois même un peu chagrinée de cette envie de vendre sa terre ; et enfin de toute cette idée, il en faut revenir à des pensions non payées, et une terre qui ne vaut plus rien : on ne peut pas tomber de plus haut ni revenir de plus loin. Je vous ai dit mon repentir d'avoir si mal jugé ; j'aime, j'honore et j'admire le courage et la vertu de ce saint disciple de la Providence. Mandez-moi si plusieurs pensions ont été retranchées, et s'il n'y a point d'espérance que l'on les remette quelque jour : ce temps-ci est difficile à passer.

La belle duchesse du Lude a fait mettre tous ses beaux meubles d'argent en pièces et en morceaux chez elle : Beaulieu les a vus ; mais comme les morceaux en sont bons, elle en a touché vingt-sept mille écus, et s'est remeublée de toutes sortes de meubles de bois, de miroirs, de glaces ; enfin pour deux mille écus de cette sainte pauvreté. Ces Rochefoucaulds furent toute la nuit dans le jardin pendant le feu, et le lendemain l'abbé de Marsillac et ses sœurs étoient dans un enrouement et une tousserie pitoyable ; ils ont perdu pour vingt mille écus. Voilà bien des misères que je vous conte ; je dirai mieux dimanche, car je parlerai de vous et de tout ce que vous me manderez : en attendant, je pense fort souvent à ma chère fille, et je compte qu'elle m'aime.

1248. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce dimanche 1er de l'an.

Je n'ai point encore reçu le paquet du samedi 17e, qui répondoit à celui du 7e : je sais très-bien mon compte et l'on ne sauroit me tromper sans me faire un grand tort et un véritable chagrin; car c'est la suite d'une conversation que l'on interrompt. J'espère que cette lettre me reviendra, cela m'arrive souvent : en attendant, j'ai beaucoup à répondre sur l'histoire tragique et surprenante que vous me contez du pauvre Lausier. Votre récit a toute la force de la rhétorique : il suspend l'attention, il augmente la curiosité, et conduit à un événement si triste et si surprenant, que j'en fus tout émue et fis un cri qui fit peur à mon fils. Il vint voir ce que j'avais à crier; il lut cet endroit; il fut conduit comme moi, par les sentiments qu'il inspire et se mit à crier comme j'avois fait, et même un peu plus; car il connoissoit fort ce brave et honnête homme, et nous admirâmes ce que c'est que l'incertitude de l'heure et de la manière de notre mort. Toutes les circonstances de celle-ci conduisent à un étonnement particulier : ces périls continuels où il étoit exposé, ce dernier siége de Mayence, où il étoit entré si romanesquement, le bonheur d'en être échappé, cette force de tempérament, cette conversation où il se moque de celle du doyen, ce rendez-vous que M. de Noailles lui avoit donné, et où il manque par le trait de la main de Dieu, qui le frappe dans la rue, sans qu'aucun remède puisse le secourir, entre les bras de ses deux frères, dont il étoit aimé, au milieu de la joie de le revoir : ma fille, toutes ces circonstances sont si touchantes et si marquées, qu'encore que ce ne soit point la première mort subite dont on ait entendu parler, on croit

n'en avoir jamais entendu une si surprenante; enfin, en quelque lieu qu'on fût, elle seroit digne d'attention; mais nous avons les mêmes raisons que vous pour en être occupés, et pour revenir de tous chemins à ce triste événement. Je m'en vais en écrire à ses pauvres frères : on ne fait autre chose; nous comptons que c'est le troisième frère qu'ils perdent.

Vous avez eu un temps bien charmant au milieu de votre hiver : temps à faire que Monsieur le Comte ne peut s'empêcher d'aller à la chasse; temps où vous quittez vos malades; temps où vous préférez le plaisir de vous promener à celui d'écrire : ah! que vous faites bien! il ne faut point perdre ces jours enchantés. Nous en avons eu d'horribles : c'étoit un temps à garder le coin du feu; temps à ne pas mettre le nez dehors; temps à ne voir goutte du brouillard, sans préjudice du verglas et de la gelée; enfin temps tout contraire au vôtre, et où pourtant mon fils avoit cinq ou six de ses voisins qui jouoient et faisoient du bruit dans cette chambre. Mais voilà les beaux jours qui font mine de revenir, aussi bien que de croître : ils sont plus doux quelquefois au mois de février et de mars, qu'au mois de mai, dont nous avons été si souvent la dupe à Livry. Vous avez eu Monsieur de Carcassonne; il avoit raison d'être surpris qu'un homme avec qui il venoit de déjeuner, et qui se portoit aussi bien que lui, tombât mort. Le maréchal de Villeroi, dans un cas bien différent, ne vouloit point croire que Monsieur de Genève fût saint et canonisé, parce qu'il avoit dîné vingt fois avec lui à Lyon.

Les intérêts du denier dix-huit de Languedoc ne sont point excessifs : je me doutois bien que ce denier six devoit être expliqué; on ne le connoît point ici. On sent en mille rencontres la nécessité et la disette d'argent : il y a des temps où l'on trouve en un moment des marchands pour une marchandise comme celle que vous avez

à vendre ; présentement, si on trouve des marchands, ces marchands n'ont point de quoi payer. Je souhaite que vous ne trouviez point ces embarras. Mandez-moi quand vous aurez conclu ce marché, et si le marquis a un bon quartier d'hiver. J'ai bien envie d'apprendre comme il se démêlera de tous les devoirs de la cour et de Paris ; car vous y avez des amis qu'il doit voir. J'ai mandé à Beaulieu de me bien conter tout ce qu'il dira, fera, et comme il est de sa petite personne.

Je comprends l'abondance des paroles vaines et vagues dont vous honorâtes l'adieu de Madame l'abbesse. Que je suis aise qu'elle n'ait point emmené Pauline ! je songe souvent à cette aimable et jolie personne avec tendresse.

---

1249. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE ET A LA COMTESSE DE GRIGNAN, ET DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce 4e janvier.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

La voilà revenue, ma chère enfant, cette lettre du 17e : elle étoit allée faire un petit tour à Rennes ; on est bien aise de voyager dans la belle saison : elle remplit le vide qui me faisoit perdre le fil de la conversation ; j'aurois perdu aussi la plus belle instruction du monde sur cette *Cour d'amour*, dont mon nouvel ami a été au désespoir. Sa curiosité sera pleinement satisfaite ; il avoit reçu sur ce sujet mille rogatons qui ne valoient rien. Que cet Adhémar est joli ! aussi qu'il est aimé ! sa maîtresse devoit être bien affligée de le voir expirer en baisant sa main ; je doute, comme vous, qu'elle se soit faite *monge :* je trouve toute cette relation fort jolie ; c'est un petit morceau de l'ancienne galanterie, mêlée avec la poésie et le bel esprit, que je trouve digne de curiosité. On

trouve partout vos Adhémars, vos Castellanes, et la place de Grignan plus considérable du temps de Frédéric I, que du temps de Louis XIV. Mon fils a été fort aise de lire cette relation, et sa femme encore plus ; j'en remercie le prieur de Saint-Jean, et vous, ma très-chère enfant.

Il y avoit encore dans le même paquet une lettre du marquis, qui nous a paru trop jolie ; mon fils et ma belle-fille le vouloient baiser, le vouloient embrasser, et surtout le voir recevoir votre permission d'aller à Paris ; car nous ne croyons pas possible qu'on le puisse refuser : son style tout naturel, tout jeune, sans art, un peu répété par la grande envie d'obtenir ; toutes ses petites raisons rangées sans exagération, mais mises simplement dans leur jour et dans leur place ; ce que disent ses amis sur sa demeure à *Keiserslautre ;* cette envie si juste et si naturelle de venir un peu montrer un colonel de dix-huit ans ; et tout cela soumis, d'une manière touchante, à tout ce qu'il vous plaira d'en ordonner, nous a fait venir les larmes aux yeux d'amitié et de tendresse pour ce pauvre petit garçon, et nous a paru la plus éloquente chose du monde. Mais ce qui est solidement bon, c'est cette assurance qu'il vous donne, qu'il préférera toujours la gloire à ses plaisirs ; que s'il y avoit la moindre chose à faire, il ne penseroit pas à quitter ; et l'on voit qu'il dit vrai, il n'y a rien à rabattre, rien n'est encore corrompu dans son cœur ; tous ses sentiments sont tout neufs, toutes ses paroles ont leur force, la vérité règne dans tout ce qu'il dit ; nous ne pourrions assez louer cette lettre, que je vous garderai soigneusement, ni assez estimer et approuver celui qui l'a écrite. Il croyoit Monsieur son père à Lambesc, sans cela je le gronderois de ne lui rien dire. Je le crois à Paris, où j'ai fort envie de savoir comme il se gouvernera, et encore plus à Versailles. Ah, mon Dieu ! voilà, voilà où son cher oncle seroit bien

nécessaire; mais Dieu ne le veut pas; jamais une goutte n'a été si violente et si cruelle : quelle tristesse! n'a-t-il pas raison de regretter tout ce qu'il fait perdre à sa famille? car il n'est pas inhumain; quelle patience pour souffrir sans cesse des maux insupportables, que vous ne sauriez comparer qu'à ceux de l'enfer, mais qui sont bien propres à mériter le paradis, s'ils sont regardés comme donnés par celui qui est le maître de toutes choses, et à qui nous devons être soumis! C'est une de mes tristes pensées que l'état de ce pauvre garçon. Qu'il a bien fait de choisir la demeure de Grignan pour être malade, plutôt que celle de Paris, où l'on sent encore plus de n'être pas comme les autres, et où il n'aurait pas la consolation d'être avec sa famille, et de vous avoir pour garde et pour médecin! c'est ce qui n'a point de prix. Je ne lui ferai point d'autre compliment que de lui dire que je suis sensible à ses peines.

Mais, mon enfant, pendant que nous sommes sur des sujets de tristesse, je vous dirai que les grosses larmes sont tombées de mes yeux, en me représentant le spectacle de ce pauvre doyen pénétré de douleur, le cœur saisi, disant la messe pour ce frère que voilà dans l'église, tout vif encore, mais tout mort dans ce cercueil, qui saigne de tous côtés : ah, mon Dieu! quelle idée! le sang coule-t-il d'un corps mort? Oui, puisque vous le dites. Voilà donc ce sang, hélas! qui ne demande pas justice, mais une grande miséricorde; et ce pauvre doyen, persuadé de sa religion, qui offre ce grand et ce saint sacrifice pour un pécheur dont le salut lui est cher, et dont la manière de mourir est affligeante; et demande en tremblant miséricorde pour celui qui n'a pas eu le loisir de la demander un seul moment. Ma fille, je ne soutiens pas cette pensée : je crois qu'il n'y a que la distraction et la dissipation qui puissent empêcher qu'elle ne fasse le même effet dans tout le monde. Plus ce pauvre doyen

a de foi, plus il est à plaindre ; mais il seroit bien plus à plaindre, s'il étoit au-dessus de la crainte des jugements de Dieu. Je me suis souvenue à ce propos de la manière d'enterrer les Feuillantines : toutes ces saintes filles se prosternèrent trois fois, avant que de jeter ma pauvre cousine dans la fosse ; et par des cris et des prières touchantes, elles demandoient à Dieu, en se jetant le visage contre terre trois fois de suite : « Seigneur, ayez pitié de cette misérable pécheresse. » Hélas ! quelle pécheresse ! Mlle de Grignan y étoit ; nous pensâmes tous fondre en larmes. Quelle fantaisie à moi de dire tant de choses inutiles, et sur quel ton lugubre ! je vous en fais mille excuses.

Mon enfant, je reviens à vous. Je croyois que ce mot de *molinistes* souligné vous feroit entendre le contraire ; j'étois un peu trop fine. Ces deux hommes qui me vinrent voir, étoient de très-bonne compagnie ; nous ne disputâmes point du tout, nous étions d'accord, et nous eûmes le plaisir de parler, et de célébrer en liberté les plus grandes, les plus importantes et les plus anciennes vérités de notre religion. Nous lisons toujours l'Abbadie et l'*Histoire ecclésiastique*. Cette dernière est l'effet de la persuasion de l'autre : cela est divin, et réchauffe la foi. Pauline n'en est pas là. Que c'est un joli bonheur de ne rougir jamais ! ç'a été, comme vous dites, le vrai rabat-joie de votre beauté et celui de ma jeunesse : j'ai vu que sans cette ridicule incommodité, je ne me serois pas changée pour une autre. C'est une persécution dont le diable afflige l'amour-propre : enfin, ma fille, vous en quittiez le bal et les grandes assemblées, quoique tout le monde tâchât de vous rassurer en vous élevant toujours au-dessus des autres beautés. C'est souvent un aveu sincère des sentiments qu'on cache et qu'on a raison de cacher ; votre imagination en étoit si frappée, que vous étiez hors de combat. La charmante Pauline

ne s'apercevra peut-être pas de cette bénédiction : il me semble même qu'on ne rougit pas comme de notre temps.

Beaulieu a été chez M. de la Trousse de ma part : il me mande qu'il prit son temps, que ses gens lui dirent qu'il n'avoit qu'à entrer, mais qu'à la porte il entendit qu'il disoit : « Qu'il n'entre pas, qu'on lui dise que je remercie Mme de Sévigné de son compliment, » et fut renvoyé. Ma fille, tout ce que dit Beaulieu là-dessus, lui qui est bien reçu partout, à qui l'on demande en détail de mes nouvelles; comme il est offensé, comme il est en colère, comme il dit que c'est le *Saint-Esprit* qui le rend glorieux, mais qu'il ne falloit donc pas envoyer tous ses mulets et tout son train dans notre écurie pour y mettre le feu, comme chez M. de la Rochefoucauld : tout ce qu'il écrit là-dessus est la plus plaisante et la plus naturelle chose du monde, et l'a tellement grippé, que je ne sais point du tout comme M. de la Trousse se porte.

Je vous jette toujours mes petits billets de l'abbé Bigorre; quoique la marquise d'Uxelles et beaucoup d'autres vous instruisent, cela ne sauroit déplaire. Vous m'avez insensiblement engagée à conter à mon fils la consultation que vous fîtes avec Aliot sur le *soufre nerval;* il en est profondément touché, et vous en va dire son sentiment; pour moi, je ne puis jamais oublier cette scène.

DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Assurément, ma petite sœur, il auroit pu vous arriver accident, si vous aviez eu à parler souvent de *Keisersloutre*. Je ne sais pourquoi ma mère m'avoit caché votre aventure avec M. Aliot; jamais rien ne m'a tant réjoui. Cette parole, qui sort sérieusement de la bouche d'une femme qui consulte avec empressement sur la santé de

son mari, se présente à moi d'une manière que je ne puis vous exprimer et à quoi rien ne peut être comparé, que le récit plein de gravité que ma mère fit chez feu Madame de ce bal où M. de Montmouth avoit été; jamais rien ne nous a tant réjouis. Votre belle-sœur, en voulant répéter le nom de ce remède spécifique à tant de maux, l'appelle du *soufre nerveux;* vous ne sauriez disconvenir que celui-là ne soit meilleur que tous les autres. Hélas! que je suis fâché qu'il soit entièrement hors d'usage pour M. le chevalier de Grignan! que je le plains! Je vous prie, ma belle petite sœur, de lui faire mille compliments pour moi, et d'embrasser à mon intention M. de Grignan, et la gracieuse Pauline; ne puis-je pas en user ainsi avec elle de deux cents lieues? Adieu, ma très-belle petite sœur : ma mère se porte parfaitement; nous la gouvernerons de manière que vous n'aurez qu'à continuer et qu'à nous imiter, quand elle sera avec vous. Je fais mille et mille sincères compliments au très-sage, très-illustre et *très-heureux* la Garde.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Et moi aussi, ma chère enfant, les chagrins et les infirmités dont il est accablé ne m'empêchent pas de le croire *heureux,* quand je pense à l'usage qu'il en fait. Je le conjure de m'honorer toujours de son amitié. La diminution du revenu de sa terre m'étonne : elle est pis que les nôtres, quoiqu'elles soient fort mal. Les vôtres sont-elles tombées dans cette extrémité? mandez-le-moi. Faites-moi comprendre aussi que quand M. de Grignan est avec vous, vous soyez cent ou quatre-vingts dans votre solitude. Vous dites qu'il faut à vos affaires un autre remède que celui d'être à Grignan, et j'en suis persuadée comme vous.

Ma santé est parfaite, songez à la vôtre. Je ne serois

guère étonnée si depuis un mois vous ne faisiez que vous éveiller avant le jour : ce seroit à six heures et demie ou sept heures; j'en serois contente pour vous comme pour moi; mais à quatre ou cinq heures, c'est ce que j'appelle ne point dormir et s'échauffer le sang. Je crois, en effet, que c'est la bise qui vous demande : « Que faites-vous là dans mon palais, dont je suis en possession? Que n'êtes-vous à Paris, à Versailles, à Aix? » La fumée qu'elle vous jette dans vos appartements est bien cruelle. Adieu, mon aimable enfant : je n'ai point été incommodée de la messe de minuit. Je vous recommande votre jeunesse; vous savez mes raisons. Monsieur de Carcassonne me paroît militaire comme l'archevêque Turpin.

La pauvre Mme de la Fayette n'a point encore senti la douceur de son nouveau petit ménage : elle n'est pas encore hors de cette colique. C'est Croisilles qui m'écrit au lieu d'elle : sa mauvaise santé l'empêche bien d'être sensible à la douceur de sa vie. C'est une femme aimable, estimable, et que vous aimiez dès que vous aviez le temps d'être avec elle, et de faire usage de son esprit et de sa raison : plus on la connoît, plus on s'y attache. Nous avons bien ri et bien fait des folies avec sa sagesse, vous en souvient-il? Quand elle parle de vous et de ces temps-là, elle vous met au-dessus de tout ce qu'elle connoît d'esprit et d'agrément; mais elle est trop malade, il n'y a point de raison.

Mme de Motteville est morte; n'écrirez-vous point à son frère? Je ne saurois blâmer Monsieur d'Aix de tout ce qu'il dit pour s'excuser de ne point aller à Grignan quand il est à la porte : *qu'il est un malheureux, qu'il le faut plaindre*; eh bien! il a raison; mais si vous pouvez être contents de lui, je vous conseille de l'être : c'est un mauvais parti que d'avoir toujours des ennemis dont on fait ses plaintes à la cour. Adieu, ma chère enfant : je

vous aime comme le mérite votre amitié, et toute votre personne, qui est entièrement selon mon goût.

AU COMTE DE GRIGNAN.

Bonjour, mon cher Comte; vous voilà donc dans votre château, qui étoit autrefois une place dont Frédéric inféodoit les gens. Il y a longtemps que la première pierre est mise; Monsieur l'Archevêque a dessein d'y mettre la dernière. N'êtes-vous point fâché de n'être point à Aix avec *Chimène?* non, car vous l'avez vue sur la montagne de Psyché. Vous êtes en si bonne compagnie, que vous oublierez la bise et ses fureurs; mais je vous conjure que le marquis vous vienne voir ce carême. Mon fils vous adore toujours, et sa femme a une vraie galanterie avec votre portrait; elle mandoit l'autre jour à ma fille : « Je ne veux dire aucune douceur à M. de Grignan; je me sens une telle foiblesse pour lui, que je me fais scrupule de tout. » Voilà comme vous êtes dans ce petit coin du monde.

---

1250. — DU COMTE DE BUSSY, DE GABRIEL DE ROQUETTE, ET DE MESDAMES DE TOULONGEON ET DE COLIGNY, A MADAME DE SÉVIGNÉ.

L'évêque d'Autun, l'abbé Senault son neveu, ma sœur de Toulongeon, ma fille de Coligny et moi, nous trouvant à faire les Rois de l'année 1690 chez mon beau-frère le comte de Toulongeon, nous proposâmes d'écrire à Mme de Sévigné, et le lendemain nous lui écrivîmes cette lettre.

A Autun, ce 6e janvier 1690.

Une partie de vos amis et de vos parents, Madame, se trouvant ensemble pour faire les Rois, après vous y avoir souhaitée, se sont proposé de vous écrire. Pour vous parler sincèrement, ce sont gens qui ont quelque

réputation d'esprit, et c'est à cause de cela qu'ils sont bien aises de vous entretenir, ne pouvant ailleurs mieux trouver leur compte. Le nombre des agresseurs ne vous fera pas peur, Madame; car vous avez déjà vu, et vous êtes encore sur le point de le revoir, qu'une seule tête qui pense bien, qui prend de justes mesures, et qui, après cela, n'est contrariée de personne, réussit mieux que des confédérés.

Premièrement, Madame, nous sommes en peine de savoir si vous êtes de retour à Paris de Bretagne. Nous savons que vous y êtes allée avec Madame de Chaulnes, et que vous en deviez revenir avec elle; cependant il nous est revenu que cette duchesse devoit aller trouver son mari; pas un de nous n'a cru que vous la voulussiez suivre en ce voyage, sachant, comme nous faisons, qu'un méchant homme n'amende point pour aller à Rome, et que

Rarement à courir le monde
On en devient plus gens de bien.

Nous avons pensé qu'une femme de votre vertu y avoit encore moins affaire que lui; mais enfin nous voudrions savoir ce que vous êtes devenue, car nous sommes gens pleins de curiosité pour les affaires du monde et encore plus pour les vôtres.

Avez-vous été bien aise de l'augmentation des monnoies? c'est-à-dire en bon françois, votre bourse étoit-elle bien garnie quand on a publié l'édit? La belle Madelonne passera-t-elle l'hiver à Paris? Vous ne sauriez nous parler de choses plus considérables pour vous que de ces deux choses-là, ni auxquelles nous nous intéressions davantage.

Pour vous parler maintenant de la vie que nous faisons, Madame, nous vous dirons que la plus grande partie de nous fait bonne chère, et que nous nous en sen-

tons tous ; qu'après cela, l'on se quitte pour songer chacun à ses affaires ; mais qu'on ne passe pas un jour sans se rassembler pour avoir de petites conversations sur les nouvelles du monde, ou sur quelque sujet de morale ou de religion, que l'on ne traite pas scolastiquement. Les étrennes nous ont occupés quelque temps : on s'en est donné réciproquement où la façon a été plus considérable que la matière.

Il faut dire la vérité, Madame, c'est là passer doucement la vie ; mais le mal est qu'on la passe, et que plus elle est douce, plus elle paroît courte. Cependant il faut prendre notre parti et travailler à quelque chose de plus solide que tous nos amusements. Nous y sommes bien résolus ; les uns pourtant prennent les affaires plus à cœur que les autres. Il y en a parmi nous qui ne se pardonnent rien, il y en a de plus indulgents : vous connoissez les sévères, Madame, sans qu'on vous les nomme ; vous connoissez les relâchés ; mais quoiqu'ils diffèrent de sentiments pour les moyens de se sauver, ils s'accordent tous pour l'amitié, la tendresse, l'estime et le respect qu'ils ont pour vous.

---

### 1251. — DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

A Paris, ce 6e janvier 1690.

Je vous souhaite cette année, Monsieur, aussi heureuse que vous le méritez, et je vous supplie de croire que la révolution de mille siècles me trouveroit dans ce sentiment. Je dis la même chose à Mme de Coligny. J'ai lu avec plaisir les réflexions que vous faites sur les affaires publiques. Je voudrois que le Roi eût vu la lettre que vous m'écrivez. J'ai trouvé le livre des *Pensées ingénieuses*, du P. Bouhours, excellent ; mais sans vous il ne

le seroit pas tant de la moitié. Mme de Sévigné ne reviendra que l'été prochain. Je dînai hier chez M. de Lamoignon, avec Despréaux, Racine et deux fameux jésuites. On y parla des ouvrages anciens et modernes ; on opposa le seul Pascal à Cicéron, à Sénèqne et au divin Platon. La conversation eût été digne de vous. Pour moi, j'opposai *frà Paolo* à tous ces gens-là, et je n'en veux rien rabattre : bien des connoisseurs sont de mon sentiment.

---

1252. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A COULANGES.

Aux Rochers, le 8e janvier.

Quelle triste date auprès de la vôtre mon aimable cousin ! elle convient à une solitaire comme moi, et celle de Rome à celui dont l'étoile est errante et libertine, et qui

Promène son oisiveté
Aux deux bouts de la terre.

La jolie vie ! et que la fortune vous a traité doucement, comme vous dites, quoiqu'*elle vous ait fait querelle !* Toujours aimé, toujours estimé, toujours portant la joie et le plaisir avec vous, toujours favori et entêté de quelque ami d'importance, un duc, un prince, un pape (car j'y veux ajouter le saint-père pour la rareté); toujours en santé, jamais à charge à personne, point d'affaires, point d'ambition ; mais surtout quel avantage de ne point vieillir ! voilà le comble du bonheur. Vous vous doutez bien à peu près de certaines supputations de temps et d'années ; mais ce n'est que de loin, cela ne s'approche point de vous avec horreur, comme de quelques personnes que je connois ; c'est pour votre voisin que tout cela se fait, et vous n'avez pas même la frayeur

qu'on a ordinairement, quand on voit le feu dans son voisinage. Enfin, après y avoir bien pensé, je trouve que vous êtes le plus heureux homme du monde. Ce dernier voyage de Rome est à mon gré la plus agréable aventure qui vous pût arriver : avec un ambassadeur adorable, dans une belle et grande occasion, revoir cette belle maîtresse du monde, qu'on a toujours envie de revoir! J'aime fort les couplets que vous avez faits pour elle, on ne sauroit trop la célébrer; je suis assurée que ma fille les approuvera; ils sont bien faits, ils sont jolis, nous les chantons. Je suis ravie de tout ce que vous me mandez de Pauline, que vous avez vue en passant à Grignan; je n'ai jugé favorablement d'elle que sur vos louanges, et sur la lettre toute naturelle que vous avez écrite à Mme de Chaulnes, et qu'elle m'a envoyée. Ah! que j'aimerois à faire un voyage à Rome, comme vous me le proposez! mais ce seroit avec le visage et l'air que j'avois il y a bien des années, et non avec celui que j'ai présentement; il ne faut point remuer ses vieux os, surtout les femmes, à moins que d'être ambassadrice. Je crois que Mme de Coulanges, quoique jeune encore, est de ce sentiment; mais dans ma jeunesse j'eusse été transportée d'une pareille aventure; ce n'est point la même chose pour vous, tout vous sied bien; jouissez donc de votre privilége, et de la jalousie que vous donnez pour savoir à qui vous aura. Je ne m'amuserai point à raisonner avec vous sur les affaires présentes. Toutes les prospérités de M. le duc de Chaulnes m'ont causé une joie sensible; vous craignez justement ce qu'appréhendent ses amis, c'est qu'étant seul capable de remplir la place qu'il occupe avec tant de succès et de réputation, on ne l'y laisse trop longtemps. Cet appartement dans votre nouveau palais donne de nouvelles craintes; mais faisons mieux, n'avançons point nos chagrins : espérons plutôt que tout se tournera selon nos desirs, et que nous nous retrouverons tous à Paris.

J'ai été transportée de votre souvenir, de votre lettre, de vos chansons; écrivez-moi par les voies douces et commodes; je prends la liberté d'envoyer celle-ci par Madame l'ambassadrice; et je fais bien plus, mon cher cousin, car sous votre protection, je prends la liberté aussi d'embrasser avec une véritable tendresse, sans préjudice du respect, mon cher gouverneur de Bretagne et Monsieur l'ambassadeur : toutes ses grandes qualités ne me font point de peur; je suis assurée qu'il m'aime toujours; Dieu le conserve et le ramène! voilà mes souhaits pour la nouvelle année. Adieu, mon très-cher, je vous embrasse, aimez-moi toujours, je le veux, c'est ma folie, et de vous aimer plus que vous ne m'aimez; mais vous êtes trop aimable, il ne faut pas compter juste avec vous.

---

### 1253. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 8e janvier.

C'est entre vos mains, ma chère enfant, que mes lettres deviennent de l'or : quand elles sortent des miennes, je les trouve si grosses et si pleines de paroles, que je dis : « Ma fille n'aura pas le temps de lire tout cela; » mais vous ne me rassurez que trop, et je ne crois pas que je doive croire en conscience tout ce que vous m'en dites. Enfin prenez-y garde : de telles louanges et de telles approbations sont dangereuses; je vous assure au moins que je les aime mieux que celles de tout le reste du monde. Mais raccommodons-nous, il me semble que nous sommes un peu brouillées : j'ai dit que vous aviez lu superficiellement les *petites Lettres;* je m'en repens; elles sont belles et trop dignes de vous, pour avoir douté que vous ne les eussiez toutes lues avec application. Vous m'offensez aussi en croyant que je n'ai pas lu *les*

*Imaginaires;* c'est moi qui vous les prêtai; ah! qu'elles sont jolies et justes! je les ai lues et relues, ma chère enfant. Sur ces offenses mutuelles, nous pouvons nous embrasser: je ne vois rien qui nous empêche de nous aimer; n'est-ce pas l'avis de Monsieur le chevalier, puisqu'il est notre confident? Je suis en vérité ravie de sa meilleure santé; ce sentiment est bien plus fort que mes paroles. Mais revenons à la lecture: nous en faisons ici un grand usage; mon fils a une qualité très-commode, c'est qu'il est fort aise de relire deux fois, trois fois, ce qu'il a trouvé beau: il le goûte, il y entre davantage, il le sait par cœur, cela s'incorpore; il croit avoir fait ce qu'il lit ainsi pour la troisième fois. Il lit l'Abbadie avec transport, et admirant son esprit d'avoir fait une si belle chose. Dès que nous voyons un raisonnement bien conduit, bien conclu, bien juste, nous croyons vous le dérober de le lire sans vous: « Ah! que cet endroit charmeroit ma sœur, charmeroit ma fille! » Ainsi nous mêlons votre sentiment à tout ce qu'il y a de meilleur, et il en augmente le prix. Je vous plains de ne point aimer les histoires; Monsieur le chevalier les aime, et c'est un grand asile contre l'ennui; il y en a de si belles, on est si aise de se transporter un peu en d'autres siècles! cette diversité donne des connoissances et des lumières: c'est ce retranchement de livres qui vous jette dans les *Oraisons* du P. Cotton, et dans la disette de ne savoir plus que lire. Je voudrois que vous n'eussiez pas donné le dégoût de l'histoire à votre fils; c'est une chose très-nécessaire à un petit homme de sa profession. Il m'a écrit de *Keisersloutre*: mon Dieu, quel nom! Il ne me paroît pas encore assuré de venir à Paris, il me dit mille amitiés fort jolies, fort bien tournées, il me remercie des nouvelles que je lui mandois, il me conte tous les petits malheurs de son équipage. J'aime passionnément ce petit colonel.

Notre abbé Bigorre me prie fort de ne croire que lui

sur les nouvelles de Rome. C'est un déchaînement de dire que le saint-père est *espagnol*, et que l'ambassadeur est la dupe ; nous le verrons, cela ne se peut cacher : *cette aigle éployée* nous fera voir de quel côté elle prend son vol. Pour moi, je prendrois patience, si votre Avignon vous revenoit : quelle joie de marier Pauline avec ce beau nom ! Cependant il faut que le bien particulier cède au bien public.

J'ai envie de vous demander comme se porte la Trousse ; vous savez que Beaulieu n'a pu m'en instruire. En récompense, je vous dirai que Corbinelli est plus mystique que jamais, il est au delà de sainte Thérèse ; il a découvert que ma grand'mère étoit toute distillée, dans la cime de son âme, dans l'oraison : il m'a fait acheter un livre de Manaval, où mon fils ni moi n'entendons pas un mot. Enfin il est toujours tel que vous le connoissez : il ne m'écrit point, ce goût nous est passé ; je sais de ses nouvelles, et comme j'ai assez d'écritures, nous sommes convenus de ce silence, sans préjudice de notre amitié prescrite ; vous savez qu'on ne s'en peut dédire.

Pour les santés délicates, elles méritent qu'on y prenne confiance ; je vous avoue sincèrement qu'après les états où j'ai vu Mlle de Méri, je la crois immortelle ; et qu'ayant confiance à la sagesse et à l'application de Mme de la Fayette pour la conservation de sa personne, il me semble qu'elle sortira toujours de tous ses maux : Dieu le veuille ! c'est une aimable amie, et bien digne d'être aimée et estimée. Parlons de ma santé : c'est celle-là qui vous fait trembler ; Dieu me la donne jusqu'à présent d'une perfection qui me surprend moi-même, et qui me feroit peur si je m'observois autant que vous m'observez. J'étois avant-hier dans ces belles allées ; il y faisoit beau comme au mois de septembre ; je ne perds pas ces beaux jours. Quand le temps commence à changer, je demeure dans ma chambre : voilà sur quoi je ne suis

plus la même; car autrefois c'étoit un sot vœu de sortir tous les jours. Je crains le départ de Monsieur le chevalier et de M. de la Garde. Expliquez-moi un peu plus comme on a retranché à ce dernier sa pension; cesse-t-on de payer sans dire pourquoi? un pauvre homme, accoutumé à cette douceur, demeure-t-il à sec sans qu'on lui dise un mot? Je suis incommode; mais il y a des choses sur quoi il faut un peu d'explication. Notre bon Berbisy m'écrit des merveilles de vous et de vos grandeurs : un président et deux conseillers du parlement de Dijon ont été en Provence, ils ont été affligés de ne vous point voir; mais ils ont rapporté toutes vos louanges à notre bon président, qui vous est entièrement dévoué. Ma belle-fille est à Rennes pour quelques jours à la prise d'habit d'une parente; elle en est assez fâchée. Elle a porté sa toilette, pour faire comme les autres. Votre frère me prie de vous faire mille amitiés. Je viens d'écrire à Coulanges; il est entêté du prince de Turenne; Monsieur le chevalier, ne vous fâchez point : c'est pour dégrader ce nom, que je ne dis pas M. de Turenne tout court. J'embrasse chèrement ma très-aimable Comtesse.

---

1254. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce mercredi 11e janvier.

Quelles étrennes, bon Dieu! quels souhaits! en fut-il jamais de plus propres à me charmer, moi qui en connois les tons, et qui vois le cœur dont ils partent? Je m'en vais vous dire un sentiment que je trouve en moi; s'il pouvoit payer le vôtre, j'en serois fort aise, car je n'ai point d'autre monnoie : au lieu de ces craintes si aimables que vous donnent toutes ces morts qui volent sans cesse autour de vous, et qui vous font penser à d'autres,

je vous présente la véritable consolation et même la joie que me donne souvent l'avance d'années que j'ai sur vous : vous savez que je ne suis pas insensible à la tristesse de cet état; mais je le suis encore moins à la pensée que les premiers vont devant, et que vraisemblablement et naturellement je garderai mon rang avec ma chère fille : je ne puis vous représenter la véritable douceur de cette confiance. Que n'ai-je pas souffert aussi dans les temps où votre mauvaise santé me faisoit craindre un dérangement? ce temps a été rigoureux : ah! n'en parlons point, *ne parlons point de cela;* vous vous portez bien, Dieu merci; toutes choses ont repris leur place naturelle : *Dieu vous conserve!* je pense que vous entendez mon ton aussi, et que vous me connoissez.

Je viens à Monsieur le chevalier : je n'ai point de peine à croire que le climat de Provence lui soit meilleur l'hiver que celui de Paris. Tous ceux qui, comme des hirondelles, viennent chercher votre soleil, en sont de bons témoins. Mais en me réjouissant de ce qu'il sent cette différence, je m'afflige qu'il ait perdu mille écus de rente : et par où, et comment son régiment lui valoit-il cela? il le vendra donc au marquis? mais l'argent qu'il en recevra, en lui payant des dettes, ne diminuera-t-il pas aussi des intérêts? Faites-moi ce calcul qui m'inquiète : je ne saurois imaginer M. le chevalier de Grignan à Paris sans son petit équipage, si honnête, si bien troussé; je ne le verrai point à pied, ni mendier des places pour Versailles; cela ne peut point entrer dans ma tête; cet article est *interloqué :* ah! que ce mot de chicane est joliment placé! Je ne m'en tiens pas non plus à vos soixante-quatre personnes sans les gardes : vous me trompez, ce n'est point là votre dernier mot; il me faut une démonstration de mathématique.

Pour Pauline, je crois que vous ne balancez pas entre le parti d'en faire quelque chose de bon ou quelque

chose de mauvais. La supériorité de votre esprit sur le sien vous fera suivre facilement la bonne route; tout vous convie d'en faire votre devoir : et l'honneur, et la conscience, et le pouvoir que vous avez en main. Quand je pense comme elle s'est corrigée en peu de temps pour vous plaire, comme elle est devenue jolie, cela vous rendra coupable de tout le bien qu'elle ne fera pas.

Pour vos lectures, ma chère enfant, vous avez trop à parler, à raisonner, pour trouver le temps de lire. Nous sommes ici dans un plus grand repos, et nous en profitons. Je relis même avec mon fils de certaines choses que j'avois lues en courant à Paris, et qui me paroissent toutes nouvelles. Nous relisons aussi, à travers nos grandes lectures, des rogatons que nous trouvons sous notre main, par exemple toutes les belles oraisons funèbres de Monsieur de Meaux, de M. l'abbé Fléchier, de M. Mascaron, du Bourdaloue : nous repleurons M. de Turenne, Mme de Montausier, Monsieur le Prince, feu Madame, la reine d'Angleterre; nous admirons ce portrait de Cromwell : ce sont des chefs-d'œuvre d'éloquence qui charment l'esprit. Il ne faut point dire : « Oh! cela est vieux: » non, cela n'est point vieux, cela est divin. Pauline en seroit instruite et ravie; mais tout cela n'est bon qu'aux Rochers. Je ne sais quel livre conseiller à Pauline. Davila est beau en italien : nous l'avons lu; Guichardin est bien long; j'aimerois assez les anecdoctes de Médicis, qui en sont un abrégé; mais ce n'est pas de l'italien; on n'ose plus nommer Bentivoglio. Qu'elle s'en tienne à sa poésie; ma fille, je n'aime point la prose; le Tasse, l'*Aminte*, le *Pastor fido*, la *Philli di Sciro;* je n'ose dire l'Arioste, il y a des endroits fâcheux; et du reste, qu'elle lise l'histoire; qu'elle entre dans ce goût, qui peut si longtemps consoler son oisiveté : il est à craindre qu'en retranchant cette lecture, on ne trouve plus rien à lire. Qu'elle commence par la *Vie du*

*grand Théodose*, et qu'elle me mande comme elle s'en portera. Voilà, mon enfant, bien des bagatelles : il y a des jours qu'on destine à causer, sans préjudice des choses sérieuses, où l'on prend toujours un très-sensible intérêt. Adieu, ma très-aimable : nous vous souhaitons toute sorte de bonheur cette année, et *quanto va*.

---

### 1255. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce dimanche 15e janvier.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Vous avez raison, je ne puis m'accoutumer à la date de cette année ; cependant la voilà déjà bien commencée ; et vous verrez que de quelque manière que nous la passions, elle sera, comme vous dites, bientôt passée, et nous trouverons bientôt le fond de notre sac de mille francs.

Vraiment, vous me gâtez bien, et mes amies de Paris aussi : à peine le soleil remonte du saut d'une puce, que vous me demandez de votre côté quand vous m'attendrez à Grignan ; et elles me prient de leur fixer dès à cette heure le temps de mon départ, afin d'avancer leur joie. Je suis trop flattée de ces empressements, et surtout des vôtres, qui ne souffrent point de comparaison. Je vous dirai donc, ma chère Comtesse, avec sincérité, que d'ici au mois de septembre, je ne puis recevoir aucune pensée de sortir de ce pays ; c'est le temps que j'envoie mes petites voitures à Paris, dont il n'y a eu encore qu'une très-petite partie. C'est le temps que l'abbé Charrier traite de mes lods et ventes, qui est une affaire de dix mille francs : nous en parlerons une autre fois ; mais contentons-nous de chasser toute espérance

de faire un pas avant le temps que je vous ai dit. Du reste, ma chère enfant, je ne vous dis point que vous êtes mon but, ma perspective; vous le savez bien, et que vous êtes d'une manière dans mon cœur, que je craindrois fort que M. Nicole ne trouvât beaucoup à y circoncire; mais enfin telle est ma disposition. Vous me dites la plus tendre chose du monde, en souhaitant de ne point voir la fin des heureuses années que vous me souhaitez. Nous sommes bien loin de nous rencontrer dans nos souhaits; car je vous ai mandé une vérité qui est bien juste et bien à sa place, et que Dieu sans doute voudra bien exaucer, c'est de suivre l'ordre tout naturel de la sainte Providence : c'est ce qui me console de tout le chemin laborieux de la vieillesse; et ce sentiment est raisonnable, et le vôtre trop extraordinaire et trop aimable.

Je vous plaindrai quand vous n'aurez plus M. de la Garde et Monsieur le chevalier: c'est une très-parfaitement bonne compagnie; mais ils ont leurs raisons, et celle de faire ressusciter une pension à un homme qui n'est point mort, me paroît tout à fait importante. Vous aurez votre enfant, qui tiendra joliment sa place à Grignan; il doit y être le bien reçu par bien des raisons, et vous l'embrasserez aussi de bon cœur. Il m'écrit encore une jolie lettre pour me souhaiter une heureuse année, et me conjure de l'aimer toujours. Il me paroît désolé à Kaiserslautre; il dit que rien ne l'empêche de venir à Paris, mais qu'il attend les ordres de Provence; que c'est ce ressort qui le fait agir. Je trouve que vous le faites bien languir : sa lettre est du 2e : je le croyois à Paris ; faites-l'y donc venir, et qu'après une apparition, il coure vous embrasser. Ce petit homme me paroît en état que si vous trouviez un bon parti, Sa Majesté lui accorderoit aisément la survivance de votre très-belle charge. Vous trouvez que son caractère et celui de

Pauline ne se ressemblent nullement; il faut pourtant que certaines qualités du cœur soient chez l'un et chez l'autre ; pour l'humeur, c'est une autre affaire. Je suis ravie que ses sentiments soient à votre fantaisie : je lui souhaiterois un peu plus de penchant pour les sciences, pour la lecture ; cela peut venir. Pour Pauline, cette dévoreuse de livres, j'aime mieux qu'elle en avale de mauvais que de ne point aimer à lire; les romans, les comédies, les Voiture, les Sarrasin, tout cela est bientôt épuisé : a-t-elle tâté de Lucien? est-elle à portée des *petites Lettres?* après il faut l'histoire; si on a besoin de lui pincer le nez pour lui faire avaler, je la plains. Pour les beaux livres de dévotion, si elle ne les aime pas, tant pis pour elle; car nous ne savons que trop que même sans dévotion, on les trouve charmants. A l'égard de la morale, comme elle n'en feroit pas un si bon usage que vous, je ne voudrois point du tout qu'elle mît son petit nez, ni dans Montaigne, ni dans Charron, ni dans les autres de cette sorte; il est bien matin pour elle. La vraie morale de son âge, c'est celle qu'on apprend dans les bonnes conversations, dans les fables, dans les histoires par les exemples; je crois que c'est assez. Si vous lui donnez un peu de votre temps pour causer avec elle, c'est assurément ce qui seroit le plus utile : je ne sais si tout ce que je dis vaut la peine que vous le lisiez; je suis bien loin d'abonder dans mon sens.

Vous me demandez si je suis toujours une petite dévote qui ne vaut guère : oui, justement, ma chère enfant, voilà ce que je suis toujours, et pas davantage, à mon grand regret. Oh ! tout ce que j'ai de bon, c'est que je sais bien ma religion, et de quoi il est question; je ne prendrai point le faux pour le vrai; je sais ce qui est bon et ce qui n'en a que l'apparence ; j'espère ne m'y point méprendre, et que Dieu m'ayant déjà donné de bons sentiments, il m'en donnera encore : les grâces

passées me garantissent en quelque sorte celles qui viendront, en sorte que je vis dans la confiance, mêlée pourtant de beaucoup de crainte. Mais je vous gronde, ma chère Comtesse, de trouver notre Corbinelli le *mystique du diable*; votre frère en pâme de rire; je le gronde comme vous. Comment, *mystique du diable?* un homme qui ne songe qu'à détruire son empire; qui ne cesse d'avoir commerce avec les ennemis du diable, qui sont les saints et les saintes de l'Église! un homme qui ne compte pour rien son chien de corps; qui souffre la pauvreté *chrétiennement* (vous direz *philosophiquement*); qui ne cesse de célébrer les perfections et l'existence de Dieu; qui ne juge jamais son prochain, qui l'excuse toujours; qui passe sa vie dans la charité et le service du prochain; qui ne cherche point les délices ni les plaisirs; qui est entièrement soumis à la volonté de Dieu! Et vous appelez cela le *mystique du diable!* Vous ne sauriez nier que ce ne soit là le portrait de notre pauvre ami: cependant il y a dans ce mot un air de plaisanterie, qui fait rire d'abord, et qui pourroit surprendre les simples. Mais je résiste, comme vous voyez, et je soutiens le fidèle admirateur de sainte Thérèse, de ma grand'mère, et du bienheureux Jean de la Croix.

A propos de Corbinelli, il m'écrivit l'autre jour un fort joli billet; il me rendoit compte d'une conversation et d'un dîner chez M. de Lamoignon: les acteurs étoient les maîtres du logis, Monsieur de Troyes, Monsieur de Toulon, le P. Bourdaloue, son compagnon, Despréaux et Corbinelli. On parla des ouvrages des anciens et des modernes; Despréaux soutint les anciens, à la réserve d'un seul moderne, qui surpassoit à son goût et les vieux et les nouveaux. Le compagnon du Bourdaloue qui faisoit l'entendu, et qui s'étoit attaché à Despréaux et à Corbinelli, lui demanda quel était donc ce livre si distingué dans son esprit? Il ne voulut pas le nommer,

Corbinelli lui dit : « Monsieur, je vous conjure de me le dire, afin que je le lise toute la nuit. » Despréaux lui répondit en riant : « Ah ! Monsieur, vous l'avez lu plus d'une fois, j'en suis assuré. » Le jésuite reprend, et presse Despréaux de nommer cet auteur si merveilleux, avec un air dédaigneux, un *cotal riso amaro*. Despréaux lui dit : « Mon Père, ne me pressez point. » Le Père continue. Enfin Despréaux le prend par le bras, et le serrant bien fort lui dit : « Mon Père, vous le voulez : eh bien ! c'est Pascal, morbleu ! — Pascal, dit le Père tout rouge, tout étonné, Pascal est beau autant que le faux peut l'être. — Le faux, dit Despréaux, le faux ! sachez qu'il est aussi vrai qu'il est inimitable ; on vient de le traduire en trois langues. » Le Père répond : « Il n'en est pas plus vrai. » Despréaux s'échauffe, et criant comme un fou : « Quoi ? mon Père, direz-vous qu'un des vôtres n'ait pas fait imprimer dans un de ses livres, qu'un chrétien n'est pas obligé d'aimer Dieu ? Osez-vous dire que cela est faux ? — Monsieur, dit le Père en fureur, il faut distinguer. — Distinguer, dit Despréaux, distinguer, morbleu ! distinguer, distinguer si nous sommes obligés d'aimer Dieu ! » et prenant Corbinelli par le bras, s'enfuit au bout de la chambre : puis revenant, et courant comme un forcené, il ne voulut jamais se rapprocher du Père, s'en alla rejoindre la compagnie, qui étoit demeurée dans la salle où l'on mange : ici finit l'histoire, le rideau tombe. Corbinelli me promet le reste dans une conversation ; mais moi, qui suis persuadée que vous trouverez cette scène aussi plaisante que je l'ai trouvée, je vous l'écris, et je crois que si vous la lisez avec vos bons tons, vous la trouverez assez bonne.

Ma fille, je vous gronde d'être un seul moment en peine de moi quand vous ne recevez pas mes lettres : vous oubliez les manières de la poste ; il faut s'y accou-

tumer; et quand je serois malade, ce que je ne suis point du tout, je ne vous en écrirois pas moins quelques lignes, ou mon fils ou quelqu'un: enfin vous auriez de mes nouvelles, mais nous n'en sommes pas là.

On me mande que plusieurs duchesses et grandes dames ont été enragées, étant à Versailles, de n'être pas du souper des Rois : voilà ce qui s'appelle des afflictions. Vous savez mieux que moi les autres nouvelles. J'ai envoyé le billet du Bigorre à Guébriac, qui vous rend mille grâces: il est fort satisfait de votre *Cour d'amour*. Je trouve Pauline bien suffisante de savoir les échecs; si elle savoit combien ce jeu est au-dessus de ma portée, je craindrois son mépris. Ah! oui, je m'en souviens, je n'oublierai jamais ce voyage; hélas! est-il possible qu'il y ait vingt et un ans? Je ne le comprends pas, il me semble que ce fut l'année passée; mais je juge par le peu que m'a duré ce temps, ce que me paroîtront les années qui viendront encore.

DE CHARLES DE SÉVIGNÉ.

Je suis fort de votre avis, ma belle petite sœur, sur le *mystique du diable;* j'ai été frappé de cette façon de parler, je tournois tout autour de cette pensée, et tout ce que je disois ne me contentoit point. Je vous remercie de m'avoir appris à expliquer, en si peu de mots et si juste, ce que j'avois depuis longtemps dans l'esprit. Mais ce que j'admire le plus dans ce *mystique*, c'est que sa tranquillité dans cet état est un effet de sa dévotion: il feroit scrupule d'en sortir, parce qu'il est dans l'ordre de la Providence, et qu'il y auroit de l'impiété à un simple mortel de prétendre aller contre ce qu'elle a résolu. Sur cela, ne croyez point qu'il aille jamais à la messe, la délicatesse de sa conscience en seroit blessée. Puisque vous avez enfin permis à Pauline de lire les

*Métamorphoses*, je vous conseille de n'être plus en peine au sujet des mauvais livres qu'on pourroit lui fournir. Toutes les jolies histoires ne sont-elles point de son goût ? il y a mille petits ouvrages qui divertissent et qui ornent parfaitement l'esprit. Ne liroit-elle pas avec plaisir de certains endroits de l'histoire romaine ? a-t-elle lu l'*Histoire du Triumvirat ?* les Constantins et les Théodoses sont-ils épuisés ? Ah ! que je plaindrai son esprit vif et agissant, si vous ne lui donnez de quoi s'exercer ! Comme elle a, ainsi que son oncle, la grossièreté de ne pouvoir mordre aux subtilités de la métaphysique, je l'en plains ; mais ne vous attendez pas que je l'en blâme, ni que je l'en méprise : j'ai des raisons pour ne pas le faire. Adieu, ma très-aimable petite sœur.

---

1256. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 18e janvier.

Vous craignez trop pour une santé qui n'a jamais été si parfaite qu'elle est ; mais c'est cela même qui vous fait peur et qui vous fait trouver plus de sûreté dans la délicatesse des autres. Ma pauvre enfant, nous sommes tous mortels ; mais j'admirois l'autre jour avec quelle vérité vous me disiez que ce n'étoit jamais par rapport à vous que vous craigniez cette mort, où nous sommes tous condamnés, que vous ne vous reveniez point dans l'esprit : cela est si extraordinaire, qu'après vous avoir admirée, je crains cette inapplication à vous, et vous conjure de songer à votre conservation, en faveur de ceux qui sont ravis d'avoir tant d'avance sur vous, parce que vous ne sauriez jamais les atteindre : ma pensée est plus juste et plus naturelle que la vôtre.

Seroit-il possible que vous ne trouvassiez point de

marchands pour cette compagnie? ce seroit un grand embarras pour vous, pour Monsieur le chevalier, et une grande marque de l'extrême misère. M. de Pompone m'écrivit, comme un bon ami, au commencement de cette année; il me mandoit qu'il ne doutoit quasi point que je ne passasse ici l'hiver, les raisons pour y demeurer n'ayant jamais été plus fortes. Cependant il y a des bornes à tout, et j'en voudrois bien voir au soin que vous êtes obligée de prendre de *vos coqs d'Inde:* c'est grand dommage d'être si bons pour être ailleurs, et d'être obligés d'être là : avouons donc que ce temps-ci est fâcheux. J'ai bien envie que vous ayez votre enfant; vous l'avez laissé languir trop longtemps dans ce diantre de lieu si difficile à écrire: qu'il vienne droit à vous; il s'en retournera avec Monsieur le chevalier. Quand je voyois ce dernier disposer de lui cet hiver comme un autre homme, prendre des temps et des mesures pour partir, j'admirois qu'il eût oublié ce que c'est pour lui que l'hiver, et je me doutois qu'il ne seroit pas longtemps sans s'apercevoir qu'il avoit compté sans consulter la goutte. Il me fait une pitié que je me garderai bien de lui dire. Je comprends que les devoirs d'une maîtresse de maison vous détournent quelquefois de la qualité de sa garde; mais il faut remplir ses devoirs de tous côtés: c'est ce que vous faites fort bien. Je vous trouve fort heureuse d'avoir M. de la Garde; vous lui contez bien des choses que vous ne sauriez dire qu'à lui: c'est une grande douceur. Je le conjure de croire que les seules erreurs où vous m'aviez laissée, m'ont fait murmurer injustement: c'est un mérite que j'aime et que je révère il y a longtemps. Je voudrois bien que par hasard vous eussiez gardé la lettre que je vous écrivois sur cette députation, et où j'apostrophois M. de Grignan pour me soutenir: je vous prierois de lui montrer cet enthousiasme. Je disois vrai cependant, et j'admire que vous

puissiez trouver que si vous étiez à la place du Roi, vous voudriez ôter cette nomination au gouverneur de Bretagne. Vous voyez pourtant que depuis Charles VIII aucun roi n'y avoit pensé; et sans un ennemi qui se veut distinguer par cette offense, on ne songeoit point à venir demander au Roi le nom de celui que toute la Bretagne destine en pleins états pour venir rendre ses hommages à Sa Majesté. Est-ce une chose bien naturelle qu'un gouverneur dans sa province ne choisisse point les députés? les autres gouverneurs, de Languedoc et d'ailleurs, en usent-ils ainsi? Pourquoi faire cette distinction à l'égard de la Bretagne, toujours toute libre, toute conservée dans ses prérogatives, aussi considérable par sa grandeur que par sa situation? Enfin notre grande héritière ne méritoit-elle pas bien que son contrat de mariage fût fidèlement exécuté? Pour moi, je ne vois pas le tort que faisoit au service du Roi cette conduite, pareille à celle des autres provinces : si j'étois à la place de Sa Majesté, j'aimerois mieux que l'on fît comme on a toujours fait, et que le gouverneur choisît en Bretagne un Breton pour venir faire les compliments de sa province. Mais M. de Grignan m'abandonne, et vous, ma fille; c'est en vérité ce que je n'eusse jamais cru, vous qui êtes en place de sentir ces dérangements : je croyois que vous feriez comme MM. de la Rochefoucauld, etc. Mais on étrangle mon affaire, on ne la regarde pas, on me juge sans miséricorde, on m'ôte mon principal juge; je vais m'inscrire en faux contre l'arrêt du parlement de Toulouse; voilà comme disoit la Bury : oh! je vais m'en venger tout à l'heure. Voici le fait : il y a une personne qui a beaucoup d'esprit assurément; mais elle l'a si délicat et si dégoûté, qu'elle ne peut lire que cinq ou six ouvrages sublimes, exquis et d'un goût distingué; elle ne peut pas souffrir tous les livres d'histoire : grand retranchement, et qui fait la subsistance de tout le

monde ; elle a encore un malheur, c'est qu'elle ne peut pas relire deux fois ces livres choisis qu'elle estime uniquement. Cette personne dit qu'on l'outrage, quand on dit qu'elle n'aime point à lire : autre procès à juger. Mais à propos de livres, ma chère Pauline, j'ai trouvé votre fait : c'est la vie du pape Sixte-Quint en italien ; je l'ai lue avec bien du plaisir : voilà ce qui m'est revenu dans l'esprit. N'est-il pas vrai, ma fille, que ce livre la divertira ? Mon Dieu ! que je crois cette petite personne jolie et plaisante ! que j'ai d'envie de la voir !

Nous avons depuis quinze jours un vent de tempête qui nous désole ; je ne me promène point ; et le jour que je vis périr dans ce nuage épais le soleil qui avoit brillé tout le jour, pouvois-je mieux faire pour votre service que de m'enfuir comme je fis ? Vous êtes une ingrate, si par reconnoissance vous ne conservez votre santé. Voilà un remerciement de mon abbé Charrier : s'il n'avoit voulu vous écrire que comme à moi, vous aimeriez ses lettres naïves et naturelles ; mais votre esprit sublime l'a embarrassé dans *un soleil*, dans *un atome :* ne laissez pas d'y répondre, payez pour moi, et assurez-le que *votre soleil* aura toujours beaucoup de considération pour *son atome ;* que vous verrez toujours en lui le fils de son père, et un homme à qui votre mère est fort obligée.

Votre frère ne voit de vos lettres que les endroits que je veux bien lui montrer : je n'ai qu'à lui dire : « Il n'y a rien qui puisse vous divertir ; » il n'y pense plus. Sa femme est encore à Rennes, prisonnière à cause des grandes eaux ; elle en est au désespoir. Nous ne comparons point notre soleil au vôtre, nous savons notre degré, et que vos jours ne sont ni si longs, ni si courts que les nôtres. Adieu, ma chère belle : il me semble que vous savez, que vous sentez combien je vous aime, et que je ne dois point vous le dire : cependant on ne peut quelquefois s'en empêcher.

1257. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 22e janvier.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Mon Dieu, que votre état est violent! qu'il est pressant! et que j'y entre tout entière avec une véritable douleur! Mais, ma fille, que les souhaits sont foibles et fades, dans de pareilles occasions! et qu'il est inutile de vous dire que si j'avois encore, comme j'ai eu, quelque somme portative qui dépendît de moi, elle seroit bientôt à vous! Je me trouve en petit volume accablée et menacée de mes petits créanciers, et je ne sais même si je pourrai les contenter, comme je l'espérois; car je me trouve suffoquée par l'obligation de payer tout à l'heure cinq mille francs de lods et ventes des terres de Mme d'Acigné que j'ai achetées, pour n'en pas payer dix si j'attendois encore deux ans. Ainsi me voilà, mais ce n'est que pour vous dire la douleur que me donne mon extrême impossibilité. Votre frère m'a paru sensible à votre peine, et je suis sûre qu'il feroit mieux son devoir que vos riches P., si le temps étoit comme autrefois, c'est-à-dire qu'on trouvât à emprunter. Il veut vous parler lui-même, et vous dire comme il pense sur ce qui vous regarde. Je lui ai fait voir aussi l'embarras où se trouve assurément votre jeune colonel; il m'en avoit parlé le premier il y a quelque temps, plaignant et regrettant, tout comme nous, que Monsieur le chevalier ne conduisît point ses premières années : rien n'eût été si bon qu'un tel maître. Enfin, ma très-chère, il n'y a que Dieu qui puisse arrêter une si grande quantité de choses fâcheuses dans les bornes de la résignation où vous me paroissez. Pour revenir à mon fils, il étoit en

peine de voir un jeune enfant de dix-sept à dix-huit ans à la tête d'une si grosse troupe. Il se souvient assez du temps passé pour savoir que c'est une affaire à cet âge que de commander d'anciens officiers ; et ce n'en eût pas été une, s'il avoit eu son oncle pour l'établir : cet endroit est très-fâcheux et très-délicat. Ne pourriez-vous point lui donner quelque bonne tête pour le conseiller un peu ? car enfin il est seul, et ne peut pas savoir, à son âge, un métier qui demande de l'expérience plus que tout autre. Je vous ai exhortée à faire venir le marquis droit à Grignan : que fera-t-il d'un carnaval à Paris et à Versailles, où l'on voudra le mettre de tout ? vous imaginez-vous qu'il se démêle bien et de sa cour, et de tous les devoirs qu'il sera obligé de rendre ? Je lui fais tort peut-être ; mais il est bien jeune et bien peu accoutumé à cette sorte de manége : enfin je le trouve accablé de bien des choses plus fortes que lui. Je donne la plume à mon fils, et puis je reprendrai.

DE CHARLES DE SÉVIGNÉ.

Voici l'oncle maternel, ma très-chère petite sœur, qui vous écrit lui-même, et qui vous assure avec toute sorte de sincérité, que s'il avoit le bien qu'il devroit avoir, c'est-à-dire si les terres étoient du bien, et n'étoient pas purement des chansons, des illusions, etc., vous verriez par des marques essentielles combien je m'intéresse à ce qui vous touche ; mais, ma très-belle, je ne suis entouré que de gens que je puis faire mettre en prison, qui m'en prient tous les jours, qui sont logés dans les lieux qui m'appartiennent, qui prient Dieu pour moi, à ce qu'ils disent, et qui m'assurent en même temps que pour de l'argent je n'y dois pas songer : voilà mon état. Cependant, si par quelque aventure fort possible, il m'arrivoit un remboursement d'une certaine

somme dont on me parle, soyez persuadée que j'en ferois un usage qui seroit capable de réveiller les oncles paternels, qui au milieu de quarante et cinquante mille livres de rente, vous voient gémir sans faire autre chose que prier Dieu pour vous, comme mes fermiers prient Dieu pour moi. Eh, mon Dieu! que ne négligent-ils un peu des bâtiments qu'ils quitteront plus tôt qu'ils ne pensent, et que ne songent-ils à aider le seul soutien de leur maison dans l'avenir? Si je parlois davantage sur ce sujet, je serois en colère; je le quitte donc pour vous dire que votre enfant me paroît bien jeune, bien neuf, bien peu fait pour soutenir un aussi grand fardeau que celui dont il est chargé : un régiment de douze compagnies à dix-huit ans. Sera-t-il doux? on lui passera la plume par le bec. Sera-t-il rigoureux et hautain? mais qu'il prenne garde d'avoir raison invinciblement; car d'user d'autorité et d'avoir tort, fait retomber dans de grandes humiliations. S'il est obligé de faire quelque action de rigueur, c'est une grande extrémité; s'il évite cette extrémité, les conséquences en sont dangereuses, surtout avec des *moustaches* et des *chamois*. Enfin je le plains; il est avancé de trop bonne heure, et cet avancement fait son malheur : il falloit, ou que Monsieur le chevalier pût garder encore son régiment, ou que la Providence eût permis qu'il fût en état de servir, et de veiller par conséquent à la conduite de ce joli enfant; tous ces monstres, tous ces *dragons* disparoissoient dès lors, et ce n'étoient plus que des lis et des roses. Je souhaite, ma très-belle, qu'il vous arrive bientôt quelque sujet de joie que je puisse partager avec vous, comme je partage vos peines dans ce moment. Je ne perdrai, je vous assure, nulle occasion de les adoucir, s'il m'est possible; et j'y mettrai plus d'empressement que d'autres n'y mettent de froideur, et peut-être de répugnance.

Je trouve que mon fils dit bien. Cette place, qui a fait le sujet de notre joie, vous jette dans de grands embarras pour la soutenir. Mais, ma très-chère, songez, car il y a des temps que l'on ne sauroit rien ménager, que Bourbilly est à vous : c'est un petit morceau qu'il étoit bon de garder pour la soif ; mais vous ne sauriez être plus altérée que vous l'êtes présentement. Avez-vous ménagé le bon président de Berbisy ? écrivez-lui : peut-être qu'il vous fera trouver de l'argent sur cette hypothèque : mes signatures ne vous manqueront pas. Voilà tout ce que je puis vous dire, et la seule vue que je suis en état de vous donner. Vous avez beau me parler de votre santé, il est impossible que vous dormiez avec tous ces *dragons* et que votre sang ne se mette en colère et ne fasse des ravages cruels : j'en suis tout à fait en peine, et je plains aussi Monsieur le chevalier ; quel état, et quel *surtout* que ce rhumatisme ! M. de Grignan me paroît la grande santé. Il est vrai que je croyois M. de la Garde chez lui, occupé de ses ouvriers ; comment aurois-je pu deviner son état ? à moins que de le dire, cela ne s'imagine point. C'est cependant à cette circonstance que vous devez la douceur et la consolation de votre société : quoique vous soyez tous tristes, c'est un soulagement que de l'être ensemble. Je voudrois que vous pussiez savoir combien je sens, quoiqu'à deux cents lieues de vous, toutes vos peines. Mais qu'on écrit ridiculement, quand on est si loin ! Je vous mande souvent des folies par le plaisir de causer avec vous, et je ne devine point que vous êtes entourée et accablée de mille sujets de tristesse ; j'en suis véritablement honteuse. Mme de la Fayette me parle de vous et de Monsieur le chevalier dans tous ses billets ; elle ne se porte

point bien, elle me prie de vous dire ses maux, et qu'elle n'a pas laissé d'être ravie du régiment de votre enfant : sa petite belle-fille a été approuvée à Versailles, même de Sa Majesté ; elle ne se mêle plus de rien, elle sent la douceur et le soulagement de cette nouvelle famille.

Si vous aviez vu la réponse de Monsieur d'Aix, vous la trouveriez bien sérieuse, et d'un style qui ne lui ressemble point du tout, ni à la lettre que je lui avois écrite. La destinée de cet homme qui voulut mourir opiniâtrément au pied d'un arbre, est affreuse ; c'est du désespoir : il étoit arrêté là comme par un pacte ; votre récit ne me fit point crier, il m'étonna, et me toucha d'une manière convenable au sujet. Vous êtes bien cruelle de vous souvenir de Montfermeil : c'est sans contredit le plus ridicule endroit de ma vie ; n'en avez-vous point quelque autre dans l'imagination? chassez celui-là, je vous prie ; c'étoit un sort qu'on avoit jeté sur moi. Adieu, ma très-chère et très-aimable : je suis toute triste de vous ; eh! le moyen d'être autrement? deux ans sans le revenu de votre charge, et tout ce que vous avez à soutenir, et vos arrérages, et Paris, et enfin tout. Ce grand édifice valoit bien la peine d'être entretenu, plutôt que d'en faire de nouveaux. Mandez-moi quand vous aurez trouvé un marchand pour votre compagnie. Vous dites que vous ne savez point de nouvelles : la marquise d'Uxelles n'écrit-elle pas toujours à M. de la Garde?

---

1258. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 25e janvier.

Que je vous plains, mon enfant, de lire de si mauvaises choses! Je vous plaindrois encore plus, si vous les *reteniez ;* il seroit beau que vous fissiez comme à

Sainte-Marie. J'ai su que les deux juments de M. de Sévigné avoient couru les champs : cela nous avertit qu'il ne faut point laisser de jeunes personnes la bride sur le cou; sœur Pauline, voilà votre fait. J'ai appris que le soleil se coucha dans un furieux nuage le 24e de décembre (chose étrange !), et que le brouillard fut fort épais : cela nous avertit, mes sœurs, qu'il ne faut point se promener en cette saison. Voilà ce qui me revient dans l'esprit de cette belle lecture, et toute la morale qu'on en peut tirer.

Je trouve qu'il y a de l'aveuglement à votre goût; le mien est plus juste, quand j'aime votre style : on peut dire, sans vous louer fadement, qu'il est parfaitement bon, et que personne ne sauroit mieux écrire : je m'y connois, et n'en dis pas davantage, à cause de vos menaces. Vous m'avez jeté fort à propos vos vers à la tête, pour m'amuser et m'empêcher de voir la petitesse de votre lettre. Je trouve ces vers fort jolis, fort galants, sur un sujet nouveau : mon fils est tout à fait de cet avis; nous en enverrons une copie à notre ami Guébriac, qui en sera charmé; il l'a été de votre *Cour d'amour*. Encore un mot de nos lectures : nous lûmes hier le onzième livre du premier tome de la *Perpétuité de la Foi* de M. Arnauld. Il répond à quelques injures et accusations du ministre Claude : bon Dieu! quelle justesse de raisonnement! quelle harmonie! comme cela étrangle son homme à tout moment! nous pensions à vous, trouvant que vous seriez transportée, que ce livre étoit digne de vous, et ce fut son éloge.

Je vous mandai la dernière fois la vue que j'avois pour vous tirer de l'oppression où vous êtes; c'est une pensée qui doit vous être naturelle, et dont vous ferez l'usage que vous trouverez à propos : vous savez si je me ferai prier, quand vous aurez besoin de ma signature. Notre marquis doit être à Paris du dimanche 22e.

On me mande qu'il sera surpris de trouver en arrivant un ordre de Provence pour vous aller trouver; mais j'ai assez bonne opinion de lui, pour croire qu'il sera fort aise de vous aller voir; et quand cela ne seroit pas tout à fait, et que dix-huit ans lui donneroient quelque regret à carême-prenant, je ne laisserois point par cette même raison de dix-huit ans de trouver fort à propos qu'il aille un peu instruire sa belle jeunesse dans le milieu de sa famille : il est dans une place où il n'est plus permis d'être enfant, et je me défie qu'il ne se mêle encore un peu de cette qualité avec celle de colonel. Il n'est pas *cuit*, comme dit Mme de la Fayette : encore un petit bouillon au coin de votre feu lui fera tous les biens du monde; et si Dieu veut qu'il retourne à Paris avec Monsieur le chevalier, ce sera un très-grand bonheur pour lui : ne le pensez-vous pas de même? Vous aurez une extrême joie d'embrasser cet enfant, et vous aurez raison. Vous ne m'avez rien dit de la santé de Monsieur le chevalier; c'est peut-être bon signe. Je veux me réjouir avec lui de ce qu'après neuf filles, M. de Beauvilliers a eu l'esprit de faire enfin un garçon; il a suivi le conseil que vous donniez à Guitaut; s'il se fût dépité, et qu'il eût changé de cartes, il n'auroit pas eu un héritier : que cette folie est plaisante! Il nous en vint hier au soir une autre de vous, qui fit rire mon fils de tout son cœur. Ce fut quand on dit un moment que M. d'Ormesson seroit chancelier; vous lui dites : « Mon frère, je veux que ma mère l'épouse; elle sera la chancelière *Seguier;* nous irons à *Chaville.* » On ne sauroit expliquer cette folie, mais elle fait rire à pâmer. Cet endroit fera un bel effet dans les *retenues* de vos lectures : je vous défie de le dire, et d'en tirer aucun profit pour la *communauté*. Je reviens à M. de Beauvilliers : si vous ou Monsieur le chevalier avez encore à lui écrire, il me semble qu'un compliment que vous au-

riez reçu de Bretagne, et qui lui témoigneroit ma joie, seroit un chemin bien naturel, et le plus court, selon les supputations que nous faisons quelquefois. Adieu, ma chère belle : Dieu conduise cette lettre, et qu'elle arrive dans un temps où votre cœur soit un peu à son aise! Il a neigé extrêmement depuis deux jours; c'est la première fois que je me suis doutée que nous fussions en hiver. Ma belle-fille est encore à Rennes, assiégée par les neiges.

---

1259. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 29e janvier.

Je n'ai point reçu de vos lettres; j'en suis triste et fâchée, sans en être surprise; je le suis bien plus, quand je vois arriver les courriers par un si effroyable temps. Les eaux ont été si grandes, que ma belle-fille, lasse d'être arrêtée à Rennes, se hasarda à revenir ici, et fut assez hardie pour passer une fort grande eau sur un cheval qui nagea plusieurs pas : au lieu d'être bien reçue, après cette belle action, elle fut bien grondée : elle jouoit à se noyer, et nous qui savons ce que c'est, nous ne pouvions lui pardonner. Elle espère que ce péril où elle s'est exposée lui servira pour se raccommoder avec vous de m'avoir encore quittée trois semaines de suite; mais elle en étoit si fâchée, que cela seul mériteroit quelque considération. Il y a dix ou douze jours que nous ne sortons point; mais s'il fait seulement deux jours de beau temps, nous retrouverons ces allées sèches comme à Livry.

J'ai su plus tôt que vous que votre enfant étoit arrivé à Paris en bonne santé. S'il est vrai que le marquis attende votre réponse pour se rendre à Grignan, le carnaval sera passé. Je vous envoie ce que m'écrit Beau-

lieu : comme cette sottise nous a fait rire, nous espérons qu'elle fera le même effet auprès de vous. Voilà encore des vers contre le jeu ; mais je trouve toujours, à l'honneur de Dangeau, qu'il est excepté de cette règle quasi générale. Je voudrois bien que vous eussiez trouvé un marchand pour votre compagnie ; on dit toujours qu'il y a des occasions où l'on ne s'aperçoit point qu'il n'y ait plus d'argent en France ; pour moi, qui commence à croire le contraire, je souhaite qu'on ne s'en aperçoive point dans celle-ci. Monsieur d'Arles seroit bien heureux de n'en point trouver pour bâtir : son conseil de conscience est bien large et bien commode, s'il approuve ce dernier emprunt ; on pourroit plutôt, ce me semble, dispenser de la résidence ; mais ce qui sera parfait, et que j'espère des bonnes têtes de ce pays-là, c'est que l'Archevêque accordera l'un et l'autre : il bâtira et ne résidera point ; il empruntera et ne rendra point. Ah, fi ! comme vous dites, des mauvaises têtes, cela gâte tout, et ruine même la société. Il n'a tenu qu'à vous que je n'aie plus tôt rendu justice à M. de la Garde : je vous en gronde ; vouliez-vous que j'eusse le don de deviner ? je raisonnois juste sur ce qui paroissoit : conservez-moi l'amitié de ce bon et saint homme ; vous y êtes obligée. Vous ne m'avez point dit à quel jeu s'est ruiné le trésorier de votre province ; car pour notre pauvre d'Harouys, ç'a été par la passion outrée de faire plaisir à tout le monde : c'étoit sa folie ; il trouvoit de l'impossibilité à refuser ; je ne l'excuse pas ; mais cela fait voir au moins que les meilleures choses du monde sont mauvaises, quand elles ne sont point réglées par le jugement ; et ce défaut est si rare, que jamais il ne se trouvera de déroute pareille, ni fondée sur un tel abus de la vraie générosité. Vous êtes bien sage, ma fille, d'être demeurée à Grignan : c'est cela qui s'appelle avoir consulté son conseil de conscience. Ceux qui ont

volé Mme de la Fayette n'ont pas consulté le leur : on a pris à ma pauvre amie, encore au lit les après-dînées et languissante, cinq cents écus en louis d'or, qui étoient dans un petit cabinet où personne n'entre que ses deux filles, son valet de chambre et son laquais; elle n'en peut soupçonner aucun; ils ont tous été interrogés : point de nouvelles, et elle demeure au milieu de ces quatre personnes; c'est ce qui fait son plus grand embarras; car la perte de cet argent ne lui fera pas une grande incommodité : ses enfants sont en état de le remplacer bien vite; mais de se trouver servie par quelqu'un qui a pris si familièrement une telle somme, cela trouble une personne déjà accablée par tant de maux. J'ai su que M. de la Trousse ne sortoit point de sa chambre; appelle-t-on cela être guéri? Beaulieu célèbre l'honnêteté du marquis; il n'a pas encore pardonné à M. de la Trousse. M. du Bois m'a envoyé son livre *de la Véritable religion* et *des Mœurs de l'Église catholique*, traduit de saint Augustin. Le nom de ce saint, et la réputation du traducteur, nous le feront lire, quoiqu'après Abbadie, Pascal, et l'*Histoire de l'Église*, on soit prêt à souffrir le martyre; du moins nous le croyons, tant notre esprit est convaincu.

Je vous souhaite autant de santé qu'à moi : toutes mes petites ridicules incommodités ont disparu; elles reviendront quand il plaira à Dieu; mais je vous dis l'état où je suis présentement. Nous avons ici de bon lait et de bonnes vaches; nous sommes en fantaisie de faire bien écrémer de ce bon lait, et de le mêler avec du sucre et de bon café : ma chère enfant, c'est une très-jolie chose, et dont je recevrai une grande consolation ce carême. Du Bois l'approuve pour la poitrine, pour le rhume; et c'est, en un mot, ce lait *cafeté* ou ce café *laité* de notre ami Aliot. Voilà toute la pauvre causerie que peut faire une personne qui ne vous répond point, et

*qui ne voit guère*, comme le pigeon de la Fontaine. Mais, ma chère Comtesse, je pense beaucoup à vous, j'en suis bien occupée, je suis bien sensible à ce qui vous touche, je suis toujours autour de vous à Grignan ; je fais mes amitiés, mes compliments à tous les habitants, je garde Monsieur le chevalier, je le plains, je fais de tristes réflexions sur son état, j'en sens toutes les conséquences ; je cause avec ce Comte, que j'aime plus qu'il ne s'aime lui-même ; je m'amuse avec Pauline ; je réfléchis avec M. de la Garde ; je donne quelques coups de patte aux prélats ; je soupire encore avec Monsieur le doyen ; j'attends mon marquis ; et sur le tout j'aime passionnément ma chère fille : je loue sa bonne tête, sa bonne conduite, et je lui souhaite la continuation de son courage.

---

### 1260. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 1er février.

Nous voici dans un vilain train de neiges, de pluies et de vents terribles ; mais au sortir de ces tempêtes, nous trouverons de grands jours et de beaux jours. Ce qui tue, c'est que le temps a beau courir bien vite, et trop vite, vous ne sauriez attraper vos revenus ; bon Dieu ! quel horrible mécompte : 90 et 91, et tant que les yeux peuvent aller ! Jamais il ne fut une telle dissipation : on est quelquefois dérangé ; mais de s'abîmer et de s'enfoncer à perte de vue, c'est ce qui ne devroit point arriver. On ne sauroit parler de loin sur un tel sujet, car il faudroit des réponses, mais on peut bien en soupirer, et quelque douleur qu'on en ressente, on ne voudroit pas vivre dans l'ignorance : il me faut, comme vous dites, la carte et la clef de vos sentiments ; il faut que j'entre dans vos peines, l'amitié le veut ainsi. Je com-

prends combien l'unique remède qui peut vous être bon, est mauvais pour vos affaires de la cour, et pour votre réputation dans la province. Vous savez mieux qu'une autre que ce n'est point ainsi qu'il faudroit faire sa charge, si on pouvoit faire autrement, et que ce n'est point en se cachant dans son château que l'on passeroit l'hiver tout entier, sans voir par où l'on en pourroit sortir. Vous êtes bien heureuse, comme vous disiez l'autre jour, que les malheurs de vos pauvres amis adoucissent les vôtres : c'est un grand soulagement que d'en pouvoir parler, que de s'en consoler ensemble ; mais je sens fort bien que dans l'état où vous êtes, il est entièrement impossible de lire; c'est aussi en badinant que je vous tourmente là-dessus : le moyen en effet de s'occuper des règnes passés, quand on souffre actuellement des maux sensibles? Je connois cet état : on relit vingt fois la même page ; et je vous assure que bien que mon fils lise parfaitement, j'ai de si grandes distractions et je fais de si fréquents voyages en Provence, qu'il ne m'est nullement difficile de savoir ceux que vous feriez, si vous vouliez vous opiniâtrer à quelque lecture. Tout ce que j'admire, c'est que Dieu vous conserve votre santé parmi tant de peines accablantes. Que je vous plains! et que l'état de vos affaires est préjudiciable à l'établissement de votre pauvre enfant! Le voilà enfin à Paris ; il est vrai qu'il a été un peu lendore sur son départ de cette garnison; mais le voilà faisant sa cour à Versailles; on me mande qu'il espère vendre sa compagnie ; cette raison est bonne. J'ai toujours quelque peine de me le représenter tout seul dans ces pays-là ; je crois qu'après un peu de séjour, il ne songera qu'au plaisir de vous aller voir. Continuez, ma belle, à me parler de vous, sans craindre que cela m'ennuie; mon amitié s'accommode mieux de partager vos peines, que de les ignorer. Vous vous promenez dans vos bâtiments, et vous vous exposez à la bise et au

soleil aussi imprudemment que si vous n'aviez pas la *sagesse* à votre côté. J'ai fait voir à mon fils la feuille qui parle de lui; il vous en remercie, il vous répond mille amitiés et mille folies sur un endroit où il est question de sa femme; mais je ne suis pas payée pour m'amuser à vous en entretenir. Rien n'est si plaisant que ce que vous dites sur la mort du marquis d'Alluye, et les conséquences que vous en tirez pour aller à l'assaut; si j'en avois autant écrit, vous en feriez grand bruit, et ce seroit une des belles *retenues* de la Visitation. J'aime fort la lettre de Pauline; je n'ai pas le temps d'y répondre aujourd'hui. Vous riez de m'entendre dire que je suis pressée; il est vrai que le loisir ne me manque pas ordinairement; mais nous avons ici deux hommes qui ont bien de l'esprit : l'un a été dix ans avec Monsieur d'Aleth, et l'autre est avocat; nous voulons consulter celui-ci sur une affaire : ces deux hommes seroient bons à Paris; je m'en vais les entretenir. C'est aujourd'hui que le parlement de Rennes est rentré dans son beau palais, et que toute la ville est dans les cris et les feux de joie. Je fais réponse à ma chère petite d'Adhémar avec une vraie amitié : la pauvre enfant! qu'elle est heureuse, si elle est contente! cela est sans doute; mais vous m'entendez bien.

---

1261. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE ET A LA COMTESSE DE GRIGNAN, ET DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche gras 5e février.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

J'admire toujours qu'au travers de tout ce que je sais de la tristesse de vos pensées, vous puissiez écrire aussi librement, aussi plaisamment, aussi follement que vous faites. Votre frère est pâmé de tout ce que vous dites

de Corbinelli, et je trouve, comme lui, trop plaisant la comparaison que vous faites des mystiques avec les faux-monnoyeurs : les uns, à force de s'alambiquer l'esprit, font des hérésies; et les autres font de la fausse monnoie à force de souffler : s'ils méritent tous deux la potence, je dis qu'avec votre sainte Thérèse, vous serez au pied de celle où mon ami sera pendu. Mais voici une querelle : c'est que je m'inscris en faux contre la lettre où vous assurez que j'ai dit que les *Imaginaires* étoient *jolies;* je n'ai jamais dit ce mot. C'est *une supposition*, ce sont *des subtilités du sieur comte de Grignan*, comme disoit l'avocat qui plaida l'inscription de la B. Oui, je le soutiens, je n'ai point dit le mot de *jolies;* c'est une supposition de la *dame comtesse de Grignan :* j'ai dit *belles* et *très-belles ;* la justesse de leur raisonnement emporte cette louange, et c'étoit assez que vous les eussiez louées pour m'en donner cette idée. Ainsi vous voyez la mauvaise foi ; mais je les relirai, et en tout cas, le *grand conseil* ne me manquera pas.

Je suis contente de vos réponses à toutes mes questions, et je serois bien fâchée d'avoir la même aversion que vous pour relire : je lis et relis et relis vos lettres avec tous les sentiments qu'elles méritent, selon les divers sujets ; et quelquefois vous dites des choses si plaisantes, qu'il faut rire, comme si on n'avoit point le cœur navré ; enfin je préfère cette lecture à tous les plus beaux livres du monde. Vous êtes étonnée que je ne pense à quitter ce pays qu'au mois de septembre; mais songez que je suis présentement dans le fort de mes affaires de basse Bretagne, et que le soleil, qui remonte tous les jours, me fait toucher au doigt ce temps. Vous me donnez envie de vous conter des folies, tant vous entrez bien dans celles que je vous mande; mais vous riez trop timidement du *distinguo :* qu'avez-vous à craindre? n'ont-ils pas assez de bénéfices? J'entends votre réponse : le crédit *des*

*autres* va sur tout ; eh bien ! je le veux ; mais faites au moins comme le P. Gaillard, et comme chez notre voisin, où le récit fut trouvé plaisant au dernier point. Enfin, ma chère bonne, vous aurez votre enfant, pourvu néanmoins que ce voyage du Roi à Compiègne ne trouble point celui de Provence. Il fait sa cour ; j'ai bien envie de recevoir de ses nouvelles ; il a été voir joliment Mme de la Fayette, il a été voir Mme de Chaulnes : peut-on mieux faire ? Je voudrois bien qu'il n'oubliât point Mme de Lavardin, puisque vous aimez mes amies. J'ai entendu louer excessivement à votre *mystique* le livre de de la *Fausseté des vertus humaines* : il l'avoit vu en manuscrit ; il étoit ami de M. Esprit, et le consultoit sur ses ouvrages ; il vous a dit mille fois que ce livre étoit excellent ; mais vous ne l'écoutiez pas, non plus que les louanges de Rochon : l'heure de ces deux goûts n'étoit pas encore venue ; il y a des temps pour tout. Je lirois bien volontiers ce livre sur sa parole. Nous venons de lire l'histoire de la prise de Chypre : la belle et l'agréable histoire ! je craindrois seulement que Pauline ne fût pas assez instruite des affaires de l'Europe ; mais si elle l'étoit, elle seroit charmée de cette lecture : c'est un parent de Monsieur le contrôleur général qui l'a traduite ; mon fils l'a expédiée en quatre jours. Nous commençons aujourd'hui notre carnaval, qui consiste à rassembler cinq ou six hommes et femmes de ce voisinage ; on jouera, on mangera ; et si notre soleil se remontroit, comme il fit hier, je me promènerois avec plaisir. On entend déjà les fauvettes, les mésanges, les roitelets, et un petit commencement de bruit et d'air du printemps : ce mois-ci est souvent plus doux que mai, à cause de votre bise qui nous tourmente. Il faut donc, malgré qu'on en ait, comprendre votre calcul de quatre-vingts personnes ; je veux croire que s'il y en avoit trop, Monsieur le chevalier et M. de la Garde vous conseilleroient d'ôter le superflu ; car dans

ces années du siècle de fer pour vous, il faut aller doucement, pour ne pas creuser aux moins de nouveaux abîmes. Je vous plaindrai beaucoup, quand vous n'aurez plus ces deux Grignans : c'est une solide consolation que leur société et leur conseil. Je craindrois, comme vous, pour M. de la Garde, la glu du faubourg Saint-Jacques : sur cela, il n'y a rien à faire ni à prévoir, c'est l'affaire du Saint-Esprit. Je veux savoir qui est cette *maîtresse* de mon fils, que M. de Grignan a nommée si naturellement de ce nom, qu'elle ne méritoit peut-être pas ; car nous l'assurons qu'il a cru être amoureux, et qu'il ne l'a jamais été. Je vous réponds qu'il ne connoît le véritable attachement du cœur que depuis qu'il est marié, ce qui fait le bonheur de sa femme et le sien.

DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Ah ! me voilà justement arrivé comme on parle de moi : je prends la plume et j'interromps le discours, qui me paroît toujours trop long quand j'en suis le sujet. Je commence par vous dire, ma petite sœur, que toutes vos réflexions sur le *mystique du diable* sont charmantes : il néglige tout ce que le vulgaire appelle les premiers devoirs, et va de plein vol se loger dans le septième appartement de sainte Thérèse, où il distille et souffle tout de son mieux. Il en est encore à la fausse monnoie ; nous verrons s'il parviendra un jour à la pierre philosophale. Quelle étoit donc cette *maîtresse* que M. de Grignan prenoit la liberté de nommer si familièrement devant Monsieur d'Auch ? Ne l'aviez-vous point dans l'esprit, quand vous écriviez que votre belle-sœur étoit allée faire un diable ou un ange en allant faire prendre l'habit à une de ses cousines ? Laissons les choses comme elles sont : ne parlons ni d'ange, ni de diable ; les anges sont fort bien au ciel, le diable est aussi fort bien où il doit être.

Laissons en paix de pauvres personnes qui font pénitence de notre malice à tous.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE ET A LA COMTESSE DE GRIGNAN.

Voilà justement comme la chose s'est passée : on m'enlève ma plume, on me la rend, et je n'ai quasi plus qu'à vous embrasser de tout mon cœur, à vous remercier toujours des amitiés que je trouve dans vos lettres si aimables et si naturelles. Je n'ai point fait d'injustice à votre cœur, j'en sais le prix et la perfection, et si je vous ai donné un moment de chagrin, vous devez me le pardonner. Vous me paroissez changée pour M. du Plessis; mandez-moi pourquoi, car je ne trouve point qu'il ait fait d'autre sottise que celle de se marier : c'est une chose qui ne se communique point, et qui ne l'empêcheroit pas de bien élever votre second fils : démêlez-moi donc ce qui vous fait changer d'avis; cela tireroit à conséquence pour Mme de Vins. Le pauvre abbé de Pile est mort dans votre pays : il étoit allé prendre des eaux de Digne pour des vapeurs qui n'étoient pas guérissables.

Mon cher Comte, vous me gâtez, vous me perdez, vous me louez, vous me ferez devenir une sotte femme, pleine de vanité, c'est tout dire. Nous vous aimons trop ici; mon fils se passeroit bien que sa femme fût si entêtée de vos perfections : nous lui contons innocemment vos airs, vos tons et vos manières, qu'elle n'entend que trop bien. Pour moi, je serois bien obligée à quelqu'un qui m'ôteroit la moitié de la sensibilité que j'ai pour vos intérêts.

1262. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Cinq semaines après cette lettre écrite (n° 1250, p. 137), j'en reçus cette réponse.

Aux Rochers, ce 5e février 1690.

Cette date vous représente d'abord un désert, une solitude. Mon fils y passe une partie de sa vie avec son épouse : ils ont tous deux bien de l'esprit. C'est en ce lieu que votre lettre m'a trouvée. Mais, mon cousin, avant que de vous rendre compte de ce que je fais, il faut que je commence par l'Église, et que je rende mille grâces à notre prélat de l'honneur de son souvenir : j'en ai été véritablement touchée. J'avois pensé plusieurs fois à lui ; je l'avois même écrit à M. l'abbé de Roquette, qui est venu à nos états ; mais j'en étois demeurée là, et me trouvant trop loin pour me faire entendre, je me contentois de conserver dans mon cœur tous les sentiments d'estime et de respect qu'on a infailliblement pour lui, dès qu'on a l'honneur de le connoître. Dans cette disposition, son nom me sauta aux yeux en ouvrant votre lettre. Je vous laisse à juger, Monseigneur, quelle joie et quelle reconnoissance m'a données un souvenir si précieux.

Après que notre prélat a vu cet endroit, je suppose qu'il n'a pas le temps d'écouter le reste de cette lettre, et qu'étant passé dans son cabinet pour des affaires importantes, je puis vous parler avec notre liberté ordinaire. Je ne vois auprès de vous que Mme de Toulongeon et ma nièce, qui ne me font nulle peur, et la dernière personne dont je suis si sotte que je n'ai pu ni deviner ni connoître le nom ; peut-être que si vous me la nommiez, je ferois un grand cri, et je demanderois pardon ; mais enfin je vous avoue que d'ici je ne sais qui c'est. Je ne

laisserai pas de vous dire que je vous trouve en très-bonne compagnie, et que dans une telle société, il n'y a nul chapitre que vous ne puissiez traiter aussi bien que dans Paris. Nous avons aussi quelquefois de fort bonnes conversations ici.

Je vins en ce pays, comme vous savez, avec Mme la duchesse de Chaulnes, il y a dix mois. J'étois souvent avec elle à Rennes, et elle me fit faire un fort joli voyage en basse Bretagne. Ce fut là où M. le duc de Chaulnes reçut ordre du Roi de retourner incessamment à la cour, et puis à Rome. Cela renversa tous nos projets d'aller voir la flotte à Brest. Nous revînmes fort tristes à Rennes, et le 20e d'août ils partirent pour Paris. Mme de Chaulnes me vint dire adieu ici, où elle coucha, et m'y laissa avec douleur. J'espérois qu'elle me remèneroit comme elle m'avoit amenée; la Providence en avoit disposé autrement.

Vous savez le reste de ce qui regarde le voyage de Rome; et pour moi, je suis restée ici avec une partie de ma famille, dans une belle maison, au milieu de mes affaires; car j'ai deux terres en ce pays. Je n'ai rien gagné au rehaussement des monnoies : je n'ai point eu de vaisselle d'argent à revendre. La belle Madelonne est dans son château de Provence, et moi fort paisiblement dans celui-ci. Je crois que je retournerai à Paris à la fin de l'été. Voilà ma vie et mon projet, et Dieu sur tout.

Il n'y a rien que je souhaitasse plus fortement que d'être dévote, et occupée de la seule grande affaire que nous avons tous à faire. Nous faisons des lectures toutes divines; mais j'avoue qu'encore que mon esprit soit parfaitement convaincu de toutes les grandes vérités, mon cœur n'est pas touché comme je le voudrois, et cet état nous fait sentir le besoin que nous avons de la grâce du Seigneur. J'ai envie d'en demeurer là, mon cher cou-

sin : puis-je finir à un plus bel endroit ? Tout paroîtroit frivole après cela. Cependant le bon Dieu trouvera bon, s'il lui plaît, que je vous dise encore un mot de mon amitié, qui ne s'est point relâchée, et qui durera autant que ma vie.

Il me semble que je n'ai point assez embrassé les deux aimables dames qui sont auprès de vous.

---

1263. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi des cendres, 8e février.

Toute chose cessante, ma fille, dites-moi tout à l'heure d'où vient que vous avez encore Mme Reinié? est-ce que vous la faites venir parler à vous, comme de la rue Saint-Honoré à l'hôtel de Carnavalet ? ou si le voyage de Paris à Grignan lui paroît comme celui de Paris à Livry? Je ne puis rien imaginer qui ait pu l'obliger à faire ce second voyage. La pauvre personne ! vraiment, je ne m'étonne pas qu'elle ait mal *tout partout*. Mon Dieu ! que Pauline est jolie ! qu'elle est plaisante ! que sa petite vivacité, que je vois d'ici, est aimable et divertissante ! Sans vouloir louer la qualité de contrefaire, il faut avouer que c'est la chose du monde qui réjouit le plus parfaitement. Comme je suis persuadée que Pauline n'en fera point un mauvais usage, et que ce plaisir ne sera que pour sa famille, je suis fort aise qu'elle ait ce talent, et j'espère bien en avoir ma part, toujours sous-entendu *si Dieu le veut*. Son frère est assez bon singe aussi; mais il a bien d'autres affaires : il est occupé de son équipage. Vous verrez ce que l'abbé Bigorre m'en mande, et combien il songe peu au carnaval; il est en vérité d'une sagesse et d'une solidité qui surprend. Il mange chez la Poirier, sans aucune façon, ni aucun excès de bonne chère ; je

voudrois qu'il allât quelquefois chez Mme de Coulanges, qui est seule; elle en seroit ravie. Mais que dites-vous de cette compagnie qu'on ne trouve point à vendre? est-il possible qu'une si bonne marchandise ne vous soit point enlevée? cela fait voir que c'est tout de bon qu'il n'y a point d'argent. Comment faites-vous donc pour l'équipage de votre enfant? quelle augmentation de dépense, et dans quelle temps de sécheresse! cela force l'imagination. Je vous ai mandé tout ce que j'ai pensé sur ce sujet. Je crois que le marquis pourra vous aller voir; le voyage du Roi à Compiègne n'est que pour la revue de sa maison. Je sais que la plus forte manière de faire voir qu'on ne paye point une pension, c'est de ne la point payer; mais ce que je demandois, c'est si c'étoit un mal général, car vous savez qu'on ne veut pas être seul misérable. Si vos chemins sont aussi gâtés en vos pays que dans celui-ci, je plains M. de la Garde : tout commerce est quasi rompu dans cette province.

Mais, ma chère Comtesse, comment vous portez-vous? je vous ai laissée vous mitonnant dans votre lit, faisant la mignonne, souhaitant qu'on vous garde à votre tour; vous ne voulez pas me donner d'autre idée; cependant ces coliques sont douloureuses, c'est une vraie maladie, vous avez mal *tout partout*, comme Mme Reinié. Pauline est bien plaisante de se faire une tristesse de ce verset du *Miserere;* c'est, en effet, une chose fâcheuse à dire, *que sa mère l'a conçue dans le péché*: l'affaire est digne de réflexion, et tire à de grandes conséquences. Je vois que cette petite imagination a bientôt fait ses rapports, et bien juste. Chacun a sa part et sa différente sorte d'esprit : si on y mettoit soi-même les doses, on y mettroit de tout; mais il faut se résigner sur cela comme sur le reste. Je trouve que le marquis est bien partagé, et surtout qu'il a du bon et du solide. Pour vous, ma chère belle, qui en avez reçu de tant de façons, vous se-

riez obligée en conscience d'en communiquer, si cela dépendoit de vous. Mais que n'est-il permis de troquer et de faire un commerce sur ce point? on changeroit ce qu'on en a de trop d'un côté, pour en acquérir de l'autre; ce régalement feroit de trop grandes perfections; c'est dommage que ce n'est pas la mode, et que Dieu n'a pas été de cet avis. M. de Grignan trouveroit un grand débit de son esprit de justesse et d'agrément. Il est certain qu'il a joué à nous brouiller ensemble; ce qu'il me disoit de vous est tellement vraisemblable, que je le croyois vrai.

Mais voici un sujet de brouillerie plus sérieux : vous dites que j'ai relu trois fois les mêmes romans, cela est offensant; ce sont de vieux péchés qui doivent être pardonnés, en considération du profit qui me revient de pouvoir relire aussi plusieurs fois les plus beaux livres du monde, les Abbadie, Pascal, Nicole, Arnauld, les plus belles histoires, etc. Il y a plus de bien que de mal à cette qualité docile, qui fait honneur à ce qui est bon, et qui est si propre à occuper agréablement certains temps de la vie. Enfin, ma fille, je vous la souhaiterois cette qualité; mais embrassons-nous : pourquoi nous charger d'une querelle qu'il faudra aussi bien qui finisse à Pâques? faisons la chose de bonne grâce. Je demande à Pauline comme elle a passé son carnaval; car elle est dans l'âge où carême-prenant se fait sentir. Il y a eu ici des personnes bien raisonnables et bien commodes pour moi : on jouoit sans cesse, et j'avois ma liberté. Mais hier, sans avoir vu aucun mouvement, ma belle-fille sortit un moment avant souper, et tout d'un coup, celui qui sert sur table entre déguisé fort joliment, et nous dit qu'on a servi. Nous passons dans la salle, que nous trouvons éclairée, et ma belle-fille toute masquée, au milieu de tous ses gens, et les nôtres, qui étoient aussi en mascarade : ceux qui tenoient les bassins pour laver,

ceux qui donnoient les serviettes, tous les officiers, tous les laquais; c'étoit une troupe de plus de trente, si plaisamment fagotés, que la surprise se joignant au spectacle, ce fut un cri, un rire, une confusion qui réjouit fort notre souper; car nous ne savions qui nous servoit, ni qui nous donnoit à boire. Après souper, tout dansa : il y eut des *sonnoux*, on dansa tous les passe-pieds, tous les menuets, toutes les courantes de village, tous les jeux des *gars* du pays. Enfin minuit sonna, et nous voilà en carême : vous souvient-il, ma très-aimable, des mardis gras que nous avons passés ensemble, et où nous nous couchions si avant dans le carême? Je suis charmée de vous retrouver dans tous les temps de ma vie, et c'est toujours avec une tendresse sensible. Adieu : tout vous aime ici; j'aime et honore tout ce qui est là.

---

1264. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 12e février.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je voudrois bien, ma chère Comtese, que vous eussiez relu votre dernière lettre, et qu'elle vous eût paru comme à nous : les folies de Pauline vous auroient divertie une seconde fois; vous les contez si plaisamment, qu'elle n'y perd rien du tout. On voit une petite imagination qui va, qui brille, qui fournit à tout, et qui, avec les grâces de sa jolie personne, ne frappe jamais à faux. Mon fils en est amoureux : il s'en fait une idée charmante et préférable aux plus grandes beautés; il la veut voir, il veut son portrait; et depuis l'endroit où vous parlez de ce carnaval qu'elle sent dans la moelle de ses os, il commence à rire de ce ton que vous connoissez, et

lisant et pâmant toujours, il arrive à bon port sans s'interrompre. Vous souvient-il quand votre frère lisoit cette comédie de votre fils et de Sanzei? on ne pouvoit s'empêcher d'en rire en le regardant. Il est donc entré, et sa femme comme moi, dans cette jolie scène, sentant les beaux endroits : souffler le bassinet, l'épée demeurée par hasard à la garnison; ce jeune officier qui étoit pourtant à la bataille de Rocroi, où il se distingua si agréablement par tuer le trompette qui avoit éveillé Monsieur le Prince trop matin ; Mme D***, son portrait, M. de Grignan. Avouez, ma fille, que tous ces différents sujets, mis en œuvre par la vivacité de Pauline, ne pouvoient rien composer que de fort plaisant. Elle vous fait faire votre carnaval malgré vous. Nous avons une grande confiance au goût de M. de Grignan : son rire doit attirer celui des plus délicats; la suspension de la goutte de Monsieur le chevalier, qui trouve que minuit est la plus belle heure du jour, et votre rire qui vous fait malade : franchement, ce sont de grandes approbations pour Pauline.

DE CHARLES DE SÉVIGNÉ.

Et moi, que puis-je dire après cela, ma petite sœur? voilà précisément tout ce qui me passoit par la tête. J'ai ri aux larmes de cette peinture que vous nous faites vous-même avec tant d'imagination et de vivacité. Cette gaieté, qui consiste, pour tout emportement, à manger du boudin, au lieu de manger du bœuf, et à danser des danses qu'on ne sait point, est si fort de l'âge de Pauline, qu'on voit bien que cela est représenté au naturel; mais puisque ma mère a dit tout ce que je pensois sur les différentes scènes que cette jolie personne a jouées devant vous, et que je ne ferois que rebattre pauvrement ce qu'elle dit très-agréablement, je vais vous dire, moi,

très-fortement ce qu'elle n'a fait qu'effleurer bien légèrement : c'est que du plus grand sérieux du monde, je vous conjure, et votre belle-sœur aussi, de nous envoyer, quand vous le pourrez, le portrait de Pauline. Il passe souvent des peintres qui viennent de Rome ; il y en peut avoir de bons à Aix ; enfin nous vous demandons ce plaisir avec toute sorte de tendresse et d'empressement. Toute personne qui décompose le sérieux de M. de Grignan au point que vous le représentez, et qui suspend le supplice du malheureux *Sisyphe*, ne me paroît pas une mortelle. Mais pendant que ce capitaine, tantôt jeune homme et tantôt vieux officier, contoit ses prouesses et ses bonnes fortunes, que disoit M. de la Garde? n'étoit-il pas ému comme les autres? Vous ne sauriez vous imaginer combien nous sommes entêtés des charmes de Pauline ; parlez-nous-en toujours : elle étoit si petite quand je l'ai vue, qu'en vérité j'ai besoin que vous me disiez comme elle est aujourd'hui ; ne connoissez-vous personne qui puisse m'en donner quelque idée ? aidez-nous enfin, ma belle petite-sœur, en ce que vous pourrez à cet égard.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Vous voyez que je n'ai point exagéré l'entêtement de mon fils : il vous le dit lui-même. Je suis assez curieuse aussi de savoir où étoit M. de la Garde : étoit-il couché ? faisoit-il scrupule de voir cette comédie? il est pourtant le premier admirateur de Pauline. Pour ce portrait que mon fils demande avec tant d'empressement, je vous conseille de ne rien forcer ; ce sera quand vous irez à Paris ou à Aix ; la mesure sera celle du vôtre de Ferdinand ; il figureroit avec celui de Mme d'Enrichemont. Je trouve le pauvre marquis chargé de toutes les affaires de la maison ; j'aurois eu peur qu'il ne les mît à terre,

sans l'assistance de Vaille, qui connoît tout le monde, qui le soulagera et le conduira fort bien chez les ministres; il lui aideroit bien aussi à vendre sa compagnie : c'est un vrai secours que celui d'un tel homme. Enfin, ma fille, tout réside, comme vous dites, sur une tête de dix-huit ans, pendant que toutes les autres, qui sont en quantité, sont incapables d'agir par différentes raisons : Dieu le veut ainsi. Ce sera une chose fâcheuse si le marquis ne peut aller à Grignan, et y puiser à la source de tous les bons conseils, dont il n'est pas possible qu'il n'ait besoin. J'ai une grande attention à toute cette suite, et à la réponse qu'on vous fera de la cour : je ne sais si je m'en souviens, mais il me semble que cette proposition ne plaisoit point. Quoi? M. d'Aiguebonne veut encore être battu! ce seroit le dernier degré de gloire pour le marquis, si ce coup de grâce lui étoit destiné. Il faudroit en ce cas faire figurer le bon Rochon avec Vaille; mais je ne crois point que M. de Lamoignon vous fasse prendre ce parti; il vous conseillera des lettres d'État, jusqu'à ce que vous veniez vous-même achever ce que vous avez si bien commencé : voilà mon opinion. En tout cas, mandez-moi bien sincèrement vos desseins, ils sont pour moi de la dernière importance.

Je vous gronde de vous inquiéter quand mes lettres n'arrivent pas à point nommé: pourquoi croyez-vous plutôt que je suis malade, que de comprendre que toutes les rivières sont débordées? Tout l'hôtel de la Rochefoucauld est délogé, persécuté par l'eau, après l'avoir été par le feu; tout ce bas étage est un étang. L'eau est dans notre rue jusque chez M. le Jai. Ainsi, ma fille, il faut s'étonner quand les courriers arrivent. Mais vraiment tout ce que vous me dites là-dessus est si tendre, si naturel, si plein d'amitié; il y a un caractère de vérité dans toutes vos paroles si touchant pour moi, qu'après vous avoir voulu corriger de vos inquiétudes, je suis con-

trainte de vous avouer que j'y trouve un plaisir bien sensible. Je ne sais pourquoi vous ne voulez faire aucun usage de la proposition de Bourbilly. J'entends la délicatesse de votre amitié ; mais bien loin d'avoir quelque chose de funeste et qui vous fasse penser à l'avenir, cela me feroit une vraie satisfaction en me faisant jouir pendant ma vie de la commodité que vous en pourriez recevoir ; d'autant plus que m'en réservant le revenu, qui par le malheur des temps m'est nécessaire, je ne vois point pourquoi, dans une occasion pressante, vous ne vous tourneriez point de ce côté-là, surtout ayant le bon Berbisy pour correspondant. Adieu, ma belle : je suis persuadée que personne ne sait aimer comme vous ; je dirois : si ce n'est moi ; mais la tendresse de la maternité est si naturelle, et celle des enfants si extraordinaire, que quand je fais ce que je dois, vous êtes un prodige. Je crois pourtant qu'il y a une dose de tendresse dans mon cœur qui tient à votre personne, et dont les autres mères ne tâtent pas : ce qui me faisoit dire il y a quelque temps que je vous aimois d'une amitié faite exprès pour vous.

Le maréchal d'Estrées s'en va pour deux mois ; il verra son frère le cardinal ; il mariera tous ses enfants, disent nos Bretons ; enfin nous n'aurons point de gouverneur. Je suis comme M. de Grignan, je voudrois que M. de Chaulnes vous mandât autre chose que des bagatelles : il y a bien des degrés entre vous chercher par mer et par terre et les secrets de l'ambassade. Je gronderois Coulanges de quitter ce bon duc ; cependant si son voyage étoit si long, il pourroit bien faire cette incivilité.

1265. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 15e février.

Il sembloit, ma chère belle, qu'on n'avoit d'attachement que pour vous, qu'on ne songeoit qu'à vous plaire, et cependant il est sûr qu'on avoit dessein de plaire à d'autres : rien n'est plus aisé que de tromper ceux dont on n'est point observé. Il faut avouer qu'on est bien honteuse, quand on a marqué des sentiments de repentir, croyant mourir, et qu'on se retrouve tout en vie, et non-seulement en vie, mais avec toutes les passions qu'on vouloit croire éteintes. C'est assurément un grand embarras, et ce qui doit faire craindre pour toutes les morts, dont nous ne saurions voir ce qui seroit arrivé si la santé étoit revenue; mais Dieu le voit, c'est assez. On est souvent obligé d'en revenir à ce centre de toutes choses. N'êtes-vous pas toute plongée, mon enfant, dans le milieu des impossibilités dont vous êtes entourée? Tout de bon, je vous admire; mais je ne veux point souffrir que vous fassiez de comparaison de mes peines aux vôtres: je dois oublier mon état pour sentir uniquement ce qui vous touche, et je le fais aussi. Tout est violent et violenté dans vos affaires, tout est pressé, tout est nécessaire, tout est exposé aux yeux du public ; et je ne vous trouverois guère plus à plaindre, si on vous condamnoit sur-le-champ à faire de rien quelque chose : voilà ce qui me serre le cœur et qui m'occupe ; je ne songe nullement à moi ; car ce n'est rien, je ne suis obligée à rien ; je me trouve dans un petit dérangement ; un peu d'absence raccommode tout ; une retraite honnête, agréable, convenable, qui seroit bonne au salut comme aux affaires, si je savois en profiter, qui se trouve heureusement dans le temps que vous êtes en Provence :

avouez, ma très-aimable, que je ne dois point sentir d'autres maux que ceux que vous souffrez. Ainsi, ma chère enfant, redressez vos pensées, et ne songez à moi que pour m'aimer ; il y a longtemps que je suis payée, et au delà, par votre amitié sincère et par votre parfaite reconnoissance.

Je vous conjure de me donner la suite du roman, où je trouve que Pauline fait un fort bon personnage, puisqu'elle est bien avec la *princesse* sa mère, et qu'elle couche dans sa chambre. Ce fut une belle circonstance à son voyage de toute la France, que d'oublier l'Italie : nous la prions, la première fois qu'elle ira à Rome, de ne pas oublier de voir Paris en chemin faisant.

Beaulieu me mande que la compagnie est vendue, et le marquis m'écrit une petite lettre toute pleine d'amitié : il me paroît accablé de bien des affaires ; et moi, toujours à regretter cet oncle, qui même ne se trouve pas à Paris dans un temps où il lui feroit tant de bien. Ce seroit un malheur que le marquis ne pût pas aller en Provence. Vous avez vu par cette lettre de Mme de la Fayette, comme le pauvre M. de Montausier, après avoir été *esprit et corps*, penche présentement à n'être plus que *corps* : cela me paroît fort bien dit. Hélas! cette chute de notre pauvre abbé, c'étoit justement n'être plus que *corps*. Vous louez tellement mes lettres au-dessus de leur mérite, que si je n'étois fort assurée que vous ne les refeuilletterez ni ne les relirez jamais, je craindrois tout d'un coup de me voir imprimée par la trahison d'un de mes amis. Voiture et Nicole, bon Dieu, quels noms! et qu'est-ce que vous dites, ma chère enfant?

Corbinelli, à qui je n'ai point dit votre méchanceté, vous écrira par le marquis : il va dîner avec lui chez Mme de Coulanges ; il est toujours content de son esprit. M. du Bois me mande qu'il vous a envoyé son livre.

Mais écoutez un miracle : la maréchale de la Ferté est tellement convertie, qu'on ne sauroit l'être plus sincèrement ; elle est entre les mains des bons ouvriers, elle ne trouve rien de trop chaud. Ninon en est étonnée, ébranlée : le Saint-Esprit souffle où il lui plaît ; mais qu'il se répandoit bien abondamment dans les quatre premiers siècles sur cette naissante Église ! quelle infinité de martyrs ! cette histoire de votre évêque de Grasse est tout à fait belle. Quels papes en ce temps-là ! tous martyrs. Quels évêques ! où en trouver aujourd'hui qui leur ressemblent ?

On assure que le comte d'Estrées épouse Mlle de Croissy, et Mlle d'Estrées M. de Torcy : voilà un beau mélange ; c'est, je crois, pour cela que le maréchal est parti. Vous aurez le cardinal son frère dans votre Provence ; mais vous ne le verrez pas. Il fait un temps délicieux, tous les oiseaux sont en campagne ; je me promène, et je relis vos lettres avec une extrême tendresse ; je serois bien fâchée de n'aimer point à relire.

---

### 1266. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 19e février.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Si vous me voyiez, ma chère bonne, vous m'ordonneriez de faire le carême ; et ne me voyant plus aucune des petites incommodités qui vous ont servi de raison autrefois pour me le faire rompre, vous seriez persuadée, comme moi, que Dieu ne me donne une si bonne santé, que pour obéir au commandement de l'Église ; ainsi, ma bonne, que votre tendresse soit en repos. Mon fils est bien.... de me gouverner sur cela plus absolument

que vous. Vous avez sur votre conscience plusieurs jours de deux ou trois carêmes qu'il n'a pas. Nous faisons ici une fort bonne chère; nous n'avons pas la rivière de Sorgue, mais nous avons la mer; le poisson ne nous manque pas, et j'aime le beurre charmant de la Prévalaie, dont il nous vient toutes les semaines; je l'aime et je le mange comme si j'étois Bretonne: nous faisons des beurrées infinies, quelquefois sur de la miche; nous pensons toujours à vous en les mangeant; mon fils y marque toujours toutes ses dents, et ce qui me fait plaisir, c'est que j'y marque aussi toutes les miennes: nous y mettrons bientôt de petites herbes fines et des violettes; le soir un potage avec un peu de beurre, à la mode du pays, de bons pruneaux, de bons épinards; enfin ce n'est pas jeûner, et nous disons avec confusion:

Qu'on a de peine à servir sainte Église!

Pour vous, ma chère bonne, j'espère que si vous n'étiez pas en état de faire le carême, vous ne seriez pas assez cruelle pour le faire. Vous avez un côté et des coliques qu'il faudroit ménager: répondez-moi.

Je trouve que vous avez un grand pot-au-feu: M. de Grignan, Monsieur le chevalier, Martillac; je ne sais point de quel écot est Pauline. Il faut bien qu'elle fasse un peu de pénitence de toute la viande qu'elle a mangée à carême-prenant. Pourquoi, ma bonne, dites-vous du mal de mon café avec du lait? c'est que vous haïssez le lait; car sans cela vous trouveriez que c'est la plus jolie chose du monde. J'en prends le dimanche matin par plaisir; vous croyez en dire du mal, en disant que cela est bon pour faire vivoter une pauvre pulmonique: vraiment, c'est une grande louange, et s'il fait vivoter une mourante, il fera vivre fort agréablement une personne qui se porte bien. Voilà le chapitre du carême vidé. J'ai

vu le temps que vous n'aviez pas de si bon poisson à Grignan.

Mais un mot des sermons : que je vous plains d'en entendre si souvent de si longs et de si médiocres ! c'est ce que M. Nicole n'a jamais pu gagner sur moi, que cette patience, quoiqu'il en ait fait un beau traité. Quand je serai aussi bonne que M. de la Garde, si Dieu me fait cette grâce, je les aimerai ; en attendant, je me contente des évangiles expliqués de M. le Tourneux : ce sont les vrais sermons ; c'est la vanité des hommes qui les a chargés de tout ce qui les compose présentement. Nous lisons quelquefois des homélies de saint Jean Chrysostome ; cela est si divin, et nous plaît tellement, que pour moi j'opine à n'aller à Rennes que pour la semaine sainte, afin de n'être point exposée à l'éloquence redoublée des prédicateurs en faveur du parlement. Je me suis souvenue, ma bonne, du jeûne austère que vous faisiez autrefois le mardi gras, ne vivant que de votre amour-propre, que vous mettiez à toutes sauces, hormis à ce qui vous pouvoit nourrir ; mais en cela même il étoit trompé, car vous deveniez quelquefois couperosée, tant votre sang étoit échauffé ; vous contempliez votre essence, comme un coq en pâte : que cette folie étoit plaisante ! vous répondiez aussi à la Mousse, qui vous disoit : « Mademoiselle, tout cela pourrira : — Oui, Monsieur, mais cela n'est pas pourri. » Bon Dieu ! croiroit-on qu'une telle personne eût été capable de s'oublier elle-même au point que vous avez fait, et d'être une si habile et admirable femme ? Il faudroit présentement vous redonner quelque amour, quelque considération pour vous-même : vous en êtes trop vide, et trop remplie des autres. Un équipage, des chevaux, des mulets, de la subsistance, enfin vivre non-seulement au jour la journée, mais entreprendre des dépenses considérables, sans savoir où trouver le nerf de la guerre : ma bonne,

cela n'appartient qu'à vous ; mais je ne comprends point du tout comme vous pourrez faire ; vous devriez songer à Bourbilly : c'est là que vous trouverez peut-être du secours, après l'avoir espéré inutilement d'ailleurs. Songez-y, ma bonne, je vous en conjure et vous le dis encore une fois. Vos prélats sont admirables, l'un passionné pour ingrate truelle, et l'autre contemplant son essence, car c'est un peu cela, et ne donnant non-seulement aucun secours, mais retranchant comme le Roi une très-légère pension qu'il donnoit au marquis. S'il n'a pas payé ce qu'il devoit au mois de septembre, il ne faut pas s'étonner qu'il ne donne pas ce qu'il avoit promis pour son bâtiment : quelles têtes ! bon Dieu !

Mme de Chaulnes me mande que le marquis est fort joli ; il la va voir ; elle vous a écrit, elle ne croit pas qu'il ait le temps d'aller en Provence. Je crois la compagnie vendue ; je l'ai su plus tôt que vous. Il est vrai que votre enfant est un bon gros garçon ; mais il n'est point noir comme Boufflers : je ne puis souffrir cette comparaison, si ce n'est à courir le grand galop dans le chemin de la fortune. Ce marquis devoit bien vous faire un peu plus en détail le récit de son premier voyage de Versailles ; c'est ce qu'on veut savoir, et si le Roi ne lui a point fait mine, ou dit quelque parole : voilà où un père ou un oncle auroient fait un bon effet ; mais au moins si on avoit une bonne réponse de ce qu'on demande ; mais il m'est resté dans la tête qu'on n'aime point cette proposition. Que ferez-vous donc, ma bonne? Voilà mon petit billet de l'abbé Bigorre ; il nous fait plaisir ; car il mande les nouvelles plus exactement que les autres. Si les femmes et les courtisans, qui trouvent que M. de Chaulnes est bien longtemps à pacifier toutes choses, étoient instruits de tout ce qui s'est fait depuis dix-huit ans contre Rome, ils trouveroient que si l'ambassadeur en vient à bout, ce sera un chef-d'œuvre

d'adresse et de bonheur. Il y a quinze ou seize chefs dont notre loisir nous a donné quelque connoissance, qui sont à peu près de la force de la suppression des filles de Mme de Mondonville : M. de Grignan sait bien ce que c'est; mais on n'a pas le loisir d'examiner ces bagatelles; on a bien plus tôt fait de blâmer, et de juger, et de s'impatienter. M. le cardinal d'Estrées est arrivé; je ne sais s'il prendra le parti de paroître l'ennemi de l'ambassadeur: nous verrons. Il passa au travers de Paris pour aller à Versailles, et envoya un gentilhomme à Mme de la Fayette : il est fort son ami. Les vers de votre Adhémar sont admirés et fort jolis; ceux du jeu médiocres, et bons, comme vous dites, en cas de bouts-rimés. En voilà de la Scudéry pour Coulanges : qu'en dites-vous? je trouve qu'il n'est pas assez *Raphaël* pour qu'ils soient justes; on dit que c'est son adieu, et qu'elle s'en va doucement avec M. de Montausier. Il faut songer à ce voyage, ma chère bonne, quand on a déjà tant vécu; rien n'y fait tant penser que de lire, et de voir mourir tant de gens plus jeunes que l'on n'est : enfin c'est la commune destinée. Mais que celle de Mr.... est bizarre de s'abîmer à force de prêter à usure! Je croyois bien qu'on en étoit puni en l'autre monde, mais non pas dans celui-ci. La déroute de notre pauvre d'Harouys est bien plus aisée à comprendre : passionné de faire plaisir à tout le monde, sans mesure, sans raison; cette passion offusquant toutes les autres, et même la justice, voilà un autre prodige; mais c'est mourir d'une plus belle épée. Vous connoissiez le livre de M. du Bois; ma bonne, votre goût est exquis à consulter; cette lecture reconfirme encore la vérité de notre religion, je le trouve fort beau; je ne suis pas encore aux *Mœurs de l'Église :* je ne remercierai point M. du Bois (il est trop heureux que vous approuviez son livre), mais bien M. de Grignan de la bonté qu'il a de vouloir bien demeurer avec vous

et avec son aimable famille. Pour moi, j'y suis toujours, comme je vous l'ai dit, et j'y pense sans cesse dans ces bois, où le soleil brille comme en Provence, où je relis vos lettres.

DE CHARLES DE SÉVIGNÉ.

Ce seroit être ingrat envers Dieu, ma petite sœur, de ne pas profiter de la pleine et parfaite santé de ma mère pour la laisser faire carême, au moins jusqu'à ce qu'elle en ressente la plus légère incommodité. Dans ce temps je ferai mon devoir, et j'userai de tout le pouvoir et de toute l'autorité que je me serai acquise par cette indulgence. En attendant, nous imprimons nos dents sur des beurrées. Quelles beurrées, ma petite sœur! minces, de violette et d'herbes fines, et nous ferons par là une heureuse alliance entre la Provence et la Bretagne.

Vous me parlez, comme si j'avois besoin d'être persuadé, sur la perte que fait le marquis de n'avoir pas le chevalier pour maître et pour guide dans ses premières années; j'en pense encore plus que vous : un mérite reconnu et vénéré est souvent bien nécessaire pour appuyer un mérite naissant; mais peut-être qu'un jour ce malheur sera le commencement de son bonheur et le premier degré de sa fortune, si malgré un tel entretemps il ne laisse pas de réussir, et comme je le souhaite, et comme il y a beaucoup d'apparence.

Adieu, ma belle petite sœur; adieu, mon cher frère; aimez-moi, si cela ne vous tourne point à importunité : et croyez que vos bonnes grâces à tous me sont très-précieuses, si tant est que je les aie. Je salue et révère et plains Monsieur le chevalier. J'embrasse, mais chrétiennement et en oncle, la jolie *infante*, qui me fait souvenir de cette petite infante éveillée et *fafelue*, qui étoit à la portière du carrosse de sa mère, ainsi qu'il est écrit

dans les bons livres. La comparaison ne doit déplaire ni à la mère, ni à la fille.

---

1267. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 22e février.

C'est un chef-d'œuvre en sa manière, que la lettre que vous avez écrite à l'abbé Charrier; elle étoit vraiment difficile, car le sujet vous manquoit un peu; mais vous avez si bien employé l'abbé de Quimperlé, Mme de Sévigné, le fils de M. Charrier, et Mme de Grignan, qu'il n'y a pas un mot qui ne porte, et qui n'y soit nécessaire. Je suis persuadée que vous n'avez point senti toute la justesse de ce billet; il vous est échappé; mais je lui rends l'honneur qui lui est dû, et j'en suis ravie; il ne pouvoit venir plus à propos pour m'aider à remercier ce bon abbé d'une affaire très-importante qu'il vient de terminer pour moi en basse Bretagne : je croyois le payer en lui envoyant votre aimable lettre.

Parlons de vous, ma chère belle : vous ne me dites plus rien du *premier ministre;* cette affaire doit pourtant avoir de la suite. Comment avez-vous fait pour l'équipage de votre enfant? je sais plus tôt que vous que sa compagnie est vendue. Je ne crois point qu'il ait le temps de vous aller voir; j'en suis affligée pour vous et pour lui. On me mande que c'est un gros garçon, et qu'il ne faut pas songer à la taille de son père : on m'en dit du bien, il est honnête, il est joli; mais c'est un malheur qu'à ce premier avénement à la cour, à ce premier coup d'œil, le petit colonel n'ait été soutenu d'aucun des siens : pour moi, je crois qu'ayant vu qu'il étoit chargé de tout, il aura fait des merveilles.

M. de Chaulnes m'écrit de Rome une grande lettre

d'amitié, et se plaint que je l'abandonne bien dans sa solitude; je lui mande que c'est que je n'ai pas le loisir de lui écrire, que je suis accablée d'affaires, et autres sottises. Vous verrez par mon petit billet de Bigorre que nous avons lieu d'espérer l'heureux succès de ces grandes et difficiles négociations, et que ce qu'on pourroit appeler impossibilité à l'égard d'un ambassadeur moins accoutumé que celui-ci aux manières de Rome, s'aplanira infailliblement en sa faveur : vous verrez au moins que le Roi est content, et qu'il paye bien son ambassadeur. Le cardinal d'Estrées a vu Mme de la Fayette ; il revient de Turin ; cela fait un grand sujet de conversation ; mais je crois que Rome n'aura pas été oubliée. On dit que cette Éminence parle du pape, et qu'il ne prononce pas le nom de M. de Chaulnes : cela me paroît difficile, comme de jouer à ce jeu où il ne faut dire ni oui ni non.

Est-il vrai que M. du Plessis soit retourné à Paris? Vous ne m'avez point dit ce qui vous a fait changer sur son sujet : j'ai vu que vous en étiez contente. Vous êtes trop aimable des soins et des attentions que vous avez pour votre maman ; je me porte toujours très-bien, la sobriété du carême est salutaire : envoyez-nous de vos belles truites de Lisle, nous vous enverrons d'un beurre qui vous réjouira le cœur. Je fais mille amitiés à M. de Grignan; je me flatte que s'il étoit ici, il seroit tenté de marcher par la diversité des allées qui l'amuseroient. Adieu, très-chère : je ne puis vous dire combien je vous aime, ni combien votre amitié est nécessaire à la douceur de ma vie.

---

1268. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 26e février.

Je n'eusse jamais cru pleurer comme j'ai fait le pauvre la Chau; mais il n'est pas possible de lire ce que vous mandez de la douleur si vive et si naturelle de sa pauvre femme, sans avoir le cœur touché, et en même temps les larmes aux yeux. Voilà vraiment un malheur bien marqué, et une destinée que rien ne pouvoit empêcher. Cet homme est pressé, il veut arriver : on lui conseille de ne se point exposer; on lui dit de bonnes raisons, on veut au moins le détourner de se mettre dans ce petit bateau : non, il n'écoutera rien, il faut qu'il aille, il faut qu'il soit juste au rendez-vous; la mort l'attend sur le Rhône, à un certain endroit : il s'y trouvera, il faut qu'il y périsse. Mon Dieu! ma chère enfant, que tout cela est bien arrangé! Tout le monde se retrouve dans cet accident et dans la douleur de cette femme : comme nous sommes exposés à de pareilles détresses, c'est notre intérêt qui nous fait pleurer, quand nous croyons pleurer le malheur des autres. Le christianisme veut que l'on pense d'abord au salut de ce pauvre homme, mais sa femme sera fâchée ensuite d'avoir perdu quatre mille francs : si le corps mort ne reparoît point, ou que la furie du Rhône l'ait jeté au delà d'Arles, en des bords écartés, la Providence disposera de cet or cousu dans cet habit mouillé, comme du reste.

Je loue fort la résolution de ne point faire venir votre marquis ; c'est le plus sûr : ce voyage est une dépense, une fatigue, uniquement pour contenter votre tendresse; prenez encore cela sur vous avec tant d'autres choses, et attendez plutôt qu'il soit brigadier ou maréchal de

camp que de le faire courir présentement. Beaulieu me mande qu'il est accablé d'affaires, et qu'il s'y donne tout entier. Est-il possible qu'il ait vu Mme de la Fayette avant Mme de Vins? Je le blâme tout à fait, et j'en suis jalouse comme vous; car très-souvent je me trouve à votre place. Toutes sortes de raisons devoient le faire courir chez Mme de Vins : elle m'écrivit l'autre jour qu'elle avoit une vraie envie de le voir, et d'observer la différence et le passage de l'enfance à la jeunesse. Il a été chez Mme de Lavardin; il aura le temps d'y retourner.

Voilà donc un voyage tout précipité de M. de Grignan : il est bien difficile que ces courses n'arrivent souvent, quand on commande seul dans une province, soit pour le service du Roi, soit pour conserver l'honneur de sa charge. Vous n'êtes jamais bien entrée dans cet intérêt que pour M. de Grignan, cela est assez naturel; mais cet exemple devoit s'étendre plus loin. Parlons de M. le cardinal de Forbin : le courrier qui a porté la nouvelle de sa promotion est arrivé en sept jours; Monsieur de Beauvais fut transporté de joie. Le Roi est content au dernier point de son ambassadeur; il y a bien de l'apparence qu'il fera tous les miracles qui sont à faire à Rome. Mme de Chaulnes m'écrit d'un style triomphant; elle est gaillarde, elle a raison. Il faut cependant écrire à ce nouveau cardinal; c'est ce que je viens de faire; je suis persuadée que vous n'y manquerez pas. *Point d'ennemis*, ma chère enfant : faites-vous une maxime de cette pensée, qui est aussi chrétienne que politique; je dis non-seulement *point d'ennemis*, mais *beaucoup d'amis;* vous en avez senti la douceur dans votre procès; vous avez un fils, vous pouvez avoir besoin de tel que vous ne croyez pas qui puisse jamais vous servir : on se trompe. Voyez comme Mme de la Fayette se trouve riche en amis de tous côtés et de

toutes conditions : elle a cent bras, elle atteint partout; ses enfants savent bien qu'en dire, et la remercient tous les jours de s'être formé un esprit si liant ; c'est une obligation qu'elle a à M. de la Rochefoucauld, dont sa famille s'est bien trouvée. Je suis sûre que depuis quelques années vous êtes dans ce sentiment.

Vous m'expliquez parfaitement Mme Reinié : la plaisante chose de quitter ainsi Paris, son mari, toutes ses affaires, pour s'en aller trois ou quatre mois courir *tout partout* dans la Provence, demander de l'argent, n'en point recevoir, se fatiguer, s'en retourner, faire de la dépense, et de plus gagner un rhumatisme ! car *figurez-vous qu'elle a des douleurs tout partout;* et tellement qu'à la fin vous en êtes défaite.

J'aime fort l'amitié de Pauline pour M. Nicole ; c'est signe qu'elle le lit avec attention : ce goût me donnne la meilleure opinion du monde de son esprit; j'aime aussi la colère où elle est que les évêques ne se battent pas à qui l'aura. Mais, ma belle, par votre foi, pensez-vous qu'il n'y ait qu'à nous donner un premier tome du roman *de la princesse, de l'infante, du premier ministre,* aussi joli que celui que nous avons vu, et puis nous planter là ? Je ne le souffrirai point : je veux absolument savoir ce qu'est devenue cette bonne et juste résolution *de la princesse;* j'ai bien peur qu'elle ne se soit évanouie par la nécessité des affaires, par le besoin qu'on a *du ministre,* par le voyage précipité, par l'impossibilité de ramasser *les feuilles de la Sibylle* follement et témérairement dissipées et jetées en l'air pendant dix ans. Enfin je crains que toutes vos bonnes intentions ne servent de rien, comme je l'ai vu tant de fois depuis vingt ans : il faut une suite à cette histoire, qui n'est que trop sérieuse par rapport à vos affaires. Il faut que je sache aussi le succès du voyage de M. Prat auprès de l'amant forcené de la princesse *Truelle.* Je voudrois bien

savoir qui étoient ces confidents *du premier ministre et de la favorite*, qui recevoit les courriers. Dites-moi si vous êtes toujours contente de Flame : c'est un personnage bien considérable dans votre grande maison. Je vous demande des nouvelles du voyage de ce Comte, et si le trésorier fera selon ses intentions : voilà, ma très-chère, bien des questions ; je vous en fais des excuses. Vous êtes trop aimable d'aimer mes lettres : quand vous en recevez trois à la fois, vous dites que vous êtes riche ; mais quelle fatigue ! elles sont d'une longueur qui devroit vous empêcher d'y répondre si exactement. Adieu, ma chère belle : comment vous portez-vous du carême ? pour moi, je m'en trouve fort bien. J'ai pris ce matin du tripotage de café avec du lait ; je n'en suis point encore dégoûtée, non plus que des sermons ; car nous ne tâtons que de ceux de M. le Tourneux et de saint Jean Chrysostome. Nous avons un fort aimable temps, plus d'hiver, une espérance de printemps qui vaut mieux que le printemps.

---

### 1269. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Quinze jours après que j'eus reçu cette lettre (n° 1262, p. 175), je fis cette réponse.

A Chaseu, ce 5e mars 1690.

Votre lettre du 5e de février m'a fait un grand plaisir, Madame, mais je l'ai trop attendue : ce n'est pas votre faute, c'est celle de la fortune qui nous sépare de trop loin. Je n'ai pas ici ma fille de Coligny : il y a deux mois qu'elle est en Auvergne, pour recueillir la succession qui est échue à son fils par la mort du comte de Dalet, son beau-père. Je l'attends le 15e de ce mois ; je voudrois que vous fussiez aussi prête de revoir la belle Madelonne ; cependant vous ne souffrez pas tant de son

absence que moi de celle de ma fille, car Monsieur votre fils et Madame votre belle-fille, qui ont de l'esprit, vous remplacent la Provençale; mais je ne suis pas si heureux : la solitude m'accommoderoit mieux que la compagnie que j'ai. Le voisinage de ma petite belle-sœur me tire d'affaires de temps en temps; je recueille avec elle ce que j'ai semé; car je lui ai donné de l'esprit, et elle me le rend avec usure.

Quand votre lettre est arrivée, ma chère cousine, Monsieur d'Autun étoit à Lyon à une assemblée du clergé. Il vient d'en revenir; je lui ai envoyé votre lettre, qui lui a fait un grand plaisir; il me mande qu'il va vous écrire. Le nom qui vous est inconnu dans la lettre que nous vous écrivîmes, est celui de l'abbé Senault, un des neveux de Monsieur d'Autun, fort honnête garçon.

Je m'en vais à ce Pâques-ci faire un tour à Versailles : il me paroît honnête à moi d'offrir au Roi mes services dans la conjoncture présente, quand je saurois encore plus assurément que je ne fais qu'il ne me prendra pas au mot; c'est toujours un acte de mes diligences. Je vous écrirai de ce pays-là.

Comme vous vous représentez à nous, il y a de la tiédeur dans votre fait, ma chère cousine; mais qui est-ce qui n'en a point? il n'y a que les impies et que les saints; et pour moi j'aime encore mieux être comme vous, que dans l'extrémité du vice, ne pouvant parvenir à celle de la vertu. On a beau dire, je ne pense pas que Dieu nous revomisse.

Je ne vous parle point des nouvelles du monde ; cela m'engageroit à de trop grands raisonnements ; je vous dirai seulement que le marquis de Bussy vient de partir d'ici pour se rendre promptement au Mont-Royal, où est le régiment de Mélac. Son frère l'abbé vient de soutenir en Sorbonne des thèses avec l'approbation générale, et surtout du P. de la Chaise, ayant traité le chapitre *de*

*la Grâce* comme la société le pouvoit souhaiter. Il ne sera pas en âge compétent qu'il ne soit mitré.

Adieu, ma très-chère cousine : ayez soin de votre santé, et pour cela tenez-vous l'esprit gai ; voilà comme j'en use. Il y a longtemps que je serois mort, si j'avois pris les affaires à cœur ; la raison m'a beaucoup aidé, le tempérament encore plus. Ces deux choses me paroissent assez bonnes en vous, et c'est ce qui me fait compter pour vous sur une longue vie, et de vous entretenir, de vous écrire et de vous aimer encore trente ans durant ; après cela, ma chère cousine, je veux bien vous aller attendre en paradis.

---

1270. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN, A PAULINE ET AU CHEVALIER DE GRIGNAN, ET DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

[Aux Rochers, mars 1690.]

Tout ce que vous mandez de Pauline achève d'entêter mon fils. Il est charmé de cette petite imagination qui la fait retenir et dérober si finement ce qu'elle vous entend dire. Vous disiez qu'*elle avoit un esprit qui déroboit tout :* elle ne sauroit mieux faire ; voilà le cas où le vol est permis. Elle a entendu M. de Vendôme, chez M. de Seignelai, parler de la poutargue, et se saisit ainsi de toutes les miettes qui tombent, dont elle vous surprend dans les occasions ; je trouve cette vivacité fort jolie et fort plaisante ; mon fils, très-sérieusement, en est charmé. Elle est donc, Dieu merci, dans la fantaisie de la saison, c'est-à-dire de la dévotion de la semaine sainte. Il faut prier Dieu qu'il la conserve dans cet arrangement si juste, et si bien placé, car si jamais son imagination

déplaçoit quelque chose, il nous semble que cela pourroit aller bien vite.

On nous envoie la liste des officiers généraux; on parle de toutes sortes de voyages de Monseigneur, généralissime sur le Rhin. Cela fait concevoir de grandes espérances de notre supériorité sur les ennemis. Notre frère le Turc fait des merveilles pour nous : le vizir est un Coprogli, toujours victorieux comme son père. On dit que Monsieur ira en Flandre, et même le Roi. Quand je vois tout ce mouvement, et M. de Villars maréchal de camp, je pleure de songer où nous verrions Monsieur le chevalier, s'il avoit été son chemin; il faut de la résignation pour soutenir cette pensée, et je dis : « Où veut-il aller ? Quoi? voir partir toutes ces grandeurs sans les pouvoir suivre! demeurer dans sa chambre! » Et M. de la Garde ne saura à qui faire sa cour; s'il est vrai que le Roi parte, à qui fera-t-il voir le pensionnaire plein de vie et de mérite? Enfin que ne pense-t-on point dans ces bois? Mais tout [est] rectifié par la décision des bonnes têtes.

J'attends toujours avec impatience des nouvelles de Beaulieu sur la vente de cette compagnie. J'espère en M. de Saint-Pouanges.

Mme de la Fayette me mande deux mariages qui ne font [pas] honneur à notre sexe. Cette présidente Barentin, qui rioit toujours, si aise d'être présidente, si *gorgiase*, veuve depuis dix mois, s'est amourachée d'un homme de vingt ans, fils de Cormaillon. Elle lui a donné six mille livres de rentes et quatre-vingt mille francs, et l'a épousé. Lui, sachant que le feu président étoit cousin germain de Mme de Louvois, lui a [conté] son aventure, et a dit à M. de Louvois que si ce mariage lui déplaisoit, il ne le verroit [pas]. Voilà ce qu'a fait cette folle :

Pour qui? pour un ingrat.....

Mme de la Mésangère a épousé le fils de Fontenay, qui est à M. de Chartres : autre folie désapprouvée de Mme de la Sablière et de tout le monde. On ne distingue point assez les têtes sages.

Monsieur de Paris est nommé au cardinalat par le Roi, et Monsieur de Reims par le roi d'Angleterre. Voilà encore deux cardinaux ; ce sera sept en France : comptez-les sur vos doigts. M. le cardinal de Harlay, M. le cardinal le Tellier, voilà deux hommes bien contents ! Vous me dites : « Eh, mon Dieu ! pourquoi me contez-vous cela ? j'en sais la plus [grande] partie, et ne me soucie pas de l'autre. » En vérité, ma chère bonne, je n'en sais rien ; c'est que je cause.

Nous allons lundi à Rennes passer quinze jours ; comme nous n'avons pas comme vous un vénérable chapitre, nous voulons voir un peu les cérémonies de l'Église ; nous y avons aussi quelques petites affaires. La Marbeuf m'attend avec transport. Je vous écrirai encore dimanche d'ici ; ne changez rien à votre adresse ordinaire ; je serai revenue avant la réponse de celle-ci.

Je suis ravie de votre amitié, et de votre persévérance pour les œufs ; c'est une bonne nourriture [à] qui l'aime. Pour moi, je me porte parfaitement bien du carême. Quand je ne penserois à vous qu'en voyant des beurrées, ce digne objet de vos desirs, et de ceux d'Ésaü s'il les avoit connues, j'y penserois fort souvent, car j'en suis tout entourée ; mais voici notre amoureux transi.

DE CHARLES DE SÉVIGNÉ.

Oui certes amoureux, et très-amoureux : chaque moment de ma vie augmente ma passion, et toutes vos lettres la redoublent. Il y a un certain rapport entre ma divinité et moi,

Qui flatte mes desirs d'une illustre apparence,
Et fait croire à César qu'il peut former des vœux.

Elle connoît M. de Seignelai et M. de Vendôme, tout comme je connois Grignan; mais vous ne me mandez point si elle parle provençal, et si le peintre d'Aix est à Rome : vous oubliez mille choses que je serois ravi de savoir, et dont l'ignorance me donne de cruelles inquiétudes. Ce n'est pas assez d'approuver mon amour, il faut encore soulager mon martyre par tout ce qui peut adoucir les rigueurs de l'absence. Vous pouvez, je crois, me rendre tous ces bons offices, sans engager votre conscience, puisque moi, qui ne suis point dans la morale du péché philosophique, je me dispose à n'en faire pas moins mon devoir la semaine prochaine.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A PAULINE DE GRIGNAN.

Vraiment, ma chère Pauline, voilà bien de quoi remercier très-humblement Monsieur votre oncle de l'honneur qu'il vous fait d'être amoureux de vous. Vous le prierez instamment de continuer; voilà ce qui s'appelle une fille bien élevée et bien civile.

A MADAME DE GRIGNAN.

On me mande que Monsieur le premier président et M. de Lamoignon ne sont pas dans une parfaite union, quoique beaux-frères; ce sont des caractères si différents, qu'il n'y a que la justice qui les unisse : encore y a-t-il différentes manières de la prendre. Cet arrêt, où les conclusions de M. de Lamoignon furent suivies, avec tant de gloire pour lui, pour la maison de Lorraine, n'a été tiré du greffe et délivré que depuis trois jours. On a grondé cet avocat général d'avoir élevé si haut les louanges de cette maison, et on a nommé commissaire M. Dorat, pour informer contre M. de Commercy, de sorte que Mme de Lillebonne dit : « Mes filles, qu'on ne peut

empêcher de toucher leurs cent mille écus chacune, peuvent aller remercier Monsieur le premier président, mais je n'irai point voir un homme qui ôte à mon fils la duché de Joyeuse, et qui lui fait faire son procès. » Voilà comme s'est tournée cette grande [affaire].

AU CHEVALIER DE GRIGNAN.

Je viens à vous, Monsieur, et je réponds à votre réponse, et je vous vais gronder, moi qui vous honore, moi qui vous estime, moi qui fais à vos jugements toutes mes décisions, je vous gronde pourtant. Eh! d'où vient que vous laissez tailler en plein drap M. de Pracontal sur l'équipage de votre neveu? Pourquoi, [non] M. de Grignan, mais vous, comme sortant de cette place, ne décidez-vous pas sur ce qui est nécessaire? Ne voyez-vous pas bien qu'un homme qui est gâté [par] les vastes idées des grands Adhémars doit tout jeter par les fenêtres, et ne doit rien trouver de trop grand? mais vous, la sagesse même, que n'avez-vous dit de ce petit colonel, comme Andromaque :

Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste ?

Et sur cela que n'avez-vous fait un équipage proportionné à celui des autres, à la misère du temps, au retranchement que l'on ordonne et dont le Roi donne l'exemple? Pourquoi n'avez-vous pas défendu le superflu comme le Roi défend la vaisselle d'argent? Pourquoi les quatre mille francs destinés à cette vaisselle ont-ils été engloutis encore dans cet équipage? Que n'ont-ils tenu lieu dans l'argent comptant qu'il faut qu'il emporte? Enfin pourquoi souffrez-vous que quand cet équipage est déjà trop grand, cette pauvre Mme de Grignan donne encore ses deux mulets, et démonte sa litière, dont il me semble qu'on a toujours affaire, et qui est si nécessaire en Provence?

Enfin pourquoi songez-vous aux Adhémars, quand vous savez le fond de leur sac? Mais je me laisse emporter au plaisir de grêler sur vous de deux cents lieues loin : c'est un plaisir qu'on ne prend guère en présence; j'ai profité de l'occasion une bonne fois, et je continue.

Pourquoi souffrez-vous que Pauline donne échec et mat à sa mère, et qu'elle lui échauffe le sang, et qu'elle la fasse malade? Que ne donnez-vous le fouet à Pauline? Vous voyez bien que vous avez tort. Mais comment donner le fouet aussi à une personne qui écrit de son chef à Mme d'Épernon? Cette action me ferme la bouche, et je finis le ton des reproches pour vous dire que j'ai pensé la première que ce n'étoit pas une chose soutenable pour vous que de voir partir Monseigneur le Dauphin et tout le monde pour la guerre, pendant que vous seriez habitant du Carnavalet; et je comprends vos sentiments sur cette sorte de peine. J'approuve la répétition de Balaruc, et je suis ravie de la joie que vous donnerez à votre famille par la continuation de séjour qui doit leur être fort chère et fort utile.

Je vous souhaite une bonne santé. Hélas! hélas! quel plaisir de vous revoir comme autrefois! Je le souhaite passionnément, et je vous demande, Monsieur, la continuation d'une amitié qui fait l'éloge de ceux à qui vous l'accordez.

---

1271. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ, A COULANGES.

Aux Rochers, le 18e mars.

Je fais courir cette feuille après trois autres que je vous écrivis il y a trois jours, pour vous dire, mon cher cousin, que je suis bien imparfaite : c'est une vérité que je veux établir à Rome comme à Paris. J'ai lu plusieurs

fois votre aimable lettre; la dernière fut en me promenant dans ces bois : le silence me fit trouver encore plus de goût à vos chansons, à votre prose, à votre sérieux, à votre badinage. Je fis réflexion à cette vie de Rome, si bien mêlée de profane et de *santissimo;* à ces beaux jardins,

.... Où l'art et la nature
Font éclater leurs miracles divers.

Je songeai à cette boule, où vous étiez grimpé avec vos jambes de vingt ans, et à l'avantage qu'ont les hommes au-dessus des femmes, dont tous les pas sont comptés et bornés; et combien je me promènerois de jours et d'années dans le plain-pied de nos allées, sans me trouver jamais dans cette boule. Je trouve le madrigal de Mlle de Scudéry très-joli, très-flatteur; et puis je vous trouve heureux d'avoir l'abbé de Polignac dans votre société; je suis ravie de son souvenir: c'est un des hommes du monde dont l'esprit me paroît le plus agréable : il sait tout, il parle de tout; il a toute la douceur, la vivacité, la complaisance qu'on peut souhaiter dans le commerce. Je crois vous en avoir parlé autrefois de cette manière, du temps que nous traitions ensemble le mariage de son frère avec Mlle de Grignan. Au retour de ma promenade, je vous écrivis avec bonne intention de vous parler de lui, et je l'oubliai : que dites-vous de cette misère, mon pauvre Coulanges? Il ne faut plus se fier à rien, et moins à soi-même qu'aux autres; depuis ce jour je me gronde, je me fais froid, je ne veux plus me promener seule, je me trouve indigne de ma confiance, et n'ai trouvé de consolation qu'à vous prier de me raccommoder avec moi, en disant à cet aimable abbé de quelle manière je l'oublie, et de quelle manière je me souviens de lui. Voilà ce que j'avois à vous dire, en vous conseillant d'en faire votre ami plutôt que votre

rival, et de m'aimer toujours autant que je vous aime, si vous le pouvez.

### 1272. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

[Aux Rochers,... avril 1690.]

Je reviens à vos dévotions, à votre beau et magnifique chapitre : je serois fort sensible à cette solide et sainte grandeur ; et puisqu'il est fait, il le faut préférer à dix mille livres de rentes. C'est une grande distinction ; je voudrois bien avoir été à vos ténèbres ; j'ai très-bonne opinion de la musique de M. de Grignan. Celles de Saint-Pierre furent fort simples.

Vous m'expliquez fort agréablement cette amitié que vous avez pour M. de Grignan, qui fait que vous ne sauriez être longtemps fâchée contre lui. Je crois qu'on pourroit faire de ce sentiment une maxime fort vraie : *Quand on aime à un certain point, on oublie, c'est-à-dire on pardonne toujours.* Son état est bien précisément le péché philosophique ; mais si vous êtes assez bonne pour ne le point damner, parce qu'il ne songe point à ce qu'il fait, il ne laisse pas de l'être véritablement à l'égard de ses affaires, qui ne peuvent pas comme vous toujours lui pardonner. Il y a des bornes de ce côté-là par malheur, et votre amitié, qui n'en a point, n'empêche pas la punition temporelle de tant de péchés continuels, et continués depuis si longtemps. Ce seroit une belle conversion, si de bonne foi il étoit réconcilié avec lui-même, qu'il se fût demandé pardon, qu'il se fût embrassé bien sincèrement, qu'il se fût promis de ne se plus faire tous les maux du monde. Le moyen de faire une bonne communion, quand on manque [à] ce premier commandement d'aimer son prochain, et soi-même par conséquent, comme soi-même ? S'il y eût quelqu'un à

qui il eût fait autant de mal qu'à lui, en vérité auroit-il été en état d'approcher des sacrés mystères? Voyez comme les bons ouvriers, c'est-à-dire le P. Moret, se trompent quelquefois dans leurs absolutions. Enfin, si ce Comte s'aimoit autant que tout le monde l'aime, que de biens, que de grandeurs, que de vénérables chapitres! car nous en aurions fait encore un de l'autre côté.

Mais parlons, à propos de grandeurs, de M. le cardinal de Fourbin de Janson. Il s'en va à Rome; M. de Chaulnes le fait venir. Il lui donnera connoissance de ce terrain-là, qu'il sait naturellement. Il est agréable au pape, reconnoissant envers Sa Sainteté et envers Son Excellence. Il a renvoyé doucement le cardinal d'Estrées, et après un si bon ordre, et avoir encore obtenu les bulles, ce duc reviendra glorieux à Grignan. Si tout cela arrive, comme il y a bien de l'apparence, vous m'avouerez que ce sera un joli coup d'échecs. Vous verrez donc ce cardinal, et il fera briller sa pourpre dans le milieu de son pays. Oh, bon Dieu! seroit-il possible que vous ne lui eussiez point fait vos compliments comme tout le monde! auriez-vous porté si loin vos vieux ressentiments et vos misérables pétoffes, dont le souvenir doit être si parfaitement dissipé? Mais je vous fais tort, et j'attends un reproche de vous, de vous avoir crue capable d'un procédé si peu digne de vous.

---

1273. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN, AU COMTE DE LA GARDE, AU COMTE DE GRIGNAN, ET A PAULINE.

Aux Rochers, dimanche 23e avril.
Réponse au 13e.

A MADAME DE GRIGNAN.

Vous les recevez donc toujours, ma bonne, avec cette joie et cette tendresse qui vous fait croire que saint Au-

gustin et M. du Bois y trouveroient à retrancher; ce sont vos chères bonnes, elles sont nécessaires à votre repos; il ne tient qu'à vous de croire que cet attachement est une dépravation : cependant vous vous tenez dans la possession de m'aimer de tout votre cœur, et bien plus que votre prochain, que vous n'aimez que comme vous-même. *Voilà bien de quoi!*

Voilà, ma chère bonne, ce que vous me dites. Si vous pensez que ces paroles passent superficiellement dans mon cœur, vous vous trompez : je les sens vivement, elles s'y établissent, je me les dis et les redis, et même je prends plaisir à vous les redire, comme pour renouveler vos vœux et vos engagements. Les personnes sincères comme vous donnent un grand poids à leurs paroles. Je vis donc heureuse et contente sur la foi des vôtres. En vérité, elle est trop grande et trop sensible, cette amitié : il me semble que par un esprit de justice, je serois obligée d'en retrancher; car la tendresse des mères n'est pas ordinairement la règle de celle des filles; mais vous n'êtes point aussi comme les autres : ainsi je jouirai sans scrupule de tous les biens que vous me faites; je solliciterai même M. du Bois pour ne point troubler une si douce possession.

Parlons de votre santé, voilà le temps que votre sang se met en colère. Vous en étiez il y a un an fort incommodée; vous vous fîtes saigner et purger, vous vous en trouvâtes très-bien. Je vous en fais souvenir, ma chère bonne, parce qu'il n'y a rien que je trouve si considérable que la santé. Vos maux de gorge sont effrayants; vous me présentez le vôtre comme une légère incommodité : Dieu le veuille! Je voudrois toujours que jamais vous ne fussiez sans du baume tranquille : il est souverain à ces sortes de maux, et je crains que vous n'en manquiez, quand je songe combien vous en avez fait prendre à Martillac de tous les côtés. Vous n'auriez qu'à

prier l'abbé Bigorre de vous en envoyer une petite bouteille; on les paye un écu ou une demi-pistole, ce ne seroit pas une affaire; songez-y, ma bonne, ne soyez jamais sans un tel secours. Ne vous échauffez point le sang : les échecs vous font mal en vous divertissant; mais c'est une occupation, ce n'est pas un jeu. Je gronde Pauline, je lui dis qu'elle ne vous aime point de vous donner cette émotion. J'ai grondé Monsieur le chevalier; je vous gronde, ma bonne : d'ici je ne puis pas mieux faire.

Pour nos desseins, je vous ai dit mon projet. Si vous n'allez point à Paris, je n'irai point; si vous y allez, vous feriez le miracle de forcer mes impossibilités. Si vous êtes à Grignan, j'irai, et je me fais un grand plaisir de songer que si Dieu le veut bien, je passerai cet hiver avec vous : le temps passe bien vite avec une telle espérance; mais je vous demande bien sérieusement de ne rien dire à Paris de ce dessein. Ce me seroit un embarras et un chagrin dans le commerce que j'ai avec mes amies, qui commencent déjà de souhaiter mon retour et de m'en parler. Laissons mûrir le dessein de ce voyage de traverse, comme une opinion probable dans Pascal. Voilà, ma chère bonne, où nous devons en demeurer; car pour passer à Paris avant que de vous aller voir, c'est ce qui ne convient ni à mon goût, ni à mes affaires. L'abbé Charrier est à Paris; il vous écrira de Lyon.

Vraiment, vous avez retenu si follement toutes les sottises que j'ai dites sur ces cruelles haleines que j'ai le malheur de sentir plus que les autres, que vous m'en avez fait rire, comme si je n'en avois jamais entendu parler. Il est vrai que j'ai le nez trop bon; et si par hasard quelqu'un de mes amis avoit empoisonné ses paroles en me parlant, je n'aurois pas au moins à me reprocher de ne les avoir point avertis. Mais les gens qui comptent leurs corps pour rien, comptent pour rien aussi

l'incommodité de leur prochain. M. de Pommereuil a présentement les plus belles dents du monde. Je lui dis aussi avec plaisir que j'aurois vu Mme de Coetlogon, si son mari m'avoit visitée. Il m'approuva, détesta le mari, et avoit donné un bon exemple; car arrivant de Paris, le lendemain que je fus arrivée à Rennes, il arrêta chez moi avant que d'entrer chez lui, et m'embrassa, et fit par amitié et par ancienne considération ce que l'autre devoit faire par honnêteté. Il a une envie démesurée de donner un lieutenant de Roi à M. de Molac, pour faire sa charge; mais la presse n'est pas grande aux conditions d'obéir à l'Intendant. Il est aussi de notre confidence pour l'arrière-ban.

Ne reconnoissez-vous pas M. de Chaulnes, d'avoir fait écrire le pape à sa chère fille Mme de Maintenon? Elle est si touchée de ce bref, qu'elle en a remercié Mme de Chaulnes avec un air de reconnoissance qui passe la routine des compliments. Ce n'est point elle qui me le mande; et même, chacun de ceux qui m'écrivent croyant que l'autre m'eût envoyé la copie de ce bref, il se trouve que je ne l'ai point eu; enfin j'ai prié qu'on me l'envoyât. Cette duchesse me mande que Madame la Dauphine s'en va, elle est enfin dans la dernière extrémité. Tous ces officiers sont consternés; le maréchal de Bellefonds y perd son bien; mais apparemment cette belle place sera bientôt remplie. Mme la maréchale d'Humières étoit debout auprès de Mme de Chaulnes comme le Roi venoit souper; il démêla cette maréchale, et lui dit, en se mettant à table : « Madame, vous pouvez vous asseoir. » Elle fit une grande révérence et s'assit, et l'histoire finit ainsi. On dit que sa fille ne fera de duc que son mari, et qu'elle finira là.

J'ai écrit à notre bonne duchesse de Chaulnes que je la priois de nous donner M. Rochon le 25e de mai, pour notre requête civile; qu'il y faisoit un principal per-

sonnage, et que je ne serois pas seule à lui demander cette grâce.

Je suis en vérité ravie que M. de la Garde soit payé de sa pension.

AU COMTE DE LA GARDE.

Monsieur, trouvez bon que sans cérémonie, et d'un cœur qui sent votre joie, je vous dise la part que j'y prends. J'entre plus que personne dans toutes les raisons de justice qui vous la font sentir. Ma fille en est touchée comme vous, et vous aime, et vous estime, et vous a tant d'obligation, que vous ne devez jamais douter de sa reconnoissance non plus que de la mienne.

Je veux parler tout de suite à M. de Grignan.

AU COMTE DE GRIGNAN.

Mon cher Comte, on dit que vous m'aimez : je vous dirai ici que j'en suis ravie ; car pour vous écrire, je suis votre très-humble servante, je ne m'y joue pas : je sais l'effet de vos réponses, et même vous ne devez pas souhaiter ce commerce. Il vous a déjà fait perdre ma belle-fille, qui n'en veut plus avec vous. J'avoue qu'il est assez extraordinaire de rompre avec un homme, parce qu'il écrit trop bien ; mais je vous dis le fait, elle s'est retirée derrière le théâtre : cette fin est digne du commencement; mais de perdre votre belle-mère par la même raison seroit une chose risible. Ainsi je vous parle ici tout naïvement, ce n'est point une lettre. Je vous dis toutes sortes de bonnes et sincères amitiés, et puis je vous demande si vous ne connoissez point M. de Bruys de Montpellier, autrefois huguenot, présentement les poussant à outrance par des livres dont nous sommes charmés ; vous les aimeriez passionnément aussi. Voilà tout; vous me répondrez dans la lettre de ma fille.

A MADAME DE GRIGNAN ET A PAULINE.

Me revoilà, ma bonne : après avoir fait un petit tour, il faut toujours revenir à vous. Ah ! oui, vraiment, je connois le style d'où Pauline a puisé sa lettre : mon Dieu ! comme je le trouve, présentement qu'on n'aime plus que ce qui est naturel ! mais j'avoue que la beauté des sentiments et les grands coups d'épées m'avoient enchantée. L'abbé de Villarceaux étoit encore plus grand pécheur que moi, c'est-à-dire que des gens fort au-dessus de mon mérite avoient cette folie. Voilà comme on se console, et comme dira Pauline. C'est donc, Mademoiselle Pauline, de cette même main, de cette même plume que vous écrivez à Mme d'Épernon, pour savoir d'elle si Dieu veut que vous soyez carmélite? Vraiment j'en suis bien aise. Si vous continuez, il ne faudra point attendre de si loin une réponse. Je l'empêche aujourd'hui de vous écrire, cet amant. S'il vous fait devenir folle par l'honneur de son amour, comme dit Madame votre mère, vous le faites devenir aussi le berger extravagant dans ces bois.

En vérité, ma bonne, je n'ai rien vu de plus plaisant que l'inclination qu'il a pour cette jolie petite idée, dont vous me donnez aussi la meilleure opinion du monde. Son imagination ne s'engage à rien qu'elle ne soutienne avec toute la grâce et tous les tons nécessaires. Cela compose une personne non-seulement très-divertissante, mais très-charmante. Votre enfant partira bientôt. Vous avez vendu votre compagnie, comme on fait toutes choses, quand on n'est pas heureux. C'est un grand bonheur que le Roi ait eu pitié de ces pauvres guerriers en leur ôtant leur vaisselle et retranchant leur table. Je conseille au marquis d'obéir ponctuellement, et vous, de l'ordon-

ner au maître d'hôtel. M. de Grignan écrira-t-il à son ami le maréchal d'Humières, sur la duché? Je lui conseille, pour ne le point fâcher, d'écrire à la maréchale duchesse. C'est par là qu'on évite d'offenser son ami ou de s'offenser soi-même.

Voilà, ma chère bonne, une réponse de M. du Plessis. Je crois qu'elle vous fera plaisir, et qu'en même temps il vous fera pitié avec son sot mariage. Ma chère bonne, ayez soin de votre sang, de votre santé, je vous en conjure; je ménage très-bien la mienne. J'ai déjà demandé à mes amies tous les secours qu'ils nous ont déjà donnés. Je crois que la pension des menins n'a point été retranchée ni reculée. Mille amitiés à Monsieur le chevalier.

---

1274. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce 26e avril.

Enfin, voilà cette pauvre Dauphine morte bien tristement, bien salement. La Troche m'en mande mille détails qu'on aime à savoir; comme elle veut répondre à votre lettre, peut-être vous en dira-t-elle quelques-uns. Le Roi et Monsieur la virent mourir; elle demanda mille pardons au Roi de son peu de complaisance, elle voulut baiser sa main, il l'embrassa; les sanglots l'avoient empêchée de parler à Monsieur le Dauphin, qui ne fut pas longtemps dans sa chambre. En bénissant encore ses enfants, elle dit: « Et vous aussi, mon petit Berry, quoique vous soyez cause de ma mort; » et il se trouve que cela n'est pas et qu'elle n'avoit aucun mal dans tous ces lieux-là : je voudrois qu'on pût lui dire combien elle s'est trompée. Le Roi et toute sa cour est à Marly pour quinze jours. Elle a donné quarante mille francs à Bes-

sola, et l'a fort recommandée au Roi; un diamant à Madame; une bague de cinquante louis à la maréchale de Rochefort. On ne porte le deuil que six mois. Je suis folle, ma pauvre bonne, de vous dire toutes ces choses, qu'on vous mande comme à moi. J'ai été accablée de lettres sur cette mort; il sembloit que tous mes amis et amies eussent peur que je l'ignorasse : c'étoit comme une conspiration. Je ne sais qui se sera chargé de son oraison funèbre; pour moi je n'y trouve que trois points : M. le duc de Bourgogne, M. le duc d'Anjou, M. le duc de Berry, et c'est un assez grand panégyrique pour une dauphine.

---

### 1275. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

[Aux Rochers,.... mai.]

Je suis persuadée que la Providence vous récompensera de la confiance que vous avez en elle; il y a longtemps que je vous observe et que je vous admire. Je vous vois la femme forte, toute sacrifiée à tous vos devoirs, en faisant un usage admirable de la bonté et de l'étendue de votre esprit. Si Rome pouvoit être sauvée, vous la sauveriez; c'est un mot d'un ancien. Vous en faites aisément l'application, et vous y prenez d'une manière à ne devoir désespérer de rien. Que ne faites-vous point?... d'emprunter pour payer des choses importantes; enfin, depuis le sceptre jusqu'à la houlette, vous suffisez à tout. Vous avez une capacité sur les affaires qui me surprend; on peut avoir beaucoup d'esprit sans en avoir de cette sorte : je l'admire d'autant plus, qu'il est cent piques au-dessus de ma tête : vous savez ceux dont je me servois; enfin vous en avez de toutes les façons. Remerciez-en Dieu, car assurément ce n'est pas de vous que

viennent tous ces dons. Quand une belle et aimable femme les a reçus du Ciel, comme vous, c'est une merveille. J'en conviens, on leur permettroit quelquefois de n'être point habiles; d'autres, plus indulgents, leur pardonnent les dépenses excessives et déréglées en faveur de leur beauté, du bruit de leur jeunesse et du grand monde; mais de voir une laide bête à qui on laisse tout le loisir possible de travailler aux affaires de sa maison et de se rendre considérable par cet endroit, négliger cette occasion d'être bonne à quelque chose et de se faire pardonner tous ces désagréments, qui n'y pense seulement pas, qui s'amuse à discourir de toutes choses, hormis de ce qui la devroit uniquement occuper, et qui se trouve toute ruinée, toute abîmée, toute accablée, au milieu des plus grands revenus qu'on puisse avoir, je vous avoue que cela me met en furie, et que je voudrois qu'il y eût une punition pour celles qui font un si mauvais usage de leur esprit, et de leur laideur, qui seroit bonne au moins à quelque chose, si elle rétablissoit une maison. Vous devinez à qui je pense; il est aisé de le deviner : c'est à cette femme que tout le monde plaint, et que je ne veux pas plaindre, parce que je suis en colère.

On me mande que le pauvre M. de Montausier est encore à l'extrémité, poussant son bon esprit au delà de l'agonie. Le Roi lui envoya faire une amitié, et qu'il étoit fâché de l'état où il étoit. Il répondit avec un ton et un courage de philosophe, qu'il remercioit Sa Majesté, qu'il mourroit son serviteur, et que s'il ne l'avoit pas servi utilement, il avoit au moins servi longuement et fidèlement. C'est une perte pourtant qu'un tel mérite : quand on a les qualités principales, il faut passer les gens pour bons, dans la difficulté de trouver des hommes parfaits ; et puis il faut mourir : c'est la fin des plus belles vies du monde. Celle de M. de Lorraine étoit du nombre. Je demande en grâce à l'étoile du Roi de nous ôter en-

core le prince d'Orange, et puis nous la laisserons en paix; mais celle-là nous est nécessaire. J'eusse bien voulu qu'elle n'eût pas pensé à notre défunt pape. Hélas! que ce Comtat nous eût été bon! vous en faisiez un si saint usage!

---

### 1276. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

[Aux Rochers,.... mai.]

La pauvre Martillac est désolée; j'ai envie de vous envoyer sa lettre; cela vous donnera lieu de lui parler et d'entrer en matière. Je suis surprise et fâchée de ce mauvais ménage. Si la.... n'a point de tort, il ne faudroit point que Martillac crût que c'est elle qui la brouille avec vous; si elle a tort, il faudroit lui remettre la raison dans la tête; car de voir cette pauvre fille, toute brillante autrefois, languir et périr de tristesse auprès de vous, croire qu'après l'avoir aimée, vous ne l'aimez plus, que vous seriez bien aise qu'elle vous quittât, cet état n'est pas soutenable. Croiriez-vous bien que je le connois? J'étois injuste; mais enfin ce sont des erreurs qui font mourir. Vous me priez de lui dire que vous l'aimez; en vérité, dites-lui vous-même; une parole de vous vaut mieux que cent des miennes : vous faites les maux, faites les médecines.

Que j'aimerois à savoir les colères de Pauline, d'où il sort une vocation à la douzaine, mais une vocation qui ne chante pas moins haut que l'ordre de saint Benoît! Ah! ma pauvre petite, que je voudrois bien être là pour vous apaiser, pour vous remettre l'esprit! Je ferois encore plutôt qu'*Agnès et le corps mort s'en allassent ensemble;* car toutes ces petites afflictions ne font que brouiller le sang, et troubler la joie de sa

belle jeunesse. Il me semble que vous êtes méchante : vous prenez plaisir à les voir languir et se lamenter : consolez-les ; ce n'est pas une chose aisée à soutenir que la pensée de n'être pas aimée de vous : croyez-m'en.

J'embrasse ma chère Pauline ; j'aime cette petite personne ; menez-la doucement : il y a des esprits que l'on ne gagne que par là. J'écrirai à Martillac ; je ne la saurois imaginer affligée ; consolez-la ; remettez la joie dans tous les cœurs : cela dépend de vous.

Pour Monsieur le Coadjuteur, je vous avoue que je suis impitoyable à ses longues et cruelles froideurs, pour ne pas dire inhumanités. Je lui souhaite d'aussi longs remords, une compagnie de *dragons* longtemps logée dans son cœur, soutenue des remords et des repentirs qu'il mérite. Quoi? il aura percé, vingt ans durant, le cœur de ce bon et illustre prélat ; il lui aura fait souffrir toutes les peines que l'ingratitude fait souffrir, au lieu d'être sa consolation et son coadjuteur, non-seulement dans les fonctions de sa dignité, mais encore dans les derniers temps de sa vie, pour l'aider à vivre et mourir ; il aura fui sa présence, il aura été partout, hormis auprès de lui ; l'aversion et l'incompatibilité lui auront servi de prétexte pour ne point faire son devoir ; et il ne seroit pas un peu battu des Furies présentement ! cela ne seroit pas juste, et je serois au désespoir qu'il ne sentît point cette peine : toute ma crainte, c'est qu'elle ne soit pas assez longue. Pour moi, j'aimois mon cher *bien Bon*, je n'avois nulle peine à lui rendre mes soins ; mais si j'en avois eu, je crois que je les aurois sacrifiées à la crainte d'avoir des reproches à me faire : il n'y a pas moyen d'être si mal et si brouillé avec soi-même ; il faut tâcher d'établir la peur dans son cœur et dans sa conscience. Je me souviens de ce que j'ai vu à Grignan ; cela prend sur la bonté du cœur. Heureux qui peut l'avoir aussi bon que vous, qui ne savez point ignorer vos

sentiments et votre amitié, qui la sentez, qui la trouvez toujours, qui en faites un bon usage pendant la vie de ceux que vous aimez ! Eh ! pour quand les veut-on garder? pour quand on est mort ? Il est bien temps ! On donneroit volontiers sa quittance en ce temps-là, et qu'on rendît la vie, et surtout la fin de la vie, pleine de douceur, de confiance et d'amitié. Voilà sur quoi je compte pour la consolation de mes derniers jours.

Voilà une plume qui a bien pris l'essor; mais c'est que je suis en colère : n'avois-je pas raison? Vous le savez comme moi.

---

### 1277. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce 24e mai.

Je voudrois bien que M. Gaillard eût vu cette lettre du 13e. Quelle facilité ! quelle éloquence ! avec quel respect tous les mots viennent s'offrir à vous et à l'arrangement que vous en faites ! Vous êtes ingrate et insensible à ce que vous avez reçu de Dieu ; car l'épître de dimanche vous assure que vous n'avez rien de vous-même ; ainsi on peut examiner ses bienfaits pour en avoir de la reconnoissance. Si on s'entendoit bien, la vanité seroit bannie du commerce des honnêtes gens : on laisseroit ce sot vice aux ignorants qui se font honneur de ce qui ne leur appartient pas.

Pour moi, j'ai une fantaisie que je n'ose dire qu'à vous : c'est que si j'étois dévote, comme par exemple M. de la Garde, je crois, contre l'ordinaire, que je conviendrois avec mes amis des grâces singulières et précieuses que je recevrois de Dieu, du changement de mon cœur qu'il auroit tourné avec cette douce et miraculeuse puissance qui fait que nous ne nous reconnoissons pas

nous-mêmes ; et dans le transport de cette charmante métamorphose, touchée, comme je le suis naturellement, de la reconnoissance, au lieu de dire mille maux de moi, comme font les dévots, de me charger d'injures, de m'appeler un *vaisseau d'iniquité*, je ferois honneur à la grâce de Jésus-Christ, et j'oublierois mes misères pour célébrer ses louanges et ses miséricordes.

Voilà une folie que je vous confie, car elle est si peu en usage, qu'on me jetteroit des pierres.

---

### 1278. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Les premiers jours d'avril, étant parti de Chaseu pour la cour, j'y arrivai le 20e ; j'y demeurai un mois de suite, et après, m'en étant retourné à Paris, j'en écrivis cette lettre à Mme de Sévigné.

A Paris, ce 31e mai 1690.

Il y a six semaines que je suis en ce pays-ci, Madame, c'est-à-dire à Paris en passant, et d'ordinaire à Versailles ; il y a pourtant huit jours qu'une colique me ramena ici. J'ai été chercher deux fois notre ami Corbinelli sans le trouver, mais il faut vous entretenir de ma famille et du sujet de mon voyage.

Premièrement, je vins descendre chez ma fille de Montataire, qui vient d'aller en Picardie avec son mari et son frère l'abbé, pour un reste de l'affaire de Manicamp; ils en reviendront dans quinze jours. Pour votre nièce de Coligny, qui a hérité des terres de Dalet et de Malintras par la mort de son beau-père, elle vient d'arriver sous le nom de la *comtesse de Dalet*. Voici les raisons qui lui ont fait prendre ce nom : depuis trois cents ans les aînés de la maison de Langhac se sont toujours appelés comtes de Dalet, et cela est tellement établi dans cette famille, que si son mari vivoit, il auroit pris

ce nom-là. De plus il y a une petite Lassay qui a quinze ans, et qui vient d'épouser Coligny, fils de Coligny de Hongrie; il seroit désagréable à votre nièce que pour les différencier l'une de l'autre, on dît : « Est-ce la vieille ? Est-ce la jeune ? » Mademoiselle, en approuvant ce changement, me disoit hier cette raison. Votre nièce a même trouvé un exemple de pareille chose en arrivant ici. La comtesse de Carouge, devenue veuve depuis six mois, avoit pris le nom de comtesse de Tillières à la mort de son beau-père, qui vient d'arriver.

Pour revenir donc à cette nouvelle comtesse de Dalet, je vous dirai qu'elle est venue ici mettre le comte de Dalet son fils au collége de Louis le Grand; et pour moi je suis venu offrir mes services au Roi, dans un temps où je vois que les arrière-bans deviennent des troupes réglées. Il me reçut agréablement, sans me prendre au mot, car où me mettre ? Toutes les places sont occupées par des officiers de la couronne, et par des gens du bureau. Sa Majesté a trop d'honnêteté pour me dégrader en me faisant obéir à quelqu'un, moi le plus ancien lieutenant géneral des armées de France. Mais je voudrois bien en chemin faisant l'obliger de reconnoître mes bonnes volontés par quelque petite grâce, qui sans lui faire mettre la main à la bourse ne laissât pas de m'accommoder : c'est à quoi je travaille; et si Dieu le veut cela sera; si non, j'y consens : jamais vous n'avez ouï parler d'une résignation pareille à la mienne; cela est bon pour la santé aussi bien que pour le salut. Si je vous voyois, ma chère cousine, je vous dirois les moyens dont je me sers pour venir à mes fins, que je ne puis vous écrire.

Pour vous parler maintenant des affaires générales, je vous dirai que je vis agoniser la pauvre Madame la Dauphine; que le Roi pleura fort dans ce moment; mais que si je voulois être longtemps regretté par quel-

qu'un, je ne voudrois pas que ce quelqu'un-là eût toutes les affaires de l'Europe sur les bras. Rien ne fait tant oublier les morts que les vivants. Vous croyez bien, ma chère cousine, que si les courtisans d'Alexandre penchoient la tête pour se conformer à ses manières, ils ne pleuroient pas devant lui, quand il n'étoit pas triste.

Monseigneur est arrivé en bonne santé sur le Rhin, bien résolu de battre son beau-frère, et je crois que cela pourroit bien arriver; car un prince à qui la Providence ôte à point nommé un ennemi de dessus les bras, comme M. de Lorraine, doit attendre d'elle toutes sortes de prospérités. M. de Luxembourg a passé l'Escaut pour faire contribuer, ou pour brûler tout ce qui ne voudra pas le faire.

On croit que l'accommodement de Monsieur de Savoie se fera; qu'il nous donnera la citadelle de Turin et Verrue, trois régiments d'infanterie et deux de dragons, faisant quatre mille hommes; qu'après cela Catinat entrera dans le Milanois pour y faire ce que M. de Luxembourg va faire en Flandre.

Les affaires d'Irlande vont assez bien; il n'y a que le roi Jacques qui gâte tout, et qui montre tous les jours par sa conduite qu'il mérite ses disgrâces.

Pour retourner aux particuliers, je vous dirai que le marquis de Bussy est à Mont-Royal, dont il sortira pour servir dans l'armée de Boufflers.

Mandez-moi ce que vous faites, quand vous reviendrez ici, c'est-à-dire quand y reviendra la belle Madelonne; car je crois que vos mesures sont prises pour n'y pas revenir l'une sans l'autre. Adieu, ma chère cousine : la comtesse de Dalet, son fils et moi, vous embrassons mille fois.

---

1279. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Deux jours après, j'écrivis à Mme de Sévigné cette lettre de Versailles.

A Versailles, ce 2e juin 1690.

Je vous écrivis de Paris avant-hier, Madame ; je vous écris aujourd'hui de Versailles ; c'est que je parlai hier de vous toute l'après-dînée avec un de vos amis et des miens, qui m'est d'une grande ressource en ce pays-ci. C'est Termes, Madame ; il y a longtemps que nous nous connoissons, mais nous n'avions jamais parlé de vous. Je me mis sur votre chapitre, et que ne lui dis-je point ! Il me laissa tout dire, et quand il me crut épuisé, il me conta les huit jours qu'il fut aux Rochers et la suite du commerce qu'il a eu à Paris avec vous ; il me témoigna même l'obligation qu'il vous avoit de la manière dont vous aviez parlé de lui quand il étoit à la Bastille, et de ce que vous fîtes taire Mlle de Méri, qui n'en parloit pas si bien, quoiqu'elle dût être dans ses intérêts plus que vous. Après être convenu avec moi que vous étiez la femme de France du plus agréable commerce, il me dit mille biens de la belle Madelonne, et il vous définit si bien toutes deux que je connus qu'il vous avoit fort examinées. Il faut dire la vérité, Madame, c'est un joli cavalier que Termes ; il y a vingt ans que c'étoit un dangereux rival; mais de l'heure qu'il est, c'est un des plus honnêtes hommes de France.

Il n'y a rien de nouveau ici que la mort de Calvo, qui laisse vacant le gouvernement d'Aire et dix mille écus de pension du Roi.

Sa Majesté nous a conté ce matin à son lever qu'un des cadets qui sont à Luxembourg, amoureux d'une fille pour l'épouser, étoit mort de regret de ne l'avoir pas pu.

1280. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A DU PLESSIS.

Aux Rochers, dimanche 4e juin.

J'ai reçu votre grande lettre, n'en soyez point en peine; j'en ai été pénétrée; vous me parlez avec une véritable confiance, et je suis touchée de ces marques d'amitié. Je vous y répondis en peu de mots, et vous m'avez écrit dans le même temps que je vous écrivis l'autre jour par Mme de Vins. Ne soyez point en peine de tout ce que vous me mandez, mon cher Monsieur; j'ai en vérité senti toutes vos peines, et je les ai assez bien comprises pour n'être pas surprise que votre sang en eût été en colère, et qu'il vous ait tourmenté par des érysipèles; c'est un cruel mal, je le connois; j'espère qu'un jour nous causerons à cœur ouvert sur toutes ces choses.

Le marquis eût été bien heureux si vous lui aviez donné des conseils : tout a été à la débandade, on a jeté l'argent, et comme vous dites, il n'a point eu un bon air cet hiver, et il n'a pas encore présentement cet équipage avec lui, et il perd un cheval dès la première journée. C'est que tout cela est mal conduit, et qu'il n'y a point de tête. Il a bien perdu à la vôtre. Je souhaite tout bonheur à Monsieur de Carcassonne, il faut tout abandonner à notre Providence, car on se pendroit sans cette vue qui calme et qui console. Adieu, mon cher Monsieur. Si je finis, ce n'est pas faute d'avoir bien des sujets de causer; mais le moyen de si loin ? Conservez-moi seulement votre amitié.

1281. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN ET A LA COMTESSE DE DALET, ET DE CHARLES DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Douze jours après que j'eus écrit cette lettre (n° 1279, p. 223), j'en reçus cette réponse.

Aux Rochers, ce 11e juin 1690.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

J'ai reçu deux de vos lettres, mon cousin, une grande de Paris du 31e mai, et une petite de Versailles du 2e juin. J'aurois fait réponse à la première si j'avois su où l'adresser ; car le cœur me disoit, je ne sais pourquoi, que vous n'étiez point chez votre gendre de Montataire ; enfin je sais maintenant où vous prendre, et je m'en vais répondre à tout. Je commence par approuver extrêmement le changement de nom de ma nièce. Il y a des exemples ; mais s'il y en avoit point, je voudrois qu'elle fût la première à le donner. Toutes les raisons que vous dites sont très-bonnes ; celle sur laquelle Mademoiselle appuie doit décider : toutes les fois que ce qui nous distingue n'est pas à notre avantage, il faut quitter la partie, et laisser à cette Coligny de quinze ans son beau nom, en lui ôtant le plaisir d'y en ajouter encore un plus beau, qui seroit celui de jeune. Soyons donc Mme la comtesse de Dalet ; ce nom est beau et bon : ma nièce est bien heureuse d'en avoir à choisir et à changer de cette beauté. Si j'avois en mon particulier à souhaiter quelque chose en cette rencontre, ce seroit que pour la facilité de la prononciation, vous voulussiez me permettre, comme faisoit ma vieille amie Mlle d'Estaing, de manger l'article, et au lieu de faire dire rigoureusement : *Madame la comtesse de Dalet*, vous voulussiez bien vous contenter de *la comtesse d'Alet*.

A LA COMTESSE DE DALET.

Ma chère nièce, si je puis obtenir cette grâce, personne ne soutiendra mieux que moi la justice de ce changement, où le public s'oppose toujours, et je vous en serai très-obligée. Pour parler sérieusement, rien ne pouvoit être mieux; voilà votre fils dans le nom naturel de sa maison; il en a les terres; quand on est d'une aussi grande naissance, il ne faut rien déranger, et ne prendre le nom des mères que quand on y est obligé, comme vous l'étiez. Vous devez, ce me semble, avoir beaucoup de plaisir et d'attention à l'éducation de ce joli garçon. Il doit être grand présentement; et si vous et Monsieur votre père ne lui avez donné de l'esprit, vous en répondrez au tribunal des honnêtes gens.

AU COMTE DE BUSSY.

Je reviens à vous, mon cousin; je suis sujette à m'égarer. Je ne suis point surprise que le Roi ait reçu avec bonté les offres de vos services : il connoît bien le fond du cœur de ses François, et ne doit pas douter du vôtre; mais il n'y a plus de place pour vous que celle qu'il n'a pas plu à la Providence de vous donner. Je suis ravie que vous soyez dans la bonne maxime de vous soumettre à ses volontés : sans cette vue, les malheureux seroient des enragés, des forcenés; et avec cette soumission, on demeure un fort honnête homme en ce monde-ci, et on a droit d'espérer un solide bonheur dans l'autre. Ainsi, mon cousin, on gagne beaucoup, et je suis tellement frappée de la nécessité de cette doctrine, que je vous aime mieux d'être dans ces sentiments. Je souhaite cependaut que vous obteniez ce que vous avez demandé. Je ne vous réponds rien sur toutes les nouvelles dont vous me par-

liez il y a quinze jours; il est inutile et ridicule de raisonner de loin ; d'un jour à l'autre les affaires changent. J'en use avec Mme de Lavardin comme je fais avec vous, et je la paye ainsi de la bonté qu'elle a de m'écrire toutes les semaines.

Ma fille est en Provence avec son mari. Son fils est à la gueule au loup, comme le vôtre : il est à la tête du régiment de Grignan. Cette place l'auroit contenté dans dix ans, jugez de sa joie de l'avoir à dix-sept. Je suis tranquillement dans cette solitude, où j'ai eu l'honneur et le plaisir de voir M. de Termes. Ces endroits de la vie ne s'oublient point. Il y a bien ici des beautés présentement qui n'y étoient pas en ce temps-là, et il y en avoit alors qui n'y sont plus. Je suis de votre avis sur ce que vous me dites de lui; je le trouve dans le passé et dans le présent comme vous le trouvez. Quand j'ai pris son parti dans les occasions, j'étois juste et je le serai toujours pour lui. Je suis ravie qu'il se souvienne de moi agréablement; je suis bien de même pour lui. Vous êtes très-heureux d'être en si bonne compagnie; celle que j'ai ici ne vous déplairoit pas. Mon fils a bien de l'esprit, et d'un esprit cultivé qui réveille le mien. Sa femme en a beaucoup aussi, et surtout une intelligence vive, qui surprend, et qui fait croire qu'elle a passé sa vie dans le monde, quoiqu'elle ne soit jamais sortie de cette province. Jugez si je puis être mieux. Cependant je compte d'être cet hiver à Paris, et de vous aimer toujours, mon cher cousin, par bien des raisons. En voici une : MARIE DE RABUTIN.

DE CHARLES DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

Le marquis de Sévigné m'écrivit ceci à la fin de la lettre de sa mère.

Ma mère vous dit beaucoup de moi de bien, Monsieur; je n'en suis point fâché, parce que je suis à cent lieues

de vous, et que rien ne vous empêchera de la croire si vous le voulez. Mais elle ne vous dit pas, Monsieur, que personne ne vous honore plus que je fais, et ne souhaite plus ardemment que moi, que la fortune vous rende enfin justice, et vous fasse obtenir et jouir encore longtemps des grâces et des honneurs que vous méritez.

---

1282. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ ET A CHARLES DE SÉVIGNÉ.

Huit jours après que j'eus reçu cette lettre, j'écrivis celle-ci à Mme de Sévigné.

A Paris, ce 22e juin 1690.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Il y a huit jours que j'ai reçu votre lettre du 11e de ce mois, Madame, mais j'étois à Versailles avec une espèce de goutte, qui bien qu'elle ne m'ôtât pas la liberté d'écrire, m'ôtoit celle d'écrire avec la gaieté d'esprit que je veux avoir avec vous. Je suis venu ici pour la reprendre, et j'espère d'y parvenir. Ma fluxion est fort diminuée, et à un homme de l'humeur dont je suis un moindre mal est un bien. Votre lettre même, qui est plus vive que la précédente, m'anime et me convie à vous écrire gaiement; j'ai trouvé plaisant l'endroit de votre lettre où vous me dites : « Je ne savois où vous adresser ma lettre, car le cœur me disoit, je ne sais pourquoi, que vous n'étiez point chez votre gendre de Montataire. » Jamais négative n'a été si affimative que ce *je ne sais pourquoi*, et il est bien plus finement dit.

Votre nièce de Dalet est ravie de l'approbation que vous donnez à son changement, et la liberté qu'elle vous laisse de supprimer la particule *de* est la moindre chose, dit-elle, qu'elle voulût faire pour vous témoigner sa reconnoissance. Son fils est joli par sa taille et par sa figure.

Je le menai l'autre jour à Mademoiselle, qui le trouva fort à son gré ; il a naturellement de l'esprit, et un esprit naturel ; nous l'avons cultivé : c'est à la cour et au monde à l'achever de peindre.

Je n'ai encore rien fait pour mes affaires ; des paroles et rien d'effectif, ni de solide : on ne se presse en ce pays-ci que pour ce qui regarde les confédérés. J'ai toujours ma ressource, qui ne me manquera pas au besoin, la résignation et la persévérance. Vous avez raison de ne rien répondre sur les nouvelles, qui ne sont plus souvent les mêmes quand vous les recevez, et j'ai raison aussi de laisser à Mme de Lavardin le soin de vous en informer.

Je vous trouve fort heureuse, ma chère cousine, d'être dans une agréable maison, à la campagne avec Monsieur votre fils et Madame votre belle-fille ; vous ne seriez pas si bien à Paris avec eux : vous jouissez, où vous êtes, plus tranquillement les uns des autres ; mais pour que votre bonheur soit complet, il ne faut pas que vous croyiez que vous seriez mieux ailleurs, et c'est un état où il est difficile de parvenir. Adieu, ma chère cousine : je voudrois bien être en quart avec vous trois aux Rochers pour huit jours : que ne dirions-nous pas !

A CHARLES DE SÉVIGNÉ.

Quand je crois Madame votre mère sur le bien qu'elle me dit de vous, Monsieur, je n'ai aucun mérite à son égard par ma complaisance. Il y a longtemps que j'ai connu que vous aviez de l'esprit, et la retraite où vous êtes depuis quelques années vous a dû acquérir d'agréables connoissances. Il y a dix ans que vous étiez bon à voir quelquefois : vous êtes aujourd'hui bon à l'user, c'est-à-dire à tous les jours. Plût à Dieu que nous fussions voisins ! Je comprends dans mon souhait Madame

votre mère aussi bien que Madame votre femme ; si cela étoit, je me consolerois plus aisément que je ne fais des grâces et des honneurs qui me manquent et que vous me desirez. Je vous en remercie de tout mon cœur, et je suis assurément votre, etc.

---

### 1283. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ À MADAME DE GRIGNAN.

Jeudi 22e juin.
Réponse au 10e.

Dimanche 25e juin.
Le paquet de Vitré tout entier n'arriva point vendredi.

Je commence aujourd'hui cette lettre, ma chère bonne, par vous dire que je viens de recevoir la vôtre du 10e, qui étoit allée à Rennes : c'étoit sa fantaisie. Je croyois qu'elle dût venir demain de Paris, de sorte qu'elle m'a surprise très-agréablement, et j'y vais répondre, sans préjudice de celle que je recevrai demain, s'il plaît à Dieu. Martillac a la langue bien longue : que veut-elle dire avec mon mal de bras que je cachois à Livry? ce n'étoit rien du tout, et il vous eût inquiétée. Pour le détail de ma santé présentement, je suis honteuse de vous le dire, il me semble qu'il y a de l'insolence, et que je devrois cacher ces bontés de la Providence, n'en étant pas digne. Je ne sais si c'est le bon air, la vie réglée, la désoccupation ; enfin, quoique je ne sois pas *insensible* à ce qui me tient au cœur, je jouis d'une santé si parfaite, que je vous ai mandé que j'en suis étonnée. Je me porte très-bien de ma purge, et vous remercie d'être contente de la vôtre. Je n'ai ni vapeurs la nuit, ni ce petit mal à la bouche, ni de *grimace* à mes mains ; point de *néphrétique* ; nous buvons du vin blanc, que je crois très-bon et meilleur que la tisane. Enfin, ma chère bonne, soyez contente, et portez-vous aussi bien que

moi, si vous voulez que ce bon état continue. Je n'en ai pas moins ces pensées si salutaires que toute personne doit avoir, surtout, ma bonne, quand la vie est avancée, et qu'on commence à ne plus rien voir, à ne plus rien lire qui ne vous parle et ne vous avertisse. Quand vous en serez là, vous ne m'en direz pas des nouvelles; mais vous vous souviendrez que j'avois raison, et que ces réflexions sont des grâces de Dieu, tout au moins naturelles, qui vous font sentir que vous êtes sage. Ces pensées, cette pendule, n'ont point changé mon humeur; mais la solitude contribue à les entretenir, et nos sortes de promenades; et tout cela est bon; et si l'on n'avoit point une chère bonne que l'on aime trop, on auroit peine à comprendre pourquoi on quitteroit une vie si convenable, et si propre à faire la chose qui, *en bonne justice*, nous devroit occuper. Vous voyez, ma bonne, que je vous rends compte de mon intérieur, après vous avoir parlé de mon corps et de ma santé. Mme de Coulanges paroît occupée des choses solides, et ennuyée des frivoles; si cela dure, ce sera une dignité pour elle, et son humilité attirera notre estime. L'abbé Testu a été violemment occupé pour le mariage de M. de Chapes et de Mlle d'Humières. Cet assortiment vint tout d'un coup dans son esprit, un jour qu'il dînoit chez la duchesse d'Aumont; il le dit aux *Divines*, et depuis ce jour, elles et lui n'ont point eu de repos que ce mariage n'ait été achevé, contre vent et marée. Dans ce commerce il s'est désaccoutumé de Mme de Coulanges, et tellement accoutumé à la maison de la duchesse d'Aumont, qu'il en fait sa Mme de Coulanges : voilà ce qui me paroît. Elle a vu M. de la Trousse en visite; elle m'en parle, elle le plaint. Je ne crois pas qu'il aille chez elle, parce que ce flux d'urine ne lui permet pas d'être dans une visite. On dit qu'il s'en va à la Trousse; mais vous devriez savoir tout cela mieux que moi. La duchesse du Lude a

été assez longtemps occupée de Versailles et de Marly. Il y a trois mois qu'elle n'y va plus, que l'autre jour à Marly, où il y avoit vingt-quatre femmes. Si vous demandez à Mademoiselle d'où vient ce changement, elle vous dira que la princesse d'Harcourt les y faisoit aller, parce qu'elle avoit besoin de M. de Lamoignon; mais dans la vérité, c'est que ce sont des grâces gratuites, qu'on donne quand on veut, et à quoi on ne veut pas s'assujettir. Pour Mme de Coetquen, elle n'est plus du tout des parties de Marly; on dit qu'elle a témoigné trop de chaleur pour M. de Schomberg. Voilà, ma bonne, ce qu'on m'a mandé, que je ne garantis point. M. du Bois ira à Brevannes. Je doute que cette journée toute remontée, qui ôte tout le commerce de manger et de causer les soirs, puisse plaire à Mme de Coulanges. Il y aura encore un peu du vieil homme dans la solidité de cette partie; nous verrons. Pour moi, j'ai toujours cru que quand Mme de Coulanges comprendroit la fin de la fable de la Fontaine, que j'appliquai si follement à Paris, elle seroit tout une autre personne. Voici la fin :

. . . . . Tous les amants,
Après avoir aimé vingt ans,
N'ont-ils pas quitté leurs maîtresses? —
Ils l'ont tous fait. — S'il est ainsi,
Et que nul de leurs cris n'ait nos têtes rompues,
Si tant de belles se sont tues,
Que ne vous taisez-vous aussi?

Cette folie vous fit rire. Je la crois parfaitement en cet état : c'est ce qui me donne bonne opinion d'elle.

Vous lisez les épîtres de saint Augustin, ma chère bonne; elles sont très-belles, très-agréables, et vous apprendront bien des nouvelles de ces temps-là. J'en ai lu plusieurs; mais je les relirai avec plus de plaisir que jamais, après avoir lu l'histoire de l'Église des six premiers siècles. Je connois très-particulièrement tous ceux

à qui elles s'adressent; et Paulin, évêque de Nole, est tout à fait de mes amis. Il eut de grands haut et bas dans sa vie, et mérita et démérita l'amitié et l'estime de saint Augustin. Il vécut saintement avec sa femme, étant évêque, et vous le verrez dans ces épîtres. Il est vrai, ma bonne, que saint Augustin l'aime trop, et joue et subtilise sur l'amitié, d'une manière qui pourroit ne pas plaire, si on n'étoit amie de M. du Bois; mais ce saint avoit une si grande capacité d'aimer, qu'après avoir aimé Dieu de tout son cœur, il trouvoit encore des restes pour aimer Paulin et Alipe, et tous ceux que vous voyez. Je cacherai ce que vous me dites à mon fils; il en abuseroit, et s'il avoit la bride sur le cou, il iroit trop loin; car après tout, notre saint évêque est une des plus brillantes lumières de l'Église. A propos, voilà quatre vers qu'on a mis au-dessous du portrait de M. Ar. Mon fils les a trouvés si beaux et m'a fait tant de plaisir en me les expliquant, que je vous les envoie, croyant que vous aurez quelque joie de voir qu'on rend quelquefois hommage à la vertu. Celle de Mme d'Épernon vous est obligée du bon tour que vous donnez à la fin de sa lettre. Je suis tout à fait de votre avis; et de plus, c'étoit la mode d'en user ainsi, quand elle a quitté le monde. Il est honnête qu'elle n'ait pas suivi ce qui s'est passé depuis qu'elle n'y est plus. Ces sortes de princesses appeloient fort bien les femmes de qualité *ma cousine*, et elles répondoient *Madame*.

Notre paquet de la ville de Vitré, tout entier, n'est point venu, et par conséquent votre lettre est à Domfront en Normandie, car c'est celui de cette ville qui nous est venu, et le nôtre y est demeuré. Ce désordre arrive quelquefois. J'espère que j'en aurai demain lundi deux ensemble. Je les souhaite avec empressement : huit jours sont bien longs sans avoir des nouvelles de ma chère Comtesse. Nous sommes aussi dans une grande

ignorance de toutes les affaires publiques, et même de l'état de mon pauvre Beaulieu, dont je n'attends que la mort avec beaucoup de chagrin. Nous serons demain instruits de tous côtés; car Monsieur de Rennes, qui revient de Paris, vient souper et coucher ici; je saurai de lui bien des choses que les lettres n'apprennent point. Enfin, ma très-agréable bonne, adieu pour aujourd'hui. Je suis ravie que vous vous portiez bien de votre purge; la mienne m'a fait tous les biens du monde, en me laissant comme elle m'avoit trouvée. Nous fûmes hier, jour de saint Jean, à Vitré, gagner ou tâcher de gagner le jubilé. Il y avoit une grande procession où je ne fus pas; le temps m'eût manqué. J'ai souvent conté la vôtre d'Aix, au grand étonnement des écoutants, et ces diables de père en fils, et les autres folies où la sagesse du cardinal Grimaldi avoit échoué. Je crains que le pape ne soit plus libéral d'indulgences que de bulles. On m'envoya, l'autre jour, de Paris, sur le même chant, ceci :

Aux paroles d'Ottobon
Coulange est trop crédule;
Je connois ce pantalon (*il est Vénitien*),
Et nous n'aurons qu'en chanson
Des bulles.

Ne me citez point. Le singulier et le pluriel font une faute; mais elle étoit dans celle de notre cousin. Adieu encore, mon enfant; je vous aime et vous embrasse, Dieu le sait, comme vous dites quelquefois. Nous embrassons tout Grignan.

Je ne sais que répondre sur Balaruc, où Monsieur le chevalier ne veut plus aller, si. . . . . . . . . .

### * 1284. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

[Aux Rochers,.... juin.]

Il se passe à notre hôtel de Carnavalet une scène bien pitoyable et bien triste pour moi : c'est mon pauvre Beaulieu; je le crois mort présentement, mais samedi 24ᵉ juin, il souffrit encore tout ce qu'on peut souffrir. Il avoit le côté ouvert, et [il] en étoit sorti un abcès et une partie de son foie, qui est gâté. Ce pauvre garçon est résigné, et prie Dieu, et lui demande miséricorde, et puis il parle de sa chère maîtresse, qu'il eût bien voulu revoir encore une fois, et lui rendre encore ses services; il me recommande sa femme et son fils; il me demande pardon; des grosses larmes lui tombent des yeux, et à moi aussi; je ne suis pas propre à soutenir cette pensée, et cet état d'un garçon si digne de mon affection, si fidèle, si digne de ma confiance, si attaché à moi. Il étoit aimable, vous le savez, et se faisoit aimer de tout le monde. Il me sembloit que pourvu qu'il se mêlât de mes petites affaires, je n'avois rien à craindre, et qu'elles iroient toujours bien. En effet, comme elles ne passoient point sa portée, il les conduisoit avec une honnêteté, une adresse et une exactitude admirables. Je ne pouvois faire une plus incommode perte dans mon petit domestique. Il faut se soumettre.

Monsieur de Carcassonne, Mlle de Méri, l'abbé Bigorre, Corbinelli, ont eu des bontés et des charités pour lui au delà de ce que vous pouvez vous imaginer; mais ce qui passe tout, c'est la bonne Mme Poirier, qui ne quitte point ce pauvre petit ménage affligé, qui prend soin d'Hélène qui est morte de douleur : elle la soutient; elle m'écrit pour elle, elle prend soin de mes affaires; elle s'acquitte de tous les devoirs de l'amitié et de la

charité, avec tant de capacité, que mon esprit est en repos depuis que je sais qu'elle s'en mêle. Je lui écris pour la remercier et la prier de continuer; mais je vous conjure bien tendrement de lui écrire un mot pour lui dire que vous l'en remerciez, et qu'en me faisant tant de plaisir, elle vous en fait aussi. Parlez-en à Poirier et à Monsieur le chevalier, pour lui faire voir le bien que je reçois par lui; enfin qu'elle sache que sa charité n'est point perdue, même en ce monde ici.

---

### * 1285. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

[Aux Rochers,.... juin.]

Il n'a pas tenu à Monsieur le lieutenant civil qu'il n'ait eu M. de Gêvres; son goût est sauvé; mais on l'a quitté pour une offre plus haute, comme à un inventaire. Je trouve qu'il ne pouvoit pas mieux faire que de prendre bien vite M. Nicolaï. Il y a bien de la grandeur dans cette robe; elle est hors du commun : il est le huitième premier président de la chambre des comptes, et il étoit bien gentilhomme quand il l'eut pour récompense, sous Philippe Auguste, d'un service important pour l'État. Président aux comptes est bientôt dit : il y a fagots et fagots; et quand je songe comme la taille de Mme de Brissac fut mal reçue à Versailles, je conclus que Madame la première présidente est mieux dans sa chaise à Paris. Voilà comme j'ai compris cette affaire.

---

* 1286. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 12e juillet.
Réponse au 1er juillet.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Ce fut un grand jour, ma chère bonne, pour M. de Luxembourg : quelle belle victoire, pleine, entière, glorieuse, et qui ne pouvoit être placée plus à propos! Je suis assurée qu'encore que vous n'ayez point été en peine de notre marquis, qui, je crois, n'étoit pas du détachement que M. de Boufflers y envoya, vous n'aurez pas laissé d'être extraordinairement émue. Pour moi, je l'étois à ne savoir à qui j'en avois; car je compris bien que notre enfant, ou n'y étoit pas, ou n'étoit pas du nombre des malheureux; mais je ne saurois que vous dire. Une si grande chose, alors qu'on l'espère le moins, voir tant de personnes affligées, songer que la guerre n'est pas encore passée, tout cela fait un composé qui fait circuler le sang plus vite qu'à l'ordinaire. J'ai senti vivement la belle et brillante action du chevalier de Pompone : elle vous viendra de tous côtés. Après le marquis, il n'y a personne où je prisse tant d'intérêt, à cause de M. de Pompone, que j'aime, comme vous savez. Vraiment les larmes me vinrent bien aux yeux, en apprenant ce que le Roi lui dit sur ce sujet. Mme de Vins, qui sait mes sentiments, m'a écrit une lettre dont je lui serai toute ma vie obligée. Je lui devois une réponse; mais sachant comme je suis sur ce nom, elle m'écrit d'une manière si aimable, que je ne puis assez l'en remercier. Sa lettre ne sent point du tout le fagot d'épines, je vous en assure; elle sent l'amitié, et n'a point été reçue aussi par un fagot d'épines. Dites-lui, ma bonne, combien

j'en suis contente et reconnoissante. C'est une aimable amie, et digne de vous. J'ai Mme de Saucourt à la tête : la voilà sans garçons, avec deux gendres. *Ne me faites point parler*. C'est une belle chose que de ne chercher que le bien, et se défaire bien vite de ses filles. Voilà des coqs d'Inde avec les plumes du paon. Demandez à Monsieur le chevalier ce que c'est que Tilloloy : c'est une maison royale. Ah! que cela siéra bien à ces Messieurs! Me voilà en colère.

On dit que Mlle de Cauvisson épousera son oncle, à cause des substitutions. Je n'ai rien à dire encore sur ce sujet, sinon de ne pas comprendre que Mme de Cauvisson ne se casse pas la tête contre les murailles, en me souvenant comme elle est sur les choses les plus communes de la vie. Je ne sais, ma bonne, si vous ne vous moquerez point de moi, de vous envoyer des détails que notre Troche m'écrit et qu'elle prend en très-bon lieu. Il y a des gens qui les méprisent; pour moi, comme je les aime fort, je hasarde de vous plaire ou de vous ennuyer. Mais non, car vous n'aurez qu'à les jeter, s'ils vous ennuient. La mort de Villarceaux vous fera pitié, et la consolation de Mme de Polignac à sa compagne vous fera rire, et vous reconnoîtrez aisément cette vivacité qui se veut divertir *un petit brin*, pendant qu'elle est jeune. Vous verrez ce qu'a dit Sa Majesté. On sait les grandes choses et l'on ignore les petites : en voilà à choisir.

Ce que vous me mandez de ces galères qui sont devenues des sirènes, c'est-à-dire des chimères, comme dans Virgile, m'a fait plaisir. Je vous envoie le petit Bigorre, pour le plaisir des heureux augures. Vous y verrez toutes ces vues qui commencent à se démêler, et il m'entraîne à espérer que *Rome, Savoie et la mer* se termineront selon nos desirs. Cette Savoie me tient bien au cœur, par rapport à vous et à votre époux.

Ma très-chère bonne, je crois que votre enfant a besoin de ce qu'il vous demande; la difficulté c'est de lui pouvoir donner. Votre état est une mer où je m'abîme, et qui me fait peur pour votre santé. Quand j'y compare mes affaires réduites au petit pied, je crois regarder par un microscope, et je me crois riche, et ne songe plus à moi. Vous me soulagez bien l'esprit en me disant vos pensées pour Pauline, en cas que vous alliez à Paris : ce sont précisément celles que j'avois, et je n'osois vous les dire; je voulois que les vôtres parussent les premières. Toutes vos raisons sont admirables, ma bonne : c'étoit celles qui m'étoient venues; n'en changez point : aimez cette petite créature, rendez-la digne de votre tendresse; vous en serez toujours la maîtresse, elle ne sera point dificile à gouverner. J'ajoute à toutes vos raisons la liberté que vous aurez encore de me la donner de certains jours que vous n'en aurez point affaire. Elle ne sera point en mauvaise compagnie, et je ne vous serai peut-être pas tout à fait inutile, pour faire que jamais vous ne puissiez vous repentir de l'avoir amenée. Je ne sais si je me brouillerai avec elle, par ce conseil que je vous donne. Voilà une affaire vidée, il n'est plus question que d'aller à Paris; ce sera, ma bonne, selon que votre requête civile sera jugée. Nous sommes d'accord de nos faits sur cet article; nous n'avons plus rien à dire. Mme de la Fayette me mande que je n'ai qu'à songer à graisser mes bottes; que passé le mois de septembre, elle ne me donne pas un moment. Sur cela *je mange des pois chauds*, dans ma réponse, comme disoit M. de la Rochefoucauld, et je n'en ferai pas moins tout ce que je vous ai dit, ma chère bonne; mais il faut se taire jusqu'à ce qu'il soit temps de parler.

J'approuve et j'honore les bouts-rimés des auteurs d'Aix; mais ce sont des sonnets, c'est un opéra pou moi. Ces rimes me font peur. Je ne suis point animée

par vos ouvrages à tous, ni par Rochecourbières, et M. Gaillard, que j'aime. Ainsi je pense que j'en demeurerai à la simple approbation, quand ce ne seroit que pour faire voir à Pauline qu'il y a des choses où mon esprit ne prend pas.

Vous parlez, tout comme bien des gens, des succès de nos armées navales et des combats *navaux* : c'est quasi toujours le vent qui les décide; autant en emporte le vent. Je vous ai dit que depuis la bataille d'Actium, jamais aucune affaire n'avoit été décidée par cette manière de combattre; mais ce fut une belle décision que celle-là. Notre flotte est dans la Manche. Nous attendons ce que Dieu nous garde de ce côté-là. Toutes ces galères, qui ont fait partir M. de Grignan, sont devenues à rien. Il falloit que M. de Janson chaussât mieux ses lunettes. Adieu, ma chère et mon aimable bonne : je vous aime, je vous embrasse, je vous souhaite de la force, du courage, de la santé pour soutenir votre vie. Je pense à vous mille et mille fois, mais toujours inutilement : c'est ce qui m'afflige. N'êtes-vous point trop bonne d'avoir écrit à Mlle de Méri? Mon Dieu! je lui ai écrit aussi. Que deviendra tout cela? Elle fera de grands cris, et vous trouvera trop généreuse, comme vous l'êtes en effet, et moi bien vilaine, bien crasseuse, bien infâme; enfin, ma mignonne, nous verrons sa réponse. Nous parlerons de vos quittances à la première vue. Vous êtes estimable en tout et par tout.

DE CHARLES DE SÉVIGNÉ.

Vous me demandez mon avis, ma petite sœur; le voici : il faut des autels pour ma divinité; mais il ne faut point envoyer ma divinité au service des autels, pendant que vous serez à Paris. Toutes vos raisons pour la mener avec vous sont décisives, et les autres ne me paroissent pas mériter que vous y fassiez seulement at-

tention. Je suis bien assuré que vous ne me voudrez point de mal de décider comme je fais; et si je suis mal avec vous, je m'en prendrai à d'autres choses qu'à cette décision. Vos entrailles auront été bien émues en entendant parler de tant de morts, et en apprenant que l'armée de M. de Boufflers avoit joint celle de M. de Luxembourg. Cependant notre marquis n'étoit point au combat, et j'en suis ravi : il me semble qu'il étoit funeste aux jeunes gens de conséquence, et je serois bien fâché de vous voir figurer avec Mme de Saucourt et Mme de Cauvisson. Je laisse ici deux dames qui sont moins affligées que celles-là, mais qui m'assurent qu'elles le sont. Je n'oserois vous en dire la raison, car, ma foi, elle n'en vaut pas la peine. Je vous dirois bien, moi, pourquoi je suis triste de mon côté, et vous le comprendriez plus aisément. Adieu, ma petite sœur : je salue tout ce qui est autour de vous, et continue toujours d'adorer la déesse Pauline.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Il s'en va, l'infidèle! J'ai vu, ma bonne, que j'étois comme vous : je me moquois de Copenhague et des gazettes; mais la campagne et l'intérêt qu'on prend aux affaires générales, fait changer d'avis. Je les lis toutes avec empressement, et vous aime de même. Mille amitiés sincères à vos chers consolateurs. N'écrivez-vous pas à Mme de Meckelbourg et à M. de Pompone, et M. de Grignan au Roi?

Nous trouvons les deux sonnets fort jolis, et si beaux, que nous en serions effrayés. Nous donnons à M. de Grignan le plus parfait, qui commence par :

La base veut monter au rang de la corniche,

et finit par :

Juste ciel!

*Suscription :* Pour ma chère comtesse.

16

[Juillet.]

On m'a mandé que M. de Luxembourg voyant la victoire assurée, chanta tout naturellement entre ses dents, faisant une application bien aisée :

Sangaride, ce jour est un grand jour pour vous.

Cela m'a fait rire, et lui ressemble en vérité. Il disoit bien vrai, ce jour étoit un grand jour pour lui.

---

1287. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Trois semaines après que j'eus écrit cette lettre (n° 1282, p. 228), je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

Aux Rochers, ce 12e juillet 1690.

Je veux vous écrire, mon cousin, sur la bataille qu'a gagnée M. de Luxembourg : c'est un sujet de discourir fort naturel. Ne trouvez-vous pas que Dieu prend toujours le parti du Roi, et que rien ne pouvoit être ni plus glorieux à la réputation de ses armes, ni mieux placé que cette pleine victoire ? Ces grandes nouvelles donnent toujours beaucoup d'émotion aux intéressés, ou qui ont peur de l'être. Le petit de Grignan, qui étoit dans le corps que commande M. de Boufflers, a pu être de ceux qui ont été détachés pour aller joindre M. de Luxembourg. J'ai encore deux ou trois jeunes gens à qui je prends intérêt. Jusqu'à ce que j'aie démêlé ce qu'ils sont devenus, le cœur me bat un peu, et puis je n'ai plus que la pitié générale pour tous ceux qui ont péri à cette bataille. Je suis très-fâchée de la mort du pauvre Jussac ; cette sorte de mort est non-seulement violente, mais encore violentée, car il étoit comme retiré, et Mme de Mon-

tespan le fit venir par force à la cour, et puis à la guerre, où avec un tel prince, qui prend goût au métier et qui ne trouve rien de trop chaud, il ne devoit pas apparemment faire de vieux os ; cela est arrivé comme je crois qu'il le prévoyoit bien lui-même, et c'est dommage ; dans de certains âges le repos est ce qui convient le plus. J'ai été fâchée de Villarceaux : il y a des circonstances à sa mort qui me paroissent terribles. Je plains aussi les pauvres mères, comme Mme de Saucourt et Mme de Cauvisson. Pour les jeunes veuves, elles ne sont guère à plaindre : elles seront bien heureuses d'être leurs maîtresses ou de changer de maîtres. Je prends part à la gloire du Roi, et au bon effet de cette nouvelle répandue dans l'Europe, dont nous sentirons les effets en plus d'un endroit. Je suis amie et servante de M. de Luxembourg et de Madame sa sœur, à qui je viens d'écrire. Enfin, mon cousin, vous voyez bien, par tout ce que je vous dis, que je n'ai pas manqué d'affaires depuis quatre ou cinq jours ; et en vérité ces émotions sont nécessaires de temps en temps à la campagne : sans cela on oublieroit aisément qu'on a une âme. Le repos y est si grand qu'il vise à la léthargie. Dieu merci, me voilà bien ressuscitée, et jamais l'eau de la reine de Hongrie n'a fait un plus grand effet.

Mandez-moi si Monsieur votre fils y étoit. Il étoit bien dans le nombre de mes jeunes garçons où je prends intérêt. Après cet article, je veux vous souhaiter un heureux succès à l'affaire que vous demandez ; il me semble que c'est l'élection de la noblesse de Bourgogne. Hélas ! elle devroit s'offrir à vous sans être demandée ; mais Dieu ne vous conduit pas, mon cher cousin, par les chemins agréables. Ils en seront plus sûrs ; et après tout, la vie est bientôt passée. Si nous étions bien sages, nous n'aurions qu'une seule affaire en ce monde, qui seroit elle de notre salut. Vous avez un ami tout parfait, tout

admirable, que j'honore et que je révère infiniment, qui ne me dédiroit pas de cette vérité. Il est inutile que je vous le nomme : je vous défie de le confondre avec les autres. Je vous remercie, ma chère nièce, de votre complaisance. Je me doutois bien que pour une syllabe de plus ou de moins, nous ne nous brouillerions pas. Si Monsieur d'Autun est à Paris, je vous conjure de lui faire mes très-humbles compliments. Adieu, mes chers parents, je vous recommande l'un à l'autre, et je vous embrasse tous deux de tout mon cœur. Mon fils vient de partir pour aller voir le maréchal d'Estrées ; sans cela il vous diroit bien des choses : croyez sur ma parole qu'il est fort votre serviteur.

---

1288. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

[Aux Rochers,.... juillet.]

Ma chère bonne, parlons de vos accablements extrêmes, surprenants, imprévus; car la frénésie de Monsieur de Savoie contre tous ses intérêts ne peut avoir d'autre fondement que votre malheur et l'étoile de l'année 90. Ma bonne, je vous plains au delà de toute expression : ne croyez pas que je songe à me plaindre quand je jette les yeux sur vous. Hélas! je me trouve riche, je ne suis obligée à rien ; mais vous, mon enfant, comme je vous disois une fois, toutes vos dépenses sont nécessaires, pressantes, étranglantes, et toujours sur peine de la vie ou de l'honneur. On ne sauroit imaginer un si terrible état, encore moins le soutenir ; et quand vous me dites que votre santé est parfaite et que vous dormez, je n'en crois rien, ce n'est pas une chose possible : vous êtes trop l'âme et l'esprit de ce grand tourbillon pour avoir un moment de repos, et je ne crois pas que tout éloignée et

tout inutile que je suis, je pusse en avoir beaucoup, si je ne faisois ma consolation de ce qui fait la vôtre, et que je ne visse Monsieur le chevalier et M. de la Garde partager vos peines, et vous aider à les soutenir. C'est une douceur que la Providence vous donne pour diminuer l'excès des amertumes de votre vie ; car quoique la maxime soit admirable, et prise même du Seigneur, de dire qu'à chaque jour suffit son mal, quand ce mal est au-dessus de nos forces, et qu'il est si fréquent, nous y succomberions sans doute, si lui-même ne nous soutenoit, et c'est à lui que je m'adresse pour le soulagement des peines qu'il vous envoie. Mille francs par mois à votre fils, la Provence à nourrir à M. de Grignan, et tous les engagements que vous avez cette année : ma bonne, *ne parlons point de cela;* c'est quasi pis que ce qui vous faisoit dire cette parole ; mais pour en sentir pourtant la différence, songez, ma bonne, à cette grande bataille gagnée par M. de Luxembourg, où Dieu a conservé votre enfant. Il n'y étoit pas encore ; mais enfin vous êtes assurée qu'il se porte bien. Voyez les noms de tous ceux qui ont péri ; songez à Mme Cauvisson : ce fils, ce cher fils, dont les moindres intérêts la faisoient monter aux nues, marié contre son gré ; une stérilité dont elle étoit inconsolable : le voilà mort ; que deviendra-t-elle ? On pourra bien dire d'elle : *forsennata gridava ;* l'air sera rempli de ses clameurs ; elle me fait pitié, et à vous aussi, j'en suis bien assurée. Voilà sa jolie fille un grand parti ; donnons-la au marquis. Et ce pauvre Villarceaux ! et Jussac ! ce philosophe ! cet homme retiré ! la cour le tente ; il suit son pupille ; le prince tombe, parce qu'il a eu deux chevaux tués sous lui : ce bon gouverneur veut le relever ; on le tue : voilà qui est fait.

M. de la Roche-Guyon a tellement bien fait à la tête de son régiment, que le roi en a fait un compliment à M. de la Rochefoucauld, dont vous pouvez

imaginer la joie, ayant appris sa sensibilité pour ses enfants.

Voilà, ma bonne, de quoi remercier Dieu et pour l'État et pour vous; car cette bataille est une chose de grande conséquence et d'une grande réputation : elle fera son effet par toute l'Europe et peut-être en Savoie. Je vous envoie le petit Bigorre, parce que le voilà.

Mme de Lavardin m'envoie une bonne relation plus exacte et prise en bon lieu; vous en aurez toutes des meilleures : c'est aussi pour causer sur un grand événement, comme on fait toujours, que je vous conte ceci. Vos bontés....

---

### 1289. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

[Aux Rochers,.... juillet.]

.... Votre raisonnement sur la rapidité du temps, qui travaille autant contre nous que pour nous, en nous emmenant nos chères créatures comme il nous les amène, est une chose trop aimable : c'est ce qu'on a toujours pensé, ce qu'on n'a jamais si bien dit; et cette prière que vous en avez si bien tirée, où vous déguisez ce mot d'*éternité* si joliment, qu'elle devient votre prière particulière, est une traduction si bonne, qu'assurément, avec votre permission, j'en ferai la mienne. Elle fait le même plaisir, par ce changement, que nous faisoient autrefois certaines prières nouvelles que nous mettions de notre prière du soir, et que nous appelions *de la pluche*. Nous ôtâmes doucement : « Souvenez-vous très-pieuse Vierge Marie, » et nous disions des oraisons de saint Augustin, de saint Prosper, et des *Miserere* en françois; enfin c'étoit un ragoût qui réveilloit notre attention, et c'est ce que j'observe encore en changeant

quelquefois de prières, pour éviter la distraction et l'inattention qui vient de la routine.

Voici donc la mienne présentement : « Mon Dieu, faites-moi la grâce de n'aimer que les [biens que le] temps amène et qu'il ne peut ôter. » C'est l'éternité en paroles couvertes, c'est la prière des vrais chrétiens, c'est ce que l'Église demande. On ne sauroit s'y méprendre, il n'y a que l'éternité qui soit un bien que le temps amène et ne peut ôter ; tous les autres sont ôtés dans le moment qu'ils sont donnés. Le fond de cette prière est bien pris dans notre saint Augustin, qui parle si bien sur ce sujet. Mais revenons à cette prière dont j'ai parlé d'abord. Ce sont des *Te Deum* pour les victoires de terre, et d'autres encore pour les victoires de mer. J'en chanterois bien un de tout mon cœur pour le retour de la raison de Monsieur de Savoie ; mais ce qui est fâcheux, c'est qu'il ne sera plus le maître de la paix quand il le voudra. C'est la fable *de l'huître*, comme vous dites : il sera *gobé* par le plus fort. Le dérangement que vous fait cette guerre m'afflige véritablement ; j'étois accoutumée à l'autre, mais cette trahison rompt toute mesure.

---

1290. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN.
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le même jour que je reçus cette lettre (n° 1287, p. 242), j'y fis cette réponse.

A Paris, ce 16e juillet 1690.

On ne parle déjà plus de la bataille de Fleurus, Madame, et voulez-vous savoir pourquoi ? C'est qu'on parle d'une bataille navale gagnée par la flotte du Roi sur les Anglois et sur les Hollandois. Elle n'est pas si complète que la première ; mais aussi ne coûte-t-elle pas si cher. Avez-vous jamais ouï parler de tant et de si longues

prospérités, ma chère cousine? et ne trouvez-vous pas qu'il faut ajouter aux attributs de Louis le Grand, le Victorieux et le Bien servi, encore celui de Louis le Fortuné?

Les trois ou quatre jeunes gens à qui vous vous intéressez fort, ou n'étoïent pas à Fléurus, ou n'y ont point été blessés. Mon fils est à Mont-Royal, dans un corps que Monseigneur en retire pour le mettre dans son armée. Je suis d'accord avec vous, Madame, sur le sujet de Jussac, que quand on a interrompu la cour ou la guerre pendant quelques années, il n'y faut plus retourner. J'en ai toujours vu de méchantes suites, surtout à la guerre, où quand on se sauve du coup de mousquet, on succombe sous les fatigues que l'âge ne permet plus de supporter. Tout le monde plaint les Villarceaux père et fils; et sur ce sujet, on remarque combien la Providence se joue de la conduite des hommes. Villarceaux le père refuse le cordon bleu, pour le faire avoir à son fils, et par cette action mérite l'estime générale. A la vérité, c'est ce cordon bleu qui fait tuer son fils. Il le montra pour s'attirer par là des égards et des respects de ceux qui l'avoient pris. Ceux-ci disputant entre eux à qui auroit un prisonnier de cette conséquence, le tuèrent, ne se pouvant accorder.

Je connois trois jeunes veuves de cette bataille avec lesquelles il faudroit se réjouir de la mort de leurs maris, et deux dames qu'il faudroit consoler de la vie des leurs, réchappés de leurs blessures. Les dieux d'hymen et d'amour sont incompatibles il y a longtemps.

Les Hollandois qui avouent notre victoire, car il y en a parmi eux qui n'en demeurent pas d'accord, disent que M. de Luxembourg s'est donné au diable pour gagner ce combat. Vous dites plaisamment, ma chère cousine, que ces grandes nouvelles sont de temps en temps nécessaires à la campagne; et que sans les émotions

qu'elles donnent on y oublieroit aisément qu'on a une âme, et que le repos qu'on y a est si grand, qu'il vise à la léthargie. Il est vrai que la scène y languit trop, et qu'on y mourroit, si de pareils événements ne ranimoient.

Pour ce qui me regarde, ma chère cousine, je vous dirai que je pars de la cour pour Chaseu, fort content du traitement que j'ai reçu du Roi, et de ses promesses. Il s'est passé en trois mois que j'ai presque toujours été à Versailles des choses dont le détail seroit trop long à écrire, mais que je vous apprendrai un jour et que vous trouverez assez singulières. Vous vous moquerez peut-être de moi, ma chère cousine, quand vous saurez qu'à mon âge je me réjouis, et que je compte sur les promesses qu'on me fait. Sur cela je vous dirai que si je voulois être fâché, j'en pourrois venir à bout, sans en aller chercher bien loin des sujets; mais que je veux être content ; et comme je vous ai déjà dit, ces sentiments contribueront à ma santé et à mon salut. Cet ami que vous honorez et que vous révérez tant, les approuve, et se portant fort bien marche au ciel par les voies toutes contraires aux miennes; car il est comblé de grâces et de prospérités.

Monsieur d'Autun est ici ; s'il me vient dire adieu, je n'oublierai pas de lui faire vos compliments. Trouvez bon aussi, ma chère cousine, que je fasse les miens à M. de Sévigné, et que je vous assure que personne, sans l'excepter lui, ne vous aime plus que je fais.

---

### 1291. — DE MADAME DE GRIGNAN A MONSIEUR DE POMPONE.

A Grignan, ce 18 juillet.

Qu'il est aisé, Monsieur, de se représenter la sensible joie que vous donne la gloire que vient d'acquérir M. le chevalier de Pompone ! Quel bonheur qu'il soit échappé

au péril qu'il a couru, et qu'au lieu de vous coûter des larmes, vous goûtiez le solide plaisir de l'estimer autant que vous l'aimez, et de le voir distingué et loué du Roi et de toute la France ! C'est une agréable lecture pour vous, Monsieur, que celle des relations et des gazettes, dans lesquelles vous voyez qu'il ne sera jamais parlé de la bataille de Fleurus, sans que Monsieur votre fils soit nommé avec l'éloge que mérite celui qui en a commencé le bonheur, et donné l'exemple de la plus brillante valeur. Je puis vous assurer, Monsieur, que je n'ai point encore lu cette action et tout ce qu'il a fait dans la suite de la bataille, sans avoir les larmes aux yeux en songeant à ce que vous et Mme de Pompone sentiriez en l'apprenant. Je n'ai point songé à lui, car il a la mine de ne pas compter pour beaucoup de n'être point mort, et d'avoir fait tout ce qu'on peut faire de beau. Mais pour vous, Monsieur, qui en connoissez mieux le prix, trouvez bon que je vous dise que j'entre dans vos sentiments avec une tendresse qui vous feroit plaisir et qui vous doit persuader à quel point je m'intéresse à ce qui vous touche, et combien parfaitement je vous honore.

La comtesse DE GRIGNAN.

M. le chevalier de Grignan se fait un grand plaisir de parler de Monsieur votre fils comme il le mérite ; je me suis volontiers chargée de vous faire ses compliments. Je suis assurée que vous les croyez sincères, et que d'ailleurs vous êtes persuadé qu'il est bon juge du mérite de la guerre. M. de Grignan est si loin d'ici, Monsieur, que je ne vous dirai rien de lui, sinon que nous sommes, comme vous savez, dans les mêmes sentiments sur ce qui vous regarde.

*Suscription :* A Monsieur Monsieur de Pompone.

---

* 1292. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

[Aux Rochers,.... juillet.]

Je vous ai dit comme nous avons fait le jubilé; mais nous n'avons fait que jeûner trois jours et une station, comme il est dit dans la bulle. Le bon exemple que vous voulez donner vous jettera dans de plus grandes fatigues. Pour moi, je reçois avec respect ces grâces du trésor de l'Église; mais c'est dans cette occasion où je pourrois dire avec vérité : « Jamais l'intérêt ne m'a gouvernée. » Je me jette aux pieds de Jésus-Christ, et m'abandonne à lui et pour les coulpes et pour les peines, me trouvant très-digne de toutes les peines qu'il voudra me faire souffrir, trop heureuse mille fois s'il ne me rejette point du nombre de ses enfants.

Pour la communion qu'il faut faire, c'est la grande affaire. Nous lisons ici des livres qui font trembler, ce que je dis bien sincèrement : *Domine, non sum dignus*, et dans cette vérité où je suis abîmée, je fais comme les autres. Vous souvient-il quand vous me dîtes en cet endroit de la messe d'un certain prêtre : « Ah! qu'il dit vrai! » Jamais rien ne sera si plaisant, et je ne l'oublierai jamais.

---

* 1293. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A DU PLESSIS.

Aux Rochers, mercredi 19e juillet.

Mon Dieu! mon cher Monsieur, que vous dites bien, que vous dites vrai sur la perte que j'ai faite du pauvre Beaulieu! Vous en dites toutes les raisons d'une manière qui me fait souvenir d'une conversation que nous eûmes un jour ensemble sur ce sujet. Nous la reprendrons quel-

que jour, et à mon tour je vous dirai mes pensées ; présentement il est vrai que je fais une perte qui me dérange et qui m'embarrasse plus que vous ne sauriez vous le représenter. Il faut faire usage, dans ces occasions, de la soumission à notre chère Providence, trop heureux qu'elle nous ait bien voulu conserver notre pauvre petit marquis en le laissant au nombre de ceux qui demeurèrent avec M. de Boufflers. Je la remercie aussi d'avoir si soigneusement conservé le chevalier de Pompone. Savez-vous bien que nul autre, après le marquis, ne me pouvoit donner tant d'émotion ? Je fus accablée de tous côtés de ses louanges, et suivant ma bonne coutume, les grosses larmes me tomboient des yeux : j'étois ravie, j'étois transportée. M. de Pompone n'est-il pas content au dernier point? le Roi lui dit tout ce qui se peut souhaiter si on avoit imaginé une occasion et des paroles à plaisir. Mais je ne comprends point du tout ce que vous me dites : vous mentez. Comment diantre voulez-vous qu'on passe cette rivière à nage tout nu (car vous le dites), et qu'on ait son épée dans sa bouche, et qu'on arrive, et que sans se rhabiller on se batte contre des gens que vous forcez dans une redoute? Si vous ne me rendez cet endroit vraisemblable, je croirai que j'ai lu un roman. Quand vous en ôteriez la moitié, il y en auroit encore assez ; car passer à la faveur des coups de mousquet et à la nage, à cheval, et se battre en arrivant, et faire le diable à quatre, comme il a fait trois jours durant comme un dragon au milieu de ses dragons, dont il a perdu deux cents autour de lui : en vérité ce seroit encore plus qu'il ne m'en faut pour être parfaitement contente. Mme de Vins me fit un véritable plaisir de me mander cette agréable aventure, mais elle en cachoit la moitié.

---

### * 1294. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

[Aux Rochers, fin de juillet ou commencement d'août.]

On est tout étonné, à Paris et à Versailles, du retour de ce pauvre roi d'Angleterre. Le nôtre continue ses générosités d'une manière héroïque. On ne sait point encore au vrai ce qui s'est passé en Irlande. Je vous envoie le petit Bigorre; il est joli, c'est tout ce qu'on en savoit quand il m'a écrit; vous en saurez des nouvelles quand nous en saurons. Je ne crois pas que j'aie grand honneur à cette bataille; je ne soutiens point bien le royaume d'Irlande, que Mme de Vins et vous m'aviez tant recommandé.

Elle me manda la jolie action du chevalier de Pompone, parce qu'elle sait bien la belle passion que j'ai pour le père. Pour moi, qui suis une pleureuse, je ne cessai d'avoir le gosier serré et les larmes aux yeux en lisant tout le bonheur de cette journée et des deux autres; car il fut partout et perdit autour de lui cent quatre-vingts dragons; mais pour lui, il étoit défendu de le tuer; toutes les balles, toutes les épées n'osoient le toucher. C'est ainsi qu'elles ont leurs commissions de l'ordre de la Providence; et par ce côté-là, Mme de Cauvisson se peut tourmenter si elle veut, car on se fera toujours des reproches, en qualité tout au moins de cause seconde; mais son pauvre garçon étoit où il devoit être, vous saurez bien depuis quand. J'eus donc toujours les yeux pleins de larmes, car je suis une pleureuse; mais vous, qui avez du courage, vous m'étonnez. M. de Pompone sera bien plus touché de vos larmes que des miennes, avec raison, car je lui ai mandé aussi ma contenance en lisant cet endroit.

1295. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Je partis de Paris dans le temps que j'écrivis cette lettre (n° 1290, p. 247), et je n'en reçus que six semaines après, à Chaseu, la réponse.

Aux Rochers, ce 13e août 1690.

Je reçus une lettre de vous quand vous partîtes de Paris, mon cousin, qui étoit une espèce d'adieu. Au travers de tout votre courage, et de la bonté de votre tempérament, qui se défait aisément de toute mélancolie, il me paroissoit que n'ayant pas obtenu ce que vous demandiez à la cour, il vous en étoit resté au fond du cœur quelque léger chagrin. Il n'en falloit pas davantage pour m'en donner plus qu'à vous, à moi qui n'ai pas tant de force d'esprit. Je pense que dans une conversation nous aurions fait des réflexions que l'éloignement met hors de portée de faire.

Je viens de recevoir des lettres de Paris, par lesquelles on me mande que le prince d'Orange n'est pas mort, et qu'il n'y a que M. de Schomberg. Nous aurions été plus aises de la mort de celui-ci si on ne nous avoit fait attendre à l'autre; mais ce sera pour une autre fois. Les armées de Flandre sont si proches, qu'il semble qu'elles aient encore envie de se battre; celles d'Allemagne se regardent, le Rhin entre-deux. Il faut tout recommander au Dieu des batailles, qui sera le Dieu de la paix quand il lui plaira. C'est toujours là-haut que je consulte l'avenir, et que je tâche d'y conformer mes desirs. Adieu, mon cher cousin; adieu, mon aimable nièce.

* 1296. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A DU PLESSIS.

Aux Rochers, dimanche 20e août.

J'ai envie de commencer ma lettre comme vous me commencez la vôtre, et de vous dire que je vous écrirois trop souvent si je le faisois toutes les fois que je pense à vous. Vous ne sauriez croire, mon cher Monsieur, combien je suis touchée des sujets de chagrin qui ont noirci votre joie naturelle, et la gaieté et la vivacité de votre belle jeunesse. C'est un meurtre que d'avoir chassé tout cela de chez vous, la joie étant faite pour votre tempérament, et je vous ai vu courir plusieurs fois aux lieux où vos amis avoient le don de vous ôter votre tristesse, comme une chose inalliable et incompatible avec votre santé. Vous avez fait connoissance malgré vous avec tous les ennemis de votre repos; malgré vous ils sont entrés en commerce, ils se sont introduits dans votre esprit : voilà le plus grand mal que vous ait fait tout ce qui vous est arrivé. Je ne doute point que vous ne fussiez consolé de me conter tous ces malheurs où la Providence vous a condamné. De mon côté, j'en serois ravie d'en savoir la suite et le détail, et par quels chemins vous avez été conduit à ce qui vous paroissoit un bien; car ce n'est jamais que sous ce nom que nous nous procurons des maux. Il me semble que si j'avois toujours été le chef de votre conseil, vous n'auriez jamais pris de fausses mesures. Vous êtes trop bon. Mais que dis-je? j'oublie ma chère Providence et je ne songe pas que vous étiez destiné à ces sortes de tribulations. Ainsi, mon pauvre ami, il n'y a point d'autre parti à prendre que de les souffrir chrétiennement : c'est tout l'usage qu'on en doit faire; car il faut profiter de tout pour l'éternité. J'ai fait ici des lectures admirables, qui m'ont donné une telle

foi, que si mon cœur étoit aussi touché que mon esprit est convaincu, je serois une sainte.

Je suis toujours persuadée que quand vous aurez remis votre petit poussin sous les ailes de son brave père, vous rentrerez dans le giron de cette tribu de Grignan, où vous êtes fort aimé. Je ne puis vous rien dire de moi, ni de mon retour. Je ne veux plus parler aussi des dragons : ce sont des démons, ils ont le diable au corps; mais je suis en furie contre le *Mercure galant*, qui loue tous ceux qui ont été à cette bataille, je dis même des louanges sans distinction, et il ne dit pas un seul mot du chevalier de Pompone : cela n'est pas naturel; il y paroît de l'affectation, car personne ne peut avoir mérité plus de louanges que lui, et puisque le Roi lui a bien fait l'honneur de lui en donner, le *Mercure galant* pouvoit bien suivre cet exemple. Je jetterai le livre, et je ne pardonnerai jamais à ces vilains-là; si vous en connoissez quelques-uns, vous pouvez les assurer que le public et le particulier leur demandent raison de cette injustice, qui n'est pas pardonnable. Adieu, Monsieur : plaignez-vous-en.

Le marquis de Grignan a été à Grignan; il est avec M. de Catinat. J'attends avec tremblement le jugement de notre requête civile. Je serois au désespoir que la pauvre Mme de Vins fût replongée dans toutes les chicanes dont elle s'étoit tirée. Je lui ai écrit sur cette crainte; j'attends sa réponse, et suis toujours à vous. Mon fils vous aime toujours à la folie.

---

## 1297. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ À LAMOIGNON.

Aux Rochers, ce dimanche 27e août.

La même raison, Monsieur, qui fait votre silence, fait

aussi le mien. Comment voulez-vous que j'attaque un homme qui a tous les jours des harangues à faire, et qui ne fait jamais ce qu'il veut? Je me flatte que vous voudrez lire mes lettres, et vous ne le pouvez pas; ainsi, Monsieur, ce sont vos raisons qui font mon excuse. Mais que vous dites une grande vérité quand vous êtes persuadé que malgré ces apparences je ne vous oublie pas! Non, certainement, Monsieur, je ne vous oublie pas; on ne peut en être plus éloigné, ni vous honorer, et si j'ose dire, vous aimer d'une manière plus digne de vous; car il y a une certaine sorte d'attachement pour votre personne qui n'est fait que pour ceux qui en connoissent tout le mérite; je prétends être de ce nombre, et en même temps je me donne une grande louange. Vous me la pardonnerez, Monsieur, aussi bien que la faute que je suis sur le point de faire, qui est d'oublier de prendre part à la joie que vous donne la victoire que Monsieur de Carcassonne vient de remporter sur l'infatigable M. d'Aiguebonne. N'étoit-ce pas votre affaire? N'étoit-ce pas sous vos étendards et par vos ordres que ce prélat combattoit? N'est-ce pas vous qui avez inspiré à M. Talon ce grand amour de la justice, au préjudice de tous les droits de l'amitié de Mme de Bury? Cette amende payée au Roi et à M. de Grignan, n'est-ce pas le plus grand plaisir de la victoire? N'est-ce pas prendre le canon et le bagage, mettre les ennemis en fuite pour jamais, et coucher sur le champ de bataille? Voilà, Monsieur, l'idée que j'ai de votre triomphe. Jugez si dans mon cœur je n'en chante pas un *Te Deum*, et si je ne vous en donne pas toutes les louanges qui vous sont dues. J'y joins, Monsieur, mes très-humbles remerciements et mille compliments, si vous le trouvez bon, pour Madame votre femme.

La marquise DE SÉVIGNÉ.

## * 1298. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 27e août.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Vous avez gagné votre procès, mais gagné tout d'une voix, avec tout l'agrément imaginable : M. Talon ayant conclu pour vous avec beaucoup de droiture et d'honnêteté, disant que la cour devoit avoir pitié de M. d'Aiguebonne, qui étoit un très-bon gentilhomme qu'il falloit tirer des mains de ses gens d'affaires, qu'il y avoit de la justice et de la conscience, et que, par cette raison, il le déboutoit de sa requête civile. Enfin, on ne peut pas rompre le cou à un homme plus agréablement. Corbinelli me le mande fort plaisamment : je crois qu'il étoit à l'audience. M. Croiset le surpassa en éloquence en donnant votre arrêt, et il passa tout d'une voix; et [M. d'Aiguebonne est] condamné à payer l'amende. Savez-vous bien ce que c'est que de payer l'amende? C'est un affront, c'est une manière d'amende honorable; il n'y a au delà que le fouet et la fleur de lis. Oui, il payera l'amende au Roi, *cent écus*, et *cinquante* à son lieutenant général, M. le comte de Grignan : cela est à souhait; vous savez tout cela mieux que moi, mais j'en veux parler. Monsieur de Carcassonne et Rochon étoient occupés à retirer l'arrêt et remercier; c'est moi qui leur ai écrit; mais M. de Lamoignon a pris le soin. Je lui fais, ce me semble, une bonne réponse.

M. Pignet, mon Dieu, le bon homme! vous lui avez écrit aussi bien que moi. Mme de Lavardin, Mme de la Fayette, tout cela vous aura écrit, et Mme de Vins, en attendant le reste; car ce n'est point du tout un secret dans le monde que l'intérêt que je prends à cette affaire.

Voilà donc qui est fait, et parfait. Monsieur de Carcassonne est victorieux: il est victorieux, il est immédiatement après M. de Luxembourg et M. Catinat; car l'amende est autant, dans cette manière de combattre. que de prendre le canon, le bagage, les étendards, et de coucher sur le champ de bataille. Tout le monde loue les soins de ce prélat; malheur à qui ne l'approuveroit pas! En vérité, je ne savois pas qu'il en sût tant, et je pense qu'il ne le savoit pas non plus.

Voilà, ma chère, une grande action, en même temps, de M. de Catinat. Vous êtes dans son voisinage; c'est votre guerre, dont vous [vous] êtes mieux tirée que moi d'Irlande; mais je vous assure que je n'ai pas pu mieux faire. Ces Irlandois sont d'étranges gens; on ne s'y fie point : ce sont des traîtres. Tout ce que j'ai pu faire, c'est de sauver le Roi : M. de Lauzun et la plus grande partie de nos troupes ne m'en demandent pas davantage.

Voici comme je fis hier [pour] M. de Schomberg; le maréchal d'Estrées l'a su d'original. Un chevalier *Tac*, officier des gardes du roi d'Angleterre, se mit en fantaisie d'aller tuer romanesquement un homme de grande apparence qu'il voyoit passer la rivière : il y alla en effet, et si brusquement, que M. de Schomberg (car c'étoit lui) fut surpris; il lui donna deux coups de sabre sur la tête, un coup de pistolet dans la gorge, et s'en revint à toute bride, disant : « Je viens de mettre en mauvais état un cordon bleu. » En même temps, ce chevalier de *Tac*, après avoir tué M. de Schomberg, fut tué lui-même. Voilà la fin tragique de ce héros, mal secouru des siens, et abandonné à sa malheureuse destinée. Pour le prince d'Orange, il n'a pas été à mon pouvoir de rendre sa blessure mortelle. Mais revenons à M. de Catinat : la belle action! J'en écris à Croisilles.

Vous voyez bien que le ciel conserve votre fils; il ne

veut pas qu'il soil en péril cette année. Consentez à cette douceur, jouissez-en, et voilà ce que je vous puis dire : ce ne seroit que recommencer.

En trois mots, je ne veux point emprunter ; je n'irai point à Grignan, parce que je vois clairement que je vous serois une entrave ; point à Paris sans vous, avant le mois d'août ou de septembre ; et si vous y allez, je vous promets d'y aller, et ferai l'impossible pour vous seule ; et je n'irai point à Paris cinq mois, pour remonter à cheval pour un autre voyage. Il y a des temps dans la vie où il ne faut plus se donner de ces grands et fréquents mouvements. Voyez si vous ne trouvez pas mon raisonnement dans la justice et dans la raison, et mandez-le à l'abbé Charrier, qui avoit déjà graissé ses bottes pour venir me prendre à Montélimart.

DE CHARLES DE SÉVIGNÉ.

Ah ! je suis ravi d'avoir l'imagination rassurée ; j'étois toujours dans la crainte que, quand je pensois ou que j'écrivois à M. le comte de Grignan, M. Gui ne fît tant par ses journées, que mes pensées et mes lettres ne s'adressassent à M. d'Aiguebonne ; mais, Dieu merci ! voilà, dit-on, qui est décidé, et François de Castellane demeure Adhémar et comte de Grignan. On m'assure que cet arrêt est juste, et je le veux bien croire, malgré le beau factum que j'ai fait en ma vie contre Gaspard de Castellane, et contre Louis, son fils. Mais, ma petite sœur, est-il bien sûr qu'il n'y ait plus de ressource pour M. Gui ? L'esprit humain est-il à bout ? n'y a-t-il point quelque substitution précédente à aller déterrer, quelque nouveau tribunal où aller plaider ? La cour des aides ou la chambre des comptes n'ont point encore entendu nommer votre nom : M. d'Aiguebonne ne leur donnera-t-il point quelque connoissance de ses prétentions ? Vous-

même, pourrez-vous vous accoutumer à jouir tranquillement de votre bien et de votre nom? Je vous en plains,

> Car vivre sans plaider, est-ce un contentement?

et vous voilà sans procès, à moins que, ne trouvant pas la peine de l'amende assez considérable, vous ne plaidiez de nouveau pour la faire convertir en celle des galères. C'est pourtant un bon gentilhomme que M. d'Aiguebonne; je suis d'avis que vous le laissiez en repos.

Adieu : je salue M. le comte de Grignan, votre époux; s'il croit parler aussi juste que je fais présentement, en m'appelant M. de Sévigné, il pourroit bien se tromper; car il a fait depuis hier un si terrible débordement d'eau, que je crois qu'il a emporté tout ce qui reste de la terre : ainsi je ne suis plus que M. des Rochers.

Je [vous] salue. Adieu, ma déesse.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Voilà le petit compliment de votre frère; je voudrois bien faire sérieusement les miens à M. le comte de Grignan, puisque Grignan y a, à Monsieur le chevalier et Mme de Rochebonne, et même aux alliés; car je suis sûre que toute la compagnie y prend bien de l'intérêt. Si Monsieur d'Arles est encore avec vous, je ne pense pas que vous vouliez l'oublier, vous qui savez si bien mes pensées, et qui me répondez à des questions que vous vous faites de ma part. Cela me fait un vrai plaisir, et si vous ne m'aviez point fermé la bouche, je vous en dirois bien davantage. Vous me soulagez bien le cœur, en m'assurant que vous vous portez bien : quel bonheur, que ce mal si violent n'ait point eu de suites! il me fit grand'peur. Vous vous êtes parfaitement bien conduite : Dieu vous conserve! Vous allez être bien accablée

d'écritures; cela me fait de la peine pour vous; car en vérité cela tue. On me mande que votre intendant et votre premier président.... vous avez un fort honnête homme. N'est-il pas des amis de M. de Grignan? Que devient donc votre *cheval marin?* L'abbé de Polignac apporte toutes sortes de bénédictions de Rome. Nous reverrons peut-être bientôt ici notre bon gouverneur.

Je suis fort aise que vous soyez contente de votre enfant : c'est bon signe pour lui; je fus aussi aise que vous du soin qu'il eut de voir M. de Berbisy; cela m'a paru d'une bonne petite tête, à qui on peut prendre confiance. Voilà encore M. de Beauvilliers gouverneur du petit d'Anjou : on ne sauroit mieux choisir.

---

### *1299. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A DU PLESSIS.

Aux Rochers, mercredi 30e août.

Eh! vraiment, mon cher Monsieur, je ne doute point de votre joie : pensez-vous que je vous sépare d'avec nous, et que je ne croie pas fermement que cette requête civile étoit votre affaire, comme l'arrêt que nous eûmes il y a deux ans? Hélas! si j'avois été à Paris, nous nous serions tous embrassés dans le premier moment de notre joie, comme ce jour-là. Il est vrai que notre victoire est complète; nous avons été agréablement surpris par les conclusions de M. Talon, qui a fait une très-belle action et aussi utile pour sa réputation que pour nous. Monsieur de Carcassonne a fait des merveilles, et enfin nous avons tous sujet d'être fort contents. Je vous avoue que ma joie n'a pas été médiocre, surtout voyant M. Gui et son sot maître condamnés à l'amende; c'est le comble de la victoire et de leur confusion : enfin il faut remercier Dieu, car jamais je ne regarde que lui pour la

véritable cause de tous les événements, et ensuite je remercie toutes les jolies causes secondes qui ont agi par son ordre, et pour lesquelles on ne sent encore que trop de reconnoissance.

N'avez-vous pas reçu une dernière lettre de moi, où j'étois en furie contre le *Mercure galant* d'avoir trouvé l'invention de ne pas dire un mot du chevalier de Pompone, en parlant du passage de la Sambre par les dragons et de toute la bataille de Fleurus? Je m'en prenois à vous, et voulois que vous en fissiez des reproches. Vous m'en faites de trop injustes sur la longueur de mon voyage : croyez-vous, de par tous les diantres! qu'on demeure ici par plaisir? taisez-vous et m'admirez plutôt que de me gronder.

Notre petit marquis est avec Saint-Ruth; s'il avoit été avec M. Catinat, il auroit vu une belle action. Ce beau régiment de Grignan est destiné à des marches bien longues et à des oisivetés fâcheuses. Dieu sur tout! Adieu, mon très-cher Monsieur : votre lettre étoit la plus jolie du monde, et d'un style où j'ai reconnu votre gaieté ordinaire, que je trouvois un peu diminuée, et c'est ce qui m'affligeoit. Tâchez, mon ami, de retrouver votre belle humeur et votre aimable esprit.

*Suscription :* Paris. A Monsieur Monsieur du Plessis, gouverneur de M. le comte de Vins, à l'hôtel de Pompone, à la place des Victoires. A Paris.

---

### * 1300. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

[Aux Rochers,.... septembre.]

Les affaires de Rome ne vont pas trop bien : on n'a point renvoyé l'abbé de Polignac ; on a envoyé par l'or-

dinaire les termes que l'on a choisis, et je doute qu'on s'en contente; enfin cette affaire n'est pas finie. Vous devez avoir vu ou entendu passer le cardinal de Bouillon, et la duchesse, et le prince de Turenne : je dis *prince* pour le rabaisser, au moins; j'en avertis encore Monsieur le chevalier : *M. de Turenne* est trop pour lui. Le cardinal fut transporté de joie, s'embarqua dans le moment dans une galère du Grand-Duc, destinée pour un nonce qui alloit en Portugal. Adieu : il y a de la folie à tant discourir.

---

### 1301. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Quinze jours après que j'eus reçu cette lettre (n° 1295, p. 254), j'écrivis celle-ci à Mme de Sévigné.

A Chaseu, ce 13e septembre 1690.

Je n'ai point encore répondu à votre lettre du 13e août, Madame, parce que je ne la reçus qu'à la fin de ce mois-là, et que depuis, la maladie du petit Dalet nous a fort occupés; il est à présent hors de péril.

Vous me mandez qu'au travers de mon courage et de la bonté de mon tempérament, il vous a paru quelque léger chagrin de n'avoir pas eu ce que je demandois. Je vous répondrai, ma chère cousine, que pour être philosophe chrétien et d'un heureux tempérament, je n'en suis pas moins sensible; mais que ma résignation et ma fermeté me remettent bien vite en mon naturel. Cela me fait croire que vous avez deviné mon chagrin : vous avez cru que j'en avois parce que j'en devois avoir, et que vous en auriez eu si vous aviez été en ma place. Je vous avoue que j'en ai eu d'abord un instant; mais je vous nie ma chère cousine, qu'il vous ait paru. Le refus de ce que je demandois fut accompagné de si bonnes excuses, et

de si bonnes raisons de ne pouvoir faire ce que je demandois, que ces manières me parurent des grâces qui tireroient à conséquence, et en effet on n'en demeura pas là, et on passa jusqu'aux promesses de faire quelque autre chose qui me remplaceroit ce que je demandois.

Ainsi, ma chère cousine, j'étois content du Roi quand je vous écrivis, et, comme je vous ai déjà dit, ce fut la chose que j'avois demandée et que je n'avois pas eue, et non pas mes paroles, qui vous firent croire que j'étois fâché. Si vous n'avez pas brûlé ma lettre, vous pouvez voir que je dis vrai.

C'est du prince d'Orange encore plus que de Lauzun qu'on peut dire : *Je l'ai vu vif, je l'ai vu mort, je l'ai vu vif après sa mort ;* mais enfin voilà qui est fait, on n'en doute plus ; et tous les parieurs pour sa vie ont perdu.

Si Monseigneur n'a donné la bataille à son beau-frère, il n'en est pas loin ; nous attendons à toute heure la nouvelle de quelque grande action de ce côté-là. Catinat vient d'en faire une belle contre Monsieur de Savoie ; il mettra la robe en honneur.

---

## 1302. — DE MADAME DE LA FAYETTE A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Paris, 20e septembre.

Vous avez reçu ma réponse avant que j'aie reçu votre lettre. Vous aurez vu par celle de Mme de Lavardin et par la mienne que nous voulions vous faire aller en Provence, puisque vous ne veniez point à Paris ; c'est tout ce qu'il y a de meilleur à faire : le soleil est plus beau ; vous aurez compagnie, je dis même séparée de Mme de Grignan, qui n'est pas peu ; un gros château, bien des gens : enfin c'est vivre que d'être là. Je loue extrêmement Monsieur votre fils de consentir à vous perdre par

votre intérêt ; si j'étois en train d'écrire, je lui en ferois des compliments. Partez tout le plus tôt qu'il vous sera possible ; mandez-nous les villes par où vous passerez, et à peu près le temps ; vous y trouverez de nos lettres. Je suis dans des vapeurs les plus tristes et les plus cruelles où l'on puisse être : il n'y a qu'à souffrir, quand c'est la volonté de Dieu.

C'est du meilleur de mon cœur que j'approuve votre voyage de Provence ; je vous le dis sans flatterie, et nous l'avions pensé, Mme de Lavardin et moi, sans savoir en façon du monde que ce fût votre dessein.

---

### * 1303. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Le bruit courut à Versailles que le marquis de Pompone avoit été tué [en] Piémont : c'étoit une méprise. Le Roi envoya le baron de Breteuil à M. de Pompone à Paris, lui dire qu'il ne s'alarmât point, que son fils se portoit bien, qu'il en étoit fort aise. M. de Pompone courut à Versailles remercier Sa Majesté de ses bontés : il en reçut encore mille douceurs et mille honnêtetés, retournant sur le mérite de ces jeunes garçons. Enfin on voit que le Roi a du goût et de l'inclination pour notre pauvre ami : cela fait penser.... mais non, ce sera pour un plus jeune mérite. Mon Dieu, si c'étoit *Furibonne!* L'eussions-nous jamais cru ?

---

### 1304. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

A Grignan, vendredi 10e novembre 1690.

Où pensez-vous que je suis, Monsieur? n'avez-vous pas su que j'étois en Bretagne? notre Corbinelli doit

vous l'avoir mandé. Après y avoir été seize mois chez mon fils, j'ai trouvé qu'il seroit fort joli de venir passer l'hiver ici avec ma fille. Ce projet d'un voyage de cent cinquante lieues parut d'abord un château en Espagne; mais l'amitié l'a rendu si facile, qu'enfin je l'ai exécuté depuis le 3e d'octobre jusqu'au 24e, que j'arrive au port de Robinet, où je suis reçue à bras ouverts de Mme de Grignan, avec tant de joie, d'amitié et de reconnoissance, que je trouvai que je n'étois pas venue encore assez tôt, ni d'assez loin. Après cela, Monsieur, dites que l'amitié n'est pas une belle chose! c'est elle qui me fait très-souvent penser à vous, et souhaiter de vous revoir encore une fois ici en ma vie. Nons y serons tout l'hiver et tout l'été : si vous ne trouvez un moment pour nous venir voir, je croirai que vous m'avez oubliée. Vous ne reconnoîtrez pas cette maison, tant elle est embellie; mais vous y retrouverez les maîtres toujours tout pleins d'estime pour vous, et moi, Monsieur, avec une amitié capable de faire enrager notre ami, et très-digne que vous fassiez cette visite.

---

### 1305. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Deux mois après que j'eus écrit cette lettre (n° 1301, p. 264), je reçus la réponse de Mme de Sévigné.

A Grignan, ce 13e novembre 1690.

Quand vous verrez la date de cette lettre, mon cousin, vous me prendrez pour un oiseau. Je suis passée courageusement de Bretagne en Provence. Si ma fille eût été à Paris, j'y serois allée; mais sachant qu'elle passeroit l'hiver dans ce beau pays, je me suis résolue de le venir passer avec elle, jouir de son beau soleil, et retourner à Paris avec elle l'année qui vient. J'ai trouvé qu'après

avoir donné seize mois à mon fils, il étoit bien juste d'en donner quelques-uns à ma fille; et ce projet, qui paroissoit de difficile exécution, ne m'a pas coûté trop de peine. J'ai été trois semaines à faire ce trajet, en litière, et sur le Rhône. J'ai pris même quelques jours de repos; et enfin j'ai été reçue de M. de Grignan et de ma fille avec une amitié si cordiale, une joie et une reconnoissance si sincère, que j'ai trouvé que je n'ai pas fait encore assez de chemin pour venir voir de si bonnes gens, et que les cent cinquante lieues que j'ai faites ne m'ont point du tout fatiguée. Cette maison est d'une grandeur, d'une beauté et d'une magnificence de meubles dont je vous entretiendrai quelque jour. J'ai voulu vous donner avis de mon changement de climat, afin que vous ne m'écriviez plus aux Rochers, mais bien ici, où je sens un soleil capable de rajeunir par sa douce chaleur. Nous ne devons pas négliger présentement ces petits secours, mon cher cousin. Je reçus votre dernière lettre avant que de partir de Bretagne; mais j'étois si accablée d'affaires, que je remis à vous faire réponse ici. Nous apprîmes l'autre jour la mort de M. de Seignelai. Quelle jeunesse! quelle fortune! quels établissements! Rien ne manquoit à son bonheur : il nous semble que c'est la splendeur qui est morte. Ce qui nous a surpris, c'est qu'on dit que Mme de Seignelai renonce à la communauté, parce que son mari doit cinq millions. Cela fait voir que les grands revenus sont inutiles quand on en dépense deux ou trois fois autant. Enfin, mon cher cousin, la mort nous égale tous; c'est où nous attendons les gens heureux : elle rabat leur joie et leur orgueil, et console par là ceux qui ne sont pas fortunés. Un petit mot de christianisme ne seroit pas mauvais en cet endroit; mais je ne veux pas faire un sermon, je ne veux faire qu'une lettre d'amitié à mon cher cousin, lui demander de ses nouvelles, de celles de sa chère fille, les embras-

ser tous deux de tout mon cœur, l'assurer de l'estime et des services de Mme de Grignan et de son époux, qui m'en prient, le conjurer de m'aimer toujours : ce n'est pas la peine de changer après tant d'années.

---

### 1306. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le même jour que je reçus cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 19e novembre 1690.

Vous ne pouviez mieux faire, Madame, que d'aller en Provence, et de voir cette belle Madelonne sur les lieux. Après avoir séjourné seize mois en Bretagne, il étoit temps de vous dépayser. Je crois qu'en toute saison il fait meilleur en Provence, mais particulièrement l'hiver, et surtout pour nous autres gens de rhumatisme, c'est-à-dire gens d'arrière-saison, en un mot qui avons cinquante ans passés. Je voudrois bien m'aller chauffer avec vous auprès de la belle Comtesse. Il y a vingt ans que j'aurois dit dans un madrigal : *m'aller chauffer à ses yeux*, ou si vous voulez, *brûler à ses yeux;* je ne dis plus aujourd'hui que *m'aller chauffer à son soleil.* Ce n'est pas qu'elle me trouvât encore de rhumatisme dans la tête : j'ai toujours une tête de Provence, mais cela ne regarde que l'agrément des conversations.

Au reste, ma chère cousine, je ne suis pas surpris que vous ayez été bien reçue à Grignan. Il n'y a personne au monde qui ne fût ravi de passer sa vie avec vous, et par-dessus cela, vous êtes une bonne mère, aussi vive et aussi agréable qu'une sœur le pourroit être.

Vous avez fort bien fait de m'avertir de votre changement de pays; je vous aurois écrit aux Rochers, on auroit renvoyé la lettre à Paris pour la mettre à la poste

de Provence, et avant qu'elle y fût arrivée, vous seriez revenue à Paris : voyez combien votre avis nous sauvera de temps. Vous m'avez un peu fait attendre votre réponse, ma chère cousine : vous pouviez m'écrire des Rochers que vous alliez à Grignan ; mais vous avez voulu finement cacher votre marche.

Pour revenir maintenant à la mort de M. de Seignelai, je ne sais que vous en dire, vous m'avez tout pris ; cependant j'ajouterai qu'il a donné deux cent mille francs par testament à sa femme, et cent mille écus à son dernier fils, et que toutes dettes payées, il laisse quatre cent mille livres de rente. J'ai toujours eu des pressentiments qu'il ne vivroit pas longtemps, car je ne lui ai jamais rendu de visite, ni même parlé à lui. Il s'est épuisé avec les demoiselles : tout ce qui a aimé l'argent à la cour plus que l'honneur a passé par ses mains. Je viens de faire compliment sur cette mort à mon ami Beauvilliers.

Mais à propos de la cour, je me réservois toujours à vous dire tout ce qui s'y étoit passé sur mon sujet, quand je vous reverrois à Paris, où je prétends aller cet hiver ; mais puisque je ne vous y trouverai pas, je vous en vais dire une partie. Vous savez, ma chère cousine, que j'offris mes services au Roi en arrivant à Versailles, et qu'il me reçut agréablement ; mais vous ne savez pas que j'écrivis à Mme de Maintenon, et que la prière que je lui fis de m'assister auprès du Roi, l'obligea de parler en ma faveur à Sa Majesté ; car deux jours après cette lettre écrite, le Roi fut changé du blanc au noir sur mon sujet. Il seroit trop long de vous dire les raisons qui m'empêchèrent après cela de réussir dans le dessein que j'avois : il suffit que vous sachiez qu'au solide près, je reçus tous les agréments imaginables de la part du maître, et toutes les bonnes paroles de faire quelque chose pour moi.

Comme je fus prêt à partir de la cour je voulus payer

le Roi de toute la bonne chère qu'il m'avoit faite; et voici ce que je lui donnai en main propre comme il alloit chez Mme de Maintenon, en lui disant : « Sire, j'ai tant d'envie de servir Votre Majesté de quelque manière que ce soit, qu'en voici une nouvelle que je lui offre, qui peut-être ne lui déplaira pas. » Le Roi tendit la main, et en prenant mon mémoire, il me dit : « Je le verrai, Monsieur. »

DU COMTE DE BUSSY AU ROI.

SIRE,

J'ai offert à Votre Majesté mes très-humbles services en arrivant à la cour: si Elle ne juge pas à propos de m'employer à la guerre, j'ai d'autres services à lui offrir, c'est d'écrire sa vie, et sans lui demander pour cela autre chose que des mémoires, j'y travaillerai chez moi, et j'apporterai de temps en temps à Votre Majesté ce que j'aurai écrit, pour qu'elle voie si elle en sera satisfaite.

Je sais bien, Sire, que des personnes d'esprit et de mérite sont chargées de cet ouvrage; mais quand beaucoup de gens écriront l'histoire de Votre Majesté, cela n'en diminuera pas la gloire, et peut-être que mon nom, ma profession, le rang que j'ai tenu dans la guerre, ma manière d'écrire, et l'état même de ma fortune, donneront du mérite à ce que j'aurai écrit.

Il n'y a proprement que les princes, Sire, qui puissent bien écrire leur histoire. César, qui eut plus de loisir et moins d'ennemis sur les bras que vous, écrivit lui-même ses guerres, et ne s'en voulut fier à personne. L'empereur Cantacuzène écrivit sa vie aussi bien que celle de l'empereur Andronic son prédécesseur. La princesse Anne Comnène écrivit l'histoire de l'empereur Alexis son père.

Mais quand les princes ne se sont pas trouvés en état de travailler eux-mêmes à ces sortes d'ouvrages, il y ont employé les principaux officiers de leurs armées. Ptolomée, un des capitaines d'Alexandre, et qui succéda à l'un de ses royaumes, fut l'historien de son maître; le sire de Joinville,

sénéchal de Champagne, celui de saint Louis; Philippe de Comines, celui de Louis XI; MM. du Bellay, ceux de Louis XIII; M. d'Aubigné, celui de Henri IV; et moi, Sire, qui ai l'honneur d'avoir été mestre de camp général de votre cavalerie, et d'être aujourd'hui le plus ancien lieutenant général de vos armées, sans excepter les officiers de la couronne, je serai, s'il vous plaît, illustre aux siècles à venir par l'histoire que j'aurai écrite de Votre Majesté.

Je me ferai même le reste de mes jours un plaisir de m'occuper d'un si grand sujet, et ce me sera une espèce de consolation de n'avoir pas les honneurs pour lesquels j'ai travaillé si longtemps, quand je songerai que la postérité en aura plus de foi pour tout le bien que j'aurai dit de vous.

Il n'a pas tenu à moi, Sire, que je ne vous aie conquis des villes, gagné des batailles, et érigé des statues; mais si je suis assez heureux pour écrire votre vie, je vous rendrai un service qui ne vous coûtera pas tant que tout cela, et qui fera plus d'honneur à votre mémoire.

Votre Majesté, Sire, dit que j'ai de l'esprit : je le croyois un peu de moi-même, mais votre témoignage me rassure contre l'amour-propre dont je me défiois un peu, et fait que je n'en doute plus. Cela étant, Sire, servez-vous-en au plus noble usage où l'esprit humain puisse être employé, qui est d'écrire les actions du plus grand prince que le ciel, à mon avis, ait jamais fait naître.

Le lendemain à la même heure et au même endroit, dès que le Roi me vit, il me dit : « Je reçois les offres que vous me faites, mais il faut attendre un autre temps où l'on soit moins occupé. » Je lui répondis que je serois toujours prêt, quand il lui plairoit.

Lisez cette lettre et la relisez, ma chère cousine : elle vous plaira encore plus la seconde fois que la première, et je crois que vous trouverez qu'il n'y a personne en France que moi qui ait droit de parler ainsi, ou qui, s'il le peut faire, le puisse faire aussi noblement.

Pour vous expliquer maintenant pourquoi je disois au

Roi qu'il avoit dit que j'avois de l'esprit, il faut que vous sachiez, ma chère cousine, que le jour que l'Académie vint faire son compliment au Roi sur la mort de Madame la Dauphine, nous nous trouvâmes une douzaine d'académiciens à son dîner, comme vous pourriez dire Monsieur de Paris, le duc de Coislin, Dangeau, l'abbé de Choisi, quelques autres et moi. Le Roi, qui aime à parler à M. de Vendôme, lui dit qu'il eût dû songer à être de l'Académie, lui qui se piquoit d'avoir de l'esprit. « Moi, Sire, lui répondit-il, je ne m'en pique point, mais ces Messieurs me feroient peut-être grâce; et puis je ne pense pas qu'il faille aussi avoir tant d'esprit pour cela. — Comment, lui répliqua le Roi, il ne faut pas avoir tant d'esprit! voyez Monsieur l'archevêque, voyez M. de Bussy, et ces autres Messieurs, si ces gens-là n'ont guère d'esprit. »

---

### 1307. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A COULANGES.

A Lambesc, le 1er décembre.

Où en sommes-nous, mon aimable cousin? Il y a environ mille ans que je n'ai reçu de vos lettres. Je vous ai écrit la dernière fois des Rochers par Mme de Chaulnes; depuis cela, pas un seul mot de vous. Il faut donc recommencer sur nouveaux frais présentement que je suis dans votre voisinage. Que dites-vous de mon courage? il n'est rien tel que d'en avoir. Après avoir été seize mois en Bretagne avec mon fils, j'ai trouvé que je devois aussi une visite à ma fille, sachant qu'elle n'alloit point cet hiver à Paris; et j'ai été si parfaitement bien reçue et d'elle et de M. de Grignan, que si j'ai eu quelque fatigue, je l'ai entièrement oubliée, et je n'ai senti que la joie et le plaisir de me trouver avec eux. Ce

trajet n'a point été désapprouvé de Mme de Chaulnes, ni de Mmes de Lavardin et de la Fayette, auxquelles je demande volontiers conseil, de sorte que rien n'a manqué au bonheur ni à l'agrément de ce voyage; vous y mettrez la dernière main en repassant par Grignan, où nous allons vous attendre. L'assemblée de nos petits états est finie; nous sommes ici seuls, en attendant que M. de Grignan soit en état d'aller à Grignan, et puis, s'il se peut, à Paris. Il a été mené quatre ou cinq jours fort rudement de la colique et de la fièvre continue, avec deux redoublements par jour; cette maladie alloit beau train, si elle n'avoit été arrêtée par les miracles ordinaires du quinquina; mais n'oubliez pas qu'il a été aussi bon pour la colique que pour la fièvre; il faut donc se remettre. Nous n'irons à Aix qu'un moment pour voir la petite religieuse de Grignan, et dans peu de jours nous serons pour tout l'hiver à Grignan, où le petit colonel, qui a son régiment à Valence et aux environs, viendra passer six semaines avec nous. Hélas! tout ce temps ne passera pas trop vite; je commence à soupirer douloureusement de le voir courir avec tant de rapidité : j'en vois et j'en sens les conséquences. Vous n'en êtes pas encore, mon *jeune* cousin, à de si tristes réflexions.

J'ai voulu vous écrire sur la mort de M. de Seignelai : quelle mort! quelle perte pour sa famille et pour ses amis! On me mande que sa femme est inconsolable, et qu'on parle de vendre Sceaux à M. le duc du Maine. O mon Dieu! que de choses à dire sur un si grand sujet! Mais que dites-vous de sa dépouille sur un homme que l'on croyoit déjà tout établi? Autre sujet de conversation; mais il ne faut faire à présent que la table des chapitres pour quand nous nous verrons. M. le duc de Chaulnes nous a écrit de fort aimables lettres, et nous donne une espérance assez proche de le voir bientôt à Grignan; mais auparavant il me paroît qu'il ne croit pas

impossible d'envoyer enfin ces bulles si longtemps attendues, et trop tôt chantées : qui n'eût pas cru que l'abbé Polignac les apportoit? Je n'ai jamais vu un enfant *si difficile à baptiser;* mais enfin vous en aurez l'honneur, vous le méritez bien après tant de peines; venez donc recevoir nos louanges.

Je n'ose presque vous parler de votre déménagement de la rue du Parc-Royal pour aller demeurer au Temple; j'en suis affligée pour vous et pour moi : je hais le Temple autant que j'aime la Déesse qui veut présentement y être honorée; je hais ce quartier qui ne mène qu'à Montfaucon, j'en hais même jusques à la belle vue dont Mme de Coulanges me parle; je hais cette fausse campagne, qui fait qu'on n'est plus sensible aux beautés de la véritable; et qu'elle sera plus à couvert des rigueurs du froid à Brevannes, qu'à la ruelle de son lit dans ce chien de Temple; enfin tout cela me déplaît à mourir, et ce qui est beau, c'est que je lui mande toutes ces improbations avec une grossièreté que je sens, et dont je ne puis m'empêcher. Que ferez-vous, mon pauvre cousin, loin des hôtels de Chaulnes, de Lamoignon, du Lude, de Villeroi, de Grignan? comment peut-on quitter un tel quartier? Pour moi, je renonce quasi à la Déesse; car le moyen d'accommoder ce coin du monde tout écarté avec mon faubourg Saint-Germain? Au lieu de trouver, comme je faisois, cette jolie Mme de Coulanges sous ma main, prendre du café le matin avec elle, y courir après la messe, y revenir le soir comme chez soi : enfin, mon pauvre cousin, ne m'en parlez point; je suis trop heureuse d'avoir quelques mois pour m'accoutumer à ce bizarre dérangement; mais n'y avoit-il point d'autre maison? et votre cabinet, où est-il? y retrouverons-nous tous nos tableaux? Enfin, Dieu l'a voulu; car le moyen, sans cette pensée, de pouvoir s'en taire? Il faut finir ce chapitre, et même cette lettre.

J'ai trouvé Pauline toute aimable, et telle que vous me l'avez dépeinte. Mandez-moi bien de vos nouvelles; je vous écris en détail, car nous aimons ce style, qui est celui de l'amitié. Je vous envoie cette lettre par M. de Montmor, intendant à Marseille, autrefois M. du Fargis, qui mangeoit des tartelettes avec mes enfants. Si vous le connoissez, vous savez que c'est un des plus jolis hommes du monde, le plus honnête, le plus poli, aimant à plaire et à faire plaisir, et d'une manière qui lui est particulière; en un mot, il en sait assurément plus que les autres sur ce sujet; je vous en ferai demeurer d'accord à Grignan, où je vais vous attendre, mon cher cousin, avec une bonne amitié et une véritable impatience.

---

### 1308. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Trois semaines après que j'eus écrit cette lettre (n° 1306, p. 269), je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Lambesc, le 1er décembre 1690.

Je suis fort aise, mon cher cousin, que vous approuviez le trajet que j'ai fait de Bretagne en Provence; quand je n'y aurois cherché que le soleil, il mérite bien cette peine : on ne peut venir de trop loin pour passer un hiver en ce pays-ci; c'est assurément la plus agréable chose du monde. J'y trouve de plus la belle Madelonne, qui est une circonstance qui vaut bien pour moi toute la douceur du printemps.

Nous avons lu ensemble, admiré et approuvé les dernières offres que vous avez faites au Roi. Le style en est noble, particulier pour vous, et ne peut convenir à nul autre. Vous avez fort bien rassemblé tout ce qui doit honorer l'emploi que vous demandez; il me paroît si bon

pour celui dont vous voulez parler, que ce devroit être lui, ce me semble, qui vous le devroit demander; car, comme vous dites, quelque grand que soit le sujet, vous avez toutes les qualités nécessaires pour le rehausser encore et pour rendre incontestables toutes les merveilles que vous en direz. Je suis fâchée que la circonstance d'être bien malheureux soit la plus considérable : il est fâcheux de prouver à nos dépens toutes les vérités que vous persuaderez aux siècles à venir. Cet endroit est neuf et surprend, et nous appréhenderions seulement qu'il ne fût capable d'empêcher les bonnes volontés, pour laisser à ce que vous diriez toute sa force, si nous n'étions persuadées que la justice l'emportera toujours sur l'intérêt particulier.

Enfin, mon cher cousin, vous me direz la suite de ce commencement, dont je vous suis très-obligée de m'avoir instruite : personne assurément n'y prend tant d'intérêt que moi. Je crois que je vous ai porté malheur : mon cœur auroit été trop sensible à tous les honneurs qui devoient rehausser et faire briller notre illustre et vieille chevalerie. Dieu m'a voulu punir en vous humiliant; mais vous n'êtes pas humilié, votre courage vous soutient; c'est moi seulement qui suis foible et sotte.

Il y a longtemps que vous devez croire que le maître et tous ses courtisans sont persuadés que vous avez bien de l'esprit; si cette marchandise entroit dans le commerce, vous en auriez dû trafiquer pour avoir du bonheur et de la fortune; mais elle est souvent de contrebande. Quoi qu'il en soit, Dieu a conduit votre vie et vous fait la grâce d'être soumis à ses volontés : c'est tout ce que vous pouvez desirer présentement, et je croirois volontiers que cette résignation viendroit un peu de notre grand'mère.

Nous allons passer l'hiver à Grignan très-paisiblement. M. de Grignan ira à Paris, quand il sera remis d'une fièvre et d'une colique violente qu'il a eue depuis

dix jours ; il vous fait mille compliments, et ma fille bien des amitiés. Pour moi, mon cher cousin, vous savez comment je suis pour vous : il est trop tard pour changer. N'est-il pas vrai, ma chère nièce? Vous devez répondre pour moi, et vous assurer aussi que je vous aimerai toute ma vie. Si vous voulez m'écrire quelquefois, vous mettrez la suscription de vos lettres à moi, *à Grignan par Montélimart*. Elles viendront et me donneront beaucoup de joie.

---

1309. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN ET DE LA COMTESSE DE DALET A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le même jour que je reçus cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 10e décembre 1690.

DU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Je viens de recevoir votre lettre du premier de ce mois, Madame, qui nous a fort réjouis, votre nièce et moi. Notre sang s'est ému à la reception de cette lettre ; mais notre proximité seule n'a pas fait notre émotion ; nous avons de plus proches parentes que vous, de qui nous ne serions pas si aises de recevoir des nouvelles. C'est comme *agréable* encore plus que comme *cousine* que nous aimons à vous lire.

Je vous trouve effectivement fort heureuse de passer l'hiver en Provence, avec la belle Comtesse, que vous aimez chèrement ; je ne pense pas que si vous n'étiez qu'à cinquante lieues d'ici, je me pusse empêcher d'aller demeurer quinze jours avec vous deux. Mme de Dalet dit qu'elle ne m'y laisseroit pas aller seul.

Je crois, comme vous me le mandez, que les offres que j'ai faites au Roi sont bien pensées et noblement écrites, et j'aurois presque envie de vous dire à toutes deux, de même que je le lui ai dit, que depuis votre approbation

je suis plus hardi que je n'étois à m'estimer. Mais si j'ai en cela quelque mérite, ma chère cousine, on ne peut pas le mieux remarquer, ni le louer avec plus d'esprit que vous le faites.

Vous me mandez que l'endroit où je dis au Roi que ce me sera une espèce de consolation de n'avoir pas les honneurs pour lesquels j'ai travaillé si longtemps, quand je songerai que la postérité en aura plus de foi pour tout le bien que j'aurai dit de lui; que cet endroit, dites-vous, est neuf et surprenant, mais que vous craindriez qu'il ne fût capable d'empêcher les bonnes volontés du Roi, pour laisser à ce que je dirois toute sa force; il est vrai, ajoutez-vous, que vous êtes persuadée que la justice l'emportera toujours dans son cœur sur son intérêt particulier.

Pour moi, ma chère cousine, je ne suis pas rassuré seulement par la même raison que vous : je crois encore que le Roi craindra que la postérité ne trouve que l'ingratitude est capable de gâter la plus belle vie du monde; assez assuré qu'il est de la créance qu'auront les siècles à venir de la vérité de sa gloire. Je n'ai garde de vous supprimer la suite de tout ceci, s'il y en a; mais assurément il y en aura, car j'en ferai une moi tout seul, quand le Roi ne voudroit pas en être de moitié. Si je n'ai d'autre pouvoir, au moins aurai-je celui de me plaindre.

Il est certain, ma chère cousine, que ma résignation n'est pas naturelle, à moi né vif, prompt et sensible. Il n'y a que Dieu qui puisse donner autant de patience que j'en ai, et je crois que saint François de Sales et notre grand'mère n'ont pas seulement demandé à Dieu toutes mes disgrâces, mais encore l'esprit de les souffrir comme je fais. Je ne vous plains pas, vous et la belle Madelonne, d'être demeurées seules à Grignan. Si vous perdez pour un temps la conversation d'un gendre agréable, il vous la remplacera par des nouvelles, et puis c'est une nouvelle scène. Je vous supplie qu'il sache que je suis bien

son serviteur; et la belle Comtesse, que je ne laisserois pas de l'aimer fort quand elle ne seroit pas votre fille. Pour ce qui nous regarde vous et moi, ma chère cousine, je ne dis pas comme vous qu'il est trop tard pour changer; car il se pourroit que cela voulût dire qu'on changeroit si on y avoit songé plus tôt. Pour moi, je ne change pas seulement parce que je me trouve bien comme je suis :

*Chi ben sta non si muove;*

mais je commencerois à vous aimer, si j'étois encore à commencer :

Je le ferois encor si j'avois à le faire.

DE LA COMTESSE DE DALET.

Ma fille de Dalet mit ceci au bas de ma lettre.

Je suis ravie d'être la caution de mon père et de vous, ma chère tante; et en un besoin je payerois volontiers pour l'insolvable.

---

* 1310. — DE COULANGES A LAMOIGNON.

A Rome, ce 10 décembre.

L'on ne peut pas être plus affligé que je le suis de la mort de M. de Seignelai : c'est une perte publique, et il y paroît bien à l'usage qu'il a fait de son bien, puisqu'il laisse tant de dettes. Voilà une bonne maison et bien des plaisirs de moins pour tous ses amis et pour toute la cour; voilà aussi une place qui sera mal remplie par M. de Pontchartrain. Toute la scène qui se vient de passer est un beau sujet de réflexions et de méditations. Ce dernier ne me paroît pas revêtu de charges, mais accablé, et je ne saurois croire qu'il n'y succombe à la fin; pour moi je ne reviens point de l'étonnement où je suis : voilà ce que

c'est que d'avoir été élevé par M. le Peletier et de se l'être rendu favorable. Mais il faut laisser tout cela, car on ne finiroit point, et je dirois des sottises. Pour vous, Monsieur, je vous vois tranquille au milieu de tout ce qui se passe, et toujours plus résolu que jamais de vivre doucement et agréablement, et vous ferez fort bien. Cette belle création d'avocats généraux et non généraux ne vous donnera-t-elle pas au moins quelque relâche? c'est bien le moins qui vous en puisse revenir qu'un peu de repos et beaucoup moins de harangues.. Voilà le parlement bien rempli, et je ne doute pas qu'il n'en ait fallu allonger et augmenter les bancs. Pour moi, plus je vais en avant et plus je me trouve heureux d'être hors de portée de tous chagrins; tout ce qui se passe me fait bénir mon martyre : la Providence a toujours soin de mes plaisirs. Je croyois mourir d'ennui après le départ de tous mes chers Bouillons, mais M. et Mme de Nevers se sont enfin laissé approcher et fréquenter, et vous ne sauriez croire combien ce ménage est charmant et délicieux; je ne les quitte point, et je ne saurois croire qu'ils ne s'accommodent bien de moi, pour m'accommoder d'eux au point que je fais. Nous mangeons presque tous les jours ensemble, et deux ou trois fois la semaine il se fait un petit repas irrégulier et à heure irrégulière dans ma chambre qui vous plairoit tout à fait. Nous ne sommes que six ou sept au plus; la table est commode, et nous mangeons plat à plat; toujours sauces et toujours grillades, et pour le vin que nous buvons, en vérité c'est le nectar et l'ambroisie : M. et Mme de Nevers et moi, allons à la découverte du meilleur; et pour moi, Dieu merci! je n'ai point à me reprocher l'eau que je bois, car il y a bien des jours qu'il n'en entre pas goutte dans mon corps. Ma chambre s'appelle *le cabaret*, et nous avons M. le duc de Chaulnes, qui est bien plus commode et d'un meilleur commerce que Monsieur l'ambassadeur.

La petite vérole du petit Bontemps a séparé longtemps M. le cardinal de Fourbin de la case de Nevers, mais aujourd'hui on se doit rapprocher, et pour cela le cardinal nous donne à dîner à Sainte-Agnès, qui est son titre et un lieu renommé pour avoir été jadis un temple de Bacchus, qui a conservé toute sa forme ancienne, et mémorable encore pour un magnifique tombeau de porphyre, vulgairement appelé *le tombeau de Bacchus*, qui s'y voit ; ainsi donc nous allons fricasser aujourd'hui dans ce lieu-là ; mais j'ai ordonné de la fricassée, car nous ne voulons ni multitude de plats, ni multitude de viandes, et j'ai pris soin encore du vin, car le bon cardinal s'entend en bonne chère comme à ramer des choux : il laisse faire ses gens, et ses gens abusent de son ignorance; ainsi je me suis rendu maître de la fête, et je crois que vous approuvez mon procédé.

Je l'embrassai hier de tout mon cœur, comme vous me l'aviez ordonné, et à votre intention, et il me le rendit bien; il est en vérité le meilleur homme du monde, mais trop agissant et trop vif pour les affaires de ce pays-ci. Il faut espérer cependant que tout ira bien, et que nous profiterons bientôt de la permission que Monsieur l'ambassadeur a déjà de songer à son retour.

Vous me faites un grand plaisir, Monsieur, de m'assurer que vous m'aimez toujours, et que je me retrouverai auprès de vous avec les mêmes agréments et la même liberté dont vous m'avez honoré; en vérité, j'aurai une sensible joie de vous revoir, et cette savante Mme de Lamoignon, pour qui j'ai toujours ce je ne sais quoi dont le P. Bouhours, quoi qu'il puisse dire, ne trouvera jamais la définition.

Mme de Coulanges me paroît fort contente de son Temple, mais je crains bien le logement qui m'y est destiné. Je suis accoutumé aux palais de Rome; ainsi j'aurai les yeux bien grands à mon retour. Pourvu au moins que ces trois petites pièces en bas ne soient pas à rez-de-

chaussée, qui s'appelle, et qu'elles aient quelque exhaussement! cela me consolera de la triste vue de la cour; mais je crains bien le rez-de-chaussée. Comme c'est un établissement pour ma vie, vous devriez bien charitablement Monsieur, me faire quelques légères peintures de ce logement, et s'il est tel que je le crains, faire en sorte auprès de Mme de Coulanges que je le troque contre son second étage, où je me trouverai beaucoup mieux et en plus belle vue; car comme à mon âge j'ai, Dieu merci, mes jambes de vingt ans encore, il n'y a point de grenier qui ne m'accommode beaucoup mieux qu'un rez-de-chaussée; cependant ne représentez mes intérêts qu'avec soumission, car pour rien au monde je ne voudrois déplaire à cette madame.

Au reste, l'argent va ici avec une rapidité étonnante; mais c'est aussi que je fais belle dépense et qu'il faut commencer à songer aux petits présents du retour qui entretiennent l'amitié; ainsi, dans l'espérance, Monsieur, que vous m'avez donnée que M. Durye ne se trouvera point importuné des petites avances qui me sont nécessaires, j'ai pris il y a trois jours les mille francs de la dernière lettre de change de M. de Chubere, dont il entendra parler incessamment. Préparez-le donc, Monsieur, à cette avance, et à me faire le plaisir de l'acquitter, et assurez-le bien toujours à même temps que je suis homme d'honneur qui le lui rendrai en temps et lieu. J'ai toujours compté que M. Guilbert avoit fait son devoir le mois de juillet passé.

Adieu, Monsieur : voilà une lettre assez longue. Je n'écrirai point pour aujourd'hui à Mme de Lamoignon, ni à M. le Roy, de qui j'ai reçu une très-aimable lettre. Je ne doute point que vous n'ayez vu le cardinal de Bouillon et le bon abbé David, qui vous auront bien dit de nos nouvelles.

Trouvez bon, Monsieur, que je vous embrasse avec la

dernière tendresse et la dernière reconnoissance de toutes vos bontés dont je vous demande la continuation.

Monsieur l'ambassadeur vous fait mille et mille compliments, et vous assure que vous n'obligez point un ingrat quand vous lui faites l'honneur de l'aimer et de vous souvenir de lui.

COULANGES.

Envoyez, je vous supplie, ces deux lettres à leur adresse.

---

### * 1311. — DE LA MARQUISE D'UXELLES AU COMTE DE LA GARDE.

[Paris], 13e décembre 1690.

J'allai voir hier M. le chevalier de Grignan, que je trouvai d'une beauté exquise, négligemment couché sur un canapé, en robe de chambre couleur de feu et or, dans le plus court appartement, mais le mieux décoré qui fut jamais. J'admirai la beauté de Mme de Grignan, la bonne physionomie du petit marquis, et je convoitai une estampe de Monsieur le Comte, pendue au-dessous de son portrait, afin de la mettre avec les miennes, cette curiosité étant devenue un de mes amusements. Enfin ce brave chevalier me dit qu'il ne sentoit point de douleur, et qu'il n'étoit question à présent que de foiblesse.

Il m'apprit que Mme de Bury s'étoit pourvue au conseil en cassation d'arrêt : j'espère qu'il ne vous en arrivera point de mal ; mais c'est une chose fâcheuse d'avoir toujours à répondre à cette comtesse de Pimbêche. L'illustre douairière de Lavardin en est la première en colère. Monsieur l'archevêque d'Arles est à Versailles pour cela.

M. le cardinal de Bouillon a passé ici deux nuits chez M. le comte d'Auvergne ; il partit hier pour aller prendre du lait à Saint-Martin de Pontoise.

Mme de Levy est allée à la mer, la rage s'étant mise dans les chiens de sa maison; c'est la mode d'en avoir beaucoup, mais ce ne sera jamais la mienne, à cause de ce mal. Mme de Saint-Germain ne me ressemble point, car elle est une espèce de Mme de Béthune sur les bêtes. Elle nous a donné d'un grand embarras en ce quartier, ayant figuré avec M. de Pontchartrain par une entorse qu'elle a eue, et qui l'a tenue un mois sur un canapé. J'ai appris que Mme de Sévigné étoit tombée dans le même accident à Lambesc. Il faut un peu s'appuyer quand on devient pesante.

---

1312. — DE MADAME DE GRIGNAN ET DE MADAME DE SÉVIGNÉ A COULANGES.

A Grignan, le 17e décembre.

DE MADAME DE GRIGNAN.

Oui, nous sommes ensemble, nous aimant, nous embrassant de tout notre cœur : moi, ravie de voir ma mère venir courageusement me chercher au bout de l'univers, et du couchant à l'aurore; il n'y a qu'elle au monde capable d'exécuter de pareilles entreprises, et d'être auprès de son enfant, *tout comme Niquée voyant son amant*. Vous avez donc donné votre approbation à son voyage, mon cher cousin : je vous en remercie; je donne la mienne à votre retour en récompense. Vous ne me mandez que vos espérances d'avoir votre congé, et M. le duc de Chaulnes m'en apprend la certitude. Les mains vides sont sans appas; et je voudrois bien qu'il apportât des bulles; il me semble que c'est votre affaire autant que la sienne; la part que vous y avez prise par votre chanson célèbre vous engage à sortir honorablement de cette affaire. Ne vous chargez point de celle d'appor-

ter un chien à Pauline : nous ne voulons aimer ici que des créatures raisonnables, et de la secte dont nous sommes, nous ne voulons pas nous embarrasser de ces sortes de *machines;* si elles étoient montées pour n'avoir aucune nécessité malpropre, à la bonne heure; mais ce qu'il en faut souffrir nous les rend insupportables; vous serez assez bien reçu, sans avoir besoin de faire des présents pour gagner le cœur de votre future épouse : il vous est très-fidèle, et rien ne vous empêchera de finir la noce, que l'absence du père, qui médite un prompt départ, et qui seroit parti il y a six semaines, sans une maladie assez considérable. Mais, mon cher cousin, songez-vous bien qu'à votre retour vous ne serez plus voisin de l'hôtel de Chaulnes; que vos tableaux sont dérangés, que vous ne pouvez jamais trouver à les remettre dans la perfection où ils étoient? J'ai eu une véritable peine de l'inconstance de Mme de Coulanges; vous m'en consolez en me faisant envisager qu'elle pourroit vous faire trouver dans le Temple des sociétés délicieuses; mais après tout, ni M. le cardinal de Bouillon, ni MM. de Vendôme ne sont d'un grand secours dans cette grande maison, plus faite pour leurs équipages que pour eux; il faut donc chercher sa consolation dans le peu de temps que vous serez au Temple, et songer qu'au bout de trente-cinq ans vous retournerez à Rome : vous serez encore bien jeune en ce temps-là, si vous continuez. J'ai bien de l'impatience de voir toutes vos poésies de Rome; apportez-moi, si vous pouvez, celles de M. le duc de Nevers; elles sont d'un goût si relevé et si singulier, qu'on ne peut s'empêcher de blâmer le soin qu'il prend de les cacher si cruellement. Quoi? vous êtes admis dans les sacrés mystères de ce solitaire ménage! Je vous admire d'avoir osé attaquer le caprice du mari, et la délicatesse de la femme; je savois bien qu'elle étoit adorable; mais je vous avoue que je ne croyois pas que ce

fût pour vous, ni que les louanges que vous lui donnez lui convinssent. Il ne vous falloit pas une moins délicieuse société pour vous tenir lieu de tout ce que vous avez perdu en perdant M. le prince de Turenne et M. le cardinal de Bouillon. Le bruit court que ce dernier est plus triste à Paris qu'à Rome : son neveu et lui ont pourtant été bien reçus. N'avez-vous pas été bien affligé de M. de Seignelai? Il y a de belles réflexions à faire sur cette tragique destinée; son cabinet, mon cher cousin, est encore plus dérangé que le vôtre. Que Mme de Seignelai est à plaindre, et qu'elle a perdu de choses à quoi elle s'étoit attachée, et dont elle n'avoit pas imaginé d'être jamais séparée! aussi n'est-elle pas consolable, à ce qu'on nous mande. Vous ne me direz pas du moins par une lettre, tout ce que vous avez pensé sur cette mort; le public en dit assez. Je vous fais mes compliments sur ce que je viens d'apprendre que votre neveu est capitaine de dragons : j'y prends un véritable intérêt; c'est un chemin pour être colonel; et quand il sera parvenu à ce degré, il sera plus à son aise. Adieu, mon cher cousin, jusqu'au revoir. J'échauffe mes chambres autant que je puis; mais en sortant de Rome, tout vous paroîtra à la glace jusques à nos conversations, pour peu que vous en ayez eu avec M. et Mme de Nevers. Je suis toute à vous, et vous embrasse. Tout ce qui est ici vous dit : *ora pro nobis*. Ma mère vous écrit.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Il n'y a pas de quoi glaner après ma fille : elle a en vérité tout dit et mieux que je n'eusse pu faire. Je ne vous dis plus que nous sommes ensemble, et que nous vous recevrons ensemble ; que je suis ravie d'avoir fait ce voyage, et que vous l'ayez approuvé, comme les bonnes têtes; que la manière dont on m'a reçue, et dont

je suis aimée, mériteroit que je fusse venue encore de plus loin. Je vous ai mandé toutes ces choses-là il n'y a pas dix jours; j'écrivis aussi à notre gouverneur; je lui soutins qu'il étoit cause de ce voyage en quittant notre Bretagne, et en me donnant l'envie de venir au-devant de lui, et d'avoir cet avantage sur Mme de Chaulnes, en sorte que je n'avois pu y résister. Je vous disois aussi combien je hais ce Temple égaré, séparé, mal placé; la Déesse aura beau chanter :

Venez tous dans mon temple,

je n'irai pas souvent, quoique je le desire toujours. Enfin mon intérêt sur cet éloignement de quartier me rend si injuste, que j'en hais la belle vue, et cette campagne toujours étalée, qui conte tous les secrets et tous les charmes du printemps, comme toutes les horreurs de l'hiver; en mille ans vous ne me feriez pas aimer cette fausse campagne, et j'aimerois quasi autant me retirer, avant la fin du bail, dans ma terre de la Visitation, que d'y demeurer trente-cinq ans. Je n'ai donc plus qu'à vous dire, mon très-cher, que je n'ai point reçu cette lettre dont vous me parlez, où le cardinal de Bouillon et l'abbé de Polignac avoient écrit; je la regrette fort : j'y aurois fait au moins une prompte réponse. Je me réjouis que Sanzei soit capitaine : il ira son chemin, je le souhaite, et que vous m'aimiez toujours. Je ne suis jamais surprise que vous soyez aimé; mais j'admire votre bonheur de l'état de M. et de Mme de Nevers : rien n'est meilleur, chacun en son espèce.

---

*1313. — DE COULANGES A LAMOIGNON.

À Rome, ce 11e janvier 1691.

C'est par M. de Sertes que je vous écris : j'ai préféré sa prudence pour vous rendre ce paquet à toute la diligence des courriers. Il vous apprendra plus de nos nouvelles que je ne vous en puis écrire; mais en deux mots nos affaires vont mal ici, et je crains

Que nous n'ayons qu'en chansons
Des bulles.

Nous attendons le retour d'un courrier, qui partit hier, pour partir incontinent après. Je crois que par là Monsieur l'ambassadeur demande des voitures, et nous nous en servirons avec joie.

Il y a des bruits de peste du côté de Naples qui font peur, et déjà pour plus grande précaution, toutes les portes de Rome sont murées, hors trois ou quatre, qui sont gardées soigneusement. Enfin l'on ne peut plus sortir pour rentrer qu'avec un billet de santé. Tous les opéras et tous les divertissements du carnaval, qui avoient commencé, sont sursis jusqu'à nouvel ordre, et l'on parle en leur lieu de prières publiques et même d'un jubilé. Les rats mangent à la campagne tous les blés : en sorte que voilà la guerre, la peste et la famine. Dieu nous conserve tous!

Je crois que M. de Chubere aura reçu une lettre de son correspondant ici. Vous m'avez tant mandé que M. Durye n'étoit point embarrassé des avances, que j'ai pris, comme vous voyez, toutes sortes de libertés. J'envoie par cette occasion une procuration au sieur Guilbert, qui m'en a demandé une nouvelle pour toucher mon chétif revenu. Cela seroit bien mal, que faute de cette procuration, qu'il me devoit demander plus tôt,

M. Durye n'eût pas reçu la première somme, qu'il devoit toucher au mois de juillet.

J'apprends, Monsieur, par Mme de Coulanges, que vous vous opposez à l'achat de cette maison du Temple :

Pour moi, je conclus et j'opine
Comme fera Monsieur de Lamoignon.

Voilà la réponse que je lui fais. Je vous recommande mes petits intérêts. Je ne suis point du tout charmé de la description de l'appartement qui m'y est destiné : cela seroit cruel pour moi d'être mal logé pour le reste de mes jours, sans compter la solitude du quartier.

M. le cardinal de Forbin a voulu absolument avoir mon portrait. Il l'a sur sa table et devant ses yeux, comme vous avez celui de feu M. Bignon. Je suis bien récompensé de ce petit présent par le plaisir qu'il lui donne, et dont il m'a dit aussi qu'il vous avoit rendu compte.

Je suis toujours, Monsieur, plus que personne du monde, très-absolument à vous.

---

1314. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A DU PLESSIS.

A Grignan, ce 19e janvier.

Ah! plût à Dieu que j'eusse des plumes taillées de votre main (je ne sors pas de furie, j'en écrase tous les jours cinq ou six), et qu'avec cette plume si bien taillée, que je n'ai point, je pusse, mon cher Monsieur, vous remercier dignement de la plus jolie étrenne du monde que vous m'avez envoyée! Elle fait plaisir à lire, elle plaît à l'imagination, elle est nouvelle : jamais on n'a si bien fait de la prose, nous en sommes tous demeurés d'accord; nous y avons trouvé même de la poésie, car

vous savez mieux que moi que le style figuré est une poésie. En vous remerciant donc, Monsieur, plus de mille fois, je serois bien heureuse si dans cette longue vie que vous me souhaitez, je pouvois vous rendre quelques services à ma fantaisie. Il me paroît que vous êtes toujours fort aimé ici, et que l'on compte sur vous à la fin de vos engagements. On nous a mandé de toutes parts beaucoup de bien de votre pupille : il est bien fait, il est joli, il est savant; je me le représente fort agréable. Nous avons eu ici quatre ou cinq heures Monsieur son père; il ne voulut point se coucher, et partit à minuit par un froid à mourir; car je vous avertis que l'hiver est plus cruel ici qu'en nul autre lieu. Je n'écris plus à Mme de Vins, que j'aime et que j'estime au dernier point; nous nous aimons dans le silence en Mme de Grignan. M. de Grignan n'a plus de fièvre en forme, mais sa convalescence est d'une langueur et d'une longueur qui nous fait mourir d'ennui; nous nous en prenons à la saison. Je vous conjure, mon cher Monsieur, de souhaiter pour moi une heureuse année à M. de Pompone. Ah! c'est à lui, c'est à un mérite comme le sien que l'on devroit souhaiter ce que vous m'avez souhaité; vous savez comme je suis pour cet homme admirable. Faites-lui donc ma cour, et ne doutez jamais, vous, mon cher Monsieur, de la suite de mon estime et de mon amitié. Ah! quelle plume! je m'en vais l'écraser.

---

### 1315. — DE COULANGES A LAMOIGNON.

A Rome, ce 30e janvier 1691.

Voila donc notre saint-père qui tire pays, et qui laisse à son successeur l'honneur de nous donner des bulles : la cangrène est à sa jambe, et une bonne

fluxion lui est tombée cette nuit sur la poitrine. Envoyez-nous vitement tous Messieurs les cardinaux, et bonne compagnie pour nous consoler de voir notre retour aux calendes grecques. Si M. de Chaulnes a eu meilleure opinion du pape mourant qu'il ne méritoit, au moins ne l'a-t-il pas gardée longtemps, et M. le cardinal de Fourbin ne doit pas se plaindre de son pontificat. Dieu veuille que les trésors de l'Église tombent en de meilleures mains, pour en faire un autre usage qu'Alexandre VIII, qui n'a songé qu'à enrichir sa famille! Il a fait pour l'embellissement d'une fontaine, qui n'en avoit aucun besoin, environ pour cent écus de dépense, et voilà le seul endroit où ses armes paroîtront dans Rome, pour lui reprocher à jamais sa sordide avarice. Ses neveux méritent bien quelque mortification; mais ils se moqueront de nous, car ils ont notre argent. Leur insolence étoit devenue insupportable; pour moi, je faisois comme Mardochée, je ne les saluois plus.

Je viens de dîner chez le cardinal de Fourbin, et nous y avons bu à votre santé. Le petit Bontemps et l'abbé Chaslent m'ont chargé de mille compliments pour vous et de mille remerciements de l'honneur de votre souvenir. J'ai reçu, Monsieur, votre dernière lettre : vous ne pouvez me donner de plus agréables étrennes que de m'annoncer la naissance d'un troisième fils et la bonne santé de Mme de Lamoignon : Dieu les conserve l'un et l'autre, et vous ôte l'envie de recommencer une telle besogne! car à la fin vous n'en seriez pas bon marchand. Vous avez donc une grande fille sur le trottoir, et vous aurez bientôt un gendre; mais souvenez-vous toujours de le choisir si bien, qu'il ne trouble point les plaisirs du beau-père et qu'il ne se moque point de ses commensaux. Je vous remercie d'improuver la maison de Mme de Coulanges, et vous remets tous mes intérêts entre les mains. A vous dire le vrai, rien ne me con-

viendroit tant qu'un joli logement : je voudrois de tout mon cœur pouvoir porter en France celui que j'occupe ici, je n'en demanderois pas davantage. Je vous charge toujours de mes excuses pour M. Durye. J'ai envoyé une procuration à M. Guilbert pour m'acquitter envers lui; tôt ou tard il faudra bien mettre encore une poire pour la soif dans ma cassette, si le conclave et les affaires qui le suivront nous mènent plus loin que de raison. Adieu, Monsieur : soyez toujours persuadé que vous ne pouvez aimer personne ni obliger personne qui soit plus reconnoissante que je le suis de toutes vos bontés, ni qui soit avec plus de tendresse et de très-sincère attachement votre très-humble et très-obéissant serviteur,

COULANGES.

Mille respects, et mille je ne sais quoi à Mme de Lamoignon; je ne manquerai pas de porter un petit présent au petit nouveau-né : comment l'appellerons-nous? Je n'oserois vous parler de la petite mère et de Mmes Coqueret, Corfiët et Corbet : je crains bien qu'il ne leur soit arrivé quelque accident. Vous ne m'avez point répondu sur Mlles de la Chastières Candé; elles ont pris depuis huit jours le chemin de Florence pour s'en retourner en France. Elles se disent fort des amies de M. de Courtenay. Mme de Coulanges vous a-t-elle fait voir l'épître de Monsieur de Nevers à Mme de Bouillon que je lui ai envoyée? Vous voulez bien que je mette dans votre paquet cette lettre pour Monsieur de Troyes.

*1316. — DU COMTE DE GRIGNAN A PONTCHARTRAIN.

Monsieur,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 12e de l'autre mois, qui me fait croire que je ne me suis pas bien expliqué en prenant la liberté de vous proposer les précautions que j'ai imaginées pour prévenir le mal contagieux. Je crois devoir vous dire, Monsieur, que je n'ai pas eu le dessein de les exécuter présentement, mais seulement m'assurer que vous les approuvez en cas de besoin.

Trouvez bon, Monsieur, que je vous supplie très-humblement de vouloir demander pour moi à Sa Majesté la permission d'établir une madrague pour la pêche du thon auprès d'une terre que j'ai sur le bord de la mer; le revenu de cette terre en seroit plus considérable dans les suites, et l'on m'assure que cela ne peut intéresser aucun de mes voisins. C'est une grâce que l'on a accordée à beaucoup de particuliers : j'ose me flatter que vous voudrez bien m'honorer de votre protection pour l'obtenir, puisque je suis avec un attachement très-sincère, et avec plus de respect que personne au monde,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Grignan.

A Grignan, le 1er mars 1691.

---

*1317. — DE MADAME DE GRIGNAN A LE BRET DE FLACOURT.

Comme je suis plus sensible que M. de Grignan à ses propres affaires, trouvez bon, Monsieur, que ce soit moi

qui vous dise deux mots de celle de la madrague dont il a demandé l'établissement. Il étoit vraisemblable que M. de Pontchartrain s'adresseroit à vous pour savoir si ce nouveau don ne feroit point de tort à ceux qui en ont déjà de pareils; mais M. de Grignan n'a pas cru vous devoir prévenir sur une affaire où il ne veut que ce qui paroîtra juste à des yeux aussi délicats que les vôtres. Celui qui nous a fait cette proposition est un patron de Mazargues qui prétend avoir trouvé près de Mazargues, dans le terroir de Cassis, un lieu très-propre pour la pêche du thon. Il est vrai que la communauté de Cassis a une madrague; mais elle est à une distance très-grande de celle que l'on veut faire, et à cette distance il est permis d'en faire, à ce que prétend ce patron; car je ne sais que par lui les lois des madragues. Je lui ai mandé d'instruire le secrétaire de M. de Grignan de toutes les raisons qui m'ont persuadé la possibilité de cette affaire, afin qu'il ait l'honneur de vous en rendre compte, et que passant par un langage un peu moins grossier que celui du patron, vous soyez plus facilement persuadé. Nous espérons, Monsieur, que quand vous le serez que les intérêts de la justice sont à couvert, ceux de M. de Grignan ne vous seront pas indifférents. Nous vous serons très-obligés de ce que vous écrirez à la cour en faveur de cette affaire, qui nous seroit de quelque utilité. Je suis votre très-humble et très-obéissante servante,

La comtesse DE GRIGNAN.

Permettez-moi de faire mes compliments à Madame la présidente, à Mlle de Flacourt, et à Mlle le Bret.

A Grignan, ce 25e mars.

---

1318. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE MADAME DE GRIGNAN A COULANGES.

A Grignan, le 10e avril.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Nous avons reçu une lettre, du 31e mars, de notre cher ambassadeur; elle est venue en sept jours; cette diligence est agréable, mais ce qu'il nous mande l'est encore davantage; on ne peut écrire plus spirituellement. Ma fille prend le soin de lui répondre; et comme je la prie de lui envoyer le Saint-Esprit en diligence, non-seulement pour faire un pape, mais pour finir promptement toutes sortes d'affaires, afin de nous venir voir, elle m'assure qu'elle lui enverra la prise de Nice en cinq jours de tranchée ouverte, par M. de Catinat, et que cette nouvelle fera le même effet pour nos bulles. Vous nous direz, mon cher cousin, si nous jugeons bien. Nous avons reçu cette épître de M. de Nevers au petit le Clerc de l'Académie; elle est accompagnée d'une de vos lettres; elles nous font toujours un plaisir extrême; le paquet est venu fort doucement, nous ne savons pourquoi; il n'y a ni rime ni raison à la conduite des postes. Cette épître de M. de Nevers nous a paru jolie, fort agréable : *es de Lope;* enfin tout ce qui vient de lui a un caractère si particulier et si bon, qu'on ne peut souffrir les autres. Les derniers vers de la chanson qu'il a faite pour vous, ont charmé ma fille, en qualité de cartésienne; en parlant des bons vins d'Italie :

Sur la membrane de leurs sens
Font des sillons charmants.

Il faudroit tout louer : par exemple est-il rien de plus plaisant dans son épître, que cette chanterelle humaine

tirée au plus haut point; et cette autre extrémité de cent croches, en roulant en bas jusques au fond des abîmes? cette peinture est tout à fait jolie, et cet opéra dont il parle, très-bien ridiculisé. Ce que nous ne comprenons pas, c'est la raison pourquoi il a mis cette épître sous le nom de son fils; *cui bono*? quelle finesse! un style qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau, où l'on ne sauroit se méprendre, sur un sujet qui ne blesse personne : si vous ne nous expliquez cela, nous en serons malades.

Mais parlons de votre affliction d'avoir perdu cet aimable ménage, qui a si bien célébré votre mérite en vers et en prose, tandis que vous avez si bien senti l'agrément de leur société. La douleur de cette séparation est aisée à comprendre; M. de Chaulnes ne veut pas que nous croyions qu'il la partage avec vous; il ne faut pas qu'un ambassadeur soit occupé d'autres choses que des affaires du Roi son maître, qui de son côté prend Mons avec cent mille hommes, d'une manière toute héroïque, allant partout, visitant tout, et s'exposant trop. La politique du prince d'Orange, qui prenoit tranquillement des mesures, avec les princes confédérés, pour le commencement du mois de mai, s'est trouvée un peu déconcertée de cette promptitude; il menace de venir au secours de cette grande place; un prisonnier le dit ainsi au Roi, qui répondit froidement : « Nous sommes ici pour l'attendre. » Je vous défie d'imaginer une réponse plus parfaite et plus précise. Je crois donc, mon cher cousin, qu'en vous mandant encore dans quatre jours cette belle conquête, votre Rome ne sera point fâchée de vivre paternellement avec son fils aîné. Dieu sait si notre ambassadeur soutiendra bien *l'identité du plus grand roi du monde*, comme dit M. de Nevers.

Revenons un peu terre à terre. Notre petit marquis de Grignan étoit allé à ce siége de Nice, comme un

aventurier *vago di fama*. M. de Catinat lui a fait commander plusieurs jours la cavalerie, pour ne le point laisser volontaire; ce qui ne l'a pas empêché d'aller partout, d'essuyer tout le feu qui fut fort vif d'abord, de porter des fascines au petit pas, car c'est le bel air; mais quelles fascines! toutes d'orangers, mon cousin, de lauriers-roses, de grenadiers! ils ne craignoient que d'être trop parfumés. Jamais il ne s'est vu un si beau pays ni si délicieux; vous en comprenez les délices par ceux de votre Italie. Voilà ce que Monsieur de Savoie a pris plaisir de perdre et de ruiner : dirons-nous que c'est un habile politique? Nous attendons ce petit colonel, qui vient se préparer pour aller en Piémont; car cette expédition de Nice n'est que peloter en attendant partie; il ne sera plus ici quand vous y passerez; mais savez-vous qui vous y trouverez? Mon fils, qui vient passer l'été avec nous, et qui vient au-devant de son gouverneur sur les pas de sa mère.

A propos de mère et de fils, savez-vous, mon cher cousin, que je suis depuis dix ou douze jours dans une tristesse dont vous seul êtes capable de me tirer, pendant que je vous écris? C'est de la maladie extrême de Mme de Lavardin la douairière, mon intime et mon ancienne amie; cette femme d'un si bon et si solide esprit, cette illustre veuve qui nous avoit toutes rassemblées sous son aile, cette personne d'un si grand grand mérite est tombée tout d'un coup dans une espèce d'apoplexie; elle est assoupie, elle est paralytique, elle a une grosse fièvre; quand on la réveille, elle parle de bon sens, mais elle retombe; enfin, mon enfant, je ne pouvois faire dans l'amitié une plus grande perte; je la sens très-vivement; Mme la duchesse de Chaulnes m'en apprend des nouvelles, et en est très-affligée; Mme de la Fayette encore plus; enfin c'est un mérite reconnu, où tout le monde s'intéresse comme à une perte pu-

blique : jugez ce que ce doit être pour toutes ses amies. On m'assure que M. de Lavardin en est fort touché; je le souhaite : c'est son éloge que de regretter bien tendrement une mère à qui il doit en quelque sorte tout ce qu'il est. Adieu, mon cher cousin, je n'en puis plus; j'ai le cœur serré; si j'avois commencé par ce triste sujet, je n'aurois pas eu le courage de vous entretenir.

Je ne parle plus du Temple, j'ai dit mon avis; mais je ne l'aimerai ni ne l'approuverai jamais. Je ne suis pas de même pour vous; car je vous aime, et vous aimerai, et vous approuverai toujours.

DE MADAME DE GRIGNAN.

Il n'y a si bonne compagnie qui ne se sépare : celle de M. et de Mme de Nevers vous abandonne, mon cher cousin : hélas! que je vous plains! Je me souviens pourtant qu'ils furent votre consolation à la perte que vous fîtes de M. le cardinal de Bouillon et de l'abbé de Polignac; comme vous les avez recouvrés, ne pourront-ils point à leur tour vous consoler de M. et de Mme de Nevers? Pour moi, je crois qu'ils n'y manqueront pas dès que le conclave sera fini; car auparavant, le commerce qu'on veut établir avec le Saint-Esprit seroit un peu troublé par le vôtre. Ma mère vous dit tout ce qu'il faut vous dire sur les vers de M. de Nevers; il est vrai qu'il a des expressions et des peintures d'une imagination trop plaisante : j'aimerois bien à réjouir la mienne d'un recueil de ses ouvrages. Mais que dites-vous de trouver à Grignan un si beau morceau de la Bretagne, ma mère et mon frère, que M. de Chaulnes a laissés aux Rochers, et qu'il retrouvera à Grignan? Ils sont ravis d'espérer de lui en faire les honneurs. Vous jugez bien ce que c'est pour moi qu'une telle compagnie; je veux croire qu'elle vous y arrêtera, et que trouvant

tant de parents sur votre chemin, vous ne pourrez vous résoudre à passer plus loin; je vous assure que je le souhaite fort, et que sans prétendre vous tenir lieu de Mme de Nevers, je ferai bien tout de mon mieux pour vous amuser, et pour vous marquer combien vous êtes aimé et considéré dans ce château. Adieu, mon très-cher: votre maîtresse vous attend avec une impatience tout amoureuse.

---

* 1319. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A DU PLESSIS.

A Grignan, ce 1er mai.

Oui, assurément, mon cher Monsieur, et vous et vos lettres sont fort de mon goût. Ce seroit mauvais signe pour moi, si j'étois changée sur ce sujet. Les regrets sincères que vous me faites paroître de ne point vous raccrocher présentement dans cette maison de Grignan, si aimable et qu'on ne sauroit oublier, me donnent encore une dose d'amitié pour vous. Mais laissons faire notre Providence: ce qui n'est pas disposé présentement peut fort bien changer, et comme l'estime et les bonnes volontés ne sont pas diminuées, il n'y a qu'à laisser faire au temps. Ce seroit un joli moyen de le passer doucement! Si la lettre que je vous envoie pour Mme la duchesse de Lesdiguières pouvoit vous mettre auprès de son fils, j'en serois ravie, mais je ne l'espère point; cette place est trop sollicitée pour n'être pas déjà donnée, au moins *in petto*. Je me serois beaucoup plus étendue sur votre mérite et sur vos bonnes qualités; mais je la connois, et je sais qu'elle s'arme contre l'excès des louanges, comme si elle croyoit qu'on voulût la surprendre par des discours affectés. Si quelque chose la peut toucher, c'est d'avoir gouverné le marquis de Grignan avec l'amitié et l'approbation de toute sa

famille, et d'en avoir fait un si joli garçon qui a la réputation d'être si sage. Voilà ce qui la peut toucher, en attendant qu'elle vous connoisse par elle-même. Vous me manderez le succès de cette lettre.

Nous aurions bien des choses à dire, mon pauvre Monsieur, mais il faut les garder pour le retour, et se réduire à vous souhaiter toute sorte de bonheur, tout éloignement de tristesse et de chagrin, comme choses incompatibles avec votre beau naturel; et à vous assurer de mon estime et de mon amitié, pleine en vérité de beaucoup de reconnoissance.

La marquise DE SÉVIGNÉ.

Nos papiers, pour cette affaire que vous savez, ne sont-ils pas toujours chez M. Guillart, avocat au conseil, où nous avons été ensemble? Je crois qu'ils y sont sûrement; si en passant dans sa rue, vous aviez la bonté de le voir et de réveiller l'affection qu'il avoit pour moi, il me semble que cela seroit fort à propos, et vous continueriez vos soins sur cette même affaire, qui, je crois, s'évanouira. Que dites-vous de la pauvre Beaulieu qui a suivi son mari de si près?

Le marquis est arrivé depuis deux jours, très-joli; mais la fièvre lui reprit hier. Ma fille est hors d'elle : vous la connoissez. Elle vous fait bien des amitiés, et vous assure que ce que je dis à Mme de Lesdiguières suffira, si elle n'est point engagée. Ainsi elle ne lui écrit point.

---

## 1320. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE MADAME DE GRIGNAN A COULANGES.

A Grignan, le 15e mai.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je sentois bien que je vous étois quelque chose de

plus qu'à l'ordinaire depuis que je suis ici; je ne savois pas bien précisément ce que c'étoit, mais vous me le dites : c'est justement que je suis votre voisine, mon cher cousin; j'aime passionnément cette nouvelle alliance; je l'avois sentie, et mise dans le nombre des raisons agréables qui me forçoient d'y venir; mais je n'avois pas eu l'esprit d'en faire un nom. Vous êtes donc mon voisin, tant que vous serez à Rome; car si jamais nous nous retrouvons dans Paris, surtout dans votre Temple, nous ne serons plus que cousins. Vous voyez que j'ai reçu toutes vos lettres, quelquefois vite, quelquefois bien lentement, sans que je puisse savoir pourquoi. Ma fille croit que vous n'avez point reçu quatre vers qu'elle fit sur-le-champ, dans la joie du gain de son procès, sur la *pimbêche* fureur de Mme de Bury, parce que vous ne m'en dites rien. J'ai vu la petite feuille qui marque toujours la profonde sagesse de notre duchesse de Chaulnes, je n'en suis point surprise.

Nous sommes fort aises d'avoir la réponse de du Charmel à M. de Nevers : c'est une très-bonne et très-solide prose, et d'un homme content de son état. Les vers chrétiens de l'abbé Têtu sont fort beaux aussi, et d'un vrai pénitent. Pour moi, je ne suis point blessée qu'on se baigne dans la joie de la bonne conscience : quand on a reçu des grâces de Dieu à pleines mains comme M. du Charmel, et qu'on est pénétré de la reconnoissance d'une telle distinction, j'aime assez qu'on l'avoue, et qu'on en fasse honneur à la bonté de celui à qui on les doit. Cela se peut voir par un autre côté, mais ce n'est pas celui qui se présente à moi : ainsi j'aime la manière naïve dont il peint la douceur et la tranquillité de son âme. A force de prêter ces beaux vers de M. de Nevers qui ont attiré cette réponse, je les ai égarés : en sorte, mon cher voisin, que je vous prie de me les rapporter, quand vous aurez fait un pape. J'approuve

fort que vous demandiez votre congé dans le même temps; car si vous tardiez un moment, le nouveau pape mourroit encore, et comme vous disiez, ce seroit toujours à recommencer. Mais ces bulles, ne faut-il point que vous les apportiez? enfin de quelque manière que ce soit, vous serez les très-bien venus.

Je vous ai mandé que nous attendons mon fils : il doit partir le 18e ou le 20e de ce mois. Nous sommes fâchées de la longueur de votre conclave; cela vous empêche de voir et d'entendre le cardinal le Camus, et de m'en parler; c'est l'homme du monde dont j'ai les plus grandes idées, et que je serois le plus aise de voir; j'en aurai au moins tout ce que vous en attraperez. Je crois que ma fille écrit à sa princesse infortunée; je comprends aisément le débris de son premier visage; il ne seroit point à cet excès si elle ne s'étoit point mise dans de si méchantes conditions, et qu'au lieu de tous ces Espagnols qui la tourmentent, elle se fût mise sous la protection d'un bon roi de France, victorieux partout, aimé du ciel, qui confond et qui dissipe d'une manière charmante tous ces grands politiques assemblés à la Haye, autour de ce faux roi d'Angleterre. C'étoit pour saper et pour détruire cette grande puissance, qu'ils étoient tous ensemble; et par l'événement, ç'a été pour voir prendre de plus près la belle et importante ville de Mons. Je vous assure, mon cher cousin, que si M. et Mme de Vaudemont ne s'étoient point attachés à tous ces gens-là, ils s'en porteroient mille fois mieux, et que la princesse ne seroit point si maigre. Pour nous, qui chantons tous les jours des *Te Deum*, qui avons pris Nice et toute cette belle côte, nous nous portons fort bien; nous chantons la chanson italienne de M. de Nevers; notre musique la possède, et nous vous en régalerons à votre passage. Je prétends que vous me donnerez aussi toutes vos chansons, comme vous en avez donné quelques-unes à

Mme de***; car présentement elles sont éparpillées dans toutes vos lettres, comme les feuilles de la Sibylle; elles sont toujours d'un goût admirable pour nous, et vous vous êtes encore perfectionné en vous frottant à M. de Nevers. Personne ne sait mieux que nous les charmes et la beauté de sa maison de Fresnes; elle manquoit à votre bonheur, vous verrez quelles ressources de promenades différentes et d'agréments nouveaux.

DE MADAME DE GRIGNAN.

Vous n'avez qu'à vous imaginer, mon très-cher, que je vous dis les mêmes choses que ma mère, et vous trouverez que j'écris fort bien, et que le surplus ne seroit pas fort délicieux, après qu'elle a traité si légèrement et si vivement tous les chapitres. Il faut pourtant que je vous dise deux mots sur le sujet de ma princesse. Quoi? ce n'est plus ce même joli visage, dont j'ai gardé si précieusement le portrait! c'est dommage en vérité qu'il ait disparu. Voilà le beau chef-d'œuvre des Espagnols, de martyriser les gens, en sorte qu'ils ne sont plus connoissables. Je mets la contrainte dans laquelle vous me mandez que vit cette pauvre femme à Rome au rang des cruautés de l'inquisition. Elle m'a priée en m'écrivant par vous de lui faire réponse à Bruxelles : ce commerce est à peu près comme celui qu'on auroit à Québec; mais quoiqu'il ne soit pas fort prompt, je vous assure qu'il est fort tendre de ma part, et que je ne saurois m'empêcher d'entrer vivement dans les peines de cette aimable personne. Mais j'ai interrompu ma mère.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je m'en vais donc achever ma lettre, en vous embrassant des deux côtés avec cette belle passion que vous

savez que j'ai pour vous. Je salue avec un respect infini M. le cardinal de Bouillon; je suis très-humble servante de M. le cardinal de Janson. Je dis à M. l'abbé de Polignac tout ce que vous savez que je pense de lui. Vous distribuerez aux autres mes compliments, comme vous le jugerez à propos.

---

### 1321. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU DUC DE CHAULNES.

A Grignan, le 15e mai.

Mais, mon Dieu! quel homme vous êtes, mon cher gouverneur! on ne pourra plus vivre avec vous : vous êtes d'une difficulté pour le pas, qui nous jettera dans de furieux embarras. Quelle peine ne donnâtes-vous point l'autre jour à ce pauvre ambassadeur d'Espagne? Pensez-vous que ce soit une chose bien agréable de reculer tout le long d'une rue? Et quelle tracasserie faites-vous encore à celui de l'Empereur sur les franchises? Ce pauvre sbire si bien épousseté en est une belle marque; enfin vous êtes devenu tellement pointilleux, que toute l'Europe songera à deux fois comme elle se devra conduire avec Votre Excellence. Si vous nous apportez cette humeur, nous ne vous reconnoîtrons plus. Parlons maintenant de la plus grande affaire qui soit à la cour. Votre imagination va tout droit à de nouvelles entreprises; vous croyez que le Roi, non content de Mons et de Nice, veut encore le siége de Namur : point du tout; c'est une chose qui a donné plus de peine à Sa Majesté et qui lui a coûté plus de temps que ses dernières conquêtes; c'est la défaite des *fontanges* à plate couture : plus de coiffures élevées jusques aux nues, plus de *casques*, plus de *rayons*, plus de *bourgognes*, plus de *jardinières*; les princesses ont paru de

trois quartiers moins hautes qu'à l'ordinaire; on fait usage de ses cheveux, comme on faisoit il y a dix ans. Ce changement a fait un bruit et un désordre à Versailles qu'on ne sauroit vous représenter. Chacun raisonnoit à fond sur cette matière, et c'étoit l'affaire de tout le monde. On nous assure que M. de Langlée a fait un traité sur ce changement pour envoyer dans les provinces : dès que nous l'aurons, Monsieur, nous ne manquerons pas de vous l'envoyer; et cependant je baise très-humblement les mains de Votre Excellence.

Vous aurez la bonté d'excuser si ce que j'ajoute ici n'est pas écrit d'une main aussi ferme qu'auparavant : ma lettre étoit cachetée, et je l'ouvre pour vous dire que nous sortons de table, où avec trois Bretons de votre connoissance, MM. du Cambout, de Trévigni, et du Guesclin, nous avons bu à votre santé en vin blanc, le plus excellent et le plus frais qu'on puisse boire; Mme de Grignan a commencé, les autres ont suivi, la Bretagne a fait son devoir : « A la santé de Monsieur l'ambassadeur; à la santé de Mme la duchesse de Chaulnes. — Tôpe à notre cher gouverneur; tôpe à la grande gouvernante. — Monsieur, je vous la porte; Madame, je vous fais raison. » Enfin, tant a été procédé, que nous l'avons portée à M. de Coulanges; c'est à lui de répondre.

---

### 1322. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Six mois après que j'eus écrit cette lettre (n° 1309, p. 278), j'écrivis celle-ci à Mme de Sévigné.

A Chaseu, ce 20e mai 1691.

Qu'êtes-vous devenue, ma chère cousine? je vous ai écrit le dernier, du 10e décembre : je n'ai pas ouï parler de vous depuis ce temps-là; pour moi, je n'ai bougé

d'ici, où, à des rhumatismes près, je me suis assez bien porté. Si vous m'aviez fait réponse, mes fluxions ne m'auraient pas empêché de vous répliquer : le rhumatisme n'a pas été jusqu'à l'esprit. J'écrivis le jour de l'an dernier au Roi, seulement pour entretenir les bonnes coutumes, car je ne lui demandois rien; au contraire je lui donnois mille souhaits, et une partie de mes vœux a déjà été exaucée dans la prise de Mons.

Comme vous savez qu'il est difficile que je demeure sans rien faire, je m'occupe présentement à quelque chose de conséquence; je ne puis vous mander ce que c'est; mais si vous venez à Paris cette année, je vous le dirai et je vous le montrerai. Avant que je sois en ce pays-là, cela sera entre les mains des premières gens du monde.

Votre nièce de Dalet est en Auvergne depuis deux mois, avec son fils; elle vient de régler les payements de ce que lui devoit son beau-frère de Langhac, et leurs prétentions respectives. Enfin elle a mis un bon ordre à ses affaires en cette province-là. Je l'attends ici tous les jours; après quoi nous irons, elle à Coligny, et moi aux états de Bourgogne; et puis j'irai la rejoindre pour aller moi seul à Fontainebleau, le temps que le Roi y sera, et elle à Chaseu. Mme de Bussy est ici, son fils aîné est en Allemagne. L'abbé est à Paris avec sa sœur de Montataire; celle-ci démêle encore un reste de la succession de Manicamp.

Je vous conte tout ce qui regarde ma famille, ma chère cousine. Dites-moi maintenant des nouvelles de la vôtre, comment vous vous portez, quand vous serez à Paris, si la belle Madelonne y retournera avec vous; si M. de Grignan est encore à la cour, où est son fils, où est le commandeur, enfin tout ce qui concerne votre famille de Provence; après cela mandez-moi des nouvelles de votre famille de Bretagne.

Adieu, ma chère cousine : une autre fois nous parlerons des affaires du monde; je ne suis aujourd'hui que dans l'humeur de parler de mes enfants.

---

1323. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A COULANGES.

A Grignan, le 23e juin.

Mon cher Coulanges, hélas ! vous avez la goutte au pied, au coude, au genou : cette douleur n'aura pas grand chemin à faire pour tenir toute votre petite personne. Quoi? vous criez ! vous vous plaignez ! vous ne dormez plus ! vous ne mangez plus ! vous ne buvez plus ! vous ne chantez plus ! vous ne riez plus ! Quoi? la joie et vous, ce n'est plus la même chose ! cette pensée me fait pleurer; mais pendant que je pleure, vous êtes guéri; je l'espère, et je le souhaite. Ces jolis couplets que vous avez envoyés à Mme de Nevers, malgré votre goutte, ne sont point assurément les derniers que vous aurez faits; ils sont très-dignes de vous en attirer d'autres. Vous devez avoir reçu nos lettres du 15e mai qui vous auront fait voir qu'enfin, enfin, nous avons reçu toutes les vôtres; et même celle-ci répond à deux, car nous vous devons la réponse du 20e mai et du 12e juin. Voilà donc notre compte; je serois bien fâchée d'en avoir perdu aucune des vôtres; outre leur prix, que vous savez que j'estime, elles ont quasi toujours été accompagnées des ouvrages de M. de Nevers, dont j'ai fait un petit recueil que je ne donnerois pas pour bien de l'argent. Je ne sais pourquoi vous ne recevez point nos lettres, et encore moins pourquoi vous ne faites point un pape; à voir comme vous vous y êtes pris d'abord, je croyois qu'il n'y eût rien au monde de si aisé; mais nous voyons, au contraire, qu'il n'y a rien de si difficile; je crois qu'à la

fin il faudra que le Saint-Esprit s'en mêle; oh! dépêchez-vous donc de l'en prier, car nous avons une extrême envie de vous voir. M. de Chaulnes mande à ma fille que la chose du monde à quoi l'on songe le moins dans le conclave, c'est à faire un pape, et qu'il lui en mande par là tout le secret; toute sa lettre est parfaitement agréable. Mon fils avoit une si forte envie d'obéir à ce duc, que sans ma fille, je crois qu'il auroit péri dans cette entreprise, non point pour Rome, mais pour voir cet illustre ambassadeur, et vous aussi, mon cher cousin; mais Mme de Grignan a décidé en maîtresse de la maison, et en Provençale qui connoît mieux que nous la force du soleil d'Italie en ce temps-ci. Revenez donc nous voir, mon cher voisin, venez nous embrasser. Je consens à tout ce que fait Mme de Coulanges pour son Temple; elle n'en aura pas si souvent notre encens, mais elle l'en estimera peut-être davantage. Vous dites tant que vous n'êtes pas le fait de votre jeune maîtresse, que si elle trouvoit un autre mari, je crois qu'elle le prendroit. Dites à Monsieur l'ambassadeur qu'il vous lise ce que je lui mande du charmant voyage que notre duchesse de Chaulnes a fait à Marly. Faites tous mes compliments : vous savez mieux que moi où il les faut faire.

---

### 1324. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Deux mois après que j'eus écrit cette lettre (n° 1322, p. 306), reçus cette réponse de Mme de Sévigné.

A Grignan, ce 12e juillet 1691.

J'ai reçu votre lettre du 20e mai; vous l'aviez adressée chez moi, à Paris, à la pauvre Beaulieu, que vous connoissiez. Sachez, mon cousin, que cette jeune femme et

son mari, qui étoit un joli homme, sont morts tous deux à six mois l'un de l'autre. Je regrette fort cette perte, car ces gens-là me servoient bien. Je n'ai pu m'empêcher de vous parler de ces pauvres gens-là. Aussi bien cette lettre est destinée à vous parler de moi, et à vous dire de mes nouvelles, dont vous voulez que je vous instruise en bonne amitié.

Il y a huit mois que je suis ici. Je vous mandai le courage que j'avois eu d'y venir de Bretagne : je ne m'en suis pas repentie :

Je le ferois encor si j'avois à le faire.

Ma fille est aimable, comme vous le savez, elle m'aime extrêmement. M. de Grignan a toutes les qualités qui rendent la société agréable. Leur château est très-beau et très-magnifique. Cette maison a un grand air ; on y fait bonne chère, et on y voit mille gens. Nous y avons passé l'hiver sans autre chagrin que d'y voir le maître de la maison malade d'une fièvre, dont le quinquina a eu toutes les peines du monde à le tirer, tout quinquina qu'il est. Enfin il est guéri. Il a fait un voyage à Aix, où l'on a été ravi de le revoir. D'un autre côté, mon fils est venu encore de Bretagne prendre des eaux en ce pays, où la bonne compagnie, qu'il augmente fort par sa présence, lui fait plus de bien que tout autre remède. Nous sommes donc ici tous ensemble. Il y a une jeune petite Grignan que vous ne connoissez pas, qui tient fort bien sa place. Elle a seize ans, elle est jolie, elle a de l'esprit ; nous lui en donnons encore. Tout cela ensemble fait fort bien et trop bien ; car je trouve que les jours vont si vite, et les mois et les années, que pour moi, mon cher cousin, je ne puis plus les retenir. Le temps vole et m'emporte malgré moi ; j'ai beau vouloir le retenir, c'est lui qui m'entraîne ; et cette pensée me fait grand'peur : vous devinez à peu près pourquoi. Le petit

Grignan a passé l'hiver avec nous; il a eu la fièvre ce printemps; il n'est que depuis quinze jours retourné à son régiment, qui heureusement n'étoit pas à Coni. Ainsi on ne l'accusera pas d'y avoir fui.

Il est encore dans les secrets de la Providence de savoir quand nous partirons pour Paris. On ne peut pas vous parler plus à bride abattue que je viens de faire de tout mon *moi*, comme dit M. Nicole; mais vous le voulez. Revenons à vous, mon cousin. Vous avez, je crois, été à vos états; j'ai attendu à vous répondre qu'ils fussent finis. Je ne sais ce que vous faites : je m'en doute pourtant; je serai fort aise d'en savoir davantage quand nous nous verrons. Vos garçons sont à leur devoir; Mme de Bussy en repos chez elle; ma nièce de Coligny très-contente d'avoir donné ordre à ses affaires : c'est la source du repos. Ma fille est fort occupée de celles de sa maison, où elle fait des merveilles. Le chevalier de Grignan est à Paris, très-incommodé de la goutte. Vous avez dessein d'aller faire votre cour à Fontainebleau, vous ferez fort bien. Vous seriez bien heureux de plaire à Sa Majesté, de quelque manière que ce pût être. Je reçus votre lettre du 10e décembre, au mois de février; elle étoit si vieille, que je ne crus pas y devoir faire réponse; je vous en demande pardon, et je ne vous en aime pas moins. Voici donc une lettre toute propre à nous remettre sur les voies, et à reprendre le fil interrompu de notre commerce. Je vous plains d'avoir eu un rhumatisme; je ne connois que trop ce mal. Nous avons vu la jolie épigramme de *Mons et Merveille :* nous avons de bons correspondants à Paris. Il est question maintenant de vous faire les compliments de notre troupe, M., Mme de Grignan, la petite fille, qui sait votre mérite, mon fils, qui est votre ancien serviteur et admirateur, tout cela vous honore et vous assure de ses très-humbles services; pour moi, je ne puis jamais cesser de vous aimer.

J'ai vu ici M. de Larrey, fils de notre pauvre ami Lenet avec qui nous avons tant ri ; car jamais il ne fut une jeunesse si riante que la nôtre de toutes les façons. Il m'étonne en me contant comme son père avoit dissipé tous ses grands biens, et qu'il n'en avoit rien eu ; je ne le croyois pas.

J'embrasse ma chère nièce ; j'adresse cette lettre à Mme de Montataire, ne sachant où vous prendre présentement. Vous me direz où vous serez jusques au temps de Fontainebleau. Adieu, mon cher cousin. Je demande pardon à votre bel esprit de cette lettre toute terre à terre ; mais il en faut quelquefois de cette façon.

---

### * 1325. — DE COULANGES A LAMOIGNON.

A Rome, ce 14e juillet 1691.

Nous avons enfin un pape, c'est le cardinal Antonio Pignatelli, Napolitain et archevêque de Naples. Il est si homme de bien qu'il faut espérer qu'en dépit de son pays et de toutes ses liaisons, il sera un bon père commun ; et puis il est à croire que Messieurs les cardinaux, surtout M. le cardinal de Fourbin, n'aura pas légèrement donné sa voix et sans avoir pris même de bonnes mesures. Il s'appelle Innocent XII, pour marquer sa reconnoissance à Innocent XI, dont il est créature. On ne doute pas que dom Livio Odescalchi ne soit cardinal de cette élection. Notre bon papé sera couronné demain, et il faut espérer que quand toutes les cérémonies seront expédiées, il travaillera à nous donner nos bulles ; il est au moins en beau chemin pour cela par l'acte que le dernier pape a fait en mourant, et comme il laisse en place les deux cardinaux qui étoient du conseil du feu pape, savoir Panciatici et Albani, nous avons lieu de bien espérer. Il avoit offert au cardinal Altieri d'être

secrétaire d'État, et de venir loger au palais; mais ce cardinal a de plus grandes prétentions, et lui a donné en sa place son intime ami, le cardinal Spada, qui est fort honnête homme et dont nous serons contents. On dit que dom Antonio Ottobon sera toujours général de l'Église. Le pape ne veut loger aucun Napolitain dans son palais, et il n'a aucuns neveux. Tout cela va à merveilles, pourvu que nous nous en allions bientôt.

Mme de Coulanges vous fera part de mes craintes, et en cas qu'elles se trouvassent bien fondées, vous raisonneriez ensemble, et vous me détermineriez au parti qu'il me conviendroit de prendre sans blesser l'amitié et la bienséance.

Je possède, Dieu merci, M. le cardinal de Bouillon; il est logé dans notre palais, mais je crains déjà de le perdre. Voilà comme il n'est nul bien sans peine.

J'ai eu cruellement la goutte six semaines durant. J'ai encore des pieds si enflés et si foibles qu'ils ne peuvent pas soutenir ma petite machine. Je fais pitié à tous ceux qui me voient marcher, mais il faut espérer que cela reviendra.

Je n'ai point reçu le petit mot de M. de Chubere que vous m'aviez fait espérer, mais bien une lettre de M. Guilbert, qui me promet fort de satisfaire incessamment à toutes les avances de M. Durye.

Si nous nous en allons, je crois bien toujours que ce ne sera au plus tôt que vers la fin de septembre. Adieu, Monsieur : continuez-moi l'honneur de vos bonnes grâces, et croyez-moi toujours tout ce que je vous suis avec le dernier attachement et la dernière tendresse.

Notre pape a soixante et dix-sept ans; on dit qu'il n'a pas la mémoire heureuse, et qu'il a une jambe qui ne va pas bien. Sur ce dernier chef on dit que c'est médisance. Il est constant qu'il est fort cassé, et que toutes les prophéties ne lui donnent pas longtemps à vivre. Dieu le

conserve! au moins jusques à ce que nous soyons bien rendus à Paris.

Mille hommages à Mme de Lamoignon. M. l'abbé de Guénégaud, ci-présent, me prie de vous bien assurer de ses respects. Je n'écrirai point à Monsieur de Troyes; je ne pourrois lui mander que les mêmes choses. Vous aurez la bonté de lui en faire part, puisqu'il est à Paris.

J'ai été ravi de revoir notre bon cardinal de Fourbin; c'est à lui à nous répondre du pape. On dit qu'il en a déjà obtenu le *gratis* pour les bulles de Chartres (cela fera plaisir à Mme de Maintenon), et que le cardinal d'Estrées a fait l'abbé Barrière camérier secret.

Si vous me voulez écrire par ce courrier-ci, il reviendra bientôt.

---

* 1326. — DE MADAME DE COULANGES A LAMOIGNON.

Mardi matin [17e juillet].

Je suis si étonnée, et ce que vous trouverez plus extraordinaire, Monsieur, c'est que je suis sensiblement touchée : en vérité on a grand tort si on ne profite des événements qui arrivent depuis quelque temps. C'est Mlle de Lestranges qui m'a appris cette funeste nouvelle, une demi-heure avant que j'aie reçu la lettre que vous m'avez fait la grâce de m'écrire. Je serois fâchée qu'une autre qu'elle eût été témoin de mes premiers mouvements; ils ont été trop violents; je m'en prends à ma vivacité naturelle et point du tout à l'intérêt. C'est une perte pour nous, Monsieur, et bien plus grande pour l'État. Mon Dieu, peut-on désirer des places que l'on garde si peu, et qui sont bien terribles quand on croit ce que nous croyons? Mes sentiments dans cette occasion sont des confiances; au moins je retourne à Paris très-promptement.

*Suscription* : A Monsieur, Monsieur de Lamoignon.

---

1327. — DE MADAME DE COULANGES A COULANGES.

Paris, 23e juillet.

Vous me paroissez très-peu édifié de tout ce que vous voyez à Rome, et vous avez, je crois, raison, mais où vous ne l'avez pas, c'est de dire qu'il n'est pas bon pour la religion de voir de près toutes ces choses. Il ne faut pas confondre tant de rares merveilles, c'est-à-dire qu'il faut séparer la religion des abus. La religion est pure et sainte, mais les hommes ont des passions, et ils prennent le prétexte de la religion pour les satisfaire. Ces abus-là sont plus ordinaires où vous êtes, parce que les intérêts y sont plus considérables. Ainsi au lieu de dire : « Il est bien dangereux d'être à Rome pour conserver sa foi, » il faut admirer la corruption des hommes, qui font servir les choses les plus saintes pour satisfaire leur ambition. La religion a raison, les hommes ont tort; cela est bien ancien et ne fait découvrir que ce que l'on a toujours vu. Saint Pierrre seroit encore plus étonné que vous, s'il étoit témoin de ce que vous voyez; mais sa charité lui feroit plaindre les hommes sujets à tant de passions, et si peu appliqués à les vaincre par les sentiments que doit inspirer la religion.

M. de Louvois est mort subitement ! quelle mort, mon Dieu! et quel sujet de réflexions! mais elles se font dans l'imagination seulement, car si elles passoient dans le cœur et dans la volonté, nous quitterions tous le monde comme M. de Santenas, qui s'est fait moine de la Trappe. J'irai demain passer le jour chez Mme de Louvois : il faut pleurer avec les malheureux, sans avoir ri avec eux pendant leur bonheur; mais je ne les en plains pas moins, et

je pense que je suis plus obligée à M. de Louvois de ce qu'il n'a rien fait pour moi, que je ne l'aurois été du contraire, du moins si l'on doit mesurer la reconnoissance sur le bonheur.

On ne peut tenir à trop peu de choses en ce monde; c'est trop que de tenir à soi. Toutes les places qu'occupoit M. de Louvois sont presque remplies. Pour moi, je sens le plaisir de n'espérer ni de craindre dans la plupart des événements : les honneurs et les biens de ce monde ne méritent guère d'être recherchés; mais l'on pense souvent de cette façon et l'on se conduit d'une autre.

Si vous aimiez autant la solitude que moi, je vous mènerois en lieu où elle ne seroit point troublée; mais il faut remplir ses devoirs préférablement à suivre ses goûts, quand même ils seroient bons; ainsi je vous logerai au milieu de tous vos amis et amies, si vous le desirez. Pour moi, j'avoue que je crois me peu soucier du monde; je ne m'y trouve plus propre par mon âge; je n'y ai, Dieu merci, point de ces engagements qui y retiennent malgré qu'on en ait; j'ai vu tout ce qu'il y a à voir, je n'ai plus qu'une vieille figure à lui présenter, plus rien de nouveau à lui montrer ni à découvrir. Et que veut-on faire de recommencer toujours des visites, se troubler des événements qui ne nous regardent point? alerte sur les voyages de Marly, les traiter solidement, se retirer pour en parler avec un air de solidité qui fait rire les gens qui voient cela tel qu'il est? Mon cher Monsieur, il faudroit songer à quelque chose de plus solide. M. de Barrillon qui vient de mourir en a été persuadé : Dieu lui a fait de grandes grâces; c'est ce qui doit consoler ses amis, dont en vérité je ne puis douter que je ne fusse du nombre. Hélas! on ne songe plus à la cour à M. de Louvois : ce qui fait qu'on en étoit si occupé fait qu'on l'oublie si tôt. C'est le monde, ce

monde que je ne crois plus aimer : Dieu veuille que je ne me trompe pas !

Je meurs d'envie de m'en retourner à mon Brevannes, qui me va échapper au premier jour ; il faut être assez peu attaché à toutes choses pour soutenir les petits chagrins sans les sentir.

---

### 1328. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A COULANGES.

A Grignan, le 24e juillet.

Les bons comptes font les bons amis ; j'ai reçu toutes vos lettres, mon cher voisin : celle du 20e mai, celle du 4e juin, dont vous étiez en peine, et cette dernière du 4e juillet, avec l'épître que M. de Nevers vous a envoyée de Gênes, et enfin tout ce qu'a fait ce duc, vrai fils d'Apollon et des Muses. Vous me demandez si je ne garde pas toutes ses œuvres : vraiment oui, je n'en ai perdu aucune ; elles ont fait notre divertissement, et tout celui des personnes qui passent ici et qui en sont dignes. Cette dernière épître est d'une force, que Pauline n'y entendoit presque rien ; mais nous avons eu le plaisir de nous trouver capables de lui expliquer ce qu'elle n'entendoit pas. Pour la description du dîner, elle est à la portée de tous les bons convives, et l'eau en est venue à la bouche de M. de Grignan, du chevalier de Saint-André, de mon fils, et de nous aussi ; car je n'ai jamais vu un si bon repas ; je viens de le mettre parmi les autres merveilles de ce duc. Pour finir l'article des lettres, quand vous aurez reçu celle du 23e juin et celle-ci, vous les aurez toutes.

Venons maintenant à la nôtre, dont le commencement m'a pensé faire pleurer ; et le moyen de se représenter que vous êtes au lit, affligé de toutes les parties et les

jointures de votre petit corps, que vos nerfs sont affligés, que vous ne remuez ni pied ni patte? c'est pour nous faire mourir; mais voir aussi qu'il sort de tout cela un couplet de chanson sur ce triste état, accompagné d'un autre couplet le plus plaisant et le plus joli du monde, et sur une chose que vous voyez tous les jours, mon pauvre cousin, vous jugez bien que cela nous soutient le cœur, et nous fait voir que le principe de la vie n'est point attaqué. Cette goutte vous a donné seulement quelques pensées noires, et vous a fait entrer dans l'avenir par le côté le plus triste qui pût se présenter à vous; mais cet état si violent et si contraire à votre humeur n'a pas eu le loisir de faire aucune impression.

Malgré la Saint-Pierre passée, et la prédiction des médecins, voilà donc un pape fait, et les cardinaux sortiront du conclave sans qu'il leur en coûte la vie; au contraire, ils retrouveront leur santé et leur liberté. Ce n'est pas la première fois que Messieurs de la Faculté se sont trompés. M. le duc de Chaulnes nous écrit une lettre du 15e, par le courrier qui porte la nouvelle de l'exaltation : il ne songe qu'à nous venir voir; il sera quinze jours avec nous; et quoique le pape soit Napolitain, il prétend que l'affaire des bulles est si bien disposée, que ce sera le coup de partance, et le boute-selle pour venir à Grignan; cette espérance nous donne bien de la joie, et abrége fort la part que je voulois prendre à tous vos tristes almanachs : voilà qui est fait, mon cousin, vous êtes guéri, vous êtes parti, vous arrivez ici, je vous embrasse mille fois. Parlons un peu de la table du cabinet de Monsieur l'ambassadeur, de ce chaos de lettres, de ces abîmes de poches, de cette confusion de papiers, qui fait que, comme dans l'enfer, quand une pauvre lettre y est une fois jetée, jamais elle n'en sort. Ce fut un beau miracle de retrouver la mienne; mais c'étoit celle de ma fille, dans laquelle j'avois écrit : elle

a voulu s'offenser d'être ainsi perdue et confondue; mais je l'ai apaisée le mieux que j'ai pu, en l'assurant que Monsieur l'ambassadeur avait lu ce qu'elle lui mandoit avec la dernière attention, et que c'étoit sur mon écriture qu'il n'avoit pas daigné jeter les yeux; et cela est vrai, puisqu'il disoit que je ne lui avois point écrit; elle répond : « Mais puisque c'étoit ma lettre, pourquoi la jeter dans ce chaos? » A cela je ne sais que répondre; Monsieur l'ambassadeur y pensera, s'il lui plaît. Il est vrai que mes pauvres lettres n'ont de prix que celui que vous y donnez en les lisant comme vous faites; car elles ont des tons, et ne sont pas supportables quand elles sont ânonnées ou épelées; quoi qu'il en soit, mon cher cousin, vous leur faites cent fois plus d'honneur qu'elles ne méritent.

---

1329. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A COULANGES.

[A Grignan, 26e juillet.]

Voila donc M. de Louvois mort, ce grand ministre, cet homme si considérable, qui tenoit une si grande place, dont le *moi*, comme dit M. Nicole, étoit si étendu, qui étoit le centre de tant de choses! Que d'affaires, que de desseins, que de projets, que de secrets, que d'intérêts à démêler, que de guerres commencées, que d'intrigues, que de beaux coups d'échecs à faire et à conduire! « Ah! mon Dieu, donnez-moi un peu de temps : je voudrois bien donner un échec au duc de Savoie, un mat au prince d'Orange. — Non, non, vous n'aurez pas un seul, un seul moment. » Faut-il raisonner sur cette étrange aventure? En vérité, il faut y faire des réflexions dans son cabinet. Voilà le second ministre que vous voyez mourir depuis que vous êtes à

Rome ; rien n'est plus différent que leur mort; mais rien n'est plus égal que leur fortune, et leurs attachements, et les cent millions de chaînes dont ils étoient tous deux attachés à la terre.

Et sur ces grands objets qui doivent porter à Dieu, vous vous trouvez embarrassé dans votre religion sur ce qui se passe à Rome et au conclave : mon pauvre cousin, vous vous méprenez. J'ai ouï dire qu'un homme de très-bon esprit tira une conséquence toute contraire sur ce qu'il voyoit dans cette grande ville, et conclut qu'il falloit que la religion chrétienne fût toute sainte et toute miraculeuse de subsister ainsi par elle-même au milieu de tant de désordres et de profanations. Faites donc comme cet homme, tirez les mêmes conséquences, et songez que cette même ville a été autrefois baignée du sang d'un nombre infini de martyrs ; qu'aux premiers siècles, toutes les intrigues du conclave se terminoient à choisir entre les prêtres celui qui paroissoit [avoir] le plus de zèle et de force pour soutenir le martyre ; qu'il y eut trente-sept papes qui le souffrirent l'un après l'autre, sans que la certitude de cette mort les fît fuir ni refuser cette place où la mort étoit attachée, et quelle mort ! vous n'avez qu'à lire cette histoire. L'on veut qu'une religion subsistante par un miracle continuel et dans son établissement et sa durée, ne soit qu'une imagination des hommes ! Les hommes ne pensent point ainsi. Lisez saint Augustin dans la *Vérité de la Religion* ; lisez l'Abbadie, bien différent de ce grand saint, mais très-digne de lui être comparé, quand il parle de la religion chrétienne (demandez à l'abbé de Polignac s'il estime ce livre) : ramassez donc toutes ces idées, et ne jugez point si frivolement ; croyez que, quelque manége qu'il y ait dans le conclave, c'est toujours le Saint-Esprit qui fait le pape ; Dieu fait tout, il est le maître de tout, et voici comme nous devrions penser (j'ai lu

ceci en bon lieu) : « Quel trouble peut-il arriver à une personne qui sait que Dieu fait tout, et qui aime tout ce que Dieu fait? » Voilà sur quoi je vous laisse, mon cher cousin. Adieu.

---

### *1330. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A DU PLESSIS.

A Grignan, 4e août 1691.

J'approuve tout à fait, Monsieur, la bonne résolution que vous prenez de n'être plus si longtemps sans m'écrire : il faut que vous me rendiez compte plus souvent de cette amitié que je veux que vous ayez toujours pour moi. Vous me témoignez une grande estime dans votre dernière lettre, en me consultant sur un point de conscience si difficile à décider. Quelque opinion que vous ayez de ma haute piété, qui est pourtant tout comme vous l'avez vue, je ne crois pas que je puisse vous satisfaire sans consulter un peu moi-même cette fameuse Faculté de Louvain. Mais ce que je déciderai en attendant, c'est qu'un homme est bien heureux quand une personne d'un grand mérite, comme vous me dites, trouve qu'il n'a point d'autre défaut que ce qu'on peut appeler une perfection. Cependant il y a bien des choses à dire sur ce chapitre; j'espère que nous le pourrons traiter à loisir. En attendant, mon cher Monsieur, vous devez être bien content de toute l'estime qu'on a pour vous dans ce beau château que vous connoissez. Je vous remercie de la peine que vous avez prise d'aller chez M. Guillart : c'est une suite de mille obligations que je vous ai. Je crois qu'il n'y a qu'à lui laisser entre les mains les papiers de cette affaire jusqu'à notre retour; j'espère qu'elle ne sera jamais réveillée, puisqu'elle ne l'a point été.

Il s'est passé de grandes choses depuis quelque temps : la mort de M. de Louvois, le retour glorieux de M. de Pompone, la retraite rigoureuse de M. de Fieubet. Que de sujets d'admirer notre Providence! Je suis toujours à vous, mon cher Monsieur; je vous prie de n'en jamais douter.

---

### 1331. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le lendemain du jour que j'eus reçu cette lettre (n° 1324, p. 309), j'y fis cette réponse.

A Coligny, ce 9e août 1691.

L'absence de ses bons amis est un grand mal, Madame, surtout quand elle dure longtemps; mais quand avec cela le commerce est difficile, c'est ce qui fait enrager. Je vous écris le 20e mai, vous me faites réponse le 12e juillet, et je la reçois le 8e août : voilà qui est bien languissant pour des gens aussi vifs que nous sommes. Je suis bien fâché de la mort des pauvres Beaulieus, quand ce ne seroit que parce qu'elle est cause que j'ai attendu plus longtemps le plaisir de recevoir de vos nouvelles.

Au reste, ma chère cousine, la peinture que vous me faites de la vie que vous menez en Provence me donne une grande envie d'être avec vous autres. Je voudrois avoir eu une raison d'aller prendre des eaux, comme a eu M. de Sévigné ; car vraisemblablement ce n'est pas pour un mal fort douloureux, puisque vous vous trouvez respectivement de bonne compagnie les uns et les autres. Je m'en vais vous dire aussi ce que j'ai fait depuis trois mois. J'ai passé tout le mois de juin auprès de Monsieur le Prince ; vous en savez la raison. Il n'y a jamais eu tant de noblesse aux états de cette province que cette année. Le prince a eu pour moi tous les égards

her esprit. char. et sym. nothing of prude or puritan



que je pouvois souhaiter, et huit jours avant qu'il partît de Dijon, je lui donnai le mémoire que je vous envoie. Comme je savois qu'il ne s'engageoit pas de si loin, je lui dis en lui donnant ce mémoire que je le supoliois de le lire à son loisir, et que je ne lui en demandois de réponse que quand il lui plairoit. Depuis que je le lui eus donné, il ne me dit rien sur ce sujet, mais il redoubla de caresses et d'agréables traitements : ainsi je crois que pourvu que je vive jusqu'en 1694, je serai élu ; voilà toute mon ambition.

Quand on n'a pas ce que l'on veut,
Il faut avoir ce que l'on peut.

Pendant le temps que nous avons fait notre cour au prince, qui par parenthèse a de l'esprit, après le Roi, plus que toute la maison royale, il y avoit huit ou dix bonnes tables ouvertes ; nous avions des comédies, des promenades et des concerts tous les jours. Un jour que nous dînions chez l'abbé de Fontenay, élu du clergé, nous nous trouvâmes, l'évêque d'Autun, le président de Berbisy et moi, les uns auprès des autres ; nous bûmes à votre santé ; nous vous souhaitâmes fort, et dans la chaleur de nos desirs le prélat nous proposa de vous écrire, et de vous mander entre autres choses qu'il vous anathématiseroit si vous ne veniez à Bourbilly ; le président, qu'il donneroit un arrêt contre vous ; et comme ils me pressèrent de dire ce que je ferois, moi, je leur dis que je me servirois de prières, et jamais de menaces, contre vous, même en riant.

M. d'Argouges, notre intendant, fils du conseiller d'État, est un homme agréable, qui a fort bien fait l'honneur de la province à Monsieur le Prince ; sa femme, assez jolie, de fort bonne humeur, a de l'esprit. J'y soupois réglément tous les jours, avec cinq ou six des plus jolies femmes de la ville et cinq ou six des plus honnêtes gens

de la suite du prince. J'y manquai deux fois, parce que les veilles m'avoient fort enrhumé. L'intendante, qui ne se payoit pas de mes raisons, proposa un soir, sur les deux heures après minuit, de venir faire un charivari à Briord et à moi, qui étions logés vis-à-vis l'un de l'autre. Ils vinrent donc avec quatre tambours et six trompettes à nos fenêtres, et après une heure de cette sérénade, ils se retirèrent sans avoir pu m'éveiller. Je l'appris le lendemain de Monsieur le Prince, à qui l'on l'avoit déjà conté. Voici ce que j'écrivis sur cela à l'intendante.

« Ce mardi matin, 20e juin.

« Il y a vingt et cinq ans, Madame, que si vous aviez été au monde, faite comme vous êtes, vous n'auriez pas eu besoin de tambours, de trompettes, pour m'ôter le repos, et ce n'auroit pas aussi été avec ces sortes d'instruments-là que j'aurois essayé de troubler le vôtre. Cependant, Madame, je vous avertis que vous avez perdu vos peines, car je n'ai jamais mieux dormi que cette nuit. »

Eh bien! ma chère cousine, ce billet vous plaît-il ? Vos Provençaux, à soixante ans passés, en écrivent-ils d'aussi galants? Ma foi! il est bien vrai que bon cheval ne fut jamais rosse!

Je trouve comme vous que les jours, les semaines, les mois et les années vont fort vite; mais cela ne me fait pas tant de peur qu'à vous : la nécessité de mourir m'en console ; si quelqu'un s'en sauvoit, j'en serois au désespoir. La mort de M. de Louvois doit faire prendre patience à tout le monde. Il y a tant de choses à dire sur ce sujet, qu'une lettre ne peut suffire. Venez à Paris le plus tôt que vous pourrez. J'espère d'y être en octobre prochain; si je vous y trouve, comme je le souhaite, je vous montrerai choses nouvelles, et la fortune d'ici-là nous fournira de la matière à raisonner ensemble.

Je rends mille grâces à M. et à Mme de Grignan de

l'honneur de leur souvenir. J'aime la petite fille qui a du goût pour moi, et je l'en estime davantage. Pour M. de Sévigné, il y a longtemps que je lui ai trouvé d'heureux commencements. Je crois que vous et lui l'avez bien achevé, de sorte que ce que nous sommes l'un à l'autre lui et moi, la reconnoissance de l'amitié qu'il m'a toujours témoignée, et le mérite que j'aime et que j'estime partout où je le rencontre, m'attachent fortement à lui. Pour vous, ma chère cousine, qui m'assurez que vous ne pouvez jamais cesser de m'aimer, vous m'obligez infiniment par cette assurance.

Je ne connois pas Larrey : on dit qu'il a du mérite à la guerre. Son père, avec qui nous avons tant ri, avoit de l'esprit, point de jugement ni de probité; il étoit né sans bien, il en avoit volé à Bordeaux en servant feu Monsieur le Prince; il en mangea une partie, et Monsieur le Prince lui reprit l'autre. Adieu, ma chère cousine : mon bel esprit pardonne aisément à votre lettre, toute terre à terre que vous la croyez.

---

### 1332. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A COULANGES.

A Grignan, le 14e août.

Venez çà que je vous embrasse, que je vous caresse, et que je vous dise que ma fille, dont vous estimez tant l'approbation, est charmée des deux petits couplets que vous avez faits sur le saint-père :

> Son nom, ses armes sont des pots,
> Une Caraffe étoit sa mère.

Je ne crois pas que rien puisse être si plaisamment imaginé, ni si bien mis en œuvre; nous en avons tous été

ravis. Mais, mon cher cousin, M. le duc de Chaulnes, dans sa lettre du 20ᵉ juillet, ne nous dit pas un mot de M. de Louvois : il me semble qu'on doit à cette mort quelques exclamations. Il espère beaucoup de ce nouveau pape, quoiqu'il ne soit pas l'œuvre de ses mains. Tout notre intérêt, c'est qu'il nous donne des bulles, et que vous veniez bientôt nous revoir : il me semble que nous touchons ce jour du bout du doigt, tant le temps passe vite. Vous trouverez mon fils à Marseille au-devant de vous : il doit bien cette civilité à notre gouverneur, pour réparer de n'avoir pas été jusqu'à Rome.

J'ai bien envie de savoir comme vous aurez trouvé le retour de M. de Pompone dans le ministère ; nous en avons ici une très-sensible joie ; M. et Mme de Grignan n'en doutoient point, par un esprit tout prophétique ; pour moi, je le desirois trop pour vouloir seulement les écouter ; et quand Mme de Vins manda cette nouvelle à ma fille, j'en fus si surprise et si transportée, que je ne savois ce que j'entendois ; je compris enfin que c'étoit une vérité très-agréable pour moi et pour tout le monde ; car vous ne sauriez croire l'approbation générale de ce retour. J'ai fait mes compliments à Mme de Chaulnes et à notre ambassadeur sur le choix de M. de Beauvilliers : voilà encore un étrange homme dont le Roi augmente son conseil ; cela est parfait comme tout ce que fait le Roi ; il est le plus habile homme de son royaume, et travaille sans cesse, et suffit à tout ; il n'y a qu'à prier Dieu qu'il le conserve. Monsieur le Dauphin entre dans tous les conseils : n'approuvez-vous pas encore cette conduite ? c'est proprement l'associer à l'empire ; il n'y a partout que des sujets d'admiration. Si votre bon pape vouloit faire la paix, ce seroit un ouvrage bien digne de lui, et qui nous mettroit en état de louer d'un esprit plus tranquille toutes les merveilles que nous voyons. Adieu, mon cher cousin : vous savez comme je suis toute

à vous. MM. de Barrillon et Jeannin sont morts : nous mourrons aussi.

---

* 1333. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A DU PLESSIS.

A Grignan, ce 15e septembre 1691.

J'ai reçu votre dernière lettre, mon cher Monsieur. Vous n'êtes pas entré dans ma plaisanterie. Il me semble que de vous dire bien sérieusement qu'il falloit consulter la célèbre Faculté de Louvain, pour savoir si c'étoit un crime que d'aimer sa femme, vous devoit paroître une assez grande badinerie pour vous persuader que je trouvois ce sentiment aussi juste et aussi raisonnable qu'il l'est en effet. Je vous assure même que personne ne conteste ici cette vérité ; mais on soupire très-obligeamment pour vous, quand on considère les conséquences qu'elle traîne après elle. Il faut que vous conveniez qu'on n'est point portatif, quand on est attaché inséparablement à deux ou trois personnes : on ne sauroit faire des courses légères ; c'est toujours un établissement et une résidence qu'il faut faire. On a un *moi* trop étendu, en comparaison d'un homme qui ne tient à rien, qui est comme un oiseau, qui ne tient qu'une place nécessaire, et dont l'esprit doit être aussi libre que le corps. Combien de fois, mon cher Monsieur, seriez-vous content par vous-même, que vous seriez peut-être chagrin par cette moitié qui seroit fâchée ? Quel partage, quelle attention, quelle diversion ne feroit point cette liaison, dans un esprit aussi libre et aussi naturel que le vôtre ! voilà ce qui fait soupirer et regretter de ne pouvoir pas profiter de quelque chose d'aussi bon que vous ; car je vous assure que rien ne se peut ajouter à l'estime parfaite qu'on a pour vous ; elle passe tout ce que j'en connoissois. Mais le moyen de répondre à ces difficultés? et comment votre sincérité pourroit-elle les con-

tester? Si on étoit toujours dans le même lieu! mais l'année est partagée, et la vie aussi, car on prétend aller à Paris et revenir selon les occasions : jugez vous-même de ces débarquements. Voilà, mon cher Monsieur, ce que je vois dans l'esprit des personnes du monde qui vous estiment le plus, et qui sont à plaindre encore plus que vous.

Pour les sentiments que vous me demandez pour cette chère moitié, il ne faudroit que votre considération pour vous en répondre à vous-même, mais en y joignant la sienne, vous pouvez penser quelle double raison de l'estimer! Pour ma haute piété, je vous assure, mon cher Monsieur, qu'elle est tout comme vous l'avez laissée. C'est avec douleur que je vous l'annonce, mais il faut dire la vérité : il est certain que j'ai toujours le même amour que vous m'avez vu pour les bonnes choses; voilà tout ce que j'ai de bon. Je suis assez de votre sentiment sur les partis extraordinaires. Il seroit juste de donner un bon exemple où peut-être on a donné du scandale; mais il faut respecter ces chemins peu battus de la Trappe et des Camaldules, et croire que Dieu qui prend les élus où il lui plaît, leur marque aussi les voies par où il veut les faire marcher. Enfin voici un mot de M. d'Aleth : *Quis indicabit electos Dei ?*

---

### 1334. — DE MADAME DE LA FAYETTE A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Paris, le 19e septembre.

Ma santé est un peu meilleure qu'elle n'a été, c'est-à-dire que j'ai un peu moins de vapeurs; je ne connois point d'autre mal : ne vous inquiétez pas de ma santé, mes maux ne sont pas dangereux; et quand ils le deviendroient, ce ne seroit que par une grande langueur et par

un grand desséchement, ce qui n'est pas l'affaire d'un jour. Ainsi, ma belle, soyez en repos sur la vie de votre pauvre amie; vous aurez le loisir d'être préparée à tout ce qui arrivera, si ce n'est à des accidents imprévus, à quoi sont sujettes toutes les mortelles, et moi plus qu'une autre, parce que je suis plus mortelle qu'une autre : une personne en santé me paroît un prodige. M. le chevalier de Grignan a soin de moi. J'en ai une reconnoissance parfaite, et je l'aime de tout mon cœur. Mme la duchesse de Chaulnes me vint voir hier; elle a mille bontés pour moi; mon état lui fait pitié. Ma belle-fille a eu une fausse couche huit jours après être accouchée; il y a assez de femmes à qui cela arrive; c'est avoir été bien près d'avoir deux enfants; sa fille se porte bien; ils n'en auront que trop. Notre pauvre ami Croisilles est toujours à Saint-Gratien; il me mande qu'il se porte fort bien à sa campagne. Il faudroit que vous vissiez comme il est fait, pour admirer qu'il se vante de se porter fort bien : nous en sommes véritablement en peine, le chevalier de Grignan et moi. L'abbé Têtu est allé faire un voyage à la campagne; nous le soupçonnons, Mme de Chaulnes et moi, d'être allé à la Trappe. La bonne femme Mme Lavocat est bien malade; il y a aussi bien longtemps qu'elle est au monde. Je suis toute à vous, ma chère amie, et à toute votre aimable et bonne compagnie.

L'on vient de me dire que M. de la Feuillade étoit mort cette nuit; si cela est véritable, voilà un bel exemple pour se tourmenter des biens de ce monde.

1335. — DE MADAME DE LA FAYETTE
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Paris, le 26e septembre.

Venir à Paris pour l'amour de moi, ma chère amie! la seule pensée m'en fait peur; Dieu me garde de vous déranger ainsi! et quoique je souhaite ardemment le plaisir de vous voir, je l'achèterois trop cher, si c'étoit à vos dépens. Je vous mandai il y a huit jours la vérité de mon état : j'étois parfaitement bien, et j'ai été, comme par miracle, quinze jours sans vapeurs, c'est-à-dire guérie de tous maux. Je ne suis plus si bien depuis trois ou quatre jours, et c'est la seule vue d'une lettre cachetée, que je n'ai point ouverte, qui m'a ému mes vapeurs. Je ressemble comme deux gouttes d'eau à une femme ensorcelée; mais l'après-dînée je suis assez comme une autre personne : je vous écrivis, il y a un mois ou deux, que c'étoit ma méchante heure, et c'est à présent la bonne; j'espère que mon mal, après avoir tourné et changé, me quittera peut-être; mais je demeurerai toujours une très-sotte femme, et vous ne sauriez croire comme je suis étonnée de l'être; je n'avois point été nourrie dans l'opinion que je le pusse devenir. Je reviens à votre voyage, ma belle : comptez que c'est un château en Espagne pour moi que de m'imaginer le plaisir de vous voir; mais mon plaisir seroit troublé si votre voyage ne s'accordoit pas avec les affaires de Mme de Grignan et avec les vôtres. Il me paroît cependant, tout intérêt à part, que vous feriez fort bien de venir l'une et l'autre; mais je ne puis assez vous dire à quel point je suis touchée de la pensée de revenir uniquement à cause de moi. Je vous écrirai plus au long au premier jour.

1336. — DE MADAME DE LA FAYETTE A MADAME DE SÉVIGNÉ ET A MADAME DE GRIGNAN.

Paris, mercredi 10e octobre.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

J'ai eu des vapeurs cruelles, qui me durent encore, et qui me durent comme un point de fièvre qui m'afflige. En un mot, je suis folle, quoique je sois assurément une femme assez sage. Je veux remercier Mme de Grignan pour me calmer l'esprit : elle a écrit des merveilles pour moi à M. le chevalier de Grignan.

A MADAME DE GRIGNAN.

Je vous en remercie, Madame, et je vous prie d'ordonner à M. le chevalier de Grignan de m'aimer, je l'aime de tout mon cœur : c'est un homme que cet homme-là. Ramenez Madame votre mère, vous avez mille affaires ici; prenez garde de voir vos affaires domestiques de trop près, et que les maisons ne vous empêchent de voir la ville. Il y a plus d'une sorte d'intérêt en ce monde. Venez, Madame, venez ici pour l'amour des personnes qui vous aiment, et songez qu'en travaillant pour vous, c'est me donner en même temps la joie de voir Madame votre mère.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Mon Dieu! ma chère amie, que je serai aise de vous voir! vraiment je pleurerai bien; tout me fait fondre en larmes. J'ai reçu ce matin des lettres de mon fils l'abbé, qui étoit en Poitou, à deux lieues de Mme de la Troche. Un gentilhomme d'importance, gendre de Mme de la

Rochebardon, chez qui Mme de la Troche est actuellement, vint dire adieu à mon fils, et c'est là qu'il apprit la mort de la Troche, par la *Gazette*, s'il vous plaît; car je n'en avois point parlé à mon fils, qui me fait une peinture de la désolation de ce gentilhomme d'avoir à donner chez lui une telle nouvelle, ce qui m'a rejetée dans les larmes; j'y retombe bien toute seule. M. de Pompone croyoit Mme de la Troche riche; je lui ai écrit, et il m'a mandé que la duchesse de Lude l'avoit détrompé, et qu'ils avoient présenté un placet pour elle. Croisilles sort d'ici, il m'est venu voir de Saint-Gratien; je lui ai fait vos compliments; il est fort bien. Ma petite-fille est louche comme un chien, il n'importe : Mme de Grignan l'a bien été, c'est tout dire. Me voilà à bout de mon écriture, et toute à vous plus que jamais, s'il est possible.

---

1337. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Sur ce que j'écrivis à Mme de Sévigné de Fontainebleau la pension que le roi me donna le 16ᵉ octobre 1691, j'en reçus cette réponse.

A Grignan, ce 27ᵉ octobre 1691.

J'ai reçu, mon cousin, à la fin de septembre, la lettre que vous m'écriviez de Coligny au mois d'août; notre commerce est si dégingandé, que n'espérant point de le mieux régler tant que nous serons si éloignés l'un de l'autre, je vous attends à la remise, c'est-à-dire à Paris et à Versailles, pour vous faire réponse. Cependant j'ai bien envie de ne me point amuser à cette exactitude, et de passer légèrement sur tout ce que vous me contez de vos états, sur vos espérances éloignées, sur votre jolie lettre à l'intendante, et passer tout d'un coup à ce qui me tient le plus au cœur, qui est la pension que le Roi

vous a donnée, dans un temps où vous aviez l'honnêteté de n'oser quasi lui demander. Cette circonstance m'a plu; car encore que la grâce soit considérable, il ne faut pas oublier les agréments dont elle est accompagnée. Je ne sais pas tout le détail, et je vous le demande; mais il me semble que j'entrevois que M. de Beauvilliers a bien fait en cette occasion le personnage d'un des plus honnêtes hommes du monde, et celui de bon ami, qui n'est pas moins estimable et qui n'en sauroit être séparé. Le cœur me disoit que vous sentiriez tôt ou tard le prix d'une amitié si précieuse; et j'ai une joie sensible de ne m'être pas trompée. Il faut aimer tout ce que Dieu fait. Il n'a pas voulu que votre fortune fût telle que selon toutes les apparences elle devoit être; il faut s'y soumettre, et je crains d'avoir été plus sensible que vous à cette privation. Il faut accepter et recevoir ce qui lui plaît de vous donner dans un temps où vos malheurs rendent ce bienfait digne de beaucoup de reconnoissance. Il faut donc remercier Dieu, le Roi, et votre admirable ami : c'est ce que je fais intérieurement, mon cher cousin, avec tous les sentiments qui m'ont rendue trop sensible à tous les maux de votre vie. Voilà le compliment trop sincère que vous recevrez de moi. En voici d'autres, qui, pour n'être pas si intéressés, n'en sont pas moins agréables : c'est de M. de Grignan, c'est de ma fille, de mon fils, et de M. de Coulanges, qui revient de Rome. Ils vous assurent tous de leur joie, et de la part qu'ils prennent à la vôtre. Pour moi, j'en ferai de tout particuliers, si cette douceur en répand sur tout le reste de votre vie, si vous êtes content, si elle vous met désormais à couvert des justes chagrins que vous aviez, et des peines humiliantes d'avoir toujours à demander, et enfin si vous passez dans un véritable repos ce que Dieu vous donnera de temps pour le servir; je l'en remercie de tout mon cœur, et je vous souhaite sa grâce; car après

toutes les morts que nous avons vues depuis peu, et dont nous parlerions un an si nous voulions, il n'est pas possible de n'en pas souhaiter une chrétienne à ceux que l'on aime.

Voilà, mon cher cousin, tout ce que vous aurez de moi aujourd'hui. Nous disions que la dernière lettre que je vous écrivis étoit toute terre à terre : celle-ci commence de la même façon; car pourquoi se réjouir que vous ayez un nouvel attachement pour ce corrupteur du genre humain, que Voiture a si bien décrié? Mais elle finit d'une manière si relevée en vous souhaitant les biens éternels, que j'ai peur qu'on ne puisse m'accuser d'avoir donné dans le sublime.

Où est ma nièce de Dalet? Où est cette Marie de Rabutin? Je les embrasse toutes deux, et j'adresse ma lettre chez cette dernière, ne croyant rien de plus naturel.

---

### 1338. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le même jour que je reçus cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Paris, ce 5e novembre 1691.

Pour répondre à votre lettre du 27e octobre, Madame, je vous dirai que pour peu que vous tardiez à venir ici, vous ne m'y trouverez plus, dont je serai bien fâché; mais enfin, ne voulant point passer l'hiver à Paris, je ne veux pas attendre le mauvais temps à m'en retourner.

Vous me demandez le détail de ce qui s'est passé à Fontainebleau sur le sujet de ma pension : il est trop long pour vous le dire ; il faut que je vous voie pour vous l'apprendre. Tout ce que je vous dirai, c'est que mon ami Beauvilliers n'y a aucune part ; au contraire, c'étoit lui qui me décourageoit et qui m'obligea de me désister

le 15e octobre, parlant au Roi; et je reçus la grâce le 16e. Mais voulez-vous savoir de qui je la tiens? de Dieu, du P. de la Chaise et de Mme de Maintenon. Je ne sais pas si le Roi y apporta de la résistance, mais je sais qu'il ordonna à M. de Pontchartrain de m'expédier mon brevet, et que quand je remerciai Sa Majesté, elle me dit les plus honorables paroles qu'elle pourroit dire à un prince du sang à qui elle feroit une grâce.

Mais ne cesserez-vous jamais, Madame, de reparler de la fortune que, selon toutes les apparences, je devois faire? Je vous ai déjà dit plusieurs fois que les regrets en étoient passés, et je ne trouve ni assez chrétien, ni d'un esprit comme le vôtre, de porter impatiemment les adversités et de se rafraîchir la mémoire de choses désagréables, et surtout dans le temps que je reçois une grâce que je n'ai garde d'empoisonner par de fâcheuses idées. Laissons donc là toutes les pensées des malheurs passés, et ne songeons qu'aux grâces présentes et à en jouir longtemps. C'est cela qui est de bon sens, Madame, quand on ne laisse pas d'ailleurs de songer à la mort et à son salut.

Je reçois comme je dois les compliments de M. de Grignan, de la belle Comtesse, de Monsieur votre fils et de M. de Coulanges. Pour vous, ma chère cousine, vous devez être contente sur mon sujet, si pour l'être il ne faut que bien savoir que je le suis. Oui, ma chère cousine, je le suis, en ne regardant même que moi; mais je le suis encore bien davantage quand je regarde les morts de MM. de Louvois, de la Feuillade et de la Trousse, tous trois plus jeunes et mille fois plus heureux que moi. Je rends grâces à Dieu de toutes mes adversités, qui m'ont fait retourner à lui, et qui en me donnant le loisir de faire pénitence, me donne moyen d'achever ma vie commodément, et de soutenir le rang où il m'a mis dans le monde.

Votre nièce de Dalet est à Clermont où elle achève avec son beau-frère de Langhac les affaires qui lui restoient avec lui, qui étoient de toucher vingt mille francs qu'il lui devoit. Votre filleule est à Manicamp, où elle bâtit. Je l'attends ici à la Saint-Martin. Le marquis de Bussy arrivera ici d'Allemagne cette semaine ; son frère l'abbé est auprès de moi. Je ferai savoir aux dames l'honneur que vous leur faites de vous en souvenir, et je finirai cette lettre par vous dire, ma chère cousine, que personne ne vous aime plus chèrement que je fais.

---

### 1339. — DE MADAME DE LA FAYETTE A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 24e janvier.

Hélas! ma belle, tout ce que j'ai à vous dire de ma santé est bien mauvais : en un mot, je n'ai repos ni nuit ni jour, ni dans le corps, ni dans l'esprit ; je ne suis plus une personne, ni par l'un, ni par l'autre ; je péris à vue d'œil; il faut finir, quand il plaît à Dieu, et j'y suis soumise. L'horrible froid qu'il fait m'empêche de voir Mme de Lavardin. Croyez, ma très-chère, que vous êtes la personne du monde que j'ai le plus véritablement aimée.

---

### 1340. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Trois mois après que j'eus écrit cette lettre (n° 1338, p. 334), je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 27e janvier 1692.

Nous sommes arrivés ici, mon cher cousin, à la fin de l'année, assez tôt pour faire que M. de Grignan ait été

reçu chevalier, mais pas assez tôt pour avoir l'honneur et le plaisir de vous voir et de vous embrasser. Je me souvenois du vers de l'opéra :

> J'aurois beau me presser, j'arriverai trop tard.

En effet, vous étiez parti dans le temps que vous me l'aviez mandé, et je sais par Mme de Montataire que vous êtes dans vos châteaux, ou à Autun, jouissant en repos de la grâce que le Roi vous a faite. Cette douceur vous étoit nécessaire ; et quoi que je vous aie dit mal à propos et très-inutilement sur les comparaisons de ce qui pouvoit être avec ce qui étoit, j'ai fort senti cette dernière disposition de la Providence, dont je devrois adorer tous les arrangements, faisant profession comme je fais d'être sa très-humble servante. C'est en vérité une sottise de me mêler quelquefois de retourner sur le passé : je lui en demande pardon, et à vous aussi.

Mandez-moi de vos nouvelles : quelle vie vous faites, si ma nièce de Dalet et Mme de Toulongeon ne servent pas toujours à la rendre heureuse, si votre esprit ne se rétrécit point, comme dit M. Nicole, par l'éloignement des objets qui le mettent en mouvement? Nous trouvions, ma fille et moi, que nous étions un peu gâtées; mais nous commençons à nous remettre, et nos amis nous veulent bien reconnoître. Pour vous, mon cousin, je me réponds à moi-même, et j'ai su qu'à Fontainebleau vous étiez fort bien ; et quand vous n'êtes pas à la cour, je me fie à ma nièce d'exercer votre vivacité en exerçant aussi la sienne. Je vous ai trop souvent recommandés l'un à l'autre pour craindre pour vous deux les accidents qui arrivent aux autres. J'ai senti la force du nom, dans le plaisir que ma fait m'a nièce de Montataire de s'être enfin rendue dame et maîtresse de tout le bien de Manicamp. Il est donc vrai qu'il y a de grands procès qui finissent, et qu'une fille qui n'a été mariée qu'avec des

prétentions, qui est la chose du monde qui donne le moins de subsistance, se trouve présentement un très-solide et un très-bon parti. J'ai su aussi que Monsieur votre fils a eu une pension, et l'abbé un petit bénéfice en attendant mieux ; mon cœur a fait son devoir dans toutes ces occasions. Toute la cour est pleine de joie et de plaisirs pour le mariage de Monsieur de Chartres et de Mademoiselle de Blois. Il y aura un grand bal, où tous ceux qui disent qu'ils n'ont pas un sou, font des dépenses de deux et trois cents pistoles. C'est ce qui fait qu'on ne croit point à leurs misères, qui sont pourtant bien véritables. Mais les François ont des ressources dans leurs envies de plaire au Roi, qui ne trouveroient point de créance dans ce qu'on nous en pourroit dire, si nous ne le voyions de nos propres yeux. Nous verrons donc tous les jeunes et vieux courtisans parés selon leur âge, et toujours magnifiquement. Je ne vous parlerai point des bulles; nous sommes contents présentement qu'on en donne à tous ceux qui n'ont point été de l'assemblée du clergé en 1682. Ceux-là demeureront à être pourvus une autre fois. C'est toujours beaucoup qu'il y en ait trente qui vont faire leur devoir dans leurs diocèses, du moins il ne tiendra qu'à eux.

M. de Grignan et ma fille vous assurent de leurs très-humbles services. Ils ont ici une petite fille, qui sans avoir la beauté de sa mère, a si bien mitigé et radouci l'air des Grignans, qu'elle est en vérité fort jolie. Vous en jugerez peut-être quelque jour. Je le souhaite, et que vous m'aimiez toujours autant que je vous aime. J'embrasse ma chère nièce.

---

## 1341. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

**Le même jour que je reçus cette lettre, j'y fis cette réponse.**

A Chaseu, ce dernier de janvier 1692.

La *Gazette* m'avoit appris l'arrivée de M. de Grignan à la cour, et cela m'avoit fait espérer, Madame, que vous ne seriez pas demeurées en Provence, vous et la belle Comtesse ; vous me faites grand plaisir de m'en assurer vous-même. J'eusse été bien plus aise que vous fussiez arrivées plus tôt, mais la Providence, comme vous dites, ne l'avoit pas réglé ainsi. Ce sera pour l'automne que je ne vous manquerai pas, quand j'irai faire ma cour à Fontainebleau.

Je n'ai fait que passer à Bussy et je n'ai point été à Autun, parce que l'évêque est à Paris ; je passe l'hiver à mon Chaseu, avec la tranquillité d'un philosophe chrétien, qui jouit de toutes les commodités de la vie. Vous êtes trop bonne de me demander pardon de m'avoir grondé de n'être pas assez heureux. Si vous tombez quelquefois, ma chère cousine, personne ne se relève plus vite ni de meilleure grâce que vous.

Ma fille de Dalet est revenue depuis six semaines d'Auvergne, où elle a fait toutes les affaires qu'elle y avoit avec son beau-frère de Langhac, c'est-à-dire qu'il l'a payée de vingt mille francs qu'il lui devoit, outre les terres de Dalet et de Malintras qu'elle a bien affermées. Son fils est ici, qui achève ses études pour entrer à ce mois de septembre à l'académie.

Je n'ai point vu les Toulongeons depuis mon retour en ce pays-ci ; ils sont à Autun et je suis à bout de mes fleurettes pour la petite dame ; mais comme il faut toujours que je m'amuse, de peur que mon esprit ne se rétrécisse (puisque *rétrécir* y a), voici à quoi il se mit hier

au large. Il y a en ce pays-ci une jeune fille de la maison de Damas, qui n'est pas riche, quoique héritière; le petit comte de Dalet la trouve jolie, depuis un an, il m'a prié quelquefois de lui faire des couplets de chanson pour elle. On vient d'accorder son mariage avec le marquis de Ragni, qui le lendemain de la passation du contrat est parti pour Paris. Aussitôt je fis ce madrigal pour le petit comte, qu'il envoya à la demoiselle :

MADRIGAL.

Quand j'appris votre mariage,
Iris, je n'eus pas le courage
De m'en réjouir avec vous.
Mais quand j'ai su que le futur époux
S'abandonnoit aux malheurs de l'absence,
J'ai repris quelque espérance,
Et sur cela je me suis dit :
« On ne sait qui meurt ni qui vit. »

Je ne sais si je me flatte, mais cela ne me paroît pas encore d'un homme trop enrouillé; vous en jugerez, ma chère cousine.

Votre nièce s'est aussi amusée en mon absence. Mme de Tavannes et Mme de Toulongeon, entêtées de bouts-rimés cet été, envoyèrent des rimes à Mme de Dalet; elle les remplit ainsi pour son fils.

BOUT-RIMÉ.

SONNET.

Pour corriger le vice ayez de la *vigueur;*
Ne soyez point brutal, mais montrez du *courage;*
Tâchez dans vos desseins de n'être point *volage;*
Et si vous le pouvez, gardez bien votre *cœur.*

Fuyez l'air étourdi, fuyez l'air de *langueur;*
D'un ami bien choisi n'ayez jamais d'*ombrage;*
Faite' amas de vertus pour le temps de l'*orage;*
Rien que sur vos défauts n'ayez de la *rigueur;*

Contre toutes leçons ne soyez point *rebelle;*
Faites-vous des amis, puis soyez-leur *fidèle;*
D'amour, du vin, du jeu, tenez tout pour *suspect;*

Sur des gens approuvés formez-vous un *mérite;*
Plutôt qu'aux jeunes gens faite' aux barbons *visite;*
Et ne parlez jamais de Dieu qu'avec *respect.*

Trouvez-vous l'esprit de votre nièce en brassières, ma chère cousine? Le pays, ce me semble, ne nous a pas encore trop gâtés, et je crois aussi que c'est un excès de votre modestie qui vous fait dire que vous et Mme de Grignan êtes revenues de Provence avec moins d'esprit que vous n'en aviez avant que d'y aller : vous avez pris toutes deux un trop bon pli pour que les provinces vous puissent faire tort.

Les deux procès de Rouville et de Manicamp étoient les deux meilleurs procès du monde; cependant pour les mettre à bout il falloit de l'argent, du crédit et des soins, et c'est ce qu'a eu ma fille de Montataire.

Je croyois que vous sussiez la pension du marquis de Bussy; il y a déjà du temps, car il y a trois ans qu'il l'a et les deux bénéfices de l'abbé. Je serois bien ingrat si je n'aimois le Roi : mes enfants et moi jouissons de quinze mille livres de rente de ses bienfaits. Il m'eût fait plaisir et je puis dire justice de me donner autrefois des honneurs, mais je trouve aujourd'hui l'argent plus solide.

Les mariages des filles naturelles du Roi avec ce qui est à la tête des légitimes de la maison royale sont des marques assurées de la grandeur de ce prince et du respect qu'on a pour lui. Quand je songe que Mademoiselle de Blois pourra être reine de France, je ne trouve point d'exemple de pareille chose dans l'histoire.

Je suis très-humble serviteur de M. et de Mme de Grignan et de la petite Grignan *mitigée;* j'ai bien envie

de la voir; mais j'achèterois chèrement le plaisir de passer huit jours avec vous; je ne sais pas encore si j'aurois pu tout dire. Nous vous aimons toujours chèrement, votre nièce et moi. Je m'étonne que vous ne me disiez rien de notre ami Corbinelli; il a pu vous dire que nous avons été deux heures ensemble à mon dernier voyage de Paris.

---

### 1342. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Trois mois après que j'eus écrit cette lettre, je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 12e avril 1692.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je crois, mon cousin, que vous n'avez pas attendu ma réponse pour être assuré de mon approbation sur les jolis ouvrages que vous m'avez envoyés : la vôtre vous répondoit de la mienne, et ce seroit un malheur pour moi si sur ce point nous avions des avis différents. Le madrigal est fort galant, vous avez pris en volant le voyage du futur époux de cette jolie fille, et cela vous a donné une agréable pensée. Pour le bout-rimé de ma nièce, il seroit digne du gouverneur de M. le duc de Bourgogne : c'est tout ce qu'on peut dire sur l'éducation d'un jeune homme; on ne sauroit lui donner de plus nobles et de plus solides leçons. Je m'en réjouis avec ce jeune garçon, qui a tant de beaux noms, qu'il ne lui sera pas permis d'être médiocrement honnête homme avec une mère et un grand-père qui savent si bien comme il faut être. Je ne vous dis point que vous me paroissez l'un et l'autre avoir autant d'esprit que vous en eûtes jamais : vous le savez bien; je souhaite que vous trouviez la même chose de ma fille et de moi. Si vous venez ici cet automne, mon cher cousin, j'aurai une véritable joie; mais il se

passera bien des choses entre ci et ce temps-là. Voilà des armées de tous côtés. On dit que le tombeau de M. de Louvois fait des miracles, il fait voir un aveugle qui est notre ami Choiseul, dont le public a eu une véritable joie, et il fait marcher des gens qui avoient des jambes rompues, qui sont le maréchal de Bellefonds et Montrevel. C'est en vérité un plaisir que de revoir de si bons sujets sur la scène; celle-ci est grande, le Roi sera lui-même à la tête de l'une de ses armées; les dames qui doivent être de ce voyage sont déjà nommées; les ministres suivront aussi. Dieu veuille bien conduire cette guerre pour la gloire du Roi et pour le bonheur de la France!

Je ne vous parle plus du mariage de M. du Maine et de Mademoiselle de Charolois : après celui de Monsieur de Chartres, rien ne mérite notre attention. Je me réjouis, mon cher cousin, de la douceur que vous trouvez dans les bienfaits du Roi; cela donne une aisance à votre vie qui vous fait philosopher plus agréablement. Je serai ravie de voir tous vos amusements gais et sérieux; tout en est bon. Je ne vous dis rien du P. Bouhours; vous ne savez pas le premier mot de toute la vérité de cette histoire. Le P. Bourdaloue a prêché encore mieux que jamais à la Salpêtrière. Pour réparer ma faute de ne vous avoir rien dit de notre ami Corbinelli, le voilà qui vous en va parler lui-même.

DE CORBINELLI.

Quoique je sois enrhumé, Monsieur, de manière à être bouché sur toutes les choses d'esprit, j'ai trouvé les vers que j'ai vus fort jolis; mais il me semble que vous nous aviez promis de nous faire voir votre discours sur les malheureux de mérite; j'en meurs d'envie. Notre ami le P. Bouhours m'a envoyé ce matin les *Nouvelles*

*remarques sur la langue*. Je vous y ai trouvé très-agréablement cité, comme un homme dont l'autorité devoit régler le langage. Je ne vous dis point de nouvelles. Il n'y en eut jamais tant sur les préparatifs de toutes parts à une campagne mémorable, et dont il n'y auroit que vous digne d'être l'historien, n'en étant pas le chef. Adieu, Monsieur : si vous étiez tout ce que je voudrois, vous seriez peut-être au-dessus de tout ce que vous desirez. Je suis très-obéissant serviteur de Mme de Dalet.

---

### * 1343. — DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A PONTCHARTRAIN.

A Rennes, ce 13e avril.

Monseigneur,

J'ai reçu une seconde lettre de M. de Caumartin, où il me parle de la continuation de vos bontés et de la grâce que vous me faites de m'assurer encore de votre protection pour entrer dans la nouvelle charge de lieutenant de Roi de cette province. Trouvez bon, Monseigneur, qu'avec toute sorte de respect je cesse de parler au ministre, pour m'adresser à Monsieur de Pontchartrain, qui a bien voulu depuis longtemps m'honorer de quelque part dans sa bienveillance. Je meurs d'envie de rentrer dans le service; la vie inutile que je mène en Bretagne m'est devenue insupportable, et il faut qu'elle finisse ou par cet emploi ou par une retraite entière où je ne pense plus qu'à mon salut : en cet état, Monseigneur, vous jugez bien que je fais les derniers efforts pour atteindre à la charge qui est à remplir, et pour l'obtenir avec tous les appointements que le Roi y a attachés. Je ne puis aller qu'à cinquante-cinq mille écus; c'est tout ce que je puis faire dans le temps présent. Permettez-moi de vous faire souvenir de quelques dé-

tails où vous avez daigné entrer quand je me suis marié, et dont les papiers ont été longtemps entre vos mains. La difficulté du temps où nous sommes me mettroit hors d'état de soutenir le titre de lieutenant de Roi, si les appointements de la charge étoient absorbés par l'intérêt de l'emprunt qu'il faut faire : mes forces ne s'étendent pas plus loin. Si par votre protection, Monseigneur, je puis à ce prix être agréé du Roi, j'espère que vous serez content de mon zèle et de mon application pour son service ; et si mes concurrents l'emportent sur moi, le reste de ma vie sera employé à faire loin du monde des vœux très-sincères et très-ardents pour votre bonheur et pour votre prospérité. Je suis avec un extrême respect,

Monseigneur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

SÉVIGNÉ.

---

1344. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN À MADAME DE SÉVIGNÉ ET A CORBINELLI.

Le lendemain du jour que j'eus reçu cette lettre (n° 1342, p. 342), j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 17e avril 1692.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je reçus hier votre lettre du 12e, Madame ; je commençois à être en peine de votre santé, et quand je voulois me flatter sur cela, je pensois qu'après avoir été longtemps hors de Paris, les amis que vous y avez retrouvés ne vous laissoient pas le loisir d'écrire à vos amis de province. Pour moi, qui n'ai rien de meilleur à faire que de vous entretenir, je ne vous ferai pas attendre ma réponse. Je vous dirai donc, ma chère cousine, que je suis ravi que vous trouviez que je ne baisse point : outre qu'il y a du plaisir d'avoir de l'esprit et d'en avoir la

réputation, c'est que c'est un bon signe aux vieilles gens pour la santé; quand la tête est encore bonne, cela tire à conséquence pour le corps.

Au reste, ma chère cousine, si vous souhaitez d'avoir notre approbation pour vous et pour la belle Comtesse, vous devez être contentes toutes deux. Personne au monde ne vous estime plus et ne vous aime plus tendrement que nous faisons, ma fille et moi. Vous savez que je ne suis pas flatteur; la lettre que je viens de recevoir de vous nous plaît d'un bout à l'autre. N'allez pas croire que vos louanges nous aient aveuglés ou corrompus; je louerois une satire contre moi, si elle étoit bien faite, et je condamnerois un panégyrique en ma faveur, s'il ne valoit rien.

J'irai cet automne à Fontainebleau et de là à Paris, quand vous seriez encore en Provence. Jugez, ma chère cousine, si le plaisir de vous voir me fera changer de dessein : j'en meurs d'envie, j'ai mille choses à vous dire et à vous montrer. En attendant, je vous dirai que je viens de faire une version du cantique de Pâques, *O filii et filiæ*, car je ne suis pas toujours profane. Vivonne, le comte de Guiche, Manicamp et moi fîmes autrefois des *alleluia* à Roissy qui ne furent pas aussi approuvés que le seroient ceux-ci; aussi nous firent-ils chasser tous quatre. Je dois cette réparation pour mes amis et pour moi à Dieu et au monde.

Ce n'est pas la mort de M. de Louvois, qui a fait rentrer dans le service Bellefonds, Choiseul et Montrevel : c'est la plus grande guerre qu'aura jamais roi de France sur les bras qui fait revenir ces gens-là et qui en mettra bien d'autres dans l'emploi, si elle dure. Vous avez raison, ma chère cousine, de dire que la scène va être bien remplie; on me mande que l'armée de Flandre sera de cent mille hommes de pied et de cinquante mille chevaux; le Roi la commandera en personne.

J'ai fait compliment à Monsieur le Prince sur le mariage de Mlle de Charolois; il l'a fort bien reçu. Je ne sais qu'en gros la calomnie contre le P. Bouhours; vous me ferez le plaisir de m'en apprendre le détail.

A CORBINELLI.

Pour un homme que le rhume acoable, Monsieur, je ne vous trouve pas trop bouché. Le P. Bouhours m'a envoyé ses *Nouvelles remarques sur la langue;* il me fait bien de l'honneur de citer mon autorité sur le langage.

Je crois cette campagne de conséquence; il y a, comme vous dites, de grands préparatifs de toutes parts. J'en serai l'historien en quelque endroit; pour un des acteurs, je ne ne le serai ni je ne voudrois l'être : je me porte bien, mais je ne conserverois pas cette santé, dont je fais plus de cas que de tous les autres biens, si je rentrois dans le service. Adieu, Monsieur : soyez bien persuadé que je vous aimerai toujours de tout mon cœur.

---

1345. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA COMTESSE DE GUITAUT.

A Paris, mercredi 29e octobre.

J'avois compté par mes doigts, et il me sembloit, Madame, que vous deviez être arrivée; je me préparois à l'envoyer demander chez vous, lorsqu'une très-honnête personne, m'abordant dans nos Filles-Bleues, m'a nommé votre nom, et comme inspirée m'a dit précisément ce que je voulois savoir. Vous voilà donc dans votre beau château, avec vos jolis enfants, votre chapitre, vos chanoines, la *très-bonne*, M. Gautier, et du blé dans vos greniers, avec lequel vous ne laisserez peut-être pas de

crier famine ; mais pourtant ce sera votre faute si vous n'en faites de l'argent, car il se vend cher partout. Cependant, Madame, il n'y a jour que je ne vous regrette, surtout le matin à notre messe, où je me trouvois heureuse de vous voir un moment et d'être à deux pas de vous : ce goût que j'ai pour vous ne m'a point passé, vous êtes mon idée plus que jamais ; et plus que jamais votre dupe si vous me trompez. L'abbé Têtu a gagné ce mal : il dit qu'il avoit fermé sa boutique pour l'amitié, mais qu'il la rouvre pour vous, et qu'il n'oubliera jamais la dernière visite que vous lui avez faite la veille de votre départ. J'aime à parler de vous avec lui. Mandez-moi comme se porte votre âme, et de quelle sorte de tranquillité vous jouissez présentement qu'il ne peut plus arriver nul tremblement de terre dans vos affaires. Mandez-moi, je vous supplie, Madame, un petit mot des miennes. La pauvre Mme de Béthune vient de perdre son mari très-aimable en Suède; cette pauvre créature a toujours été livrée aux plus vives passions : elle adoroit son mari, elle en étoit jalouse ; les Furies l'avoient suivie jusqu'en Pologne : ah ! quel état ! Jouissez, Madame, de la paix que Dieu vous fait sentir présentement; vous avez eu vos peines, vous en avez fait un sacrifice. Dieu sensible au cœur, voilà votre bienheureux état : je n'ai jamais vu une telle parole, mais elle est aussi de M. Pascal. Adieu, Madame : comptez bien que je suis à vous.

La M. de Sévigné.

*Suscription :* Pour Madame la comtesse de Guitault. Par Semur, Bourgogne.

---

1346. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA COMTESSE DE DALET ET AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

A Paris, ce dernier octobre 1692.

Il m'est apparu, ma chère nièce, un fort joli garçon, bien fait, un air noble; et dans le peu de paroles qu'il a dites je parierois qu'il a bien de l'esprit et que vous et mon cousin avez pris soin de son éducation et de commencer à former ses mœurs. Voilà le vrai âge de le mettre à l'académie; je n'ai pu l'y mener, je l'irai voir au premier jour. En attendant je lui ai donné deux jolis camarades de fort bonne maison de Bretagne, fort sages, et fils de deux personnes que j'aime fort, qui ont bien du mérite et qui sont venues à Paris loger tout auprès de l'académie pour être les gouverneurs de leurs enfants; ils le seront aussi du vôtre, quoiqu'il en ait un qui me paroît un fort honnête homme et qui sait vivre : il a été à la guerre et a fait plusieurs bonnes éducations. Vous êtes bien heureuse, ma chère nièce, d'avoir fait une si bonne rencontre : c'est une marchandise qu'on ne trouve pas bien aisément. J'aurai l'œil sur tout cela et vous en rendrai compte. Mandez-moi si les biens de votre enfant ne sont pas considérables, car il me semble qu'étant seul d'un si grand nom, il doit être grand seigneur, et il faut tâcher de le marier sur ce pied-là. Je reviens à mon pauvre cousin, dont la santé ne lui a pas permis de venir cet hiver à Paris.

Vous avez fort bien fait, Monsieur le Comte, de ne point apporter ici une santé languissante : vous vous remettrez par le repos de votre château, et vous vous retrouverez tous encore ce printemps. Je loue fort ma chère nièce de ne point vous quitter : c'est dans ces occasions qu'on a besoin de la famille, et dans cette famille de ceux

qu'on aime le plus. Je vous conjure de me mander l'état d'une santé où je prends tant d'intérêt par toutes sortes de raisons.

Adieu, ma chère nièce; adieu, mon cher cousin : je vous recommande toujours l'un à l'autre, et à tous deux de m'aimer, comme je le mérite par l'amitié que j'ai pour vous.

Nulle recommandation n'est nécessaire à un nom comme celui de votre fils, il n'y a qu'à le nommer, mais j'irai pour me faire honneur d'être sa tante.

---

1347. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA COMTESSE DE GUITAUT.

A Paris, samedi 22e novembre.

Je vous ai écrit un petit billet, ma chère Madame, pour vous demander des nouvelles de votre santé et comme vous vous trouviez dans votre château. Vous ne m'avez point répondu, et je sais par la demoiselle qui demeure chez vous que vous avez eu de grands maux de tête. Cette excuse est trop bonne, et je souhaite que vous ne l'ayez plus, et qu'avec une bonté digne d'une Mme de Guitaut qui règne dans notre pays, et de l'idée que j'ai de son mérite, vous vouliez bien, par charité, vous mêler d'écouter ce que vous dira Hébert, mon receveur, et M. Boucard, mon ancien juge, sur la manière dont ledit Hébert me doit payer 1200 # et plus, qu'il me doit de l'année 91, et toute l'année 92. Après cela j'ai un amodiateur, et ce sera une autre manière de gouvernement, dont vous ne serez plus importunée. Mais l'aigreur qui a toujours été entre Boucard et Hébert, et les différentes manières qu'ils imaginoient pour sortir de cette recette, me met dans un état de mourir de faim

pendant leur contestation, état assez ennuyeux dans la bonne ville où je suis. Commencez donc par décider sur un article de la lettre d'Hébert que je vous envoie, savoir si je vendrai mes grains à Noël prochain au prix qu'ils se trouveront. Il ne m'est pas possible de parler d'ici sur cet article, qu'en vous assurant en général que le pain est fort enchéri. Vous consulterez M. Gautier, si vous le trouvez à propos; et sans faire semblant d'avoir la lettre d'Hébert, qui est d'un style assez ridicule, vous aurez la charité d'écouter ses raisons et celles de Boucard, et vous déciderez *souverainement*. Je les renvoie tous deux à vous, et je vous renvoie à Monsieur le curé de Saint-Jacques, pour savoir si vous n'êtes pas obligée, en cas que votre bonne tête se porte bien, de me tirer de l'embarras où je suis. J'envoie ce paquet par votre homme d'affaires, et je vais écrire par la poste à mes gens. Quand vous aurez jugé, je vous ferai mes remerciements, et vous demanderai mille pardons.

Mme de Mornay s'est jetée, après avoir passé par la Trappe avec Mme de Guise, dans l'abbaye des Clérets, qui est devenue toute sainte, depuis qu'une Mme de Valençay, sortie de la Visitation de Moulins, et vagabonde depuis trois ans d'abbaye en abbaye, l'a réformée, et est devenue sainte elle-même. Vous savez comme moi, Madame, par qui ces miracles sont arrivés. Mme de la Marselière, sa mère (à Mme de Mornay), l'attendoit à Paris; elle vit revenir son équipage, elle courut en bas pour embrasser sa chère fille : elle trouva ses femmes toutes éplеurées, qui lui présentèrent un billet. Elle mande qu'elle est demeurée aux Clérets, pour faire une retraite qui durera autant que sa vie, si Dieu lui fait la grâce de lui conserver les sentiments qu'il lui donne présentement. La mère est partie, mais apparemment elle ne fera que l'admirer sans la ramener. Voilà des coups de cette grâce si victorieuse, que j'aime et honore si parfaitement.

Mme d'Ambres est morte. Voilà ce que je trouve sous ma plume, ma chère Madame. Ne faites point trotter la vôtre, si vous avez encore mal à la tête : rien n'est plus mauvais ; mais faites agir M. Gautier sous vos ordres. Je voudrois bien, après vous avoir embrassée, embrasser encore tous vos enfants, la *très-bonne*, et quasi votre chapitre, dont vous faites un si bon usage.

*Suscription :* Pour Madame la comtesse de Guitauld.

---

1348. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA COMTESSE DE GUITAUT.

A Paris, dimanche 30e novembre.

Non, Madame je n'ai point changé de sentiment sur votre sujet : ce que je pense de vous est trop bien établi, pour changer sur une légère apparence. Ce qui m'a fait votre dupe, me fascine encore tellement les yeux, qu'en y ajoutant vos nouvelles bontés, vous pouvez compter que jamais vous n'avez eu une dupe plus dévouée que moi. Mais tout de bon, n'êtes-vous point la meilleure et la plus charitable personne du monde? car il y a de la charité à me tirer de l'embarras où je suis, et Monsieur de Saint-Jacques approuveroit tout ce que vous faites. Continuez donc, ma chère Madame, ne vous rebutez point, ennuyez-vous pour l'amour de Dieu, à écouter les différents styles de mes deux ministres, tous deux singuliers, et mêlés de bonnes et de mauvaises choses, et se haïssant tous deux cordialement depuis le premier jour qu'ils se sont vus ; c'est une de mes raisons pour avoir été ravie d'avoir un amodiateur : il n'y aura plus au moins qu'une opinion, bonne ou mauvaise ; j'aurai du moins le plaisir d'être décidée ; mais dans ce raisonnement-ci, je vous demande votre secours ; je vous en ai déjà écrit par votre homme d'affaires, et vous ai envoyé

une lettre d'Hébert, qui m'écrit d'un style assez ridicule; mais je n'y pense pas. Il est vrai que je lui mandai tout ce que Boucard m'avoit écrit, comme le meilleur pour moi; mais si je me trompe, hélas! Madame, redressez mes pensées, qui ne sauroient être bien droites, étant absente; et sur la vente des blés, ordonnez entièrement, faites comme pour vous, et ne croyez point que je puisse jamais improuver ce que vous aurez fait sur tous les chapitres. Si vous voulez que je me moque des rats, faites vendre mes blés; sinon ordonnez qu'on s'en défasse: tout sera bien, pourvu que vous ayez la bonté de vous faire obéir. Voilà une petite lettre que je reçois de Boucard; elle figurera avec celle d'Hébert, et vous verrez tout le procès par écrit. Songez seulement à ne vous point redonner votre mal de tête : je serois affligée d'y contribuer. De quoi s'est avisée cette tête si bonne et si bien faite, de vous tourmenter? Celle de l'abbé Têtu n'a plus aucune incommodité depuis qu'il est à Saint-Victor. Sérieusement, il goûte cette retraite, et goûte votre mérite encore davantage. Je lui ai dit votre souvenir. Il vous écrit, et nous parlons souvent *très-dignement* de vous.

Adieu, Madame, ma très-chère Madame : vous voulez que ce soit sans préjudice de votre très-humble et très-obéissante servante; je le veux bien, car il n'y a rien que je ne sois pour vous. Je m'en vais au sermon du P. Bourdaloue; au lieu de vous, j'ai auprès de moi Mme Martel : vraiment, ce n'est point du tout la même....

---

### 1349. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 2e décembre 1692.

Les petits contes ne vous déplaisent pas, ma chère cousine. En voici un que Théophile a écrit en latin, qui

m'a paru assez bon pour être traduit et pour vous réjouir. Guéri, grâces à Dieu, de l'amour et de la fortune, je suis trop heureux de m'occuper de petites choses. Je trouve même qu'il n'y a que cela de bon pour la douceur de la vie ; car les bagatelles ne coûtent rien ni au corps ni à l'âme ; et quoique je sois persuadé par mon expérience, et surtout depuis cinq ou six ans, que l'ouvrage du salut est seul capable de contenter le cœur, il faut que j'amuse encore mon esprit. Dieu, qui m'a fait naître gai, veut bien assurément que je me réjouisse, et surtout quand ce ne sera qu'aux dépens de Larisse et de Glison. Votre nièce est de mon avis. Elle et moi vous embrassons, et la belle Comtesse aussi, de tout notre cœur. Je recommande à notre ami C**** de lire le latin de mon petit conte, et de vous faire valoir mon françois.

---

1350. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

A Paris, ce 10e décembre 1692.

Votre petit conte, mon cousin, est si modestement habillé, qu'on le peut louer sans rougir; mais les réflexions de votre lettre nous ont fait autant de plaisir que le conte. Vos raisonnements en douze lignes, justes, solides et badins, font bien reconnoître votre heureux caractère, et nous font dire avec notre ami C*** que vos traductions honorent les originaux, mais qu'il n'appartiendra jamais à personne de vous traduire dignement. Il n'y a qu'à vous souhaiter, et à ma chère nièce, de jouir longues années tous deux d'une vie si douce qu'elle devroit faire envie même à ceux qui vous plaignent. N'est-il pas vrai, ma nièce? Vous ne m'en dédirez pas; et vous m'aimerez toujours tous deux, s'il vous plaît.

---

*1351. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA COMTESSE DE GUITAUT.

Paris, dimanche 21e décembre.

Vraiment, Madame, s'il s'en faut bien que vous ne m'écriviez de votre bonne encre ; je ne sais pour qui vous la gardez, mais je comprends que je n'en suis pas digne : à peine votre lettre a-t-elle pu paroître à mes yeux. La mienne n'a pas eu moins de peine à se présenter devant vous. C'est une étrange pensée à Monsieur votre homme d'affaires, ne lui en déplaise, que de mettre ce pauvre paquet avec des raquettes et des volants : voilà une exactitude dont l'ombre de M. de Louvois lui est fort obligée. Enfin tout cela s'est heureusement démêlé, et j'ai vu ou entrevu toutes les peines que vous prenez pour moi, et comme vous souffrez l'ennui des styles différents et des difficultés, pour faire approcher et confronter mes ministres, les oppositions, les aversions, les contestations : n'êtes-vous pas trop bonne, ma chère Madame, de vous charger de tout ce tracas? Nous chantions l'autre jour vos louanges, le comte de Choiseul et moi ; il vous a mille obligations : il est bien fâché de ne vous avoir pas celle d'avoir vendu ses bois. A propos de vendre, je n'ai nul dessein de vendre Bourbilly, par une petite raison : c'est que c'est à ma fille après ma mort ; elle en fera le marché en ce temps-là. En attendant, je suis bien aise qu'on le souhaite et d'en jouir ; c'est de quoi il est question, ma chère Madame. Vous ne sauriez finir avec ces gens-là ; pour vous faire entendre leurs raisons, il vaut mieux vous envoyer leurs lettres. Je vous ai confié le style d'Hébert, et vous celui d'un de vos hommes. Voici encore une lettre de M. Boucard ; je vous conjure de la lire et d'observer tout ce qu'il me dit sur la manière dont Hébert prétend me payer, quel

retardement il prétend apporter à des choses déjà échues, et donnez-vous la peine de tirer la vérité et de m'empêcher d'être trompée. Voilà, ma chère Madame, ce que j'attends de votre charité, et de ne me laisser pas bien longtemps dans le mois de janvier sans me faire envoyer de l'argent. L'abbé Têtu a reçu avec plaisir ce que je lui ai dit de votre part; il a de grandes dispositions à vous aimer plus que toutes les femmes qu'il connoît; il a raison, je suis de son avis. Nous avons depuis dix jours M. de Grignan; M. Catinat vint en même temps; il a eu de grandes conférences avec le Roi; tout le monde est fort content de ses manières. L'abbé Pelletier est toujours très-mal, le boyau percé, c'est une pitié; on ne sait où faire cette opération; Mme de Carman toujours pitoyablement entre les mains des chirurgiens. Je vais finir cette lettre sans scrupule, ma chère Madame, en vous disant, sans aucune exagération, qu'il y a très-peu de personnes au monde que j'estime et qui me touchent autant que vous, et qu'il n'y en a point que je mette au-dessus de mon idée.

J'embrasse la *très-bonne*, et ce que vous avez d'enfants autour de vous : je ne saurois aller jusqu'à Avalon.

---

### * 1352. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA COMTESSE DE GUITAUT.

Paris, dimanche 28e décembre.

Vous me parlez de vos maux, ma chère Madame : je m'arrête sur ce premier article, et le trouve le plus important. Sont-ce toujours ces maux de tête? Je vous plains, et j'ai un vrai scrupule de vous importuner de mes affaires, et de vous embarrasser des discours infinis de mes ministres : la diversité de leur style n'en doit point mettre à l'ennui qu'ils doivent vous donner.

Faites-vous un peu soulager par M. Gautier, et ne faites que prononcer vos arrêts quand les affaires seront digérées.

Vous me demandez si dans le compte d'Hébert il se charge des blés de 91 : je ne puis le savoir; il a laissé ces comptes à son frère, qui est à Reims avec son maître l'archevêque de Reims; je ne les pourrai voir que dans quinze jours; mais il n'y a pas d'apparence qu'il veuille mentir sur une chose qu'on verra dans si peu de temps. Pour la manière d'envoyer ces comptes, je ne sais pas à qui je les pourrai confier. Quand le frère d'Hébert sera ici, je le consulterai pour lui ôter ces comptes, qui lui sont inutiles, et les envoyer en Bourgogne, où ils me sont nécessaires. Rochon ne sera pas oublié non plus; mais en attendant je voudrois qu'Hébert fît payer ceux qui doivent : quel bien peut-il arriver de leur laisser mon bien? Je lui écris pour lui dire, et vous envoie sa lettre, afin que vous voyiez toujours le fond des cœurs de ces Messieurs. Ne vous lassez point d'ordonner, de commander en peu de mots; et s'il y a une querelle pour la chasse, comme Hébert me le mande, soyez encore le maréchal de France. Enfin, ma chère Madame, que votre bonté s'étende partout; mais ne vous fatiguez point, je vous en conjure. Je suis en peine de votre tête, et de l'effet de votre saignée et de votre médecine. Je dirai à l'abbé Têtu vos trop bonnes raisons. Le P. Bourdaloue a fait des merveilles cet avent. Ceux qui ont de la mémoire disent qu'ils connoissent ses sermons; pour moi, qui n'en ai point, ils me sont nouveaux. Rien ne vous doit consoler de les avoir perdus, que de n'en avoir point entendu du tout; mais vous aurez eu quelque minime. Je n'oserois vous demander de m'aimer autant que je vous aime, ce seroit trop, cela ne seroit pas juste; mais souffrez au moins avec plaisir tout ce que je suis pour vous.

### * 1353. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA COMTESSE DE GUITAUT.

Mercredi 7e janvier.

Comment vous portez-vous cette année, ma très-chère Madame? avez-vous toujours mal à cette tête que j'estime tant? avez-vous toujours bien de la bonté, bien de la charité pour moi? êtes-vous toujours bien importunée de mes ministres? Le frère d'Hébert est revenu, et il ne faut qu'un mot de son frère pour lui faire envoyer ce compte, qui est tout arrêté, et signé de moi avant qu'il s'en retournât en Bourgogne. Je vous adresse le billet que je lui écris, parce que par Semur c'eût été une longueur infinie. Envoyez-le-lui donc, ma chère Madame, et me renvoyez le sien, afin que ce gros livre se donne au messager de Semur, car je ne sais point d'autre voie: vous y verrez tout ce que vous voulez savoir; et il faudra que Boucard y prenne toutes les connoissances qui seront utiles pour le nouveau fermier. Je trouve assez fâcheux que Boucard me dise que je dois toucher 1800 * présentement, et que le receveur en rabatte cent écus. Enfin, Madame, il faut en finir, et il faut qu'il m'envoie tout, le plustôt *qu'il pourra*, le plus *qu'il pourra*, car j'en ai un besoin extrême. J'ai donné ce que j'avois d'argent, à cause du décri : ainsi ma soif est grande. Dieu vous comble de ses grâces de plus en plus, ma très-aimable Madame! J'embrasse la *très-bonne*. Que vous êtes heureuse que vos garçons soient petits! Toutes les mères sont désolées du siége de Rinfeld et de Furne : quelle saison!

*Suscription* : Pour Madame la comtesse de Guitaut.

*1354. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA COMTESSE DE GUITAUT.

Ce 18e janvier.

Je veux vous recommander d'abord votre santé, ma chère Madame, et de profiter, par le repos et par le régime, des remèdes que vous avez faits.

Voilà l'extrait du compte d'Hébert; vous verrez qu'il s'est chargé des grains et qu'il les doit vendre. Voilà ce que vous vouliez savoir; j'y ajoute que tout le plus tôt qu'on les pourra vendre présentement, c'est assurément le meilleur : c'est le conseil que mes amis de ce pays me donnent; ils ne seront jamais plus chers qu'ils le sont, et peuvent diminuer. L'avoine est à un prix excessif. Je vous conjure donc, Madame, de donner vos ordres sans balancer et sans retardement; et prenez pour vous le conseil que je vous donne. Ayez la bonté de dire à Hébert que j'ai reçu sa lettre de change de 1500 #. Il ne faut point croire ces gardeurs de grains pour l'éternité : c'est ainsi qu'il me parle; et suivant ma bonne coutume de vous faire toujours part du style et des sentiments de mes ministres, je vous envoie la dernière lettre d'Hébert, à qui vous aurez la bonté de donner vos ordres, puisque vous savez de quoi il doit rendre compte; il est chargé des grains, c'est assez. L'heure me presse : je suis à vous, et vous êtes toujours pour moi la femme qui ne se trouve point. M. de Chandenier a quitté sa belle retraite de Sainte-Geneviève, pour aller dans un trou, près de M. Nicole : si c'est dévotion, je l'honore; si c'est légèreté, je m'en moque; mais de quoi n'est point capable l'humanité

M. DE RABUTIN CHANTAL.

* 1355. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA COMTESSE DE GUITAUT.

Dimanche, 25e janvier.

Je viens de recevoir votre petit billet, ma chère Madame, et je vous remercie toujours de vos soins, qui sont proprement des charités. Je vous ai envoyé l'arrêté que j'ai fait au compte d'Hébert, que j'ai fait copier par son frère. Je vois que vous ne l'avez pas reçu; car si vous l'aviez, vous auriez vu ce qu'Hébert me doit de reste de ce compte, tant en argent qu'en grains, dont il s'est chargé. Le compte finit l'année 91, et il me doit toute l'année 92, sur quoi j'ai reçu cette lettre de 1500 ᵗᵗ, que je n'ai pas encore reçue; mais il verra par mon arrêté de quoi il est chargé, et comme il me doit encore toute l'année 92. Je serai bien fâchée si vous ne recevez point cet arrêté; s'il est perdu, je vous en renverrai un autre, car j'ai le compte ici en original, tant le frère d'Hébert a de confiance en moi.

Je vous assure qu'il semble que tous les intérêts des princes soient de faire la guerre, rien ne se tourne du côté de la paix : ainsi, Madame, vendons nos grains, dès que les intendants nous le permettront; tout le monde me le conseille : je vous l'ai mandé; il est présentement question de le pouvoir : n'y perdons point de temps, dès que nous le pourrons. Vous ne me dites rien de votre tête dont je suis toujours en peine. Je me réjouis avec vous, ma chère Madame, du mariage de Mademoiselle votre nièce; tout le monde l'approuve. M. de Caumartin vous les mariera toutes, quand il y en auroit une douzaine. S'il vouloit aussi marier toutes nos petites sœurs d'Avalon, ce seroit une commodité. Je parlerai à l'abbé Têtu des vêpres de la veille de la Chandeleur à Notre-Dame; vous me donnez envie d'y aller aussi. Mon Dieu!

que je suis fâchée les matins de voir Mme de Congis à votre place! ah! quelle représentation!

---

* 1356. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA COMTESSE DE GUITAUT.

Paris, vendredi 5e février.

Je sais, Madame, que vous vous portez bien, et Dieu sait comme je vais abuser de votre tête. Je vous envoie une lettre de mon ministre Boucard; vous y verrez une telle résignation dans la perte qu'il a faite de sa fille, que cela vous disposera à écouter ses raisons. Il est toujours persuadé qu'Hébert ne me fait pas toucher tout l'argent qu'il pourroit me faire tenir présentement; il est persuadé qu'il devroit vendre tous nos grains, et qu'il devroit donner des connoissances à mon nouvel amodiateur, qui lui sont nécessaires pour commencer à prendre possession; il voudroit encore qu'il lui fît place pour se loger dans le château : cela me paroît juste; mais je voudrois aussi que jusqu'à ce qu'Hébert m'ait tout à fait payée, il pût demeurer dans une autre chambre que celle que doit habiter l'amodiateur, et qu'ils fussent tous deux assez raisonnables pour être quelque temps ainsi, logés ensemble. C'est à vous à ordonner, ma chère Madame, car je les renvoie tous à vos ordres. C'est, en vérité, une charité que de me tirer de ce pas embarrassé, et de me mettre dans la route ordinaire de l'amodiation. Hébert me doit toute l'année 92 : je n'ai pas pas encore reçu les 1500 ᵗᵗ qu'il me fait payer ici, du reste de 91. Toute cette conduite si lente est tout à fait propre à faire mourir de faim. Faites-vous soulager par M. Gautier, qui voudra bien prendre pour moi toutes ces peines, afin que vous n'ayez qu'à commander.

Vous êtes assez heureuse de n'aller point tous les ma-

tins au P. Gaillard. La bonne femme Saint-Pol est morte. Ses enfants étoient ravis de la voir perdre tous les procès qu'ils lui faisoient. Quatre jours après, l'abbé de Caumartin, son fils, est mort aussi; sa belle abbaye de Saint-Quentin a été donnée à l'abbé Bignon, neveu de M. de Pontchartrain : tous les méchants enfants devroient être punis de cette sorte. J'ai vu une de vos nièces fort belle et fort bien mariée. Je suis toute à vous, Madame, et vous demande toujours mille pardons, sans jamais cesser de vous accabler de mes misérables affaires.

Un souvenir à la *très-bonne*. J'embrasse tout ce qui est autour de vous de ce qui compose la petite couvée que vous avez mise au monde.

*Suscription :* A Madame, Madame la comtesse de Guitaut.

---

* 1357. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA COMTESSE DE GUITAUT.

Mardi 10e mars.

Nous n'eussions jamais cru, Madame, que votre maison eût été une maison à faire noces. Cependant Madame votre sœur et M. de Caumartin y ont fait celle de la troisième sœur. On dit des merveilles de ce mariage; on croit qu'il s'en prépare encore un autre, et puis encore un autre, jusqu'à ce qu'il y en ait cinq; car M. de Caumartin les marie avec une facilité qui devroit s'étendre jusques à Mesdemoiselles vos filles. Mais nous remarquons la diversité de leurs vocations : les unes sont destinées à faire d'honnêtes femmes et à peupler la république; les autres à faire une communauté à force de voiles blancs et noirs, qui se suivent d'aussi près que les établissements des autres. C'est ainsi, Madame, que la Providence en dispose. Cependant nous tâchons d'ache-

ver la carrière du P. Gaillard; il a beaucoup d'esprit, il nous fait tous les jours des pièces d'éloquence, et nous persuade fortement, par les peintures qu'il fait, qu'il connoît parfaitement les vices de la cour et les foiblesses de l'humanité. Comme c'est de nous qu'il parle, nous sommes quelquefois ennuyées de nous retrouver toujours comme dans un miroir. Pour entendre un peu parler de Dieu et des vertus qui nous sont nécessaires, nous avons été trois fois au P. de la Tour, à Notre-Dame; ce sont des beautés tout à fait différentes ; mais ce qui nous est le plus commode, c'est M. le Tourneur et M. Nicole, qui nous font tous les jours une instruction si solide et si belle, qu'elles ne se font point de tort l'une à l'autre; et quand on quitte l'un, on est ravi de retrouver l'autre. Pour vous, ma chère Madame, je vous vois collée à votre chapitre, ne perdant aucun des offices de l'Église et prêchant d'exemple; si vous n'aviez point d'autre sermon, ce seroit assez; mais je suis persuadée que vous en formez et en façonnez qui suivront les traces de M. Trouvé.

Hébert me mande que vous voudriez bien qu'on vous donnât la permission de vendre vos grains. Cette défense vint bien mal à propos; je crois qu'à la première occasion vous donnerez vos ordres chez vous, comme chez moi. Le nouveau fermier et mon ancien receveur sont logés ensemble dans ce beau château, avec une douceur qui me donne bonne opinion de l'un et de l'autre. Les esprits faciles sont aimables. Je vous fais toujours la maîtresse absolue de tous mes intérêts, et je n'ai jamais mieux mérité le nom que vous me donnez de votre dupe, par celui de mon idée parfaite que je vous donne plus que jamais.

*Suscription :* Pour Madame la comtesse de Guitaud.

* 1358. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA COMTESSE DE GUITAUT.

A Paris, ce mercredi 3e juin.

Je vous ai laissée dans votre silence, Madame, respectant et ménageant cette bonne tête, et sachant seulement de vos nouvelles. Vous ne pouviez rompre ce silence, ma chère Madame, dans une occasion qui me fût plus sensible. Vous saviez tout le mérite de Mme de la Fayette ou par vous, ou par moi, ou par vos amis; sur cela vous n'en pouviez trop croire : elle étoit digne d'être de vos amies; et je me trouvois trop heureuse d'être aimée d'elle depuis un temps très-considérable; jamais nous n'avions eu le moindre nuage dans notre amitié. La longue habitude ne m'avoit point accoutumée à son mérite : ce goût étoit toujours vif et nouveau; je lui rendois beaucoup de soins, par le mouvement de mon cœur, sans que la bienséance où l'amitié nous engage y eût aucune part; j'étois assurée aussi que je faisois sa plus tendre consolation, et depuis quarante ans c'étoit la même chose : cette date est violente, mais elle fonde bien aussi la vérité de notre liaison. Ses infirmités depuis deux ans étoient devenues extrêmes; je la défendois toujours, car on disoit qu'elle étoit folle de ne vouloir point sortir; elle avoit une tristesse mortelle : quelle folie encore! n'est-elle pas la plus heureuse femme du monde? Elle en convenoit aussi; mais je disois à ces personnes, si précipitées dans leurs jugements : « Mme de la Fayette n'est pas folle, » et je m'en tenois là. Hélas! Madame, la pauvre femme n'est présentement que trop justifiée : il a fallu qu'elle soit morte pour faire voir qu'elle avoit raison et de ne point sortir et d'être triste. Elle avoit un rein tout consommé et une pierre dedans, et l'autre pullulant : on ne sort guère en cet état. Elle

avoit deux polypes dans le cœur, et la pointe du cœur flétrie : n'étoit-ce pas assez pour avoir ces désolations dont elle se plaignoit? Elle avoit les boyaux durs et pleins de vents, comme un ballon, et une colique dont elle se plaignoit toujours. Voilà l'état de cette pauvre femme, qui disoit : « On trouvera un jour.... » tout ce qu'on a trouvé. Ainsi, Madame, elle a eu raison pendant sa vie, elle a eu raison après sa mort, et jamais elle n'a été sans cette divine raison, qui étoit sa qualité principale. Sa mort a été causée par le plus gros de ces corps étrangers qu'elle avoit dans le cœur, et qui a interrompu la circulation et frappé en même temps tous les nerfs, de sorte qu'elle n'a eu aucune connoissance pendant les quatre jours qu'elle a été malade. Mlle Perrier, qui est une personne admirable, ne l'a quittée ni jour ni nuit, avec une charité dont je l'aimerai toute ma vie; elle vous pourra dire que tout cela s'est passé comme je vous le dis, et que pour notre consolation, Dieu lui a fait une grâce toute particulière et qui marque une vraie prédestination : c'est qu'elle se confessa le jour de la petite Fête-Dieu, avec une exactitude et un sentiment qui ne pouvoit venir que de lui, et reçut Notre-Seigneur de la même manière. Ainsi, ma chère Madame, nous regardons cette communion, qu'elle avoit accoutumé de faire à la Pentecôte, comme une miséricorde [de] Dieu, qui nous vouloit consoler de ce qu'elle n'a pas été en état de recevoir le viatique. J'ai senti dans cette occasion un fonds de religion, qui auroit redoublé ma douleur si je n'avois point été soutenue de l'espérance que Dieu lui a fait miséricorde. Voilà, ma chère Madame, ce que [je] n'ai pu m'empêcher de vous dire; vous me le pardonnerez par les sentiments que vous savez bien que j'ai pour vous, qui m'ont poussée à vous ouvrir mon cœur sur un sujet qui le touche si fort : j'aurois encore bien plus abusé de vous si vous aviez été ici. Après cela

il faut démonter mon esprit pour faire réponse à votre lettre.

Je vous plains bien d'avoir trouvé vos affaires en l'état que vous me marquez; j'en suis surprise, je ne l'eusse jamais pensé, et je comprends votre rompement de tête dans l'application dont vous avez eu besoin pour débrouiller cette confusion. Je voudrois que vous trouvassiez un moyen pour ne pas pousser plus loin un épuisement qui est plus important que vous ne pensez. Ainsi, ma chère Madame, faites-vous soulager, et ne méprisez pas ce que je vous dis.

Il est vrai que l'antipathie naturelle de Boucard et d'Hébert est étonnante et m'a fort déplu; elle me fait trouver heureuse d'avoir amodié ma pauvre petite terre.

Pour notre chapelle, sans autre détour, je vous conjure, Madame, d'en parler à M. Tribolet, qui est fort honnête homme; et s'il étoit en état avec M. Poussy de lui pouvoir dire de ma part que je sais qu'il ne sert point la chapelle comme il le devroit, présentement que le revenu en est plus grand, *et ce que je souhaiterois qu'il fît*, je pourrois par lui, qui comme curé a droit de se mêler dans cette [affaire], parvenir ou à lui faire faire son devoir, ou à en mettre un autre de la main de notre curé, qui le feroit beaucoup mieux. Ce petit bénéfice est au-dessous de l'opinion qu'a M. Poussy de lui : ainsi je crois qu'il ne seroit pas difficile de le porter à s'en défaire. Songez tout doucement à cela, ma chère Madame : cette affaire ne vous fera point mal à la tête.

Pour cette tierce que je dois prendre du côté de Courcelles, c'est une négligence de Boucard qui n'est pas pardonnable; il en a eu d'autres encore plus importantes. Je ne sais comme un homme de cette lenteur et de cette indifférence pour mes intérêts, peut blâmer autant qu'il fait un homme à qui on n'a rien de pareil à

reprocher; je lui écrirai sur cela. J'ai assez vu M. de Montal à Paris, pour qu'il puisse croire qu'il m'a parlé de ce procès. Est-ce aimer les intérêts d'une personne que d'abuser ainsi de sa confiance? Je m'en vais tâcher de redonner quelque sentiment à Boucard sur toutes ces choses, et lui dirai de conférer avec M. Tribolet, qui m'a écrit plusieurs fois, et à qui je trouve bien de l'esprit. Si tout cela vous revient, vous aurez la bonté et la charité *d'ordonner*. Je vous rends mille grâces de votre aimable lettre; elle récompense le temps passé; je n'y trouve rien à souhaiter que de n'écrire point toujours en *tourniolant* comme vous faites : que n'écrivez-vous comme moi et comme du temps de nos pères? Vous ne me dites point quand vous reviendrez.

Je viens d'écrire à Boucard un galimatias de M. de Montal et de cette tierce que me doit cette Mme Druys, qui l'empêchera de rien soupçonner, et je le prie, ma chère Madame, de vous parler de cette affaire et de M. Poussy : tout cela vous reviendra; et je mande à Hébert de me dire combien M. Poussy dit de messes à Bourbilly, afin qu'il fasse voir que ce n'est pas lui qui m'a donné l'avis : enfin je suis bien fine. Je sais que la femme de Boucard n'est pas *si exacte* que lui, c'est ce qui me donne du chagrin; je leur demande l'argent des grains qu'Hébert leur a envoyés pour vendre.

Ma fille vous fait mille et mille très-humbles compliments, et moi, ma chère Madame, je suis en vérité toute à vous.

La M. DE SÉVIGNÉ.

Je vous recommande la diligence, car le mois de juillet est proche, et ceux qui attendent mon argent ont grand'soif; faites un peu agir M. Tribolet; cela hâtera la conclusion.

* 1359. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA COMTESSE DE GUITAUT.

A Paris, vendredi 17e juillet.

Je m'en fie bien à votre cœur, Madame, pour avoir compris mes sentiments sur le sujet de Mme de la Fayette : vous veniez de perdre une aimable nièce, mais ce n'étoit point une amitié de toute votre vie, et un commerce continuel et toujours agréable. Je suis dans l'état d'une vie très-fade, comme vous le dites, n'étant plus animée par le commerce d'une amitié qui en faisoit quasi toute l'occupation. Si Dieu vouloit bien remplir ce vide, en vérité je lui en serois très-obligée. Vous sentez les peines du temps à venir sur le sujet de Monsieur votre fils; ma fille les sent très-présentes : son fils est en Allemagne, et l'on attend à tous moments quelque courrier, dont la seule pensée fait battre le cœur. L'éducation de vos filles, toute simple, toute sainte, vous fait des religieuses toutes célestes; la Providence en use ainsi chez vous, et d'une autre manière chez Madame votre sœur : tout est bon. Mais votre mal de tête, qui sur ce ton-là seroit bon aussi, me paroît bien mauvais pour la tranquillité dont vous devriez jouir dans votre château; c'est un étrange remède que la saignée, à le recommencer souvent. Je suis persuadée que vos longs et difficiles calculs vous l'ont donné; et si vous ne trouvez quelqu'un qui vous soulage, la tête du pauvre Gautier, qu'on m'a mandé qui étoit toute pleine de vapeurs, achèvera de s'épuiser en épuisant la vôtre. Mon Dieu! ma chère Madame, ne négligez pas cet avis : j'ai vu des épuisements bien terribles et bien difficiles à guérir. Je vous admire de vouloir bien joindre encore mes affaires aux vôtres; vous me le dites d'une manière si sincère, que vous me persuadez que ce vous sera un

divertissement en comparaison de vos supputations infinies. Cela étant donc, Madame, divertissez-vous, je vous en conjure, à ordonner et à régler avec Boucard tout ce que vous trouverez à propos. Voici les articles : il me parle lui-même de cette tierce de Sauvigny : ainsi je m'en vais lui en écrire sans aucun mystère, et lui dirai de prendre votre avis sur la manière de faire exécuter un jugement que je vois dans les mémoires de feu mon oncle l'abbé, qui fut rendu autrefois, du temps de la Maison. Je ne comprends point le grand mystère que fait M. Tribolet pour ne pas paroître dans une affaire où son intérêt le met nécessairement : il faudroit agir plus naturellement. Voici la seconde affaire : c'est de M. Poussy. Je crois Monsieur d'Autun à Lyon; sans cela je lui écrirois, mais je crains qu'il ne me remît à son retour; car il faudroit, ce me semble, voir sur les lieux à quoi la fondation l'oblige et le revenu; et s'il ne fait pas son devoir, l'obliger de se corriger, ou en mettre un autre. Ce seroit à Monsieur d'Autun à terminer ce différend; car sans cela M. Poussy se moquera toujours de moi, et chargera toujours sa conscience, comme il fait depuis quinze ans. Pour moi, je suis très-peinée de cette négligence, et je ne prétends point la mettre sur mon compte, déclarant devant Dieu que je suis prête à faire sur cela tout ce que vous me conseillerez. Vous voilà en jeu, ma chère Madame, et j'espère qu'en vous touchant par cet endroit, vous parlerez à M. Tribolet, *et vous me direz sans détour ce que j'ai à faire.*

Voici une nouvelle affaire sur quoi je mande à Boucard que je ferai encore tout ce que vous voudrez : je vous demande de la régler comme pour vous; il n'y a point de supputation à faire, il n'y [a] qu'à juger comme je dois agir à l'égard de mon meunier. Hébert, dont M. Tribolet me vante tant la droiture, a laissé accumuler par sa négligence une assez grande quantité

de grains; il est question, dans le dernier compte qu'il me va rendre, de prendre ces grains que lui doit le meunier, pour argent comptant. Il faut premièrement savoir combien il y en a, et puis on verra s'il est en état de me les payer. Voyez la belle manière de recevoir le revenu d'une terre! Au lieu de se faire payer à mesure, et vendre le blé et les autres grains aussi cher qu'on le peut, on les laisse entre les mains du meunier; et puis ce pauvre homme, me dit-on, aura bien de la peine à les payer : je vois que par de nouveaux intérêts on oseroit lui toucher. Si on le ruinoit, le nouveau fermier, qui est l'homme de Boucard, auroit bien de la peine à en trouver un autre; ce seroit un commencement de prétexte à me mal payer; et cependant, moi qui n'ai pas besoin de diminuer mon revenu de la moindre chose, je suis toujours sur le point d'être condamnée à perdre : il n'y a rien de plus commode et de plus tôt fait que de tout jeter sur mon dos. Ma chère Madame, je me jette entre vos bras, causez de tout cela en vous promenant doucement; *point d'écritoire, point de jetons*, ôtez-moi tout cela; je ne veux que vous faire discourir avec ceux que vous choisirez, pour dire : « Voilà comme il faut que cela se fasse, je le manderai à Mme de Sévigné; » et je vous assure que ce sera une sentence mieux exécutée que celle que vous savez sur la tierce; ou pour mieux dire, ce sera pour moi une loi et une décision où je me réduirai avec plaisir. Ah, mon Dieu! ma chère Madame, quelle lettre! elle est pire qu'un calcul : je vous en demande mille pardons, et à la *très-bonne*, que j'embrasse et qui me trouve bien indiscrète; elle a raison. Je vous quitte donc, et j'avoue que je dis beaucoup de paroles inutiles. J'espère que quand vous en aurez *tiré* les choses en un moment, elles ne vous feront ni peur ni mal. Je le souhaite, et vous fais mille excuses.

J'ai reçu les 1000[tt] d'Hébert.

* 1360. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA COMTESSE DE GUITAUT.

A Paris, vendredi 24e juillet 93.

Aussitôt que j'eus reçu la lettre de Boucard, qui assurément ne diminuoit rien de l'horreur de la tempête, je me mis, comme un fidèle disciple de la Providence, à me soumettre de tout mon cœur à cette grêle qui avoit emporté tout mon pauvre bien, et je dis, comme votre petite fille, qui est peut-être grande à cette heure : « Mon Dieu, vous avez tonné, vous avez grêlé, je ne vous en ai pas empêché. » Car en effet, ma chère Madame, que peut-on faire contre une puissance si supérieure et des arrêts qui viennent de si haut? Qui croiroit qu'au 7e de juillet, quand il a tant plu toute l'année, on ne fût pas en sûreté, et qu'il vînt une espèce de chose qui vous emporte tous vos grains, qui brise votre paille, qui emporte vos foins, qui casse et renverse les vitres et les couvertures de votre vieux château, et qui reçoit de cette manière un nouvel amodiateur? La première pensée qui me vint, c'est-à-dire la seconde, car je vous ai dit la première, ce fut de songer que je ferois sur tout cela tout ce que vous me conseilleriez. A l'égard de mon fermier, c'est un homme sans aucun bien; je l'ai pris ainsi, il ne sauroit donc faire de rien quelque chose, je ne lui demanderai que ce qu'il aura reçu; et enfin quand j'ai pensé : « C'est Mme de Guitaut, la bonté, la justice et la charité même, qui sera maîtresse de tout cela, » il n'est pas en mon pouvoir d'avoir la moindre inquiétude. Si je ne reçois rien à Noël ni à la Saint-Jean qui vient, je serai dans une extrême, mais je vous dis extrême, incommodité; mais je la souffrirai quand Mme de Guitaut m'aura dit qu'il faut que cela soit ainsi : voilà mon état et d'où je reviens de tout pays, avec la consolation

que me donne votre nom et la connoissance de vos bontés. Je suis ravie que vous n'ayez point été grêlée : ce seroit trop ; vous ne pourriez pas songer à moi et à vous. Devinez où s'en alla cette diablesse d'orage? Après m'avoir ravagée, elle s'en alla bien vite à Vantou près Dijon, chez le président de Berbizy. Elle fit une belle diligence : elle étoit à deux heures chez moi, et à quatre heures chez lui, et y fit de plus une oille et une fricassée épouvantable de toutes sortes de gibiers et de volailles.

Je vous remercie, Madame, de penser à ce qui a toujours fait mon château en Espagne : c'est de passer un été avec vous à Époisse. Cette imagination me fait une douceur et un plaisir qui m'empêche bien de pouvoir appliquer le bon mot de cet homme qui souhaitoit que son ami eût des coups de bâtons, pour lui faire voir à quel point il étoit dans ses intérêts. Ah! ce ne seroit point pour moi des coups de bâton que d'être avec vous, aimable femme que vous êtes, ma chère idée : et plus votre dupe que jamais. Vous me parlez d'une tierce ; hélas! y a-t-il encore du blé dans mon petit climat? Je vous écrivis l'autre jour de belles lettres, et bien à propos : je crois que c'étoit le jour de l'orage.

Vous avez de si bons correspondants, que je ne vous dis aucune nouvelle. Conservez votre tête pour bien ordonner sur tous mes intérêts.

L'abbé Têtu vous honore au delà de toute expression.

*Suscription :* A Madame, Madame la comtesse de Guitault. A Époisses.

---

### * 1361. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA COMTESSE DE GUITAUT.

Vendredi 7e août.

Mon Dieu! Madame, que de morts, que de blessés,

que de visites de consolation à faire, et que ce combat, qui fut dit d'abord comme un avantage qui nous avoit coûté trop cher, est devenu enfin une grande victoire! Nous avons tant de canons, tant de timballes, tant de drapeaux, tant d'étendards, tant de prisonniers, que jamais aucune bataille rangée ni gagnée, depuis cinquante ans, n'a fait voir tant de marques de victoire. L'armée du prince d'Orange n'est plus en corps, elle est par pelotons en divers endroits, et M. de Luxembourg *peut, s'il veut*, marcher vers Bruxelles sans que personne l'en empêche. Enfin, Madame, tout est en mouvement; nous tremblons pour le marquis de Grignan, qui est en Allemagne, où l'on ne doute pas que Monseigneur ne veuille donner une grande bataille. Gardez bien vos deux petits garçons tant que vous pourrez; car quand ils seront à la chair, vous ne les pourrez non plus retenir que de petits lions. Vous vous souviendrez en ce temps-là pourtant que la balle a sa commission, qu'il n'y en a pas une qui ne soit poussée par l'ordre de la Providence, et que les plus braves et les plus exposés meurent dans leur lit *quand il plaît à Dieu*.

Parlons de votre tête : comment se porte-t-elle? L'état où vous me la représentez me fait craindre de vous embarrasser de mes misérables affaires ; cependant, ma chère Madame, il faut que vous ayez pitié de moi, et que vous ordonniez sur deux ou trois choses où vous déciderez absolument.

Je vous envoie le mémoire de ce que vaut ma terre, afin que vous voyiez ce qui me doit être payé malgré la tempête. Ces revenus doivent être payés à Noël et à la Saint-Jean, parce que dans ce dernier terme les blés doivent être vendus. Je fis ce mémoire avec M. Gautier, chez vous, ma chère Madame, quand M. Gautier apporta les comptes d'Hébert; M. Rochon y étoit. Sur cette connoissance vous verrez ce que je dois avoir à Noël; quel-

que peu que ce puisse être, c'est toujours quelque chose : il y a des prés et des rentes qui doivent aller leur chemin. Vous verrez par ces mémoires que quand les grains ont été à bas prix, ma terre a toujours dû valoir 3620<sup>tt</sup> (à peu près), et quand les grains sont chers, cela passe 4000<sup>tt</sup>. Je ne veux point de bien (*c'est mon malheur*), plus qu'il ne recevra ; mais aussi, dans les temps à venir, il doit avoir égard à cette bonté que je veux bien avoir pour lui, et retrancher sur ce qu'il gagnera pour récompenser cette année : cela me paroît juste. Vous ordonnerez sur tout cela sans vous faire mal à la tête, et ce que doivent porter les sous-fermiers et le meunier dans ce commun malheur.

Boucard me propose de faire couper les bois qui sont gâtés, et que sans cela ils ne vaudront plus rien. Comme cette petite terre est à ma fille après moi, je prends plus de part à l'avenir qu'au présent, quoique en vérité le présent me soit fort nécessaire. Je vous conjure de décider sur cet article. Je vous demande aussi de faire achever le compte d'Hébert, de sa dernière année, *chez vous, afin que la belle et naturelle antipathie* de M. Boucard et d'Hébert soit bridée par le respect qu'ils auront pour vous. Je vous conseille de mettre M. Tribolet dans tout cela : il a bien de l'esprit, il peut être sur tout cela le chef de votre conseil, et ce ne peut être que par vous qu'il soit prié de s'y trouver. Pour cette tierce de Mme de Tavannes, je mande à Boucard qu'il y a eu une sentence et que c'est une étrange négligence que de l'avoir perdue : quand il sera temps nous remettrons cette affaire en chemin.

Il faut que je vous envoie la lettre de M. Poussy : ne le dites à personne, mais je veux bien vous faire ce secret dont vous n'abuserez pas. Il s'amuse à battre la campagne sur ce que je mandois à Boucard qu'il eût bien voulu glisser cette affaire jusqu'après ma mort; mais il

m'offre de nommer quelqu'un pour examiner *ses titres et raisons*. Dites-moi, Madame, qui vous me conseillez de nommer : *ce sera dans le pays* et je le prendrai au mot; mais il me faut votre réponse pour lui répondre. Les lignes que j'ai marquées dans sa lettre vous épargneront de lire toutes les *inutilités* de sa lettre.

Mille pardons, ma chère Madame, des *inutilités* de celle-ci; hélas! je tombe dans le même cas. Vous êtes trop bonne, mais la charité vous fait agir pour la personne du monde qui vous estime le plus et qui vous rend le plus de justice. Oui, *justice :* je me vante de connoître toutes les obligations que vous avez à Dieu : vous voilà attrapée.

L'abbé Têtu ne parle de vous qu'avec transport. Je vous réponds que vous serez sa dernière amie; j'aimerois mieux cela que la première.

---

### * 1362. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA COMTESSE DE GUITAUT.

Mercredi, 26e août.

Je ne répondrai point, Madame, à toute l'émotion que vous a donnée le gain d'une bataille qui nous coûte si cher. Nous avons passé par ces tristes réflexions, et peut-être aurons-nous bientôt sujet d'en faire encore, dès que les troupes qu'on envoie au maréchal de Catinat seront jointes à son armée, car il est sûr qu'il voudra secourir Pignerol, à quelque prix que ce soit : ainsi vous voyez que nous aurons encore des sujets de raisonner; Dieu veuille que ce soit avec moins de tristesse! Je vis l'autre jour Madame votre sœur; je lui demandai si elle avoit soin de vous mander toutes les nouvelles, qu'elle étoit logée bien commodément pour cela : elle me dit qu'oui. C'est que vous m'aviez paru, dans votre lettre,

n'être instruite (comme vous le dites vous-même) que *par bricole;* et en vérité vous deviez l'être fort directement.

Je ne puis vous dire, ma chère Madame, la honte que j'ai, malgré tout ce que vous me mandez, de vous parler de mes misérables affaires. Hébert me mandoit la dernière fois qu'elles vous avoient bien rompu la tête; et comme j'aime et honore cette tête, et que je sais combien vous en avez abusé, je ne puis souffrir qu'elle reçoive encore le moindre épuisement pour mes intérêts. J'envoie à Boucard un petit mémoire de mon aimable Rochon, dont je ménage la tête et la poitrine aussi. Il conseille une compensation que vous verrez, et que je trouve fort juste. Je ne blâme point Hébert de ce qu'il a prêté au meunier pour semer; mais je désapprouve fort qu'il donne tant de temps et de patience au meunier, qui est mauvais payeur : il ne devroit pas, *pour cela seul, avoir une si grande complaisance pour Boucard.* Je vous avoue enfin, Madame, que je suis ravie de n'avoir plus de receveur : je n'ai pas reçu 2200# de ma terre chaque année; et même cette dernière année que les grains sont chers, je ne m'en serois pas trop sentie : je hais cette manière de payement, encore plus les continuelles contestations de Boucard et de lui; cela me déplaît. Nous avons joint la fin de son compte avec cette dernière année : il faut finir, ma chère Madame, et n'en entendre jamais parler. S'il venoit ici, comme il me l'offre, je ne regarderois pas son compte : c'est dans le pays et sur les lieux qu'il faut l'arrêter, et se tirer de ce vilain détail. Ordonnez à Boucard de le finir; et si Hébert ne veut pas l'en croire, priez M. Manin d'y entrer pour y mettre la conclusion; il le voudra bien à votre prière, et je crois même qu'il ne sera pas fâché de me faire ce plaisir. Je vous assure que je signerai ce qu'ils auront tous deux signé; et quand au lieu de

décider comme je vous le demande à genoux, vous me demandez mon avis, je suis prête à pleurer; car que ferois-je si j'étois en Bourgogne, que de suivre tous vos conseils? Après cela, ma chère Madame, je ne vous dirai plus rien.

Si le nouveau fermier étoit un homme sincère et de bonne foi, qui voulût me payer à Noël *tout ce qu'il aura reçu en conscience*, comme il me le fait espérer, je le croirois aussi sur la perte que la grêle lui auroit causée, j'entrerois en considération de ce qu'il n'auroit point reçu; et si on voyoit dans le pays qu'il dit vrai, je ne lui demanderois point ce qu'il n'auroit pas touché : voilà comme j'en userois avec lui, s'il est digne de cette confiance, car je n'ai aucune envie de ruiner un homme qui l'est déjà, et je ne le ferois point du tout mettre en prison. Je vous ai envoyé le revenu de la terre; il sera aisé de voir ce qu'il ne recevra pas; et pour les bonnes années, si Dieu nous en envoie, il est clair que la terre qu'il afferme 3400^tt en vaut 4600 : ainsi tout se pourroit accommoder et raccommoder. Ayez la bonté de vous informer de la conduite de cet homme, dont on m'a dit beaucoup de bien. Quoi qu'il en soit, il n'y a rien que je n'aime mieux que la recette que je finis et où j'ai beaucoup perdu.

Pour M. Poussy, s'il veut sans autre façon nommer un ecclésiastique, et vous un autre, et qu'ils choisissent un tiers, s'ils ont peine à convenir : qu'ils voient une bonne fois à quoi M. Poussy est obligé, et que je n'aie plus ce paquet sur la conscience. Je vous jure, Madame, que je signerai tout ce que vous me conseillerez. Usez donc de tout le pouvoir que je vous donne pour soulager votre tête par de fréquentes décisions, et pour me donner le repos que je n'espère que de vous.

L'abbé Têtu vous honore, vous estime et se prépare à faire de vous une amie qui fasse la douceur, l'honneur

et la consolation du reste de sa vie. Pour moi, ma chère Madame, je ne trouve aucune femme que je puisse comparer à vous : je le pense comme je le dis, et ne crois plus être votre dupe.

---

* 1363. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA COMTESSE DE GUITAUT.

Vendredi 25e septembre.

J'ai vu, ce matin, Madame, dans un petit billet où vous n'écrivez que de votre petite écriture, que vous êtes assez bonne pour penser à mes affaires; pour moi, je mets toutes mes espérances en vous. C'est vous qui ordonnerez qu'on finisse le compte d'Hébert; c'est vous qui nommerez deux ecclésiastiques pour régler les prétentions de M. Poussy; il y consent : voilà qui est désormais sur votre conscience; c'est vous qui direz à Boucard et à mon fermier qu'ayant six ans à jouir, et les grains étant si chers, et la terre valant plus de 4000# pour le moins, il gagnera assez sur les années suivantes pour ne pas faire une grande plainte sur celle-ci : ce ne sera qu'un léger retardement.

C'est vous, ma très-chère Madame, que je croirai sur tout cela; et comme vous aimez la justice, et que Dieu me fait la grâce de l'aimer aussi, je me trouve trop heureuse de me soumettre à vos décisions. Ma pauvre terre devroit être affermée 4000#, au lieu de 3400; mais c'en est fait.

Quand reviendrez-vous, ma chère Madame? L'abbé Têtu me le demande souvent avec l'empressement d'un nouvel ami. Comment se porte votre bonne tête? Mon Dieu! que j'estime cette tête, et que je parlois l'autre jour de vous à ma fantaisie, avec un homme très-esti-

mable, qui seroit votre dupe comme moi, si on pouvoit l'être!

*Suscription* : Pour Madame la comtesse de Guitault.

---

* 1364. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA COMTESSE DE GUITAUT.

Mardi 6e octobre.

N'êtes-vous pas trop bonne? hélas! Madame, vous pensez à moi, et je trouve qu'il n'y a que vous qui songiez à mes pauvres intérêts. Tout le monde est entêté et soutient son parti. Je vous conjure donc, puisque vous avez la parole d'un homme qui me fait une si bonne offre de ma terre, de la faire valoir à Boucard et à mon fermier, afin que cela les oblige au moins à ne me pas proposer des rabais, qui ne seroient pas justes dans la cherté où est le blé : il est vrai qu'il aura quelque peine à toucher ce qui est grêlé, j'en suis d'accord; mais les années suivantes le dédommageront bientôt de la perte de celle-ci. Enfin, ma chère Madame, vous êtes maîtresse, ordonnez. On dit que mon fermier est bon homme et laborieux : parlez à lui, et comptez que je ne ferai que ce que vous ordonnerez, et sur l'affaire de M. Poussy, que vous finirez aussi comme il vous plaira. Comment se porte votre tête, et quand reviendrez-vous, ma très-aimable Madame?

*Suscription* : Pour Madame la comtesse de Guitault.

---

* 1365. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA COMTESSE DE GUITAUT.

A Paris, ce 26e novembre 93.

Je vous avoue, ma chère Madame, qu'on ne peut pas

être plus parfaitement consolée que je le suis de la perte de M. Hopines. C'étoit un bon homme, un bon docteur, de fort bonnes maximes; mais ses manières étoient si grossières, que j'avois beaucoup de peine à les supporter. Dès qu'il fut mort, il me parut que si le père prieur de Sainte-Catherine, que j'estime depuis longtemps, vouloit prendre soin de ma pauvre âme, je serois trop heureuse : je lui demandai, il me parut qu'il ne me refusoit point, et depuis ce temps je ne suis appliquée qu'à prendre sur moi de ne point abuser de son temps. Il a bien de l'esprit, j'aimerois fort à causer avec lui; mais je respecte ses occupations, son esprit de retraite; en un mot, j'entre dans le goût qu'il a de ne point ressembler à ses voisins, et je le traite à sa mode, qui est aussi tout à fait la mienne; car plus je vois de certaines femmes ne parler que de leur directeur, dîner avec lui, le recevoir en visite, avoir toujours un carrosse prêt pour toutes leurs visites, plus la vie retirée de ce père et sa solitude me le font paroître précieux et digne de la bonne opinion que j'en ai toujours eue. Voilà, Madame, le fond de mon cœur; mais je vais vous dire une chose : c'est que lui ayant parlé de vous dans mon langage de votre dupe, dont je ne puis me défaire, il ne s'en faut guère que je ne l'aie trouvé aussi dupe que moi; ainsi, Madame, ne croyez pas que je puisse jamais faire scrupule d'avoir des sentiments pareils aux siens.

Il est bien fâcheux de passer de ce discours à ceux dont votre bonté veut bien m'entretenir; vous devez bien les mettre sur le compte de votre charité : j'en fais juge Monsieur le curé de Saint-Jacques, que j'honore infiniment. Je vous remercie donc, Madame, du terme de Noël, que Boucard même m'assure que je recevrai. Sans vous, qui voyez clair et qui avez en main un homme qui offre 4600<sup>tt</sup> de ma terre, je ne me serois jamais tirée de tous les dédommagements et diminutions dont il ne

cesse de m'entretenir; mais vous lui fermez la bouche en disant : « Eh bien! si vous perdez, voulez-vous quitter votre bail? » On voit par là qu'il ne croit pas faire un mauvais marché de tenir sa parole, *c'est-à-dire son bail; il se croiroit un lâche* de le céder à un autre. Je suis fâchée, ma chère Madame, que mon pauvre fermier vous paroisse suffisamment sot. Il me semble que l'esprit est si bon à toutes choses, que tout va mal quand on en manque. Nous verrons ce que son travail et la cherté des blés pourront faire en ma faveur. Je suis persuadée que M. Rochon sera bien de votre avis pour ne rien diminuer, la ferme étant de *six ans*. Je vous envoie son mémoire. Je vous supplie, Madame, que ces pauvres tierceurs ne viennent point ici : hélas! que viendroient-ils faire et que leur dirois-je, sinon de s'en retourner et d'écouter la justice de vos décisions? Ce seroit un voyage bien placé et une dépense bien imaginée!

Pour M. Poussy, vous dites tout en prenant le parti de parler avec Boucard sur ce titre; vous jugerez l'affaire ensemble, et vous verrez ce que ces Messieurs les prêtres seront obligés de régler sur ce sujet. Ainsi, Madame, vous êtes toujours maîtresse de cette affaire.

Je suis persuadée comme vous que Boucard *ne laissera point de mon bien* à Hébert qu'à son corps défendant. Je trouve Hébert très-négligent et très-coupable de n'avoir pas fait payer le meunier. N'avois-je pas raison de me plaindre d'un receveur? Je serai très-obligée à M. Manin de vouloir bien finir cette affaire. C'est encore à vous, Madame, à qui j'ai cette obligation, quoi que vous puissiez dire. N'êtes vous point trop bonne de vouloir bien, avec votre tête malade, entendre parler de toutes mes affaires? Elle ne laisse pas d'être si bonne, que vous décidez de tout en vous reposant. Bon Dieu! que je suis incapable d'approcher, à cent lieues près, de votre habileté! Aussi je me fais justice, et je me fie, et suis trop

heureuse de souscrire à tout. Si j'étois en Bretagne, ou en Provence, ou à Époisse, je vous assure, Madame, que je me garderois bien de venir ici. On n'oseroit vous dire tout ce que l'on a sujet d'y craindre. C'est en cette occasion qu'il faut plus que jamais être disciple de la Providence.

J'embrasse de tout mon cœur la *très-bonne*. Je ne sais plus le plan de votre famille, je ne sais à qui j'ai affaire, ni ce qui est autour de vous : « il y a pourtant deux jolis garçons où je ne saurois me méprendre.

*Suscription :* Pour Madame la comtesse de Guitault.

---

* 1366. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA COMTESSE DE GUITAUT, ET DE ROCHON A MADAME DE SÉVIGNÉ.

[Novembre ?]

Voilà un billet de mon ami Rochon, qui vous approuve et vous admire.

DE ROCHON A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Tout ce que Mme la comtesse de Guitaut vous a écrit, Madame, sur le sujet de votre terre, est si justement décidé, qu'il n'y a qu'à le suivre pour conserver vos droits, et faire justice à vos fermiers. Je suis avec respect, Madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

ROCHON.

*Suscription* : A Madame, Madame la marquise de Sévigné.

Vous voyez bien, Madame, que vous êtes approuvée d'un homme qui l'est de tout le monde : je n'ai pas attendu son sentiment pour me soumettre au vôtre. Je viens d'envoyer à M. Boucard une manière de procuration pour M. Poussy ; Rochon en a ri : demandez à la

voir, et vous verrez avec quelle prudence je donne mon consentement à l'accommodement que vous ferez.

---

### * 1367. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA COMTESSE DE GUITAUT.

Le premier jour de l'an 1694.

En voilà encore une, ma chère Madame, que je vois commencer. Je me souhaite à moi toute la première toutes les grâces dont j'ai un extrême besoin pour aimer Dieu plus que toutes choses, persuadée qu'il n'y a que cela de bon, et dédaignant de desirer autre chose; et pour venir à vous, car encore faut-il bien que je pense à vous, je vous souhaite, Madame, la continuation des grâces que vous avez, et l'augmentation, parce qu'on n'en sauroit trop avoir. Après ce ton si relevé, pourrois-je vous parler du besoin que j'ai que mon fermier m'envoie ce terme de Noël si promis et si desiré? pourrois[-je] me rabaisser à vous supplier de ressusciter M. Boucard sur toutes les choses dont je lui écris sans cesse et qu'il me promet toujours? Non, Madame, je ne veux point quitter le sublime, ni vous embarrasser de ces ennuyeux détails. Je veux vous demander la continuation de votre charitable amitié (et c'est tout dire), et vous assurer que j'en suis toujours logée là : c'est de croire qu'il n'y a point de mérite comme le vôtre.

*Suscription :* Semur en Auxois. A Madame, Madame la comtesse de Guitault. A Époisse. A Semur.

---

* 1368. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA COMTESSE DE GUITAUT.

Lundi 18e janvier.

Mon Dieu! que vous m'étonnez, ma chère Madame, de me faire entendre que le sage Gautier, que je croyois l'Adamas de la contrée, soit tombé dans la confusion que vous me représentez! Les gens si fins sont quelquefois confondus; mais cette confusion vous donne d'étranges peines, et vous cause très-assurément les maux de tête que vous avez eus Ce que vous faites me paroît comme impossible, c'est courir après les feuilles de la Sibylle : en un mot, Madame, cette chasse est bien fatigante. Vous avez bien raison d'être persuadée que l'espèce de folie dont vous me parlez manquoit absolument dans le nombre de toutes celles qu'on a connues jusques ici. Je vous plains infiniment, et vous conjure d'avoir pitié de votre tête, et de ne rien mettre en comparaison de sa conservation. Cependant je profiterai du temps que vous donnerez à vos affaires, pour finir les miennes. Celle de M. Poussy finira tout comme vous l'ordonnerez; et que puis-je desirer que de la terminer par votre avis? vous en êtes donc la maîtresse absolue. J'attends l'argent que mon fermier me doit envoyer, avec impatience, par des raisons que vous pourrez peut-être bien deviner. Je reçois et je conserve avec plaisir la lettre et les offres de M. Tribolet, et j'en profiterai pour n'avoir aucun égard aux lamentations du triste Boucard. Je vois bien que je puis être payée cette année malgré la grêle, à cause de ce que le fermier a déjà reçu; et je me servirai de tous les avis que me donne M. Tribolet, si on prétendoit me faire perdre sur mes payements, et je le ferai souvenir de ce qu'il me promet; mais si on me paye bien, je ne ferai point d'incident et laisserai les choses

comme elles sont. Ce que vous avez dit une fois à Boucard sur ce sujet l'empêchera d'abuser de ma bonté et de mon éloignement; car sans vous, ma chère Madame, on prendroit tout sur moi, avec toute la bonne intention et toute l'affection du monde, car les gens prévenus ne voient ni n'entendent aucune raison; mais vous me valez tout ce que je ne perdrai point, et je suis ravie de vous avoir tant d'obligation. Je vous prie de bien remercier aussi M. Tribolet, et de me conserver toutes ses bonnes volontés. Ayez recours aussi à toutes les équivoques, et invoquez M. de Vertamond pour finir l'affaire de M. Poussy.

Je m'en vais écrire à M. de Berbisy, comme vous me le conseillez, et pour celui qui fait si bien des homélies. M. l'abbé Têtu saura votre souvenir, dont il sera ravi : il vous estime et vous honore d'une manière digne de vous. On le va voir tous les dimanches; ils surpassent de beaucoup présentement les plus beaux vendredis de feu Mme de Chavigny. Vous me voulez tenter de faire abattre ma belle allée de Bourbilly. Non, Madame, je veux que ma fille en fasse une partie d'une campagne à son fils; je ne veux point dégrader une terre qui doit être à elle.

Je lui ferai vos souhaits pour cette année. Elle vous estime comme quand on vous connoît. J'ai envoyé votre billet chez vous. Si on ne vous a point envoyé la harangue qu'a faite l'archevêque d'Arles, je vous l'enverrai, ma chère Madame; c'est une belle chose.

---

### * 1369. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA COMTESSE DE GUITAUT.

Paris, mardi 2e février.

Je reçois, Madame, un arrêt du conseil d'en haut de

M. l'abbé Tribolet, qui me taxe à donner aux pauvres de mes villages vingt boisseaux de blé par mois; il ne dit point jusques à la récolte, mais je le suppose ; car ce seroit une étrange chose, et me mettroit quasi au nombre de ceux à qui je donnerois, si cela duroit toujours. Il m'assure que si j'en appelle à votre tribunal, je n'en serai pas quitte à meilleur marché ; cela ne m'empêche point d'y avoir recours et de m'y soumettre entièrement. Voyez donc, ma chère Madame, si une personne qui n'est pas trop bien payée de son bien, qui n'est pas sans dette, et qui a peine à trouver le bout de l'année, doit obéir aveuglément à Monsieur notre curé. Je suis persuadée que rien ne se prendra sur les deux mille francs que mon fermier me doit envoyer incessamment, et sur quoi je compte, et que cette charité ne durera que jusques à la moisson. Avec ces deux précautions et les considérations que je vous ai fait faire d'abord, vous n'avez, ma chère Madame, qu'à ordonner et dire ce que vous voulez que je donne par mois, et ce sera une chose faite. Sans me vanter, j'ai de petites charités d'obligation en ce pays-ci; mais il n'importe, vous n'avez qu'à prononcer, et vous serez promptement obéie : voilà toute la réponse que je ferai à mon curé.

La M. DE SÉVIGNÉ.

*Suscription :* A Madame, Madame la comtesse de Guitault.

---

* 1370. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA COMTESSE DE GUITAUT.

Vendredi 12e février 1694.

Que je vous obéis de bon cœur, Madame, et que je suis touchée des histoires que vous me contez de ces pauvres gens qui meurent de faim ! On pourroit vous en

conter de plus pitoyables encore, et en plus grande quantité; mais il faut s'attacher principalement à ceux que nous pouvons et devons secourir; et comme il n'est pas aisé de vivre d'espérance dans ces pressants besoins, je vous envoie un billet pour Lapierre, qui donnera à Monsieur notre curé, à qui j'écris, vingt boisseaux de blé et de seigle, c'est-à-dire moitié l'un, moitié l'autre. Je serai trop bien récompensée, dès ce monde-ci, de cette aumône, si M. l'abbé Tribolet me délivre des plaintes de mon fermier et même de M. Boucard sur la grêle, en offrant de me donner un autre fermier : cela ferme la bouche et me fait un bien dont je ne puis assez le remercier. Je n'ai point encore reçu mon terme de Noël; ce payement ira encore bien loin, car comme c'est par une lettre de change sur un marchand, il y a tant de jours et de mystères avant que de toucher son argent, qu'on se trouve insensiblement dans le rang des pauvres. Je ne puis vous dire à quel point je suis incommodée de ce retardement.

Je trouve qu'Hébert ne se presse pas beaucoup aussi de finir ce compte.

Pour M. Poussy, il dit qu'il est malade.

Enfin, ma chère Madame, rien ne finit que la patience, car on en trouve le bout fort souvent. Cependant, malgré les misères, qui sont extrêmes, on ne laisse pas de se marier: M. le prince de Rohan et Mme de Turenne; Mlle Dangeau et le fils de M. de Chevreuse; on dit encore M. d'Alincourt et Mlle de Louvois. Vous ne songez point encore à quitter votre château; quelque joie que j'eusse de vous voir, je suis contrainte d'avouer que vous avez raison. Je vis l'autre jour un très-saint homme qui est de cet avis, quoiqu'il ait la même envie que moi.

---

### * 1371. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA COMTESSE DE GUITAUT.

[Février ou mars.]

Vous ne voulez donc pas venir au sermon du P. de la Rue à Saint-Paul ? C'est pourtant un jésuite qui a fort contenté les courtisans à Versailles. Si vous ne voulez pas, et que vous aimiez mieux un de vos chanoines, ou M. Nicole, où M. Letourneur, faites-moi donc tenir ici deux mille francs que mon fermier me garde entre ses mains, et qu'il n'ose confier aux marchands de Semur, qui n'osent plus se fier à ceux de Paris, et qui savent que présentement, sans aucune pudeur, on refuse ainsi toutes les lettres de change. Ces vendeurs de moutons sont des vilains qui m'ont fait enrager, et je ne puis pas même attendre jusqu'à Pâques, car mes besoins sont aussi pressants que ceux des pauvres à qui je donne du blé. Que ferai-je donc, ma chère Madame ? Vous êtes mon secours en toutes occasions : ne pouvez-vous point, vous qui savez que mon argent est là, me le faire donner ici par le moyen de M. de Caumartin ? Que sais-je ce que je dis ! Enfin, Madame, ayez pitié de moi, consolez-moi au moins, exhortez-moi au jeûne, afin de diminuer mes besoins. Je vous envoie M. Boucard, pour trouver quelque remède *prompt* à mes peines. Je suis absolument à vous, plus entêtée de votre mérite que jamais, par la connoissance que j'ai des autres femmes. Enfin, vous me paroissez comme il n'y en a point.

Mon curé est-il content de mon obéissance ?

* 1372. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA COMTESSE DE GUITAUT.

Paris, mercredi 31e mars.

Puisque vous avez eu la bonté de songer à me faire tenir mes deux mille francs, je me trouve obligée de vous dire, ma chère Madame, que j'ai été assez heureuse pour les recevoir par Dijon. C'est par Boucard, qui s'avisa de parler au trésorier de la province, qui fut bien aise de faire ce plaisir à M. le président de Berbisy, qui lui témoigna l'intérêt qu'il prenoit à moi. Bref, je les ai touchés ici, à mon très-grand étonnement.

Je vous conjure de me mander des nouvelles de votre bonne tête à ce commencement de printemps, et si vous avez toujours bien de la peine à reprendre en l'air ces sommes éparpillées, que je compare toujours aux feuilles de cette Sibylle qui ne rendoit ses réponses qu'à condition de les chercher sur les feuilles qu'elle jetoit en l'air. Voilà ce que c'est que de lire les bons auteurs.

J'ai reçu une lettre de M. l'abbé Tribolet, qui me loue d'avoir été si ponctuelle à suivre ses conseils touchant nos pauvres. Je le remercie ici, Madame, avec votre permission, de toutes les honnêtetés qu'il me fait. J'accepte ses offres pour me dire en sa conscience ce que je dois demander à Lapierre pour le payement du terme de Saint-Jean qui vient. Je vous en croirai et lui, Madame, persuadée que vous verrez clair aux plaintes qu'il voudroit me faire à cause de la grêle; je n'en croirai pas tout à fait Boucard : enfin vous êtes ma souveraine de toutes les façons, et M. Tribolet le premier ministre; je ne lui ferai point d'autre réponse. Ma fille est partie pour Provence; je crois que j'irai la trouver dans six semaines. Il n'y a plus moyen de vivre au milieu de l'air et de la misère qui est ici. Je vous embrasse, ma chère

Madame, avec toute l'estime et l'inclination que vous savez.

La M. DE SÉVIGNÉ.

---

* 1373. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Lundi 19e avril.

Je crois que présentement je ne me tromperai pas, quand je vous croirai à portée de M. de Grignan ; pour moi, le miracle que le ciel vient de faire pour dissiper cette flotte, si bien concertée avec les troupes qui devoient venir du côté des montagnes pour dévorer la Provence, me persuade que M. de Grignan est revenu dans son château, où il a trouvé assurément une très-bonne compagnie. Ce même hôte divin avec qui on ne sauroit rien faire de bien, vous aura sans doute inspirée pour choisir entre l'or et les pierres ; il en arrivera ce qui est écrit où vous savez.

C'est enfin aujourd'hui que finit la longue magnificence de la noce de Mlle de Louvois. Il y a deux mois qu'elle est exposée au public : j'admire qu'elle n'ait pas été pillée, comme ces grands festins dont la vue fait succomber à la tentation. Monsieur de Reims a donné, outre beaucoup de louis d'or, qui ont accompagné ceux de Madame la chancelière et de Mme de Bois-Dauphin, et ceux d'un des coins de la cassette de pierreries de la maréchale de Villeroi, deux pendeloques que vous avez sans doute vues et admirées à feu Mademoiselle, qu'on estimoit douze mille écus ; il les a eues pour treize mille francs, et les jette encore à deux des quatre ou six oreilles que je souhaite à sa nièce : enfin cette pauvre créature, importunée comme Midas de l'or dont elle est chargée, est présentement chez sa grand'mère la chancelière, avec toute sa

noble compagnie, où on lira et signera le contrat. A huit heures, on sera chez Mme de Louvois, où M. de Langlée, pour la soulager, prend le soin du souper. Ce sont cinq tables de vingt personnes chacune, servies comme chez *Pysché :* on a jeté six cents pistoles pour faire que ce soit un petit repas bien propre. Mme de Coulanges n'est point priée chez la chancelière; elle me mande qu'elle en est tout étonnée; et c'est que les parents des alliances ont tenu un si grand terrain, que les tantes à la mode de Bretagne ont été cassées et suffoquées. Le seul M. de la Rochefoucauld, avec un peu de dureté et d'inhumanité, refuse l'honneur de sa présence à cette grande fête, où tous les ducs, les d'Estrées, les Armagnacs, les Brissacs et autres se font un plaisir de se montrer.

Je suis ravie de la quantité de souvenirs que vous m'envoyez : je les distribuerai avec plaisir; j'en avois besoin; envoyez-m'en une poignée pour des femmes : des Troches, des Coulanges, des *Divines ;* je ne trouve rien en mon chemin qui ne me parle de vous.

Nous revîmes hier M. du Coudray; il avoit assez bien dîné avec ses amis en partant du Coudray. Il est aimable; il est aisé de l'aimer; l'amitié qu'il a pour vous réverbère sur moi, car Monsieur le chevalier marche tout seul. Il me dit une chose qui me jeta dans mon baquet plus d'une heure. Il pâmoit de rire. Il vous écrivit un fort joli fagotage de toutes sortes d'ingrédients : Pauline trouvera sa part. Je vous assure que mon cher comte trouve la sienne ici, et M. de la Garde; je le prie de trouver bon que je le compte pour beaucoup dans la joie que je vais chercher à Grignan.

M. et Mme de Chaulnes parlent souvent de la belle Comtesse. Le courrier qui est allé à Rome pour M. de la Châtre, vous a porté une lettre. Ils attendent à tout moment qu'on les envoie en Bretagne; j'envoie mille choses à mon fils, pour briller à Nantes.

Je ne vous répéterai point ennuyeusement tout ce que je suis pour vous. Si vous m'aimez, comme je le crois, je suis trop bien payée.

---

### * 1374. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Nous admirons votre destinée de faire un voyage si bien placé pour voir M. de Grignan, dans un temps où cette seule raison vous servoit d'excuse, et que vous ne l'ayez pas encore envisagé. Tous ces contre-temps sont faits pour vous, et vous savez comme il le faut souffrir. Vous ne faites encore que ballotter sur vos mariages, et je trouve la saison un peu avancée pour espérer d'en faire aucun avant cet hiver. Il me paroît que vous ne devez pas craindre que l'on vous échappe : vous en avez la clef, comme M. du Coudray celle de votre fureur, et à moins que, par un miracle, il ne se fît un prodige qui changeât les pierres en pain, comme par exemple la vente d'une terre, je ne crois pas qu'il y ait à balancer entre ce qui soutient votre fils et votre maison, ou ce qui achèvera de vous accabler : ces raisonnements ne vous sont pas nouveaux; ainsi ils auront la force qu'il plaira à Dieu de leur donner.

Je veux seulement en attendant vous consoler de Mlle de Lavardin. Sachez que ce qui a gagné entièrement le père, c'est que M. de la Châtre ne doit rien du tout; sa mère lui donne dix mille écus, qui suffiront pour payer ses petites dettes. Voilà ce qui l'a fait décider; car il n'a pas voulu écouter Bouligneux, ni le comte de Tillières, ni tous ceux qui ont quelques embarras dans leur maison; vous jugez bien que par cet endroit vous n'eussiez pas été choisis, quoique si bons pour les autres endroits. Le bien de M. de la Châtre est de quinze mille livres de rente; il en aura trente un jour : cela

est médiocre ; ils n'auront présentement que trente mille livres de rente ; la sagesse de Mlle de Lavardin, qui ne veut pas qu'on fasse la moindre dépense et qui songera d'abord à l'équipage de son mari, est ce qui se doit le plus regretter ; car dans la disposition du père vous y voyez une entière impossibilité. Otez-vous donc cette pensée, et sans vous occuper à des choses inutiles, songez à ce qui est dans vos mains.

Pour la petite d'Ormesson, elle n'a que cent mille écus bien juste ; c'est une jolie petite fille, toute destinée, et par elle et par ses parents, à un homme de la ville : on croit même qu'elle n'ira pas loin, et qu'elle n'aura qu'à passer le ruisseau pour épouser M. d'Aguesseau. Voilà qui ne paroît point encore destiné pour nous. Si vous ne pouvez décider entre vos deux extrémités, donnez-vous du repos, vous n'avez plus rien entre vos mains ; Monsieur le chevalier crie miséricorde pour l'or.

Oh ! mon Dieu, qu'il y en avoit hier chez Mme de Louvois ! Mme de Chaulnes m'y mena, et Coulanges nous y reçut fort bien. Mme la maréchale de Villeroi nous dit qu'elle nous attendoit avec impatience, et que Monsieur et tous les princes qui sortoient de là ne lui avoient point ôté cette attention. Vous m'avouerez que cela est bien obligeant. Elle étoit habillée comme une reine mère, et Mme de Louvois, de nuit. Je dis à cette dernière que je lui faisois vos compliments, et que sans avoir envoyé aucun courrier, vous saviez le jour de cette fête, et que vous m'aviez priée de faire vos compliments avec les miens ; elle les reçut très-agréablement, et me pria bien sérieusement de vous en faire mille remerciements. La petite mariée étoit toute brillante d'or et de diamants ; elle me parla de Pauline avec un petit air honteux, comme si elle n'eût pas été digne de la nommer. Toutes les cousines et les sœurs avoient de beaux habits tout

neufs, de différentes couleurs, avec beaucoup de pierreries : cela faisoit le plus bel effet du monde, comme l'émail d'un parterre. Nous trouvâmes d'abord pour notre consolation Mme de Moucy et sa troupe, Mme la maréchale de Créquy, et l'on étoit si occupé à voir tous ces beaux appartements, si bien parés, qu'on n'avoit pas le temps de s'ennuyer. Langlée a fait tendre son beau lit dans la chambre de la Courtenvaux, qui est ouverte pour allonger l'enfilade, et c'est une nouvelle beauté le soir. Il avoit ordonné le souper : il coûtoit six mille francs ; il y avoit quatre tables; tout y étoit exquis ; tous les alliés et les amis des amis avoient pris un si grand terrain, que les tantes à la mode de Bretagne ont été entièrement suffoquées, et Mme de Coulanges ne fut pas même en état d'y aller hier faire ses compliments. Sa colique ne lui donne point de repos ; c'est Saint-Donat qui la traite ; je ne sais s'il est bien habile à ces sortes de maux. Il y eut les deux derniers soirs une illumination très-admirable, dans la cour, le degré et toutes les chambres. Langlée avoit raffiné en cette occasion; vous ferez part de ce récit à Pauline.

Je voudrois qu'elle sût aussi que Mme Cornulier, la marquise, a fait ici le plus pitoyable personnage du monde. On l'a voulu faire une *beauté malgré elle*, comme le *médecin malgré lui :* on l'a regardée comme une beauté, et jamais elle n'y a pensé. Elle est jeune, elle est gaie, elle joue fort bien, elle tenoit fort bien sa place au jeu de Monsieur, à Saint-Malo et à Pontorson ; sur cela on dit ici que Monsieur en est amoureux, et que c'est une beauté ; elle arrive au Palais-Royal, on crie sur elle, on la regarde sous le nez. Mme de Bouillon dit à Monsieur que cela ne valoit pas la peine de rompre son jeûne. Madame dit : « Mais ce n'est point là une beauté, et vraiment non, ce n'en est point une, c'est quasi une laideur ; mais on se tient pour telle. » Le

bruit est grand autour d'elle; Monsieur en est au désespoir; il se tue de dire qu'elle ne prétend à rien. Cette petite femme soutient tout cela avec esprit, avec courage; sa famille ne s'en accommode pas si bien; et enfin elle s'en retourne sans avoir eu d'autre plaisir en ce pays, que d'avoir été ridiculisée par ceux qui pensoient qu'elle vouloit être une beauté, quand elle n'y pensoit pas. Que dit Pauline de cette aventure?

Je plains bien celle du pauvre Renauld, de mourir sous ma puissante protection, sur le point de me voir; cette protection n'est pas à l'épreuve d'une fièvre maligne. Je voudrois bien que ce mauvais air ne montât point jusqu'à votre château.

Vous savez l'ordre que nous avons donné pour nos litières, et comme nous avons un pied en l'air. Vous me donnez une grande joie en me parlant de celle que vous avez, et de l'amitié que vous avez pour moi; si elle ressemble à celle que j'ai pour vous, j'ai sujet d'être contente.

---

### * 1375. — DE MADAME DE GRIGNAN A BOYER.

A Grignan, ce 24 avril.

Boyer, je ne vois point que vous ayez exécuté les ordres que je vous ai envoyés pour me rassembler tout ce que l'on me doit à Entrecasteaux, de la paye de Pâques. M. Bonnieux m'a mandé qu'il n'avoit reçu que 800[#] : il me faut incessamment l'entier payement. Ne perdez point de temps à le porter ici ou à le donner à Saint-George sur son reçu. Voilà le mémoire de ce que doit Riforan, Entrecasteaux et les défrichements.

J'enverrai environ le 10 ou le 15 de mai un homme à moi pour le nouvel arrentement. J'écris à M. de Mouriès de faire placarder que la terre d'Entrecasteaux est à

arrenter ; le temps est bon et doit produire une augmentation ; si je ne la trouve pas présentement, j'enverrai un receveur ; enfin je veux profiter à ce nouvel arrentement ou en le faisant ou en ne le faisant pas.

Vous m'aviez rendu des comptes tous les ans des petites ventes de pins et autres choses, et des petites dépenses qui se sont faites. Mandez-moi si vous ne tenez pas toujours le même ordre.

La comtesse DE GRIGNAN.

Il faut envoyer à Peiroles placarder aussi pour le nouvel arrentement. On dit qu'il y a là des bois à vendre qui se perdent, et que l'on coupe à mon dommage : il seroit bon d'empêcher ce désordre par une coupe pour moi.

*Suscription :* Provence. Pour Monsieur Boyer, lieutenant de juge d'Entrecasteaux, à Entrecasteaux, par Brignoles.

---

### * 1376. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA COMTESSE DE GUITAUT.

Dimanche, 25e avril.

Hélas ! ma chère Madame, par mon goût, je passerois bien volontiers à Époisse, et j'y ferois un long séjour avant que de sentir le moindre ennui, et je ne mettrois qu'au second rang le plaisir d'être payée du terme de la Saint-Jean ; mais voici mes engagements. Je suis liée avec M. le chevalier de Grignan, qui n'est point parti avec ma fille, pour m'attendre, parce que je ne pouvois partir qu'au commencement de mai ; elle crut que cette liaison assuroit mon voyage à Grignan, et que je n'aurois jamais le courage de partir toute seule. Cette pensée est d'une personne qui me souhaite ; et comme

j'aime aussi cette campagne de Grignan, et le château, et le pays, et le repos qu'on y trouve, je me suis résolue d'aller me mettre à couvert pour quelque temps, jusqu'à ce que l'orage qui nous accable ici de toutes parts soit un peu passé. J'ai perdu mes deux premières amies, Mme de la Fayette et Mme de Lavardin ; j'en laisse encore ici que j'aime et que j'estime; mais comme ce n'est pas à ce degré, et qu'elles en ont d'autres que moi, je les quitte avec un regret supportable. Pour le chevalier de Grignan, il est sur le point de manger du pain de feuilles et de fougères, n'ayant au monde qu'une pension de menin, qu'on ne lui paye plus : son parti n'est pas difficile à prendre. Nous faisons donc venir deux litières de Lyon et avec des gens à cheval, et sa chaise roulante, nous partons le 8e de mai, et voilà, ma chère Madame, une trop bonne raison pour n'aller point à Époisse. Si je ne meurs point bientôt, il me semble pourtant que la Providence veut que j'y fasse un voyage dans son temps, et que j'aime et admire de près cette Mme de Guitaut, dont le mérite, et l'esprit, et les manières sont faites pour me toucher et pour me plaire, sans préjudice de ce qu'elles font ailleurs; mais je réponds pour moi, et voilà comme je pense. Je laisse donc à une autre le soin de cultiver votre amitié avec l'abbé Têtu. Le pauvre homme est tout à fait à plaindre : il y a quatre mois qu'il ne dort point, c'est une chose terrible; sa crainte est de perdre la raison, qui est une grande perte pour lui, et de ne pas mourir. Sa vie n'est plus qu'une tristesse perpétuelle; il est fort changé; il a eu de ces sortes d'insomnies dont il s'est tiré, mais celle-ci est d'une longueur qui l'épouvante : son état fait une extrême pitié. Écrivez-moi, Madame, avant que je parte; il sera consolé de votre souvenir, que je lui ferai voir. Je vous demande de faire mes compliments à notre premier ministre; car par vous il devient le mien, et je lui suis obligée de l'in-

térêt qu'il prend à moi. Je trouve en lui ce que je ne trouve pas aux gens payés pour cela. Je le plains d'avoir perdu Madame sa mère. Je compterai cependant, ma chère Madame, sur le terme de Saint-Jean, que je ferai toucher à Paris, chez moi, et dont l'emploi sera bientôt fait. Je disposerai M. Boucard à cette lettre de change, malgré la grêle ; et M. le président de Berbisy me servira dans cette occasion, comme il fait toujours. Je finis, ma chère Madame, et je souhaite que vous ayez toujours quelque sorte d'amitié pour moi, non pas comme celle que j'ai pour vous (il faut être juste), mais comme votre cœur reconnoissant vous l'inspirera. Écrivez-moi encore un billet avant le 8e mai ; pour moi, je vous écrirai, de quelque lieu que je sois, me trouvant plus près de vous à Grignan qu'à Paris.

*Suscription :* A Madame, Madame la comtesse de Guitault.

---

### 1377. — DE COULANGES ET DE MADAME DE COULANGES A PAULINE DE GRIGNAN.

A Paris, le 10e mai.

DE COULANGES.

Je me sens très-honoré, charmante Pauline, que vous ayez bien voulu vous adresser à moi pour me faire le confident de votre amitié pour Mme la duchesse de Villeroi ; elle a assurément reçu votre lettre avec tous les sentiments que vous pouvez desirer ; et vous en auriez déjà la réponse, sans la mort cruelle de Mme de Barbesieux, qui a jeté dans une affliction sensible tous ses parents et tous ses amis. La petite duchesse en a pensé mourir de douleur, mais mourir au pied de la lettre ; je la vis trois heures avec des vapeurs si terribles et si nouvelles pour elle, qu'elle nous fit peur : à l'heure

qu'il est, sa douleur est dans les règles ordinaires; mais c'est une plaie que je crois qui saignera longtemps dans la famille. Monsieur l'archevêque de Reims dit qu'il ne conseillera jamais à M. de Barbesieux de se remarier, par l'impossibilité de trouver une femme aussi parfaite; mais pour moi, je lui conseillerai le contraire, s'il veut bien en prendre une de ma main; car je connois un petit chef-d'œuvre, non pas en toutes richesses méprisables et périssables, mais en toutes perfections rares et adorables, qui peut très-aisément lui faire oublier ce qu'il a perdu, et le rendre le plus heureux de tous les hommes. Après avoir bien pleuré, et lamenté trois jours dans sa petite maison de Lestang, il s'en retourna samedi au soir à Versailles et à son devoir. La duchesse de Villeroi est venue ici passer quelques jours auprès de sa mère; pour moi, je m'en vais demain, avec mes foibles pieds, porter mes mauvais bras à Saint-Martin, où je serai quelque temps avec le cardinal de Bouillon; je voudrois bien que l'air de Saint-Martin pût remettre mes épaules dans leur devoir; mais il fait une sécheresse et un diable de vent tout propre à rendre malade, bien loin de guérir: avez-vous le même temps à Grignan? C'est enfin demain le départ de Mme de Sévigné et de M. le chevalier de Grignan; voilà des hôtes qui ne vous déplairont assurément point; plût à Dieu que je pusse les accompagner! mais ce qui est différé n'est pas perdu; je crois fermement encore que je m'y retrouverai quelque jour, dans l'admiration de toutes vos grandeurs; car ce chapitre d'un côté, tous ces écussons en manteau ducal de l'autre, ce château magnifique, ces appartements si bien meublés, toutes ces tables dans la galerie, tout le monde qui va et vient, et ce Comte et cette Comtesse, qui remplissent si bien ce château, et qui y font si bonne chère à leurs amis, sont en vérité pour moi *la gloire de Niquée*, ni plus ni moins, et un séjour qui convient à tous mes

goûts : attendez-moi donc, adorable Pauline, et soyez persuadée que vous ne pouvez jamais voir arriver personne à Grignan qui vous honore et qui vous estime plus que je fais.

Je ne doute pas que Mme de Coulanges ne vous dise elle-même des nouvelles de sa santé, qui est beaucoup meilleure qu'elle n'a été.

DE MADAME DE COULANGES.

Depuis que vous êtes partie, Mademoiselle, rien ne fait du bruit ici que vos lettres ; mais je suis lasse que vous fassiez plus de bruit que de besogne ; vous ne pouvez jamais savoir ce que c'est que de vous regretter, et vous êtes bien heureuse. Je vous fais des compliments sur la tragique mort de Mme de Barbesieux ; j'en fais aussi à Mme de Grignan ; et j'ai bien de la bonté de penser à elle, sans me plaindre de ce qu'elle m'ôte aujourd'hui Mme de Sévigné. Je vous avoue que je ne m'imagine de consolation pour moi que d'aller à Grignan, où j'espère que vous me recevrez mieux que la première fois que je fis ce voyage : vous n'y parûtes point. Adieu, Mademoiselle : je vous serai sensiblement obligée si vous faites souvenir M. et Mme de Grignan de la manière dont je les honore. Je me réjouis avec vous de ce que je ne suis pas morte : vous auriez perdu une personne bien attachée à vos charmes.

---

1378. — DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 24e mai.

Il y aura demain justement quinze jours que vous partîtes d'ici ; il est donc temps, ma très-aimable gouvernante, de vous écrire à Grignan, et de vous assurer que vous y êtes la très-bienvenue. Nous avons eu de vos nou-

velles de Moulins, et jusque-là le voyage avoit été heureux; je souhaite qu'il ait continué de même, et qu'à l'heure présente, hors de toutes vos fatigues, vous jouissiez de la vue de tant de personnes que vous aimez, et de tous les charmes inséparables du château magnifique où vous êtes. Pour moi, je vous dirai que je partis pour Saint-Martin le même jour que vous partîtes d'ici; et comme vous n'êtes point ennemie des détails, je vous rendrai compte de tout ce que j'ai fait depuis ce temps-là. Je fus à Saint-Martin jusques au samedi, je ne vous dirai pas en toute joie et en toute liesse; car jamais je ne fus plus triste ni plus abattu, sans savoir pourquoi, ni de plus mauvaise compagnie. Saint-Martin, aussi bien que le cardinal, sont toujours pour moi d'un agrément sans pareil; mais enfin cette épaule, ce bras gauche et cette main, qui ne sont point sans douleurs et qui me chicanent toujours, m'ont jeté dans une pesanteur et dans un abattement dont je ne reviens point : c'est ce qui me fait résoudre de songer absolument à ma santé; et pour cela depuis huit jours je me suis abandonné à la saignée et à beaucoup de médecines réitérées, dont je ne sens point encore tout l'effet que j'en attends; mais il faut espérer que m'étant mis dans mon devoir, ma bonne nature s'y remettra aussi. Voilà donc où j'en suis, mon adorable gouvernante. J'ai été fort visité pendant tous mes remèdes, et je ne saurois trop courir, quand je me porterai bien, pour aller remercier tous les gens qui s'intéressent à ma santé. Je suis encore plus heureux qu'une infinité d'autres gens, accablés de fièvres, de pourpre, et de mille autres maux. M. de Harlay, gendre de Monsieur le chancelier, est assez considérablement malade; la présidente le Coigneux l'est aussi; mais qui l'est d'une très-cruelle façon, c'est la pauvre Mlle de Sanzei, qui court risque de tomber dans le mal de la feue duchesse de Gramont, si Dieu n'y met la main. L'on

prétend que les parfums et les jonquilles, dans un temps où ces odeurs sont mortelles, l'ont jetée dans l'état où elle est. On a jusqu'ici qualifié son mal d'un rhumatisme dans les entrailles; il n'y a sorte de remèdes qu'on ne lui ait faits, jusques à la saigner trois et quatre fois du pied en deux jours; enfin elle est dans des agitations et convulsions si violentes, qu'elle n'a plus de repos qu'en prenant de l'opium, dont on lui fait faire un trop fréquent usage; en un mot, les médecins paroissent bien empêchés pour remédier à un mal si extraordinaire. Mme de Coulanges vient d'envoyer Saint-Donat à Mlle de Sanzei, et son retour nous apprendra ce qu'il faut espérer de la guérison de cette pauvre fille; le malheur est qu'il ne pourra pas la secourir longtemps, car il part incessamment. Mme de Poissy est accouchée d'un garçon: faites vos compliments à tout ce qui s'appelle Maisons et Lamoignon. On marie fort M. de Barbesieux par la ville; mais il est constant qu'il est encore si affligé, qu'il ne songe point à se remarier; je veux toujours espérer, par tout ce que j'entends, qu'il préférera un mérite solide à tous les trésors périssables, quand il sera obligé d'en venir à de secondes noces. M. de Barrillon épouse aujourd'hui Mlle Doublet. Le chevalier de Bezons se maria aussi hier. Savez-vous qui se marie encore, s'il n'est déjà marié? M. le marquis de Grignan, et l'on débite que c'est Mlle de Saint-Amant qu'il épouse ou qu'il a épousée ; c'est à vous, Madame, à nous éclaircir sur ce fait; vous avez du moins un avantage, qu'on a très-bonne opinion de tout ce que vous ferez ou aurez fait; de bel et bon argent, et en quantité, voilà qui est d'un grand secours, dans le temps où nous sommes principalement. Tous les guerriers prennent congé dans la semaine prochaine : la solitude sera grande à Versailles et dans les bonnes maisons. M. et Mme de Chaulnes s'en vont jeudi; eux et Mme de Coulanges se sont raccommodés de fort

bonne grâce, et il n'est plus question entre eux de la *pétoffe* dont vous avez vu les commencements. Je m'en vais chez la maréchale de Villeroi, qui s'est fait saigner aujourd'hui du pied, par précaution seulement; et tous les Louvois ne manqueront pas de s'y trouver. Ce sera jeudi prochain la procession de la châsse de sainte Geneviève; l'Archevêque et Mme de Lesdiguières n'ont pas été les plus forts pour l'empêcher cette année. Adieu, ma très-aimable : je vous embrasse avec une tendresse infinie.

---

1379. — DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 23e juin.

Il y a mille ans que nous n'avons eu de vos nouvelles : à qui en avez-vous, ma chère gouvernante? croyez-vous qu'elles nous soient indifférentes? Non en vérité, nous vous aimons tendrement, et tous les habitants de ce royal château où vous êtes. J'arrive de Versailles, où j'ai été huit grands jours à faire une fort jolie vie avec tous mes amis et amies. J'y ai laissé Mlle de Sanzei dans le doux et agréable chemin de la convalescence : elle vous est très-obligée de toute l'inquiétude que vous avez eue de son mal, qui a été fort douloureux en vérité, et fort périlleux; mais enfin, jeunesse revient de loin; et désormais, dans de certains temps principalement, elle ne s'abandonnera pas volontiers à tous les parfums dont elle est entourée, quoiqu'elle s'en prenne plus à une promenade qu'elle fit sur l'eau qu'aux jonquilles. Mais une bizarre aventure qui m'est arrivée à Versailles, a été la mort de mon petit laquais, qui chantoit, et que bien connoissiez. J'arrivai à Versailles le jeudi au soir; la nuit il fut pris d'une grosse fièvre, et d'un grand mal de côté; et il lui survint encore tant de fâcheux acci-

dents, qu'il mourut le lundi sur les dix heures du matin; mais pourquoi ne seroit-il pas mort? M. le duc de Sully et M. de Rebenac sont bien morts. Mme de Verneuil et la duchesse du Lude, qui alloient à Sully à leurs journées, n'ont été que jusqu'à Montargis; et la duchesse, qui avoit pris la poste, est arrivée tout juste pour les derniers moments; elles sont toutes de retour ici. La duchesse est à Saint-Denis aux Filles de Sainte-Marie. Le fils unique de la belle Mme du Fresnoi est mort aussi : enfin l'on ne voit qu'enterrements, et l'on ne parle que de gens malades. La princesse d'Enrichemont, maintenant duchesse régnante de Sully, a la petite vérole, et Mme de Beringhen la rougeole; mais je suis bien moins en peine d'elles, que de Mme de Coulanges, qui a perdu son temps et son argent avec Saint-Donat. Les douleurs de colique sont revenues de plus belle, et l'enflure de son estomac et de son ventre est devenue si considérable, que la maladie dont elle est menacée n'étant point équivoque, elle s'est mise depuis trois jours, avec l'approbation de toutes les bonnes têtes qu'elle a consultées, entre les mains de Carette, qui lui fait prendre des médecines, et des eaux de Saint-Mion, dans lesquelles elle fait tomber sept gouttes d'une liqueur qui fait tous les miracles dont vous avez entendu parler. Mme de Coulanges a été assez mal de ces remèdes les deux premiers jours; mais aujourd'hui elle se trouve beaucoup mieux; je souhaite fort, comme vous pouvez croire, que ce mieux continue, et que nous la tirions bientôt d'affaire : vous ne sauriez croire combien son mal me donne de chagrin, et combien il m'envoie de tristes vapeurs à la tête, dont je ne me vante pas. Vous apprendrez sans doute aujourd'hui par plus d'un endroit les nouvelles de Bretagne : la flotte ennemie s'est présentée devant Brest, et a voulu faire une tentative; mais douze cents hommes, qui étoient descendus,

ont été si violemment repoussés, qu'on ne croit pas que la flotte hasarde une seconde descente; ils ont tous été tués ou noyés, et l'on prétend qu'un milord considérable, chef de l'entreprise, y a péri tout des premiers; Langeron a fait des merveilles en cette occasion. Je ne doute pas que cette tentative des ennemis n'ait donné par plus d'une raison de l'inquiétude à nos amis, qui sont toujours à Saint-Malo; mais s'il est vrai que la flotte ait levé l'ancre, comme on dit, ils n'auront point le dégoût de voir venir les troupes de Normandie à leur secours; Dieu veuille qu'ils n'en aient aucun besoin! car comme nous connoissons le mari et la femme, *le diable seroit bien aux vaches*. L'abbé Têtu est toujours fort extraordiraire; il a loué une maison dans la rue Neuve-Saint-Paul. Voilà, ma belle gouvernante, toutes nos nouvelles, au moins les miennes; car je ne sais jamais que fort grossièrement le sujet de la pièce. La maréchale de Villeroi, qui est ici, sachant que je venois de vous écrire, m'a prié de vous dire toujours mille belles et bonnes choses de sa part; elle est très-assidue auprès de Mme de Coulanges, qu'elle aime de plus en plus, et dont elle est en peine; je n'ai jamais vu une meilleure femme, ni plus digne d'être honorée et aimée. Je fus hier chez Mme de Lesdiguières, qui me fait enfin espérer son portrait; mais il ne sera pas avec ses accompagnements, comme celui qui se débite dans les tabatières : quelque charitable personne ne vous en auroit-elle point envoyé quelqu'une à Grignan? Il n'est rien de plus scandaleux que ces sortes de boîtes, et l'on en cherche les peintres avec attention pour en faire justice. Adieu, ma très-aimable gouvernante.

### 1380. — DE COULANGES A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 28[e] juin.

Faites, faites votre mariage : vous avez raison, et le public a tort, et très-grand tort. Si j'avois su que Mme de Coulanges vous eût parlé de tous les dits publics, je me serois bien gardé de vous les répéter; et si la lettre que vous lui avez écrite fût arrivée deux heures plus tôt, je me serois bien gardé encore de traiter avec vous ce chapitre; tout ce que vous nous avez écrit à l'un et à l'autre sur ce sujet, est admirable, très-vrai, et sans aucune réplique : chacun sait ses affaires;

L'un a dételé le matin,
L'autre l'après-dînée,

et quiconque dételle, mérite louange; c'est une marque d'esprit, et d'un grand savoir-faire; prenez donc le parti qui vous convient; mais voulez-vous mettre le public dans son tort? faites-vous donner une si bonne et grosse somme en argent comptant, que vous vous mettiez à votre aise : un gros mariage justifiera votre procédé; tirez, comme je vous le dis, le plus d'argent comptant que vous pourrez; car voilà la précaution qu'il faut prendre en pareil cas; le public dit, et il n'a pas tort, qu'il ne faut jamais compter avec les financiers sur les biens à venir; et le public est persuadé, et il a raison encore, que la paix faite, on les pressera tant, qu'on en ruinera beaucoup; prenez donc bien toutes vos mesures, et consolez-vous d'une mésalliance, et par le doux repos de n'avoir plus de créanciers dans le séjour de beaux, grands et magnifiques châteaux qui ne doivent rien à personne, et par la satisfaction de donner quelquefois dans le superflu, qui me paroît le plus grand bonheur de la vie. Voilà, ma belle Madame, tout ce que j'ai à vous ré-

pondre. Vos lettres sont admirables, et c'est un meurtre de n'en pouvoir faire aucune part au public; mais comme il n'en profiteroit pas, je conviens avec vous du silence, ce seroient précisément *des marguerites devant des pourceaux*. Je n'ai pu cependant m'empêcher de discourir de tout cela avec la maréchale de Villeroi, qui a bon sens et bon esprit, qui aime tendrement tout ce qui s'appelle Grignan, qui vous estime et vous aime aussi, qui se sent obligée de l'attention que vous avez de lui faire faire des compliments, qui me prie à tout moment de vous les rendre au centuple, et sur de bons tons, et qui enfin est déchaînée comme vous contre le public, qui se déchaîne toujours sans savoir pourquoi. Elle approuve toutes vos raisons, elle vous loue sans fin et sans cesse, et vous conseille d'aller votre grand chemin. Aujourd'hui, comme vous dites fort bien, on parle d'une chose, et demain on n'en parle plus; et quand vous présenterez au public une jolie marquise de Grignan, et qu'il sera persuadé que vous en avez beaucoup de bien, il ne vous fera pas plus votre procès qu'à tous les gens de la première qualité qui vous ont montré ce chemin, et qui ne croient pas à l'heure qu'il est en avoir la jambe moins bien tournée. Voilà qui est dit, je ne vous en parlerai plus.

Mme de Coulanges vous a mandé de ses nouvelles, qui ne sont point encore trop bonnes : elle eut avant-hier une très-mauvaise nuit; mais les remèdes qu'elle prend ne peuvent pas la guérir sur-le-champ, il faut bien se donner quelque patience. Qui en mourra assurément, c'est l'abbé Têtu, qui ne peut souffrir ni la personne, ni la conversation de Carette, et à tel point, qu'il a déserté la maison de Mme de Coulanges, parce que Carette la vient voir tous les jours, et passer avec elle des temps infinis. Mme de Coulanges est bien de même goût que l'abbé; mais quand il y va de la vie, *il sait bien peu*

*faire, qui cela ne sait faire*, et l'abbé, qui veut être le maître partout, admire Mme de Coulanges, et trouve mauvais entre cuir et chair qu'elle ne se défasse pas de Carette, puisqu'il lui déplaît. L'abbé a trouvé mauvais encore qu'elle eût mis un oranger chargé de fleurs dans sa galerie : en un mot, il est bien extraordinaire, et je crains que la transmigration qu'il fera sans doute quelque jour, au sortir du quartier de Saint-Paul, où il va se loger, ne soit au quartier des incurables, pour adoucir le mot de la retraite par où il finira vraisemblablement. Je n'ai point entendu parler des Chaulnes depuis l'affaire de Brest, qui s'est passée à souhait pour eux. Le blé et l'avoine sont ici toujours fort chers, et les maladies et les morts très-fréquentes. La Péraudière, frère de M. de Valentiné, est mort en deux fois vingt-quatre heures; mais qui est assez malade, et dont je suis bien en peine, c'est de Mme de Louvois : elle a une petite fièvre, des frissons de temps en temps qui la chicanent; elle a fort mal passé la nuit; elle a tant peur d'être malade, qu'elle en sera malade, et tant de peur de la mort, que je crains qu'elle n'en meure; dès qu'elle a le moindre mal, c'est la rougeole, le pourpre, la petite vérole : en un mot, elle est agitée de la crainte continuelle de toutes ces maladies; mais savez-vous ce qui me fait le plus de peur pour elle? ce sont ses immenses richesses, et l'extrême bonheur dont elle jouit. Mme de Coulanges est aujourd'hui toute tournée du côté de la vie; elle se trouve beaucoup mieux qu'elle n'a encore été. Elle a donné à dîner à Carette, au maréchal de Bellefonds, et aux *Divines;* vous croyez bien que l'abbé Têtu n'a pas été de ce repas; son procédé est trop plaisant. Carette dit toujours qu'il part mercredi pour l'Italie; mais il promet à sa malade des gouttes, et la manière dont elle aura à se conduire pendant son absence. Franchement j'ai bien de l'impatience de revoir Mme de Coulanges dans sa pre-

mière santé, et par bien des raisons. Adieu, ma chère Madame : voilà une assez longue lettre. Rendez-moi toujours de bons offices auprès des habitants de votre château, que j'honore et que je prends la liberté d'aimer selon leurs mérites. Je suis très-obligé à la sage Pauline des deux lignes qu'elle a écrites dans votre lettre; j'ai beaucoup d'amitiés à lui faire de la part de la duchesse de Villeroi, qui ne me voit point sans me demander de ses nouvelles, et sans me prier de lui dire mille choses pour elle.

---

### 1381. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A COULANGES.

A Grignan, le 5e juillet.

Vous me faites respirer en me disant que Mme de Coulanges est bien mieux : sa dernière lettre m'avoit tellement affligée, que je n'en pouvois plus; je suis fâchée que Carette la quitte; je veux qu'il laisse le maréchal de Bellefonds, comme son maître garçon, pour la conduire dans la suite de ses remèdes. C'est une cruelle chose que de mettre sa vie entre les mains d'un médecin qui croit fermement qu'il va prendre possession d'une souveraineté en Italie; je vous demande la suite d'une histoire où je prends tant d'intérêt. Je plains bien Mme de Louvois de toutes ses craintes : c'est le malheur attaché au bonheur de cette vie. Vous ne me dites rien de vous, mon cher cousin; pensez-vous que votre santé et votre joie me soient indifférentes? M. de Grignan est vers Nice avec un gros corps de troupes, pour repousser en cas d'alarmes cette flotte si mal reçue à Brest. Vous savez comme Messieurs les lieutenants généraux des provinces sont présentement lieutenants généraux des armées; cela les charme et les ruine. Nous avons toujours ici quelqu'un qui passe et joue à l'hombre; on lit, on est dans sa

chambre; enfin les jours passent. Notre petite troupe vous aime et vous embrasse.

---

* 1382. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA COMTESSE DE GUITAUT.

A Grignan, 20e juillet 94.

Je suis plus près de vous ici, Madame, que je n'étois à Paris; il faut cependant que cette lettre y retourne pour aller sûrement à vous. Je partis le 11e de mai, j'arrivai à Lyon le onzième jour, je m'y reposai trois jours, je m'embarquai sur le Rhône, et je trouvai le lendemain, sur le bord de ce beau fleuve, ma fille et M. de Grignan, qui me reçurent si bien et m'amenèrent dans un pays si différent de celui que je quittois et où j'avois passé, que je crus être dans un château enchanté. Enfin, Madame, jugez-en, puisqu'on n'y voit ni misère, ni famine, ni maladies, ni pauvres. On croit être dans un autre monde, mais on ne laisse pas de se souvenir de ses amies; et comme dans ce vilain monde que j'ai quitté il est toujours question d'argent, et que j'ai assigné celui qui me doit revenir de mon terme de la Saint-Jean à des gens à qui je dois des arrérages qui sont attendus avec impatience dans le mois de juillet, je mande à M. Boucard de m'envoyer 1391 # que mon fermier me doit, parce qu'il m'a payé 2090 # à Noël : ainsi il ne me doit plus que ce que je vous dis. Si la chose est sans difficulté, comme elle doit être, il ne vous importunera point, et m'enverra mon argent par Dijon. S'il a quelque chose à dire, je le renvoie à vous, ma chère Madame, et vous demande à genoux de juger et de décider, et de vous souvenir que j'avois un fermier qui m'offroit 200 # plus que Lapierre, en cas qu'il voulût quitter à cause de cette grêle; et qu'il songe que le blé est cher, que notre

bail sera long; en un mot, je crois qu'il me doit payer mes 1391 ᵗᵗ sans aucune difficulté; et je déclare que si par hasard je me trompois là-dessus, je n'entendrois aucune raison *que par vous*, refusant toute remontrance et négociation, et perte de temps, et lettres inutiles, qui ne sont bonnes qu'à nourrir la lenteur et la nonchalance de mes gens, et desirant *venir au fait* sans aucune mauvaise excuse. Ainsi, ma chère Madame, assemblez votre conseil, c'est-à-dire M. l'abbé Tribolet, et ne me refusez pas cette suite et cette continuation de vos bontés et charités, car je n'ai que vous. M. Manin, M. Boucard et Hébert lui-même, m'avoient promis d'y mettre la dernière main; mais ce n'est pas une chose possible que de mettre ensemble et de fixer ces trois personnes; je n'y songe plus. Il n'est donc question que de ce nouveau fermier. Son premier terme étant payable à Noël dernier 93, qui étoit de 1700 ᵗᵗ, il me fit toucher 2009 ᵗᵗ, 4 sous : c'est 309 ᵗᵗ, 4 sous de trop; il faut les compter comme reçus à bon compte, sur les 1700ᵗᵗ qu'il me doit à la Saint-Jean dernière. Il doit donc encore 1390 ᵗᵗ, 16 sous, sur quoi il faut compter les réparations dont je suis assommée, et le blé qu'il a donné par mon ordre : c'est justement, ma chère Madame, ce qu'il faut que vous fassiez pour l'amour de Dieu. Si ces réparations n'étoient pas absolument nécessaires, j'aurois sujet de me plaindre de Boucard et de Lapierre; mais ce n'est plus votre affaire, car elles sont faites.

Je vous ai mandé, Madame, comme j'étois arrivée ici fort heureusement; je crois vous avoir dit aussi l'aimable vie que j'y fais : un chapitre et une tribune dont il ne tiendroit qu'à moi de faire des merveilles; une liberté qui fait que j'ai toujours trois heures pour le moins à lire, et à faire ce que je veux. Quand je rentre dans la société, je trouve ma fille et sa fille, M. le chevalier de Grignan, M. le marquis de la Garde, d'une piété et d'un

commerce admirable; Monsieur de Carcassonne et Monsieur d'Arles, dans deux ou trois jours; un beau château, un bel air, de belles terrasses, une trop bonne chère : Madame, cette vie est trop douce, et les jours s'écoulent trop tôt, et l'on ne fait point de pénitence.

La mort de M. de Saint-Romain me fait peur : je n'y vois pas un moment entre sa vie dure et sèche pour la religion, et sa mort. Comment fait-on pour parler à Dieu en faveur d'un tel philosophe? Pour moi, il ne me vient jamais que ce que dit saint Augustin d'un religieux qui déserta le christianisme : « C'est qu'il n'étoit pas d'avec nous, car s'il avoit été.... » vous savez le reste.

Il est vrai qu'on a pensé enterrer toute vive cette pauvre petite la Fayette, et l'histoire que vous me contez fait grand'peur. Mais on est bien empêché, car vous saurez, Madame, qu'on me mande de Caen qu'une Mlle de Guinée, nièce d'un abbé que vous avez peut-être connu, étoit malade de la petite vérole : elle eut des convulsions, on la crut morte; on lui voulut tirer le cœur, pour le mettre dans un couvent qu'elle aimoit : elle cria quand on commença de lui faire cette petite opération; on fut étonné, comme vous pouvez penser; on lui fit des remèdes, elle guérit, mais non pas de l'incision qu'on avoit commencée, car il faisoit fort chaud, et la cangrène s'y mit, et elle en est morte. Ainsi, ma chère Madame, histoire de tous côtés : on ne sait quel parti prendre. Mais le pauvre M. du Bois, j'y ai un regret extrême. Il avoit été si occupé de saint Augustin, qu'il en avoit oublié ses petites affaires domestiques; mais je le crois bien placé : il étoit entre les mains de votre aimable et saint curé de Saint-Jacques : je l'envie et le regrette en même temps. Je ne vous dis point de nouvelles, vous en savez comme nous. Pour moi, je n'en sais jamais à Paris; mais dans les provinces on lit tout, on sait tout. Ma fille vous estime

et vous honore ; et moi, ma chère Madame, je vous embrasse et vous demande mille pardons, et vous conjure d'avoir pitié de mes pauvres affaires.

Je salue la *très-bonne*. Mandez-moi où est M. Trouvé ; j'en ai entendu parler d'une manière qui me donne du chagrin : éclaircissez-moi.

---

### 1383. — DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 4e août.

Je viens de passer les plus beaux quinze jours du monde à Meudon ; en vérité, c'est un lieu enchanté, et je ne comprendrai jamais que le Roi ne veuille point jouir d'un tel enchantement ; car cette maison, avec toute sa vaste étendue, lui convient beaucoup mieux qu'à Mme de Louvois ; il en faut demeurer d'accord. Elle espère bien aussi que la paix faite, et l'abondance revenue dans le royaume, le Roi prendra Meudon, et lui donnera moyen d'acquérir aux portes de Paris une maison plus convenable pour elle et pour les compagnies qu'elle veut voir, et moins exposée à celles dont elle se passeroit à merveilles ; et je ne trouve pas qu'elle ait tort. Cependant, je lui conseille fort de prendre le temps comme il vient, et de s'accommoder autant qu'elle pourra des incommodités de Meudon. Elle a même eu contentement ce voyage-ci, car elle n'y a eu précisément que les gens qu'elle y vouloit avoir. Nous en revînmes samedi au soir, pour assister dimanche au dernier acte de philosophie du joli abbé de Villeroi, qui fit des merveilles, et où il se trouva bonne et nombreuse compagnie en haut et en bas ; car présentement les dames viennent aux actes ; et la maréchale de Villeroi donna une belle et magnifique collation à toutes celles qu'elle y avoit invitées. Mais parlons d'autres choses. J'espérois à mon retour trouver

Mme de Coulanges dans le bon train où je l'avois laissée; elle avoit même été d'une fête à Lestang chez M. de Barbesieux il n'y a que huit jours, où je l'avois vue et d'où elle étoit revenue à Paris sur les deux heures après minuit, sans qu'elle s'en fût trouvée mal. Il est vrai, Madame, qu'au lieu de la trouver avec le même visage, je l'ai trouvée dans le dernier changement, causé par un grand dérangement, et une insomnie extraordinaire, nonobstant quoi Carette a voulu la faire baigner; ce qui l'a réduite en tel état, et son pauvre estomac s'en est trouvé si affoibli, que Carette lui-même a suspendu quant à présent les bains et les gouttes même; elle ne digère plus, elle rend le peu qu'elle mange sans appétit, tout comme elle le prend; en un mot, elle ne sait plus où elle en est, et tous les gens occupés d'elle se trouvent bien embarrassés. Faut-il quitter Carette? ne le faut-il pas? faut-il frapper à une autre porte? faut-il aller à Bourbon cette automne sans perdre de temps? enfin, que faut-il faire? On n'ose donner aucun conseil, parce qu'on ne veut se charger d'aucun événement : cependant nous ne sommes pas bien; après avoir passé trois nuits entières sans fermer l'œil, elle a enfin dormi quatre ou cinq heures celle-ci. Je suis assuré que cette rechute ne vous plaira point; car elle trouve encore que les vents s'emparent de son estomac, comme dans le premier temps; ce qui fait voir l'inutilité de tout ce qu'elle a pris jusques ici pour les en chasser. L'abbé Têtu triomphe, et bat des mains, et ce triomphe ne sert qu'à déplaire et à mettre en colère, car quel autre parti falloit-il prendre? Cependant la maison de Mme de Coulanges ne désemplit point; comme on est assuré de la trouver, tout ce qui la connoît y vient; et chacun donne son avis, qui est à mon gré un autre mal. C'est tout vous dire que Mme de Montchevreuil y a passé deux après-dînées, et que Mme la chancelière le Tellier, à quatre-vingt-six ans

y passa celle d'avant-hier. Je suis assuré que vous ne nous quitteriez pas si vous étiez ici. Mme de Coulanges me prie de vous dire de sa part mille choses plus tendres les unes que les autres. Dans le nombre des visites qu'elle reçoit, vous croyez bien que les maréchales de Créquy et de Villeroi ne lui manqent pas; ainsi il me fut hier fort aisé de leur faire voir dans votre dernière lettre l'honorable commémoration que vous faites d'elles: elles m'ont chargé de n'épargner aucuns des termes les plus significatifs pour vous bien marquer leur reconnoissance, et pour vous bien assurer qu'elles sont très-sensibles aux marques de votre amitié. La maréchale de Créquy est fort tendre sur le sujet de Blanchefort; et vous n'avez rien oublié de tout ce qui se pouvoit dire à cette occasion pour la bien flatter. Vous n'avez assurément, ma belle Madame, qu'à me mettre entre les mains tous vos souvenirs, j'en ferai toujours un très-bon usage et fort aisément, car vous connoissez tous mes amis et toutes mes amies. Je ne sais si je n'irai point demain à Pontoise : je reçus hier une semonce fort obligeante de mon aimable cardinal, et son ambassadeur me fit entendre qu'il pourroit bien m'envoyer ce soir une voiture pour cela; je n'y serai qu'autant de temps que l'état de Mme de Coulanges me le permettra; car vous croyez bien que désormais cet état fera la règle de mes séjours. C'est un premier devoir à quoi je n'ai garde de manquer; mais c'est elle-même qui veut que j'aille mon chemin, disant que sa maladie ne doit pas être regardée comme un mal dont on voie sitôt la fin; et c'est à moi sur cela à marcher avec prudence.

Nous avons eu bien des affaires avec Carette; mais cela seroit bien long à vous conter : on l'avoit mis d'une partie à Vaugirard avec Mmes de Louvois, de Créquy, Bernières; et Mme de Coulanges y avoit fourré une petite Mme de Séchelles, amie de Mme de Pezeux, fort

jolie, et dont Carette disoit qu'il étoit amoureux passionné; on espéra que cette passion réjouiroit la compagnie, et tout cela se passa de travers. La marquise de Créquy outra la pièce; M. de Barbesieux, qui survint, parut touché de la petite dame, et le tout pour rendre Carette jaloux; enfin on en vint si bien à bout, que Carette s'en retourna furieux à Paris, en traitant Mme de Coulanges d'infâme, qui n'avoit amené cette jeune femme que pour la vendre à son cousin; et Mmes de Louvois et de Créquy, de bonnes confidentes. Enfin cela fut si plaisant, qu'on n'a parlé d'autre chose à Paris; mais vous croyez bien que tous les acteurs de la pièce n'ont fait qu'en rire, et que tout le ridicule en est tombé sur le *marquis* de Carette; si on l'avoit mieux connu, on ne l'auroit point admis en si bonne compagnie. Il a été longtemps sans revenir voir Mme de Coulanges; mais enfin, comme elle en avoit affaire, elle a fait marcher le P. Gaillard pour lui demander pardon; et le *Prince* paroît à l'heure qu'il est avoir mis tout son ressentiment sous les pieds du crucifix; mais comme Mme de Coulanges est retombée après cette *pétoffe*, il y a bien des gens qui la trouvent hardie d'avoir repris les remèdes de Carette. Voilà grossièrement le sujet de cette pièce, qui a été fort ridicule. Eussiez-vous jamais pris votre amie pour une vendeuse de chair humaine, et de concert avec elle, de telles confidentes que celles que je vous ai nommées?

Il n'y a rien ici de nouveau; et puis les nouvelles publiques, et plusieurs particulières vous vont par l'abbé Bigorre et par Mme de la Troche. Mme de Bagnols, qui partit samedi pour Versailles, y est tombée si malade, qu'il la fallut saigner du pied en diligence; cela est fort commode pour les gens qui lui prêtent leur appartement; mais aussi que va-t-elle faire dans cette galère? Voilà son portrait que je vous envoie : y a-t-il rien de

plus plaisant que cette taille-douce avec ses chiens, et son nom gravé et orthographié à ne pouvoir pas le prendre pour un autre? Cette taille-douce a fort réjoui Mme de Coulanges; c'est Mme de Louvois qui vient de me l'envoyer, et vous la recevrez tout chaudement. Adieu, ma très-aimable : toujours mille tendresses et mille respects pour vous et pour tous les habitants du magnifique château où vous êtes. Je vois ces amusements et toute votre bonne compagnie, et l'eau m'en vient à la bouche. Monsieur l'archevêque d'Arles m'a fait une très-bonne et très-aimable réponse, et j'aurai encore l'honneur de lui écrire incessamment. C'est donc présentement Monsieur de Carcassonne qui est malade.

---

### 1384. — DE COULANGES ET DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 27e août.

DE COULANGES.

Je viens de passer trois semaines tant à Pontoise qu'à Versailles sans débrider, c'est-à-dire sans revenir à Paris. Vous pouvez bien juger par là de la meilleure santé de Mme de Coulanges; car pour peu qu'elle eût été équivoque, vous croyez bien que je ne l'eusse pas quittée, ou que mon voyage n'eût pas été si long. J'ai été même fort content à mon retour, l'ayant trouvée avec un très-bon visage et fort engraissée; cependant elle ne se tient pas encore guérie, parce qu'elle a de temps en temps de petits retours de colique, et qu'elle n'est pas tout à fait délivrée des vents qui veulent s'établir dans son estomac, et qui font qu'elle est quelquefois enflée; mais enfin elle mange, sobrement à la vérité; elle a de bonnes nuits, et elle va et vient par le monde, comme si

de rien n'étoit. Voilà ce qui a succédé au triste état dont je vous rendis compte dans ma dernière lettre. Elle s'est remise aux gouttes de Carette, avec intention pourtant de laisser passer des jours sans en prendre; elle est au surplus délivrée des fréquentes visites du *Marquis*, parce qu'il a été lui-même assez malade, et qu'il ne sort point encore. Je n'ai pas manqué, ma très-aimable Madame, de faire lire votre lettre à Mme de Coulanges, qui a été fort contente d'y voir la continuation de votre amitié, et fort touchée des sentiments de l'adorable Pauline, qui a des manières d'écrire et des expressions si naturelles, qu'on est très-persuadé qu'elle a dans le cœur tout ce qu'elle écrit. Ainsi Mme de Coulanges et moi, nous lui sommes très-obligés de tout ce qu'elle nous dit d'agréable, et nous vous supplions instamment, ma belle Marquise, de la bien remercier, et tous les habitants de ce magnifique château qui veulent bien s'intéresser à ce qui nous regarde. Mais revenons à nos moutons, car vous voulez des détails, et il me semble que vous m'avez écrit autrefois que c'étoit le style de l'amitié. Ce fut donc un vendredi matin qu'une calèche à six chevaux de l'aimable cardinal de Bouillon me vint prendre chez moi, et me mena rapidement dîner à Saint-Martin, où je trouvai M. et Mme de Croissy, Mlle de Croissy, Mme de Saint-Géran, et Richard Hamilton, qui y étoient dès la veille. Mon amour-propre fut content de la réception qu'on me fit; quelle chère, quelle maison, quelles promenades, et quelle liberté! Les Croissys s'en allèrent samedi au soir; mais ils furent remplacés dans le moment par la comtesse de Furstemberg, et par Mlle d'Albret, une jolie seconde fille de Mme de Bouillon. Le dimanche arrivèrent, Monsieur le Grand....

DE MADAME DE COULANGES.

C'est moi qui arrive dans Saint-Alexis, où je trouve un vieil enfant entouré de jouets, et tout ravi dans la contemplation de ses poupées; il sait lire et écrire cet enfant; il me fait voir qu'il vous a rendu compte de tout ce que j'avois à vous dire sur ma santé : vous n'aurez donc point de mes nouvelles cet ordinaire, mon amie ; mais je vous assurerai de toute la vive reconnoissance que j'ai de vos bontés pour moi. Peut-être guérirai-je, peut-être mourrai-je; mais je vous aime bien en attendant, ma très-aimable; je ne suis point du tout insensible à toutes les honnêtetés que je reçois des habitants du palais *de la Félicité;* M. de la Garde a beaucoup de part à ma reconnoissance; et pour l'adorable Pauline, j'en suis charmée : savoir dire des choses aussi aimables que celles que M. de Coulanges m'a montrées, est un trésor que je suis bien aise en vérité qui ne me soit point caché. Jamais absente n'a été moins oubliée qu'elle l'est ici; on en parle, on la loue; et je dis tristement :

Mais ce n'est pas la voir que de s'en souvenir.

Cela est trop plaisant combien je l'aime; je crois devoir lui en demander pardon, et j'ai même la confiance d'espérer l'obtenir. Le maréchal d'Humières est bien malade; mais le maréchal de Villeroi se porte bien. Mon amie, n'avez-vous jamais vu une Mme Berthier belle et fleurie, jeune et saine? elle est morte en quatre jours; et puis, comptez sur quelque chose en cette vie. Je vous embrasse, ma très-belle, et je sens le plaisir de vous griffonner quelques lignes, que vous ne pourrez peut-être pas lire. Voici bien une autre rareté que je viens de trouver ici : c'est le miroir de toilette dont se servoit la reine Marguerite; les carrés y manquent, on les va

chercher par toute la terre; c'est bien à M. de Coulanges à avoir les restes de la reine Marguerite !

DE COULANGES.

C'est bien parlé ; voilà un beau griffonnage, et une femme qui a du sens et de la raison peut-elle orthographier de la sorte? Je suis vengé de toutes ses mauvaises plaisanteries à mon égard par l'espérance bien fondée que j'ai que vous ne les pourrez jamais lire.

Le dimanche, arrivèrent donc Monsieur le Grand, Mme d'Armagnac, avec les *Anges*, ses filles, Mlle de Bouillon et Mme de Beaufremont ; et lundi à dîner, le chevalier de Lorraine; et le mardi, M. de Bouillon, la duchesse de la Ferté et Langlée : tout cela fait une compagnie admirable pour manger les bons mets du cardinal, et pour faire ronfler les pistoles au lansquenet, tout comme si elles ne valoient pas quatorze francs la pièce. Il y eut beaucoup de sang répandu, mais il ne fut pas perdu ; et tel devint gai, qui étoit triste auparavant, comme tel devint triste, qui auparavant étoit de fort bonne humeur ; des quarante et cinquante pistoles aux réjouissances seulement: en un mot, grande chère et beau jeu. Nous nous séparâmes tous, qui un jour plus tôt, qui un jour plus tard ; mais le jeudi, le cardinal me ramena à Versailles avec Mme de Saint-Géran, qui avoit trouvé le gîte de Saint-Martin fort bon. J'ai été à Versailles depuis ce jeudi jusqu'à avant-hier en toute joie et en toute liesse, et, ce qui est rare à Versailles, en toute liberté ; car Dieu merci, je n'y vois que qui j'y veux voir et que les personnes encore qui me conviennent. J'ai donc passé mes journées avec la maréchale de Villeroi, qui répond à vos souvenirs comme vous le pouvez desirer, et qui dit, comme vous, que je ne ménage point les termes pour vous parler de ses sentiments ; avec la du-

chesse de Villeroi, qui me parle très-souvent de l'adorable Pauline et qui la souhaite à tout propos ; avec la Saint-Géran, *belle pochette et rien dedans;* avec tout ce qui s'appelle Noailles, Boufflers, Croissy ; à toute heure chez Mme d'Armagnac, qui me donne son portrait et celui de ses filles ; mais chez qui encore? chez Madame la Duchesse, la plus gracieuse et la plus jolie princesse qui fut jamais ; j'y ai eu des entrées fort libres ; et je lui ai déclaré que quelques avances qu'on me fit de la part des autres princesses pour les fréquenter, je ne verrois jamais qu'elle. Enfin, ma chère gouvernante, je ne me suis point du tout encanaillé, et je ne serois point encore revenu, si je m'étois laissé aller aux pressantes instances qu'on m'a faites pour rester encore à Versailles ; mais il a bien fallu revenir aux ordres de Mme de Louvois, qui graisse ses bottes pour aller à Tonnerre et à Ancy-le-Franc, et qui ne veut point faire de voyages sans moi, en sorte que me voici. Elle dit qu'elle partira sans faute mercredi prochain, mais tant de gens lui disent qu'elle va trouver du mauvais air, et lui veulent ôter ce voyage de l'esprit, qu'hier au soir la tête lui en tournoit : si elle le fait donc, je m'en vais avec elle, et voilà notre commerce interrompu pour quelque temps : si je ne le fais pas, je ne m'éloignerai point de Paris : ainsi je serai à portée de vous rendre toujours compte de mes faits et gestes.

La disgrâce de Mlle Chouin a fait une grande nouvelle à Versailles : la princesse de Conti eut l'honnêteté d'assurer Mlle de Sanzei qu'elle n'avoit aucune part au sujet qu'elle avoit de s'en défaire ; mais quel est-il ce sujet? c'est sur quoi on raisonne, qui d'une façon, qui d'une autre, car si jamais Monseigneur a aimé quelqu'un, c'est cette fille. L'a-t-on chassée sans sa participation? La princesse de Conti a eu des entretiens très-particuliers avec le Roi qui étonnoient tout le monde, et voilà ce qu'ils ont enfanté. Mlle Chouin est à Paris chez Mme de

Lislebonne, et l'on dit qu'on lui prépare un appartement aux petites Hospitalières.

Vous saurez par l'abbé Bigorre les nouvelles de l'armée, qui furent hier apportées par le petit Bontemps; et moi, je finis par vous remercier aussi de vos détails, et par vous en demander la continuation. Le dîner de Rochecourbières m'a fait venir l'eau à la bouche; je vois d'ici ce lieu enchanté, et j'en connois tout le mérite; rien n'est pareil à la description que vous en faites. Je vous fais mes compliments, quoique un peu tard, sur la mort de M. de la Fayette : sa pauvre mère n'avoit songé qu'à remettre ce nom et cette maison à la cour et dans le monde, et le voilà sur la tête d'une petite fille. On dit que le testament de M. de la Fayette, fait par les soins et du vivant de Madame sa mère, a consolé sa femme et M. de Marillac, qui étoient fort affligés avant que d'avoir vu ce testament, lequel est très-désavantageux pour la veuve. M. de Lamoignon vous en pourra dire mieux que moi tous les tenants et aboutissants : c'est, dit-on, l'ouvrage du lieutenant civil. Adieu, ma très-aimable gouvernante; adieu, Madame la Comtesse; adieu, divine Pauline, et tous les aimables habitants d'un des plus magnifiques châteaux que je connoisse : Dieu vous conserve tous, et nous fasse la grâce de nous revoir quelque jour ! Mme de Morangies est très-malade : Mme Bénard de Rezé, notre voisine, est morte; et j'ai appris aussi la mort d'un de mes cousins d'Ormesson, qui étoit religieux de Sainte-Geneviève, et, je crois, votre filleul. Enfin l'on meurt à tout âge et par tout pays. Faites savoir, je vous prie, à M. le comte de Grignan, quand vous lui écrirez, combien je l'honore, et n'oubliez pas dans mes litanies la bonne Martillac, ni Monsieur le doyen. On vous aura mandé l'histoire tragique d'Hanovre. La cour s'en va le 15e du mois prochain à Fontainebleau.



1385. — DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 1er septembre.

Adieu, ma belle gouvernante; adieu, Madame la Duchesse; adieu, divine Pauline; adieu, Monsieur le chevalier, et tous les charmants habitants du palais d'Apollidon : je pars de ce pas pour Tonnerre et pour Ancy-le-Franc, et je m'abandonne avec soumission à mon étoile errante, qui ne me guide point trop mal. Mme de Louvois, contre l'avis des sottes gens qui s'opposoient à son voyage, en lui disant qu'une femme aussi riche et aussi heureuse qu'elle ne doit jamais passer Meudon, a pris courage, et part sans écouter davantage tous les flatteurs de sa cour. Cependant si elle alloit tomber malade, jugez de l'embarras et des repentirs qui nous suffoqueroient; mais il faut espérer que Dieu nous conservera tous en vie et en santé; toujours est-il vrai qu'il n'y a point actuellement d'air plus détestable que celui de Paris, où tout le monde est malade et meurt. L'évangile du jour est la mort du maréchal d'Humières, qui mourut hier à Versailles; l'on a attendu si tard à lui dire qu'il alloit mourir, de peur de l'effrayer, qu'il a fallu recourir à Monsieur l'évêque de Troyes, pour tourner à bien ses derniers moments, dans lesquels il a reçu ses sacrements : voilà un beau sujet de faire des réflexions. Le public donne déjà tous les grands postes qu'il occupoit; je ne sais si le Roi sera de même goût; je souhaite du moins que le public ne se trompe pas, lorsqu'il donne l'artillerie au maréchal de Villeroi. La maréchale et la duchesse suivirent hier le Roi à Marly; cela me paroît d'un bon augure. La maison d'Humières, au surplus, est ruinée de fond en comble; il n'y eut jamais une telle déroute; la maréchale n'aura point de pain, au pied de la lettre : autre sujet encore de réflexion sur la mauvaise

conduite. La maréchale, qui vint hier débarquer chez sa fille d'Isenghien, se retire aujourd'hui chez les Filles de la Croix dans le faubourg Saint-Antoine, sous les auspices de l'abbé d'Effiat, qui pourra lui servir de caution envers les religieuses. Mme de Coulanges se porte assez joliment ; elle a envoyé à son *marquis* une tabatière d'or, pesant deux cents écus, et coûtant dix louis de façon, sous prétexte qu'elle avoit du tabac meilleur que le sien. Le *Marquis* n'a pas daigné seulement l'en venir remercier, et a publié qu'elle lui avoit fait un présent où il y avoit plus d'invention que de magnificence ; il prétend lui avoir donné pour deux cent cinquante pistoles de bouteilles ; jamais il n'y eut un homme plus extravagant, et Mme de Coulanges est bien heureuse d'en être défaite. Je la quitte avec quelque repos, par le bon état où je la laisse. Adieu, mon aimable gouvernante : je m'en vais être plus près de vous de quarante-cinq lieues, et dans le voisinage de Bourbilly, si je ne me trompe ; je trouverai peut-être les bois de Chantal sur mon chemin, et ils me feront plaisir, quand je les entendrai nommer. Je vous embrasse, ma belle Madame, avec une tendresse infinie. Écrivez-moi toujours, quand cela vous conviendra ; j'ai prié Mme de Coulanges de m'envoyer toutes vos lettres : ainsi ne nous séparez point, cela seroit inutile, puisque les siennes me viendront, après qu'elle les aura lues.

---

1386. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A COULANGES.

A Grignan, le 9e septembre.

J'ai reçu plusieurs de vos lettres, mon cher cousin ; il n'y en a point de perdues : ce seroit grand dommage ; elles ont toutes leur mérite particulier, et font la joie de toute notre société ; ce que vous mettez pour adresse sur la dernière, en disant adieu à tous ceux que vous nom-

mez, ne vous a brouillé avec personne : *Au château royal de Grignan*. Cette adresse frappe, et donne tout au moins le plaisir de croire que dans le nombre de toutes les beautés dont votre imagination est remplie, celle de ce château, qui n'est pas commune, y conserve toujours sa place, et c'est un de ses plus beaux titres : il faut que je vous en parle un peu, puisque vous l'aimez. Ce vilain degré par où l'on montoit dans la seconde cour, à la honte des Adhémars, est entièrement renversé, et fait place au plus agréable qu'on puisse imaginer ; je ne dis point grand, ni magnifique, parce que ma fille n'ayant pas voulu jeter tous les appartements par terre, il a fallu se réduire à un certain espace, où l'on a fait un chef-d'œuvre. Le vestibule est beau, et l'on y peut manger fort à son aise ; on y monte par un grand perron ; les armes de Grignan sont sur la porte ; vous les aimez, c'est pourquoi je vous en parle. Les appartements des prélats, dont vous ne connoissez que le salon, sont meublés fort honnêtement, et l'usage que nous en faisons est très-délicieux. Mais puisque nous y sommes, parlons un peu de la cruelle et continuelle chère que l'on y fait, surtout en ce temps-ci ; ce ne sont pourtant que les mêmes choses qu'on mange partout : des perdreaux, cela est commun ; mais il n'est pas commun qu'ils soient tous comme lorsqu'à Paris chacun les approche de son nez en faisant une certaine mine, et criant : « Ah, quel fumet ! sentez un peu ; » nous supprimons tous ces étonnements ; ces perdreaux sont tous nourris de thym, de marjolaine, et de tout ce qui fait le parfum de nos sachets ; il n'y a point à choisir ; j'en dis autant de nos cailles grasses, dont il faut que la cuisse se sépare du corps à la première semonce (elle n'y manque jamais), et des tourterelles, toutes parfaites aussi. Pour les melons, les figues et les muscats, c'est une chose étrange : si nous voulions, par quelque bizarre fantaisie, trouver

un mauvais melon, nous serions obligés de le faire venir de Paris, il ne s'en trouve point ici; les figues blanches et sucrées, les muscats comme des grains d'ambre que l'on peut croquer, et qui vous feroient fort bien tourner la tête, si vous en mangiez sans mesure, parce que c'est comme si l'on buvoit à petits traits du plus exquis vin de Saint-Laurent; mon cher cousin, quelle vie! vous la connoissez sous de moindres degrés de soleil : elle ne fait point du tout souvenir de celle de la Trappe. Voyez dans quelle sorte de détails je me suis jetée : c'est le hasard qui conduit nos plumes; je vous rends ceux que vous m'avez mandés, et que j'aime tant; cette liberté est assez commode, on ne va pas chercher bien loin le sujet de ses lettres.

Je loue fort le courage de Mme de Louvois d'avoir quitté Paris, contre l'avis de tous ceux qui lui vouloient faire peur du mauvais air : eh! où est-il ce mauvais air? qui leur a dit qu'il n'est point à Paris? Nous le trouvons quand il plaît à Dieu, et jamais plus tôt. Parlez-moi bien de vos grandeurs de Tonnerre et d'Ancy-le-Franc; j'ai vu ce beau château, et une reine de Sicile sur une porte, dont Monsieur de Noyon vient directement. Je vous trouve trop heureux : au sortir des dignités de M. le duc de Chaulnes, vous entrez dans l'abondance et les richesses de Mme de Louvois; suivez cette étoile si bienfaisante tant qu'elle vous conduira. Je le mandois l'autre jour à Mme de Coulanges; elle m'a parlé de Carette : ah! quel fou!

Comment pourrons-nous passer de tout ceci, mon cher cousin, au maréchal d'Humières, le plus aimable, le plus aimé de tous les courtisans? Il dit à Monsieur le curé de Versailles : « Monsieur, vous voyez un homme qui s'en va mourir dans quatre heures, et qui n'a jamais pensé ni à son salut, ni à ses affaires. » Il disoit bien vrai, et cette vérité est digne de beaucoup de réflexions;

mais je quitte ce sérieux, pour vous demander sur un autre ton sérieux si je ne puis pas assurer ici Mme de Louvois de mes très-humbles services; elle est si honnête qu'elle donne toujours envie de lui faire exercer cette qualité. Mandez-moi qui est de votre troupe, et me payez avec la monnoie dont vous vous servez présentement. Je suis aise que vous soyez plus près de nous, sans que cela me donne plus d'espérance; mais c'est toujours quelque chose. M. de Grignan est revenu à Marseille; c'est signe que nous l'aurons bientôt. La flotte qui est vers Barcelone fait mine de prendre bientôt le parti que la saison lui conseille. Tout ce qui est ici vous aime et vous embrasse, chacun au prorata de ce qui lui convient, et moi plus que tous. Monsieur de Carcassonne est charmé de vos lettres.

---

1387. — DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Tonnerre, le 3e octobre.

Cela est honteux, cela est horrible, cela est infâme, que depuis que je suis dans votre voisinage, je ne vous aie pas donné le moindre signe de vie ; cependant Tonnerre et Grignan, Grignan et Tonnerre, Ancy-le-Franc et Grignan, Grignan et Ancy-le-Franc, tous ces châteaux peuvent fort bien avoir quelque commerce ensemble sans se mésallier, et ne pas regarder aux portes à qui passera le premier. Il y a un mois que je me promène dans les États de Mme de Louvois; en vérité ce sont des États, au pied de la lettre; et c'en sont de plaisants, en comparaison de ceux de Mantoue, de Parme et de Modène. Dès qu'il fait beau, nous sommes à Ancy-le-Franc; dès qu'il fait vilain, nous revenons à Tonnerre; nous tenons partout cour plénière, et partout, Dieu merci,

nous sommes adorés. Nous allons, quand le beau temps nous y invite, faire des voyages de long cours, pour connoître la grandeur de nos États; et quand la curiosité nous porte à demander le nom de ce premier village : « A qui est-il? » on nous répond : « C'est à Madame. — A qui est celui qui est le plus éloigné? — C'est à Madame. — Mais là-bas, là-bas, un autre que je vois? — C'est à Madame. — Et ces forêts? — Elles sont à Madame. — Voilà une plaine d'une grande longueur. — Elle est à Madame. — Mais j'aperçois un beau château. — C'est Nicei, qui est à Madame, une terre considérable, qui appartenoit aux anciens comtes de ce nom. — Quel est cet autre château sur un haut? — C'est Pacy, qui est à Madame, et lui est venu par la maison de Mandelot, dont étoit sa bisaïeule. » En un mot, Madame, tout est à Madame en ce pays; je n'ai jamais vu tant de possessions ni un tel arrondissement. Au surplus, Madame ne se peut dispenser de recevoir des présents de tous les côtés; car que n'apporte-t-on point à Madame, pour lui marquer la sensible joie qu'on a d'être sous sa domination? tous les peuples des villages courent au-devant d'elle avec la flûte et le tambour : qui lui présente des gâteaux, qui des châtaignes, qui des noisettes, pendant que les cochons, les veaux, les moutons, les coqs d'Inde, les perdrix, tous les oiseaux de l'air et tous les poissons des rivières l'attendent au château. Voilà, Madame, une petite description de la grandeur de *Madame;* car on ne l'appelle pas autrement dans ce pays; et dans les villages, et partout où nous passons, ce sont des cris de « Vive Madame! » qu'il ne faut pas oublier. Mais cependant, au milieu d'un tel triomphe, il faut dire que Madame n'en est pas plus glorieuse : elle est civile, elle est honnête, et l'on vit auprès d'elle dans une liberté charmante; pour moi, j'y ai mes coudées franches; mais aussi fais-je dans sa cour un prin-

cipal personnage. Au surplus, Madame se porte ici beaucoup mieux qu'à Paris; elle y respire un bon air; et il n'en faut pas de meilleure preuve, qu'on n'entend parler ici d'aucune maladie qui puisse donner de l'inquiétude : aussi fait-elle état de passer ici la Toussaint, et de ne s'en retourner que comme les grandes personnes. Elle est ravie de n'avoir qu'à se tranquilliser; et je lui vois faire avec un tel zèle son noviciat de campagne, et même de province, qu'il est comme assuré qu'elle fera profession, et qu'il ne se passera guère d'automne, quand la cour sera à Fontainebleau, qu'elle ne vienne se reposer ici, et jouir innocemment de tous les plaisirs champêtres. Nous n'avons pas encore eu un moment à nous ennuyer; pour moi, je me porte si bien, ma bonne humeur et mon appétit sont si bien revenus, et ma veine poétique s'est si bien ouverte, qu'il n'y a sottise dont je ne m'avise ici, pour me réjouir premièrement, et puis pour réjouir mon prochain; car charité bien ordonnée doit toujours commencer par soi-même. Il faut bien vous faire part de nos chansons et de nos mascarades : les voilà. Vous aurez bien la bonté de les présenter à la charmante Pauline, et d'en faire *chorus* avec elle; c'est par là que je vous veux récompenser de l'agréable description que vous me fîtes, il y a quelque temps, de votre débauche de Rochecourbières : je n'en ai jamais vu une telle, et j'ai bien mis cette lettre entre les parfaites que je conserve dans mon trésor. Nous n'aurons pas ici grandes compagnies de Fontainebleau, comme nous l'avions espéré; les maréchale et duchesse de Villeroi sont tombées malades à Paris, et nous ont fait peur; mais à l'heure qu'il est, nous sommes rassurés. Le mauvais air, les morts et les maladies y continuent; mais le principal pour moi est que Mme de Coulanges me paroît hors d'affaire : elle va et vient comme une autre; et pour peu qu'elle s'applique à faire une vie

sainte, il y a toute apparence que le médecin ne rentrera de longtemps chez elle; Dieu le veuille, et nous conserve tous!

On me mande de Paris que votre mariage est tout à fait résolu; que M. de Saint-Amant achète des habits pour sa fille, plus magnifiques les uns que les autres; que vous avez eu à Grignan cette petite fille, que vous avez trouvée encore plus riche en perfections qu'elle ne l'est en biens, et qu'avant de l'amener à Paris, vous la garderez trois ans à Grignan, pour la rendre un prodige : et qui me mande tout cela? ce n'est point Mme de Coulanges; et voilà par conséquent quelle est la voix du peuple : s'il dit bien ou s'il dit mal, je m'en rapporte à vous. J'ai été ravi du mariage de la petite d'Ormesson avec M. d'Aguesseau : je n'en ai jamais vu de mieux assorti, ni de plus desirable. Monsieur le premier président a dit tout de ce qui s'en pouvoit dire, et que c'étoit l'alliance du mérite et de la vertu. J'ai fait tous vos compliments à nos reines de Sicile; la grandeur de la maison de Clermont est bien étalée dans tous les coins et les recoins d'Ancy-le-Franc; et je suis toujours à admirer qu'on puisse sans mourir voir sortir de sa maison tant de belles et magnifiques possessions. M. de Louvois, avec toute sa faveur, mérite qu'on rende à sa mémoire la justice qu'il a eue de n'entrer dans aucune terre qu'on ne lui ait, pour ainsi dire, jetée à la tête : il n'y a aucun seigneur, grand ni petit, qui puisse lui reprocher la moindre contrainte, et cela peut passer pour un chef-d'œuvre, dans le poste où il étoit.

Adieu, ma très-aimable Madame : croyez toujours que je ne suis pas indigne de toute l'amitié dont vous m'honorez, par toute la bonne et très-sincère tendresse que j'ai pour vous. Trouvez bon que je me promène dans ce royal château de Grignan, et qu'allant d'appartement en appartement, je rende tous mes honneurs et

mes devoirs à ceux qui les occupent; il n'est pas nécessaire de vous les nommer, vous comprenez mes intentions à merveilles. Je n'ai seulement qu'à ne pas oublier la chambre de la bonne Martillac. En vérité, je voudrois bien encore me retrouver avec vous, tous tant que vous êtes, et je n'en veux point désespérer, pour ne pas mourir de chagrin. Mme de Louvois a fort agréablement reçu tous vos compliments, et m'a chargé de vous les rendre avec usure, et de vous supplier d'en distribuer encore de sa part à la belle Comtesse, à la charmante Pauline, et à tout ce qui s'appelle Grignan.

Je crois que vous ne manquez pas de vous bien récrier sur tous les gens qui meurent à Paris; vous avez été apparemment affligée de la mort de Mme de Poissy, par rapport à M. de Lamoignon. On nous mande de Fontainebleau que le pauvre petit capitaine Saint-Hérem a fait une chute à la chasse, et qu'il a la cuisse cassée trois doigts au-dessous de la hanche; voilà qui est bien mortel pour un homme de son âge, et j'en suis tout à fait fâché. Vous avez fait de belles réflexions, de l'humeur que je vous connois, sur la mort de M. de Fieubet; mais adieu.

---

### 1388. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A COULANGES.

A Grignan, le 14e octobre.

Votre lettre, mon cher cousin, ne pouvoit être trop longtemps attendue; elle nous a tous charmés, nous l'avons lue et relue, nous avons chanté et rechanté vos chansons; et quand M. de Grignan arriva hier de Marseille, où il avoit encore quelques affaires, ce fut la première chose que nous lui lûmes que la lettre et les chansons de Coulanges. Elles trouvèrent leur place, après la

première surprise qu'il nous donna; il étoit tombé à Sorgues sur un degré, et s'étoit tellement cassé le nez, et un peu la tête, et avoit de si grands emplâtres, que jamais *la Rapinière* ni *le Destin* n'en portèrent de plus remarquables; mais étant persuadés et bien assurés que ce ne seroit rien du tout, nous reprîmes tous notre première joie à vos dépens. Jamais un commencement de discours n'a captivé plus agréablement les auditeurs : *le château d'Ancy-le-Franc, celui de Grignan, Tonnerre, Grignan, Grignan et Tonnerre*, cette égalité, cette balance doit plaire également aux vivants et aux morts. Après cela, vous nous peignez, comme dans un miroir, la beauté, la grandeur, la magnificence, l'étendue de toutes ces possessions, et puis, vous vous écriez : « Comment est-il possible que les seigneurs de tels royaumes aient pu se résoudre à s'en défaire? » Hélas! vous le dites dans vos chansons, c'est que depuis très-longtemps l'hôpital étoit attaché à cette maison seigneuriale de Tonnerre; en voilà la seule et véritable raison : raison où il n'y a pas un mot à répondre, raison qui ferme la bouche, raison enfin qui fait sortir le loup du bois, et qui fait que tout est à Mme de Louvois, et qu'on est encore trop heureux d'avoir trouvé un ministre assez riche pour acheter ces espèces de souverainetés, que vous mettez avec raison bien au-dessus de Parme et de Modène. Pour moi, je comprends le bonheur de ces peuples tout accablés de leur pauvreté et de celle de leurs seigneurs, de se trouver sous la domination d'une femme de grande qualité, petite-fille de Gilles et des Mandelots, toute pleine de mérite, de vertus, et de trésors pour répandre à propos dans tous leurs besoins. Quelle douceur! quelle protection! et quelle disposition pour crier de tout leur cœur : « Vive Madame! » C'est la mode du pays de faire des présents, et ces présents leur seront bien rendus. On ne peut rien de plus joli

que toutes vos imaginations, ces apparitions, ces mascarades, ce héros enfermé et conservé dans une armoire avec ses descendants. Mon cousin, vous vous êtes surpassé vous-même, et c'est beaucoup dire; mais cette petite chapelle de commodité à la ruelle de votre lit, que vous avez sans doute fait mesurer, et qui a soixante-trois toises de longueur, donne bien à penser à notre chapitre, qui croyoit être un des plus beaux de France. Savez-vous bien que cette chapelle est donc comme l'église de Notre-Dame de Paris? Ma fille me prie de vous faire mille amitiés, et de vous assurer qu'elle est ravie de vous retrouver avec toute votre belle humeur et votre veine poétique. Elle vous conjure, comme moi, de remercier Mme de Louvois de l'honneur de son souvenir. Pauline m'a aidée à faire *chorus* de vos aimables couplets; elle vous aime de tout son cœur; et le moyen, mon aimable, de ne vous aimer pas? Si vous étiez assez juste pour aimer qui vous aime, je serois la mieux partagée. Toute notre troupe vous rend au double toutes vos amitiés; votre nom et vos louanges retentissent partout dans ce château : et pourquoi n'y reviendriez-vous pas, tant qu'il y aura des papes à faire et des cardinaux qui vous aimeront?

---

1389. — DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Ancy-le-Franc, le 29e octobre.

Nous voici encore dans notre magnifique château. Mme de Louvois s'est trouvé un goût pour la royauté et pour la solitude, choses fort contraires qu'elle ne connoissoit point, en un mot le goût des grands seigneurs du bon vieux temps, qui se trouvoient fort bien chez eux, et dont l'ambition se trouvoit bornée à demeurer maîtres des grandes possessions que leurs pères leur avoient

laissées; ils alloient par respect visiter leur souverain; mais leur cour faite et ce devoir rendu, ils n'étoient pas fâchés de se trouver souverains eux-mêmes, et de revenir représenter à leur tour. Mme de Louvois, contente, et avec raison très-contente de son état, s'est donc si bien trouvée d'une liberté dont elle n'avoit jamais joui, et dont il est impossible qu'elle jouisse à Paris, ni même à Meudon, qu'insensiblement elle a attrapé la Toussaint, et que je la vois comme résolue de ne partir de son royaume que le 15e du mois prochain. Pour moi, je me suis rangé volontiers sous ses lois; et plus je connois sa domination toute aimable et toute honnête, plus je suis content de vivre partout où il lui plaira. N'avouerez-vous pas après cela que mes secondes noces sont très-heureuses, et que vous n'avez jamais entendu parler d'un mari plus soumis que je le suis, ni d'un meilleur ménage que le nôtre? Quand Mme Louvois est à Tonnerre, c'est le bruit, c'est le tumulte, ce sont tous les attributs de la royauté; quand elle est ici, ce n'est point Mme de Grignan dans son château, exposée à un nombre infini de voisins, exposée aux hommages de tous les Provençaux; mais c'est Mme de Sévigné dans ses Rochers, qui lit, qui se promène beaucoup, qui écrit à Paris, qui reçoit beaucoup de lettres, qui entreprend de son pied des promenades champêtres et de long cours, et qui fait enfin une vie de campagne, toute pleine de liberté et d'agrément, et une vie que Mme de Louvois goûte de telle sorte, qu'elle ne songe pas qu'il y ait au monde un Fontainebleau ni un Versailles.

Nous arrivons de Tonnerre, où nous avons été recevoir Mme de Courtenvaux, qui cavalièrement et honnêtement est partie de Fontainebleau en poste pour venir se ranger auprès de Madame sa belle-mère. Nous avons tous été fort aises de la voir, et nous ne cessons de l'interroger sur les événements du pays d'où elle

vient; cela nous fait une compagnie sans contrainte, et un amusement nouveau. Nous n'avons pas manqué à son arrivée ici de lui présenter l'aimable Amadis, qui est bien l'homme de la meilleure compagnie qu'on puisse entretenir, et qui est assurément d'une grande ressource contre l'ennui. Nous allons sagement et raisonnablement passer ici les fêtes, et puis nous ferons une Saint-Hubert, à peu près comme celle que nous fîmes il y a trois ans dans ce royal château de Grignan; avec cette différence pourtant que si la bête nous échappe, elle ne tombera pas de si haut. Mme de Courtenvaux vient de recevoir toute sorte d'honneurs à Tonnerre; il y a eu même un bal magnifique, et des mascarades, en sorte qu'elle n'est pas fâchée, non plus que nous, d'être ici en repos loin du monde et du bruit; car nous n'avons pas même de voisins qui nous puissent tourner à importunité.

Voilà, Madame, quel est notre état, selon toutes personnes raisonnables beaucoup plus digne d'envie que de pitié. Je suis ravi que ma dernière lettre ait fait le voyage si heureusement, sans passer par Paris : c'est ce qui me donne courage de vous écrire encore celle-ci par la même route. Mon amour-propre m'a obligé de faire voir la vôtre à Mme de Louvois, qui en a été ravie, et qui a pris plaisir à la lire plus d'une fois; car parmi toutes ses bonnes qualités elle a encore celle de goûter les bonnes choses, et en lisant de certaines lettres de leur donner tous les tons qui leur conviennent. Mais où prenez-vous, Madame la Marquise, que si l'on eût marié l'héritier de toutes ces possessions-ci d'une certaine manière, il pourroit les posséder encore? hélas! ne l'est-il pas? n'aura-t-il pas des millions de sa femme? Mais c'est qu'il s'est trop pressé de vendre, et il n'est pas à l'heure qu'il est à s'en repentir; mais c'est qu'il étoit temps qu'Anne de Souvré parût sur cet horizon, et que cela étoit réglé de toute éternité. Il faut avouer aussi que les

peuples de ces cantons sont heureux de ce changement; car elle n'a d'application qu'à les soulager, et qu'à donner des marques de sa charité à ceux qui en ont le plus de besoin.

Mais qu'est-ce, Madame, qu'un bruit que Mme de Coulanges me mande qui s'est répandu dans Paris, et dont elle doit s'éclaircir avec vous, que votre mariage est rompu? j'en serois d'autant plus surpris que vous m'en avez parlé dans votre dernière lettre comme d'une chose faite, et dont vous sembliez tous très-contents. Pour moi, j'en serois fâché à l'heure qu'il est; car voyant le changement qui est arrivé dans ces terres, je suis du sentiment qu'il vaut mieux, n'importe à quel prix, conserver ce qui nous vient de nos pères, que de le mettre au hasard, fondé sur un petit point d'honneur, qui avec le temps renverse toutes les bonnes maisons : ainsi, ma très-aimable gouvernante, je suis impatient de savoir la vérité de ce bruit, comme prenant plus d'intérêt que personne à tout ce qui regarde la maison de Grignan. Je vous conjure de la vouloir toujours bien assurer de tous mes respects et de toute ma vénération; et pour vous, ma très-aimable, d'être bien persuadée qu'en m'honorant de vos bonnes grâces, et même de votre tendresse, vous favorisez la personne du monde qui vous estime, et qui vous aime davantage.

Mme de Louvois a reçu avec plaisir toutes les louanges que vous lui donnez et tous les compliments que vous lui faites. Elle m'ordonne de vous en bien remercier, et de répandre aussi dans votre château beaucoup de compliments de sa part; elle veut que j'envoie à la sage et raisonnable Pauline trois couplets que j'ai ajoutés à l'aventure de *Gradafilée*, en supprimant le couplet que j'avois adressé aux duchesses ses filles, ce qui rend l'ouvrage beaucoup plus complet. Si vous ne connoissez point l'*Amadis*, c'est du grec que je vous envoie.

### LES VINGT-QUATRE TOMES DE L'*AMADIS*

#### TROUVÉS A ANCY-LE-FRANC.

*Sur l'air des Folies d'Espagne.*

Encore hier, aventure nouvelle,
Gradafilée avec un air benin
Nous apparut, et n'avoit avec elle,
Pour écuyer, que Busando, le nain.

Elle venoit pour avertir Madame
Qu'en ce château, le plus beau du pays,
Un vieux Clermont (Dieu veuille avoir son âme !)
Avoit caché le bonhomme Amadis.

Nous le cherchons et ne le pouvons croire ;
Mais la géante, instruite du trésor,
Nous le fait voir dans le fond d'une armoire,
Où pour le moins depuis cent ans il dort.

Au bruit qu'on fait, le héros se réveille,
Bâille d'abord, frotte ensuite ses yeux,
Se lève, et dit en secouant l'oreille :
« Pourquoi venir me troubler en ces lieux? »

Mais regardant du château la maîtresse,
Troublé, confus, il demande pardon ;
Voyant Louvois, il croit voir Grimanesse
Dans le fameux palais d'Apollidon.

Plein de respect, il se rend à Madame,
Et finissant tous les enchantements,
Nous découvrons Oriane sa femme,
Esplandian, et tous ses descendants.

Mme de Louvois demande à Coulanges où il en est d'Amadis. Sa réponse,

*Sur l'air de Marianne était coquette.*

Pour nouvelle, et qui n'est point fausse,
D'Amadis Oriane est grosse,

Et Mabile en a le secret,
Qui répond à qui le demande
Qu'elle a toujours cru sur ce fait
Qu'à tel saint viendroit telle offrande.

De Danemark la damoiselle,
Autant que Mabile fidèle,
Peu scrupuleuse par bonheur,
Attend, dit-on, que l'enfant sorte,
Pour l'emporter à Mirefleur,
Et l'exposer sur quelque porte.

Réponse à une pareille question un autre jour,

*Sur le même air :*

Amadis par les soins d'Urgande,
Avec sa race belle et grande,
Dans l'île ferme dort enfin,
Comme aussi le nain, et Carmelle,
Maître Élisabeth, Gandalin,
Et la danoise damoiselle.

Maintenant un épais nuage
Nous cache palais et village,
Enveloppe bêtes et gens;
Mais Urgande nous fait promesse
Qu'on les reverra dans le temps
Que viendra Lizuard de Grèce.

---

1390. — DE MADAME DE COULANGES
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 29e octobre.

On me dit hier que votre mariage étoit refait, c'est-à-dire qu'on avoit envoyé des conditions à Mme de Grignan qu'elle auroit tort de ne pas accepter; et comme je suppose qu'elle ne peut avoir tort, je conclus que vous vous mariez, et je m'en réjouis avec vous, ma chère amie.

Le Roi est à Choisy pour jusqu'à samedi ; tout le monde revient en foule ; l'armée de Flandre est séparée. Nous n'aurons Mme de Louvois et M. de Coulanges que le 8e du mois qui vient ; ils ont M. de Souvré et Mme de Courtenvaux pour augmentation de bonne compagnie. La maréchale de Villeroi est partie pour passer tout son hiver à Versailles avec sa belle-fille ; nous avons cru être fort fâchées de nous séparer. Au reste, Madame, j'ai vu la plus belle chose qu'on puisse jamais imaginer : c'est un portrait de Mme de Maintenon, fait par Mignard ; elle est habillée en sainte Françoise romaine ; Mignard l'a embellie, mais c'est sans fadeur, sans incarnat, sans blanc, sans l'air de la jeunesse ; et sans toutes ces perfections, il nous fait voir un visage et une physionomie au-dessus de tout ce que l'on peut dire : des yeux animés, une grâce parfaite, point d'atours, et avec tout cela aucun portrait ne tient devant celui-là. Mignard en a fait aussi un fort beau du Roi ; je vous envoie un madrigal que Mlle Bernard fit impromptu en voyant ces deux portraits ; il a eu beaucoup de succès ici : vous jugerez si nous avons raison. Mlle de Villarceaux est morte de la petite vérole, sans confession et sans avoir eu le temps de déshériter ses cousines. Mme d'Épinoi, la princesse, est accouchée d'un fils, et depuis ce grand jour on ne cesse de tirer et de boire à la place Royale. Adieu, ma chère amie.

---

1391. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE COULANGES.

A Grignan, le 16e novembre.

Je ne sais, Madame, où cette lettre que je vous adresse trouvera présentement mon cousin : la voilà, toute pleine de bagatelles bien indignes des relations qu'il

nous fait tous les jours de son voyage. Je ne sais si vous vous souvenez de votre dernière lettre, et avec quel agrément et quelle politesse vous vous excusez d'avoir montré une des miennes, et comme vous m'assurez que puisque le monde n'en a point vu, c'est signe que je n'ai point écrit, et tout ce que vous me dites sur cela ; je voudrois en être digne, mon amie, et je vous plains de ne point recevoir de vos lettres : voilà tout ce que je vous puis dire. Je crois que rien ne peut plus empêcher que nous ne fassions notre mariage ; tout enfin est réglé, il me paroît que tous les acteurs nécessaires à cette cérémonie s'assembleront de tous côtés entre ci et quinze jours. M. de Grignan a eu des étourdissements qui nous ont fait peur, à cause de l'horrible chute qu'il a faite ; ce fut un miracle qu'il n'eut pas la tête cassée, et le vingt-unième jour il eut les vapeurs que je vous dis ; mais on nous assure que ce n'est rien. Il vous fait mille et mille compliments ; il disoit l'autre jour qu'il vouloit vous écrire, je lui ai promis de vous le mander. Adieu, ma très-aimable amie : quand je ne vous nomme point Pauline, c'est ma faute ; car elle est toujours vive sur votre sujet, et sent votre esprit et vos lettres d'une manière qui fait son éloge ; elle vous conjure de ne la pas oublier.

---

## 1392. — DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 17e novembre.

Me voici bien arrivé et bien rendu dans mon aimable appartement, d'où je vous écris, mon adorable gouvernante, pour vous faire tous mes compliments sur le mariage de M. le marquis de Grignan, qu'on dit être non-seulement résolu et réglé, mais peut-être fait et parfait présentement ; vous croyez bien que je souhaite que

vous en soyez tous bien contents ; et mes souhaits sont assurément des plus sincères, puisque personne ne s'intéresse plus que je fais à tout ce qui regarde la bonne, illustre et ancienne maison des Adhémars entés sur Castellanne : Dieu leur conserve *ad multos annos* leurs beaux et magnifiques châteaux ! et que sur toute chose ils n'y fondent jamais d'hôpital; car tôt ou tard l'hôpital porte guignon. Je n'ai point erré quand je vous ai mandé que l'église de celui de Tonnerre étoit de soixante-trois toises de long; on la dit de la longueur de Notre-Dame de Paris; mais elle n'est pas desservie comme celle de Grignan; on n'y voit point ce chapitre vénérable qui m'a donné de l'émotion toutes les fois que je l'ai vu, et tant de respect pour ses fondateurs. J'arrivai ici samedi au soir. Mme la maréchale de Villeroi est venue pour voir Mme de Louvois, et je m'en vais demain avec elle à Versailles, et peut-être de là à Pontoise, pour me redonner à tous mes illustres amis. Je ne sais quand je reviendrai; et c'est ce qui fait que je vous écris aujourd'hui, et pour vous, et pour tout ce qui est marié et ce qui ne l'est pas dans le *royal* château que vous habitez ; mais comme il est impossible de faire son thème en tant de façons, je vous remets, ma très-belle, tous mes compliments pour les distribuer, et je vous supplie de n'épargner aucuns termes pour bien faire connoître tous les sentiments de mon cœur et de mon âme. Je ne suis point content de la santé de Mme de Coulanges : je l'ai retrouvée avec ses maux d'estomac et ses justes craintes de ne point rattraper son premier état; elle continue les remèdes de Carette; Dieu veuille qu'elle s'en trouve mieux qu'elle n'a fait jusques ici ! mais, selon toutes les apparences, elle ne pourra pas se dispenser d'aller à Bourbon ce printemps. Je suis très en peine d'elle, et son état trouble bien la perfection du mien ; car je me porte à merveilles et de corps et d'esprit; mais gare la goutte,

qui me prit si vilainement le 20e décembre de l'année passée ! Adieu, ma très-belle : je suis mille fois plus à vous qu'à moi-même. La maréchale de Villeroi vous prie de trouver bon que tous ses compliments pour vous, et pour tout ce qui s'appelle Grignan, passent par mon canal : elle n'est pas *écriveuse* de son naturel, mais elle sait penser et parler comme si elle écrivoit. Vous devez être assurément très-contente de la manière dont elle parle de tout ce qui vous regarde, et de la chaleur avec laquelle elle relève les sottises et les dits du vulgaire.

---

### 1393. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 19e novembre.

Il y a quinze jours, mon amie, que je ne vous ai écrit; je vous en avertis, de peur que vous ne vous en aperceviez pas. Je n'avois point reçu de vos lettres, et cela me faisoit craindre que vous ne voulussiez plus les miennes. Êtes-vous à la noce ? y serez-vous bientôt? Je veux savoir ce qui vous regarde tous, parce que j'y prends un véritable intérêt. Toute la troupe de Tonnerre est revenue dans une parfaite santé. M. de Coulanges a trouvé une grande affliction à son retour : il paroît dans le monde un livre imprimé de ses chansons, et à la tête de ce livre, un éloge admirable de sa personne : on dit qu'il est né pour les choses solides et pour les frivoles, on montre les preuves des dernières; il est très-touché de cette aventure, que j'ai encore aggravée par ne la pouvoir prendre sérieusement : à tout cela je réponds : *chansons, chansons*. Il est allé à Versailles, et de là à Saint-Martin. Il faut espérer qu'il se consolera d'avoir fait ce livre par en faire un second, avant que sa jeunesse se passe. Vous voulez que je vous dise des nouvelles de ma santé, mon

amie? elle n'est en vérité point bonne : Carette me donne tout ce qu'il veut, et j'avale ses remèdes sans confiance et sans succès; mais je crois que ce seroit encore pis de changer tous les jours de médecin : il faut prendre patience et être bien persuadée qu'on ne meurt que quand il plaît à Dieu. Voilà des vers que l'abbé Têtu m'a priée de vous envoyer; ils sont de sa façon. Le bruit court que le marquis de Mouy aura la maison de Pipaut; on dit qu'il fait habiller un de ses laquais en cerf, et qu'il le court toutes les nuits avec un cor : que vous semble de cet équipage de chasse? M. de Harlay n'est point encore de retour de ses négociations : tout le monde desire la paix, et l'espère peu. Voilà encore des vers de Mlle Bernard; malgré toute cette poésie, la pauvre fille n'a pas de jupe; mais il n'importe, elle a du rouge et des mouches. Adieu, ma belle amie : ne m'oubliez pas, je vous en conjure.

---

### 1394. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 26e novembre.

J'ai envoyé à Versailles la lettre que vous m'avez adressée pour M. de Coulanges : il y est établi depuis son retour. J'ai été bien tentée d'ouvrir cette lettre; mais la discrétion l'a emporté sur l'envie que j'ai toujours de voir ce que vous écrivez : tout devient or entre vos mains. Je suis très-obligée à M. de Grignan de se souvenir encore de moi. Sa chute me met tout à fait en peine, et je vous prie, ma belle, de me bien mander de ses nouvelles, parce que j'y prends un très-sincère intérêt. Les vers que j'ai envoyés à la cour ont été fort bien reçus : la personne à qui ces vers s'adressoient m'a écrit la plus aimable lettre du monde; vous en jugerez

par son effet, puisque sans ma mauvaise santé, qui me rend si dificile à changer de lieu, je serois partie sur-le-champ pour Versailles. J'avale sans fin des gouttes de Carette; et tout ce que je sais, c'est qu'elles ne me font point de mal; il y a peu de remèdes dont on en puisse dire autant. Au reste, j'allai voir hier la maréchale d'Humières; elle demeure dans une vilaine maison au faubourg Saint-Germain, où il n'y a place que dans la cour pour mettre son dais. La duchesse d'Humières, de son côté, occupe une autre maisonnette dans l'Ile. Si la maréchale avait un peu de courage, en attendant mieux, elle auroit bien donné la préférence à un couvent. M. du Maine vient coucher aujourd'hui à l'Arsenal; il y doit donner à souper à toutes les dames qui l'habitent; la jeune Mme de la Troche y brillera, car elle est la beauté de ce lieu. Mme de Bois-Franc a la petite vérole; le fils de Monsieur le premier président l'a aussi; enfin, tout en est rempli. Je vous ai mandé l'affliction de M. de Coulanges au sujet de ses chansons, qui ont été même assez mal choisies à l'impression : on a mis son éloge à la tête du livre; comme il ne pouvoit plus lui arriver que ce malheur, il y a été aussi sensible que ce capitaine qui après avoir vu mourir son fils et perdu la bataille de sang-froid, pleura seulement la mort de son esclave. Mme de Montespan est de retour ici; elle a donné un lit de quarante mille écus à M. du Maine, et trois autres encore très-magnifiques. Elle donne ses perles à Madame la Duchesse. Adieu, ma chère amie : dites bien des choses pour moi à toute votre belle et bonne compagnie, et surtout ménagez-moi bien les bonnes grâces de la charmante Pauline.

---

### 1395. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 10e décembre.

Je viens de passer encore quinze jours sans écrire; mais je garde mes excuses pour quand je vous écris; car mes lettres ne peuvent être que tristes et ennuyeuses : je perds tous mes amis et amies. La mort du maréchal de Bellefonds m'a donné une véritable douleur; je suis la dernière visite qu'il ait faite; je le vis en parfaite santé, et six jours après il étoit mort : on dit que c'est d'un abcès dans le genou, et que si on le lui avoit percé, on lui auroit sauvé la vie : mais vous n'êtes pas la dupe de ces sortes de repentirs : il faut partir quand l'heure est venue. Sa famille est dans une désolation digne de pitié; pour moi, je sens très-vivement cette perte. Ajoutez à cette mort celle de Mlle de Lestranges, qui étoit mon amie depuis vingt-cinq ans, et vous ne serez pas surprise de la noirceur de mes pensées. Ma santé est assez mauvaise; Carette exerce son art très-inutilement sur ma personne; il me donna, il y a quelques jours, une médecine qui me fit de très-grands maux; mais il dit, comme don Carlos, *tout est pour mon bien*. J'ai des journées assez bonnes, et puis des retours de colique plus violents que jamais; je suis résolue à ne plus faire de remèdes, et à vivre avec ce mal tant qu'il plaira à Dieu : le pis qu'il en puisse arriver arrive sitôt, même avec une bonne santé, que l'événement ne vaut pas qu'on s'en tourmente; il n'y a que les douleurs qui sont redoutables. Vous voyez, mon amie, par le récit de tous mes ennuis, quelle est ma confiance en votre amitié : je sens cependant le plaisir de vous savoir tous dans la joie. M. l'abbé de Marsillac me dit hier des biens infinis de M. et de Mme de Saint-Amant, et de

Mme la marquise de Grignan leur fille ; il les a vus à Vincennes : il dit que ce sont les plus honnêtes gens qu'il est possible, et qu'ils vous ont élevé un chef-d'œuvre ; enfin il passa bien du temps à me chanter leurs louanges, et je vous assure qu'il ne m'ennuya pas, car je prends un très-sincère intérêt à tout ce qui a rapport à vous et à ce qui vous touche ; je vous demande en grâce de faire bien des compliments de ma part à M. et Mme de Grignan : je suis trop triste et trop malade pour écrire à tout autre que vous ; vous vous passeriez peut-être bien de cette préférence. M. de Coulanges est toujours à la cour. Monsieur de Noyon y fait une figure principale ; il est le seul présentement qui y soit, et la cour a toujours besoin d'un pareil amusement. Il sera reçu lundi à l'Académie ; le Roi lui a dit qu'il s'attendoit à être seul ce jour-là.

L'abbé Têtu se trouva ici lorsque je reçus votre dernière lettre ; il fut fort touché du bon accueil que vous avez fait à ses stances ; il vous envoie une dissertation sur Montaigne. Je ne veux pas oublier, mon amie, que l'on m'obligea il y a quelques jours, en très-bonne compagnie, à dire tout ce que je savois de la charmante Pauline ; mon cœur avoit tant de part dans le portrait que j'en fis, qu'en vérité je crois qu'il lui ressembloit : au moins dit-on qu'une telle personne devoit être cherchée au bout du monde par tout ce qu'il y avoit de meilleur. Je crois que nous aurons M. et Mme de Chaulnes à la fin de ce mois. Le maréchal de Choiseul a exécuté vos ordres : c'est une vérité, je ne le vois plus ; il dit qu'on l'a averti qu'il se rendoit ridicule par aller souvent chez des femmes ; je lui ai laissé croire qu'on ne le trompoit pas ; et enfin j'en suis quitte pour une visite la semaine. Il a fait des merveilles pour le pauvre maréchal de Bellefonds : il n'y a que lui qui parle au Roi pour toute cette famille. Adieu, ma très-chère : em-

brassez toujours la belle Pauline pour l'amour de moi; voyez comme j'abuse de vous, de vous demander des choses si difficiles.

---

* 1396. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA COMTESSE DE GUITAUT.

[Grignan, décembre.]

Je vous ai écrit la dernière, ma chère Madame; je vous demandois même une suite de vos bontés pour mes affaires, qui sont quasi devenues les vôtres; mais il ne faut pas compter juste avec vous : vous avez une règle de ne point perdre le temps et de retrancher toutes les paroles inutiles, qui coupe la gorge à vos pauvres amies, qui seroient ravies de vous entendre quelquefois. Il faut cependant vous faire justice : c'est que, sans le dire, vous faites sûrement ce que l'on vous demande; mais vous ôtez le plaisir de le savoir par vous-même et de vous en remercier. Par exemple, Madame, je vous écrivis cet été : je vous disois que j'avois quitté toutes les misères de Paris pour venir respirer un peu plus doucement avec ma fille; je vous suppliois en même temps d'ordonner à M. Boucard de vous donner une entière connoissance des réparations que mon fermier a faites à Bourbilly, et de faire de vous, Madame, et de votre bonté, comme si j'étois dans le pays, hormis que vous avez mille fois plus de mérite, et que vous êtes cent fois plus habile : je ne rabattrai rien de ce calcul. Je mandois en même temps à Boucard que je ne passerois rien à mon fermier de tout le mémoire, qui montoit à neuf cents francs, que vous n'eussiez pris la peine de le faire examiner et de l'arrêter : voilà ce que je souhaitois, et j'en suis encore là; car du terme de Saint-Jean passé, je n'ai touché que huit cents livres. Ces diminutions font de grands mécomptes. J'espérois même que notre bon

curé M. Tribolet feroit un petit tour sur les lieux. Enfin, ma chère Madame, ayant su que vous n'êtes point encore à Paris, et que l'on doute même si vous y reviendrez, je vous écris cette lettre par Lyon droit à Semur, pour vous dire que je vous demande encore toutes ces bontés, et de vouloir bien me répondre avec cette charité qui fait le fondement de toutes mes importunités; et puis je prendrai la confiance de vous parler un peu de ce qui se passe ici.

Il y a près d'un an que l'on parle d'un mariage pour le marquis de Grignan : c'est la fille d'un fermier général, nommé Saint-Amant. Vous ne doutez pas qu'il ne soit fort riche : il avoit une commission à Marseille pour les vivres. Sa fille aînée a dix-huit ans, jolie, aimable, sage, bien élevée, raisonnable au dernier point. Il donne quatre cent mille francs comptant à cette personne, beaucoup plus dans l'avenir : il n'a qu'une autre fille. On a cru qu'un tel parti seroit bon pour soutenir les grandeurs de la maison, qui n'est pas sans dettes, principalement celle de Mme de Vibraye, fille du premier mariage, qui presse fort. M. de Pontchartrain est entré dans cette affaire avec beaucoup d'amitié; Monsieur le lieutenant civil aussi; ils ont fait le contrat à Paris, où le père étoit allé; il l'a signé, et le lieutenant civil, qui avoit une bonne procuration. Le père et le contrat sont ici; sa femme et sa fille s'y sont rendues de Montpellier; et enfin, Madame, après avoir vu et admiré pour plus de cinquante mille francs de linge, d'habits, de dentelles et pierreries, qu'il donne encore fort honnêtement, après huit ou dix jours de séjour ici pour faire connoissance, le marquis et cette fille seront mariés dimanche, 2e jour de l'année 95. Voilà, Madame, comme nous passons cet hiver, sans être sortis de notre château, où l'on a seulement les deux prélats, et M. de Montmor, qui a commencé toute cette affaire. Je vais vous faire perdre un

quart d'heure de votre temps, Madame, pour lire cette longue lettre, et vous apprendre de quelle manière il a plu à la Providence de disposer de l'établissement de cette maison, et de notre séjour en ce pays. Si vous me faites l'honneur de répondre, adressez votre lettre à Paris, à l'hôtel du Carnavalet. Boucard me les envoie par Lyon, mais il est plus sûr de faire comme je le dis. Adieu, Madame, ma chère Madame, l'objet de mon estime et de mon envie. Ma fille me prie de vous assurer de ses très-humbles services, et de vous dire qu'elle espère que bientôt vous aurez une pareille occupation.

---

### * 1397. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA COMTESSE DE GUITAUT.

.... le terme passé, que je ne passerai que sur ce que vous me direz : je ne veux rien du tout. Sur celui de cette Saint-Jean dernière, vous me dites qu'on m'a fait toucher *mille francs* à Lyon : *on n'a pas pu;* mais on me promettoit 1400# à Paris le 20e du mois passé, dont je n'ai point encore entendu parler; j'en écris à Boucard : ces manières lentes et languissantes me déplaisent fort. Il restera encore trois cents francs de ce terme que je veux avoir incessamment. Au nom de Dieu, ma chère Madame, *commandez* un peu en *souveraine* à ces gens si éloignés de la vigilance chrétienne, et croyez qu'on ne peut être à vous ni sous vos lois avec plus de sincérité que j'y suis.

---

### 1398. — DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ ET A LA FAMILLE DE GRIGNAN.

A Paris, le dernier jour de l'an.

Me voici enfin dans la grande ville, où je n'ai pas fait

un grand séjour depuis quatre mois; car vous saurez, Madame, que depuis mon retour de Tonnerre, j'ai partagé six semaines durant mes faveurs entre Versailles et Saint-Martin, où j'ai mené assurément une vie fort agréable; mais enfin me voici : il faut un peu se rendre à ses femmes et à ses amis de Paris, et ne pas abandonner tout à fait ses parents et ses anciennes connoissances. Tout le monde me dit que je me porte si bien, que j'ai le teint si frais, et que je suis si jeune, que par saint Jean! je le crois. Enfin voilà le 20e décembre passé, et je suis sur mes pieds comme un autre; c'est dommage que la saison soit aussi avancée; car si j'avois pu prévoir une santé aussi parfaite quand j'étois à Ancy-le-Franc, ma foi, ma foi jurée! j'aurois pris la diligence de Lyon en passant chemin, et à l'heure qu'il est je chanterois *Hymen io, ô Hyménée*. N'est-il pas vrai, tous mes adorables Grignans, que vous m'auriez bien reçu dans votre magnifique château, et que vous m'auriez admis à votre noce? A quoi en êtes-vous? est-ce fait? la victime est-elle immolée, et le sacrificateur a-t-il bien fait son devoir? Faut-il vous faire à tous des compliments en forme, et séparément? Je crois en vérité que vous ne le voulez pas, et que Mme de Sévigné voudra bien, quand vous serez tous assemblés, vous faire la lecture de cette mauvaise lettre, pour distribuer selon les rangs toutes les assurances de mes respects, de mes obéissances, de mes services et de mon très-sincère attachement pour toute l'illustre maison des Adhémar entée sur Castellanne, dont je souhaite la prospérité ès siècles des siècles.

Monsieur le Marquis, il ne faut point lanterner, il nous faut promptement un bel enfant de votre façon, et par là élever tous vos parents, et leur donner la qualité de grands. Pour moi, je ne désespère point du tout de voir les enfants de vos enfants; et si ce bonheur m'ar-

rive, je me flatte que vous voudrez bien me présenter à eux, comme ayant l'honneur d'être neveu de leur quatrième aïeule.

Mais, Monsieur le Comte, comment vous portez-vous? vos étourdissements continuent-ils? Je suis en vérité très en peine de vous, sans croire qu'il vous puisse mésarriver d'une chute que vous avez faite il y a déjà si longtemps; conservez-vous bien, au nom de Dieu, et que cela vous serve à ne pas négliger, dans les occasions, la main de quelqu'un pour vous soutenir; quant à moi, je suis toujours sur le poing de mon écuyer, et je m'en trouve fort bien.

Mais, mon aimable chevalier, faut-il que je vous voie toujours avec la goutte? j'en suis, en vérité, au désespoir. Je n'ai rien à dire à la goutte; mais pour à mes épaules et à mes bras, j'ai fait l'expérience d'un remède nouveau, dont je me trouve à merveilles. Il faut, sans autre cérémonie, faire mettre en plusieurs doubles un linge sur la partie affligée, et se faire repasser comme du linge avec le fer à repasser. Je fus dernièrement attaqué à Versailles, je criois l'épaule : on mit en même temps les fers au feu, et les femmes de chambre de Mme de Saint-Géran me repassèrent que rien n'y manqua; oncques depuis je n'ai crié l'épaule : et voilà comme j'en userai à l'avenir pour tout ce qui s'appellera rhumatisme; il est au surplus de la prudence que le fer ne soit pas trop chaud.

Pour vous, Madame la Comtesse, je suis assuré que vous êtes plus belle que jamais : je vous fais tous mes compliments, et tous mes remerciements de la bonne et aimable lettre que vous nous avez fait l'honneur de nous écrire; vous ne devez jamais douter que je n'approuve

tout ce que vous approuvez, et que je ne sois fort content de voir entrer dans votre maison une belle-fille dont j'entends dire tant de merveilles : il n'y a pas deux avis sur son aimable figure, et sur ses manières nobles et polies, qui font honneur à son éducation. J'ai bien de l'impatience d'avoir l'honneur de vous voir tous ensemble ; mais encore faut-il que je fasse ma révérence à ces illustres prélats, et à M. de la Garde, et que je leur fasse aussi mon petit compliment.

Pour vous, charmante Pauline, il faut vous souhaiter un mari, et un mari digne de vous ; dès que je fais ce souhait, vous voyez bien que je ne veux point vous être de quelque chose de plus d'un côté ; non en vérité, j'aimerois mieux avoir perdu mon petit doigt, je vous l'ai déjà dit.

Je reviens maintenant à vous, adorable gouvernante, pour vous remercier de la lecture que vous venez de faire et pour vous assurer que je vous honore, et que je vous aime toujours plus que ma vie. Maintenant que je suis à Paris, et que j'y serai quelque temps, j'espère que nous aurons plus de commerce ensemble ; car en vérité il n'y a pas moyen d'écrire au pays d'où je viens. J'ai mis dans ma hotte toute la maisonnée d'Armagnac, qui m'occupe encore beaucoup : c'est tout vous dire, qu'on me donna dernièrement à conduire à la comédie les duchesses de Valentinois, de Villeroi, de la Feuillade, et Mlle d'Armagnac, et que j'étois avec elles en cinquième sur le premier banc de la loge, et pour comble de bonheur, que c'étoit *Cinna* qu'on joua, dont je fus plus charmé que jamais. Que de détails, et de jolis détails j'aurois à vous conter ! Mais ce sera pour une autre fois, ma lettre est assez longue. Nos Chaulnes sont en chemin, et arrivent incessamment ; c'est encore une raison

qui m'a ramené ici que leur retour. Aimez toujours votre petit cousin, ma très-aimable gouvernante, et croyez-moi plus à vous mille fois que je ne puis vous le dire. Je ne finirai point sans saluer Monsieur le doyen à la tête de son vénérable chapitre, sans caresser Mlle de Martillac, ni sans entonner un *croustillantes* qui retentisse aux quatre coins du château. Il faut encore que j'ajoute ici un remerciement d'un plaisir que vous nous faites sans le savoir : le chevalier de Sanzei, fort joli, et filleul de Mme de Grignan, est ici ; et ne sachant où le gîter, l'abbé Bigorre nous a bien voulu ouvrir la chambre du marquis de Grignan, que nous avons meublée, et où nous l'avons établi pour le peu de temps qu'il a à être ici ; nous avons cru que vous le trouveriez bon ; il n'y fera pas grande ordure, comme vous pouvez croire, par le soin que nous prendrons de ses journées. Adieu, ma très-adorable : quand une fois je vous écris, je ne puis finir. La maréchale de Villeroi n'est pas écriveuse ; ainsi il faut tous tant que vous êtes, que vous soyez aussi contents de tous les compliments qu'elle m'a ordonné de vous faire de sa part, sans ménager aucuns termes, que si elle vous avoit écrit à tous en particulier ; elle est pour vous envers tous et contre tous, et parle très-dignement de vous, et de tout ce que vous faites.

---

## 1399. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 14e janvier.

Je vous remercie, mon amie, de m'avoir appris la conclusion de votre roman ; car tout ce que vous me mandez est romanesque. L'héroïne est charmante ; le héros, nous le connoissons ; ce qui me paroît, c'est que vous ne faites point de légers repas, comme faisoient tous ces princes

et princesses. Je suis ravie que M. de Grignan se porte bien; cette circonstance n'a pas été inutile pour l'agrément de la fête. J'appris hier votre mariage à Mme de Chaulnes, qui est arrivée en très-bonne santé, et qui n'en dit pas moins : « Jésus Dieu ! ils sont donc mariés, » que si elle n'en avoit jamais entendu parler. Elle avoit couché à Versailles; elle y avoit vu Mme de Chevreuse et toutes ses amies. On ne peut être plus remplie qu'elle l'est de tout ce qu'on lui a conté de la mort de M. de Luxembourg; si vous étiez ici, mon amie, elle vous diroit bien : « Gouvernante, il est mort bien chrétiennement. Monsieur a presque toujours été dans sa chambre. » Ce qui est de vrai, c'est que le P. Bourdaloue a dit qu'il n'avoit pas vécu comme M. de Luxembourg, mais qu'il voudroit mourir comme lui. Mme de Maintenon se porte bien; elle a été assez mal; elle sort maintenant tous les jours pour aller à Saint-Cyr. J'eus hier une des *Andromaques* de ce temps. La maréchale d'Humières donna ses rendez-vous dans ma chambre à M. de Tréville et à l'abbé Têtu; elle nous apprit qu'elle ne voyoit plus la duchesse d'Humières : qui l'eût cru, que les intérêts pûssent faire une telle désunion?

Le bruit court ici que la princesse d'Orange est morte; mais cette nouvelle auroit besoin d'une plus grande confirmation. La capitation est enfin passée et réglée. J'ai toujours oublié de vous faire les compliments de l'abbé Têtu, et à toute la maison de Grignan. Adieu, ma très-aimable : je vous embrasse, je vous aime et vous desire toujours. M. de Coulanges n'habite plus que la cour; on ne dira pas qu'il est mené par l'intérêt, quelque pays qu'il habite; c'est toujours son plaisir qui le gouverne, et il est heureux : en faut-il davantage?

---

1400. — DE MADAME DE COULANGES
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Paris, le 21e janvier.

Comptez, Madame, qu'on ne songe point ici qu'il y ait eu un M. de Luxembourg dans le monde. Vous ne me faites pitié où vous êtes que par les réflexions que vous vous amusez à faire sur des morts dont on ne se souvient plus du tout. Les meilleurs amis de M. de Luxembourg s'assemblent encore souvent ; le prétexte est de le pleurer, et ils boivent, mangent, rient, se trouvent de bonne compagnie, *et de Caron, pas un mot.* C'est ainsi qu'est fait le monde, ce monde que nous voulons toujours aimer. On parle à peine encore de la princesse d'Orange, qui n'avoit que trente-trois ans, qui étoit belle, qui étoit reine, qui gouvernoit, et qui est morte en trois jours. Mais une grande nouvelle, c'est que le prince d'Orange est malade, très-assurément ; la maladie de la reine sa femme étoit contagieuse ; il ne l'a point quittée, et Dieu veuille qu'elle ne l'ait pas quitté pour longtemps.

Il se passa hier une belle et magnifique scène à l'hôtel de Chaulnes : Monsieur y passa presque toute la journée, avec ses bontés et ses agréments ordinaires pour la maîtresse de la maison. L'appartement de cette duchesse est dans le point de la perfection : depuis le salon jusques au dernier cabinet, tout est meublé de ces beaux damas galonnés d'or que vous connoissez ; on a fait dans la chambre du lit une cheminée d'une beauté et d'une magnificence qui ne se peut dire ; il y avoit de gros feux partout, et des bougies en si grande quantité, qu'elles auroient obscurci le soleil, s'ils s'étoient trouvés ensemble. Mme de Chaulnes est allée ce matin rendre la visite à Monsieur, et ensuite à Ver-

sailles pour quelques jours : c'est ce qui l'a empêchée de vous écrire. Il n'y a de plaisirs qu'à Grignan, mon amie; mais ce qui est triste, c'est qu'il n'y en a point pour nous à Paris, quand vous êtes à Grignan. Je révère et estime tout ce qui habite ce beau château. M. le marquis de Grignan m'a écrit la plus jolie lettre qu'il est possible : elle a été trouvée telle par les connoisseurs. Rendez-moi de bons offices auprès de Madame sa femme; mais, mon amie, rendez-m'en de bons auprès de vous, je vous en supplie. On parle ici tous les jours de l'aimable Pauline, et toutes ses amies s'en souviennent si tendrement, qu'elle est une ingrate si elle ne s'en soucie plus; mais pourvu qu'elle ne m'oublie pas, je lui pardonne tout le reste. La petite duchesse de Sully, qui est à mon gré la vieille, vient de m'envoyer prier de vous faire à tous mille compliments de sa part. Aimez-moi toujours, je vous en conjure, ma chère amie.

---

### 1401. — DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 21e janvier.

Mon Dieu! les bonnes lettres que les vôtres, ma très-aimable gouvernante, et que les détails me font plaisir! J'ai vu toutes vos noces comme si j'y avois assisté; j'ai vu ce beau château illuminé, toute la compagnie qui le remplissoit, les belles hardes et tous les ajustements de la mariée; ces trois tables somptueusement servies dans la galerie; tous les appartements richement meublés et éclairés; j'ai même entendu la musique; en un mot, par vos détails aimables, je n'ai rien perdu, et ils m'ont tiré de la peine où j'étois de voir les tables servies dans la galerie en ce temps-ci; j'en trouvois la séance bien froide; mais les deux cheminées dont vous me parlez

m'ont réchauffé l'imagination, et je me suis trouvé à ce festin nuptial, sans autre incommodité que d'y avoir trop mangé; car jamais je ne fis meilleure chère. Vous vous êtes en vérité acquittée des détails à merveilles; mais qui m'apprendra si véritablement nous avons une marquise de Grignan, et si nous pouvons espérer des neveux dignes de leurs ancêtres? qu'on m'assure au moins que la première nuit des noces du marquis ne ressembla point à la première nuit des noces de Monsieur son père, et je me le tiendrai pour dit. Pour moi, je fais toujours la même vie, ma très-aimable marquise, tantôt à Versailles, et tantôt à Paris, et toujours en bonne compagnie. Je partage à Paris mes nuits entre mes deux femmes; car j'en passe bien autant au quartier de Richelieu que dans la rue des Tournelles; bien m'en a pris par les temps horribles que nous avons eus, car il n'y alloit pas moins que de la vie à courir les rues, et principalement la nuit.

Nous avons enfin ici les bons Chaulnes, tout comme vous les avez jamais vus, et toujours aussi disposés à faire bonne chère à leurs amis. Ils sont arrangés à merveilles dans leur hôtel; et la duchesse, toujours si opposée aux changements qu'on y veut faire, est toujours ravie, quand elle arrive de Bretagne, de les trouver faits, et est toute la première à les approuver. Monsieur, que vous savez qui est passionné pour elle, la vint voir hier, et lui fit une visite la plus aimable qu'on puisse faire. Mme de Coulanges fut invitée pour aller faire les honneurs, et elle n'y manqua pas, comme vous pouvez croire. Pour moi, je ne me trouvai point à l'hôtel de Chaulnes quand Monsieur y vint, parce que je dînois au faubourg Saint-Germain; mais j'y arrivai assez tôt pour trouver encore des feux d'un très-bon air dans toutes les cheminées, et toutes les marques d'une riche maison où l'on sait vivre à la grande. Monsieur fut voir encore

Mme la princesse de Rohan, qui est en couche, et la princesse d'Épinoi la douairière, qui a été malade.

La mort de la princesse d'Orange fait toujours faire beaucoup de raisonnements; mais hier encore, il y avoit des parieurs qui soutenoient qu'elle n'étoit point morte; quoi qu'il en soit, il est résolu par le roi son père qu'il ne recevra point de visites, et qu'on n'en portera point le deuil. Mlle d'Hocquincourt épouse le marquis de Feuquières, et Mme de Bracciane donne de petits bals, qui finissent à dix heures du soir; on y voit toutes les héritières à marier, et c'est à ceux qui y prétendent à les aller faire danser. Voilà toutes nos nouvelles. Je m'en vais de ce pas dîner à l'hôtel de Chaulnes; le mari et la femme s'en vont dîner à Versailles; pour moi, je suis fort prié d'aller à Saint-Martin, et je ne sais si je n'irai point dimanche, avec M. le duc de Montmorency, qui a fait espérer au Cardinal qu'il m'y mèneroit; c'est toujours une très-bonne maison, en quelque saison que ce soit et quelque temps qu'il fasse. Adieu, ma très-adorable : je vous remercie d'avoir si bien distribué tous mes compliments; je vous supplie de continuer, et d'être très-persuadée que personne au monde n'est plus à vous que j'y suis ni avec un plus tendre attachement. Mme d'Armagnac m'a envoyé son portrait, et ceux de ses deux filles; vous croyez bien qu'il a fallu leur faire place; mais ne soyez point en peine pour votre portrait; il occupe toujours le même lieu, et tient à mon cœur, ce qui est bien plus vous dire qu'à fer et à clou. Mme de Coulanges se porte assez joliment; elle commence à manger un peu plus qu'elle ne faisoit.

---

1402. — DE MADAME SÉVIGNÉ A MADAME DE COULANGES.

A Grignan, le 3e février.

Ah! ne me parlez point de Mme de Meckelbourg : je la renonce. Comment peut-on, par rapport à Dieu et même à l'humanité, garder tant d'or, tant d'argent, tant de meubles, tant de pierreries, au milieu de l'extrême misère des pauvres dont on étoit accablé dans ces derniers temps? mais comment peut-on vouloir paroître aux yeux du monde, ce monde dont on veut l'estime et l'approbation au delà du tombeau, comment veut-on lui paroître la plus avare personne du monde? Avare pour les pauvres, avare pour ses domestiques, à qui elle ne laisse rien; avare pour elle-même, puisqu'elle se laissoit quasi mourir de faim; et en mourant, lorsqu'elle ne peut plus cacher cette horrible passion, paroître aux yeux du public l'avarice même? Ma chère Madame, je parlerois un an sur ce sujet; j'en veux à cette frénésie de l'esprit humain, et c'est m'offenser personnellement que d'en user comme vient de faire Mme de Meckelbourg; nous nous étions fort aimées autrefois, nous nous appelions sœurs : je la renonce, qu'on ne m'en parle plus.

Parlons de notre hôtel de Chaulnes, c'est justement le contraire : ce sont des gens adorables, et qui font un usage admirable de leur bien; ce qu'ils reçoivent d'une main, ils le jettent de l'autre; et quand ils n'avoient point les lingots de Saint-Malo, ils savoient fort bien prendre sur eux-mêmes pour soutenir les grandes places où Dieu les a destinés; les pauvres se sentent de leur magnificence, enfin ce sont des gens qu'on ne sauroit trop aimer, et honorer, et admirer. J'en suis tellement entêtée, que je loue même Mme de Chaulnes d'avoir

appris l'amitié à Monsieur : c'est une science que les personnes de l'élévation de Monsieur n'ont pas le bonheur de connoître. Je suis fort aise qu'on ne m'oublie point dans cet hôtel; je vous conjure, mon aimable amie, de ne m'y point oublier vous-même. Pauline vous embrasse, et ne sauroit plus se passer de vos douceurs. Nous sommes encore dans des visites de noces; des Mmes de Brancas, des Mmes de Buous, dames de conséquence, qu'on avoit priées de ne point venir, ont rompu des glaces, ont pensé tomber dessous, ont été en péril de leur vie, pour venir faire un compliment : voilà comme on aime en ce pays; en fait-on de même à Paris? cependant, je me contente à moins, et je vous jure que j'aurai une joie fort sensible de vous revoir.

---

### 1403. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A COULANGES.

A Grignan, le 3e février.

Madame de Chaulnes me mande que je suis trop heureuse d'être ici avec un beau soleil; elle croit que tous nos jours sont filés d'or et de soie. Hélas! mon cousin, nous avons cent fois plus de froid ici qu'à Paris; nous sommes exposés à tous les vents; c'est le vent du midi, c'est la bise, c'est le diable, c'est à qui nous insultera; ils se battent entre eux pour avoir l'honneur de nous renfermer dans nos chambres; toutes nos rivières sont prises; le Rhône, ce Rhône si furieux, n'y résiste pas; nos écritoires sont gelées; nos plumes ne sont plus conduites par nos doigts, qui sont transis; nous ne respirons que de la neige; nos montagnes sont charmantes dans leur excès d'horreur; je souhaite tous les jours un peintre pour bien représenter l'étendue de toutes ces épouvantables beautés : voilà où nous en sommes. Contez

un peu cela à notre duchesse de Chaulnes, qui nous croit dans des prairies, avec des parasols, nous promenant à l'ombrage des orangers. Vous avez très-bien imaginé toutes les magnificences champêtres de notre noce; tout le monde a pris sa part des louanges que vous donnez; mais nous ne savons ce que vous voulez dire d'une première nuit de noce. Hélas! que vous êtes grossier! j'ai été charmée de l'air et de la modestie de cette soirée; je l'ai mandé à Mme de Coulanges : on mène la mariée dans son appartement, on porte sa toilette, son linge, ses cornettes; elle se décoiffe, on la déshabille, elle se met au lit; nous ne savons qui va ni qui vient dans cette chambre; chacun va se coucher; on se lève le lendemain, on ne va point chez les mariés; ils se lèvent de leur côté, ils s'habillent; on ne leur fait point de sottes questions : « Êtes-vous mon gendre? êtes-vous ma belle-fille? » Ils sont ce qu'ils sont; on ne propose aucune sorte de déjeuner; chacun fait et mange ce qu'il veut; tout est dans le silence et dans la modestie, il n'y a point de mauvaise contenance, point d'embarras, point de méchantes plaisanteries; et voilà ce que je n'avois jamais vu, et ce que je trouve la plus honnête et la plus jolie chose du monde. Le froid me glace et me fait tomber la plume des mains. Où êtes-vous? à Saint-Martin, à Meudon, à Bâville? Quel est le bienheureux endroit qui possède l'aimable et *jeune* Coulanges? Je viens de dire pis que pendre de l'avarice à Mme de Coulanges : les richesses que laisse Mme de Meckelbourg me donnent une joie extrême de penser que je mourrai sans aucun argent comptant, mais aussi sans dettes; c'est tout ce que je demande à Dieu, et c'est assez pour une chrétienne.

---

1404. — DE MADAME DE COULANGES
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 4e février.

On voit bien que vous avez oublié le climat de Paris, mon amie, puisque vous croyez avoir plus froid que nous : jamais il n'y a eu un hiver comme celui-ci. Le soleil se fait voir depuis deux jours, mais il ne se laisse point sentir; c'est un privilége dont vous jouissez à Grignan, j'en suis assurée. Je comprends à merveilles que Mme de Grignan se fasse un plaisir de ne point faire de visites ; c'est un avantage que j'ai au milieu de Paris; mais aussi n'ai-je point de raison pour m'incommoder : point d'enfants, point de famille ; grâces à Dieu, assez de dégoût pour ces fatigantes occupations; bien des années, et une assez mauvaise santé ; tout cela me fait demeurer au coin de mon feu avec un plaisir, pour moi, que je préfère à d'autres qui paroissent plus sensibles; mais une retraite que j'admire, c'est celle de Mlle de la Trousse : Dieu lui fait de grandes grâces, et son état est maintenant bien digne d'envie. Mme de Chaulnes veut toujours se reposer, et court incessamment. Il y a chez elle des dîners magnifiques : le chevalier de Lorraine, M. de Marsan, M. le cardinal de Bouillon ; cela se soutient de cette sorte tous les jours de la semaine. Mme de Pontchartrain est assez malade; la comtesse de Gramont est retournée à la cour en assez bonne santé. L'on ne se souvient plus ici de Mme de Meckelbourg, si ce n'est pour parler de son avarice. On dit que M. de Montmorency va épouser Mme de Seignelai; j'ai peine à croire ce mariage-là. M. de Coulanges arriva hier de Saint-Martin et de Versailles; mais c'est chez Mme de Louvois qu'il est descendu : *à tout seigneur, tout honneur*. Je comprends fort bien que

l'on s'accommode d'un mari qui a plusieurs femmes; j'en souhaiterois encore une ou deux comme Mme de Louvois à M. de Coulanges. Le maréchal de Villeroi prêta hier le serment, et prit le bâton ensuite; il fit attendre beaucoup le Roi, parce qu'il s'ajustoit; il avoit un habit de velours bleu d'une magnificence extraordinaire, et sa bonne mine le paroit plus que son habit. Mme la duchesse du Lude m'a fait promettre que je vous ferois mille compliments et mille amitiés bien tendres de sa part. Le Roi a donné à Mme de Soubise l'appartement que le maréchal d'Humières avoit à Versailles, et celui de Mme de Soubise aux princesses d'Épinoi, celui de ces princesses à M. de Rasilly; et de la duchesse d'Humières, pas un mot. Adieu, ma chère amie : je vous embrasse et vous aime beaucoup. J'ai peur que la charmante Pauline ne m'oublie à la fin; l'absence laisse tout craindre, même quand on est heureux. Continuez, je vous prie, de faire mes compliments dans le château de Grignan. Je suis fort obligée à Monsieur le chevalier de l'honneur de son souvenir, et je vous conjure de l'en remercier pour moi : je suis véritablement occupée de ses maux. Son ami, le P. de la Tour, prêche à Saint-Nicolas, et si je suis en état de pouvoir sortir, ce sera mon prédicateur pour ce carême. On vous a sans doute envoyé tous les sonnets qui ont été faits à la louange de la princesse de Conti.

---

### 1405. — DE MADAME DE COULANGES ET DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 12e février.

DE MADAME DE COULANGES.

J'ai perdu mon petit secrétaire, mon amie, et je ne puis me résoudre à vous faire voir de ma mauvaise écri-

ture. La nouvelle qui fait ici le plus de bruit, est le mariage de la belle Pauline; on dit que l'abbé de Simiane est parti pour se trouver aux noces; quand je dis que je n'en sais rien, personne ne me veut croire. La duchesse du Lude dit qu'elle le sait par le chevalier de Grignan; pour moi, je pardonne tout le secret que vous m'en faites, pourvu que cela soit vrai : vous croirez par là que j'aime passionnément M. de Simiane.

M. le duc de Chaulnes donne des dîners magnifiques : il en a donné un à Mme de Louvois, comme il l'auroit donné à M. de Louvois; un autre au chevalier de Lorraine, et à toute la maison de Monsieur; j'étois du premier, et pour le second, j'y envoyai mon fils, qui s'appelle M. de Coulanges : à mesure qu'il me vient des années, les siennes diminuent, de façon que je me trouve encore bien vieille pour être sa mère. Tous les courtisans sont devenus poëtes, l'on ne voit que des bouts-rimés, les uns aussi remplis de louanges que les autres de médisances; Dieu me garde de vous envoyer ces derniers! Il en court un à la louange du cardinal de Bouillon, qui passe pour une chanson : qu'en dites-vous, mon amie? Que dites-vous aussi du *prince dauphin?* je laisse à mon secrétaire le soin de vous mander cette histoire; car il se mêle quelquefois d'écrire de son style. On dit que c'est une affaire résolue que le mariage de Mlle de Croissy avec le comte de Tillières. Mme de Maintenon est encore languissante; mais elle se porte beaucoup mieux. Mme de Gramont paroît à la cour sous la figure d'une beauté nouvelle; elle est parfaitement guérie.

M. l'abbé de Fénelon a paru surpris du présent que le Roi lui a fait; en le remerciant, il lui a représenté qu'il ne pouvoit regarder comme une récompense, une grâce qui l'éloignoit du duc de Bourgogne : le Roi lui a dit qu'il ne prétendoit point qu'il fût obligé à une résidence entière; et en même temps ce digne archevêque a

fait voir au Roi que par le concile de Trente il n'étoit permis aux prélats que trois mois d'absence de leurs diocèses, encore pour les affaires qui les pouvoient regarder; le Roi lui a représenté l'importance de l'éducation des princes, et a consenti qu'il demeurât neuf mois à Cambrai, et trois mois à la cour; il a rendu son unique abbaye. Monsieur de Reims a dit que M. de Fénelon, pensant comme il faisoit, prenoit le bon parti; et que lui, pensant comme il fait, il fait bien aussi de garder les siennes. Adieu, ma chère amie : votre absence m'est toujours insupportable; ne me laissez point oublier dans ce château de Grignan; c'est votre affaire, je vous en avertis. J'embrasse bien tendrement la charmante Pauline. Les femmes courent après Mlle de l'Enclos, comme d'autres gens y couroient autrefois; le moyen de ne pas haïr la vieillesse après un tel exemple? L'abbé et le chevalier de Sanzei partirent hier pour aller faire carême-prenant avec leur mère; ce dernier fera son possible pour aller faire la révérence à sa marraine, en s'en retournant à son vaisseau.

DE COULANGES.

Premièrement, Madame, comment vous accommodez-vous de ce petit papier? Ne vous trouble-t-il point quelquefois dans votre lecture? Pour moi, j'aime mieux les bonnes feuilles de papier de nos pères, où les détails se trouvent à l'aise. Il y eut hier huit jours que je revins de Saint-Martin et de Versailles, pour passer le reste des jours gras à Paris. Il n'y a rien de pareil aux bons et somptueux dîners de l'hôtel de Chaulnes, à la beauté du grand appartement, qui augmente tous les jours, et au bon air des feux qui sont dans toutes les cheminées : il n'y a plus en vérité que cette maison qui représente la maison d'un seigneur. M. de Marsan

et le duc de Villeroi furent du dîner du chevalier de Lorraine.

Comme je n'ai point entendu le cardinal de Bouillon sur le sujet du *prince dauphin*, je ne puis bien vous dire la vérité de ce fait; mais on prétend que Monsieur, pressé par le Cardinal, avoit consenti à démembrer la principauté dauphine d'Auvergne du duché de Montpensier, pour les prétentions que la maison de Bouillon pouvoit avoir sur la succession de Mademoiselle : en sorte qu'ils étoient par là les maîtres de toute l'Auvergne; car le Cardinal en a le duché, et M. de Bouillon le comté; et que dans la suite le duc d'Albret se seroit appelé le *prince dauphin*. Comme on est persuadé qu'il n'y a rien de trop chaud pour ce cardinal, qui n'est occupé que de la grandeur de sa maison, que ne dit-on point de cette vision? Ce qui est vrai, c'est que Monsieur ayant tout promis, fut parler au Roi de ce démembrement, et que le Roi s'y opposa. On assure que le Cardinal, encore affligé de ce refus, a écrit au chevalier de Lorraine, pour lui dire qu'il étoit surpris que Monsieur lui eût manqué de parole, et qu'il ne pouvoit plus désormais être du nombre de ses serviteurs. On ajoute que le chevalier de Lorraine a montré sa lettre à Monsieur, qui l'a gardée, et qui a dit que du moins le Cardinal devoit lui savoir gré de ce qu'il ne la montroit point au Roi. Quoi qu'il en soit, Madame, voilà qui est fort désagréable pour notre cardinal; car comme il n'est pas universellement aimé et approuvé, tous ses ennemis ne perdent pas une si belle occasion de se déchaîner, et tous ses amis sont fâchés qu'une bonne fois pour toutes, il ne finisse point sur sa maison, et qu'il ne s'accommode point au temps présent. Jugez après cela du succès du bout-rimé dont Mme de Coulanges vous a parlé. Il y a des temps infinis que je ne vous ai écrit; mais je sais toujours de vos nou-

velles par Mme de Coulanges, qui veut bien quelquefois me faire part de vos lettres. J'ai toujours oublié de vous faire dans les miennes les compliments de Mme de Louvois, et à tout le château de Grignan ; elle me gronda très-sérieusement l'autre jour d'y avoir manqué.

---

1406. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE COULANGES ET A COULANGES.

A Grignan, le 22e février.

A MADAME DE COULANGES.

Je serois consolée du petit secrétaire que vous avez perdu, si celui que vous avez pris en sa place, étoit capable de s'attacher entièrement à votre service. Son écriture est fort belle, son style est bon; mais de la façon que j'en ai ouï parler, il vous manquera à tout moment : il est libertin, je sais même que souvent il couche à la ville ; après cela, mon amie, vous en userez comme vous voudrez ; je vous conseille de le prendre à l'essai ; quand vous le trouverez sous votre patte, servez-vous-en : *tant venu, tant payé.* Voilà qui est fait : il n'y a plus que notre hôtel de Chaulnes qui conserve l'honneur de la seigneurie ; ils sont dans l'usage de jouir de leur bien ; ils font l'un et l'autre ce qui ne se fait plus présentement ; ils sont dignes de toute sorte d'estime et d'amitié. Dieu conserve leur santé, et la pluie d'or de Saint-Malo, et la jeunesse de votre secrétaire ! je m'en vais un peu lui parler.

A COULANGES.

Premièrement, mon cher cousin, pour vous le dire à cœur ouvert à cette heure que nous sommes en liberté,

je n'aime point les petites feuilles volantes de Mme de Coulanges : elles me font enrager, je m'y brouille à tout moment; je ne sais plus où j'en suis; ce sont les feuilles de la Sibylle, elles s'envolent, et l'on ne peut leur pardonner de retarder et d'interrompre ce que dit mon amie; mais il ne faut pas lui en parler, car elle est attachée à ces petites feuilles. Je voudrois que vous pussiez aussi vous attacher à son service : c'est une bonne condition que d'être son secrétaire; je m'en trouverois fort bien, votre écriture m'a fait un plaisir sensible. Je sais toutes les merveilles de l'hôtel de Chaulnes, je suis fâchée de n'en être pas témoin; si j'avois pu changer les arrangements qui font que je suis ici, quand ils sont à la place Royale, je l'aurois fait avec plaisir. J'aime et j'honore M. le cardinal de Bouillon; vous le savez louer en vers et en prose; je voudrois que ce qu'il avoit imaginé pour le lot de la succession de Mademoiselle eût pu réussir. On nous apprend ici les magnificences de votre duchesse de Villeroi, ses habits superbes pour les derniers jours de carnaval; elle est dans le juste point d'aimer toutes ces choses. N'avez-vous pas fait tous les compliments de ce château au maréchal et à la maréchale de Villeroi? je vous en avois prié. Nous recevons avec une extrême reconnoissance ceux de Mme de Louvois : c'est une personne que j'honore en mon particulier; elle est honnête, elle est polie, c'est tout ce que je lui demande. Vous avez eu des temps enragés, et nous aussi; un froid extrême, et de la neige en grand volume, comme vous savez; et puis de la gelée par-dessus, et puis de la neige encore, et du verglas; et enfin nous avons été cent fois pis qu'à Paris. Je finis, mon aimable : je n'ai point de jolis détails à mettre à leur aise sur ma feuille, je gagnerois beaucoup que le vent emportât cette lettre; c'est à vous à parler. Corbinelli me mande des merveilles de la bonne compagnie d'hommes

qu'il trouve chez Mlle de l'Enclos : ainsi elle rassemble tout sur ses vieux jours, quoi que dise Mme de Coulanges, et les hommes et les femmes ; mais quand elle n'auroit présentement que les femmes, elle devroit se consoler de cet arrangement, ayant eu les hommes dans le *bel âge pour plaider*.

---

### 1407. — DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le vendredi 4e mars.

Il a bien paru à la dernière lettre que vous avez reçue de votre amie, qu'elle n'avoit pas un secrétaire tout à fait à ses commandements. Tout ce que vous me mandez sur le libertinage de ce secrétaire est incomparable et très-vrai. Je ne revins que mercredi matin de chez ma seconde femme, où j'avois couché deux nuits ; et j'en revins pour assister au triomphe du mercredi à l'hôtel de Chaulnes. Le duc et la duchesse font gras les autres jours ; mais le mercredi, vendredi et samedi, c'est une bonne chère, qu'on ne peut assez vous vanter : leur maître d'hôtel est un homme admirable, et qui contribue beaucoup à ce triomphe ; mais faut-il que la compagnie qui s'y trouve soit quelquefois aussi mêlée ? Jugez-en, Madame, par l'échantillon de mercredi dernier : les *Divines*, toujours d'un fort bon commerce ; mais Mme de la Salle, et sa fille de Roussillon, Mme de Saint-Germain, Mme du Bois de la Roche, qui rit plus haut que jamais, et le bon abbé d'Effiat, pour qui principalement la fête se faisoit. J'aurois juré d'abord que je me serois contenté de manger pour vivre seulement ; mais la chère se trouva si bonne, si grande, et même si magnifique, que je l'assaisonnai de toute ma bonne humeur : je mangeai comme un diable, je bus comme un trou, et je fis convenir Mme de la Salle, sa

fille, Mme de Saint-Germain, et Mme du Bois de la Roche, qu'il n'étoit rien tel qu'une bonne compagnie, d'un même pays, qui parloit la même langue, et qui étoit fort aise de se voir rassemblée ; je dis qu'il falloit convenir encore que la moindre personne qui seroit survenue à notre dîner nous auroit troublés infiniment : en sorte qu'elles opinèrent que les maîtres de la maison seroient exacts à ne donner entrée à l'heure de leur dîner qu'à de certaines gens, et que rien n'étoit si capable de mortifier une bonne compagnie que de la mêler avec une mauvaise. Sur cela, Mme de la Salle dit cent jolies choses plus délicates et plus françoises les unes que les autres; Mme de Saint-Germain y applaudit avec son air de confiance ordinaire, et Mme du Bois de la Roche en rit plus haut que jamais ; les cuillers sales redoublèrent dans les plats en même temps, pour servir l'un, et pour servir l'autre; et ayant par malheur souhaité une vive, Mme de Saint-Germain m'en mit une toute des plus belles sur une assiette pour me l'envoyer; mais j'eus beau dire que je ne voulois point de sauce, la propre dame, en assurant que la sauce valoit encore mieux que le poisson, l'arrosa à diverses reprises avec sa cuiller, qui sortoit toute fraîche de sa belle bouche ; Mme de la Salle ne servit jamais qu'avec ses dix doigts ; en un mot, je ne vis jamais plus de saleté ; et notre bon duc, avec les meilleures intentions du monde, fut encore plus sale que les autres. Voilà, ma belle gouvernante, comme se passa cette fête. Je m'en vais de ce pas dîner encore avec la duchesse de Chaulnes, car le duc n'arrivera que ce soir de Versailles; mais demain le triomphe est destiné au premier président de Bretagne, à son fils, à sa belle-fille, à Mme Girardin, à l'évêque de Vannes, à sa sœur, Mme de Creil, et autres : je suis encore retenu pour en faire les honneurs.

Mlle de Bréval fut mariée mercredi avec M. de Thianges ; et comme M. de Thianges entendit quelques propositions d'aller à l'opéra en attendant le souper, car le mariage se fit le matin et l'on dîna chez l'archevêque de Paris, il supplia de prendre quelque autre divertissement : en sorte que toute la noce fut amenée par M. du Maine à l'Arsenal, dont on ferma les portes, et où l'on joua au lansquenet jusqu'à ce que l'heure fût venue d'aller souper chez le premier président. Les mariés y ont couché jusqu'à aujourd'hui, qu'ils doivent aller demeurer à l'hôtel de Nevers, où ils seront trois mois, c'est-à-dire en attendant qu'ils trouvent une maison qui leur convienne. Mme de Montespan ouvrit hier sa porte, et couchée dans son lit, elle reçut les compliments de tous ceux qui voulurent lui en aller faire. Voilà ce qui a fait la grande nouvelle de tous ces jours-ci. La duchesse de Villeroi est grosse, et bien triste d'un état qui lui est fort nouveau, pendant que toute sa famille en est dans la dernière joie. Le comte de Sanzei arriva hier ; il n'attend que les ordres de Mme de Coulanges pour vous faire voir de son écriture ; il ne sera tout au plus que quinze jours avec nous, car voilà le tambour qui va battre aux champs. Vous avez su la mort de Mme de Montglas : en revanche, la comtesse de Fiesque se porte mieux que jamais ; elle a été merveilleuse sur ce mariage de Mlle de Bréval, qu'elle a toujours aimée et regardée comme sa fille. Il n'est plus question de l'affaire du cardinal de Bouillon ; je l'ai fort vu depuis quelque temps, et il me paroît tout aussi tranquille qu'il le peut être. L'hôtel de Chaulnes avec tous ses triomphes ne laisse pas aussi d'avoir quelquefois des chagrins, parce que le duc et la duchesse en veulent avoir : toutes ces troupes sur les côtes et tous ces officiers pour les commander, les embarrassent, lorsqu'ils devroient s'accommoder au temps, passer ici tranquillement leur printemps et leur

été entre Chaulnes, Versailles et Paris, et n'aller en Bretagne que pour les états; mais ils étouffent sans vouloir s'ouvrir à leurs amis, et veulent avancer leurs jours à toute force. Le bon duc s'appesantit fort, et il y a raison pour cela; mais en ce monde, qui est-ce qui se rend justice ?

Voici insensiblement une assez longue lettre; elle est au moins sur les feuilles de nos pères, qui ne s'envoleront point comme celles de votre amie. Elle est partie dès le matin, votre amie, pour le sermon du P. Gaillard à Saint-Roch, et de là elle doit aller dîner chez Mme de Valentiné. Adieu, ma très-aimable madame : aimez-moi toujours, et comptez que je vous aime ni plus ni moins que moi-même. La marquise de la Trousse va se remettre dans le commerce; elle a prié Mme de Coulanges de la présenter en certaines maisons; elle doit aussi vous écrire. Dites, je vous supplie, mille belles et bonnes choses pour moi à tous les habitants de votre *royal* château. J'ai bien de l'impatience d'apprendre de bonnes nouvelles de l'adorable Pauline : nous espérons que vous nous en donnerez, indépendamment de celles qui nous pourroient venir d'ailleurs. Nous méritons cette distinction par l'intérêt sincère que nous prenons à tout ce qui la regarde.

---

### 1408. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 25e mars.

Mes secrétaires me manquent au besoin; mais quand c'est à vous que j'écris, ma chère amie, mes deux doigts sont toujours disposés à écrire,

Ils ne vont plus que pour Clymène.

Que dites-vous de ne plus savoir M. le duc de Chaulnes

gouverneur de Bretagne? On ne parle que de ce grand événement; les gens modérés croient que ce duc et cette duchesse se doivent trouver heureux de ce changement; les autres les croient désespérés; pour moi, je dis tout ce que l'on veut, et suis très-persuadée qu'il ne faut point juger de la manière de penser de nos amis par la nôtre; c'est cependant un tort que le monde a toujours, et qu'il ne peut pas ne point avoir : il a plus tôt fait de juger par ses dispositions que d'examiner celles des autres. M. de Chaulnes fait bonne mine; la duchesse se cache si bien, que je ne l'ai point vue; il est vrai qu'il est assez aisé de m'échapper, car je fais naturellement peu de diligence, et j'en fais moins que jamais, dans l'espérance d'avancer toujours dans cette parfaite indifférence, dont vous ne vous apercevrez jamais, ma très-aimable. Au reste, ma santé n'est point du tout bonne; il est plus question que jamais de me faire aller à Bourbon : il arrivera ce qu'il plaira à Dieu; quand je songe que dix ou douze ans de plus ou de moins font la différence de cette affaire-là, je ne trouve pas que cela vaille la peine de la traiter si solidement; peut-être penserai-je tout d'une autre façon quand je me trouverai plus proche de la mort; il faut trancher le mot, ne fût-ce que pour s'y accoutumer.

J'attends de vous un compliment, qui sera bien sincère, sur l'aventure du feu; cela a paru une occasion digne de m'attirer le monde entier; mais le monde est bien inutile, je l'ai évité avec assez de soin. Au reste, Mme de Villars m'a fait promettre que je vous dirois des choses infinies de sa part, et surtout que j'apprendrois qu'elle ne pardonnera point à M. de Villars de n'avoir point parlé d'elle à Mme de Grignan; cela pourroit bien aller à une séparation, si Madame votre fille ne s'y oppose.

Comme j'achève ma lettre, voilà un secrétaire qui

m'arrive ; il vous apprendra que je viens de voir M. de Chaulnes, qui m'a conté tout ce qui s'étoit passé entre le Roi et lui; mais comme en même temps il m'a dit qu'il vous alloit écrire, je ne m'embarquerai point dans un récit que vous saurez encore mieux par lui-même. Il me paroît tout plein de raison; Madame sa femme m'a envoyé prier qu'elle pût aujourd'hui passer la journée avec moi; je la plains, puisqu'elle est fâchée : pour moi, qui ne connois point le goût de la représentation, ou pour mieux dire, qui ne connois que celui du repos quand on n'est plus jeune, je ne me trouverois pas à plaindre à la place de Mme de Chaulnes. M. de Mesmes épouse Mlle de Brou, à qui on donne trois cent cinquante mille francs en argent, et cinquante mille francs en habits et en pierreries; on dit aussi que M. de Poissy épouse Mlle de Bosmelet, qui aura un jour soixante mille livres de rente; *et de ma pauvre nièce, pas un mot*. M. de Coulanges arriva hier de Saint-Martin, et il est allé aujourd'hui je ne sais où. Le maréchal de Choiseul part dimanche; il a le commandement de la Bretagne joint aux autres; comme il a le commandement beau, je suis assez aise qu'il commande loin d'ici; ce n'est pas que je ne sois une ingrate cette année, car je ne l'ai presque pas vu. Adieu, ma vraie amie : ne me laissez pas oublier à Grignan, et surtout de l'adorable Pauline.

---

## 1409. — DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 15e avril.

Je ne vous ai point écrit depuis la bizarre aventure de notre feu, et il y a un temps infini; je vous en demande mille pardons, ma très-aimable Madame; mais il faut excuser un homme qui n'est point à lui, et qui a tou-

jours l'esprit bandé, comme je disois autrefois à Monsieur votre fils, qui me faisoit des reproches. Dès que j'eus pris part à la déconvenue de nos pauvres meubles, je m'en retournai à Versailles, et de là à Pontoise, d'où je ne suis revenu presque que pour m'en aller passer la quinzaine de Pâques à Bâville ; me voici présentement de retour de Bâville ; mais on m'a signifié de me tenir prêt pour aller à Chaulnes vers le 24e ou le 25e du mois, pour y demeurer jusqu'à la Pentecôte ; je ne doute pas qu'en ce temps-là quelqu'un ne mette encore la main sur moi, et c'est ainsi que mes jours s'en vont insensiblement, et que je profite d'un regain de jeunesse, qui fait que je m'accommode encore du monde, et que le monde s'accommode encore de moi. Je ne sais plus ce qu'est devenue la goutte, je n'en ai point entendu parler depuis l'année passée ; et mes forces, et ma santé, et ma bonne humeur sont revenues de telle sorte, que je suis prêt de croire qu'il y a une très-grosse erreur dans mon baptistaire, et qu'il faut qu'on s'y soit trompé pour le moins de vingt ans ; car assurément à soixante et un ans passés on n'est point aussi jeune que je le suis. Vous êtes jeune aussi, ma très-aimable : je n'ai jamais vu une écriture plus ferme que la vôtre, ni un style plus délicieux ; vos lettres me font un plaisir sensible ; Mme de Coulanges a soin de me garder aussi toutes celles que vous lui écrivez, et c'est pour moi une lecture dont je ne me puis lasser.

Vous avez su, et vous avez vu avec une lunette d'approche tout ce qui s'est passé à l'hôtel de Chaulnes ; plus on va en avant, plus tous les zélés serviteurs et amis du duc et de la duchesse trouvent qu'ils sont trop heureux d'être sortis d'intrigue aussi noblement qu'ils ont fait ; enfin les voilà les plus grands seigneurs de France, les mieux en leurs affaires, et avec le plaisir d'entendre chanter leurs louanges de tous les côtés ; car

de celui de Bretagne on apprend qu'ils y ont secouru bien des gens à leurs propres dépens, quand on a mis des règles plus étroites aux états pour en arrêter les petites douceurs qui faisoient subsister plusieurs pauvres gentilshommes et pauvres familles. En vérité ce sont de bonnes gens que notre duc et notre duchesse : Dieu les conserve! mais qu'ils se gardent bien par inquiétude de vouloir aller en Guyenne, car s'ils y vont jamais, ils sont perdus. On trouvera bon qu'ils n'y aillent point, et s'ils y vont une fois, on voudra qu'ils y soient toujours; et quelle dépense faudra-t-il qu'ils fassent, et quels esprits auront-ils à gouverner!

Il n'y a pas ici de grandes nouvelles. Monsieur l'archevêque de Reims croyoit avoir acheté l'hôtel Colbert; et M. de Beauvilliers, premier tuteur des enfants, et nanti des consentements de l'archevêque de Rouen et de Mme de Seignelai, croyoit l'avoir vendu; mais ces derniers ayant changé d'avis, ils ont manqué et à M. de Beauvilliers et à Monsieur de Reims, qui ont eu une conduite sans reproche. Ce sont de ces choses qui font discourir, et dont on parle selon que l'on est dans les intérêts des uns ou des autres. Je vis hier Mme de Nevers tout le matin, et puis je retournai chez elle le soir : c'est pour vous dire que je ne l'ai point abandonnée; mais il est constant qu'on la voit avec cela toujours moins qu'une autre, parce que sa vie et celle de son mari sont toujours des vies très-particulières, et même extraordinaires. Adieu, ma très-aimable gouvernante : je m'en vais dîner à l'hotel de Chaulnes, où cette belle duchesse doit venir après dîner. Je ne suis point content de la santé de Mme de Coulanges; la voilà dans les remèdes d'Helvétius : Dieu veuille qu'ils fassent mieux que ceux de Saint-Donat et de Carette! Je n'aime point à la voir courir d'empirique en empirique; elle me paroît une personne égarée qui cherche le bon chemin et

qui ne le peut trouver. Portez-vous toujours bien, ma très-belle; il est constant que je suis plus en repos de vous à Grignan qui si vous étiez ici, parce que je sais que vous ne manquez de rien où vous êtes, et que vous y avez tout ce que vous aimez le mieux. Je vois M. de Sévigné tant que je puis; il est toujours mon enfant.

L'incendiaire s'appeloit Beauvais, une femme de chambre que Mme de Coulanges avoit depuis peu à la place de la *belle de nuit;* cette femme de chambre lui déplut dès le lendemain qu'elle fut entrée à son service; elle attira aussi la haine de toute la maison; mais jamais votre amie n'eut la force de s'en défaire, parce qu'elle lui étoit donnée par une pénitente chérie du P. Gaillard.

---

1410. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A COULANGES.

A Grignan, le 26e avril.

Quand vous m'écrivez, mon aimable cousin, j'en ai une joie sensible : vos lettres sont agréables comme vous, on les lit avec un plaisir qui se répand partout; on aime à vous entendre, on vous approuve, on vous admire, chacun selon le degré de chaleur qu'il a pour vous. Quand vous ne m'écrivez pas, je ne gronde point, je ne boude point, je dis : « Mon cousin est dans quelque palais enchanté; mon cousin n'est point à lui; on aura sans doute enlevé mon pauvre cousin; » et j'attends avec patience le retour de votre souvenir, sans jamais douter de votre amitié; car le moyen que vous ne m'aimiez pas? c'est la première chose que vous avez faite quand vous avez commencé d'ouvrir les yeux, et c'est moi aussi qui ai commencé la mode de vous aimer et de vous trouver aimable : une amitié si bien conditionnée ne craint point les injures du temps. Il nous paroît que ce temps, qui

fait tant de mal en passant sur la tête des autres, ne vous en fait aucun; vous ne connoissez plus rien à votre baptistaire, vous êtes persuadé qu'on a fait une très-grosse erreur à la date de l'année; le chevalier de Grignan dit qu'on a mis sur le sien tout ce qu'on a ôté du vôtre, et il a raison : c'est ainsi qu'il faut compter son âge. Pour moi, que rien n'avertit encore du nombre de mes années, je suis quelquefois surprise de ma santé; je suis guérie de mille petites incommodités que j'avois autrefois; non-seulement j'avance doucement comme une tortue, mais je suis prête à croire que je vais comme une écrevisse : cependant je fais des efforts pour n'être point la dupe de ces trompeuses apparences, et dans quelques années je vous conseillerai d'en faire autant.

Vous êtes à Chaulnes, mon cher cousin : c'est un lieu très-enchanté, dont M. et Mme de Chaulnes vont reprendre possession; vous allez retrouver les enfants de ces petits rossignols que vous avez si joliment chantés; ils doivent redoubler leurs chants, en apprenant de vous le bonheur qu'ils auront de voir plus souvent les maîtres de ce beau séjour. J'ai suivi tous les sentiments de ces gouverneurs, je n'en ai trouvé aucun qui n'ait été en sa place, et qui ne soit venu de la raison et de la générosité la plus parfaite : ils ont senti les vives douleurs de toute une province qu'ils ont gouvernée et comblée de biens depuis vingt-six ans; ils ont obéi cependant d'une manière très-noble; ils ont eu besoin de leur courage pour vaincre la force de l'habitude, qui les avoit comme unis à cette Bretagne; présentement ils ont d'autres pensées; ils entrent dans le goût de jouir tranquillement de leurs grandeurs : je ne trouve rien que d'admirable dans toute cette conduite; je l'ai suivie et sentie avec l'intérêt et l'attention d'une personne qui les aime et qui les honore du fond du cœur. J'ai mandé à notre duchesse comme M. de Grignan est à Marseille et dans

cette province sans aucune sorte de dégoût; au contraire, il paroît par les ordres du maréchal de Tourville qu'on l'a ménagé en tout : ce maréchal lui demandera des troupes quand il en aura besoin, et M. de Grignan, comme lieutenant général des armées, commandera les troupes de la marine sous ce maréchal; voilà de quoi il est question en ce monde; on veut agir quoi qu'il en coûte. Je plains bien mon fils de n'avoir plus la douceur de faire sa cour à nos anciens gouverneurs; il sent cette perte comme il le doit. Je suis en peine de Mme de Coulanges, je m'en vais lui écrire. Recevez les amitiés de tout ce qui est ici, et venez que je vous baise des deux côtés.

---

### 1411. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 13e mai.

Je me porte beaucoup mieux; Helvétius ne m'a donné que d'un extrait d'absinthe, qui m'a rétabli, ce me semble, mon estomac. Je vous assure, ma très-belle, que je suis bien éloignée d'avoir de l'indifférence pour ma santé, et que je supporte mes maux fort impatiemment; ainsi je ne me veux point parer auprès de vous d'un mérite que je n'ai point. Je crois que si j'eusse imaginé de passer à Grignan le temps d'entre les deux saisons des eaux, je les aurois crues nécessaires pour ma santé; et je pense que si j'y étois une fois arrivée, j'aurois donné la préférence aux vins de Grignan sur les eaux de Bourbon. Je plains bien M. le chevalier de Grignan, et je suis bien honteuse de me plaindre de mes petits maux, quand j'en vois souffrir de si grands, et avec tant de patience. La pauvre Mme de Kerman est bien mal; nous verrons la fin de sa vie avant celle de sa patience.

Mon Dieu ! que je me presse de vous faire des compliments de M. de Tréville : il me gronde tous les jours de l'avoir oublié; il souhaite votre retour très-sincèrement. Il nous dit avant-hier les plus belles choses du monde sur le quiétisme, c'est-à-dire en nous l'expliquant; il n'y a jamais eu un esprit si lumineux que le sien. M. Duguet, qui n'est pas trop sot, comme vous savez, sur de tels sujets, étoit transporté de l'entendre. Parlons d'autre chose. Les princesses sont ici, et se divertissent si parfaitement bien, qu'on assure qu'elles n'ont nulle impatience du retour de la cour; elles se couchent ordinairement vers onze heures ou midi. Langlée donna hier un souper à Monsieur et à Madame de Chartres; Madame la Princesse, Madame la Duchesse, qui étoit reine de la fête, Mme de Montespan, une infinité d'autres dames, dont Madame la maréchale et Mme la duchesse de Villeroi étoient; Monsieur le Duc et tous les princes qui sont ici s'y trouvèrent; mais une autre fête, ce fut celle que Monsieur le Duc donna il y a deux jours dans sa petite maison de Mme de la Sablière; tous les princes et princesses y étoient; cette maison est devenue un petit palais de cristal : ne trouvez-vous pas que ce sont les lieux saints aux infidèles? Mme de Montespan a acheté Petit-Bourg quarante mille écus; elle le donne après sa mort à M. d'Antin. M. de Sévigné nous quitte après-demain; il m'assure qu'il vous retrouvera cet hiver à Paris; cela me fera paroître l'été bien long, malgré la belle saison. M. de Chaulnes reviendra le 17e de ce mois, et notre duchesse ne reviendra qu'après les fêtes. M. de Coulanges me mande que plus il a de printemps, plus il sent le printemps : voilà un grand prodige; car, sans l'offenser, il a plus de printemps que Mme de Brégy. Je vous prie, ma très-aimable, de dire bien des choses de ma part à Mme de Grignan, et d'embrasser pour moi bien tendrement la

tranquille Pauline : on dit que vous nous l'amènerez toute mariée, je sens déjà que je ne l'en aimerai pas moins. L'oraison funèbre de M. de Luxembourg sera achevée d'imprimer dans deux jours; l'on dit qu'on a retranché quelques traits du portrait du prince d'Orange. Mme de Grignan va avoir le plaisir de recevoir des lettres tendres de son mari, et de lui en écrire; il est bien joli que tous ses sentiments se développent pour lui. Adieu, ma très-chère.

---

### 1412. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE MADAME DE GRIGNAN A COULANGES.

A Grignan, le 28e mai.

#### DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

J'ai reçu vos deux lettres de Chaulnes, mon cher cousin ; nous y avons trouvé des couplets dont nous sommes charmés; nous les avons chantés avec un plaisir extrême, et plus d'une personne vous le dira; car il ne faut pas que vous ignoriez le bon goût que nous conservons ici pour ce que vous faites. Vous allez en avant pour la gaieté et pour l'agrément de votre esprit, et en reculant contre le baptistaire ; c'est tout ce qui se peut souhaiter, et c'est ce qui fonde bien naturellement l'envie qu'on a de vous avoir partout : avec qui n'êtes-vous pas bon? avec qui ne vous accommodez-vous point? et sur le tout, cette conduite de ne vous point jeter à la tête et de laisser place aux desirs de vous voir, c'est ce qui fait le ragoût de votre amour-propre. Il faut que la force du proverbe soit bien violente, s'il est bien vrai que vous ne soyez pas prophète en votre pays. Je reçois souvent des nouvelles de Mme de Coulanges; son commerce est fort aimable, et sa santé ne doit plus faire de peur, surtout ayant la ressource que nous devons avoir, que quand

elle sera lasse et désabusée des remèdes, c'en sera un très-salutaire que de n'en plus faire.

Mais revenons à Chaulnes : j'en connois la beauté, et je vois d'ici combien notre bon gouverneur s'y ennuie. Vous avez beau dire les meilleures raisons du monde, il répondra toujours : « Je ne saurois ; » et si vous continuez, il vous fera enfin taire en disant : « J'en mourrois. » C'est ce qui arrivera sans doute, avant que d'avoir pris le goût du repos et de la douceur d'une vie tranquille : les habitudes sont trop fortes, et l'agitation attachée au commandement et aux grands rôles a fait de trop profondes traces pour qu'elles s'effacent aisément. J'écrivis à ce duc sur la députation de mon fils, et je badinois avec lui, croyant dire des contre-vérités sur sa solitude de Chaulnes ; je le traitois comme un véritable ermite, s'entretenant avec ce beau jet d'eau qu'on appelle le *Solitaire*. Je supposois ses repas conformes à cet état, et que les dattes et les fruits sauvages feroient tous ses festins; je plaignois son maître d'hôtel ; et en disant toutes ces bagatelles, je sentois que j'avois grand besoin de vous, et que l'ânonnement que je connois feroit une étrange pauvreté de toute cette lettre. Vous êtes venu au secours, comme je l'avois pensé, et vous êtes présentement dans un autre pays, où vous sentez toutes les douceurs de l'amour paternel; qu'en dites-vous ? vous n'eussiez jamais pensé qu'il eût été si fort, si vous ne l'aviez éprouvé : c'eût été grand dommage que toutes les bonnes instructions que vous avez données aux petits enfants n'eussent point été suivies par quelque enfant de votre imagination. Ce petit comte de Nicei est un chef-d'œuvre, et la singularité d'être invisible le met au-dessus des autres. Quel usage vous faites de ce conte, que je n'osois quasi vous rappeler ! le voilà en honneur pour jamais ; rien ne sauroit être plus joli que tous ces couplets, nous les chantons avec plaisir. Nous avons eu

ici un commencement de printemps admirable; mais depuis deux jours la pluie, qu'on n'aime point ici, s'est tellement répandue comme en Bretagne et à Paris, qu'on nous accuse d'avoir apporté cette mode; elle interrompt nos promenades, mais elle ne fait pas taire nos rossignols; enfin, mon cher cousin, les jours vont trop vite. Nous nous passons du grand bruit et du grand monde; la compagnie cependant ne vous déplairoit pas; et si jamais un coup de vent vous rejette dans ce *royal* château..., mais c'est une vision, il faut espérer de nous revoir ailleurs d'une manière plus naturelle et plus vraisemblable; nous avons encore un été à nous écrire.

Le mariage de M. de Lauzun nous a surpris; je ne l'eusse pas deviné le jour que je vous en écrivis un autre à Lyon : Mme de Coulanges s'en souvient encore. Tout le monde vous aime ici, et vous remercie de votre souvenir. Je vous écris imprudemment, sans songer que vous n'êtes plus à Chaulnes, et que dans un autre pays il ne sera plus question de tout ceci. Il faut finir par Pauline : elle chante vos louanges en chantant vos couplets; elle vous aime toujours, et vous prie de faire tous ses remerciements à Mme la duchesse de Villeroi; on ne peut oublier une si jolie amie. Adieu, mon cousin : vous savez combien je suis à vous.

DE MADAME DE GRIGNAN.

Tous vos enfants sont charmants; ceux que l'on voit l'emportent sur ceux qu'on ne voit point, et quelque parfait que puisse être le comte de Nicei, dont vous me paroissez faire votre Benjamin, nous ne saurions croire qu'il soit préférable à ces jolis enfants que vous nous envoyez et que nous chantons avec tant de plaisir. Je ne crois pas qu'il y ait rien de pareil dans tous vos ou-

vrages à la folie de mettre en œuvre : « Le voyez-vous? — Non. — Ni moi non plus. » Comme l'original de ce conte est provençal, vous me devez un tribut de tout ce que vous composerez sur ce modèle, dont les copies le surpassent de bien loin. Je vois avec plaisir dans vos lettres à ma mère le souvenir qui vous reste de notre rocher; les épithètes dont vous l'honorez sont des monuments éternels à la gloire des Adhémars ; si leur château mérite dans votre esprit un rang entre tout ce que vous voyez de châteaux magnifiques, superbes et singuliers, rien ne sauroit être pour lui un si grand éloge. Il est plus beau que vous ne l'avez vu; et si on avoit l'espérance de vous y revoir, il n'y auroit plus rien à desirer.

---

### 1413. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 3e juin.

Comment vous portez-vous, ma très-belle? Je n'ai point reçu de vos nouvelles depuis la lettre que vous m'avez fait écrire par votre joli secrétaire. J'ai peur que vous n'ayez gâté votre belle santé par une médecine. Je vis hier M. de Chaulnes, qui est le parfait courtisan ; il a demeuré dix jours à Marly, où il a passé ses journées à jouer aux échecs avec le cardinal d'Estrées ; et sur ce qu'on lui a dit que cela faisoit ici une nouvelle, il a répondu qu'il en étoit surpris, par la raison qu'il y a longtemps qu'ils cherchoient à se donner échec et mat. Une autre nouvelle est que Mme de Louvois a cédé Meudon au Roi, qui l'a pris pour Monseigneur, en donnant quatre cent mille francs à Mme de Louvois, et la charmante maison de Choisy, qui étoit la chose du monde qu'elle desiroit le plus; ainsi je crains qu'elle ne puisse plus

avoir de desirs. Elle est fort mal contente de M. de Coulanges, qui en arrivant de Chaulnes partit le lendemain pour Pontoise. Quant à moi, je ne me sens plus de goût que pour le repos : on m'a priée d'aller chez le cardinal de Bouillon cette semaine; cela me paroît comme si l'on me proposoit d'aller faire un petit tour à Rome; je trouve qu'il faut de grandes raisons pour quitter son lit; c'est la mauvaise santé qui fait penser ainsi; il faut bien le croire; la mienne est cependant meilleure qu'elle n'a été. Je ne suis point contente de celle de Mme de Chaulnes; elle a un vilain rhume que je n'aime point. Je crois le marché de Ménilmontant absolument rompu, d'autant que, selon toutes les apparences, le premier président ne le veut plus vendre. Adieu, ma très-aimable : ne me laissez point oublier à Grignan, je vous en prie, et dites à la belle Pauline de songer quelquefois à ce que je suis pour elle.

---

### 1414. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

A Grignan, le 5e juin.

J'ai dessein, Monsieur, de vous faire un procès : voici comme je m'y prends. Je veux que vous le jugiez vous-même. Il y a plus d'un an que je suis ici avec ma fille, pour qui je n'ai pas changé de goût. Depuis ce temps vous avez entendu parler, sans doute, du mariage du marquis de Grignan avec Mlle de Saint-Amant. Vous l'avez vue assez souvent à Montpellier pour connoître sa personne; vous avez aussi entendu parler des grands biens de Monsieur son père; vous n'avez point ignoré que ce mariage s'est fait avec un assez grand bruit dans ce château que vous connoissez. Je suppose que vous n'avez point oublié ce temps où commença la véritable

estime que nous avons toujours conservée pour vous. Sur cela je mesure vos sentiments par les miens, et je juge que ne vous ayant point oublié, vous ne devez pas aussi nous avoir oubliées. J'y joins même M. de Grignan dont les dates sont encore plus anciennes que les nôtres. Je rassemble toutes ces choses, et de tout côté je me trouve offensée ; je m'en plains ici ; je m'en plains à vos amis, je m'en plains à notre cher Corbinelli, confident jaloux et témoin de toute l'estime et l'amitié que nous avons pour vous ; et enfin je m'en plains à vous-même, Monsieur. D'où vient ce silence ? est-ce de l'oubli ? est-ce une parfaite indifférence ? Je ne sais : que voulez-vous que je pense ? A quoi ressemble votre conduite ? donnez-y un nom, Monsieur. Voilà le procès en état d'être jugé, jugez-le : je consens que vous soyez juge et partie.

---

1415. — DE COULANGES A MESDAMES DE SÉVIGNÉ ET DE GRIGNAN.

A Paris, le 10e juin.

Elle est tombée au beau milieu de Saint-Martin, cette dernière aimable lettre ; et comme elle n'a point été lettre close pour mon charmant Cardinal, qui a pris la place et au delà du charmant marquis, elle a donné une ample matière pour parler de la mère et de la fille, et pour reparler de ce *royal* château, et de la bonne et grande réception qu'on y fit à ce cardinal à son retour de Rome. En parlant de vous, Mesdames, combien de fois vous souhaitâmes-nous à Saint-Martin ! Nous vous fîmes même placer au fond d'une superbe calèche, pour vous en faire voir plus commodément les promenades et toutes les beautés ; mais hélas ! on avoit beau demander : « Les voyez-vous ? » on disoit : « Non ; » et nous répondions tristement : « Ni nous non plus. » Nous

vous donnâmes aussi un très-bon souper ; et ce fut dans l'enthousiasme du veau, du bœuf et du mouton, qui se trouvèrent au suprême degré de bonté, que je fis en soupant ce triolet, qui me parut avoir votre approbation :

Quel veau! quel bœuf! et quel mouton!
La bonne et tendre compagnie!
Chantons à jamais sur ce ton :
Quel veau! quel bœuf! et quel mouton!
Rôti, soyez exquis et blond,
Mais mon appétit vous oublie :
Quel veau! quel bœuf! et quel mouton!
La bonne et tendre compagnie!

Non, Mesdames, il n'y a point de vie pareille à celle qu'on mène à Saint-Martin ; et il faudra bien qu'on vous y voie quelque jour réellement et de fait; je m'y en retourne demain, pour être dimanche à l'arrivée de notre duc et de notre duchesse de Chaulnes, qui y amènent Mme de Coulanges et l'abbé Têtu. Il y a un temps infini que le Cardinal demande Mme de Coulanges; et il y a un temps infini que je desire aussi que Mme de Coulanges voie Saint-Martin, et qu'elle me voie à Saint-Martin; car elle m'y trouvera les coudées bien franches, comme on dit, et d'une liberté et d'un air qui lui feront voir combien je suis aimé dans cette maison, et si j'ose le dire, considéré depuis le galopin jusques au maître. Je ne puis en vérité assez me louer du Cardinal : il n'y a sorte de sincère amitié qu'il ne me témoigne, et il n'y a sorte encore de confiance qu'il n'ait en moi. Toute sa famille même est devenue comme la mienne; je m'y trouve pêle-mêle en toutes rencontres, et me voilà à la veille d'aller à Évreux, avec la même liberté et les mêmes agréments que je vais à Pontoise ; enfin, je vous le puis dire, il n'y a jamais eu une vie plus heureuse que la mienne ; Dieu veuille que celle qui viendra après le soit

autant ! Voilà par où il faut finir l'aveu que je vous fais de mon extrême bonheur.

Pendant que j'étois à Saint-Martin, est arrivé cet échange de Meudon contre Choisy, et quatre cent mille francs ; c'est ce qui m'a obligé de revenir ici, pour marquer à Mme de Louvois l'intérêt sensible que je prends à tout ce qui la regarde. Je l'ai trouvée fort contente et fort satisfaite du beau présent qu'elle a fait au Roi. Je fus avant-hier avec elle à Versailles ; le Roi la reçut chez Mme de Maintenon ; Sa Majesté la combla de mille honnêtetés ; et elle eut la force d'y répondre, en lui disant qu'elle étoit ravie d'avoir eu en ses mains de quoi lui marquer tout son respect et toute sa reconnoissance ; qu'elle avoit toujours regardé Meudon comme une maison qui lui étoit destinée, et que ce n'étoit que dans cette vue qu'elle avoit pris tant de soin pour le bien entretenir et le lui remettre en bon état toutes fois et quantes il lui plairoit ; qu'elle savoit les intentions de feu M. de Louvois, à qui, si Dieu avoit accordé quelque temps pour s'expliquer, son dessein auroit été d'en faire présent à Sa Majesté. Le Roi répondit des merveilles ; elle vit ensuite Monseigneur, qui la remercia d'un si beau présent ; enfin toute cette scène s'est passée à merveilles, et nous voilà maintenant occupés à transporter nos meubles de Meudon à Choisy, et à nous bien assurer nos quatre cent mille francs, dont il devroit bien revenir quelque petite chose *au petit comte de Nicei ;* mais avec toute la tendresse du monde de Mme de Louvois pour moi, les beaux yeux de sa cassette l'éblouiront toujours de telle sorte qu'elle ne verra jamais, *ni moi non plus,* tous les petits présents qu'elle me pourroit faire ; je l'ai toujours dit, je suis né pour le superflu, et jamais pour le nécessaire ; il s'en faut consoler, et vivre heureux au milieu de l'indigence.

J'ai été ravi, mon adorable Comtesse, des sacrés ca-

ractères dont vous m'avez honoré. Je vous remercie de recevoir aussi agréablement que vous m'en assurez tout ce que je dis à Madame votre mère de vous et de votre *royal* château, et je vous prie de continuer; car je mérite assurément quelque reconnoissance de tous les sentiments tendres et respectueux que j'ai pour vous et pour tout ce qui vous environne; plût à Dieu qu'un coup de vent me jetât encore vers Donzère! je sais bien où j'irois. Je ne doute point que ce *royal* château n'embellisse chaque jour, et que mon goût ne s'y trouvât, en toute manière, plus satisfait que jamais; mais il est bien plus vraisemblable qu'un coup de vent vous jettera de ces côtés-ci, et en ce cas-là je vous ferai voir, quand il vous plaira, mes maisons de Chaulnes, de Saint-Martin et de Choisy, qui ne vous déplairont point. Je m'en vais encore pour huit jours à Saint-Martin; après quoi je m'en reviens à Choisy, pour y arranger, et y cogner et recogner depuis le matin jusqu'au soir : ce n'est que sous cette promesse que Mme de Louvois me laisse partir demain; des quatre jours qu'il y a que je suis ici, j'ai couché deux nuits chez elle; enfin la maison où je suis le moins est celle de Mme de Coulanges, qui a bien son mérite aussi. Je suis ravi que vous ayez approuvé tous mes couplets; en voici encore que je vous envoie. Je m'en vais dîner à l'hôtel de Chaulnes; les maîtres y revinrent hier au soir de Versailles. Le duc se flatte toujours qu'il aura le Ménilmontant, et la duchesse y résiste toujours : elle n'est pas bien raisonnable quelquefois, votre amie; pour moi, voilà ce que je chante tout haut, avec cette liberté que Dieu m'a donnée, et en dépit de sa grosse moue. C'est au duc que je m'adresse.

TRIOLET.

Achetez le Ménilmontant,
C'est le repos de votre vie.

Avez-vous de l'argent comptant?
Achetez le Ménilmontant.

Madame n'en dit pas autant;
Mais satisfaites votre envie;
Achetez le Ménilmontant,
C'est le repos de votre vie.

Je m'en vais voir comme va cette affaire, et boire à votre santé, adorable mère, fille et petite-fille. Voilà M. de Vendôme qui va commander en Catalogne, et M. de Noailles qui revient pour faire achever son portrait chez Rigaud. La duchesse de Villeroi, sur nouveaux frais, fait mille et mille compliments à la belle Pauline. Vous ne sauriez croire comme une grossesse de quatre mois et demi sied bien à cette duchesse.

Voilà encore des triolets enfants de Saint-Martin.

*Pour Mlle* DE BOUILLON, *absente.*

La voyez-vous? vous dites non;
Hélas! j'en dis autant moi-même.
La belle et charmante Bouillon,
La voyez-vous? vous dites non;
Je ne la vois plus, tout de bon,
Celle que j'adore et que j'aime;
La voyez-vous? vous dites non;
Hélas! j'en dis autant moi-même.

*Pour Mlle* D'ALBRET, *présènte.*

La voyez-vous? vous dites oui :
D'Albret, cette belle princesse
(Car pour moi j'en suis ébloui),
La voyez-vous? vous dites oui.
Ses yeux, son teint épanoui,
Inspirent certaine tendresse.
La voyez-vous? vous dites oui :
D'Albret, cette belle princesse.

*Pour Mlle* DE CHATEAU-THIERRY, *la plus belle et la plus*

*jeune des trois sœurs, qui est à Port-Royal à Paris, et qui vient rarement à Saint-Martin.*

Jeune et belle Château-Thierry,
Vous tiendra-t-on toujours en cage?
Il n'est cœur qui n'en soit marri,
Jeune et belle Château-Thierry.
L'Oise, en attendant un mari,
Vous demande sur son rivage.
Jeune et belle Château-Thierry,
Vous tiendra-t-on toujours en cage?

Adieu, ma charmante gouvernante : lisez ma lettre avec les points et les virgules, en récompense des bons tons que je donne aux vôtres.

---

1416. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A COULANGES.

A Grignan, le 19e juin.

Je suis fort affligée de cette colique de Mme de Coulanges; je lui conseille Carette ou Vichy : il ne faut point laisser prendre possession de nos pauvres machines à des maux si dangereux et si douloureux. Si l'on peut passer d'un discours si triste à une bagatelle que vous avez mandée à Pauline, je vous dirai que nous en avons senti tout le sel; il nous sembloit que Mme Cornuel étoit ressuscitée, ou qu'elle l'avoit mandé de l'autre monde. Pour moi, j'en ferois un vrai compliment à M. de Poissy, si j'avois eu seulement l'honneur de le voir deux fois en ma vie; mais il peut s'assurer de nos admirations secrètes. « Ah! masques, je vous connois, » en voyant entrer de certaines gens annoncés sous de grands noms : comment cette pensée si naturelle, et qui paroît si simple, ne m'est-elle point venue mille fois, à moi qui hais mortellement les grands noms sur de petits

sujets? J'admire l'humilité de ceux qui veulent bien les porter; ils les refuseroient, s'ils avoient l'esprit de faire réflexion à ce que leur coûte l'explication de ces beaux noms, et comme elle tombe tout en outrage sur leurs pauvres petits noms, à quoi l'on ne penseroit pas, s'ils n'avoient point voulu prendre les plumes du paon, qui leur conviennent si peu. J'espère que ce mot empêchera dans l'avenir ces sortes d'usurpations, et les pourra corriger, comme Molière a corrigé tant de ridicules; Dieu le veuille, et que chacun craigne qu'on ne puisse dire : « Masque, je vous connois! » Mon cousin, vous ne doutez pas que nous n'ayons reçu avec votre lettre tout l'entêtement qu'il nous a paru que vous aviez de ce mot, que je vous supplie de mettre à la tête de tous ceux que M. du Bellai rassemble; je voulois vous en dire un de ce pays-ci; mais il ne paroîtroit pas : je vous le garde pour quand nous aurons oublié celui dont il s'agit, c'est-à-dire jamais.

Oui, mon enfant, je suis dans cette chambre, dans ce beau cabinet, où vous m'avez vue entourée de toutes ces belles vues. M. de Grignan est allé faire un tour vers ces côtes; son absence se fait sentir dans ce château; nous pensions y avoir Monsieur de Carcassonne, il n'arrivera que dans deux ou trois jours. Si vous écriviez un petit mot à Monsieur l'archevêque d'Arles sur sa résurrection, d'un style d'*alleluia*, il me semble que vous lui feriez plaisir : il est fort sensible à la joie d'être revenu de si loin, il ne s'étoit jamais trouvé à telle fête. Vous êtes fort aimé de tous les habitants de ce château; vous savez la vie qu'on y fait, quelle bonne chère, quelle société, quelle liberté; les jours passent trop vite : c'est ce qui me tue de toutes les manières. Si vous allez à Vichy, vous ne sauriez vous dispenser de venir à Grignan. Je suis tentée de vous prier de faire mille très-humbles compliments à Mme la maréchale de Villeroi; vous êtes

trop heureux d'être si souvent avec cette aimable personne. Pauline trouve que vous l'êtes beaucoup aussi de voir encore Madame sa belle-fille; elle a reçu sa lettre avec beaucoup de plaisir; elle vous conjure de la conserver dans l'amitié de cette duchesse, dans la vôtre, et dans celle de Mme de Coulanges.

---

### 1417. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 20e juin.

Vous jouissez présentement des beautés de la campagne, ma très-belle, le printemps paroît dans tout son triomphe. Je m'en vais faire un grand excès, car je compte partir dimanche pour aller à Saint-Martin avec M. et Mme de Chaulnes, et y passer trois jours; les plaisirs que j'y espère seront bien troublés par ma mauvaise santé : je suis arrivée à un tel excès de délicatesse, que la vue d'un bon dîner me fait malade; ainsi je suis intimidée, et dans cet état les plus petites choses paroissent considérables. Mme de Louvois alla hier remercier le Roi; il lui donna une audience particulière chez Mme de Maintenon; elle sent plus que jamais la joie d'être défaite de Meudon. Le Roi est allé à Trianon, où il demeurera jusqu'au voyage de Fontainebleau. Je crois vous avoir mandé que M. de Montchevreuil marie son fils à la cousine germaine de la maréchale de Lorges, qui est une petite personne que vous avez souvent vue avec elle; on lui donne trois cent quatre-vingt mille livres. C'est vous qui me manderez que M. de Vendôme va commander en Catalogne, et que M. de Noailles en revient malade. M. de Coulanges a toujours plus d'affaires que jamais, et toutes de la même importance; mais elles sont agréables, quand elles le rendent heu-

reux : c'est de cela qu'il est question. J'ai trouvé les couplets du comte de Nicei fort jolis; c'est un aimable enfant : aussi rien ne laisse des idées plus agréables que de ne le point voir; ce petit comte-là parviendra à l'immortalité. J'ai remarqué comme vous, mon amie, le temps de la mort de notre pauvre Mme de la Fayette. Mme de Caylus se divertit à merveilles chez elle : la cour ne lui paroît pas un séjour de plaisir; elle ne quitte plus Mme de Leuville, qui donne tous les jours les plus jolis soupers qu'il est possible. Je ne crois pas le marché de Ménilmontant rompu sans ressource; et n'en déplaise à Mme de Chaulnes, c'est la plus jolie acquisition que puisse faire M. de Chaulnes. La maréchale d'Humières se retire aux Carmélites : elle a loué la maison de feu Mlle de Portes; elle gouverne entièrement le faubourg Saint-Jacques; et ce qui est de plus étonnant, c'est que le P. de la Tour la gouverne. Vous savez que M. de Lauzun a l'appartement de Versailles du maréchal d'Humières; il fait faire pour sa femme un collier de diamants de deux cent mille francs. Adieu, ma chère amie : je souhaite bien plus votre retour que je ne l'espère; je vous prie de dire des choses infinies de ma part à Mme de Grignan; priez la belle Pauline de ne me point jeter dans la nécessité d'aimer une ingrate. Mme de Mesmes paroît dans un carrosse de mille louis. Lisez un peu dans le *Mercure galant* la généalogie de F***, et vous verrez qu'il n'y a que cette maison-là de noble et d'illustre dans le monde, et que le feu grand maître s'est trompé, quand il a cru ne pas tirer de là tout son éclat.

---

1418. — DE COULANGES A MESDAMES DE SÉVIGNÉ ET DE GRIGNAN.

A Paris, le 22e juin.

J'arrivai avant-hier de Saint-Martin; je passai hier tout le jour à Choisy; je m'en vais coucher à Versailles, pour m'en aller demain matin à Évreux avec tous les Bouillons du monde, qui se mettent à m'aimer à l'exemple du Cardinal, et qui veulent aussi m'avoir à leur tour; et puis dites, Mesdames, que votre petit cousin n'est pas un homme fort considéré : ce qui est encore à savoir, est que je ne vais point d'un côté, qu'on ne crie miséricorde de l'autre; car Mme de Louvois étoit hier dans une si terrible colère de ce que je l'abandonnois encore pour huit ou dix jours, et me fit des reproches si tendres, que peu s'en fallut que je ne lui sacrifiasse mon voyage d'Évreux; mais aussi je lui fis voir des lettres si honnêtes, et si touchantes, et si menaçantes de M. et de Mlle de Bouillon, que Mme de Louvois s'y rendit à la fin, à condition qu'à mon retour je ne la quitterois pas d'un moment pour cogner et recogner à Choisy depuis le matin jusques au soir; mais il faudra bien pourtant placer encore une petite partie de Saint-Martin; car Mme de Chaulnes, qui veut se tuer, à quelque prix que ce soit, par tous les tourments qu'elle se donne sans rime ni raison, n'a pu y venir la semaine passée, comme elle l'avoit résolu avec Mme de Coulanges, à qui le Cardinal veut faire voir comme je suis le maître dans ce délicieux séjour, et combien, quand j'y suis, il y est peu question de lui. Ce voyage n'est que différé, et mon amour-propre prendra soin de le renouer, dès que la santé de la duchesse le permettra. Voilà déjà une grande épine hors de son pied; car l'affaire de Ménilmontant vient d'échouer une seconde fois : vous jugez bien que

les embarras ne viennent que de la part du premier président, qui est homme difficultueux. Comme je n'ai point vu M. de Chaulnes depuis que je suis ici, parce qu'il a toujours la rage de Versailles, je ne sais point les tenants et les aboutissants de la rupture de ce marché; mais je les saurai tantôt, car le duc vient dîner à Paris, parce que le Roi s'en va à Marly pour neuf jours; et je me propose d'aller dîner avec lui pour lui dire adieu, et voir un peu comme se porte cette grande duchesse, qui a pour garde, par préférence à toute autre, Mme de Saint-Germain avec une quenouille à son côté et le fuseau à la main. Je viens encore de passer les plus aimables jours du monde à Saint-Martin; M. de Chaulnes nous y est venu voir avec Mme de Guénégaud. Vous demandez, Mesdames, toutes les folies que produiront *le voyez-vous? — Non. — Ni moi non plus*. En voici de toutes nouvelles, mais les dernières, pour ne pas pousser à bout cette plaisanterie, qui en deviendroit mauvaise à la fin. M. le cardinal de Bouillon, pour adoucir la destinée de ses nièces, qui sont dans des couvents, au moins les deux dernières, car l'aînée est à la cour, les mène à Saint-Martin, et se charge plus volontiers encore de Mlle d'Albret que de Mlle de Château-Thierry, en sorte que nous appelons la petite d'Albret *Madame de Saint-Martin*, et que c'est elle qui en fait les honneurs; et même en ce temps-ci elle préfère à Port-Royal de Paris une maison de religieuses de Pontoise, où elle demeure pendant les petits séjours que son oncle est obligé d'aller faire à Versailles et à Marly, en sorte qu'à l'heure présente, elle est dans son couvent de Pontoise, le Cardinal étant à Versailles pour s'en aller aujourd'hui à Marly avec Sa Majesté. Mais revenons à nos moutons : M. de Chaulnes s'apprivoisa avec la petite d'Albret; il la trouva jolie, et ne put même s'empêcher de lui dire, en sorte qu'en même temps je m'avisai de

lui proposer de la prendre pour sa belle-fille : « Plût à Dieu! dit le Cardinal. — Plût à Dieu! dit M. de Chaulnes. Mais, hélas! voyez-vous ce mari, ce duc de Pecquigny, ce fils unique? — *Non.* — *Ni moi non plus;* » et de rire. M. de Chaulnes s'en alla à Paris, et moi je me mis à faire ces couplets, que je lui envoyai le lendemain; c'est encore sur l'*air de Joconde :*

La belle d'Albret pour certain
  Dans deux jours se marie;
Tout se prépare à Saint-Martin
  Pour la cérémonie.
Elle épouse un joli garçon
  Fait comme une peinture ;
Le voyez-vous? vous dites non :
  Ni moi, je vous le jure.

Il est fils d'un fort grand seigneur,
  Homme de conséquence;
Trois fois à Rome ambassadeur,
  Et duc et pair de France.
Son épouse dans Trianon
  Fera bonne figure;
Le voyez-vous ? vous dites non :
  Ni moi, je vous le jure.

Le petit comte de Nicé,
  Qui bien loin d'être bête,
Pour son âge est fort avancé,
  Doit venir à la fête.
Il y brillera, ce dit-on,
  D'une riche parure;
Le voyez-vous? vous dites non :
  Ni moi, je vous le jure.

On dit que déjà dans un an
  La nouvelle duchesse
Pourra nous donner un enfant
  Digne de sa noblesse.
Qu'il sera joli, ce poupon!
  L'aimable créature !

Le verrez-vous? je crois que non :
Ni moi, je vous le jure.

Que Chaulnes sera satisfait
De voir sa belle-fille
D'un rejeton aussi parfait
Augmenter sa famille !
Mais tout ceci n'est que chanson
Et que pure chimère ;
Nous ne voyons rien tout de bon,
Et je m'en désespère.

Eh bien! qu'en dites-vous? voilà la plaisanterie finie par ces couplets; au moins je vous le répète encore. J'ai retrouvé ici Mme de Coulanges avec une fort jolie santé; elle est même engraissée, ce qui est un très-bon signe : je ne vous dirai pas beaucoup de nouvelles publiques, car je n'en sais point. La maréchale de Créquy a pensé mourir; mais elle est hors d'affaire. Adieu, Mesdames; adieu, mère et fille adorables; adieu, belle Pauline. Je suis ravi, comme vous pouvez croire, que M. de Grignan ait été traité avec toutes les distinctions qu'il mérite : mais seroit-il vrai que la flotte ennemie fût devant Marseille avec quelque intention de la bombarder? Quelle éternelle et malheureuse guerre! Les poëtes satiriques ne finissent point ici sur les chansons et sur les épigrammes; mais je ne me charge de rien de tout cela; je me flatte au moins qu'il vous en vient quelque chose par des voies détournées. Adieu encore une fois. Voici la deuxième lettre que je vous écris depuis celle que j'ai reçue de vous.

---

### 1419. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 24e juin.

Madame de Louvois n'avoit point attendu l'approba-

tion du monde pour desirer Choisy : ç'a été la seule maison qu'elle ait souhaitée ; le Roi et elle ont fait un très-bon marché ; ils en paroissent fort contents aussi ; cela se passe de part et d'autre avec des honnêtetés que l'on voit quelquefois entre les particuliers, mais que l'on éprouve rarement avec son maître. Le Roi est à Marly pour neuf jours ; la duchesse du Lude est de ce grand voyage, et pour comble de bonheur, elle mène et remène demain Mme de Maintenon de Pontoise, où cette dernière va voir une fille de Saint-Cyr. Le Roi donna une fête lundi dernier à Trianon au roi et à la reine d'Angleterre ; il y eut un opéra, où le Roi alla ; Mme de Maintenon n'y parut point du tout. Il est grand bruit de la faveur de M. de la Rochefoucauld ; on prétend qu'il s'est rendu maître de l'esprit de Monseigneur, et qu'il se sert de son crédit tout comme le Roi le peut desirer. Sa Majesté mena il y a quelques jours Mme de Maintenon, suivie de ses dames, souper dans une maison de campagne de ce nouveau favori, qui se nomme la Selle ; et je vous le dis ainsi, pour ne vous point dire qu'il les mena à la selle. Il doit aller un de ces jours à l'Étang chez M. de Barbesieux, afin d'avoir l'air de partager ses faveurs. Une autre grande nouvelle : les princesses ont mené dîner et souper à Trianon avec le Roi, la comtesse de la Chaise, les marquises de la Chaise et de la Luzerne ; je crois que cette distinction les a fort touchées, car jusqu'alors elles n'en avoient eu qu'au salut. M. de Coulanges arriva avant-hier de Saint-Martin ; il fut tout de suite à Choisy, le lendemain à Versailles, et part enfin aujourd'hui pour Évreux avec M. de Bouillon ; je lui propose de ne plus tant perdre de temps en chemin, et de se mettre tout d'un coup dans une escarpolette, qui le jettera tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, afin de ne pas mettre au moins les pieds à terre.

J'attends aujourd'hui une compagnie qui ne vous

déplairoit pas, ma très-belle : c'est M. de Tréville, qui vient lire à deux ou trois personnes un ouvrage qu'il a composé; c'est un précis des Pères, qu'on dit être la plus belle chose qui ait jamais été. Cet ouvrage ne verra jamais le jour, et ne sera lu que cette fois seulement de tout ce qui sera chez moi; je suis la seule indigne de l'entendre; c'est un secret que je vous confie au moins.

. . . . N'abusez pas, prince, de mon secret :
Au milieu de ma lettre il m'échappe à regret;
Mais enfin il m'échappe....

M. de Bagnols est parti pour l'armée; et ma sœur sera, je crois, bientôt de retour; cependant elle ne me parle point encore du jour de son départ. Avez-vous bien chaud à Grignan, ma très-belle? Je me souviens d'y avoir été par un temps pareil à celui-ci. L'affaire du Ménilmontant paroît tout à fait rompue; cependant j'ai dans la tête qu'elle se raccommodera. Adieu, ma chère amie.

---

## * 1420. — DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A LAMOIGNON.

A Nantes, ce 25e juin 1695.

La guerre est commencée, Monsieur, bien plus vivement que jamais, entre M. de Morveaux et moi, et sans Monsieur l'évêque de Nantes les choses auroient pu aller bien loin. Comme vous n'avez pas beaucoup de temps à perdre, je viens d'abord au fait.

Je croyois avoir établi une paix ferme et durable en me désistant de mes prétentions sur la lieutenance de Roi de la ville de Nantes, et j'avois accablé depuis mon retour M. de Morveaux de mille honnêtetés; je lui avois même offert mes gardes pour aller en cérémonie à l'hôtel de ville faire l'installation des nouveaux éche-

vins : croiriez-vous, Monsieur, que ce fut le sujet de la querelle? M. de Morveaux s'est trouvé offensé de cette proposition, et a prétendu être en droit d'aller à l'hôtel de ville quand il lui plairoit, avec les gardes de M. de Molac, sans m'en demander la permission. Monsieur l'évêque de Nantes lui représenta que personne n'étoit en droit de marcher en ma présence avec d'autres gardes que les miens, et que ceux de M. de Molac ne pouvoient seulement que porter la bandolière, sans armes, et ne pouvoient rien exécuter que par mes ordres; il ne se rendit point, et j'en fus averti. Aussitôt je fis venir le capitaine des gardes de M. de Molac et lui donnai l'ordre par écrit dont je vous envoie la copie. Dès que M. de Morveaux le sut, il bondit dans sa chaise comme un ballon, déclara hautement que passé les trois premiers jours, il ne me reconnoissoit en rien; que je n'étois que comme un particulier dans la ville; que c'étoit lui qui y commandoit en chef; que je n'étois point son supérieur; qu'il se serviroit des gardes de M. de Molac malgré moi, et qu'il iroit à l'hôtel de ville avec une si nombreuse escorte de ses amis que l'on verroit qui seroit le plus fort. Ces menaces ne font pas grand'peur quand on a l'autorité du Roi; je ne laissois pas cependant de prendre mes mesures, et j'étois bien résolu de soutenir par toutes sortes de voies ce que j'avois fait et que j'avois eu raison de faire. Monsieur de Nantes voyant les choses dans cette situation, alla trouver M. de Morveaux et lui représenta si fortement les conséquences de ce qu'il vouloit faire, qu'enfin il le fit consentir à ne point aller pour cette fois à l'hôtel de ville, et que nous attendrions la décision de la cour. Nous voilà donc, Monsieur, dans une espèce de trêve; mais si M. de Morveaux continue dans ses principes, et qu'il soit bien résolu à ne me regarder ici que comme un particulier, je suis bien résolu aussi de me faire reconnoître pour quelque chose de plus, en observant toute la se-

gesse et la modération qu'on doit avoir quand on a l'honneur de représenter la personne du Roi. J'envoie à M. le duc de Chaulnes un mémoire des raisons de M. de Morveaux et des miennes, avec les exemples sur lesquels je suis fondé. Quelque liaison qu'il y ait entre vous et M. de Morveaux, vous en avez encore davantage avec la justice et la raison, et je me flatte, non-seulement que vous approuverez ma conduite, mais que vous me continuerez l'honneur de vos bonnes grâces : je vous en demande, Monsieur, la continuation, et vous supplie de me croire très-sincèrement et avec respect votre très-humble et très-obéissant serviteur,

SÉVIGNÉ.

Remarquez, Monsieur, s'il vous plaît, que la difficulté consiste uniquement en ce que je prétends que les gardes de M. de Molac ne peuvent être mis en fonction sans ma permission.

---

* 1421. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

A Grignan, 29e juin.

C'est bien gagner son procès, Monsieur, que de le perdre comme vous faites. Je ne puis m'empêcher de vous dire, malgré le dessein que je vois que vous avez de rompre tout commerce avec le monde, que votre style, que nous avons reconnu et retrouvé avec les mêmes agréments, nous a fait une sorte de plaisir que nous n'avions pas senti depuis votre silence. Nous avons lu et relu plusieurs fois votre lettre, ma fille et moi ; elle est délicieuse, et vous n'avez peut-être pas senti ce qu'elle vaut. Que vous êtes heureux, Monsieur, de conserver cette sorte d'esprit avec le sérieux et la solidité de la dévotion ! elle vous fait faire des réflexions très-bien pla-

cées sur ces deux tropiques que vous avez vus depuis peu si près de vous, et je ne sais comme notre ami Corbinelli a pu résister à vos lettres. C'est dommage qu'une morale accommodée au style que vous avez avec lui eût été perdue ; cette perte ne vous seroit pas arrivée avec nous ; et comme l'appétit vient en mangeant, il nous a pris une si grande envie d'avoir encore une fois l'honneur et le plaisir de vous revoir dans ce château, que ma fille ne comprend pas qu'ayant de la santé, vous n'ayez point eu la pensée de nous venir voir, et que même vous ne puissiez y venir encore cette automne. J'ai beau lui représenter que nous n'en sommes pas là, et que sans moi vous seriez encore dans votre léthargie : il n'importe, elle veut que je hasarde de vous en faire la proposition. En vérité, si vous jugiez du plaisir que vous nous feriez par celui que nous a donné votre lettre, je crois en conscience que vous ne pourriez pas nous résister. Je vais parler de vous, Monsieur, à notre ami : il me répondra ; je serai obligée de vous faire savoir sa réponse ; peut-être qu'il se trouvera encore quelque autre occasion de vous dire un mot ; enfin je n'oublierai ni raison, ni prétexte pour vous faire dire encore quelques mots, et pour vous dire encore, Monsieur, que jamais votre mérite et votre esprit n'ont fait de plus profondes traces dans aucun cerveau, que dans celui de vos très-humbles servantes.

---

1422. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 8e juillet.

Je puis répondre pour M. de Tréville qu'il auroit été ravi que vous eussiez augmenté la bonne compagnie qui l'entendit ; et je suis assurée, ma chère amie, que vous auriez été contente de votre journée ; mais vous nous

regardez du haut en bas de votre château de Grignan, et je m'amuse à vous desirer toujours sans m'en pouvoir empêcher. On est fort alerte ici sur le grand événement du siége de Namur; car c'est tout de bon, et apparemment ce siége sera meurtrier: vous savez que le maréchal de Boufflers s'est jeté dedans avec six régiments de dragons à pied, et celui du Roi à cheval: ainsi le pauvre Sanzei est dans Namur tout comme un grand homme. M. le maréchal de Boufflers a la fièvre double-tierce, mais il aura bien d'autres affaires qu'à l'écouter. Le maréchal de Lorges est hors de danger. Tout retentit ici des louanges du maréchal de Villeroi : il n'y a guère de jours que le Roi n'en parle avec éloge, et tous les guerriers qui composent son armée n'écrivent ici que pour chanter ses louanges. Je crois qu'à la fin M. le duc de Chaulnes va acheter Puteaux, qui est une maison près du pont de Neuilly, située sur le bord de la rivière; il y a de quoi faire des merveilles, et il les fera, car il a une extrême envie d'une maison de campagne. Le Roi va a Marly pour quinze jours; si la duchesse du Lude est de ce voyage, ce sera pour la troisième fois de suite; ces distinctions charment quand on est en ces pays-là : heureux qui peut voir cela du point de vue où il faut l'envisager! Je n'ai point vu la lettre du P. Quesnel; on dit qu'il la désavoue, et il ne sauroit mieux faire. Vous savez, ma très-belle, que Monsieur de la Trappe a remis son abbaye entre les mains de dom Zosime, supérieur de sa maison, avec la permission du Roi, et qu'il se va trouver simple religieux : cette fin est bien digne de lui, et couronne parfaitement une si belle vie. Pour l'oraison funèbre du P. de la Rue, on n'en parle non plus présentement que de celle que l'on fit pour la Reine mère : on ne sait pas qu'il y ait eu un M. de Luxembourg dans le monde; est bien fou qui compte sur la gloire qui suit la mort; ce n'est en vérité pas de cela qu'il faut

être occupé dans cette vie ; mais les hommes auront toujours leurs erreurs, et les chériront.

M. de Coulanges arriva avant-hier au soir ici plus charmé de M. de Bouillon, de Mlle de Bouillon et de Navarre que de tous ses anciens amis ; il partit hier pour Choisy, où il sera jusqu'à ce que notre voyage de Saint-Martin s'accomplisse ; je ne me sens pour ces sortes de parties que la force du projet ; l'exécution est fort au-dessus de moi. Ma sœur monte dimanche sur l'*Hippogriffe*, et arrive lundi à Paris. M. de Bagnols ne perd pas de vue le maréchal de Villeroi, cela me fait craindre pour sa vie. Monsieur de Reims a acheté la maison d'Erval deux cent vingt et une mille livres. Adieu, ma très-aimable : n'oubliez pas de m'aimer, je vous en conjure, et ne me laissez point oublier dans le lieu que vous habitez ; mandez-moi si la charmante Pauline aura été bien contente du portrait mystérieux que vous lui avez donné. Mme de Caylus me vint voir hier, plus jolie qu'un ange ; elle me demanda en grâce de venir voir l'arrangement de sa maison ; j'aurai plus de peine à rendre cette visite que je n'en montrerai ; ce que je sens là-dessus ne peut être confié qu'à vous, ma chère amie.

---

### * 1423. — DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A ***.

A Nantes, ce 9e juillet 1695.

Monsieur l'abbé de Boylesve est en cette ville, Monsieur ; il m'a fait l'honneur de me venir voir : je lui ai rendu toutes les civilités qui sont dues à un homme de son mérite ; et l'amitié qu'il m'a dit qui est entre vous et lui a beaucoup augmenté mon penchant naturel. Il m'a parlé de l'affaire nouvelle qui est entre M. de Morveaux et moi. Je lui ai répondu en termes très-honnêtes, mais aussi très-précis et très-propres à ôter tous doutes qui lui pourroient être venus dans l'esprit que je me dé-

partisse d'aucuns droits de ma charge. Je crois que celui qui sera chargé du soin de faire son panégyrique oubliera de dire avec quelle facilité il reçoit toutes les impressions de M. de Morveaux. Apparemment la vivacité avec laquelle M. de Morveaux lui a dit ses raisons a produit tout son effet et l'a entièrement persuadé. Pour moi, j'ai été un peu plus rebelle, et je vous avoue que j'ai eu beaucoup plus d'envie de rire que de me fâcher quand il m'a assuré que M. de Morveaux avoit quelque raison de me disputer que je fusse officier général : c'est proprement en ces occasions qu'on peut dire que qui prouve trop ne prouve rien. Il m'a dit de plus que M. de Morveaux étoit dans une longue possession : je lui ai répondu que si M. de Morveaux vouloit faire présentement ce qu'il a fait à propos ou non depuis vingt ans, je n'avois qu'à m'en retourner à Paris, et que je n'aurois point de charge. Il a fini par me dire que nous n'aurions point de décision de la cour, et j'ai fini aussi de mon côté en lui disant que ce n'étoit pas moi qui la demandois, et que dans le fait dont il s'agissoit je me consolerois de n'en point avoir, puisque j'étois le maître d'empêcher que M. de Morveaux ne mît à exécution tout ce qu'il prétendoit. J'ai cru, Monsieur, devoir vous rendre compte de cette conversation; vous jugerez s'il est à propos de solliciter les ministres pour redresser les idées de M. de Morveaux, et pour le faire consentir à me reconnoître pour officier général. Ayez la bonté de considérer tous les inconvénients qui peuvent arriver. Je suis très-résolu à conserver la charge dont le Roi m'a honoré sans souffrir qu'il lui soit donné aucune atteinte. Il y a des heures dans le jour où M. de Morveaux prend des conseils fort extraordinaires. Enfin nous sommes une vive représentation de ce que Lucain dit de César et de Pompée :

*Nec quemquam jam ferre potest, Cæsarve priorem,*
*Pompeiusve parem.*

Il est vrai que dans cette comparaison je suis Pompée; mais j'espère que M. de Morveaux ne me battra pas et qu'on ne lui présentera pas ma tête. Je suis toujours très-parfaitement et du meilleur de mon cœur, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

SÉVIGNÉ.

---

### 1424. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 29e juillet.

Il n'est plus question, ma chère amie, ni de M. Arnauld, ni du P. Quesnel : toutes les pensées sont tournées du côté de Namur. Ce derniers tués ont jeté une consternation qui ne laisse plus de joie ici. Mme de Morstein est inconsolable; la bonne chancelière pleure amèrement son petit-fils de Vieuxbourg; et Mme de Maulevrier renvoie bien loin tous les gens qui lui veulent parler de consolation, jusqu'au P. Bourdaloue. On ne sait point de nouvelles du comte d'Albert, sinon qu'on le croit trépané, et depuis cela pas un mot; M. et Mme de Chaulnes en sont dans une extrême inquiétude. Vous savez que M. le prince de Conti a la petite vérole; elle est sortie avec abondance, et commence à suppurer sans aucun accident; ainsi on espère qu'il s'en tirera heureusement. On fait des détachements de tous côtés pour envoyer au secours de Namur; Sanzei est dans la place, et il n'y a que sa mère qui soit plus à plaindre que lui. Mme la duchesse du Lude, qui est de retour de Versailles, m'a conté qu'elle avoit mené ma petite nièce de la Chaise dîner à Trianon avec le Roi; Sa Majesté et Monsieur ne parlèrent que de l'agrément de cette petite personne, et de son peu d'embarras; pour moi, je crois qu'elle confesseroit fort bien le Roi. Monsieur le pre-

mier président a eu une manière d'apoplexie; on l'a saigné quatre fois; sa bouche est demeurée un peu tournée; il doit partir incessamment pour Bourbon. Voilà une épigramme que l'on a faite sur son mal :

Ne le saignez pas tant, l'émétique est meilleur;
Purgez, purgez, purgez : le mal est dans l'humeur.

Je crois que je ferois bien de prendre le même chemin que ce magistrat, car mon estomac ne se rétablit point du tout : au reste, ma très-belle, j'ai consulté si l'on pouvoit prendre du café deux heures après la germandrée; on en peut prendre en toute sûreté, et même ils s'accordent fort bien ensemble. Adieu, ma très-aimable : je ne vous en dirai pas davantage pour aujourd'hui; je vous supplie seulement de faire mes compliments à *tutti quanti*, et surtout de vous faire la violence d'embrasser pour moi bien tendrement la charmante Pauline. Ma sœur vous rend mille grâces de l'honneur de votre souvenir elle en a été fort touchée; elle est à Versailles pour quelques jours.

---

### 1425. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A COULANGES.

A Grignan, le 6e août.

Je ne vous écrirai qu'une très-petite méchante lettre, mon aimable, pour vous remercier de la vôtre, qui nous a fait un très-grand plaisir. Je ne changerai point d'avis sur l'estime que j'ai pour les détails, tant que vous me ferez lire les vôtres. Nous sommes charmés de Navarre : la situation, le bâtiment comme celui de Marly, que je n'ai jamais vu, la bonne compagnie, tout cela me persuade que cette maison doit être du rang des vôtres. Pour Choisy, il est fait exprès pour vous; vos couplets instruisent fort bien les passants de la noblesse de son

origine et de sa destinée; mais vous méritez d'être exalté jusqu'aux nues pour le couplet où vous vous humiliez jusques au pied du mont *avec le cocher de Verthamont;* tout homme qui veut bien se mettre dans ce limon jusques au cou, et qui croasse de si jolis couplets, mérite la place que lui donne M. Tambonneau. Le couplet est au rang des meilleurs que vous ayez jamais faits; c'est cette Comtesse dont vous demandez toujours l'approbation, qui vous conjure de l'en croire; il est joli, il surprend : enfin, mon enfant, croassez toujours, et faites-nous-en part.

Mais, mon Dieu, que de sang répandu à Namur! que de pleurs! que de veuves et de mères affligées! et l'on est assez barbare pour trouver que ce n'est point encore assez, et l'on voudroit que le maréchal de Villeroi eût encore battu, tué et massacré ce pauvre M. de Vaudemont! quelle rage! Je suis en peine de votre neveu de Sanzei; je plains sa mère; on dit qu'elle vient attendre de plus près la fin de ce siége; il nous paroît d'une fureur digne du maréchal qui le défend; toutes les occasions sont des batailles. Notre Allemagne est assez paisible; c'est elle qui fait nos principales inquiétudes. Adieu, mon cher cousin : ne vous avois-je pas promis que ma lettre seroit bien plate? On a quelquefois des chagrins, et l'on sait pourquoi; j'en parle à Mme de Coulanges; je vous fais les amitiés de ma fille; vous l'avez parfaitement divertie par vos chansons et votre causerie; car votre lettre est une vraie conversation. J'ai arrosé tous les appartements de vos souvenirs; ils ont été reçus et rendus avec empressement. Je vous embrasse, mon aimable cousin, et je vous exhorte à vivre toujours délicieusement en l'honneur de la polygamie, qui au lieu d'être un cas pendable pour vous, fait tout le bonheur et le plaisir de votre vie.

---

### 1426. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 12e août.

La mort de Monsieur de Paris, ma très-belle, vous aura infailliblement surprise : il n'y en eut jamais de si prompte. Mme de Lesdiguières a été présente à ce spectacle; on assure qu'elle est médiocrement affligée. L'on ne parle point encore du successeur; mais bien des gens croient que ce sera Monsieur de Cambrai, et ce sera certainement un bon choix; d'autres disent M. le cardinal de Janson. Nous saurons lundi ce grand événement; la chose mérite bien qu'on y pense. Il s'agit maintenant de trouver quelqu'un qui se charge de l'oraison funèbre du mort; on prétend qu'il n'y a que deux petites bagatelles qui rendent cet ouvrage difficile, c'est la vie et la mort.

On vous aura sans doute envoyé les articles de la capitulation de Namur; vous aurez vu qu'on fait la guerre fort poliment, et qu'on se tue avec beaucoup d'honnêteté. Nous bombardons Bruxelles à l'heure qu'il est; les chansons, les madrigaux, les bons mots pleuvent sur le maréchal de Villeroi, qui peut-être n'a aucun tort : c'est le malheur des places; heureux qui n'en a point! mais peu de gens sentent ce bonheur-là. La comtesse de Gramont est de retour; je la vis hier si fatiguée des eaux de Bourbon, qu'elle me confirma plus que jamais dans ma paresse; elle est revenue dans une litière, et elle dit qu'elle aimeroit mieux être revenue à pied. Le Roi doit aller samedi à Meudon pour deux jours; les distinctions vont rouler présentement sur Meudon, et point sur Marly; tout a été cette semaine, jusqu'à M. de Buzanval et M. de Saint-Germain. Comme je me sens incapable de prendre la résolution d'aller à Bourbon, je m'en vais

essayer à Paris les eaux de Forges; cela s'appelle aller du chaud au froid. Depuis que Madame de Fontevrault est ici, Saint-Joseph, où elle est presque toujours, est le rendez-vous du beau monde, mais non pas de la galanterie. Adieu, ma très-aimable. Tous les marchés de M. de Chaulnes sont rompus; Mme de Chaulnes se console de tout avec Mme de Saint-Germain; elle ne se peut passer d'elle; et cela apprend à se passer de Mme de Chaulnes.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

8176 — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

